

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ

DE

PHILOSOPHIE ET LETTRES

DE

l'Université de Liège

FASCICULE XL

LE CYCLE ÉPIQUE
DANS L'ÉCOLE D'ARISTARQUE

PAR

ALBERT SEVERYNS

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

ANCIEN MEMBRE ÉTRANGER DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

1928

Imp. H. VAILLANT-CARMANNE

Société Anonyme

4, PLACE ST-MICHEL, 4

LIÈGE

ÉDOUARD CHAMPION

Libraire-Éditeur

5, QUAI MALAQUAIS, 5

PARIS

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

LE CYCLE ÉPIQUE
DANS L'ÉCOLE D'ARISTARQUE

DISSERTATION INAUGURALE

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
EN SÉANCE PUBLIQUE

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. R. VERDEIJEN
DOYEN ET PROFESSEUR ORDINAIRE A LA MÊME FACULTÉ
POUR L'OBTENTION DU DIPLÔME DE DOCTEUR SPÉCIAL
EN PHILOGIE CLASSIQUE

PAR

ALB. SEVERYNS

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

Le présent volume est la reproduction anastatique de l'édition originale de l'ouvrage. On a donc cru devoir conserver au recto de ce feuillet le titre exact de cette première édition.

On notera que la diffusion de nos publications est actuellement confiée, pour l'étranger, à la Société d'Édition « Les Belles Lettres », 95, Boulevard Raspail, Paris VI.

La présente reproduction datée de 1967, est due aux soins de l'Imprimerie Jos. ADAM de Bruxelles.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

LIBRAIRIE

883-09

S49

76.1015185301

883-09

S49

La présente dissertation inaugurale peut-être livrée à l'impression.

Liège, le 20 juillet 1928.

*Le secrétaire,
A. DELATTE.*

*Le doyen,
A. BRICTEUX.*

CARISSIMORVM • PARENTIVM •
MANIBVS •
FILIVS • MEMOR •

Conformément à l'article 4 du règlement pour l'exécution de l'arrêté royal du 5 mars 1894, les opinions de l'auteur, émises dans sa dissertation inaugurale, ne peuvent être considérées, par le fait de l'admission de son travail, comme étant celles de la Faculté ou de l'Université.

AVANT-PROPOS

Je me suis proposé, dans la présente étude, de mettre en lumière le rôle que jouait le Cycle épique dans l'exégèse homérique d'Aristarque, et d'en tirer une connaissance plus large et plus sûre de ces épopées aujourd'hui disparues.

Éditant et commentant Homère, Aristarque a lu et annoté les poètes posthomériques pour mieux faire ressortir l'originalité du poète génial qui écrivit l'Iliade et l'Odyssée, et il a utilisé leur témoignage d'une manière très particulière, qui apparaîtra pour ainsi dire à chaque page de la longue enquête qu'on va lire. Dans cette masse de poètes plus récents qu'Homère — οἱ Νεώτεροι — les Cycliques occupaient une place considérable, plus considérable que ne le laissent supposer les sources mutilées auxquelles nous devons recourir. Ma tâche a donc essentiellement consisté à glaner, dans les Νεώτεροι utilisés et critiqués par Aristarque, tout ce qui, avec certitude ou vraisemblance, se rapporte aux poètes cycliques.

Mais il n'était point possible d'aboutir du premier coup à ces conclusions. Pour les rendre ou certaines ou vraisemblables, il fallait les amener par une série de considérations générales sur l'œuvre d'Aristarque.

Nul n'ignore que celui qui veut se faire une idée de cette œuvre, rencontre sur sa route d'innombrables obstacles. Les admirables travaux de Lehrs, Ludwig, Roemer, ont grandement facilité ce que j'appellerais l'émondage préliminaire — et je les ai fortement mis à contribution. Pourtant, entre ces travaux et celui-ci, les différences l'emportent de beaucoup sur les ressemblances. Mon but n'avait rien de commun avec le leur. Ils ont voulu reconstituer Aristarque, présenter de son exégèse une idée d'ensemble : j'ai voulu reconstituer une partie du Cycle à travers l'œuvre d'Aristarque. Ce but explique et justifie le plan que j'ai adopté pour cette longue et difficile recherche.

Un chapitre d'introduction retrace, d'après Lehrs et Ludwig, l'histoire de la tradition des scolies homériques, source première

de notre connaissance d'Aristarque. J'y attire en outre l'attention sur un certain nombre d'autres sources trop négligées jusqu'ici ; je démontre, par une série d'exemples, que les scolies homériques sont remplies d'inexactitudes et de lacunes, et je donne les moyens de remédier à cette misère.

Commence la première partie : Coup d'œil sur l'exégèse d'Aristarque. Je n'ai point voulu refaire les travaux déjà faits. Je les ai repris, en étudiant uniquement ce qui est susceptible d'intéresser le Cycle épique. C'est donc, en réalité, un travail tout nouveau, volontairement restreint à un sujet très précis.

Il fallait d'abord expliquer ce que sont les Νεώτεροι, étudier les rapports qui unissent les Νεώτεροι et les Cycliques, les particularités dans l'emploi qu'Aristarque faisait de cette terminologie. D'où les deux chapitres : Chapitre I : Νεώτεροι, Chapitre II : Κυκλικοί, où la question est étudiée pour la première fois dans toute son ampleur, et envisagée avec toutes ses conséquences.

Il fallait ensuite, par l'examen de certains cas typiques, arriver à établir les principes qui dominent et expliquent toute l'exégèse d'Aristarque, et qui peuvent se résumer ainsi : 1° les Νεώτεροι, en règle générale, ont imité Homère avec maladresse ; 2° pour expliquer Homère, on doit faire table rase de ces mêmes Νεώτεροι. Tel est le sujet du chapitre III : Deux principes d'exégèse.

Ces trois chapitres, très généraux, permettent de comprendre l'attitude d'Aristarque dans les différents domaines de l'exégèse homérique où il eut l'occasion d'opposer Homère aux poètes plus récents.

On verra, en lisant le Chapitre IV : Le vocabulaire, qu'il existe une multitude de mots pour lesquels Aristarque démontrait qu'ils étaient non-homériques de forme ou de sens. Quelques-unes de ses remarques trouvent leur application aux poèmes cycliques, et je les signale en passant.

Le Chapitre V : L'état social, étudie ceux des aspects de la vie sociale (guerre, société, coutumes et croyances), qui peuvent nous être utiles dans l'examen du Cycle.

Le Chapitre VI : L'état moral, passe en revue les reproches que faisait Aristarque aux Νεώτεροι pour la manière dont ils avaient représenté les dieux, les héros et les héroïnes de l'épopée homérique.

Dans le chapitre VII : L'esthétique, j'ai fait un travail analogue au précédent, mais dans un autre domaine. On y trouvera, notamment, une étude sur l'adverbe κυκλικῶς, qui n'a pas toujours été bien compris,

faute, pour ceux qui en ont parlé, d'avoir connu les principes de l'œuvre d'Aristarque.

Un plan purement rationnel eût demandé un huitième chapitre, consacré aux légendes. Dans la pratique, un tel plan s'est révélé irréalisable. En effet, ce que nous connaissons surtout du Cycle épique, ce sont les légendes qu'il contenait, bien plus que son vocabulaire ou que son style — et il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, l'examen des seules légendes occupe presque le double de tout ce qui précède. Le sujet était assez important pour que je l'isole dans une seconde partie : Les légendes cycliques.

C'est à elle surtout que j'ai consacré mes efforts, sur elle que j'ai concentré tout l'intérêt. J'ai groupé là toutes les légendes cycliques auxquelles Aristarque fait directement ou indirectement allusion, et, pour les éclairer, j'ai utilisé tout ce qu'avaient fourni les études préliminaires de la première partie. En somme, l'introduction et la première partie n'ont servi qu'à amener et justifier la seconde.

Ces matériaux si nombreux et si riches, je ne pouvais les présenter dans un ordre différent, sans risquer de compromettre l'équilibre d'une étude en soi extrêmement complexe. Du moins, en cette seconde partie, ai-je essayé de suivre pas à pas les épopées cycliques, en y insérant, au fur et à mesure, les fragments nouveaux tirés de l'exégèse d'Aristarque. On n'y trouvera donc point une étude d'ensemble sur les épopées cycliques, mais seulement une partie du Cycle, entrevue par Aristarque. Il suffira de comparer cette seconde partie aux éditions courantes du Cycle épique, pour voir qu'il y avait là une importante lacune à combler. Je m'y suis attaché à ce que le lecteur sache toujours, avec précision, le degré de certitude, de vraisemblance ou de probabilité auquel pouvaient atteindre nos recherches, estimant que c'est un devoir pour quiconque aborde un sujet comme celui-ci, fertile en hypothèses et en incertitudes.

Ce travail, je le répète encore, n'est point une étude sur Aristarque. Il importe peu à cette recherche que soient vrais ou faux les principes de son exégèse : je constate seulement qu'ils existent, et qu'ils ont certaines conséquences, au moyen desquelles nous pouvons reconstituer bon nombre d'éléments du Cycle épique, qu'Aristarque lisait pour expliquer Homère.

* * *

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer ma vive reconnaissance à tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont aidé à rendre moins imparfaite l'étude qu'on va lire.

Je songe en premier lieu à mes anciens maîtres, aujourd'hui mes amis, qui m'ont donné non seulement le goût de l'antiquité grecque, mais encore les moyens d'entreprendre et de terminer une œuvre de longue haleine : M. Charles Michel, qui, de sa retraite en terre française, continue de s'intéresser aux travaux de ceux qui ont eu le privilège d'entendre ses leçons ; M. Léon Parmentier, parfait magicien ès-lettres grecques, dont je me rappelle avec émotion les entretiens familiers au cours desquels il m'encourageait dans mon dessein : ce livre est né un jour que nous devisions sur la terrasse d'une maison bien connue des hellénistes, dans la vallée où l'Ourthe capricieuse déroule ses méandres...

A ces deux maîtres, je ne puis assez dire l'infinie gratitude que je leur garde pour la bonté et le dévouement avec lesquels ils ont veillé sur mes premiers pas dans leur propre domaine : puissent-ils, en feuilletant ces pages, y retrouver comme un reflet de leur enseignement, y retrouver un peu d'eux-mêmes.

Je songe ensuite à ceux des professeurs de l'Université de Liège qui ont assumé la tâche de lire mon travail en manuscrit, MM. A. Delatte, L. Halkin, A. Grégoire, J. Hubaux, et qui ont bien voulu me communiquer des remarques ou suggérer des corrections dont j'ai largement profité. Je dois des remerciements tout particuliers à M. Delatte qui, non content d'améliorer le fond, s'est encore astreint à revoir mes épreuves ligne par ligne, avec toute l'acribie que je pouvais attendre de sa bienveillante amitié.

A ma femme enfin, que je me dois de nommer ici, j'exprime mon affectueuse reconnaissance pour l'aide matérielle et morale qu'elle m'a apportée dans la correction des épreuves et l'établissement des index.

Athènes-Liège, 1928.

A. S.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — LES SOURCES.....	1
Bibliographie des commentateurs d'Homère 3. Abréviations 4. L'œuvre homérique d'Aristarque 4.	
I. L'œuvre d'Aristarque dans les scolies d'Homère et dans Eustathe. Obscurité de la tradition 6. Didyme 6. Aristonico 7. Histoire de ces ouvrages 8. Hérodien, Nicanor 8. Le Résumé des Quatre 8. Destinées du Résumé des Quatre 9. Manuscrits homériques à scolies 9. Remarques sur les scoliastes et Eustathe 10.	6
II. Les sources parallèles.....	12
Élien 13. Hygin 13. Pausanias 14. Scoliate d'Aristophane 14. Scoliate de Sophocle 15. Servius 15.	
III. État fragmentaire des scolies homériques.....	16
Lacunes accidentelles 16. Lacunes défigurant le sens 20. Lacunes démontrées par les sources parallèles 22. Reconstitution des notes d'Aristarque 24. Conclusion 28.	
PREMIÈRE PARTIE : COUP D'ŒIL SUR L'EXÉGÈSE D'ARISTARQUE	29
CHAPITRE I : Νεώτεροι.....	31
I. Que sont les Νεώτεροι?.....	31
Quelques indices 31. Gloses 33. Confrontations 35. Poètes qualifiés de Νεώτεροι dans les scolies homériques et dans les sources parallèles 38. Poètes qu'une confrontation de textes dénonce comme Νεώτεροι 40.	
II. Emploi par Aristarque du mot technique οἱ Νεώτεροι.....	42
Emploi par Zénodote et par Aristophane? 42. Emploi par Aristarque 45.	
III. Particularités dans l'emploi de οἱ Νεώτεροι.....	47
Ἀττικοί opposés aux Νεώτεροι 47. Τραγικοί opposés aux Νεώτεροι 49. Auteurs déterminés opposés aux Νεώτεροι 53.	
IV. Auteurs qui emploient la terminologie οἱ Νεώτεροι.....	55
V. Déclin et disparition de la terminologie.....	58
Changements dans la terminologie 49. Autres indices de déclin 58. Disparition 59.	
CHAPITRE II : Κυκλικοί.....	63
I. Aristarque s'occupait du Cycle.....	63
II. Cas où Νεώτεροι équivaut exactement à Κυκλικοί.....	66

III. Cas où le mot <i>Κυκλικοί</i> s'oppose au mot <i>Νεώτεροι</i>	68
IV. Disparition des notes relatives au Cycle	70
Chute des intermédiaires 70. Incompréhension des scolastes et des scribes 73. Logographes. Mythographes. Historiens 75.	
CHAPITRE III : DEUX PRINCIPES D'EXÉGÈSE.....	83
I. Les <i>Νεώτεροι</i> imitateurs maladroits d'Homère	83
Les <i>Νεώτεροι</i> en général 83. <i>Οἱ Τραγικοί</i> 88. Auteurs cités nommément 88. Conclusion 92.	
II. Ne pas interpréter Homère en se servant des <i>Νεώτεροι</i>	93
Vocabulaire 93. Légendes 95. Cycliques 96. A quels savants s'attaquait Aristarque? 98.	
III. Conclusion	100
CHAPITRE IV : LE VOCABULAIRE.....	103
I. Vocabulaire proprement dit.....	103
II. Vocabulaire géographique.....	116
III. Conclusion	119
CHAPITRE V : L'ÉTAT SOCIAL.....	121
I. Vie guerrière.....	121
La cuirasse 121. Le quadrigé 123. Les chevaux de course (<i>κέλητες</i>) 128.	
II. Vie sociale.....	128
Patronymiques 128. Fonctions réservées aux vierges 130. Parfums et couronnes 132. La <i>δίαιτα ἱερική</i> 137.	
III. Croyances et coutumes.....	137
Guerriers morts à l'étranger 137. Purification pour meurtre 139.	
CHAPITRE VI : L'ÉTAT MORAL.....	141
Les dieux.....	141
Les héros.....	143
Les femmes.....	146
CHAPITRE VII : L'ESTHÉTIQUE.....	151
Arts plastiques.....	151
Littérature.....	153
<i>Κυκλικώς</i>	155
SECONDE PARTIE : LES LÉGENDES CYCLIQUES.....	161
INTRODUCTION	163
CHAPITRE I : LA GESTE MYTHIQUE.....	165
I. <i>La Titanomachie</i>	165
Les légendes 165. Indices sur le contenu de la <i>Titanomachie</i> 166. Aegaeon 167. Les Géants 169. Typhon 170. Les Pléiades, filles d'Atlas 171. Le quadrigé du Soleil 173. La divinisation d'Héraclès 175.	
II. Les <i>Danaïdes</i>	177

III. <i>L'Aegimios</i>	178
Généralités 178. Argeiphontès 179. Argonautica 180. Le divorce de Thétis 182.	
IV. <i>La Minyade</i>	183
Généralités 183. Charon 183. Thamyris 184. Méléagre 185.	
V. <i>La Prise d'Oechalie</i>	188
Généralités 188. Situation d'Oechalie 188. Eurytos. Iphitos. Iolè 191. Histoire de Nélée 193.	
VI. Fragments incertains.....	195
A. Légendes divines (Aphrodite 195. Apollon 196. Arès 198. Artémis 199. Athéna 199. Charites; 200. Chimère 201. Dionysos 201. Érinées 201. Héphaestos 202. Hermès 202. Pandore 203. Priape 203. Zeus et l'égide 203. Les Champs-Élysées 204. Les fils d'Aloeus 204).	
B. Légendes héracléennes (La massue 205. Cerbère 206. Les fils d'Actor 206).	
CHAPITRE II : LA GESTE THÉBAÏNE.....	211
I. <i>L'Oedipodie</i>	211
La légende d'Œdipe 211. Quelques détails 212. Les scolies homériques 213.	
II. <i>La Thébàide</i>	216
Généralités 216. La jeunesse de Tydée 217. La vengeance de Tydée 219. La fuite d'Adraste 220. La sépulture des chefs 223.	
III. <i>Épigones-Alcméonide</i>	224
Généralités 224. La mort d'Ériphyle 225. La jeunesse de Tydée 228. La rivalité Thyeste-Atrée 229. La jeunesse de Pélée 234. Usage des couronnes 236.	
IV. Fragments incertains.....	237
Antiope 237. Construction de Thèbes 238. Aédon 238. Niobé 239. Bellérophon 240. Sarpédon 241.	
CHAPITRE III : LA GESTE TROYENNE.....	245
I. Les <i>Chants Cypriens</i>	245
La volonté de Zeus 245. Antécédents de Pélée 249. Les métamorphoses de Thétis 252. Le mariage de Thétis 253. Le divorce de Thétis 254. Chiron, éducateur d'Achille 259. Querelle des déesses. Jugement de Paris 261. La toilette d'Aphrodite 264. Le départ de Paris 264. Naissance des Dioscures et d'Hélène 266. Hélène et Thésée 271. Le serment des prétendants 274. Rapt des Leucippides et mort des Dioscures 275. Thésée et Ariane 281. La folie d'Ulysse 283. Achille à Scyros 285. Les Grecs en Mysie. Légende de Télèphe 291. Le sacrifice d'Iphigénie 295. La légende de Philoctète 298. La mort de Protésilas 301. Entrevue d'Achille et d'Hélène 303. La mort de Troïle 304. Briséis. Chrysis 307. Palamède et les Oenotropes 309. Fin des <i>Chants Cypriens</i> 313.	

II. L' <i>Éthiopide</i>	313
Généralités 313. Arrivée de Penthésilée 314. La mort de Thersite 316. La purification d'Achille 317. La psychostasie 318. Le cadavre d'Achille 320. Les funérailles d'Achille 322. Le suicide d'Ajax 324. L'invulnérabilité d'Ajax 325.	
III. La <i>Petite Iliade</i>	328
Dispute des armes et suicide d'Ajax 328. Le cadavre d'Ajax 331. Rappel et guérison de Philoctète 332. Hélène et Déiphobe 334. Néoptolème à Troie 337. La lance d'Achille 338. Le rapt de Ganymède 342. Ulysse mendiant 347. Le rapt du Palladium 349. Le cheval de bois et Anticlos 352. Quelques considérations sur la <i>Petite Iliade</i> et <i>Iliou persis</i> 356.	
IV. L' <i>Iliou persis</i>	358
Machaon et Podalire 358. Cassandre et Ajax, fils d'Oïlée 361. Astyanax 365. La mort d'Anchise 369.	
V. Les <i>Nostoi</i>	370
La colère d'Athéna 370. Le retour de Diomède. Les fourberies de Nauplios 371. La descendance de Ménélas 376. Le retour de Néoptolème 381. La <i>Néxvix</i> des <i>Nostoi</i> (1. Dans quelle partie du poème se trouvait la <i>Nékyia</i> ? 385. 2. Le mot <i>vezáz</i> 386. 3. Clyméné 387. 4. Maera 389. 5. Sisyphe 390. 6. La femme de Proetos 393. 7. Salmoneus 393. 8. Tyro. Alcméné. Mycéné 395. 9. Phorbas 398. 10. Conclusion 399). La mort d'Agamemnon 399. La vengeance d'Oreste 405. Le fragment des <i>Nostoi</i> conservé par Eustathe 408.	
VI. La <i>Télégonie</i>	409
Considérations générales 409. La pelle à vanner 410. La mort d'Ulysse 412. Le fragment de la <i>Télégonie</i> conservé par Eustathe 415.	
VII. Fragments incertains.....	417
Rhésus 417. Nérée 417. L'amitié de Patrocle et d'Achille 418. Patrocle 419. Ménélas 420. Les mariages de Clytemnestre 421. Teucer, frère d'Ajax 421. Ulysse 422.	
INDEX	427

INTRODUCTION

LES SOURCES

LES SOURCES

Bibliographie des commentateurs d'Homère.

I. Éditions d'ensemble des scolies :

- a) Iliade. 1. *Scholium graeca in Homeri Iliadem ex codicibus aucta et emendata* ed. Gulielmus DINDORFIUS, t. I-II (scolies A), Oxford, Clarendon Press, 1875 ; t. III-IV (scolies B), Oxford, Clarendon Press, 1877.
2. *Scholium in Homeri Iliadem ex recensione Immanuelis BEKKER*, 2 vol. et un appendice, Berlin, Reimer, 1825-1827. (A utiliser avec précaution pour les manuscrits autres que ABT Gen.).
3. *Scholium graeca in Homeri Iliadem Townleyana recensuit* Ernestus MAASS, 2 vol., Oxford, Clarendon Press, 1888 (scolies T). Forme les tomes V et VI de la collection Dindorf.
4. *Les scolies genevoises de l'Iliade*, publiées par Jules NICOLE, Paris, Hachette, 1891 (scolies Gen.).
- b) Odyssée. *Scholium graeca in Homeri Odysseam ex codicibus aucta et emendata edidit* Gulielmus DINDORFIUS, 2 vol., Oxford, Clarendon Press, 1855 (Onze manuscrits et la vulgate).

II. Éditions particulières d'auteurs de scolies homériques :

1. Aristonico. a) *Aristonici perì σημείων Ἰλιάδος reliquiae emendatiores*, edidit Lud. FRIEDLAENDER, Göttingen, Dieterich, 1853.
- b) *Aristonici perì σημείων Ὀδυσσεύς reliquiae emendatiores*, edidit Otto CARNUTH, Leipzig, Hirzel, 1869.
2. Didyme. *Aristarchs Homerische Textkritik nach den Fragmenten des Didymos dargestellt und beurtheilt* von Arthur LUDWICH, t. I, Leipzig, Teubner, 1884, p. 175-631.
3. Hérodien. *Herodiani Technici reliquiae, collegit, disposuit, emendavit, explicavit, praefatus est* Aug. LENTZ, t. II¹, Leipzig, Teubner, 1868 :
Iliaca prosodia, p. 22-128 ;
Odyssiaca prosodia, pp. 129-165. (Grammatici Graeci III²).
4. Nicanor. Fragments de l'Iliade, publiés par Friedlaender en 1850. Fragments de l'Odyssée publiés par Carnuth en 1875. Le dépouillement de cet auteur ne m'a rien donné.

5. Porphyre. a) *Porphyrii quaestionum homericarum ad Iliadem pertinentium reliquias collegit, disposuit, edidit* Hermannus SCHRADER, Leipzig, Teubner, 1880.
 b) *Porphyrii quaestionum homericarum ad Odysseam pertinentium reliquias collegit, disposuit, edidit* Hermannus SCHRADER, Leipzig, Teubner, 1890.
6. Eustathe. a) *Eustathii... commentarii ad Homeri Iliadem ad fidem exempli Romani editi*, 4 vol., Leipzig, Weigel, 1827-1830.
 b) *Eustathii... commentarii ad Homeri Odysseam ad fidem exempli Romani editi*, 2 vol., Leipzig, Weigel, 1825-1826. Avec un *Index* (médiocre), Leipzig, Weigel, 1828.

Abréviations.

(e. g.) ABD en Ψ 346	=	Scolie contenue dans les manuscrits ABD au vers Ψ 346.
(Ar.) A en Ω 604	=	Scolie d'Aristonico contenue dans le manuscrit A au vers Ω 604.
(Did.) A en Δ 142	=	Scolie de Didyme contenue dans le manuscrit A au vers Δ 142.
(Herod.) HMQ en γ 14	=	Scolie d'Hérodien contenue dans les manuscrits HMQ au vers γ 14.
(Porph.) A en A 400	=	Scolie de Porphyre contenue dans le manuscrit A au vers A 400.
LEHR'S	=	<i>de Aristarchi studiis homericis</i> scripsit K. LEHR'S, ed. tertia, Leipzig, Hitzel, 1882. (Cette édition est due à Ludwig).
LUDWICH	=	premier volume de <i>Aristarchs Homerische Textkritik</i> (supra, II, 2, Didyme).
ROEMER	=	<i>Die Homerehexegese Aristarchs in ihren Grundzügen dargestellt</i> von Adolf ROEMER, bearbeitet und herausgegeben von Emil BELZNER, Paderborn, Schöningh, 1924.

L'œuvre homérique d'Aristarque. — Cinquième en date des grands savants qui firent la gloire de l'École d'Alexandrie — Zénodote d'Éphèse, Callimaque de Cyrène, Érastosthène de Cyrène, Aristophane de Byzance — Aristarque, dont l'activité se poursuit jusque vers 140 av. J.-C., entreprit, entre autres travaux, une édition

des œuvres homériques, destinée à remplacer celles de Zénodote et d'Aristophane.

Pour l'établissement de son texte, il utilisa un certain nombre d'éditions publiées par des savants antérieurs : Antimaque, Zénodote, Rhianos, Sosigène, Philémon, Aristophane (du V^e au II^e siècle av. J. -C.) ; il utilisa en outre des éditions anonymes portant le titre des endroits dont, apparemment, elles étaient originaires : Marseille, Chio, Argos, Sinope, Chypre, et dénommées, pour cette raison, éditions *politiques* ; il utilisa enfin quelques éditions dont le titre reste pour nous une énigme : la *polystique*, ἡ ἐκ Μουσειου, et la *cyclique* ⁽¹⁾. Cette dernière n'est attestée nommément qu'en deux endroits des scolies odysseïennes ⁽²⁾ ; mais elle me paraît également attestée par l'existence d'une variante curieuse destinée à unir étroitement la fin de l'*Iliade* au début du poème cyclique l'*Éthiopide* ⁽³⁾.

Aristarque composa deux éditions d'Homère, mais il nous est impossible de déterminer les différences qui existaient entre elles. Nous savons seulement qu'elles avaient, dans les marges, une série de signes, empruntés partiellement à Aristophane, et affectés d'une double valeur critique et exégétique :

- | | | |
|------------------------|---|------------------------------------------------------------------------------|
| 1. διπλῆ | > | devant un vers auquel Aristarque consacrait une note importante. |
| 2. διπλῆ περιεστιγμένη | > | devant un vers pour lequel Aristarque adoptait une autre leçon que Zénodote. |
| 3. ὀβελός | — | devant un vers non authentique. |
| 4. ἀστερίσκος | ⋈ | devant un vers répété. |
| 5. ἀντίστιγμα | ⊖ | devant un vers suivi de vers interpolés. |
| 6. στιγμή | . | devant le vers par lequel recommençait le texte authentique ⁽⁴⁾ . |

Aucun commentaire n'accompagnait le texte marqué de ces différents signes.

La justification ou l'explication de ces signes se trouvait dans les *Traitéts* (Συγγραμματα) et dans les *Commentaires* (Ἑπομνήματα), qui

⁽¹⁾ LUDWICH, p. 3-7. ⁽²⁾ H en π 195, ρ 25. ⁽³⁾ *Infra*, p. 314.
⁽⁴⁾ Cf. COHN, Pauly-Wissowa, s. v. Aristarchos, 866.

suivaient pas à pas les différents signes employés. Les *Traités* apparaissent surtout comme une œuvre de polémique ; nous connaissons notamment le *πρὸς Φιλετᾶν*, le *πρὸς Κωμαρόν*, le *πρὸς τὸ Ξένωνος παράδοξον*, le *περὶ Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσεΐας*. Les *Commentaires* examinaient vers par vers l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; d'époques différentes et de valeur inégale, ces *Commentaires* n'étaient point le travail collectif d'une école, le travail des Aristarchéens, mais l'œuvre originale d'Aristarque lui-même ; on doit les regarder comme des cahiers de cours, rédigés en partie par le maître lui-même, tantôt sous une forme rapide pour les besoins immédiats de son enseignement, tantôt sous une forme travaillée à loisir, selon les circonstances, rédigés en partie par d'autres, d'après les notes prises tant bien que mal par ses élèves ou auditeurs.

I. — L'ŒUVRE D'ARISTARQUE DANS LES SCOLIES D'HOMÈRE ET DANS EUSTATHE.

Obscurité de la tradition. — L'histoire de l'œuvre d'Aristarque a été retracée par Ludwich, et je ne puis que résumer ici les conclusions de son magistral exposé.

Dès le début, la plus grande incertitude régna, tant sur les éditions homériques d'Aristarque, que sur les ouvrages par lesquels il justifiait sa manière de voir. Ammonios, son successeur immédiat, écrivit un livre *περὶ τοῦ μὴ γεγονέναι πλειονας ἐκδόσεις τῆς Ἀρισταρχείου διορθώσεως* : c'est donc qu'il circulait déjà des faux. A l'époque d'Auguste, Didyme n'avait déjà plus sous les yeux les deux éditions originales d'Aristarque : il devait se contenter de copies dans lesquelles il n'avait pas toujours confiance ; il ne put davantage se procurer des exemplaires irréprochables des *Commentaires* et des *Traités* ⁽¹⁾.

Didyme. — C'était donc une besogne urgente et ingrate qu'entreprit, à l'époque d'Auguste, le grammairien Didyme, quand il écrivit son livre sur la recension homérique d'Aristarque, *περὶ τῆς Ἀρισταρχείου διορθώσεως*, embrassant à la fois l'*Iliade* et l'*Odyssée* : il sauva ainsi d'une perte certaine l'édition d'Aristarque, inconnue

⁽¹⁾ LUDWICH, p. 38-41.

du grand public. Il le fit avec zèle et conscience. Pour reconstituer l'édition d'Aristarque, il mit à profit un certain nombre d'éditions antérieures, et notamment les *politiques* ; il compulsa et annota tout ce qu'il put trouver de commentaires d'Aristarque lui-même ; il utilisa aussi les travaux des adversaires d'Aristarque (Callistratos, Ptolémaïos Épithétès, Démétrius Ixion, Cratès de Mallos) et ceux de ses partisans (Ammonios, Denys de Thrace, Parméniscos, Dionysodoros d'Alexandrie, Ptolémée Pindarion, Dionysos de Sidon) ; il ne négligea point les recherches de ses propres contemporains Chaeris et Diodore, et connut même, ce semble, des travaux pré-aristarchéens, comme ceux d'Apollonius de Rhodes, Athénoclès, voire ceux de Chamaéléon et de Philétas ⁽¹⁾.

Aristonicos. — Or, tandis que Didyme travaillait à la reconstitution de la *diorthose* d'Aristarque, un grammairien contemporain, Aristonicos, écrivait de son côté un livre *περὶ σημείων τῆς Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσεΐας*. Bien qu'Aristonicos semble avoir publié son livre avant que parût celui de Didyme, les deux auteurs ne se connurent point et, du reste, ils travaillaient dans des voies différentes : Didyme cherchait à conserver le *texte* établi par Aristarque, et Aristonicos, les *signes* avec les raisons qui justifiaient leur présence dans les marges d'Homère. Seulement, comme les signes d'Aristarque étaient à la fois critiques et exégétiques, Aristonicos et Didyme eurent forcément des parties communes, qui, dans la suite, furent amalgamées, simplifiées, rarement conservées ensemble. Les cas où nous avons encore les notes des deux grammairiens sur le même sujet, permettent une comparaison qui est tout à l'avantage de Didyme. Aristonicos connaît surtout Zénodote ; il cite les autres éditeurs par un vague *ἔνιοι* ou *τινές* ; il ignore complètement l'édition d'Aristophane. C'est à Didyme que nous devons la mention précise des athétèses et des *proathétèses* (athétèses déjà proposées avant Aristarque). En somme, Didyme est plus érudit, mieux informé, il a utilisé plus de sources et des sources meilleures ; Aristonicos a des lacunes et des fautes, il n'a pas toujours rendu fidèlement la pensée d'Aristarque. Ajoutons que le pseudo-fragment de la préface d'Aristonicos, publié par Dindorf dans son édition des scolies A, n'a rien de commun avec

⁽¹⁾ LUDWICH, p. 41-51.

l'auteur du *περὶ σημείων* ⁽¹⁾. Notons enfin que, dans le manuscrit A, les remarques d'Aristonicos commencent par *ὅτι* (*tel signe d'Aristarque*) *parce que*...

Histoire de ces ouvrages. — L'ouvrage de Didyme ne connut point le grand succès. Ignoré des auteurs proprement dits — Plutarque et Athénée ne le mentionnent pas, et leurs renseignements sur la *d'orthose* d'Aristarque sont sujets à caution — il passa même inaperçu des grammairiens de profession, comme Apollonius le Sophiste et Apollonius Dyscole, qui citaient fréquemment les leçons d'Aristarque. Il ne franchit point un cercle étroit d'homérisants, et l'on ne peut guère attester son utilisation par d'autres qu'Hérodien et Nicanor, contemporains de Marc-Aurèle ⁽²⁾.

L'ouvrage d'Aristonicos fut, à ce qu'il semble, mieux connu et utilisé plus fréquemment ⁽³⁾, sans doute parce que l'exégèse était alors plus en honneur que la critique.

Hérodien, Nicanor. — A l'époque de Marc-Aurèle, Hérodien, le fils d'Apollonius Dyscole, composa un traité sur la prosodie homérique, dans lequel il utilisa, à défaut d'Aristarque, les ouvrages des auteurs qui avaient parlé de son œuvre : Tryphon, Alexion, Ptolémée Ascalonite, Tyrannion, et le *περὶ διορθώσεως* de Didyme. Lorsque, sur un point, il devait se passer de ce dernier, Hérodien, livré à lui-même, ne voyait pas toujours juste. Contrairement à Aristonicos et à Didyme, Hérodien se montra fort indépendant à l'égard d'Aristarque, qu'il contredit assez souvent.

Vers la même époque, Nicanor composa un ouvrage sur la ponctuation, *περὶ στυγμῆς*, en s'aidant d'un certain nombre de sources, et notamment de Didyme, pour remonter jusqu'à Aristarque ⁽⁴⁾.

Le Résumé des Quatre. — Ces quatre ouvrages auraient complètement disparu, si un grammairien de la première moitié du troisième siècle, postérieur à Hérodien et antérieur à Porphyre, n'avait eu l'idée d'écrire, dans les marges de son édition d'Homère, des notes de critique et d'exégèse. Il emprunta à Didyme, Aristonicos, Hérodien et Nicanor un grand nombre d'observations qu'il réunit dans un commentaire continu, auquel, pour simplifier, on peut donner le nom

⁽¹⁾ LUDWICH, p. 51-67.

⁽³⁾ LEHRS³, p. 3-5.

⁽²⁾ LUDWICH, p. 70-75.

⁽⁴⁾ LUDWICH, p. 75-78; LEHRS³, p. 28-30.

de *Résumé des Quatre*. Cet abrégiateur était un savant érudit et consciencieux, qui alla même jusqu'à contrôler les affirmations des quatre auteurs qu'il résumait; nous n'en savons pas davantage sur son compte. On peut toutefois affirmer que ce n'était point « Apion et Hérodore », sous le nom de qui Eustathe a coutume de citer, sinon le même *Résumé des Quatre*, du moins un recueil très apparenté ⁽¹⁾.

Destinées du Résumé des Quatre. — Ce commentaire fut désormais lié à l'histoire des éditions d'Homère *cum notis variorum*. Il reçut des transformations multiples, subit les fluctuations de la mode. Les notes critiques diminuèrent en quantité et en qualité au profit des notes exégétiques; on introduisit dans le *Résumé des Quatre* un grand nombre de notes empruntées à d'autres auteurs, notamment au *Lexique* d'Apollonius le Sophiste, à Apollonius Dyscole, Orion, Choeroboscos et surtout à Porphyre; il s'y glissa aussi des remarques d'auteurs anonymes, sans compter celles des propriétaires ou scribes des manuscrits où elles se transmettaient. Et c'est ainsi que, pêle-mêle, elles arrivèrent dans les scolies des manuscrits encore subsistants de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* ⁽²⁾.

Manuscrits homériques à scolies. — Contentons-nous de citer les plus importants d'entre les manuscrits contenant des scolies à l'*Iliade* :

- A Venet. Marc. 454, X/XI^e s.; c'est le célèbre *codex* de Villosion, le plus riche et le plus étudié des manuscrits homériques.
- B Venet. Marc. 453, X/XI^e s.
- L *Lipsiensis apographum Hamburgense, a sex septemve manibus scriptum* ⁽³⁾.
- T Townleyanus, Brit. mus., *inter Burneyanos* 86, écrit en 1059.
- V Victorianus, Bibl. Munich, 16, *Petri Victorii, ut videtur, aetate scriptus* ⁽⁴⁾.
- Gen Genavensis 24, XIII^e s.
- D *quae scholia minora sive Didymi vocantur ea sumpsit ex editionibus antiquissimis, Romana et Aldina, exclusis quae verbum verbo reddunt* ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ LUDWICH, p. 78-80, 170.

⁽³⁾ BEKKER, p. III.

⁽⁵⁾ BEKKER, p. IV.

⁽²⁾ LUDWICH, p. 81-82; LEHRS³, p. 31-32.

⁽⁴⁾ BEKKER, p. III.

Les manuscrits de l'*Odyssée* sont très nombreux, mais de beaucoup inférieurs à ceux de l'*Iliade* et souvent d'une pauvreté irrémédiable. En son édition, Dindorf a donné les variantes de onze manuscrits, dont les plus anciens remontent au XIII^e siècle. Il faut y ajouter :

V *Scholia designavimus quae vulgata, vel, comparatione facta cum Eustathii commentariis, minora, vel, quod nulla ratione nititur, Didymi appellari solent* ⁽¹⁾.

Remarques sur les scoliastes et Eustathe. — De ces recueils de scolies qui, tous, ont conservé, mêlés à des fragments d'origines diverses, les fragments abrégés ou tronqués du *Résumé des Quatre*, c'est A qui, incontestablement, l'emporte par la richesse et la valeur des renseignements qu'il nous donne. Les recherches de Ludwig ⁽²⁾ ont démontré que l'archétype de ce manuscrit contenait deux séries de notes extraites du *Résumé des Quatre*, la première comprenant des scolies riches de matière, mais peu nombreuses, la seconde comprenant, au contraire, des scolies nombreuses, mais très abrégées.

Cependant, si le manuscrit A se révèle, dans l'ensemble, comme notre meilleur témoin du *Résumé des Quatre*, il n'en reste pas moins vrai — les travaux de Roemer l'ont établi — que, dans un grand nombre de cas particuliers, le manuscrit T a mieux respecté la pensée d'Aristarque. A ce manuscrit s'apparente, souvent de très près, le groupe BLV.

C'est au groupe BLTV que se rattachent les notes d'Eustathe. On a vu plus haut, d'après Ludwig, qu'Eustathe a connu le *Résumé des Quatre* par l'intermédiaire d'« Apion et Hérodore » — personnages dont nous ne savons absolument rien ⁽³⁾. J'ai essayé moi-même de démontrer ailleurs ⁽⁴⁾, qu'Eustathe n'avait sous les yeux aucun des manuscrits à scolies actuels, mais un manuscrit singulièrement plus complet que ceux que nous avons encore. Je suis donc porté à croire qu'Eustathe se rapproche de ce commentaire d'Apion et Hérodore, plus que ne s'en rapprochent nos scolies BLTV ; à ce titre, Eustathe mérite qu'on lui fasse une place, et des plus honorables, dans l'étude d'Aristarque, à condition, bien entendu, de ne point accepter

⁽¹⁾ DINDORF, p. xv sq.

⁽²⁾ LUDWICH, p. 91-168.

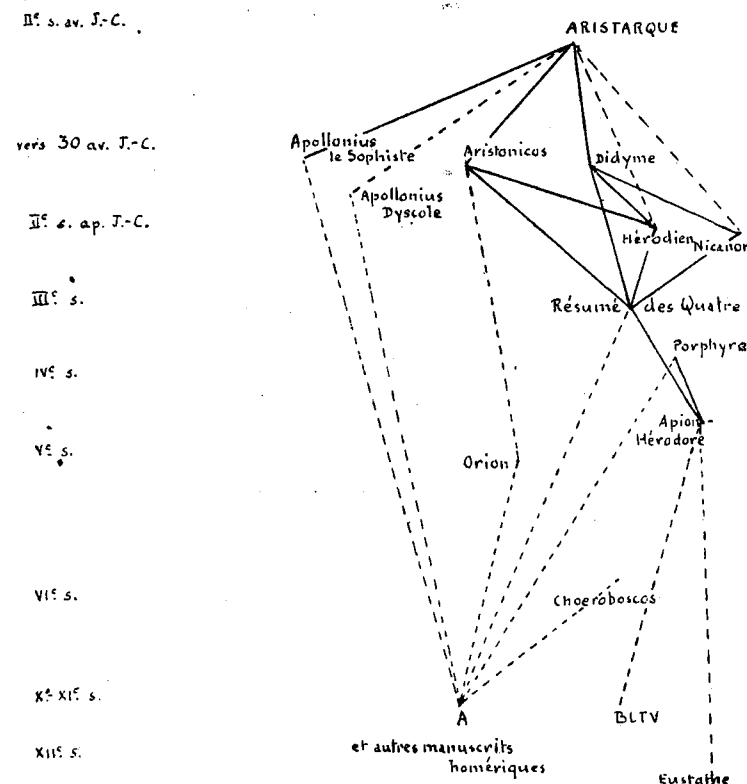
⁽³⁾ Cet Apion n'a rien de commun avec Apion, l'élève de Didyme. Cf. COHN, Pauly-Wissowa, s. v. Apion, col. 2806 ; Hérodore inconnu, cf. GUDEMAN, Pauly-Wissowa, s. v. Herodoros, col. 988.

⁽⁴⁾ *Eustathe et le Cycle épique*, Revue Belge de Philologie et d'Histoire, VII, 1928, p. 401-417.

aveuglément toutes ses affirmations, et de les débarrasser au préalable de tout ce qu'il a ajouté de son cru.

Une mention spéciale doit être faite ici du manuscrit *Gen.*, inégal et souvent médiocre, mais qui, dans plusieurs cas, l'emporte nettement sur tous les autres : c'est lui qui a conservé, notamment, un fragment du Cycle épique, ignoré jusqu'ici par tous les éditeurs ⁽¹⁾.

Nous pouvons ainsi résumer dans un tableau, incomplet mais clair, l'histoire de la tradition des œuvres aristarchéennes, en ce qu'elle touche aux scolies homériques et à Eustathe. Dans ce tableau, je figure par un pointillé les filiations pour lesquelles il faut suppléer, par la pensée, un nombre plus ou moins grand d'intermédiaires et de résumés successifs.



⁽¹⁾ Cf. Revue Belge de Philologie et d'Histoire, V, 1926, p. 140.

II. — LES SOURCES PARALLÈLES.

A côté des sources groupées dans le tableau précédent, et qui seront utilisées aussi souvent que possible au cours du présent travail, il en existe toute une série d'autres, par lesquelles nous pouvons contrôler et compléter les premières.

J'en citerai une douzaine plus loin, en étudiant l'emploi du mot technique οἱ Νεώτεροι chez Aristarque ⁽¹⁾. Ce sont, parmi les auteurs connus : Strabon, Athénée, Denys de Thrace, Hésychius, Tzetzès ; parmi les anonymes : l'*Etymologicon Magnum*, le *Lexique de rhétorique* cité par Eustathe, les scolastes d'Hésiode, Pindare, Euripide, Apollonius de Rhodes, Denys de Thrace.

La connaissance — proche ou lointaine — des œuvres d'Aristarque est attestée chez ces auteurs par l'emploi qu'ils font du mot technique οἱ Νεώτεροι ; elle est prouvée en outre, chez quelques-uns d'entre eux, par une ressemblance étonnante, dans les idées ou dans les mots, avec nos scolastes d'Homère pour des faits où le nom des Νεώτεροι n'est pas prononcé. C'est ainsi qu'on trouvera, éparpillées dans les pages qui suivent, un grand nombre de notes empruntées à Strabon, Athénée, Hésychius, Tzetzès, à l'*Etymologicon Magnum*, aux scolies d'Hésiode, Pindare, Euripide et Apollonius de Rhodes, et dont une simple confrontation avec les scolies homériques démontre qu'elles dépendent d'Aristarque. Pour Strabon et Athénée, cette conclusion n'est pas de nature à nous surprendre. Strabon lui-même nous apprend qu'il entendit les leçons d'Aristodème, fils d'un Ménécrate qui fut un disciple direct d'Aristarque ⁽²⁾ ; nous verrons plus loin qu'il a utilisé aussi les travaux de l'Aristarchéen Apollodore ⁽³⁾. Quant à Athénée, certains éléments de la doctrine d'Aristarque lui étaient connus notamment par un opuscule de Dioscuridès ⁽⁴⁾.

Je voudrais insister davantage sur quelques autres textes qui ne sont point sans rapports avec l'enseignement d'Aristarque, et qu'on n'a point signalés jusqu'ici. Ce sont, dans la catégorie des « auteurs », Élien, Hygin, Pausanias, et, dans la catégorie des « grammairiens », les scolastes d'Aristophane et de Sophocle, et Servius, le commentateur de Virgile.

⁽¹⁾ *Infra*, p. 56 sqq.
⁽²⁾ *Infra*, p. 23.

⁽²⁾ STRABON, XIV, 1, 48, p. 555, 34 Didot.
⁽³⁾ *Infra*, p. 131¹.

Élien. — Comparons ce que disent Aristonicos et Élien sur le nombre des Niobides :

(Ar.) A en Ω 604.

ὅτι οἱ Νεώτεροι διαφωνοῦσι
περὶ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν Νιόβης
παίδων· οἱ μὲν γὰρ... οἱ δὲ...

ÉLIEN, V. H., XII, 36.

ἐοίκασιν οἱ ἀρχαῖοι ὑπὲρ τοῦ
ἀριθμοῦ τῶν τῆς Νιόβης παίδων
μὴ συνάδειν ἀλλήλοις· Ὀμη-
ρος <Ω 604> μὲν... Λᾶσος <fr. 2
Bgk⁴> δὲ... Ἡσίοδος <fr. 34 Rz³>
... Ἀλκμάν <fr. 109 Bgk⁴> ...
Μίμνερος <fr. 19 Bgk⁴> ... Πίν-
δαρος <fr. 65 Schr.> ...

Ces deux notes remontent à une source commune plus ou moins lointaine. Aristonicos — ou son abrégiateur — a supprimé les noms et les a remplacés par les incolores οἱ μὲν, οἱ δὲ ; Élien, n'étant point un spécialiste, n'a pas compris la valeur technique de οἱ Νεώτεροι et l'a remplacé par οἱ ἀρχαῖοι, mais il a bien conservé les noms de poètes que contenait la source aristarchéenne ⁽¹⁾.

Hygin. — Pour voir la parenté entre les scolastes BT et Hygin, il suffit de se rappeler, en lisant les deux textes suivants, qu'Eumélus de Corinthe passait pour l'auteur de la *Titanomachie*.

BT en Ψ 295.

καὶ ὁ τὴν Τιτανομαχίαν δὲ
γράφας δύο ἄρρενάς φησιν
Ἡλίου καὶ δύο θηλείας.
<fr. 3 A>.

HYGIN, *Fab.* 183.

Equorum Solis et Horarum no-
mina.
Eous per hunc caelum verti solet,
Aithiops, quasi flammeus est, con-
coquit fruges. Hi funales sunt mares ;
feminae iugariae, Bronte, quae nos
tonitrua appellamus, Sterope, quae
fulgitrua.
Huic rei auctor est Eumelus
Corinthius <fr. 3 A>.

Ici encore, on ne peut voir en ces textes que les témoins d'une même source, abrégée jusqu'à l'obscurité dans les scolies homériques, plus complète dans Hygin ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Cf. *infra*, p. 59³.

⁽²⁾ *Infra*, p. 173 sqq.

Pausanias. — Entre Pausanias et les scolies, le rapport n'est point aussi net, mais il n'en existe pas moins :

ABD en Ψ 346.

... ἐφ' οὗ (sc. Ἀρείονος) μόνος ὁ Ἄδραστος ἐκ τοῦ Θηβαικοῦ πολέμου διεσώθη, τῶν ἄλλων ἀπολομένων.
ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Κυκλι-
κοῖς <Theb. fr. 4 A>.

PAUSANIAS, VIII, 25, 8.

ἐπάγονται δὲ ἐξ Ἰλιάδος ἐπη
καὶ ἐκ Θηβαίδος, μαρτύρια
σφισιν εἶναι τῷ λόγῳ, ἐν μὲν
Ἰλιάδι ἐς αὐτὸν Ἀρείονα (cita-
tur Ψ 346), ἐν δὲ τῇ Θηβαίδι
<fr. 4 A> ὡς Ἄδραστος ἐφευγεν
ἐκ Θηβῶν
« εἴματα λυγρὰ φέρων σὺν Ἀρεί-
ονι κυανοχαίτη ».

Nous trouverons d'autres cas encore, où Pausanias frôle les scolies homériques sans les toucher réellement, mais en étant plus complet qu'elles (1).

Scoliate d'Aristophane. — Voici trois notes relatives au vers λ 547, où le texte homérique fait allusion au jugement d'Ajax et d'Ulysse par des παῖδες Τρώων :

H en λ 547.

... ἀθετεῖ Ἀρίσταρ-
χος. ἡ δὲ ἱστορία ἐκ
τῶν Κυκλικῶν
<om. A>.

(Ar.) A en P 719.

εἰ δὲ Ὀμηρος ἔγραψε
τὸν νεκρὸν ὑπ' Αἴαν-
τος βασταζόμενον,
ὡς οἱ Νεώτεροι.

Schol. AR. Eq. 1056.

... τοῦτο ἐκ Κύκλου
<Il. parva fr. 2 A>
ἀφείλκυσται... λέγε-
ται δὲ ὅτι οὐ τὸ τοῦ
Αἴαντος ἔργον, ἀλλὰ
τὸ τοῦ Ὀδυσσεως.

Le scoliaste d'Aristophane contient l'ensemble des deux remarques aristarchéennes éparpillées dans nos scolies homériques ; la chose saute aux yeux pour la partie relative au Cycle ; l'autre partie, comme on le verra plus loin (2), se rattache à un genre de recherches propre à Aristarque.

Scoliate de Sophocle. — Voici quatre notes consacrées à un même sujet, la descendance de Ménélas et d'Hélène :

HEQ en δ 11.

A en Γ 175.

Schol. SOPH., El.
539.

APOLLOD., III,
11, 1.

... οἱ δὲ Νεώτε-
ροι Νικόστρα-
τον γενεαλο-
γοῦσι.

... ὡς δὲ Κιναί-
θων, <fr. 3 K>
Νικόστρατον.

ὁμοῦ οὖν συμ-
φωνεῖ αὐτῷ (Se-
phocli) Ἡσίο-
δος. Citation du
fragm. 99 Rz³, où
Nicostratos est
fils de Ménélas et
d'Hélène.

... καὶ κατὰ
τινας Νικό-
στρατον.

Aristarque avait nommé un certain nombre de Νεώτεροι, avec citations à l'appui. De cette note primitive, le scoliaste de l'*Odyssée* n'a plus que le cadre général, οἱ Νεώτεροι ; celui de Sophocle, n'a plus qu'un seul exemple, Hésiode, avec la citation ; celui de l'*Iliade* n'a plus qu'un exemple, Cinaethon, mais dépourvu de citation ; Apollodore enfin n'a plus que le squelettique τινές.

Servius. — Quatre autres textes, sur l'emploi du mot « Pergame », nous montreront le même phénomène d'appauvrissement progressif :

A en Δ 508.

T en Η 21.

EUST. Δ 508 : SERV., Aen., I,
503.3. 95.

... οἱ δὲ Νεώ-
τεροι πάσας
τὰς ἀκροπό-
λεις.

... Πέργαμα δὲ
φασιν οἱ Νεώ-
τεροι.

οἱ δὲ Νεώτε-
ροι πάσας τὰς
ἀκροπόλεις
οὕτω καλοῦσιν,
οἷ καὶ οὐδε-
τέρως τὰ Πέρ-
γαμά φασιν, ὡς
καὶ Αἰσχύλος
Προμηθεῖ. <956>

Ex quibus omnia
alta aedificia per-
gama vocantur,
sicut Aeschylus.

Eustathe contient plus que les manuscrits A et T réunis ; et Servius a connu une source analogue à celle dont se servait Eustathe. La chose est d'autant moins problématique qu'une autre note de Servius se termine par cette référence : *sicut Alexarchus, historicus Graecus, et Aristonicus referunt* (1).

Les textes qu'on vient de lire incitent tout naturellement à examiner d'un peu plus près les lacunes qui déparent nos scolies d'Homère.

(1) *Infra*, p. 169^s, 183-184, 188.

(2) *Infra*, p. 155.

(1) SERV., Aen., III, 334.

III. — ÉTAT FRAGMENTAIRE DES SCOLIES HOMÉRIQUES.

On ne trouvera pas ici une étude complète de la question ; je me bornerai à quelques types de lacunes qui se rencontrent le plus fréquemment. Je les rangerai en deux catégories ; d'abord les lacunes accidentelles, qui se combrent par une simple confrontation, et qui ne détruisent point le sens d'une note ; ensuite les lacunes apparemment voulues, ou celles qui, sans être voulues, n'en défigurent pas moins le sens ou le but de la note primitive.

Lacunes accidentelles. — 1. *Omission des Neώτεροι.* — Je ne donnerai que trois exemples de ce type assez fréquent.

EUST. Z 301 : 643. 29.

D en Z 301.

ὅτι ὀλολυγὴν τὴν τῶν γυναικῶν ὀλολυγῆ] φωνὴ αὐτῆ γυναικῶν
εὐχὴν καλεῖ ὁ ποιητῆς ... οἱ δὲ εὐχομένων.
Νεώτεροι ἐπὶ τοῦ κλαίειω τὸ
ὀλολύζειν ἔθεντο.

Voici un second exemple, sur l'invulnérabilité du grand Ajax :

Gen. en E 406.

(Ar.) A en E 406.

διὰ τούτων παραδίδωσιν τρωτὸν ... καὶ ὅτι οὐκ ἄτρωτος ὁ Αἴας
αὐτὸν ὁ ποιητῆς, καὶ οὐχ ὡς καθ' Ὁμηρον.
οἱ Νεώτεροι αὐτὸν ἱστο-
ροῦσιν ἄτρωτον.

Et un troisième, sur l'agneau d'or de Thyeste :

LT en B 104.

BLT en B 103.

... πέπλασται οὖν τοῖς Νεωτέ- τὸ δὲ ἐπίθετον Θυέστου, ὅτι
ροις τὰ περὶ Οἰνόμαον καὶ τὴν πολύαρνος ἦν, ἐγέννησε τὸν
χρυσῆν ἄρνα. μῦθον τὸν περὶ τῆς χρυσῆς
ἄρνός.

2. *Omission du Cycle et des Cycliques.* — C'est certainement la classe la plus nombreuse, et nous verrons plus loin la cause de ce phénomène (1).

On a vu plus haut (2) que le vers λ 547 fait allusion à une histoire

(1) *Infra*, p. 70 sqq.(2) *Supra*, p. 14.

qui, d'après le scoliaste H, est empruntée aux Cycliques. Or, les scolies HQV en cet endroit rapportent longuement l'histoire, sans mentionner son origine.

A la question : Pourquoi Chrysis était-elle à Thèbes Hypoplacie au moment de la prise de la ville ? Eustathe répond d'une manière beaucoup plus complète que le scoliaste T :

EUST. A 366 : 119.3.

T en A 366.

... οὐτ' ἐπὶ θυσίαν Ἀρτέμιδος εἰς Θήβας δὲ ἤκουσα Χρυσῆς
ἐλθοῦσα, ὡς ὁ τὰ Κύπρια πρὸς Ἰφινόην... θύουσαν Ἀρτέ-
γράβας <fr. 19 A> ἔφη... μιδι ἤλω ὑπὸ Ἀχιλλέως.

Les scoliastes AD et le scoliaste Gen. racontent en termes identiques l'histoire du rapt d'Hélène par Thésée et la vengeance des Dioscures :

AD en Γ 242.

Gen. en Γ 242.

Ἐλένη ἀρπασθεῖσα ὑπὸ Ἀλε-
ξάνδρου — λαφυραγωγοῦσι τὰς
Ἀφίδνας (Ἀθήνας A).
ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Πολεμω-
νίοις <FHG. III, 118> ἢ τοῖς
Κυκλικοῖς (Cypr. fr. 10 A),
καὶ ἀπὸ μέρους παρὰ Ἀλκμᾶνι
τῷ λυρικῷ <fr. 13 Bgk⁴>.

Ἐλένη ἀρπαγεῖσα ὑπὸ Ἀλε-
ξάνδρου — λαφυραγωγοῦσι τὰς
Ἀφίδνας.

Le scoliaste Gen. a donc omis la dernière phrase, estropiée mais riche de références. Ceci nous amène à parler d'un autre type de lacunes.

3. *Omission du nom d'un auteur.* — Les scolies ABD d'une part, les scolies V, d'autre part, rapportent sur la généalogie de Sarpédon :

ABD en M 292.

V en M 292.

Εὐρώπην ... Ζεὺς θεασάμενος ...
ἐμίγη αὐτῇ ... ἐκείνη ... ἐγέννησε
... Σαρπηδόνα ... ἡ ἱστορία παρ'
Ἡσιόδω <fr. 30 Rz³> καὶ Βακ-
χυλίδη <fr. 56 Bgk⁴>.

Ἡσιόδω δὲ Εὐρώπης καὶ
Διὸς αὐτὸν φασιν.

Sur la graphie homérique ἡβαιός :

A en B 380.

BLT en B 380.

... παρὰ μέντοι τοῖς Νεωτέροις ... ἐνθεν καὶ Καλλιμάχος
 δισσή ἢ χρῆσις, <"Αρατος, « ἡβαιὸν οὔτι κατὰ πρόφασιν ».
 358> « βαιὸν ὑπὲρ ποταμοῦ », καὶ Καλλιμάχος <fr. 540 Sch>
 δὲ « ἡβαιὴν οὔτι κατὰ πρόφασιν ».

4. Omission des citations. — Sur l'emploi d'αὐτός par Homère :

T en E 880.

BL en E 880.

τοῦτο δέδωκεν ἀφορμὴν Ἡσι- τοῦτο δέδωκεν ἀφορμὴν Ἡσι-
 ὀδῳ εἰπεῖν « αὐτὸς δ' ἐκ κε- ὀδῳ τὸ αὐτὸς ἀντὶ τοῦ μόνος
 φαλῆς » (Th. 924). νῦν γὰρ τὸ λαβεῖν, ὅπερ ὁ ποιητῆς οὐκ
 αὐτὸς ἀντὶ τοῦ μόνος φησὶν, οἶδεν.
 ὅπερ οὐκ οἶδεν ὁ ποιητῆς.

Sur la double graphie νήδυμος/ἡδυμος :

(Ar.) ABLV en B2.

EUST. B2 : 163.28.

οἱ δὲ μεθ' Ὀμηρον καὶ χωρὶς οἱ δὲ παλαιοὶ φασὶ καὶ δίχα τοῦ
 τοῦ ἢ λέγουσι, καὶ Ἀντίμα- ἢ εὐρίσκεσθαι ἡδυμον παρὰ τοῖς
 χος <fr. 74 K> « ἐπεὶ ῥά οἱ μεθ' Ὀμηρον, ὡς παρὰ Ἀντι-
 ἡδυμος ἐλθὼν » καὶ Σιμωνίδης μάχῳ καὶ Σιμωνίδῃ.
 <fr. 79 Bgk⁴> « οὗτος δὲ τοι ἡδυ-
 μον ὕπνον ἔχων ».

Les scolies en A 5 nous donnent un troisième et dernier exemple. Le manuscrit A et une multitude d'autres ⁽¹⁾, racontant l'origine de la guerre de Troie, terminent leur récit par les mots : ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Στασίνοφ τῷ τὰ Κύπρια πεποιηκότι εἰπόντι οὕτως, suivis de sept vers extraits des *Chants Cypriens* <fr. 1 A>. Or, le Baroccianus 216 a une note identique, mais privée de la citation.

5. *Nom d'auteur, titre, citation omis.* — Au lieu de ὡσεὶ ἄπασα, certains éditeurs proposaient de lire, au vers X 410 : ὡς ἰ ἄπασα, où le pronom ἰ signifie αὐτή :

T en X 410.

(Herod.) A en X 410.

... ἀλλ' οὐ χρῆται αὐτῇ ὁ ... οὐκ οἶδε δὲ ὁ ποιητῆς οὔτε

ποιητῆς. Σοφοκλῆς Οἰνομάφ τὴν ἰ, οὔτε τὴν σφεῖς.
 « ἡ μὲν ὡς ἰ θάσσον' ἡ δ' ὡς
 ἰ τέκοι παῖδα » <fr. 430 N²>.

6. *Neώτεροι, nom d'auteur, citation omis.* — Voici un exemple où ces trois omissions se combinent :

Ar. A en Φ 281.

TV en Φ 281.

Et. M. 561.27.

... οἱ Νεώτεροι λευγαλέφ] χαλεπῶ, Λευγαλέον τὸ ὑγ-
 ἐξεδέξαντο λευγα- οὐ διύγρω ὡς Ἡσί- ρόν Σοφοκλῆς.
 λέον τὸν διύγρον. οδοσ. « μύρω λευγαλέφ »
 fr. 717 N²>.

7. *Omission presque complète d'une note.*

T en Ψ 683.

(Ar.) A en Ψ 683.

κατὰ τὴν ιδ' Ὀλυμπιάδα ἐφ' ἵππομένους Ἀθήνησιν ἀρχον- πρὸς τὸ παλαιὸν ἔθος, ὅτι ἐν
 τος Ὀλυμπίασι στάδιον θεόντων περιζώματι ἡγωνίζοντο.
 ἐν περιζώμασί συνέβη ἕνα αὐτῶν Ὀραιππον ἐμποδισθέντ' ὑπὸ τοῦ
 περιζώματος πεσεῖν καὶ τελευ-
 τῆσαι ὅθεν ἐθεσπίσθη γυμνοῦς
 ἀγωνίζεσθαι... Νεώτερος οὔν
 Ἡσίοδος γυμνὸν εἰσάγων
 Ἴππομένη ἀγωνιζόμενον Ἀτα-
 λάντη ... <fr. 22 Rz³>.

8. *Disparition complète d'une note.* — Dès lors, on ne sera guère étonné, en constatant que des notes entières ont disparu de nos scolies homériques. Nous pouvons les reconstituer, grâce aux traces qu'elles ont laissées ailleurs.

Nous verrons plus loin ⁽¹⁾ le soin avec lequel Aristarque cherchait à démontrer que, chez Homère, les deux mots *Troyen* et *Dardanien* ne se confondent pas. En B 819 notamment, Aristonico remarquait . ὅτι τῶν Δαρδάνων ἤρχεν Αἰνείας καὶ αὐτὸς ὢν Δάρδανος πρὸς τὸ « τὸν δ' ἔκτανε Δάρδανος ἀνὴρ » (B 701). Or, en B 701, où il nous renvoie, la note a disparu, et cette note, appliquée au passage homérique, devait dire que Τροία et Δαρδανία étant, homériquement,

(1) Th. W. ALLEN, *Class. Rev.*, 1913, p. 189.

(1) *Infra*, p. 118, 303.

deux choses différentes, Homère a ignoré la légende de Protésilas tué par Hector.

En B 557, où les scolies ont actuellement des notes dépourvues d'intérêt pour nous, Eustathe a celle-ci : (ἐτι καὶ ταῦτα τοῦ Πορφυρίου ὅτι...] καὶ ὅτι ὁ τὴν μικρὰν Ἰλιάδα γράψας <fr. 3 A> ἱστορεῖ μὴδὲ καυθῆναι συνήθως τὸν Αἴαντα, τεθῆναι δὲ οὕτως ἐν σορῶ διὰ τὴν ὀργὴν τοῦ βασιλέως. (285.34). Cette note, Eustathe ne la devait point à une lecture personnelle de Porphyre, mais à l'excellent manuscrit à scolies qu'il avait sous les yeux (1).

Lacunes défigurant le sens. — Les lacunes qu'on vient de voir n'affectent généralement pas le sens de la note primitive. Il en est d'autres, volontaires ou non, qui défigurent le sens original.

En voici deux qui montrent comment la précision disparaît peu à peu :

(Ar.) A en A 71.

... καὶ ὅτι Κάλχας ἠγήσατο τοῖς Ἑλλήσι καὶ οὐχὶ Τήλεφος, ὡς τινες Νεώτεροι...

A en A 59.

καὶ αὐτὸς (Telephus) ἔδειξε τὸν ἐπὶ Τροίαν πλοῦν. ταῦτα οἱ Νεώτεροι ὁ δὲ ποιητὴς λέγει Κάλχαντα ὑφηγήσασθαι τὸν ἐπὶ Ἴλιον πλοῦν.

Eust. A 264 : 101.19.

... καὶ παρ' Ὀμήρω Ἐξάδιος, παρὰ τισὶ τῶν Νεωτέρων Ἐξάδιος εὐρηται δίχα τοῦ κατάρχοντος ε.

(Herod.) A en A 264.

παρὰ τῷ ποιητῇ ἀπὸ τοῦ ε ὄνομα ἤρξατο. παρὰ δὲ τοῖς Νεωτέροις καὶ χωρὶς τοῦ ε εὐρέθη...

Voici, en revanche, un exemple où τινὲς τῶν Νεωτέρων ne sert qu'à éviter de nommer ces Νεώτεροι :

T en O 336.

τὸν Οἰλέα Ζηνόδοτος ἐπόμενος Ἡσιόδω <fr. 116 Rz³> καὶ Στησιχόρω <fr. 84 Bgk⁴> χωρὶς τοῦ ὀνομάζει Ἰλέα.

(Ar.) A en B 527.

ἢ διπλῆ ὅτι τινὲς τῶν Νεωτέρων ἀνέγνωσαν χωρὶς τοῦ ὀνομαζομένου Ἰλήος.

(1) Cf. *Eustathe et le Cycle épique*, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, pp. 456-457.

Le résumé aboutit parfois à de véritables inexactitudes :

A en B 380.

παρὰ μέντοι τοῖς Νεωτέροις δισση ἢ χρῆσις <"Αρατος (358)> « βαιὸν ὑπὲρ ποταμοῦ » καὶ Καλλιμάχος <fr. 540 Sch.> δὲ « ἡβαιὴν οὔτι κατὰ πρόφασιν ».

(Herod.) HMQ en γ 14.

... οἱ δὲ Νεώτεροι βαιὸν φασιν.

Par la faute des abrégiateurs, Aristonicos dit parfois, sur le même sujet, des choses différentes en des endroits différents :

(Ar.) A en P 211.

ὅτι ἐπιθετικῶς ἀπὸ τῆς Ἐννοῦς πολεμικῆς οὐσης ὁ Ἄρης Ἐννόλιος... οὐχ ὡς οἱ Νεώτεροι Ἐννοῦς υἱὸν...

(Ar.) A en E 892.

ὅτι σαφῶς Ἡρας ὁ Ἄρης. οὐκ Ἐννοῦς, ὡς τινες.

(Ar.) A* en K 480.

ὅτι οἱ Νεώτεροι μέλεον τὸν ἀτυχῆ, ὁ δὲ Ὀμηρος ἀντὶ τοῦ ματαίως.

(Ar.) A en Π 336.

ὅτι μέλεον ἀντὶ τοῦ μελέως, ματαίως. καὶ διὰ παντὸς οὕτως Ὀμηρος χρῆται. οἱ δὲ Τραγικοὶ ἐπὶ τοῦ οἰκτροῦ καὶ τάλανος, καὶ ἡ συνήθεια. πρὸς ὁ καὶ ἡ σημείωσις.

Aristonicos et les scolies TV sur le *pilos* d'Ulysse ont singulièrement appauvri le raisonnement d'Aristarque, comme le prouve une confrontation avec Eustathe :

Eust. K 265 : 804, 17.

ἰστέον δὲ καὶ ὅτι πάση μὲν περικεφαλαία κατὰ τοὺς παλαιούς συμβέβηκε πῖλον ἔχειν ἐντός, οἱ δὲ Νεώτεροι ὡς ἰδίον τι ἀκούσαντες ἐνταῦθα τὸ τοῦ πῖλου ἔπεισαν τοὺς ζωγράφους πῖλον περιθένασθαι τῷ Ὀδυσσεῖ. καὶ τοῦτο πρῶτος, φασίν, ἐποίησεν Ἀπολλόδωρος ὁ σκιογράφος.

(Ar.) A en K 265.

ὅτι τὸ κοινὸν καὶ συμβεβηκὸς ταῖς περικεφαλαίαις εἰπόντος τοῦ ποιητοῦ, ζωγράφοι καὶ πλάσται πῖλον ἐπέθεσαν τῷ Ὀδυσσεῖ.

TV en K 265.

Ἀπολλόδωρος ὁ σκιογράφος ἐντεῦθεν πρῶτος ἔγραψε πῖλον Ὀδυσσεῖ ἀλλ' οὐκ ἦν αὐτοῦ ἡ περικεφαλαία, κοινὸν τε πᾶσι τὸ ἔχειν.

La disparition du moyen terme οἱ Νεώτεροι a complètement faussé la note. Eustathe, il est vrai, ne copie pas toujours avec le même soin :

T en A 757.

EUST. A 756 : 883.2.

τινές Ἀλεισίου κολώνην τὸν Ἀλεισιον δὲ ἀπὸ τινος Ἀλει-
τάφον τοῦ Ἀλεισίου ἦν δὲ εἰς σίου ἑνός, φασί, τῶν τῆς Ἴππο-
τῶν μνηστήρων Ἴπποδαμείας δαμείας μνηστήρων.
ἀλλ' οὐχ ὁμηρικόν.

Ce dernier exemple démontre péremptoirement un fait dont je tiendrai souvent compte au cours de la présente recherche : c'est que certaines scolies qui, par leurs abréviations ou leurs lacunes, n'ont actuellement plus aucun caractère aristarchéen, remontent en réalité à une note, toute différente, d'Aristarque lui-même. Ainsi, comment interpréter deux remarques comme celles-ci :

LT en B 104.

BL en B 103.

...πέπλασται οὖν τοῖς Νεω- ...ἐκ δὲ τοῦ «Πέλοπι πληξίππῳ»
τέροις τὰ περὶ Οἰνόμαον... ὁ ἱππικὸς ἀγὼν Πέλοπος καὶ
Οἰνομάου δηλοῦται.

Aristarque, selon LT, avait affirmé que la course de chars entre Pélops et Oenomaos était une fiction, un πλάσμα fabriqué par les Νεώτεροι d'après les mots Πέλοπι πληξίππῳ du texte homérique. BL retournent le raisonnement, en disant, au contraire, que, par ces deux mots, Homère montrait sa connaissance de la légende. Les deux notes remontent, comme on le verra plus loin, à une seule note aristarchéenne du type : ὅτι ἐντεῦθεν πλανηθέντες οἱ Νεώτεροι τὰ περὶ Οἰνόμαον ἐπλασαν (1).

Lacunes démontrées par les sources parallèles. — Beaucoup de lacunes dans nos scolies n'apparaissent que moyennant une confrontation avec d'autres sources. Voici ce que nous trouvons, sur la mort d'Agamemnon, dans les scoliastes d'Euripide et dans ceux d'Homère :

Schol. MAB Eur. Hec. (Ar.) Q en λ 410. AD en A 7.
1279.

οἱ δὲ Νεώτεροι μὴ ... τὸν γὰρ χιτῶνα ... κατὰ δὲ τοῦς

(1) *Intra*, p. 83 sqq.

νοήσαντες τὸ παρ' καὶ τὸν πέλεκυν "Ο- Τραγικοὺς αὐτὴν
'Ομήρῳ (citur δ' μηρος οὐκ οἶδεν. τὴν Κλυταιμίστραν
535)... προσέθησαν ἀνελεῖν αὐτὸν χιτῶνι
ὅτι καὶ πελέκει ἀν- μὴ ἔχοντι διέκδυσιν
ηρέθη. τραχήλου.

Le scoliaste d'Euripide montre que, dans ce cas, nos scolies homériques ont laissé tomber la mention des Νεώτεροι.

HESYCH., s. v. μαχλο- EVST. Ω 24 : 1337. 32. (Ar.) A en Ω 25.
σύνη.

... 'ΗΣΙΟΔΕΙΟΣ ἢ λέ- 'Αρίσταρχος δὲ 'ΗΣΙΟΔΕΙΟΣ δ' ἐστὶν
ξις λέγει γὰρ περὶ διὰ τὴν τῆς μαχλο- ἢ λέξις ἐκεῖνος γὰρ
τῶν Προΐτου θυγα- σύνης λέξιν ἀθετεῖ
τέρων « εἵνεκα μαχ- τὸν στίχον. Νεωτέ- πρῶτος ἐχρήσατο ἐπὶ
λοσύνης στυγερῆς τέ- ρων γὰρ ἢ λέξις καὶ τῶν Προΐτου θυγα-
ρον ὄλεσαν ἄνθος. » 'ΗΣΙΟΔΕΙΟΣ, ἐκεί- τέρων.
<fr. 28 Rz³> νου πρώτου χρησα-
μένου αὐτῇ ἐπὶ τῶν
Προΐτου θυγατέρων.

La note d'Aristarque devait donc non seulement faire allusion aux Νεώτεροι et à Hésiode, mais encore citer le passage d'Hésiode sur lequel se fondait l'affirmation.

Nous signalerons plus loin (1) l'ensemble des notes accumulées par Aristarque pour démontrer que le mot Ἑλλάς, chez Homère, ne désigne pas la Grèce au sens « moderne », mais seulement la Thessalie, le pays d'Achille. Comparons deux de nos scolies, choisies parmi les meilleures, avec ce que Strabon empruntait à Apollodore, l'élève d'Aristarque :

STRAB. VIII, 6, p. 318, 3 Didot.

Scolies en I 395.

περὶ δὲ τῆς Ἑλλάδος καὶ Ἑλ- AD : Ἀρίσταρχος παρ' Ὀ-
λήνων καὶ Πανελλήνων ἀντιλέ- μήρῳ Θεσσαλίαν μόνην τὴν Ἑλ-
γεται. Θουκυδίδης < I, 3 > μὲν λάδα φησὶν εἶναι καὶ Ἑλληνας
γὰρ... Ἀπολλόδωρος δὲ τοὺς Θεσσαλοὺς, παρακολουθῶν
μόρους τοὺς ἐν Θεσσαλίᾳ κα- Θουκυδίδη...
λεῖσθαὶ φησὶν Ἑλληνας (citur (Ar.) A : ὅτι τὴν Θετταλικὴν
B 684). Ἡσιόδον < fr. 26 Rz³> οὕτως λέγει μόνην, τὴν δὲ ὅλην

(1) *Intra*, p. 116.

μέντοι καὶ Ἀρχιλόχον <fr. 52 Bgk⁴> ἤδη εἰδέναι καὶ Ἑλληνας λεγομένους τοὺς σύμπαντας καὶ Πανέλληνας, τὸν μὲν περὶ τῶν Προϊτιδῶν λέγοντα ὡς Πανέλληνας ἐμνήστευον αὐτάς, τὸν δὲ « ὡς Πανελλήνων διζύς εἰς Θᾶσον συνέδραμον ». ἄλλοι δὲ..-

Que sont devenus, dans nos scolies, ce renvoi précis à Hésiode, cette citation d'Archiloque ? Il n'y reste à peu près rien du bien d'Aristarque.

Reconstitution des notes d'Aristarque. — Je pourrais allonger indéfiniment la liste des exemples établissant que nos scolies fourmillent de lacunes. On aura remarqué que j'ai supposé admis le principe que tous ces morceaux, éparpillés dans les scolies et ailleurs, se rajustent pour former un tout homogène imputable à Aristarque. Théoriquement, pareille hypothèse ne soulève point de difficulté ; mais, pratiquement, les choses se sont-elles passées ainsi ? les restitutions proposées répondent-elles à une réalité, correspondent-elles à un stade réel dans l'histoire de la transmission des théories aristarchéennes ?

Pour répondre à cette objection examinons un papyrus du premier siècle *avant* J.-C. ⁽¹⁾, contenant un fragment de commentaire sur les vers B 751-827, nettement inspiré d'Aristarque. Les éditeurs de ce document admettent qu'il est antérieur aux ouvrages de Didyme et d'Aristonicos, et suggèrent, comme auteur possible, Ammonios, le successeur d'Aristarque ⁽²⁾. Ceci me paraît excessif. Nous avons plutôt affaire à des notes d'un grammairien de moindre envergure, qui utilise, en les résumant, les théories d'Aristarque : ce commentaire est rédigé dans un autre esprit que ceux d'Aristonicos et de Didyme. Il mériterait, cependant, une longue étude, dont les premiers éditeurs ont donné l'essentiel ; je me bornerai à rapprocher, en trois passages, les textes du papyrus, des scolies et d'Eustathe.

⁽¹⁾ Ox. Pap. VIII, n° 1086.

⁽²⁾ Ox. Pap., VIII, p. 78.

Pap. Ox. VIII, n° 1086. Scoliaſtes d'Homère. EUSTATHE.
 B 783 : εἰν Ἀρίμοις.] D en B 783 : τὰ Ἀρι- B 783 : localisations en
 Ἄριμα τῆς Πισιδίας ma οἱ μὲν ὄρος τῆς Cilicie, Mysie, Lydie,
 ἐστίν, ὑφ' οἷς δοκεῖ ὁ Κιλικίας φασίν, οἱ δὲ Λυδίας. Syrie.
 Τυφῶς εἶναι καθ' 345. 36 : ὁ δὲ κερα-
 Ὀμηρον. νώσας τὸν Τυφῶνα
 οἱ μέντοι γε Νεώ- τὴν Σικελικὴν Αἴτ-
 τεροι ὑπὸ τὴν Αἴτ- νην... οἶδε τὰ μυθικά
 νην τὸ ἐν Σικελίᾳ τὰῦτα καὶ Πίνδα-
 ὄρος φασίν αὐτόν, ὧν ρος.
 Πίνδαρος <fr. 92-93 Schr.> : « κείνῳ μὲν Αἴτνα δέσμος ὑπερφιάλος ἀμφικεῖται » ⁽¹⁾.

B 816 : κορυθαίολος AD en B 816 : κορυ- B 816 : 352. 29 : ...
 δέ ἐστιν ἦτοι ὁ θαιίολος ὁ αἰόλλων τὸν ἔχοντα αἰόλλην
 ποικίλην ἔχων τὴν κέρυθα, ἤγουν ποικί-
 περικεφαλαίαν, αἰ- λην περικεφαλαίαν...
 ὄλον γὰρ τὸ ποικίλον, ἢ τὸν εὐκίνητον ἐν
 ἢ καὶ ὁ ἐν τῇ περι- εχεῖς καὶ σφοδρὰς
 κεφαλαίᾳ ὀξέως καὶ ἐνεργείας. ἢ ὁ αἰό-
 εὐκίνητος φερόμε- λον καὶ ποικίλην
 νος εὐθετεῖ γὰρ καὶ ἔχων τὴν περικεφα-
 ἐπὶ τοῦ ὀξέος καὶ λαίαν ἢ ὁ εὐκίνητος
 εὐστραφοῦς τὸ αἰ- ἐν τοῖς πολέμοις.
 ὄλον. οἶον ὅταν λέγῃ
 ἐνθα ἴδον πλείστους
 Φρύγας ἀνέρας αἰ-
 ολοπῶλους.
 ὅθεν Ἀλκαῖος <fr. ined. ἀμφοτέρως
 ἔλαβε τὸ ὄνομα λέ-
 γων οὕτως : « καὶ χρυ-
 σοπάσταν τὴν κυνίαν
 ἔχων ἔλαφρα π[...
 lac.] »

B 819 : Δαρδανίων—] (Ar.) A en B 819 : ὅτι B 819 : 352. 41 : καὶ
 τὸ σημεῖον ὅτι τοὺς τῶν Δαρδάνων ἦρχεν ὄρα ὅτι διάφορὰν οἶ-

⁽¹⁾ Fragment plus complet dans Strabon. Voir SCHROEDER (*ed. mai.*), p. 420.

Τρῶας διέσταλκεν Αἰνείας καὶ αὐτὸς δὲν Δάρδανων καὶ
 τῶν Δάρδανων. ὦν Δάρδανος. Τρώων...
 πρὸς τὸ « τὸν δ'ἔκ-
 τανε Δάρδανος ἀνήρ »
 (B 701).

La comparaison des trois textes donne lieu à un certain nombre de conclusions qui confirment celles qu'on a trouvées dans les pages qui précèdent. Le papyrus, aussi bien qu'Aristonicos, a conservé le souvenir du signe qu'Aristarque avait placé en B 819 ; mais Aristonicos, plus fidèle à la pensée d'Aristarque, a conservé l'importante ἀναφορά à B 701.

D'un autre côté, on voit que les scolies ont, par deux fois (783, 816), laissé tomber des noms d'auteurs, Pindare et Alcée, avec les extraits cités à l'appui, alors qu'Eustathe a du moins respecté la mention de Pindare (783) ; enfin, ni les scolies ni Eustathe n'ont gardé l'allusion aux Νεώτεροι (783) dont Pindare était cité comme exemple.

Ce papyrus constitue donc un document curieux sur la dispersion rapide et l'appauvrissement progressif des notes d'Aristarque.

Conclusion. — Ainsi, les scolies homériques et Eustathe ne nous offrent que des restes, souvent délabrés, de l'enseignement, à la fois plus vaste et plus intelligent, d'Aristarque, et nous devons nous demander quelles raisons profondes amenèrent cette lente et sûre décadence. Ces causes sont multiples et complexes.

La manière même dont furent publiées les recherches d'Aristarque contribua en partie à les démembrer assez tôt. Trop vaste et trop spéciale pour connaître les faveurs du grand public et pour se survivre à elle-même dans des éditions de librairie, la production d'Aristarque circula pendant plus d'un siècle, sous forme de copies hâtives, fautives et rares, dans un cercle restreint de grammairiens et de professeurs. Didyme et Aristonicos s'attachèrent à reconstituer cette pensée déjà mutilée ; ils le firent avec beaucoup de conscience, mais ils n'avaient pas assez de génie pour imposer définitivement l'œuvre que leur piété diligente avait cherché à sauver de l'oubli. Elle se serait même dispersée entièrement, sans ce mystérieux grammairien qui composa le *Résumé des Quatre*. Mais quelle que fût la valeur de ce *Résumé des Quatre*, il n'était plus lui-même qu'un résumé de résumés, où fatalement la pensée d'Aristarque devait se trouver appauvrie.

L'introduction de cet Aristarque, réduit et comprimé, dans les éditions d'Homère *cum notis variorum*, fit échapper à une perte certaine les derniers débris authentiques de sa pensée, mais ce fut au prix de transformations nouvelles, qui la diminuèrent encore et la défigurèrent en bien des points. La vraie destruction d'Aristarque commence à partir du moment où les manuscrits homériques trans-mirent ce qui subsistait encore de son enseignement.

Pour ces notes jointes au texte homérique, il n'existait point de tradition ; grammairiens, scribes, simples lecteurs, manièrent et remanièrent à leur gré cette masse informe, anonyme, changeante — et les chances de lacunes, d'erreurs et de falsifications étaient d'autant plus grandes, qu'à toutes les époques, Homère resta le plus lu, le plus copié, le plus admiré des auteurs. Ceci explique que les sources de second ordre nous aient souvent conservé un Aristarque plus complet et plus digne de foi que celui que nous ont conservé les scolies. Et c'est sans doute parce que le résumé d'Apion et Hérodore fut moins copié, qu'Eustathe, en dépit de ses vains bavardages, a gardé fréquemment des morceaux authentiques que les scolastes d'Homère avaient perdus en cours de route.

Liées durant des siècles aux éditions d'Homère, les notes aristarchéennes eurent à subir aussi les fluctuations de la mode. Pour faire une place aux goûts nouveaux, une place aux nouvelles générations de savants, il fallut sacrifier, résumer, tronquer les débris d'Aristarque. L'intrusion d'un Porphyre, avec ses raffinements de subtilité, détermina la mort d'une foule de remarques où vivait encore la pensée claire et saine du grand homéologue.

Scolastes et scribes ne comprirent pas toujours ces notes, et faute d'en saisir la portée ou le but, ils les vouèrent à l'oubli. Je citerai plus loin ⁽¹⁾ des exemples curieux où l'on voit de quelle manière vraiment déconcertante les scolastes ignoraient les principes mêmes de l'exégèse aristarchéenne.

Ils n'ignoraient pas seulement Aristarque : ils ignoraient encore une multitude d'auteurs qu'Aristarque avait mentionnés pour justifier ses conclusions. Parmi ces auteurs, les abrégiateurs et les scolastes n'ont retenu que ceux qui leur étaient familiers. Les scolies nous parlent fréquemment d'Hésiode, des Tragiques, de Pindare,

⁽¹⁾ *Intra*, p. 61.

de Callimaque et de Lycophron ; Aristarque en alléguait d'autres encore, qui ont été éliminés progressivement, parce qu'on ne les lisait plus, ou que leurs œuvres avaient péri. Épiques et Lyriques ont souffert de ces conjonctures, les Cycliques peut-être plus que tous les autres. Pour les scolastes ⁽¹⁾ et pour Eustathe ⁽²⁾, leurs œuvres étaient lettre morte : à quoi bon citer encore ces œuvres-là dans une note, à quoi bon recopier ce qu'Aristarque en avait dit ? Et ainsi, dès l'époque de Didyme, les Cycliques commencèrent à être refoulés au profit des Logographes et des Mythographes qui racontaient les mêmes événements ⁽³⁾.

C'est en tenant compte de cet ensemble de faits très complexes que nous pourrons reconstituer certains aspects de l'exégèse aristarchéenne, et essayer de retrouver à travers elle quelques fragments nouveaux du Cycle disparu.

PREMIÈRE PARTIE

COUP D'ŒIL SUR

L'EXÉGÈSE D'ARISTARQUE

⁽¹⁾ *Infra*, p. 73 sqq.

⁽²⁾ *Eustathe et le Cycle épique*, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 445 et suiv.

⁽³⁾ *Infra*, p. 75 sqq.

CHAPITRE I.

Νεώτεροι.

Nous aurons très fréquemment à utiliser, au cours de cette recherche, le mot Νεώτεροι — qu'à dessein, je ne traduirai pas, afin de lui laisser la valeur un peu symbolique qu'il a dans nos scolies d'Homère et ailleurs ⁽¹⁾. Pour ne laisser subsister aucune équivoque ⁽²⁾, il importe d'abord de déterminer le sens exact de ce mot : nous y arriverons sans peine, grâce à l'abondance des documents dont nous disposons. Il nous faudra établir ensuite que Νεώτεροι avait dans le système d'Aristarque une valeur technique invariable, et examiner, en passant, les cas où il semble avoir une valeur différente : nous signalerons aussi les auteurs chez lesquels le mot se retrouve dans le sens aristarchéen, et nous montrerons, pour terminer, comment le mot a fini par perdre ce sens.

I. — QUE SONT LES Νεώτεροι ?

Quelques indices. — Les scolies et Eustathe nous fournissent quelques indices sur la valeur du mot.

⁽¹⁾ Les Νεώτεροι n'ont pas fait jusqu'ici le sujet d'une étude systématique. Lehrs s'est contenté de citer un certain nombre de textes, arbitrairement choisis et examinés d'une manière incomplète. Roemer leur a consacré (p.101-122) une esquisse soignée, mais qui demande à être révisée et complétée.

Welcker avait entrevu l'intérêt de la question, puisque aussi bien il considérait (Ar.) A en Ω 257 (sur la mort de Troïle) comme une allusion aux *Chanis Cypriens* (fr. [24] K). Readant compte de l'ouvrage de Welcker, Preller réclamait, dès 1837, une enquête sur les Νεώτεροι (Cf. ROEMER, p. 112, n. 1) — appel qui ne fut point entendu des éditeurs du Cycle — Kinkel, Dübner, Allen. Dans le second volume (1922) de son *Homer, Dichtung und Sage*, Bethe en a fait un emploi trop restreint. Moi-même, j'ai complété provisoirement Bethe dans un compte rendu de sa publication (Revue belge de Philol. et d'Histoire, V, 1926, p. 137-140) et j'ai examiné l'emploi du mot par Eustathe, dans un article récent publié par la même Revue, VII, 1928, p. 417-445.

⁽²⁾ Le mot a été interprété en effet comme s'il pouvait s'appliquer à des prosateurs tardifs. C'est ainsi que l'ont compris Elsparger et Seeliger (cf. ROEMER, p. 113-114) et, plus récemment, Bérard (cf. Rev. belge de Phil. et d'Hist., p. 439-445).

Parlant du peuple des Perrhaeboi, Eustathe écrit ceci :

ιστέον δὲ ὅτι οἱ μὲν καθ' Ὁμηρον καὶ οἱ Νεώτεροι ἐν ἐνὶ ῥ
γράφουσι τοὺς Περραιβοὺς, ἕτεροι δὲ τινες παλαιοὶ
ἐδίπλαζον τὸ ἀμετάβολον ⁽¹⁾.

Ce texte peut se comprendre de deux manières ; mais selon l'interprétation qui vient naturellement à l'esprit, il établit que les Νεώτεροι sont déjà eux-mêmes des anciens (παλαιοί), et c'est ce que dit clairement le scoliaste ABL en étudiant l'expression homérique φρένες ἀμφιμέλαινοι :

ἤδη δὲ οἱ Νεώτεροι μελαίνας τὰς φρένας φασίν ⁽²⁾.

Relisons la note d'Eustathe sur le *pilos* d'Ulysse :

οἱ δὲ Νεώτεροι ὡς ἴδιόν τι ἀκούσαντες ἐνταῦθα τὸ τοῦ πῆλου
ἐπεισαν τοὺς ζωγράφους πῆλον περιτιθέναι τῷ Ὀδυσσεῖ. καὶ
τοῦτο πρῶτος, φασίν, ἐποίησεν Ἀπολλόδωρος ὁ σκιογράφος ⁽³⁾.

Si le peintre Apollodore, qui florissait vers 408 av. J.-C., a pris son inspiration chez les Νεώτεροι, c'est qu'il y avait, parmi eux, des auteurs remontant au moins au Ve siècle avant notre ère.

Les mots mêmes qu'emploient les scoliastes en parlant des œuvres de ces Νεώτεροι, fournissent une autre indication. Aristonicos nous dit, après avoir montré ce que Troïle est chez Homère :

οἱ Νεώτεροι ἐφ' ἔκπου διωκόμενον αὐτὸν ἐποίησαν ⁽⁴⁾.

Il emploie le même verbe en parlant de la situation géographique d'Oechalie :

οἱ δὲ Νεώτεροι ἐπ' Εὐβοίας πεποιήκασιν ⁽⁵⁾.

Appliqué aux œuvres littéraires, le verbe ποιέω signifie *composer en vers*. Les Νεώτεροι dont parlent les scolies homériques sont donc

⁽¹⁾ EUST. B 749 : 335.37.

⁽²⁾ EUST. K 265 : 804.17.

⁽³⁾ (Ar.) A en B 596.

⁽⁴⁾ ABL en A 103.

⁽⁵⁾ (Ar.) A en Ω 257.

apparemment des poètes. Nous en avons la preuve évidente dans une note des scoliastes BL sur le mot δυσκλέα :

οἱ δὲ Νεώτεροι ἐκτείνουσι καὶ περισπῶσιν, ὡς ἀπὸ τοῦ
δυσκλεῆς ⁽¹⁾.

et dans une note du scoliaste A* sur le mot κεκρύφαλος :

οἱ δὲ Νεώτεροι ἐκτείνουσι τὸ ὕ τοῦ κεκρυφάλου ⁽²⁾.

Les syllabes longues ou brèves intéressant surtout les poètes, nous devons conclure de ces deux textes que les Νεώτεροι sont des poètes. On objectera peut-être que rien n'empêche de voir en ces Νεώτεροι des grammairiens. Étudions donc les cas où les scolies elles-mêmes glosent le mot.

Gloses. — Le scoliaste A raconte longuement l'histoire des malheurs de Téléphe ; il commence son récit de la sorte :

οἱ νεώτεροι ποιητὰ ἐντεῦθεν σημειοῦνται ἱστοροῦντες τὰ περὶ
τὴν Μυσίαν τὸν τρόπον τοῦτον...

et conclut :

ταῦτα οἱ Νεώτεροι ⁽³⁾.

Rien ne démontre mieux que οἱ Νεώτεροι, employé seul, signifie la même chose que οἱ νεώτεροι ποιητὰί. Mais si le mot Νεώτεροι a en soi une valeur technique déterminée, nous devons considérer comme des gloses, destinées à aider les lecteurs qui ne comprenaient plus le sens du mot, des expressions où Νεώτεροι est précisé par ποιητὰί ου τῶν ποιητῶν ⁽⁴⁾. Dans les scolies d'Homère, où, mieux

⁽¹⁾ BL en B 115.

⁽²⁾ A* en X 469.

⁽³⁾ A en A 59.

⁽⁴⁾ Sur ce point, je crois devoir m'écarter de Roemer, qui (p. 113) considère les formes longues οἱ νεώτεροι ποιητὰί et autres comme formes primitives, et la forme brève Νεώτεροι comme forme dérivée. C'est, en effet, ce qui paraît le plus naturel à première vue. Seulement, cela n'explique pas, à mon sens, l'extraordinaire profusion de la forme brève, et la pénurie non moins étrange de la forme longue : une dizaine d'exemples de celle-ci, des centaines d'exemples de celle-là. En tout état de cause, la forme brève est une *lectio difficilior* — d'où les confusions signalées p. 31 n. 2 : il serait pour le moins étonnant que les scoliastes aient substitué presque partout un terme obscur, comme οἱ Νεώτεροι, à une expression aussi claire que οἱ νεώτεροι ποιητὰί. D'un autre côté, les commentaires homériques alexandrins suivaient pas à pas le texte d'Homère : si l'opinion de Roemer

qu'ailleurs, Νεώτεροι devait conserver sa valeur technique, les additions de ce genre sont relativement rares.

Voici un exemple d'Aristonicos sur le divorce de Thétis et de Pélée :

ὅτι "Ομηρος οὐκ οἶδεν. ὡς οἱ νεώτεροι ποιηταί, κεχωρισμένην τὴν Θέτιν ἀπὸ τοῦ Πηλέως ὑπὸ τὴν Ἀχιλλέως γένεσιν (1),

et un second, sur le même sujet :

ὅτι οὐ δωδεκαταῖον ἀπέλιπε τὸν Ἀχιλλέα γεννήσασα ἡ Θέτις, καθάπερ οἱ νεώτεροι ποιηταί (2),

à rapprocher d'Eustathe :

οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν φασιν ὅτι δωδεκαταῖον ὑπὸ Θέτιδος καταλειφθέντα τὸν Ἀχιλλέα Χείρωνι παρέδωκεν ὁ Πηλεὺς τραφῆναι (3).

Nous trouvons les νεώτεροι ποιηταί en deux autres endroits encore d'Aristonicos :

ὅτι σαφῶς Διὶ ἐσκεύασται ἡ αἰγίς, καὶ οὐκ ἔστιν Ἀθηναῖς, καθὼς οἱ νεώτεροι ποιηταί λέγουσιν (4).

ὅτι τοῦ Διὸς ὄπλον ἡ αἰγίς, πρὸς τοὺς νεωτέρους ποιητάς (5).

Nous les retrouvons dans deux scolies relatives, l'une à la légende d'Arès maltraité par les fils d'Aloeus :

οἱ νεώτεροι ἱστοροῦσι ποιηταί μόνον τὸν Ἄρην ἀπολειφθέντα... (6),

était exacte, nous devrions trouver au début des notes sur l'*Iliade* les formes longues, qui, peu à peu, s'élimineraient dans la suite, au profit de la forme brève, à mesure que lecteur et scribe se sont familiarisés avec cette forme. Il n'en est rien. Dès le cinquième vers de l'*Iliade*, le scoliaste A écrit : καὶ τὰ μὲν παρὰ τοῖς Νεωτέροις ἱστορούμενα ... ἐστὶ τὰδε — exactement comme si tout le monde comprenait οἱ Νεώτεροι. Au même vers, Aristonicos remarque : Ἀρίσταργος συνάπτει ἵνα μὴ ... τὰ παρὰ τοῖς Νεωτέροις πλάσματα δεξιόμεθα. La forme brève, placée ainsi presque en tête du commentaire et sous l'autorité d'Aristarque lui-même, ne peut guère s'expliquer comme étant l'œuvre d'un scoliaste pressé d'expédier sa besogne.

(1) (Ar.) A en Σ 60.

(2) EUST. Σ 64 : 1130.31.

(3) (Ar.) A en Δ 167.

(4) (Ar.) A en II 222.

(5) (Ar.) A en O 310.

(6) D en E 385.

l'autre à l'emploi du mot σηκός :

ἐνθεν καὶ οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν σηκὸν λέγουσι τὸν ναόν (1),

à rapprocher de l'*Etymologicon magnum* :

ὅθεν καὶ οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν σηκὸν λέγουσι τὸν ναόν (2).

Les textes qu'on vient de lire ont dû recevoir leur forme actuelle à une époque où la valeur technique du mot Νεώτεροι s'était affaiblie au point qu'une glose devenait nécessaire. On peut voir un argument en faveur de cette thèse dans la double rédaction de certaines notes, comme celle-ci, consacrée à Ényo, la mère d'Arès :

Gen. en E 333.

AD en E 333.

δαίμων τίς ἐστὶ πολεμική, ἧς ἀναπέπλασται γὰρ πολεμική οἱ Νεώτεροι υἱὸν εἶναι θεὸς ἧς οἱ νεώτεροι ποιηταί υἱὸν εἶναι φασὶ τὸν Ἄρα.

Le Genavensis a conservé la forme originale, glosée par les scoliastes AD.

Ces remarques permettent de corriger à coup sûr une scolie A :

τὸν δὲ Νηρέα οἱ ποιηταί παριστῶσιν ἡμῖν δαίμονα θαλάσσιον (3)

en :

τὸν δὲ Νηρέα οἱ <νεώτεροι> ποιηταί κτλ.

Les variantes οἱ νεώτεροι ποιηταί, οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν doivent être considérées comme des interprétations anciennes du mot technique Νεώτεροι, mais ces interprétations mêmes démontrent que Νεώτεροι, employé seul, désigne des poètes.

Confrontations. — 1. *Comparaison des scolies entre elles.* Cette affirmation peut se démontrer encore en comparant des textes relatifs à un même sujet. Examinons d'abord ce que donne la comparaison des scolies entre elles.

(1) ABD en Θ 131.

(2) Et. M. 710. 53.

(3) A en A 358.

Nous venons de voir, sur l'abandon d'Achille enfant par sa mère Thétis, deux notes d'Aristonicos où cette légende est mise au compte de οἱ νεώτεροι ποιηταί, et une note, toute pareille, d'Eustathe, qui la rapporte à οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν; or, Aristonicos reparle deux fois encore de cette même légende :

(Ar.) A en Π 574.

ὅτι οὐκ ἀπελειοίπει ἡ Θέτις τὸν Πηλέως οἶκον, ὡς οἱ Νεώτεροι.

(Ar.) A en Σ 57.

ὅτι ἡ Θέτις οὐκ ἀπελείφθη τοῦ Πηλέως οἴκου, καθάπερ οἱ Νεώτεροι, δωδεκαταῖον καταλιποῦσα τὸν Ἀχιλλέα.

On a vu pareillement deux notes de scoliastes en E 333, par ailleurs tout à fait semblables, et alléguant l'une, οἱ Νεώτεροι, l'autre, οἱ νεώτεροι ποιηταί, à propos d'Arès, fils d'Ényo; Aristonicos parlant de la même légende, s'exprime ainsi :

ὅτι ἐπιθετικῶς ἀπὸ τῆς Ἐνυοῦς πολεμικῆς οὐσης ὁ Ἄρης Ἐνυάλιος... οὐχ ὡς οἱ Νεώτεροι Ἐνυοῦς υἱόν... (1).

Eustathe nous fournit aussi la preuve que les Νεώτεροι sont des poètes :

TV en Σ 434.

ἐντεῦθεν οἱ Νεώτεροι τὰς μεταμορφώσεις αὐτῆς (sc. *The-tidis*) φασιν.

EUST. Σ 434 : 1152.9.

... φασιν οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν καὶ μεταβάλλεσθαι διὰ τοῦτο αὐτήν...

Aristonicos et Eustathe nous apprennent que les Νεώτεροι attribuent au mot ὄσσα un autre sens qu'Homère :

ὅτι ὄσσα ἡ θεία κληδών, οἱ δὲ Νεώτεροι ψιλῶς ἐπὶ πάσης φωνῆς (2).

οἱ δὲ Νεώτεροι ἐπὶ ἀπλῶς λόγου τιθέασιν καὶ τὴν ὁμφήν (3).

Comparons à ces deux textes la remarque d'Eustathe sur le même mot ὄσσα :

ποιηταῖς δὲ μόνοις ἡ λέξις αὕτη φιλεῖται (4).

(1) (Ar.) A en P 211.
(2) EUST. B 41 : 169.29

(3) (Ar.) A en B 92.
(4) EUST. B 93 : 180.2.

On ne peut pas dire plus clairement que les Νεώτεροι sont des poètes. Une dernière confrontation nous dira quels sont ces poètes :

M en γ 274.

D en Δ 144 = *Et. M.*, 5. 35.

ἀγάλματα παρὰ τοῖς Νεω- οἱ δὲ μεθ' Ὀμηρον ποιη-
τέροις αἰ στήλαι, ἐνταῦθα δὲ ται ἀγαλμα εἶπον τὸ ξόανον,
τὰ ἀναθήματα.

La comparaison des scolies homériques entre elles démontre donc que, par Νεώτεροι, nous devons comprendre οἱ μεθ' Ὀμηρον ποιηταί, les poètes posthomériques.

2. *Comparaison des scolies avec d'autres textes.* — Nous aboutirions à la même conclusion en comparant les scolies homériques et les sources parallèles.

(Ar.) ABL en B 862.

EUST. B 862 : 364, 41.

STRAB. XIV, 3, 3.
p. 567. 49 Didot.

ὅτι οἱ Νεώτεροι τὴν Τροίαν καὶ τὴν Φρυγίαν τὴν αὐτὴν λέγουσιν, ὁ δὲ Ὀμηρος οὐχ οὕτως. Αἰσχύλος (sc. in Φρύγες ἢ Ἐκτορος λύτρα) δὲ συνέχεεν.

φασὶ δὲ οἱ παλαιοὶ καὶ ὅτι Ὀμηρος μὲν διαστέλλει Φρύγας καὶ Τρῶας. Αἰσχύλος δὲ καὶ οἱ Νεώτεροι συγχέουσιν.

οἱ ποιηταὶ δέ, μάλιστα οἱ Τραγικοὶ συγγέοντες τὰ ἔθνη καθάπερ τοὺς Τρῶας καὶ τοὺς Μυσοὺς καὶ τοὺς Λυδοὺς Φρύγας προσ-αγορεύουσιν. οὕτω καὶ...

Les Νεώτεροι dont parlent les scolies homériques et Eustathe ne diffèrent pas de ceux que Strabon appelle les ποιηταί.

Voici une confrontation plus instructive encore :

(Ar.) A en Σ 438.

Schol. PIND. *Nem.* III, 75.

Schol. A. RHOD. I, 558.

ὅτι καθ' Ὀμηρον ἡ Θέτις ἔθρεψε τὸν Ἀχιλλέα, οὐ Χείρων τὴν ἰατρικὴν, παρὰ δὲ τοῖς Νεωτέροις καὶ τρέφεται παρὰ Χείρωνι.

παρὰ μὲν γὰρ Ὀμήρῳ μόνον παιδεύεται διδασκόμενος τὴν ἰατρικὴν, παρὰ δὲ τοῖς Νεωτέροις καὶ τρέφεται παρὰ Χείρωνι.

ἠκολούθησεν Ἀπολλώνιος τοῖς μεθ' Ὀμηρον ποιηταῖς, ὑπὸ Χείρωνος λέγων τὸν Ἀχιλλέα τραφῆναι.

De cette comparaison il résulte non seulement que les Νεώτεροι sont des poètes postérieurs à Homère, mais encore que, dans ce cas particulier, il s'agit de poètes antérieurs à Apollonius de Rhodes.

3. *Comparaison entre sources parallèles.* — Nous pouvons comparer entre elles des sources parallèles, et conclure de même :

D. THR., p. 26, 6 UHLIG.

Schol. D. THR., p. 223, 4 HILGARD.

ἀπὸ δὲ μητέρων οὐ σχημα-
τίζει πατρωνυμικὸν εἶδος ὁ
"Ὀμηρος, ἀλλ' οἱ Νεώτεροι.

μόνος ὁ ποιητὴς οὐκ ἐχρήσατο
ἀπὸ μητέρων τοῖς πατρωνυμι-
κοῖς... οἱ δὲ νεώτεροι
ποιηταὶ καὶ τούτοις ἐχρή-
σαντο.

Prenons deux textes plus éloignés l'un de l'autre, relatifs à l'épithète κέρδιστος qu'Homère donne à Sisyphe :

Ei. M., 555, 53.

Schol. AR. Ach. 391.

ἀντὶ τοῦ συνετώτατος κέρδισ-
τον γὰρ τὸν συνετώτατόν φα-
σιν. οὐ γὰρ ἂν τὸν πρόγονον
αὐτοῦ πανουργότατον εἶπεν. οἱ
δὲ Νεώτεροι τὴν λέξιν ἐπὶ
τοῦ φιλοκερδοῦς λαμβάνουσιν.
Ἰλιάδος Ζ.

Δριμὺν τινα καὶ πανοῦργον
παραδεδώκασιν οἱ ποιηταὶ
τὸν Σίσυφον, διὰ μιᾶς λέξεως
παρ' Ὀμήρῳ δεδιδαγμένοι (cita-
tur Z 153).

Ces deux textes qui, on le verra (1), remontent à une même source lointaine, Aristarque, établissent, comme les précédents, que les Νεώτεροι sont des poètes.

Je pense qu'il est inutile de multiplier les exemples ; nous pouvons affirmer dès maintenant que le mot technique Νεώτεροι sert à désigner des poètes postérieurs à Homère. Mais nous pouvons aller plus loin encore, et essayer de retrouver les noms de quelques-uns d'entre eux.

Poètes qualifiés de Νεώτεροι dans les scolies homériques et dans les textes parallèles. — Voyons d'abord ceux que les scolies homériques et les textes parallèles qualifient explicitement de Νεώτεροι.

(1) *Infra*, p. 87 1-2.

Hésiode est fréquemment cité comme tel. Ainsi, dans une scolie TV sur Atalante et Hippomène (1), reprise par Eustathe avec la variante νεώτερος Ὀμήρου, qui dépouille le mot de sa valeur technique (2) ; dans une scolie de Denys de Thrace (3) sur l'emploi des patronymiques chez Homère ; dans une note d'Aristonicos sur le mot Νεῖλος (4), remaniée par un scoliaste d'Hésiode (5) ; dans une scolie d'Apollonius de Rhodes :

κατὰ δὲ τοὺς Νεωτέρους οὐ μόνον Ἀθηναῖς καὶ Ἡρᾶς,
ἀλλὰ καὶ Διὸς ἐστὶ (Venus) πρῆσβυτέρα. Ἡσιόδος <Th.og. 191>
γὰρ αὐτὴν ἐκ τῶν αἰδοίων τοῦ Οὐρανοῦ φησι γενέσθαι (6),

et enfin dans cette note, fondamentale, d'Eustathe :

Ἀριστάρχος δὲ διὰ τὴν τῆς μαχλοσύνης λέξιν ἀθετεῖ τὸν
στίχον <Ω 30>. Νεωτέρων γὰρ ἡ λέξις, καὶ Ἡσιόδειος
<fr. 28 Rz>, ἐκείνου πρώτου χρησαμένου αὐτῇ ἐπὶ τῶν Προίτου
θυγατέρων (7).

Archiloque est donné comme type des Νεώτεροι par le scoliaste T sur le sens du mot κέρας (8), *Pindare*, par la scolie d'un papyrus sur la mort de Typhon (9) ; on a vu qu'*Eschyle* est un de ces Νεώτεροι qui confondent Troade, Phrygie, Dardanie (10) et qui emploient abusivement le mot Πέργαμα (11) ; sur l'amour d'Héraclès pour Iolé, Eustathe (12) lisait dans son modèle une note où *Sophocle* était cité comme Νεώτερος (13) ; sur les enfants de Niobé, Eustathe (14) trouva, pareillement, *Euripide* au nombre des Νεώτεροι, mais, estimant étrange une telle affirmation, il interpréta d'une manière malheureuse le texte qu'il copiait (15). Sont encore expressément cités comme Νεώτεροι : *Antimaque de Colophon*, par les scoliastes BMV et T sur

(1) TV en Ψ 683.

(2) Schol. D. THR., p. 369, 20.

(3) Schol. HES., Theog. 338.

(4) EUST. Ω 24 : 1337. 32.

(5) *Supra*, p. 24 sqq.

(6) *Supra*, p. 15, et cf. Eustathe et le Cycle épique, Rev. belge de Phil. et d'Hist. VII, 1928, p. 423.

(7) EUST. φ 41 : 1899. 34.

(8) Cf. Eustathe et le Cycle épique, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 427.

(9) EUST. Ω 802 : 1367. 23.

(10) Eustathe et le Cycle épique, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 412-413, et 431, n. 1.

(11) *Supra*, p. 37.

(12) EUST. Ψ 683 : 1324. 14.

(13) (Ar.) HMPQT en δ 477.

(14) Schol. A. RH., III, 52.

(15) T en Ω 81.

le sens de νεῖκος ⁽¹⁾, *Lycophron*, dans un développement d'Eustathe sur les Sirènes ⁽²⁾, *Ératosthène* et *Callimaque*, dans un paragraphe d'Athénée sur l'emploi de πάσασθαι ⁽³⁾, *Aratus* et *Callimaque*, par le scoliaste A, à propos de la double graphie βαιός/ἡβαιός ⁽⁴⁾.

En résumé, l'examen de remarques isolées, dans les scolies homériques et les textes apparentés, nous donne, à lui seul, comme Νεώτεροι, les poètes Hésiode, Archiloque, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Antimaque, Lycophron, Ératosthène, Callimaque et Aratus, qui se répartissent sur huit siècles d'histoire littéraire.

Poètes qu'une confrontation de textes dénonce comme Νεώτεροι. — Cette liste ⁽⁵⁾ s'allonge encore de quelques autres noms fournis par une simple comparaison de textes relatifs au même sujet.

⁽¹⁾ BMV en Ω 23 = T en Ω 31. ⁽²⁾ EUST. μ 47 : 1709. 43.

⁽³⁾ ATH., I, 24 A. Cf. ROEMER, p. 42, 236-237.

⁽⁴⁾ A en B 380.

⁽⁵⁾ Pour alléger quelque peu le paragraphe qui va suivre, je donne dans la présente note ceux d'entre les Νεώτεροι étudiés dans le paragraphe précédent, dont l'identification est confirmée par une comparaison de textes.

— HÉSIODE. 1) Sur ὄσα dans le sens de πᾶσα φωνή : (Ar.) A en B 92 cite les Νεώτεροι, Et. M. 635. 51, Hésiode ;

2) Sur la double forme Οἰλεύς / Ἴλεύς : (Ar.) A en B 527 allègue τινές τῶν Νεωτέρων, T en O 336 cite notamment Hésiode ;

3) Sur l'emploi de λευγαλέος : (Ar.) A en I 119, Γ 109, Φ 281 cite les Νεώτεροι, les scolies TV en Φ 281 citent Hésiode ;

4) Sur le sens de *quadripèdes* donné à μῆλα : (Ar.) A en K 485 cite les Νεώτεροι, les scolies BT en Δ 476 citent Hésiode ;

5) Sur Sarpédon, fils d'Europe et de Zeus : (Ar.) A en Z 199 cite les Νεώτεροι, les scolies ABD en M 292 citent Hésiode ;

6) Sur Nicostratos, fils d'Hélène et de Ménélas : les scolies HEQ en δ 11 citent les Νεώτεροι, le scoliaste de SOPH., *El.* 539 cite Hésiode.

— ARCHILOQUE. Sur le sens *désirer* de κραίνω : le scoliaste A en Z 507 cite Archiloque et les Νεώτεροι, (Ar.) A en Z 507 cite Archiloque seul.

— PINDARE. Sur la graphie Ἐλλοί : (Ar.) A en B 659 cite les Νεώτεροι, (Did.) A en Π 234, Pindare.

— ESCHYLE. Sur l'invulnérabilité d'Ajax : le scoliaste Gen. en Ξ 406 cite les Νεώτεροι, les scolies TV en Ξ 404 citent Eschyle.

— SOPHOCLE. 1) Sur ἀπία γῆ désignant le Péloponèse : (Ar.) A en A 270, Γ 49, EMPT en η 25, EUST. Γ 49 : 386. 16 citent les Νεώτεροι, EUST. A 270 : 102. 40 cite Sophocle ;

2) Sur la double graphie βαιός/ἡβαιός : (Herod.) HMQ en γ 14 cite les Νεώτεροι, EUST. γ 14 : 1455.5, Sophocle ;

3) Sur λευγαλέος, cf. ci-dessus HÉSIODE 3) : PHOTIUS s. v., Et. M. 561. 27, citent Sophocle ;

4) Sur le sens de *quadripèdes* donné à μῆλα : (Ar.) A en K 485 cite les Νεώτεροι, EUST. κ 84 : 1648, 64 et Δ 678 : 377. 49 (d'après Aristophane de Byzance) cite notamment Sophocle ;

5) Sur le sens de ἀθηρηλογός : le scoliaste Q en λ 128 cite les

Confrontés, les scoliastes HEQ et AD font apparaître le nom du Νεωτέρως *Cinaethon*, pour la descendance de Ménélas et Hélène ⁽¹⁾ ; Aristonicos, le scoliaste T et Eustathe, celui de *Stésichore*, pour l'orthographe du nom Οἰλεύς ⁽²⁾ ; Aristonicos et un scoliaste d'Euripide, celui du comique *Aristophane*, pour le nombre des Niobides ⁽³⁾ ; Aristonicos et Élien, ceux de *Mimnerme* et de *Lasos*, à propos de la même légende ⁽⁴⁾ ; le scoliaste A et Eustathe, celui de *Simonide de Céos*, pour l'emploi de μῆλα ⁽⁵⁾ ; Aristonicos et le scoliaste ABD, celui de *Bacchylide*, pour la généalogie de Sarpédon ⁽⁶⁾ ; le scoliaste D, Eustathe et Athénée, celui du comique *Antiphane*, pour le composé σύζυγρος ⁽⁷⁾ ; le scoliaste T* et le scoliaste A, celui d'*Euphorion de Chalcis*, pour un sens particulier de κρεῖτον ⁽⁸⁾.

On pourra compléter cette liste en parcourant le chapitre consacré au vocabulaire des Νεώτεροι ⁽⁹⁾, où les textes mêmes donnent la preuve qu'*Alcman* (§ 53) et *Épicharme* (§ 53) étaient aussi des Νεώτεροι, et où une confrontation des textes avec les références des dictionnaires modernes nous autorise à conclure pareillement pour *Solon* (§ 43), *Phérécrate* (§ 64), *Théognis* (§ 70), *Choerilos de Samos* (§ 83) et *Apollonius de Rhodes* (§§ 1, 13, 65).

Sans compter les Cycliques qui seront vus à part ⁽¹⁰⁾, l'étude de

Νεώτεροι, les scolies HV en λ 128 citent Sophocle. EUSTATHE *ad l.* cherche à exclure Sophocle du groupe des Νεώτεροι ;

6) Sur Troïle : (Ar.) A en Ω 257 cite les Νεώτεροι, les scolies TV en Ω 257 citent Sophocle.

— EURIPIDE. Sur la femme de Proetos : (Ar.) A en Z 160 cite les Νεώτεροι, EUST. Z 160 : 632. 5 cite Euripide.

— ANTIMAQUE. Sur φῆ dans le sens de ὤς : les scolies LTV en Ξ 499, EUST. Ξ 499 : 999. 29 citent les Νεώτεροι, (Ar.) A en Ξ 500 cite Antimaque, (Herod.) ou (Did.) A en Ξ 499 cite Antimaque, Callimaque et ses disciples.

— LYCOPHRON. 1) Sur Achille éduqué par Chiron : d'innombrables scolies et EUST., *e. g.*, en Σ 438, I 486, I 443, Δ 832, citent les Νεώτεροι, les scolies ABD en II 37 citent Lycophron ;

2) Sur l'invulnérabilité d'Ajax : le scoliaste Gen. en Ξ 406 cite les Νεώτεροι, EUST. N 323 : 934. 43 cite Lycophron.

— CALLIMAQUE. 1) Sur φῆ dans le sens de ὤς : ci-dessus ANTIMAQUE ;

2) Sur l'emploi de νεκάς : Et. M. 600.2 cite les Νεώτεροι, HESYCH. II, 664, νεκάδασσι cite Callimaque.

⁽¹⁾ HEQ en δ 11, AD en Γ 175.

⁽²⁾ (Ar.) A en B 527, T en O 336. EUST. B 527 : 277. 1.

⁽³⁾ (Ar.) A en Ω 604, Schol. MTAB EUR. *Phoen.* 159.

⁽⁴⁾ (Ar.) A en Ω 604, ÉL., V. H., XII, 36. Cf. *supra*, p. 13.

⁽⁵⁾ *Infra*, p. 111⁷, 111⁹.

⁽⁶⁾ (Ar.) A en Z 199, ABD en M 292.

⁽⁷⁾ EUST. Δ 293 : 845. 10, D en Δ 293, ATH., IX, 401 E.

⁽⁸⁾ T* en I 206, A en I 206.

⁽⁹⁾ *Infra*, p. 103 sqq.

⁽¹⁰⁾ *Infra*, p. 66 sqq.

nos différentes sources nous a ainsi révélé vingt-sept poètes de la classe des Νεώτεροι : Hésiode, Cinaethon, Archiloque, Alcman, Stésichore, Mimnerme, Solon, Lasos, Théognis, Simonide de Céos, Épicharme, Pindare, Bacchylide, Eschyle; Sophocle, Euripide, Aristophane, Phérécrate, Antiphane, Choerilos de Samos, Antimaque, Lycophron, Ératosthène, Callimaque, Aratus, Apollonius de Rhodes et Euphorion. Les Νεώτεροι sont donc des poètes, appartenant à tous les genres et à toutes les époques, depuis Hésiode jusqu'à Euphorion — en d'autres termes, *tous les poètes postérieurs à Homère et antérieurs à Aristarque*. Cette constatation nous invite à nous demander si ce n'est pas Aristarque qui a inventé ou généralisé l'emploi technique du mot Νεώτεροι pour désigner commodément toute une classe de poètes. Les textes nous permettront de répondre, dans une certaine mesure, à cette importante question.

II. — EMPLOI PAR ARISTARQUE DU MOT TECHNIQUE οἱ Νεώτεροι.

Emploi par Zénodote et Aristophane ? — Il n'est pas absolument certain qu'Aristarque ait, le premier, employé le mot Νεώτεροι avec la valeur technique que nous venons de déterminer, et il vaut la peine que nous examinions de très près les trois textes sur lesquels se fonde le peu que nous savons de cet obscur problème ⁽¹⁾.

(A) Au vers H 475, où se trouve le mot ἀνδραπόδεσσι, nos scolies sont en mauvais état. Aristonicos signale l'athétèse, justifiée en ces termes : ὅτι νεωτερικῆ ὀνομασία τοῦ ἀνδραπόδων, le mot ne se rencontrant pas dans les œuvres subsistantes d'Homère ⁽²⁾. Le scoliaste T remarque également νεωτερικὸν τὸ τῶν ἀνδραπόδων ὄνομα, et il ajoute qu'Aristarque athétisait le vers pour cette raison ⁽³⁾. Mais Roemer conteste l'exactitude de cette assertion ⁽⁴⁾, en faisant valoir qu'Aristarque n'avait point coutume de rejeter un vers indispensable au sens, et il prétend qu'Eustathe seul a conservé la leçon originale :

ἡ τῶν ἀνδραπόδων λέξις νεωτερικὴ ἔστι κατὰ τοὺς παλαιούς. διὸ καὶ Ἀριστοφάνης καὶ Ζηνοδότος ἠθέτουσαν τὸ ἔπος ἐν ᾧ κεῖται ἡ λέξις αὕτη ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Cf. *Eustathe et le Cycle épique*, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 425.

⁽²⁾ (Ar.) A en H 475.
⁽⁴⁾ ROEMER, p. 5 sqq., 15.

⁽³⁾ T en H 475.

⁽⁵⁾ EUST. H 475 : 692. 21.

Admettons que Roemer ait raison, et que, Aristonicos et le scoliaste T nous induisant en erreur, seul le témoignage d'Eustathe mérite d'être pris en considération. Ce témoignage d'Eustathe n'établit point, d'une manière péremptoire, qu'Aristophane et Zénodote écrivaient *eux-mêmes*, dans leur commentaire :

ἀνδραπόδων λέξις νεωτερικῆ,

ni surtout qu'eux-mêmes se servaient du mot Νεώτεροι avec une valeur technique constante. C'est le seul texte où il soit question de Zénodote pour le problème qui nous intéresse ici, et l'indice qu'il fournit me paraît trop fragile pour qu'on puisse affirmer que l'expression technique οἱ Νεώτεροι est une création de Zénodote.

Les deux autres textes, plus explicites, concernent Aristophane, le maître d'Aristarque.

(B) Au vers β 206, qui contient le mot ἀρετή, Didyme a conservé cette note :

- (a) Ἀριστοφάνης δὲ ὑπώπτει τὸν στίχον. νεωτερικὸν λέγων ὄνομα τὸ τῆς ἀρετῆς.
(b) πιθανὸν δὲ συναθετεῖν αὐτῷ καὶ τὸν πρὸ αὐτοῦ καὶ τὸν μετ' αὐτόν ⁽¹⁾.

Aristophane (a) condamnait donc le vers, en justifiant la condamnation par les mots :

ἀρετῆ· νεωτερικὸν ὄνομα.

A quoi son disciple Aristarque (b) ajoutait que, logiquement, la condamnation devait frapper aussi les deux vers qui encadrent le vers suspect. C'est là une critique discrète, mais ferme, dirigée contre une méthode jugée insuffisante.

(C) On peut interpréter de la même manière un paragraphe où Athénée, s'inspirant apparemment du commentaire de Didyme, signale l'emploi des plateaux à viande à l'époque héroïque :

Ὀμήρου γὰρ εἰπόντος ἐν Ὀδυσσεΐα (citatur π 49-50)... Ἀριστοφάνης ὁ Βυζάντιος νεωτερικὸν φησιν εἶναι τὸ ἐπὶ πινάκων παρατιθέσθαι τὰ ὄψα, ἀγνοῶν ὅτι κἀν ἄλλοις εἴρηκεν ὁ ποιητῆς (citatur α 141 = δ 57) ⁽²⁾.

⁽¹⁾ (Did.) HMQR en β 206.

⁽²⁾ ATH. VI, 228 C.

Ici encore, Aristophane avait sans doute noté :

τὸ ἐπὶ πινάκων παρατιθέναι τὰ ὄψα νεωτερικόν.

Tels sont les deux seuls textes relatifs à Aristophane. Si l'on peut, avec vraisemblance, en tirer que le critique faisait usage de l'adjectif νεωτερικός pour qualifier un mot ou un usage postérieurs à Homère, il ne me semble pas qu'on puisse en conclure avec certitude qu'Aristophane employait également οἱ Νεώτεροι au sens précis que nous savons, et qui joue un si grand rôle dans l'exégèse d'Aristarque.

Ainsi donc, les textes en leur état présent ne nous permettent pas de dire lequel, de Zénodote, Aristophane, Aristarque, imagina la terminologie qui nous occupe.

Pour Zénodote, nous ne pouvons rien affirmer qui soit basé sur les textes mêmes : mais le silence des textes n'interdit point d'examiner les faits simplement à la lumière du bon sens.

Assurément, c'est une pure question de *mot* qui est en jeu ici : seulement, l'usage du mot implique une attitude intellectuelle. Οἱ Νεώτεροι suppose un travail critique : son emploi, indispensable à quelqu'un qui distingue deux époques dans le vocabulaire et les légendes, s'avère inutile, pour ne pas dire absurde, chez quelqu'un qui n'établit pas de distinction. Or, grâce aux multiples travaux sur le sujet, nous savons, de science certaine, quelle fut l'attitude de Zénodote et quelle fut l'attitude d'Aristarque en face du problème homérique. Zénodote cherchait dans les poètes posthomériques les éléments de sa critique et de son exégèse d'Homère, sans prendre garde qu'il pouvait ainsi imputer à Homère ce qu'Homère n'avait pu connaître. Aristarque expliquait Homère par Homère, repoussant toute interprétation fondée sur une légende ou un mot qu'il estimait posthomériques.

Les faits se présentant ainsi, Zénodote ne peut avoir inventé, ni utilisé d'une manière constante le mot technique οἱ Νεώτεροι.

Pour Aristophane, il semble bien, d'après les textes cités plus haut, que sa méthode contenait en germe celle que devait illustrer Aristarque, son élève — et nous aurons parfois l'occasion de revenir sur ce point. Mais nous en sommes réduits à quelques cas particuliers, et notre ignorance des principes mêmes est, hélas ! irrémédiable. Il se pourrait donc que, parmi les Νεώτεροι qui font l'objet de notre recherche, quelques-uns remontent à une note d'Aristophane.

Devant l'impossibilité de les distinguer, j'ai pris le parti de tout donner à Aristarque. Je commettrai peut-être, de-ci de-là, une injustice : mais le moyen de l'éviter ?

Aristarque, forcément, adoptait certaines opinions de son maître : ce qui demeure son bien propre, ce qui constitue son originalité, c'est la manière dont il a fait de cette notion des Νεώτεροι une base solide pour l'exégèse homérique — et ici, les textes autorisent autre chose que des hypothèses.

Emploi par Aristarque.— Choisissons une note où Aristonicos parle des Νεώτεροι, et voyons comment elle remonte à Aristarque. Par exemple, celle qui est consacrée au sens du mot ἐπίηρα :

ὅτι ἐπίηρα τὴν μετὰ χάριτος ἐπικουρίαν. οἱ δὲ Νεώτεροι ἀντὶ συνδέσμου αἰτιώδους χρῶνται, ἀντὶ τοῦ χάριν, ἔνεκα ⁽¹⁾.

Voici la note correspondante d'Eustathe :

ὅτι ἐπίηρα παρὰ τοῖς Νεωτέροις τὰ ἐπιθυμητά, παρὰ τὸ ἔρᾶν, ὡς ἀπὸ εὐθείας τῆς τὸ ἐπίηρον, οἱ δὲ παλαιοὶ ἐπίηρά φασι τὴν μετὰ ἐπικουρίας χάριν ⁽²⁾.

Les παλαιοὶ dont parle Eustathe sont, comme je l'ai montré ailleurs ⁽³⁾, les auteurs des scolies dont il s'inspirait lui-même : dans le cas présent, ils se confondent avec ceux dont la note d'Aristonicos a gardé un écho. On remarquera que ces « vieux auteurs » parlaient de τὴν μετὰ ἐπικουρίας χάριν, alors que le texte actuel d'Aristonicos parle de τὴν μετὰ χάριτος ἐπικουρίαν. Voyons maintenant la note du *Lexique* d'Apollonius le Sophiste :

ἐπίηρα τὴν μετ' ἐπικουρίας χάριν (citatur A 572). ἐν δὲ τῷ (citatur τ 343) τὰ ἐπικουρητικὰ τῆς ψυχῆς. οὕτως Ἀρίσταρχος ⁽⁴⁾.

C'est donc à Aristarque que remonte la note sur ἐπίηρα, mal conservée dans le texte actuel d'Aristonicos, mieux conservée par

⁽¹⁾ (Ar.) A en A 572.

⁽²⁾ EUST. A 572 : 152.26.

⁽³⁾ *Eustathe et le Cycle épique*, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 404-406.

⁽⁴⁾ AP. SOPH., L. h., s. v. ἐπίηρα.

Eustathe. On dira peut-être que chez Apollonius, où Aristarque est cité, ne figure pas le mot Νεώτεροι. Prenons un autre exemple.

Nos éditions d'Homère portent, en Ξ 499-500 :

ὁ δὲ φῆ κώδειαν ἀνασχών
πέφραδέ τε Τρώεσσι καὶ εὐχόμενος ἔπος ἦυδα.

Didyme rapporte ici que Zénodote écrivait δὲ et φῆ avec l'accent grave, pour que φῆ signifiât ὡς ; Aristarque écrivait δ'ἔφη (ou δὲ φῆ) et condamnait le vers 500. Didyme conteste la validité de cette condamnation, et continue en parlant d'Aristarque :

πρὸς δὲ τὸν Ζηνόδοτον ὑγιῶς ἀποφαίνεται ἐκεῖνο ὅτι ὁ ποιητῆς
οὐδέποτε οἶδε τὸ φῆ ἀντὶ τοῦ ὡς, οἱ δὲ μετ' αὐτόν, ὥσπερ
'Αντίμαχος (fr. 79 K) καὶ οἱ περὶ Καλλίμαχον (fr. 518 Sch.) (1).

Οἱ μετ' αὐτόν est un remaniement, comme l'indique le scoliaste LTV :

φῆ ὡς ἄλλ' ἔστι νεωτερ(ικ)όν (2).

Par conséquent, Aristarque attaquait Zénodote, qui avait admis dans son texte la conjonction φῆ, et la raison qu'il donnait contre lui, c'est que ce mot φῆ appartenait au vocabulaire de Νεώτεροι comme Antimaque et Callimaque.

J'ai déjà signalé un texte d'Eustathe sur le mot μαχλοσύνη : je le cite une fois encore ici, surtout à cause de sa brièveté — les scolies en cet endroit devant être confrontées pour faire apparaître ce qu'Eustathe dit en une courte formule :

'Αρίσταρχος δὲ διὰ τὴν τῆς μαχλοσύνης λέξιν ἀθετεῖ τὸν στίχον· Νεωτέρων γὰρ λέξις, καὶ 'Ησιόδειος (fr. 28 Rz³) (3).

Et voici un exemple qui ne demande aucun commentaire :

'Αρίσταρχος δὲ φησιν τὴν κιβωτὸν λέξιν νεωτέραν εἶναι (4).

Jusqu'à présent, nous n'avons pris d'exemples que dans le domaine du vocabulaire ; celui des légendes n'en fournirait pas moins. Mais

comme nous en trouverons un nombre considérable dans la suite, bornons-nous à un seul, le plus explicite, celui de la Διὸς βουλή. On verra plus loin que, d'après les *Chants Cypriens*, la décision que prit Zeus de faire périr un grand nombre d'hommes était *antérieure* à la guerre de Troie. Cela étant, lisons Aristonico :

Διὸς δ'έτελείετο βουλή, ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα: 'Αρίσταρχος
συνάπτει ἵνα μὴ πρροῦσά (προοῦσά?) τις φαίνεται βουλή καθ'
'Ελλήνων, ἀλλ' ἀφ' οὗ χρόνου ἐγένετο ἡ μῆνις, ἵνα μὴ τὰ
παρὰ τοῖς Νεωτέροις πλάσματα δεξώμεθα (1).

Ainsi, pour éviter que le lecteur fût tenté de trouver dans Homère un écho des inventions — πλάσματα, retenons ce mot caractéristique — des Νεώτεροι, Aristarque proposait de lire, sans ponctuation, le vers A 6 à la suite du vers A 5. Cela rendait impossible une confusion entre la légende homérique de l'*Iliade* et la légende cyclique des *Chants Cypriens*.

En résumé, si Aristarque ne fut peut-être point le premier à user de cette terminologie οἱ Νεώτεροι, c'est lui qui, à coup sûr, l'a généralisée et systématisée. Nous verrons plus tard ce qu'elle devait donner entre les mains d'Aristarque ; il nous reste à étudier ici quelques particularités dans l'emploi de cette notion, et notamment les passages où des groupes de poètes ou des poètes déterminés paraissent exclus de la catégorie des Νεώτεροι.

III. — PARTICULARITÉS DANS L'EMPLOI DE οἱ Νεώτεροι.

'Αττικοί opposés aux Νεώτεροι. — Du présent examen, j'exclus la formule οἱ νεώτεροι 'Αττικοί, qui paraît propre à Hérodien, et qui n'a rien de commun avec l'exégèse d'Aristarque. On la trouve une fois dans une scolie d'Hérodien à propos du mot ἄμαζα (2), et une fois dans une note d'Eustathe, à propos de l'accentuation des mots ἀχρεῖον, ἐρῆμον, ἐτοῖμον :

καὶ αὐτὰ γὰρ οἱ νεώτεροι 'Αττικοὶ ἀναλόγως προπαρῶζον
ναν, ὡς φησιν 'Ηρωδιανός (3).

(1) (Did.) A en Ξ 499.

(2) LTV en Ξ 499.

(3) EUST. Ω 24 : 1337. 32.

(4) TV en Ω 228.

(1) (Ar.) A en A 5-6.

(2) (Herod.) AD en Σ 487.

(3) EUST. B 269 : 217. 46.

L'exemple typique de la particularité qui nous intéresse apparaît dans une note d'Aristonicos sur 'Ενυάλιος, épithète d'Arès :

ὅτι ἐπιθετικῶς ἀπὸ τῆς 'Ενυοῦς πολεμικῆς οὐσης ὁ 'Αρης 'Ενυάλιος ὡς καὶ 'Αρήϊός τις ἀπὸ τοῦ 'Αρεως· οὐχ ὡς οἱ Νεώτεροι 'Ενυοῦς υἱόν, οὐδὲ ὡς 'Αττικοὶ διαφέροντα τοῦ 'Αρεως θεόν τινα ⁽¹⁾.

Par 'Αττικοί, il faut entendre les poètes attiques, exactement comme par Νεώτεροι, il faut entendre les poètes plus récents qu'Homère : la correction 'Αττικοὶ <ποιηταί> que propose Roemer ⁽²⁾ est, je crois, inutile.

Faut-il, du texte qu'on vient de lire, tirer la conclusion que les 'Αττικοί ne sont point des Νεώτεροι ? Nullement, et d'autant moins que les poètes attiques, Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane se trouvent cités parmi les Νεώτεροι. Il nous faut donc admettre que, dans le cas présent, Aristarque signalait que, à l'intérieur de la classe des Νεώτεροι, le groupe des 'Αττικοί avait une particularité par laquelle il se distinguait de l'ensemble des autres. Pour Homère, le mot Ένυάλιος n'était qu'une épithète formée sur le nom d'une déesse guerrière Ένυο — exactement comme nous dirions *martial*. Les Νεώτεροι expliquaient Ένυάλιος comme si Arès avait été réellement fils d'Ένυο — comme si, pour reprendre notre comparaison, quelqu'un à qui on donne l'épithète de *martial* devait être, réellement, un fils de Mars. Les 'Αττικοί allèrent plus loin encore, en imaginant, à côté d'Arès, un autre dieu, différent de lui, Ένυάλιος. C'est pour noter deux faits également différents d'Homère, mais différents aussi entre eux, qu'Aristarque rédigea cette remarque où les 'Αττικοί, sans pour cela cesser d'être des Νεώτεροι, n'en présentent pas moins une divergence qui leur assigne une place à part dans le groupe posthomérique.

Il faut tenir compte de cette conclusion pour apprécier les trois textes suivants :

BL en B 115.

(Ar.) A en B 115.

(Ar.) A en K 281.

δυσκλέα · ἐκ τοῦ ὅτι κατὰ συστολήν ... καὶ ὅτι 'Ιακὼν τὸ
δυσκλεύς, δυσκλέα. 'Ομηρικὴν τὰ τοιαῦ- συστέλλειν, εὐκλείας

⁽¹⁾ (Ar.) A en P 211. Cf. *infra*, p. 199^s. ⁽²⁾ ROEMER, p. 113.

ἔστι δὲ ἔλλειψις τοῦ τα ἐκφέρει, δυσκλέα καὶ δυσκλέα · οἱ δὲ
εἰ, οὐ συναλοιφή. οἱ καὶ ἀγακλέα, 'Ιωνι- 'Αττικοὶ ἐκτεί-
δὲ Νεώτεροι ἐκ- κῶς · οἱ δὲ 'Αττι- νουσι τὰ τοιαῦτα.
τείνουσι καὶ πε- κοὶ ἐκτείνουσιν.
ρισπῶσιν ὡς ἀπὸ τοῦ
δυσκλεῆς.

Si ces textes étaient en meilleur état, ils nous montreraient sans doute que les 'Αττικοί, à l'intérieur du groupe des Νεώτεροι, se distinguaient par une particularité remarquable.

Τραγικοί opposés aux Νεώτεροι. — Ce qu'on vient de voir pour les 'Αττικοί s'applique également aux Τραγικοί. *A priori*, puisque, par ailleurs, Eschyle, Sophocle et Euripide font partie de la classe des Νεώτεροι, le fait que les Τραγικοί sont opposés aux Νεώτεροι, ne signifie point que les Tragiques ne rentraient pas dans la catégorie des Νεώτεροι. Un exemple précis, d'abord.

Aristarque avait essayé de démontrer que, selon Homère, tous les chefs de l'expédition contre Thèbes mouraient sous les murs de la ville ; cette légende homérique s'opposait notamment à celle de la *Thébaïde* cyclique, oùAdraste échappait au désastre ⁽¹⁾. Or, nous trouvons dans Aristonicos :

ὅτι οὐ κατὰ τοὺς Τραγικοὺς ἐν 'Ελευσίῃ μετηνέχθησαν οἱ
περὶ τὸν Καπηνέα ⁽²⁾.

Cette note, à mon sens, prouve qu'Aristarque, après avoir signalé la légende générale des Νεώτεροι, différente de celle d'Homère, attirait l'attention sur un remaniement propre aux Tragiques, d'après qui les dépouilles mortelles des Sept furent transportées en terre attique. Il signalait par là que les Tragiques avaient modifié même la légende vulgaire des Νεώτεροι, pour y introduire une version qui flattait le patriotisme athénien. Ainsi comprise, une mention spéciale des Τραγικοί avait sa raison d'être à côté des Νεώτεροι.

Mais les choses ne se présentent pas toujours avec une telle simplicité, et nous avons, notamment sur la légende d'Oedipe, une série

⁽¹⁾ Cf. *infra*, p. 220 sqq.

⁽²⁾ (Ar.) A en Ξ 114.

de scolies, où il n'est pas facile de démêler la pensée originale d'Aristarque :

1. καὶ ὅτι οἱ Νεώτεροι παρὰ τὸν Ὅμηρον τὸν Οἰδίπουν φασὶν ἑαυτὸν τυφλώσαντα ποδηγούμενον εἰς Ἀθήνας ἐλθεῖν καὶ ἐκεῖ τελευτῆσαι... (1).
2. ὅτι βασιλεύοντα ἐν Θήβαις φησὶν ἀπολέσθαι, οὐχ ὡς οἱ Νεώτεροι· καὶ Ἡσίοδος <fr. 35 Rz³> δὲ φησὶν ἐν Θήβαις αὐτοῦ ἀποθανόντος Ἀργείαν τὴν Ἀδράστου σὺν ἄλλοις ἐλθεῖν ἐπὶ τὴν κηδεῖαν τοῦ Οἰδίποδος (2).
3. ὅρα δὲ καὶ ὅτι οὐκ ἐν Ἀθήναις κατὰ τοὺς Τραγικούς, ὦν καὶ ὁ Σοφοκλῆς, ἀλλ' ἐν Θήβαις θανεῖν τὸν Οἰδίποδα φαίνεται εἰδῶς ὁ ποιητῆς (3).
4. Ἐπικάστην παρὰ τοῖς Τραγικοῖς Ἰοκάστην (4).

Il me paraît d'abord que la note (4) ne peut pas être imputée à Aristarque sous la forme où nous la donnent les scolastes : car le nom de Jocaste se trouve déjà dans Phérécyde (5), qui résume ordinairement des sources poétiques autres que les Tragiques. Ensuite, la comparaison des notes (2) et (3) montre que ce qui différencie les Νεώτεροι d'Homère, c'est que, chez eux, Oedipe ne meurt pas en roi de Thèbes, et que ce qui différencie les Τραγικοί des Νεώτεροι en général, c'est que, chez eux, Oedipe meurt à Athènes. Et nous retrouvons ici la même raison patriotique que nous avons trouvée dans la modification de la légende des Sept par les Tragiques. Comment, dès lors, juger la première de ces quatre notes, celle d'Aristonico? On remarque, en cette note, un souvenir d'Aristarque à chaque mot, et cependant l'ensemble est faussement aristarchéen. Car Aristarque n'a pas pu ainsi affirmer implicitement que *tous* les Νεώτεροι montrent Oedipe quittant Thèbes après son malheur, pour aller mourir à Athènes. L'examen des fragments de l'*Oedipodie* éclairera quelque peu cet obscur problème (6) : mais on peut constater, dès maintenant, comment la pensée d'Aristarque est quelquefois défigurée dans nos scolies. On voit aussi, par la note (2) le soin avec lequel il travaillait : il nous donne cette précision importante que les

(1) (Ar.) A en Ψ' 679.

(2) EUST. Ψ' 681 : 1323. 48.

(3) *Infra*, p. 213.

(2) T en Ψ' 679.

(4) V en λ 271.

(6) *Infra*, p. 212 sqq.

Νεώτεροι visés par lui sont des poètes postérieurs à Hésiode, qui, lui, avait maintenu la légende homérique.

Mais s'il paraît établi qu'Aristarque, dans certains cas, mentionnait les Τραγικοί à côté des Νεώτεροι, il ne s'ensuit pas que toutes les scolies où figurent les Τραγικοί soient imputables à Aristarque dans la forme où nous les lisons aujourd'hui.

Ainsi, pour le meurtre d'Agamemnon, il semble bien que la légende a passé par trois phases :

1. Égisthe seul joue un rôle (Homère) ;
2. Clytemnestre joue un rôle à côté d'Égisthe (*Nostoi* cycliques) ;
3. Clytemnestre joue le premier rôle (poètes non déterminés) (1).

Sur tout cela, une courte note d'Aristonico :

τὸν γὰρ χιτῶνα καὶ τὸν πέλεκυν Ὅμηρος οὐκ οἶδεν (2),

qu'on ne peut pas qualifier d'inexacte, mais qui met sur un même plan l'épisode de la hache et celui du chiton, qu'Aristarque paraît avoir distingués. Nous trouvons, en effet, dans une scolie d'Euripide :

οἱ δὲ Νεώτεροι μὴ νοήσαντες τὸ παρ' Ὅμηρῳ... προσέθηκον ὅτι καὶ πελέκει ἀνηρέθη (3)

et, dans une scolie homérique :

κατὰ δὲ τοὺς Τραγικούς αὐτὴν Κλυταιμῆστραν ἀνελεῖν αὐτὸν χιτῶνι μὴ ἔχοντι διέκδυσιν τραχήλου (4).

Nous avons là des débris mutilés d'Aristarque — d'un Aristarque qui aurait ignoré complètement la légende des *Nostoi* cycliques : mais du moins reconnaissons-nous encore quelque chose de lui dans ces fragments. Il n'en va pas toujours ainsi : les scolies contiennent

(1) *Infra*, p. 401 sqq.

(2) (Ar.) Q en λ 410.

(3) Schol. MAB EUR. *Hec.* 1279.

(4) AD en A 7.

également des refontes qui ont détruit son travail. On le voit par une comparaison de deux notes d'Aristonicos sur l'adjectif μέλεος :

(Ar.) A en Ψ 795.

μέλεος] ὅτι μάταιος, καὶ πρὸς οὐδέν· οἱ δὲ Νεώτεροι τὸν ταλαίπωρον μέλεον.

(Ar.) A en Π 336.

ὅτι μέλεον ἀντὶ τοῦ μελέως, ματαιῶς... οἱ δὲ Τραγικοὶ ἐπὶ τοῦ οἰκτροῦ καὶ τάλανος.

Il est inadmissible qu'Aristonicos, résumant une même observation d'Aristarque sur le mot μέλεος, ait écrit, lui-même, une première fois Νεώτεροι, une seconde fois Τραγικοὶ en parlant d'un seul et même fait. La note sur les Τραγικοὶ contient en outre une erreur manifeste, puisque μέλεος ayant déjà le sens de *malheureux* dans la *Théogonie* d'Hésiode (563), Aristarque n'a pas pu citer les Τραγικοὶ qui s'opposaient aux autres Νεώτεροι. La présence de Τραγικοὶ dans la scolie homérique remonte donc à quelque abrégiateur postérieur à Aristonicos ; elle s'explique, si l'on part d'une note aristarchéenne du type suivant :

A. Chez Homère, μέλεος signifie...

B. Chez les Νεώτεροι, ce mot signifie... Exemples : Hésiode, X, Y, Z, Eschyle, Sophocle, Euripide...

On imagine aisément qu'en présence d'une telle note, les abrégiateurs pouvaient, ou bien garder le cadre "Ὀμηρος μέν... οἱ δὲ Νεώτεροι, en laissant tomber les exemples, ou bien interpréter ceux-ci, et résumer les noms d'Eschyle, Sophocle, Euripide par οἱ Τραγικοὶ. Nous aurions ainsi, dans la rédaction actuelle d'Aristonicos en Π 336, un exemple du phénomène de la chute des intermédiaires entre Hésiode et les Tragiques ⁽¹⁾.

C'est de la même manière, je crois, qu'il faut juger les textes suivants, où nous trouvons οἱ Νεώτεροι, d'une part, et οἱ Τραγικοὶ, d'autre part :

(Ar.) A en Φ 430.

τλήμονες· ὅτι ὑπομενητικοὶ οἱ τλήμονες : εὐτολμοὶ· οἱ δὲ τλήμονες, καὶ οὐκ ἀτυχεῖς, ὡς Τραγικοὶ ἐπὶ τοῦ δυστυχοῦς οἱ Νεώτεροι.

BT en Φ 430.

⁽¹⁾ *Supra*, p. 27-28.

(Ar.) AD en Ω 735.

TV en X 63.

ὅτι ἐντεῦθεν κινηθέντες οἱ νήπια τέκνα : ἐντεῦθεν ὁ περὶ μεθ' Ὀμηρον ποιηταὶ ῥιπ- Κασσάνδρας καὶ Ἀστυάνακτος τόμενον κατὰ τοῦ τείχους ὑπὸ ἐρρῦη μῦθος παρὰ τοῖς Τραγικῶν Ἑλλήνων εἰσάγουσι τὸν κοῖς. Ἀστυάνακτα.

Eust. λ 260 : 1682. 43.

H en λ 260.

M en λ 260.

ὅτι Ἀντιόπη κατὰ Νυκτέως αὐτὴν οἱ ὁ μὲν ποιητῆς Ἄ- μὲν Ὀμηρον θυγά- Νεώτεροι ἰστο- σωποῦ· οἱ δὲ Τρα- τηρ ἦν Ἀσωποῦ, Θη- ροῦσιν. γικοὶ Νυκτέως. βαλοῦ ποταμοῦ. οἱ δὲ Νεώτεροι Νυκ- τέως αὐτὴν ἰστο- ροῦσιν.

Dans ces trois cas, la présence de Τραγικοὶ ne s'explique que par l'intervention de quelqu'un qui résuma, en les tronquant, les exemples donnés par Aristarque.

Auteurs déterminés opposés aux Νεώτεροι. — Il nous reste à examiner une troisième variété, celle où Aristarque opposait aux Νεώτεροι un auteur déterminé.

1. *La mention d'un auteur déterminé précise la notion des Νεώτεροι.* — Aristarque citait quelquefois un auteur déterminé, pour mieux préciser le contenu de la notion, assez vague en soi, des Νεώτεροι. Je n'ai trouvé que des exemples s'appliquant à Hésiode.

On a vu plus haut ⁽¹⁾ comment la mention d'Hésiode démontre que la légende des Νεώτεροι, d'après lesquels Oedipe ne mourut pas à Thèbes, est postérieure à l'auteur de la *Théogonie*. Il faut tirer la même conclusion de cette note où Aristonicos parle de Paeon, le médecin des dieux d'après Homère :

παρὰ μέντοι τοῖς Νεωτέροις ὁ αὐτὸς νομίζεται εἶναι καὶ Ἡσίοδος <fr. 194 Rz> δὲ μάρτυς ἐστὶ τοῦ ἕτερον εἶναι τὸν Παιήονα τοῦ Ἀπόλλωνος λέγων (citation) ⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Supra*, p. 50-51.

⁽²⁾ (Ar.) MTV en δ 232.

La même méthode se trouve appliquée dans une phrase de Strabon, relative à Priape :

ἀπεδείχθη δὲ θεὸς οὗτος ὑπὸ τῶν Νεωτέρων· οὐδὲ γὰρ Ἑσίοδος <fr. 242 Rz³> οἶδε Πρίαπον (1).

2. *Mention du premier auteur d'une divergence avec Homère.* — Quelquefois aussi, Aristarque citait le premier auteur chez qui se trouvaient la légende ou le mot par lesquels les Νεώτεροι se distinguaient d'Homère. Nous en avons vu un exemple décisif (2), celui où Aristarque nous apprend que, parmi les Νεώτεροι, Hésiode, le premier, employa le mot μαχλοσύνη. Cette manière de préciser, propre à Aristarque, se retrouve chez des auteurs qui ont connu, indirectement, ses travaux. Ainsi, quand les scolastes d'Apollonius de Rhodes rapportent que Stésichore fut le premier à montrer Athéna sortant tout armée du cerveau de Zeus (3), quand Athénée nous dit que l'auteur de la *Titanomachie* fut le premier à nommer λέβης la coupe d'or du Soleil (4), et qu'Archiloque, le premier, employa le mot μύρον (5), Aristarque appliquait même ce principe en dehors du domaine littéraire, si nous en jugeons par la remarque sur Apollodore le Skiographe, le premier peintre qui représenta Ulysse coiffé du pilos (6).

La connaissance de cette particularité nous permettra de mieux comprendre une scolie d'Aristonico sur la confusion entre Troade et Phrygie reprochée aux Νεώτεροι (7) :

ὅτι οἱ Νεώτεροι τὴν Τροίαν καὶ τὴν Φρυγίαν τὴν αὐτὴν λέγουσιν, ὁ δὲ Ὀμηρος οὐχ οὕτως· Αἰσχύλος δὲ συνέχεεν (8).

Il semble bien qu'on doive corriger, avec Roemer (9) en : Αἰσχύλος δὲ <πρῶτος> συνέχεεν.

3. *Mention d'un auteur isolé qui s'écarte de l'ensemble des Νεώτεροι.* — Il existe un troisième cas, assez analogue au précédent, où Aristarque signalait un auteur pour l'opposer à l'ensemble des Νεώτεροι. Ainsi les Νεώτεροι dans leur ensemble rapportaient qu'Ulysse

mourut accidentellement de la main de son fils Télégonos et que, pour commettre le parricide involontaire, Télégonos utilisa une lance ayant pour pointe un dard de pastenague.

Αἰσχύλος δὲ ἐν Ψυχαγωγῶς ἰδίῳς λέγει· « ἑρωδιὸς γὰρ ὑπόθεν ποτῶμενος ὄνθῳ σε πλήξει, νηδύος χειλώμασιν. ἐκ τοῦδ' ἄκανθα ποντίου βοσκήματος σήψει παλαιὸν δέρμα καὶ τριχορρυές » <fr. 275 N²> (1).

La légende que rapporte Eschyle appartient encore au groupe des Νεώτεροι, puisque, en toute fin de compte, Ulysse mourut d'une blessure occasionnée par une épine de poisson ; ce qu'Eschyle avait de particulier (ἰδίως), c'étaient les circonstances étranges dans lesquelles arrivait l'accident.

Nous avons examiné ainsi trois cas où, par la mention d'un groupe de poètes ou celle d'un poète déterminé, Aristarque donnait une grande souplesse à la notion, en apparence un peu raide et trop systématique, des Νεώτεροι ; il faudrait y ajouter un quatrième cas, celui où les Κυκλικοὶ s'opposent aux Νεώτεροι, mais nous y reviendrons en détail dans le chapitre suivant.

IV. — AUTEURS QUI EMPLOIENT LE TERME οἱ Νεώτεροι.

Jusqu'à présent, nous avons vu qu'Aristarque employa le mot technique οἱ Νεώτεροι pour désigner l'ensemble des poètes postérieurs à Homère, et qu'il en développa et systématisa l'emploi ; nous avons vu aussi qu'il ne se contentait pas de la simple mention : οἱ Νεώτεροι, mais qu'il la faisait suivre d'un nombre plus ou moins grand de noms d'auteurs, avec renvois à leurs œuvres et citations de passages ; nous avons vu enfin que, le cas échéant, après avoir rapporté la donnée générale des Νεώτεροι, il attirait l'attention sur un groupe d'auteurs ou sur un auteur déterminé qui s'écartaient de cette vulgate, et qu'il citait parfois le premier auteur d'une divergence avec Homère.

Nous avons donc affaire à un système créé par Aristarque, et qui portait l'empreinte de sa forte personnalité (2) : il résulte de là que nous pouvons considérer comme débiteurs d'Aristarque les auteurs chez

(1) STRAB., XIII, 1, 12, p. 503. 8 Didot.

(2) *Supra*, p. 39. 46.

(3) ATH., XI, 470 B.

(4) *Supra*, p. 32³.

(5) (Ar.) A en B 862.

(6) Schol. A. RH., IV, 310.

(7) ATH., XV, 688 C.

(8) *Supra*, p. 37.

(9) ROEMER, p. 93.

(1) V en λ 134.

(2) Voir un autre exposé à conclusions analogues dans ROEMER, p. 101-122.

lesquels le mot Νεώτεροι apparaît avec la valeur technique que nous venons de déterminer. Il serait fort instructif d'en dresser une liste complète, qui jetterait une singulière clarté sur la propagation et l'histoire des doctrines d'Aristarque. Les quelques notes qui vont suivre feront entrevoir ce que donnerait une recherche complète, que je n'ai pas eu le loisir de pousser jusqu'au bout.

Cette liste — dont j'écarte Eustathe, parce qu'on trouvera ailleurs la longue série de ses emprunts (1) — comprend surtout des grammairiens de profession.

Les *scoliastristes d'Hésiode* parlent des Νεώτεροι dans leurs remarques sur l'emploi des mots ἔρδω, θύω (2), sur le sens homérique du mot Αἴγυπτος (3), sur la légende du meurtre d'Argus par Hermès (4).

Les *scoliastristes de Pindare* nous disent que, selon Homère, Chiron n'enseigna que la médecine à Achille, alors que, selon les Νεώτεροι, il lui donna une éducation complète (5).

Les *scoliastristes d'Euripide* signalent que les Νεώτεροι ignorent la différence entre οὐτάσαι et βαλεῖν (6), ont inventé le mot Ἀσία (7), n'ont point compris l'usage spécial qu'Homère fait parfois du pluriel pour le singulier (8), ont confondu Troade et Phrygie (9), et Mycènes et Argos (10), distinctes chez Homère, inventé l'histoire d'Agamemnon abattu à coups de haché par Clytemnestre (11), identifié les Rochers Planctes d'Homère avec les Symplégades (12).

Les *scoliastristes d'Apollonius de Rhodes* notent le sens des mots ἀτέμβειν (13) et μαλερός (14) chez les Νεώτεροι, accusent les Νεώτεροι d'avoir fait d'Aphrodite une divinité plus ancienne que Zeus (15), et d'Oechalie une ville d'Eubée (16), et assurent que l'attelage au joug est plus récent qu'Homère (17).

Les *scoliastristes de Denys de Thrace* expliquent le sens de σφέτερος chez les νεώτεροι ποιηταί (18), rapportent, après Denys de Thrace lui-même (19) que, contrairement aux Νεώτεροι, Homère ne désigne

(1) Eustathe et le Cycle épique, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 417-439.

(2) Schol. HES. Op. 334.

(3) Schol. HES. Op. 85.

(4) Schol. AB EUR. Hipp. 684.

(5) Schol. MO EUR. Andr. 17.

(6) Schol. AB EUR. Ph. 125.

(7) Schol. A EUR. Med. 2.

(8) Schol. A. RH. I, 734.

(9) Schol. A. RH. I, 87.

(10) Schol. D. THR., 402. 13.

(11) Schol. HES. Theog. 338.

(12) Schol. PIND. Nem. III, 75.

(13) Schol. AB EUR. Or. 353.

(14) Schol. M EUR. Hec. 4.

(15) Schol. MAB EUR. Hec. 1279.

(16) Schol. A. RH. II, 56.

(17) Schol. A. RH. III, 52.

(18) Schol. A. RH. III, 1193.

(19) D. THR., 26. 6.

jamais ses héros par un nom formé sur celui de la mère (1), et affirmement qu'une foule de légendes ont été forgées (πεπλασμέναι) par les Νεώτεροι (2).

« Apion et Hérodore » signalait que les Νεώτεροι interprétaient πηρός comme si ce mot avait signifié aveugle (3).

Apollonius le Sophiste reproche aux Νεώτεροι d'avoir donné à ἱππότα un sens que le mot n'avait pas dans Homère (4), et rapporte celui qu'ils donnaient au mot ἀγχοῖνη (5).

Le Lexique de Rhétorique, consulté par Eustathe, rapportait aux Νεώτεροι la forme δυεῖν (6).

Un grammairien, publié dans le recueil de Bekker (7), nous dit que les Νεώτεροι ont donné au pays le nom d'Αἴγυπτος d'après l'ancien nom du Nil.

Hésychius rapporte que l'homérique ἱππότα signifie φυγὰς chez les Νεώτεροι (8).

L'Etymologicon Magnum confirme nos scolies sur l'emploi de σηκός (9), δοῦλος (10) et κέρδιστος (11) par les Νεώτεροι, sur les épithètes Παφίη, qu'ils donnent à Aphrodite (12), et Ἀλαλκομενής, qu'ils donnent à Athéna (13); ce dictionnaire a également conservé des notes, dont il ne reste point de traces dans nos scolies, sur l'emploi des mots ἀματροχία (14), ἐξωμῆς (15), κτίλος (16) et νεκάς (17) chez les Νεώτεροι.

Tzetzes rapporte, d'après certains des Νεώτεροι, comment les Grecs, ayant abordé en Mysie, furent repoussés par Téléphe et obligés de se réunir une seconde fois à Aulis (18).

A tous ces textes que l'on peut considérer comme autant de fragments éparpillés de l'œuvre aristarchéenne, il faut encore ajouter ceux d'Athénée et de Strabon.

(1) Schol. D. THR. 223. 4, 366. 7, 368. 26, 369. 20.

(2) Schol. D. THR. 470. 9.

(3) AP. SOPH., s. v. ἱππότα.

(4) EUST. K 251 : 802. 37.

(5) HESYCH. s. v. ἱππότα.

(6) Et. M. 446. 44.

(7) Et. M. 547. 20.

(8) Et. M. 546. 55.

(9) Et. M. 349. 43.

(10) Et. M. 600. 2.

(11) TZETZES, Exeg. Iliad., p. 106.7 HERMANN.

(12) EUST. B 600 : 299. 25.

(13) AP. SOPH. s. v. ἀγχοῖνα.

(14) BEKKER, An. gr., p. 361.

(15) Et. M. 710. 53.

(16) Et. M. 555. 53.

(17) Et. M. 79. 31.

(18) Et. M. 542. 42.

Athénée doit à Aristarque — qu'il a du reste assez mal compris (1) — le paragraphe sur *πάσασθαι*, où il renvoie aux Νεώτεροι (2).

Strabon, comme on l'a vu (3), est un de nos meilleurs témoins pour la connaissance d'Aristarque, et il emploie fréquemment l'expression οἱ Νεώτεροι. Il nous apprend que *τόμουροι* est un mot des Νεώτεροι inconnu à Homère (4), que des Νεώτεροι postérieurs à Hésiode ont mis Priape au rang des dieux (5), que l'Héraclès à la massue est un *πλάσμα* de quelque fabricant d'*Héracléide* (6), que l'histoire de Nauplios et de ses fils a été imaginée (*πεπλάσθαι*) par des Νεώτεροι (7). Nul doute qu'un dépouillement complet de *Strabon* ne puisse donner encore un grand nombre de Νεώτεροι.

V. — DÉCLIN ET DISPARITION DE LA TERMINOLOGIE.

Changements dans la terminologie. — La terminologie technique d'Aristarque a donc laissé un peu partout des traces indéniables. Cependant, elle n'arriva pas à se maintenir dans sa pureté primitive — et les pages qui précèdent contiennent un certain nombre d'indices qui me paraissent révéler un déclin du système.

Si l'on admet que la forme brève — οἱ Νεώτεροι — est la forme première, on doit considérer comme des indices de déclin (8) les changements de terminologie qui apparaissent à la confrontation des textes. Nous avons vu le remplacement de οἱ Νεώτεροι par οἱ νεώτεροι ποιηταί dans quatre notes d'Aristonico (9), dans deux notes d'autres scolastes homériques (10), dans les scolies de Denys de Thrace (11); nous avons vu également la variante οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν dans les scolastes d'Homère (12) et dans l'*Etymologicon magnum* (13); nous avons trouvé οἱ μεθ' Ὀμηρον dans une note de Didyme (14), οἱ μεθ' Ὀμηρον ποιηταί dans les scolastes d'Homère (15) et ceux

(1) ROEMER, p. 42, 236-237.

(2) ATH., I, 24 A.

(3) *Supra*, p. 12 n. 2 et 3.

(4) STRAB. VII, 7, 11, p. 273. 21 Didot.

(5) *Supra*, p. 54¹.

(6) STRAB. XV, 1, 9, p. 587. 13 Didot.

(7) STRAB. VIII, 6, 2, p. 316. 47 Didot.

(8) Plutôt que comme des fluctuations dans le système d'Aristarque.

(9) *Supra*, p. 34.

(10) *Supra*, p. 33, 35.

(11) *Supra*, p. 39, 56.

(12) *Supra*, p. 35.

(13) *Supra*, p. 35.

(14) *Supra*, p. 46.

(15) *Supra*, p. 37.

d'Apollonius de Rhodes (1), et nous trouvons cette variante même chez Aristonico :

ὅτι ἐντεῦθεν κινηθέντες οἱ μεθ' Ὀμηρον ποιηταί ριπτόμενον κατὰ τοῦ τείχους ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων εἰσάγουσι τὸν Ἀστυάνακτα (2).

Quelquefois, Νεώτεροι se trouve remplacé par μεταγενέστεροι :

(Ar.) HMPQT en δ 477.

HQ en δ 477.

ὁ δὲ Ἡσίοδος <Th. 333> ὡς ... ὁ δὲ Ἡσίοδος ὡς μεταγενέων Νεώτερος Νεῖλον αὐτὸν νέστερος Νεῖλον καλεῖ... οἶδεν ἤδη καλούμενον.

ou par μεταγενέστεροι ποιηταί :

ἀπὸ δὲ μητέρων οὐ σχηματίζει πατρωνυμικὸν εἶδος ὁ Ὀμηρος. ἀλλ' οἱ μεταγενέστεροι ποιηταί, ὡς Ἡσίοδος... <Scut. 479> καὶ ἄλλοι πολλοὶ τῶν Νεωτέρων (3).

Il y a même un exemple où οἱ Νεώτεροι cède la place à οἱ νέοι :

BL en A 264.

T en A 265.

Ἐξάδιον: παρὰ μὲν τῷ ποιητῇ παρὰ μὲν τῷ ποιητῇ ἀπὸ τοῦ ἔ ἀπὸ τοῦ ἔ ἀρχεται τὸ Ἐξάδιον, παρὰ δὲ ἀρχεται τὸ Ἐξάδιον, παρὰ δὲ τοῖς νέοις ἀπὸ τοῦ ζ. τοῖς Νεωτέροις ἀπὸ τοῦ ζ.

Autres indices de déclin. — Nous avons trouvé d'autres indices encore du déclin de la terminologie aristarchéenne : par exemple certains cas où le mot Νεώτεροι a été expulsé au profit de Τραγικοί (4), dans le texte d'Élien, où ἀρχαῖοι a été substitué à un authentique Νεώτεροι (5), dans une note d'Eustathe, où Νεώτερος cède la place à νεώτερος Ὀμήρου (6).

Nous avons vu aussi (7) comment, en parlant des Νεώτεροι, Aristonico emploie le mot propre ποιέω: οἱ δὲ Νεώτεροι ἐπ'

(1) *Supra*, p. 37.

(2) (Ar.) AD en Ω 735.

(3) Schol. D. THR. 369. 20.

(4) *Supra*, p. 51 sqq.

(5) *Supra*, p. 13. 41.

(6) *Supra*, p. 39.

(7) *Supra*, p. 32.

Εὐβοίας πεποιήκασιν. Or, voici les notes correspondantes d'Eustathe :

οἱ δὲ Νεώτεροι τεθείκασιν αὐτὴν ἐν Εὐβοίᾳ (1)

et du scoliaste d'Apollonius de Rhodes :

Οἰχαλίαν δὲ οἱ μὲν Νεώτεροι ἐν Εὐβοίᾳ φασὶν εἶναι (2).

Ce sont là autant d'indices qui montrent que l'on ne comprenait plus très bien le sens de οἱ Νεώτεροι. En voici encore un dans les scolies homériques :

οἱ Νεώτεροι ἐπιθυμεῖν τὸ κροαίνειν, καὶ Ἀρχίλοχος <fr. 176 Bgk⁴> (3).

Une telle note me semble l'œuvre de quelqu'un qui ignorait qu'Archiloque était un des Νεώτεροι.

Même ignorance chez un scoliaste de Sophocle :

ἔτι δὲ νεώτερον τὸ τοῦ τυράννου ὄνομα δῆλον· οὐτε γὰρ Ὀμηρος, οὐτε Ἡσίοδος <fr. 244 Rz³>, οὐτε ἄλλος οὐδείς τῶν παλαιῶν τύραννον ἐν τοῖς ποιήμασιν ὀνομάζει (4).

A quelle époque commence ce déclin ? Un texte de Strabon en témoigne déjà :

καὶ γὰρ τοὺς ἔτι νεωτέρους ἐκείνου (sc. Ὀμήρου) πολλὰ ἀγνοεῖν καὶ τερατολογεῖν. (Suivent des exemples d'Hésiodé, Alcmán, Eschyle) (5).

Ainsi donc, chez Strabon lui-même, une de nos meilleures sources, nous trouvons des traces de ce déclin : car ἔτι νεωτέρους ἐκείνου n'est pas autre chose qu'une glose du mot technique Νεωτέρους, dont Strabon n'ignorait pas le sens.

Disparition. — Comment s'étonner, dès lors, que certaines de nos scolies homériques dénoncent une ignorance totale de l'enseignement d'Aristarque ? A cet égard, une note du scoliaste A mérite

(1) EUST. B 596 : 298. 32.

(2) Schol. A. RH. I, 87.

(3) A en Z 507.

(4) Arg. SOPH. Oed. R. II.

(5) STRAB. VII. 3. 6, p. 218. 33 Didot.

qu'on la signale ici. Elle raconte le sacrifice d'Iphigénie, et commence par les mots :

ἐντεῦθεν οἱ Νεώτεροι ὀρμηθέντες ἱστοροῦσιν ὅτι...

qui nous prouvent qu'elle remonte à Aristarque. Mais voyons la fin :

ἡ ἱστορία παρὰ πολλοῖς μὲν τῶν Νεωτέρων, καὶ παρὰ Δίκτυϊ τῷ γράψαντι τὰ Τρωικά (1).

Voilà donc ce que, à une certaine époque, on ajouta aux Νεώτεροι d'Aristarque : du Dictys de Crète ! Dans l'exemple qu'on vient de lire, on voit très bien l'addition tardive qui s'ajoute à la note initiale sans la détruire. Il en est d'autres, où l'addition a fini par détruire l'original, comme dans cette note sur la mort de Thersite où trois scoliastes (2), et des meilleurs, n'ont plus d'autre poète à citer que Quintus de Smyrne en ses *Posthomerica* ! Il faut recourir à Eustathe pour voir que c'est une note refaite sur des débris aristarchéens :

ἡ δὲ νεωτέρα ἱστορία καὶ ἀναιρεθῆναι τὸν Θερσίτην ὑπ' Ἀχιλλέως λέγει (3).

Cette ignorance de l'œuvre d'Aristarque s'étale dans une remarque du scoliaste TV, que je voudrais citer pour finir.

Ἀρίσταρχος δὲ φησιν τὴν κιβωτὸν λέξιν νεωτέραν εἶναι. ἀγνοεῖ δὲ ὅτι καὶ Σιμωνίδης <fr. 239 Bgk⁴> καὶ Ἐκαταῖος <fr. 368> μέμνηται αὐτῆς (4).

Voilà donc un scoliaste qui, ayant lu dans quelque dictionnaire un renvoi à Simonide et Hécatee, osa tancer l'ignorant Aristarque qui avait qualifié κιβωτός de νεωτέρα λέξις ! Preuve très nette, et douloureuse aussi, de la ruine d'un système pour l'édification duquel Aristarque avait dépensé des trésors d'intelligence et d'érudition.

(1) A en A 108.

(2) AD Gen* en B 220.

(3) EUST. B 219 : 208. 2.

(4) TV en Ω 228.

CHAPITRE II.

Κυκλικοί.

On a vu dans le chapitre précédent comment Aristarque opposait sans cesse à Homère l'ensemble des poètes auxquels il donnait le nom générique de Νεώτεροι ; on a vu aussi que par οἱ Νεώτεροι, il faut, en principe, comprendre tous les poètes depuis Hésiode jusqu'à Aratus et Euphorion. Or, le Cycle épique est constitué par une série d'épopées dont les auteurs s'échelonnent entre le VIII^e et le VI^e siècle avant notre ère. Théoriquement, il résulte de là qu'Aristarque enfermait les Cycliques dans le cadre général des Νεώτεροι, et que, pour la connaissance du Cycle, la notion des Νεώτεροι est d'une importance capitale : jusqu'à preuve du contraire, tout ce qui est dit des Νεώτεροι doit pouvoir trouver une application chez les Cycliques. Dans la pratique, les fragments défigurés que nous apportent les scolies homériques et d'autres sources ne permettent pas toujours l'exploitation intransigeante de ce principe logiquement exact.

C'est ce que j'essaierai de faire dans la seconde partie du présent travail. Pour l'instant, il faut nous en tenir à quelques données générales, et refaire pour les Cycliques ce qui vient d'être esquissé pour les Νεώτεροι. Nous verrons donc en premier lieu qu'Aristarque s'occupait du Cycle et des Cycliques ; nous verrons ensuite les textes qui démontrent que les Νεώτεροι, dans certains cas, recouvrent absolument les Cycliques ; nous examinerons alors les exemples, très rares, où, à première vue, le mot Κυκλικοί semble représenter autre chose que le mot Νεώτεροι ; enfin, nous montrerons pourquoi et comment les notes relatives au Cycle ont peu à peu disparu des scolies homériques.

I. — ARISTARQUE S'OCCUPAIT DU CYCLE.

1. Dans la *Nékyia* de l'*Odyssée*, Ajax reste à l'écart, parce qu'il tient

rigueur à Ulysse d'avoir obtenu les armes d'Achille. Ulysse, racontant l'épisode, dit, entre autres :

Nous primes pour juges les fils (παῖδες) des Troyens et Pallas Athéné (1).

Le scoliaste H remarque à propos de ce vers :

ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος. ἡ δὲ ἱστορία ἐκ τῶν Κυκλικῶν
(om. Allen *Il. parv.* fr. 2). (2)

Aristarque athétisait le vers qui contenait, dans la légende de la dispute des armes, cet épisode romanesque, propre aux Cycliques, ainsi qu'on le verra plus loin (3).

2. Ménélas, rentré à Sparte, raconte, en présence d'Hélène, ce qui se passait dans le cheval de bois tandis qu'Hélène en faisait le tour :

Pourtant, les autres Achéens demeuraient silencieux. Seul, Anticlos avait encore envie de te répondre. Mais, de ses fortes mains, Ulysse lui pressa la mâchoire, et tint bon, pour sauver l'armée, jusqu'au moment où Pallas Athéné l'éloigna (4).

Ces cinq vers, au dire du scoliaste H, manquaient dans presque toutes les éditions, et il fait précéder sa remarque d'une phrase laconique :

ὁ Ἀντικλος ἐκ τοῦ Κύκλου <*Il. parv.* fr. 10 A> (5),

dont une note d'Aristonico montre l'origine :

Ἀρίσταρχος τοὺς εἴ ἀθετεῖ, ἐπεὶ ἐν Ἰλιάδι οὐ μνημονεύει Ἀντικλου ὁ ποιητής (6).

Il suffit de joindre les deux notes pour voir qu'Aristarque condamnait l'épisode de l'*Odyssee*, parce que ce personnage d'Anticlos, inconnu à l'*Iliade*, est une création des Cycliques.

(1) ἰ 5 17.

(2) *In fra.*, p. 328 sqq.

(3) H en δ 285-289.

(4) H en λ 547.

(5) δ 285-289.

(6) (Ar.) HQ en δ 285-289.

3. Dans le récit qu'elle fait à Télémaque, Hélène dépeint Ulysse, venu à Troie sous un déguisement pour espionner les ennemis :

ἄλλω δ' αὐτὸν ὡτὶ κατακρύπτων ἦισκε
δέκτη, δς οὐδὲν τοῖος ἔην ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν (1).

Nous étudierons plus loin la discussion des grammairiens sur le mot δέκτη (2) ; il nous suffit pour l'instant de reproduire la scolie d'Aristonico en cet endroit :

ὁ Κυκλικὸς <*Il. parv.* fr. 11 A> τὸ Δέκτη ὀνοματικῶς ἀκούει παρ' οὗ φησι τὸν Ὀδυσσεῖα τὰ ῥάκη λαβόντα μετημφιάσθαι... Ἀρίσταρχος δὲ δέκτη μὲν ἐπαίτη... (3).

Le « poète cyclique » imaginait un personnage du nom de Dektès, à qui Ulysse aurait emprunté ses guenilles — et c'est ainsi que certains commentateurs interprétaient le δέκτη homérique. Aristarque objectait que δέκτης est un nom commun, signifiant ἐπαίτης, mendiant. Il se refusait donc à admettre une interprétation fondée sur une légende du Cycle.

4. Citons un dernier texte, celui d'un scoliaste de Pindare. Il s'agissait de savoir si on devait lire ἡμενον ou ἡμενος dans un passage des *Néméennes* sur la mort de Castor :

ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀξιοῖ γράφειν ἡμενον, ἀκολούθως τῇ ἐν τοῖς Κυπρίοις <fr. 11 A> λεγομένη ἱστορίᾳ. ὁ γὰρ τὰ Κύπρια συγγράφας φησί... (4).

Pour justifier la leçon qu'il adoptait dans le texte de Pindare, Aristarque renvoyait donc à une légende racontée par les *Chants Cypriens*, et, non content d'un simple renvoi, il citait les sept vers du poème sur lesquels se fondait son interprétation (5).

De ces quatre textes — les seuls que je citerai ici — il résulte qu'Aristarque parlait du Cycle en connaissance de cause, et qu'il en avait fait la matière d'une recherche étendue et approfondie.

(1) δ 247-248.

(2) Cf. *infra*, p. 347 sqq.

(3) (Ar.) HMQT en δ 248.

(4) Schol. PIND. *Nem.* X, 114.

(5) Pour plus de détails, voir *infra*, p. 277 sqq.

II. — CAS OÙ NEΩΤΕΡΟΙ ÉQUIVAUT EXACTEMENT À ΚΥΚΛΙΚΟΙ.

1. Confrontons deux scolies sur l'histoire d'Achille à Scyros :

LT en I 668.

Σκῦρον: οἱ μὲν Νεώτεροι ἐκεῖ τὸν παρθενῶνά φασιν ἔνθα τὸν Ἀχιλλέα ἐν παρθένου σχήματι τῆ Δηιδαμεία προσκλίνουσιν.

D en T 326.

Σκῦρω: Πηλεὺς... παραγενόμενος εἰς Σκῦρον πρὸς Λυκομήδην τὸν βασιλέα παρέθετο τὸν Ἀχιλλέα. ὁ δὲ γυναικείαν ἐσθῆτα ἀμφιάσας αὐτὸν ὡς κόρην ἀνέτρεφε... Ἀχιλλεύς... ἔφθειρε Δηιδαμείαν... ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Κυκλικοῖς <II. parv. fr. 4 A>.

Les Cycliques ne sont donc pas autre chose qu'un groupe précis dans la classe des Neώτεροι.

2. Voyons ensuite les scoliastes AD et Eustathe sur le rapt d'Hélène par Thésée :

EUST. N 626 : 951. 10.

εἰς δὲ τὸ κουριδίην ἄλοχον φασιν οἱ παλαιοὶ ὡς οὐκ ἄρα οἶδεν ὁ ποιητῆς κατὰ τοὺς Νεωτέρους τὴν τῆς Ἑλένης ὑπὸ Θησέως ἀρπαγὴν.

AD en Γ 242.

ἐπειδὴ προτέρως ὑπὸ Θησέως ἠρπάσθη... διὰ γὰρ τὴν τότε γενομένην ἀρπαγὴν Ἀφιδνα πόλις τῆς Ἀττικῆς πορθεῖται... ἡ ἱστορία παρὰ... τοῖς Κυκλικοῖς <Cypr. fr. 10 A>.

Ces deux textes entraînent la même conclusion que les deux précédents.

3. Une comparaison entre un fragment direct des *Chants Cypriens* et le commentaire correspondant d'Eustathe prête à une constatation analogue :

EUST. λ 299 : 1686. 22.

τούτων κατὰ τοὺς Νεωτέρους Πολυδεύκης μὲν θείου

CL. ALEX. *Protr.* II. 30. 5 STÄHLIN.

προσίτω καὶ ὁ τὰ Κυπριακὰ ποιήματα γράψας <fr. 6 A>

αἵματος λέγεται εἶναι, Κάστωρ «Κάστωρ μὲν θνητός, θανάτου δὲ θνητοῦ τοῦ Τυνδάρεω γάρ. δὲ οἱ αἴσα πέπρωται, » αὐτὰρ ὁ γ' ἀθάνατος Πολυδεύκης, ὄζος Ἀργος. »

4. Le scoliaste A raconte que Διὸς βουλή, au cinquième vers de l'*Iliade*, fait allusion à la légende d'après laquelle Zeus, pour débarrasser la Terre de son fardeau humain, suscita la guerre de Thèbes, puis la guerre de Troie :

ἡ ἱστορία παρὰ Στασίνω τῷ τὰ Κύπρια πεποιηκότι, εἰπόντι οὕτως (*sequuntur versus septem* <fr. I A>). καὶ τὰ μὲν παρὰ τοῖς Νεωτέροις ἱστορούμενα περὶ τῆς τοῦ Διὸς βουλῆς ἐστι τὰδε. ἡμεῖς δὲ φάμεν, κατὰ τὴν Ἀριστάρχειον καὶ Ἀριστοφάνους δόξαν... (1).

L'auteur cyclique des *Chants Cypriens* est donc aussi l'un des Neώτεροι.

5. Voici comment Proclus, résumant les *Chants Cypriens*, raconte le sacrifice d'Iphigénie :

Κάλχαντος δὲ εἰπόντος τὴν τῆς θεοῦ μῆνιν καὶ Ἰφιγένειαν κελεύσαντος θύειν τῇ Ἀρτέμιδι ὡς ἐπὶ γάμον αὐτὴν Ἀχιλλεῖ μεταπεμφάμενοι θύειν ἐπιχειροῦσιν. Ἀρτεμις δὲ αὐτὴν ἐξαρπάσασα εἰς Ταύρους μετακομίζει καὶ ἀθάνατον ποιεῖ, ἔλαφον δὲ ἀντὶ τῆς κόρης παρίστησι τῷ βωμῷ (2).

De ce texte rapprochons celui du scoliaste A sur le même sujet :

ἐντεῦθεν οἱ Νεώτεροι ὀρμηθέντες ἱστοροῦσιν ὅτι τῶν Ἑλλήνων ἐν Αὐλίδι πόλει τῆς Βοιωτίας ἀθροισθέντων καὶ ἀπλοῖα κατασχεθέντων, Κάλχας ὁ μάντις ἐξεφώνησε μὴ δύνασθαι εἰς Ἴλιον ἄλλως ἐκπλεῦσαι αὐτούς, εἰ μὴ Ἀγαμέμνων Ἰφιγένειαν τὴν θυγατέρα αὐτοῦ σφαγιάσῃ Ἀρτέμιδι... τοῦ δὲ Ἀγαμέμνονος διὰ τὴν πολλὴν ἀνάγκην καταστήσαντος τὴν κόρην τῷ βωμῷ, κατοικτειρήσασαν τὴν θεάν, καὶ ἔλαφον ἀντὶ τῆς παρθένου παραστήσασαν, σῶσαι καὶ ἐν Ταύροις τῆς Σκυθίας εἰς τὸ

(1) A en A 5.

(2) PROCLOS, p. 104. 15 ALLEN.

ιερόν τῆς θεοῦ εἰπεῖν πεμφθῆναι αὐτήν. ἡ ἱστορία παρὰ πολλοῖς μὲν τῶν Νεωτέρων... (1).

6. Proclus, résumant les *Nostoi* cycliques, dit qu'au retour Néoptolème rencontra Ulysse en Thrace, puis :

καὶ τὸ λοιπὸν ἀνύει τῆς ὁδοῦ, καὶ τελευτήσαντα Φοίνικα θάπτει· αὐτὸς δὲ εἰς Μολοσσὸς ἀφικόμενος... (2).

Rappelons-nous que le « pays des Molosses » désigne l'Épire, et lisons une scolie de l'*Odyssee* :

οἱ Νεώτεροι τὸν Νεοπτόλεμον εἰς τὴν Ἡπειρον ἐλθεῖν λέγουσι (3).

L'auteur cyclique des *Nostoi* faisait donc aussi partie des Νεώτεροι dans le système d'Aristarque.

Il est, je pense, inutile de multiplier les exemples : on en trouvera encore un grand nombre dans la suite. On peut considérer comme un fait établi que, pour Aristarque, les Cycliques formaient simplement un groupe dans l'unité plus vaste des Νεώτεροι, et que, dans ces conditions et en tenant compte de l'état fragmentaire de nos sources, la présence de Νεώτεροι dans une scolie peut quelquefois mettre sur la piste d'un fragment du Cycle, lors même qu'il n'y est pas formellement question de Κύκλος, de Κυκλικοί ou d'un auteur déterminé d'un poème cyclique.

III. — CAS OÙ LE MOT Κυκλικοί S'OPPOSE AU MOT Νεώτεροι.

Nous avons vu plus haut (4) comment, en certains cas, Aristarque, pour attirer l'attention sur un fait de vocabulaire ou de légende s'écartant de la vulgate des Νεώτεροι, citait expressément l'auteur ou le groupe d'auteurs chez qui se trouvait cette variante. De même que les Ἀττικοί, les Τραγικοί ou des auteurs déterminés sont parfois cités de telle manière qu'à première vue ils paraissent exclus des Νεώτεροι, de même aussi les Κυκλικοί sont quelquefois opposés aux Νεώτεροι.

(1) A en A 108.
(3) V en γ 188.

(2) PROCLOS, p. 108. 47 ALLEN.
(4) *Supra*, p. 47 sqq.

Le scoliaste A rapporte que de l'union de Poseidon et d'Érinys naquit un cheval, Arion, qui eut de nombreux propriétaires, et, en dernier lieu, Adraste, l'un des Sept contre Thèbes. L'histoire se termine par les mots :

ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Κυκλικοῖς <Theb. fr. 4 A> (1).

Sur le même cheval Arion, dont Homère dit simplement qu'il était de race divine, le scoliaste T a une autre note, dont voici la partie essentielle :

Ὁ μῆρος μὲν ἀπλῶς ὅτι θειοτέρας ἦν φύσεως, οἱ δὲ Νεώτεροι Ποσειδῶνος καὶ Ἄρπυϊας αὐτὸν γενεαλογοῦσιν, οἱ δὲ ἐν τῷ Κύκλῳ <om. Allen Theb. fr. 4> Ποσειδῶνος καὶ Ἐρινύος (2).

On remarquera d'abord, en comparant la seconde note à la première, que, par Κύκλος, les scolies désignent l'ensemble des poèmes écrits par les Κυκλικοί — l'observation, on le verra (3), ne manque pas d'importance — ; on remarquera ensuite, en s'en tenant à la seconde note, que les Κυκλικοί s'écartent de l'ensemble des Νεώτεροι par un détail particulier. A Homère, qui se contente de signaler la nature divine d'Arion, s'opposent les Νεώτεροι qui ont imaginé une généalogie précise : Arion, fils du dieu Poseidon ; mais, tandis que la grande majorité d'entre eux lui donnait Harpye comme mère, les Κυκλικοί se distinguaient en la nommant Érinys. Loin de signifier que les Cycliques n'étaient point des Νεώτεροι, la scolie prouve simplement qu'Aristarque précisait, quand besoin en était, la terminologie très générale des Νεώτεροι.

Un cas tout à fait analogue se présente dans un article de l'*Etymologicon Magnum*, emprunté, je crois, à un recueil de scolies au cinquième chant de l'*Iliade*, et dont il ne subsiste aucune trace dans nos recueils actuels. Il s'agit de l'emploi du mot νεκάς au vers E 886 :

Ὁ μῆρος εἶθε λέγειν νεκάδας τὰς τῶν νεκρῶν τάξεις... οἱ δὲ Νεώτεροι καὶ τὰς τῶν ὀπλιτῶν τάξεις οὕτω καλοῦσι... πικρὰ μὲν τοῖς Κυκλικοῖς <Nost. fr. 11 A> αἱ ψυχὰι νεκάδες λέγονται (4).

(1) ABD Gen. en Ψ 346.
(3) *Infra*, p. 397.

(2) T en Ψ 347.
(4) Et. M. 600. 2.

Nous retrouvons ici la même succession de références que dans la note précédente : Homère, Νεώτεροι, Cycliques, et nous devons expliquer cette note de la même manière que la précédente, en disant que, à l'intérieur du groupe général des Νεώτεροι qui s'opposent à Homère, les Cycliques donnent au mot νεκάς un sens qui leur est propre, *l'âme d'un mort*.

IV. — DISPARITION DES NOTES RELATIVES AU CYCLE.

Les scolies homériques relatives au Cycle sont assez peu nombreuses, moins nombreuses qu'on ne s'y attendrait d'abord, étant donné l'importance que cette classe de poèmes devait avoir dans l'exégèse d'Aristarque. Je n'y ai trouvé que sept mentions des Κυκλικοί, une de « l'auteur cyclique », trois du Κύκλος, trois de l'adverbe κυκλικῶς qui sera étudié plus tard ⁽¹⁾; parmi les œuvres cycliques déterminées, le nom de la *Titanomachie* se présente une fois, celui des *Chants Cypriens* quatre fois, celui de l'*Iliou persis*, une fois, celui de la *Petite Iliade*, trois fois, celui des *Nostoi*, deux fois, et enfin celui de la *Télégonie* une fois. Ces chiffres sont trop restreints pour qu'il n'y ait point là l'indice de nombreuses lacunes; et ces lacunes sont aisément démontrables, tant par les textes que par les monuments figurés.

Chute des intermédiaires. — Ainsi nous avons deux versions sur la lance d'Achille, l'une dans les scolies de Pindare, l'autre dans les scolies d'Homère :

Schol. PIND. *Nem.* VI. 85.

(a) PINDARE ayant qualifié de ζάκοτος la lance d'Achille, le scoliaste remarque que cette épithète répond à un fait réel : cette lance, ayant deux pointes, causait deux blessures à la fois. On trouve des traces de cette même légende dans

ESCHYLE ἐν Νηρηϊοῖσι (citation <fr. 152 N²>).

SOPHOCLE ἐν Ἀχιλλέως ἐρασταῖς (citation <fr. 156 N²>).

TV en Π 142.

... οἱ δὲ πλάττονται λέγοντες ὅτι Πηλεὺς μὲν παρὰ Χείρωνος ἔμαθε τὴν χρῆσιν αὐτῆς, Ἀχιλλεύς δὲ παρὰ Πηλέως, ὁ δὲ οὐδένα ἐδίδαξεν.

⁽¹⁾ *Infra*, p. 155 sqq.

(b) μετάγουσι δὲ τὴν ἱστορίαν καὶ ὁ τῆς μικρᾶς Ἰλιάδος ἀπὸ τῆς Λέσχου μικρᾶς Ἰλιάδος λέγοντος οὕτως ποιητῆς

ἀμφὶ δὲ πόρκης

χρῦσεας ἀστράπτει καὶ ἐπ' αὐτῷ δίχροος αἰχμὴ <fr. 5 A>.

Les scolies homériques ont une lacune, car il n'y a pas de lien entre la première phrase et la citation de la *Petite Iliade*. Entre ces deux phrases a dû tomber un élément que nous trouvons dans la scolie aristarchéenne de Pindare, à savoir que Leschès avait mis entre les mains d'Achille une lance à deux pointes, dont il avait dû apprendre le maniement compliqué; et c'est de la *Petite Iliade* qu'est sortie cette légende dont les traces apparaissent chez Pindare, Eschyle et Sophocle. Si nos scolies homériques étaient plus complètes, elles feraient apparaître d'elles-mêmes un fait qui n'apparaît plus que par une comparaison de textes : Aristarque utilisait le Cycle comme intermédiaire entre Homère, d'une part, les Lyriques et les Tragiques d'autre part. Nous en avons déjà la preuve dans une autre scolie de Pindare sur la mort des Dioscures ⁽¹⁾.

Homère ayant montré Zeus pesant les sorts (κῆρε) d'Hector et d'Achille avant leur duel, les scolies nous ont gardé à ce propos une note remarquable :

(Ar.) A en X 209.

(Ar.) A en Θ 70.

ὅτι ἐντεῦθεν ἡ Ψυχοστασία Αἰσχύλου πέπλασται, ὡς τοῦ Διὸς τὰς ψυχὰς ἰστάντος, οὐ θανατηφόρους μοίρας.

ὁ δὲ Αἰσχύλος νομίσας λέγεσθαι τὰς ψυχὰς, ἐποίησε τὴν Ψυχοστασίαν, ἐν ἣ ἔστιν ὁ Ζεὺς ἰστὰς ἐν τῷ ζυγῷ τὴν τοῦ Μέμνονος καὶ Ἀχιλλέως ψυχῆν.

Aristonico, en son texte actuel, reproche à Eschyle d'avoir bâti sa psychostasie de Memnon et d'Achille sur une compréhension erronée de la κῆρ homérique. Le reproche est injuste, et ne peut guère remonter à Aristarque : car il existe, de la pesée des âmes de Memnon et d'Achille, des représentations figurées antérieures à Eschyle et dérivant de l'*Éthiopide* cyclique ⁽²⁾. Entre Homère et

⁽¹⁾ *Supra*, p. 65.

⁽²⁾ *Infra*, p. 319^a.

Eschyle, il devait donc y avoir un renvoi à l'*Éthiopide* dans la note originale d'Aristarque.

Les scolies relatives à la légende de Troïle nous permettent de suivre pour ainsi dire pas à pas ce travail de destruction. Eustathe nous donne le dernier stade de cet état de choses :

καὶ Τρωῖλον ἰππιοχάρμην ὃν φασιν ἵππους ἐν τῷ Θυμβραίῳ γυμνάζοντα λόγχῃ πεσεῖν ὑπ' Ἀχιλλέως (1).

On ne saurait imaginer plus grande imprécision : φασιν, *on dit, on rapporte*. Les scolies TV sont mieux informées :

ἐντεῦθεν Σοφοκλῆς ἐν Τρωίλῳ φησὶν αὐτὸν ὄχουθῆναι ὑπὸ Ἀχιλλέως ἵππους γυμνάζοντα παρὰ τὸ Θυμβραῖον καὶ ἀποθανεῖν (2).

D'après cela, il n'y aurait pas d'hiatus entre Homère et Sophocle, et, du premier coup, en partant du seul Homère, Sophocle aurait eu l'idée de constituer la légende très évoluée que voici :

1. Troïle exerçait ses chevaux près du temple d'Apollon Thymbraeos ;
2. Achille se livra sur Troïle à une attaque infâme (ὄχουθῆναι), dont mourut l'enfant — car tout ceci suppose que Troïle est un πᾶϊς.

La fausseté de cette affirmation apparaît à la lecture de la note d'Aristonicos au même endroit :

a) ὅτι ἐκ τοῦ εἰρῆσθαι ἰππιοχάρμην τὸν Τρωῖλον οἱ Νεώτεροι ἐφ' ἵππου <φεύγοντα καὶ> διωκόμενον <ὑπ' Ἀχιλλέως> αὐτὸν ἐποίησαν.

b) καὶ οἱ μὲν αὐτὸν παῖδα ὑποτίθενται, Ὅμηρος δὲ διὰ τοῦ ἐπιθέτου τέλειον ἄνδρα ἐμφαίνει (3).

On voit par là qu'Aristarque devait mentionner Sophocle non point seul, mais en fonction et à l'intérieur du groupe des Νεώτεροι. A ceux-ci, il reprochait d'avoir dénaturé Homère, en représentant Achille assassinant lâchement un enfant qui s'exerçait à l'équitation ; il reprochait à Sophocle sa version érotique qui dégradait Achille

(1) EUST. Ω 251 : 1348. 22.

(2) TV en Ω 257.

(3) (Ar.) A en Ω 257. Les suppléments sont de ROEMER, p. 166.

d'avantage encore. Tout cela a été mêlé dans les scolies TV, au point de devenir une erreur manifeste dans l'ensemble, alors que chaque mot pris séparément ne contient aucune inexactitude.

Sophocle et les Νεώτεροι figuraient donc ensemble dans la note originale. La seule chose qui eût rendu excusable une rédaction comme celle des scoliastes TV, c'est le cas où Sophocle aurait été cité comme le premier auteur, parmi les Νεώτεροι, racontant la légende de Troïle. Cette excuse même n'existe pas : les représentations des vases peints ont permis de reconstituer tous les éléments de la légende (1) à laquelle Sophocle a tout emprunté, hormis le caractère érotique — et cette légende se trouvait dans les *Chants Cypriens*, comme nous l'apprennent trois mots du résumé de Proclus :

καὶ Τρωῖλον φονεύει (Ἀχιλλεύς) (2).

Ici encore, l'intermédiaire cyclique a disparu de nos scolies.

Incompréhension des scoliastes et des scribes. — D'après les exemples qu'on vient de voir, et d'après les exemples qu'on a vus dans le chapitre précédent, on peut poser en principe qu'une note d'Aristarque avait le type suivant :

A. Homère.

B. Νεώτεροι. Exemples :

a) Hésiode : citations

b) [Cycliques et autres Épiques] : citations de X, Y, Z...

c) [Lyriques] : citations de X, Y, Z...

d) [Tragiques] : citations de X, Y, Z...

C'est évidemment là une forme idéale : toutes les notes d'Aristarque n'avaient pas et ne pouvaient pas toujours avoir cette forme. Elles variaient, assurément, d'après les besoins mêmes du passage à expliquer, mais, toujours, elles se coulaient dans ce moule invariable. J'ai examiné plus haut (3) d'une manière très générale comment scoliastes et scribes se comportèrent en présence de ces notes, dont une partie était pour eux lettre morte.

Il n'ont point toujours compris ce que représentaient ces Νεώτεροι qui revenaient pour ainsi dire dans toutes les notes aristarchéennes ;

(1) *Infra*, p. 305 sqq.

(2) *Supra*, p. 27 sqq, 58 sqq.

(3) PROCLOS, p. 105. 12 ALLEN.

ils comprenaient moins encore ce que pouvaient être ces Κυκλικοί ou ce Κύκλος, fréquemment cités aussi.

J'ai montré ailleurs ⁽¹⁾ le soin avec lequel Eustathe évita de parler de ces Cycliques dont il ne savait à peu près rien ; une seule fois, il se départit de sa réserve coutumière, et ce fut pour énoncer une contre-vérité manifeste. Ses collègues, les scolastes d'Homère, ceux qu'en ses propres notes, il nomme οἱ παλαιοί, n'en savent guère plus que lui, et, comme lui, ils copient machinalement les fragments cycliques qui avaient survécu au naufrage. Leur ignorance se décèle dans ce simple mot ὁ κυκλικός, que l'on a vu plus haut ⁽²⁾ : que signifie, en effet, cette manière de s'exprimer : « l'auteur cyclique », « le poète cyclique », sinon que les quatre scolastes HMQT ignoraient de quoi il s'agissait ? Elle éclate dans cette fin de note, qui se trouve dans onze manuscrits de l'*Illiade* ⁽³⁾ :

ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Πολεμωνίοις <FHG III. 118> ἢ τοῖς (οὐ ἦ τοι) Κυκλικοῖς <Cyp. fr. 10 A> καὶ ἀπὸ μέρους παρὰ Ἀλκμᾶνι τῷ λυρικῷ <fr. 13 Bgk⁴> ⁽⁴⁾.

On a beau essayer de corriger cette phrase : elle ne nous serait pas arrivée dans cet état, si ceux qui l'ont transmise avaient eu quelque notion sur le Cycle. Et cette phrase confuse est ancienne, puisque le manuscrit de Genève, qui a, textuellement, la même note que les onze autres manuscrits, a omis la phrase qu'on vient de lire, apparemment parce qu'elle était déjà incompréhensible dans son modèle.

Le hasard a voulu que ce *Genavensis* nous permette ainsi de vérifier expérimentalement la disparition d'une note sur le Cycle : mais dans combien d'autres cas, aujourd'hui indémontrables, ce fait n'a-t-il pas pu se produire, durant les sept siècles qui séparent le *Résumé des Quatre* de notre meilleur manuscrit, le Venetus A ? Le Cycle épique n'était plus lu, plus copié — et Aristarque, par ses critiques perpétuelles, a beaucoup contribué à cet état de choses. Scribes et scolastes laissèrent peu à peu tomber des allusions qui ne leur rappelaient plus rien ; et, la lacune compromettant souvent l'équilibre même

⁽¹⁾ *Eustathe et le Cycle épique*, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 460-465.

⁽²⁾ *Supra*, p. 65.

⁽³⁾ Liste dans ALLEN, *Class. Review*, 1913, p. 190.

⁽⁴⁾ AD en Γ' 242.

de la note où elle se produisait, d'autres scribes achevèrent de défigurer, en essayant de la comprendre, une pensée déjà ébréchée par les lacunes.

Logographes, Mythographes, Historiens. — A une certaine époque, variable d'après le contenu même des notes, on se trouva en présence de scolies tronquées, du type :

A. Homère.

B. Νεώτεροι : a) Hésiode ; b) Tragiques,

où avait disparu le moyen terme cyclique. Or, ceux qui recopiaient ou étudiaient ces notes ne furent pas sans remarquer l'hiatus entre Homère et les Tragiques, ou entre Hésiode et les Tragiques. Et, comme les poètes intermédiaires avaient disparu, ou ne se lisaient plus, on s'avisait de boucher les trous par des renvois à des auteurs subsistants et encore lus, qui avaient rapporté les mêmes légendes. C'est à partir d'alors, je crois, qu'entrèrent dans les notes aristarchéennes des extraits de Logographes, de Mythographes et d'Historiens. Cette transformation ne se fit pas d'un seul coup ; elle fut lente et progressive, et nous pouvons assez bien en suivre les étapes :

1. Les œuvres cycliques sont lues de moins en moins ;
2. Les allusions à ces œuvres n'étant plus comprises, les scribes et les scolastes laissent tomber un grand nombre d'auteurs cycliques ;
3. La perte graduelle du sens de Νεώτεροι amène la chute des allusions à cette classe de poètes.

Ces trois causes combinées ont amené, dans un grand nombre de notes aristarchéennes plus délabrées que d'autres, les renvois aux Logographes, Mythographes et Historiens. Voyons avec un peu plus de détail ces différents phénomènes.

1. *Disparition des œuvres du Cycle.* — Il nous est évidemment difficile, sinon impossible, de dire à partir de quel moment on a commencé à ne plus lire le Cycle épique ; mais nous avons au moins quelques indices sur sa disparition définitive. Dans son commentaire des *Analytica posteriora* d'Aristote, Philoponus, parlant des épopées cycliques, écrit ceci :

γεγράφαι γοῦν τινες περὶ τοῦ Κύκλου, ἀναγράφοντες πόσοι τε ποιηταὶ γεγόνασι καὶ τί ἕκαστος ἔγραψε καὶ πόσοι στίχοι

ἐκάστου ποιήματος καὶ τὴν τούτων τάξιν, τίνα τε πρῶτα δεῖ
μανθάνειν καὶ δευτέρα καὶ ἐφεξῆς.

Πεισάνδρου δὲ τὴν αὐτὴν πραγματείαν ποιησαμένου, λέγω δὴ
πλείστην ἱστορίαν κατὰ τάξιν συναγ(α)γόντος. ἀντιποιησα-
μένου δὲ καὶ εὐπειρίας, καταφρονηθῆναί φασι τὰ τῶν πρὸ αὐτοῦ
ποιητῶν συγγράμματα· διὸ μὴδὲ εὐρίσκεσθαι τὰ ποιήματα τὰ
ἐν τοῖς κύκλοις ἀναγεγραμμένα (1).

Les œuvres du Cycle n'étaient déjà plus lues à l'époque de ce
Pisandre, qui vivait sous le règne d'Alexandre-Sévère (222-235);
elles avaient complètement disparu à l'époque de Philoponus
(début du VI^e siècle) qui n'en parle déjà plus que comme d'un
lointain souvenir. D'autre part, Photius nous rapporte que Proclus
en avait parlé aussi dans sa *Chrestomathie* :

λέγει δὲ ὡς τοῦ ἐπικοῦ κύκλου τὰ ποιήματα δισώζεται καὶ
σπουδάζεται τοῖς πολλοῖς οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν ὡς διὰ
τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων (2).

Les poèmes existaient donc encore à l'époque de l'auteur de la
Chrestomathie, mais on les tenait en médiocre estime à cause de leur
style. Or, d'après Philoponus, c'est précisément pour cette raison que
Pisandre, au début du troisième siècle, en fit une compilation ver-
sifiée au goût du jour. Ces deux textes se complètent très heureuse-
ment — et ils établissent un fait capital, dont on a des preuves par
ailleurs, que l'auteur de la *Chrestomathie* n'est point Proclus le Néo-
platonicien du V^e siècle, mais un grammairien Proclus du deuxième
siècle de notre ère.

Il résulte de tout ceci, qu'au moment où parut le *Résumé des
Quatre*, peu de gens devaient encore être à même de parler des poèmes
cycliques en connaissance de cause.

2. *Disparition des allusions aux Κυκλικοί.* — On commença
donc à insérer dans les notes aristarchéennes contenant des Κυκλικοί,
des renvois à des œuvres d'auteurs, mieux connus et lus davantage,

(1) IOAN. PHILOPONI in *An. post. comm. ed.* M. WALLIES, Berlin, 1909,
p. 156-157. Cf. L. PARMONTIER, *L'épigramme du tombeau de Midas*, Bruxelles,
Lamartin, 1914, p. 41-43, et ce que j'en ai dit moi-même Rev. belge de Phil.
et d'Hist., V, 1926, p. 135 et p. 303.

(2) PHOT., *Bibl. Cod.* 239, p. 97. 8 ALLEN.

parlant du même sujet. Ce fut d'abord sous la forme d'une simple
addition, qui, des marges ou des interlignes, finit par passer dans le
texte. Un exemple caractéristique nous est donné par la fin de
scolie déjà citée plus haut :

ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Πολεμωνίοις <FHG III, 118> ἢ τοῖς
Κυκλικοῖς <Cypr. fr. 10 A> καὶ ἀπὸ μέρους παρὰ Ἀλκμᾶνι
τῷ λυρικῷ <fr. 13 B 3k⁴>.

A la note aristarchéenne originale, mentionnant les Cycliques et
Alcman, un lecteur aura ajouté le renvoi à un passage de l'historien
Polémon (260-185) (1), et, de copie en copie, le texte devint l'incom-
préhensible mélange qu'il constitue aujourd'hui.

Le Cycle passe au second plan, comme une autorité de moindre
importance qu'un Logographe :

Φερεκύδης <fr. 94> δὲ φησιν ὅτι Ἄνιος ἐπεισε τοὺς Ἕλληνας
παραγενομένους πρὸς αὐτὸν αὐτοῦ μένειν τὰ θ' ἔτη· δεδόσθαι
δὲ αὐτοῖς παρὰ τῶν θεῶν τῷ δεκάτῳ ἔτει πορθῆσαι τὴν Ἴλιον·
ὑπέσχετο δὲ αὐτοῖς ὑπὸ τῶν θυγατέρων αὐτοῦ τραφήσεσθαι.
ἔστι δὲ τοῦτο καὶ παρὰ τοῖς τὰ Κύπρια πεποιηκόσι
<fr. 20 A>.
μένηται δὲ καὶ Καλλίμαχος τῶν Ἄνιου θυγατέρων ἐν τοῖς
Αἰτίοις (2) <om. Schli.>.

Phérécyde devient une autorité qu'on cite sur le même plan que les
poètes :

οὔτε Ὀμηρος, οὔτε Ἡσίοδος <fr. 50 Rz³>, οὔτε Φερεκύδης
<fr. 64> λέγουσιν τὸν Ἰφικλον σὺν τοῖς Ἀργοναύταις (3).

Jusqu'à présent, nous avons vu la faute restant au stade de simple
faute : voyons-la se développer.

Gen. en E 126.

ABDTV en E 126.

Τυδεὺς ὁ Οἰωνέως ἐν τῷ Θη- Φασὶν ἐν τῷ Θηβαϊκῷ πολέμῳ
βαϊκῷ πολέμῳ ὑπὸ Μελανίππου Τυδέα τρωθέντα ὑπὸ Μελανίπι-
του Ἀστάκου ἐτρώθη. Ἀμφιά- που τοῦ Ἀστάκου σφόδρα

(1) Cf. MÜLLER, F. H. G., III, p. 118-119.

(2) Schol. LYCOPHR. 570.

(3) Schol. A. RH. I, 45.

ρως δὲ κτείνας τὸν Μελάνιπ-
πον τὴν κεφαλὴν ἐκόμισε (Τυ-
δεῖ) καὶ ἀνοίξας αὐτὴν ὁ Τυ-
δεὺς τὸν ἐγκέφαλον ἔρροφε ἀπὸ
θυμοῦ. Ἀθηνᾶ δὲ κομίζουσα
Τυδεῖ ἀθανασίαν, ἰδοῦσα τὸ
μίασμα ἀπεστράφη αὐτόν. Τυ-
δεὺς δὲ γνοὺς ἐδεήθη τῆς θεοῦ
ἵνα κἂν τῷ παιδί αὐτοῦ πα-
ράσχη τὴν ἀθανασίαν.

ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Κυκλι-
κοῖς <deest in edd.>

Cette confrontation démontre l'excellence du manuscrit de Genève qui, seul, a conservé la leçon originale, alors que tous les autres dérivent d'une archétype fautif, remontant lui-même à un modèle où il faut supposer cette phrase :

ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Κυκλικοῖς καὶ παρὰ Φερεκύδει.

L'allusion à Phérécyde, ajoutée en marge par quelque lecteur instruit, aura passé dans le texte sous la plume d'un scribe consciencieux ; en présence de cette phrase, un autre scribe, ignorant du Cycle, n'en aura conservé que le second élément — et c'est ainsi que la mention de Phérécyde finit par expulser de la note aristarchéenne la mention des Cycliques. C'est le cas encore, pour le même Phérécyde, si l'on compare les scolies d'Homère et les scolies d'Euripide sur la légende d'Argus : le gardien d'Io était fils de Mycéné et d'Arestor, d'après le Cycle épique — disent les scolies d'Homère — d'après Phérécyde — disent les scolies d'Euripide ⁽¹⁾.

Ce qui est vrai de Phérécyde est également vrai d'Hellanicos. On a vu comment les scolies homériques en Γ 242 racontent le rapt d'Hélène par Thésée et la vengeance des Dioscures, en citant, notamment, le témoignage des Cycliques ⁽²⁾ : les mêmes scolies racontent la même histoire cent vers plus haut, avec l'incise ὡς γὰρ ἱστορεῖ Ἑλλάνικος <fr. 74> ⁽³⁾.

ἀγανακτῆσαι. Ἀμφιάρεων δὲ
φονεύσαντα αὐτὸν δοῦναι τὴν
κεφαλὴν Τυδεῖ τὸν δὲ δίκην
θηρὸς ἀναπτύξαντα ῥοφεῖν ὑπὸ
θυμοῦ. κατ' ἐκεῖνο δὲ καιροῦ
παρεῖναι Ἀθηνᾶν ἀθανασίαν
αὐτῷ φέρουσαν ἐξ οὐρανοῦ, καὶ
διὰ τὸ μῦθος ἀπεστράφθαι. τὸν
δὲ θεασάμενον παρακαλέσαι
κἂν τῷ παιδί αὐτοῦ χάρισσασθαι
τὴν ἀθανασίαν.

Ἱστορεῖ Φερεκύδης <fr. 51>.

Il en va de même pour Acousilaos. Nous étudierons plus loin ⁽⁴⁾ les différents textes relatifs à la légende de la grappe d'or que Zeus donna en échange de Ganymède. Cette grappe jouait un certain rôle, parce que, grâce à elle, Eurypyle, fils de Téléphe, devenait l'allié des Troyens. C'est par les scoliastes d'Euripide que nous savons que cette légende figurait dans la *Petite Iliade*, par eux que nous savons qu'Euripide a suivi la version du poème cyclique, par eux que nous connaissons quatre vers du poème. Au lieu de tout cela, les scolies de l'*Odyssée* racontent la même légende avec la conclusion : ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Ἀκουσιλάω <fr. 27> ⁽⁵⁾.

C'est aussi le cas pour Asclépiadès qui, dans ses *Tragodoumena*, avait résumé les légendes épiques utilisées par les Tragiques. Les scolies d'Homère ont gardé des traces des recherches que fit Aristarque sur la légende cyclique d'Ériphylé, femme d'Amphiaraos et mère d'Alcméon ⁽⁶⁾ : or, pour le contenu même de cette légende, les scolies ne nous donnent pas d'autre source qu'Asclépiadès : ἡ ἱστορία παρὰ Ἀσκληπιάδῃ <fr. 23> ⁽⁷⁾. Nous verrons plus loin ⁽⁸⁾ que les *Chants Cypriens* avaient ceci de caractéristique qu'ils faisaient naître Hélène d'un œuf, fruit de l'union de Zeus-cygne avec Némésis-oie. Les scoliastes homériques n'ont pas très bien compris cette histoire, qu'ils ont embrouillée, en gardant cependant l'indication générale des Νεώτεροι ; Eustathe a copié maladroitement Athénée : mais le délabrement est plus grand encore dans une scolie d'Hésiode sur la déesse Némésis :

Ὅμηρος τὸ μὲν πραγμα οἶδε, τὴν δὲ θεὸν οὐ. Ἀσκληπιάδης δὲ ἐν τοῖς Τραγωδομένοισι <fr. 14> φησὶν εἰς κύκνον μεταβληθέντα τὸν Δία Νεμέσει μιγῆναι ⁽⁹⁾.

Tout comme Acousilaos, Hellanicos et Phérécyde dans les exemples précédents, Asclépiadès tient ici la place des Cycliques disparus. Cette constatation a pour nous une certaine importance, puisque, au besoin, le témoignage de ces auteurs nous donne des indications précieuses sur le Cycle lui-même, dont ils ont résumé le contenu.

3. *Disparition des allusions aux Νεώτεροι*. — Un pas de plus fut fait dans la voie de la destruction, lorsque les Νεώτεροι

⁽¹⁾ *Infra*, p. 396.
⁽²⁾ AD en Γ 144.

⁽²⁾ *Supra*, p. 74.

⁽⁴⁾ *Infra*, p. 342 sqq.
⁽⁵⁾ *Infra*, p. 225 sqq.
⁽⁶⁾ *Infra*, p. 267 sqq.

⁽⁷⁾ QV en λ 520.
⁽⁸⁾ V en λ 326.
⁽⁹⁾ Schol. HES. *Theog.* 223.

eux-mêmes durent céder la place aux Logographes et aux Mythographes. Les exemples de Phérécyde abondent. Ainsi :

H en λ 260.

V en τ 518.

Νυχτέως αὐτήν (Ἀντιόπην) οἱ (Ἀντιόπη) τῆς Νυχτέως Ζεὺς μίγ-
Νεώτεροι ἱστοροῦσιν. νυται... ὡς φησιν Φερεκύδης
<fr. 102>.

Veut-on d'autres exemples du même historien ? Aux Νεώτεροι d'Aristonicos pour l'histoire de Sisyphe (1) correspond un : ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει <fr. 78> chez le scoliaste A (2) ; aux Νεώτεροι de deux scolies (3) et d'Eustathe (4) pour l'histoire d'Ariane et de Thésée correspond pareillement un : ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκύδει <fr. 106> chez le scoliaste V (5) ; et pareillement, dans la légende des Actorides, Phérécyde a éliminé les Νεώτεροι de nos scolies (6).

Asclépiadès joue le même rôle, témoin cette note sur Pégase, coursier de l'Aurore :

EUST. Λ 2 : 826. 22.

ABD en Z 155.

... Ἡὼ... ἔποχον οὖσαν κατὰ ... τὸν δὲ ἵππον (Πήγασον) λα-
τὸν μῦθον, ἢ ξυνωρίδι ἵππων βεῖν τὴν Ἡὼ δεηθεῖσαν τοῦ
καθ' Ὅμηρον <ψ 246> Λάμπου Διὸς δῶρον πρὸς τὸ ἀκόπως
καὶ Φαέθοντος, ἢ τῷ Πηγάσῳ περιέμεναι τὰς τοῦ κόσμου πε-
κατὰ τοὺς Νεωτέρους. ριόδους· ἡ δὲ ἱστορία παρὰ
'Ἀσκληπιάδῃ ἐν Τραγωδοῦ-
μένοις <fr. 12>.

La chose n'est pas moins vraie pour Ératosthène. Par la *Chrestomathie* de Proclus, nous savons que les *Nostoi* cycliques racontaient le retour de Néoptolème et son séjour chez les Molosses en Épire ; par le scoliaste V de l'*Odyssée* (7) et par Eustathe (8), nous savons que c'était là une légende des Νεώτεροι. Or, six manuscrits odysseens rapportent la légende de Néoptolème, son retour, son séjour chez les Molosses, avec cette indication de source : ὡς ἱστορεῖ Ἐρατοσθένης (9).

(1) (Ar.) A en Z 153.

(2) BQ et V en λ 325.

(3) V en λ 321.

(4) V en γ 188.

(5) EHMQR en γ 188.

(6) A en Z 153.

(7) EUST. λ 324 : 1688. 48.

(8) *Infra*, p. 208-209.

(9) EUST. γ 188 : 1463. 21.

4. A quelle époque remontent ces remaniements des notes aristarchiennes ? — Ainsi donc, les allusions aux Cycliques d'abord, les allusions aux Νεώτεροι ensuite, furent progressivement remplacées par des renvois aux Logographes, Mythographes et Historiens. Il faut voir là l'œuvre des successeurs d'Aristarque : car lui-même, ayant lu et annoté les poètes en général et les Cycliques en particulier, n'avait nul besoin d'un recours aux prosateurs pour déterminer le contenu exact des légendes épiques. Qui donc a eu le premier l'idée d'utiliser ces sources qu'Aristarque avait dédaignées ?

C'est peut-être déjà Aristonicos lui-même, lorsqu'il était à court d'information :

BLTV en Π 175.

(Ar.) A en Π 175.

... οὐκ οἶδεν ὁ ποιητὴς Πηλέα ὅτι Φερεκύδης <fr. 17> τὴν
ἑτέρα συνελθόντα γυναικί· οἱ Πολυδώραν φησὶν ἀδελφὴν Ἄ-
δὲ Νεώτεροι ἀδελφιδοῦν χιλλέως· οὐκ ἔστι δὲ καθ'
(Μενέσθιον) αὐτοῦ (Ἀχιλλέως) Ὅμηρον διαβεβαιώσασθαι.
λέγουσιν.

Je dis « peut-être », parce que, dans l'état actuel de nos textes, on ne peut pas toujours imputer à Aristonicos lui-même ce que lui font dire nos scolies, et Aristonicos doit bénéficier du doute dans lequel nous nous trouvons.

Mais la chose est certaine pour Didyme, car nous avons ici un texte affirmatif :

Δίδυμος παρατίθεται Φερεκύδην <fr. 31> μὲν λέγοντα
αὐτὴν τὴν Πέλοπος Ἀμφιβίαν· Ἡσίοδος <fr. 97 Rz³> δὲ
'Ἀντιβίαν τὴν Ἀμφιδάμαντος ἀποφαίνεται (1).

C'est une preuve nouvelle du rapide démembrement de l'œuvre d'Aristarque, même entre les mains de celui qui avait le plus fait pour la sauver.

(1) A en T 116.

CHAPITRE III.

DEUX PRINCIPES D'EXÉGÈSE.

Dans le présent travail, qui n'étudie l'exégèse d'Aristarque que par rapport aux légendes cycliques, on ne doit point chercher un inventaire méthodique des principes sur lesquels elle était fondée. Il existe un livre excellent sur la matière, celui de Roemer — et je ne veux point redire tout ce que ce fin connaisseur d'Aristarque a si bien mis en lumière. Mais, pour la clarté même de la seconde partie, il est indispensable d'attirer ici l'attention sur deux aspects de l'exégèse aristarchéenne. D'après le premier de ces principes, les *Νεώτεροι* ont généralement compris Homère d'une façon erronée, et sont partis de là pour renouveler, à leur manière, les légendes et le vocabulaire homériques — ou, si l'on aime mieux, les *Νεώτεροι* ne sont, le plus souvent, que des imitateurs maladroits d'Homère. D'après le second principe — en réalité, un corollaire du premier — on ne peut pas utiliser le témoignage des *Νεώτεροι* pour interpréter l'*Iliade* et l'*Odyssée*. C'est l'étude de ces deux principes qui forme la matière du présent chapitre.

I. — LES *Νεώτεροι* IMITATEURS MALADROITS D'HOMÈRE.

Les *Νεώτεροι* en général. — Les faits de vocabulaire proprement dit ne sont pas extrêmement nombreux, et beaucoup d'entre eux échappent à notre contrôle, parce que nous avons trop peu de fragments directs des épopées cycliques pour pouvoir établir des comparaisons. Je n'en citerai qu'un seul ici, à titre d'exemple, l'étude de l'adjectif *λευγαλέος*.

Achille, poursuivi par les flots du Xanthe, croit sa dernière heure arrivée ; il songe à la mort glorieuse que lui avait prédite sa mère, et il l'oppose à la mort *λευγαλέος* qui le menace. Aristonicos note en ce passage :

ὅτι ἐκ τούτου οἱ *Νεώτεροι* ἐξεδέξαντο *λευγαλέον* τὸν *δίωγον* (1).

(1) (Ar.) A en Φ 281.

De là viendrait donc que, chez les Νεώτεροι, l'adjectif λευγαλέος a pris le sens de *mouillé, humide*, et Aristonicos le répète encore en deux autres endroits (1). La remarque d'Aristarque était dirigée, notamment, contre Hésiode, ainsi que nous l'apprend le scoliaste T :

λευγαλέφ] χαλεπῶ, οὐ διύγρω, ὡς Ἡσίοδος (2),

et contre Sophocle, comme nous l'apprennent Photius :

λευγαλέα · διάβροχος, οὕτω Σοφοκλής (3)

et l'*Etymologicon Magnum* :

λευγαλέον · τὸ ὑγρὸν, Σοφοκλής <fr. 717 N²> · « μύρω λευγαλέφ » (4).

Les légendes sont richement représentées, ainsi celles de Méléagre et de Thamyris, qui se trouvaient dans la *Minyade*. Méléagre était fils d'Oeneus, et Homère disait de lui dans le Catalogue des Étoliens :

les magnanimes fils d'Oeneus ne sont plus ; lui-même a terminé sa carrière et le blond Méléagre est mort (5).

Les Aristarchéens remarquaient qu'Homère parlait ici de Méléagre κατ' ἐξοχήν parmi les fils d'Oeneus :

Ἔπερ οὐ νοήσαντες οἱ Νεώτεροι τὸν Μελέαγρον Ἄρεως ἔντα κεχωρίσθαι τῶν Οἰνειδῶν ἔδοξαν (6).

Et ainsi une légende naquit d'une particularité mal comprise du style homérique.

Les Muses, rencontrant Thamyris, s'irritèrent contre l'insolent qui osa les provoquer, et le rendirent πηρός, nous dit Homère (7) :

ὅτι πηρὸν οὐ τυφλόν, ὡς ἀπεδέξαντο οἱ Νεώτεροι, ἀλλὰ τῆς ῥῥῆς πηρόν (8).

L'aveuglement de Thamyris, raconté par les Νεώτεροι, reposait donc sur un contresens.

(1) (Ar.) A en I 119, Y 109.

(2) PHOT. *Lex. s. v. λευγαλέα*.

(3) B 861.

(4) HEROD., *περὶ σιγμ.*, *Rh. gr.* VIII, 604 WALTZ.

(5) B 599.

(6) T en Φ 281.

(7) Et. M. 561. 27.

(8) (Ar.) A en B 599.

Examinons une autre légende, celle de l'agneau d'or du troupeau de Thyeste, racontée dans l'*Alcméonide*. Homère applique à Thyeste l'épithète πολύαρνι :

... τὸ δὲ ἐπιθέτον Θυέστου ὅτι πολύαρνος ἦν ἐγέννησε τὸν μῦθον τὸν περὶ τῆς χρυσῆς ἀρνός (1).

L'idée se retrouve plus complète dans le scoliaste LT :

πέπλασται οὖν τοῖς Νεωτέροις τὰ περὶ Οἰνόμαον καὶ τὴν χρυσῆν ἄρνα (2).

C'était donc encore une légende des Νεώτεροι, née d'une épithète homérique mal comprise.

Les exemples les plus nombreux nous viennent naturellement du groupe des épopées troyennes : nous n'avons qu'à les passer en revue.

Thétis, dans Homère, se plaint que Zeus, contre son gré, l'ait soumise à la couche d'un mortel :

ἐν τεῦθεν οἱ Νεώτεροι τὰς μεταμορφώσεις αὐτῆς φασιν (3).

Aristarque avait essayé de prouver que, dans Homère, πάλιν signifie non point *de nouveau*, mais *en arrière*. Or, Achille disait à Agamemnon :

Jé pense que nous rentrerons παλιμπλαγχθέντας dans nos joyers (4),

ce qui, chez un autre poète, aurait pu signifier : *ayant erré une seconde fois*, mais qui, chez Homère, ne pouvait signifier que : *ayant erré en arrière, ayant fait demi-tour pour errer*. Là-dessus, note un peu embrouillée du scoliaste A :

οἱ νεώτεροι ποιηταὶ ἐν τεῦθεν σημειοῦνται ἱστοροῦντες τὰ περὶ τὴν Μυσίαν (5),

note plus claire d'Aristonicos :

πρὸς τὴν τῶν Νεωτέρων ἱστορίαν, ὅτι ἐν τεῦθεν τὴν κατὰ Μυσίαν ἱστορίαν ἐπλασαν (6).

(1) BLT en B 103.

(2) TV en Σ 434.

(3) A en A 59.

(4) LT en B 104.

(5) A 59.

(6) (Ar.) A* en A 59.

Dans un violent discours adressé à Calchas, Agamemnon reproche au devin de n'avoir jamais rien dit ni fait d'utile :

έντεῦθεν οἱ Νεώτεροι ὀρμηθέντες ἱστοροῦσιν ὅτι... (1).

dit le scoliaste A, en commençant le récit du sacrifice d'Iphigénie.

On a déjà vu qu'Homère ayant donné à Troïle l'épithète d'ἰππιόχαρμης,

τὸν Τρωῖλον οἱ Νεώτεροι ἐφ' ἵππου <φεύγοντα καὶ> διωκόμενον <ὑπ' Ἀχιλλέως> αὐτὸν ἐποίησαν (2).

Homère imaginait Ménélas portant le cadavre de Patrocle hors de la mêlée, et les deux Ajax repoussant les Troyens :

ὅτι έντεῦθεν τοῖς Νεωτέροις ὁ βασταζόμενος Ἀχιλλεύς ὑπ' Αἴαντος, ὑπερασπίζων δὲ Ὀδυσσεὺς παρήκται (3).

Le scoliaste du manuscrit de Genève nous dit que chez les Νεώτεροι, le grand Ajax était représenté comme invulnérable (4) ; les scolies TV nous apprennent d'où vient la légende :

τοῦτο δὲ ὑπονοοῦσι διὰ τὸ μηδέποτε παρ' Ὀμήρῳ τετρῶσθαι αὐτόν (5).

Hector se demande ce que deviendrait Andromaque, s'il venait à mourir ; il se la représente, esclave de quelque Grec, obligée d'aller puiser de l'eau à la fontaine :

ὅτι κατὰ τὸ προστυχὸν οὕτως εἰπόντος Ὀμήρου, οἱ Νεώτεροι τῷ ὄντι ὑδροφοροῦσαν εἰσάγουσιν αὐτήν (6).

Un passage de l'*Odyssée* montrait Agamemnon tué comme un bœuf à la crèche :

οἱ Νεώτεροι μὴ νοήσαντες τὸ παρ' Ὀμήρῳ... προσέθηκται ὅτι καὶ πελέκει ἀνηρέθη (7).

(1) A en A 108.

(2) (Ar.) A en P 719.

(3) TV en Ξ 404.

(7) Schol. MAB EUR. Hec. 1279.

(2) (Ar.) A en Ω 257. Cf. *supra*, p. 72.

(4) Gen. en Ξ 406.

(6) (Ar.) A en Z 457.

Homère qualifiait Sisyphe de κέρδιστος, ce qui signifie *très intelligent* :

οἱ δὲ Νεώτεροι τὸν φιλοκερδῆ ἐξεδέξαντο (1),

nous dit Aristonico, qu'il faut compléter par un scoliaste d'Aristophane :

δριμύν τινα καὶ πανοῦργον παραδεδώκασιν οἱ <νεώτεροι> ποιηταὶ τὸν Σίσυφον, διὰ μιᾶς λέξεως παρ' Ὀμήρου δεδιδαγμένοι (2).

Homère parle de la laine (πίλος) qui doublait l'intérieur du casque d'Ulysse :

οἱ δὲ Νεώτεροι ὡς ἰδίον τι ἀκούσαντες ένταῦθα τὸ τοῦ πιλίου... (3),

rapporte Eustathe dans la curieuse note que l'on a déjà vue plus haut (4).

La mère d'Ulysse raconte, dans la *Nekyia*, qu'elle est morte de chagrin à regretter son fils absent (5) ; et Eumée dit qu'elle est morte du deuil de son vaillant fils (6) ; les deux passages homériques nous valent cette note d'Aristonico :

ὅτι οὐχ ὡς οἱ Νεώτεροὶ φασιν αὐτὴν ἀπάγξασθαι παρὰ Ναυπλίου πεπυσμένην τὴν Ὀδυσσεὺς τελευτήν. οἱ διεσφάλησαν παρὰ τοῦ συμβάτου... (7).

Homère ayant qualifié Scylla d'*aboyeuse*,

ένθεν αὐτῇ κυνῶν μὲν κεφαλὰς οἱ Νεώτεροι περιέπλασαν (8).

Ce qu'on vient de voir pour οἱ Νεώτεροι s'applique naturellement aussi à οἱ μεθ' Ὀμηρον (ποιηταί), puisque c'est là une simple transposition du mot technique οἱ Νεώτεροι. Je n'en citerai que deux exemples.

(1) (Ar.) A en Z 153.

(2) EUST. K 265 : 804. 17.

(3) λ 197.

(7) (Ar.) HQ en λ 202.

(2) Schol. ARIST. Ach. 391.

(4) *Supra*, p. 32.

(6) o 358-359.

(8) (Ar.) HQ en μ 86.

Homère dit que le Scamandre, charriant les guerriers tués par Achille, mugissait comme un taureau :

ἐν τεῦθεν δὲ κινηθέντες οἱ μεθ' Ὀμηρον ποιηταὶ ταυρο-
μόρφους λέγουσιν εἶναι τοὺς ποταμούς (1).

Il faut rapprocher de celle-là une autre scolie, où l'on raconte, d'après Pindare, comment, pour obtenir Déjanire, Héraclès dut lutter avec l'Achéloüs :

καταλαβὼν δὲ μνηστεύμενον τὴν κόρην Ἀχελῶον τὸν πλησίον
ποταμόν, διεπάλαισεν αὐτῷ ταύρου μορφήν ἔχοντι (2).

Andromaque, pleurant sur le cadavre d'Hector, songe au triste avenir de son fils ; elle le voit précipité par un Grec du haut des murs :

ὅτι ἐν τεῦθεν κινηθέντες οἱ μεθ' Ὀμηρον ποιηταὶ ῥιπτό-
μενον κατὰ τοῦ τείχους ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων εἰσάγουσι τὸν
'Αστυάνακτα (3).

Οἱ Τραγικοί. — Le même système semble avoir été appliqué par Aristarque au groupe des Τραγικοί. Le seul exemple que j'en connaisse me paraît un remaniement d'une note aristarchéenne où les Tragiques se trouvaient cités parmi d'autres Νεώτεροι (4). Il s'agit du passage homérique, où Priam, pour détourner Hector d'aller combattre Achille, lui fait le tableau émouvant des malheurs d'une ville assiégée. « Je verrai », dit Priam,

Je verrai mes fils immolés, mes filles captives, leurs couches nuptiales renversées, leurs tout jeunes enfants précipités à terre au milieu du tumulte, mes brus entraînés par les mains outrageantes des Grecs...

Le scoliaste TV donne la note suivante :

ἐν τεῦθεν ὁ περὶ Κασσάνδρας καὶ Ἀστυάνακτος ἐρρῦη μῦθος
παρὰ τοῖς Τραγικοῖς (5).

Auteurs cités nommément. — Des auteurs déterminés sont aussi accusés d'avoir maladroitement imité Homère, d'après nos

(1) ABD en Φ 237.

(2) (Ar.) A en Ω 735.

(3) TV en X 63.

(2) ABD en Φ 194.

(4) *Supra*, p. 52.

recueils de scolies, soit que, réellement, Aristarque les ait attaqués en particulier et en ne citant qu'eux, soit plutôt que nous ayons affaire au dernier débris d'une note plus vaste où Aristarque citait ceux-là parmi d'autres Νεώτεροι.

Hésiode. — La plupart de ces remarques ont Hésiode pour victime. Ce n'est point, je crois, qu'Aristarque l'eût critiqué de préférence à d'autres : c'est bien plutôt parce que les abrégiateurs ont conservé ce nom qui, avec ceux des Tragiques, leur était plus familier que d'autres.

Arès, faisant allusion à Athéna, dit à Zeus :

ἐπεὶ αὐτὸς ἐγείναο παῖδ' ἀίδηλον (1).

Le mot αὐτός nous vaut cette remarque du scoliaste T :

τοῦτο δέδωκεν ἀφορμὴν Ἡσιόδῳ εἰπεῖν : « αὐτὸς δ' ἐκ
κεφαλῆς » <Th. 924> · νῦν γὰρ τὸ αὐτὸς ἀντὶ τοῦ μόνος φησὶν,
ὅπερ οὐκ οἶδεν ὁ ποιητῆς (2).

En θ 362, Homère montrait Aphrodite s'envolant vers la Chypre :

οὗτος ὁ στίχος ἐπλάνησε τὸν Ἡσιόδον εἰπεῖν Κυπρογένειαν
<Th. 199> τὴν Ἀφροδίτην (3).

D'après l'*Odyssée* (η 55), Arété « a reçu le jour des mêmes père et mère qui furent les parents du roi Alcinoos » :

τὸ δὲ (citatur η 55) ἐπεισε, φασὶν (4), τὸν Ἡσιόδον <fr. 71 Rz>
ἀδελφὴν Ἀλκινόου τὴν Ἀρέτην ὑπολαβεῖν (5).

Homère ayant donné aux deux fils d'Actor le second nom de Μολιόνε, Aristonicos conclut :

ὅτι ἐν τεῦθεν Ἡσιόδος <fr. 12 Rz> Ἄκτορος κατ' ἐπίκλησιν
καὶ Μολιόνης αὐτοὺς γεγενεαλόγηκεν, γόνῳ δὲ Ποσειδῶνος
οὐδέποτε δὲ Ὀμηρος ἀπὸ μητρὸς σχηματίζει (6).

(1) E 880.

(2) Cod. Vind. 56 en θ 362.

(3) Sc. les scoliastes d'Homère : voir, en effet, BPQVind. en η 54.

(4) EUST. η 65 : 1567. 62.

(2) T en E 880.

(6) (Ar.) A en Λ 750.

Homère avait montré Thétis auprès de « son vieux père », et, autour d'elle, les déesses Néréides :

έντεῦθεν πλανηθέντες οἱ περὶ Ἑσίοδον <Th. 244> Νηρέως
ἀνέγραψαν θυγατέρα καὶ Θετίην... (1).

Il n'est pas sans intérêt, à ce propos, de constater que le nom de Νηρεύς ne figure point dans les poèmes homériques.

Achille, consolant Priam, lui dit que, devant le seuil de Zeus, se dressent deux *pithoi*, l'un contenant le bien, l'autre le mal :

ὅτι έντεῦθεν Ἑσίοδω (Op. 94) τὸ περὶ τοῦ πίθου μύθευμα (2).

En parlant des Troyens, Homère avait dit πεφυζότες :

ὅθεν ἄφυζαν τὸν λέοντα Ἑσίοδος <fr. 235 Rz³> φησιν (3).

Citons, pour terminer, un exemple qui montre comment Porphyre appliquait ce principe d'Aristarque. Homère dit quelque part (α 365) : *les salles pleines d'ombre, mégaras ombragées* :

ὅτι δ'έντεῦθεν λαβῶν Ἑσίοδος <fr. 96⁸ Rz³> καὶ τὰ Μέγαρα
τὴν χώραν σκιέεντα ἔφη, ὁ Πορφύριος δηλοῖ (4).

Stésichore. — D'après Homère, on eût dit d'Hector qu'il n'était point fils d'un homme mortel, mais d'un dieu :

Στησίχορος <fr. 69 Bgk⁴> Ἀπόλλωνος αὐτόν φησιν, οὐ νοήσας
τὴν ὑπερβολήν (5).

Simonide. — Homère donnait à Apollon l'épithète ἑκατηβελέτας :

Ὅμηρου ἑκατηβελέτην εἰπόντος τὸν Ἀπόλλωνα, μυθεύεσθαι τὸν
Σιμωνίδην <fr. 26⁴ Bgk⁴> ὡς ἑκατὸν βέλεσιν ἀνεῖλεν ὁ Ἀπόλλων
τὸν ἐν Πυθοῖ δράκοντα... (6).

Mélanippidès. — Zeus voulait, dit Homère, glorifier Thétis et son fils magnanime :

έντεῦθεν δὲ Μελανιπίδης <fr. 9 Bgk⁴> κύουσαν ἀπὸ Διὸς Θετίην

(1) TV en Σ 38.
(2) AT en Φ 528.
(3) V en Ω 259.

(2) (Ar.) A en Ω 527.
(4) PORPH. α 365, p. 22. 9 SCHR.
(5) EUST. A 75 : 52. 10.

ἐκδοθῆναι Πηλεΐ διὰ τὰ δηθέντα ὑπὸ Προμηθέως ἦτοι Θεμί-
δος (1).

Eschyle. — Nous avons vu plus haut (2) ce qu'il faut penser de la scolie d'Aristonicos, où Eschyle est accusé d'avoir compris de travers les κῆρε homériques :

ὁ δὲ Αἰσχύλος νομίσας λέγεσθαι τὰς ψυχὰς, ἐποίησε τὴν
Ψυχοστασίαν, ἐν ἣ ἔστιν ὁ Ζεὺς ἰστάς ἐν τῷ ζυγῷ τὴν τοῦ
Μέμνονος καὶ Ἀχιλλέως ψυχὴν (3).

Dans Homère, Achille repousse la prière d'Hector de ne point laisser son cadavre en proie aux chiens et aux vautours, et dit qu'il ne le rendrait point, même si Priam venait offrir de le racheter à son poids d'or ; Aristonicos, ayant remarqué qu'Homère parle par hyperbole, ajoute :

ὁ δὲ Αἰσχύλος ἐπ' ἀληθείας ἀνθιστάμενον χρυσὸν πεποίηκε πρὸς
τὸ Ἐκτορος σῶμα ἐν Φρυζίν (4).

Sophocle. — Nous avons vu (5) qu'il y a une importante lacune dans la scolie sur la manière dont Sophocle interpréta l'épithète ἱππιόχαρμης qu'Homère donne à Troïle :

έντεῦθεν Σοφοκλῆς ἐν Τρωίλῳ φησὶν αὐτὸν ὀχευθῆναι ὑπὸ
Ἀχιλλέως ἔππους γυμνάζοντα παρὰ τὸ Θυμβραῖον καὶ ἀπο-
θανεῖν (6).

Dans l'épisode de Méléagre, les prêtres venaient supplier le fils d'Oeneus de renoncer à sa colère :

ὅτι έντεῦθεν Σοφοκλῆς ἐν τῷ Μελεάγρῳ τὸν χορὸν ἀπὸ ἱερέων
παρήγαγεν (7).

Antimaque. — Aristonicos constate que, dans Homère, φῆ n'a jamais le sens de ὡς :

ἴσως δὲ καὶ Ἀντίμαχος <fr. 79 K> έντεῦθεν ἐπλανήθη
« φῆ γέρων οἴσιν » εἰπῶν (8).

(1) TV en N 350.
(2) (Ar.) A en Θ 70.
(3) *Supra*, p. 72-73.
(4) (Ar.) A en I 575.

(2) *Supra*, p. 71.
(4) (Ar.) A en X 351.
(6) TV en Ω 257.
(8) (Ar.) A en E 500.

Le même Aristonicos dit ailleurs, en parlant de Deimos et Phobos, fils d'Arès :

πλανηθεῖς δὲ Ἀντίμαχος <fr. 46 K> ἔππων Ἄρεως ὀνόματα ἀποδέδωκεν.

« Δεῖμός τ' ἦδὲ Φόβος. πόδας αἰνετώ, ὡς Θυέλλης » (1).

Le principe aristarchéen (2) se trouve quelquefois appliqué dans d'autres domaines que celui de la poésie. Le tableau qu'avait fait Homère de Priam, écrasé de douleur, et enveloppé dans son manteau, nous a valu cette note, copiée par Eustathe dans son exemplaire à scolies :

ἐν τεῦθεν, φασίν, ὁ Σικυώνιος γραφεὺς Τιμάνθης τὴν ἐν Αὐλίδι γράφων σφαγὴν τῆς Ἰφιγενείας ἐκάλυψε τὸν Ἀγαμέμνονα, ὅπερ καὶ Αἰσχύλος μιμησάμενος τὴν τε Νιόβην καὶ ἄλλα πρόσωπα ὁμοίως ἐσχημάτισε (3).

Conclusion. — La plupart des textes qui précèdent mériteraient l'examen critique que nous avons esquissé à propos de la *Psychostasie* d'Eschyle et du *Troïle* de Sophocle. Il saute aux yeux, en effet, qu'Aristarque n'a pas pu donner à sa pensée la forme sèche et souvent inexacte où nous la trouvons aujourd'hui. Nous savons trop ce que sa pensée devient sous la plume des abrégiateurs, pour ne pas approuver Roemer qui se refuse à imputer, textuellement, à Aristarque le plus grand nombre de ces phrases avec ἐν τεῦθεν (4). Il n'en reste pas moins vrai que le principe même vient d'Aristarque. Et ce principe, beaucoup moins étroit et beaucoup moins raide que ce que nous disent les scolies, est celui-ci : dans l'ensemble, les Νεώτεροι doivent beaucoup à Homère, et, dans certains cas, leur imitation n'est pas très heureuse, parce qu'ils n'ont pas toujours bien compris le poète.

Si donc les Νεώτεροι ont développé, amplifié, déformé, ce qu'Homère exprimait à demi-mot ou sous-entendait, le reproche vaut surtout pour les Cycliques — dont, à cause des lacunes de nos scolies, le nom n'a été prononcé dans aucun texte du paragraphe qu'on vient de lire.

(1) (Ar.) A en Δ 439.

(2) Entre autres échos de ce principe, voir Schol. A. Rh. I, 498 où Thalès est soupçonné d'avoir emprunté à Homère le fondement de sa physique.

(3) EUST. Ω 162 : 1343. 62.

(4) ROEMER, p. 107, 159 *passim*.

Mais ce serait singulièrement amoindrir Aristarque, que de dire, comme on l'a fait parfois (1), en se basant uniquement sur les notes mutilées contenues en nos recueils, que, selon Aristarque, les Cycliques devaient tout à Homère. Aristarque dut remarquer que les Cycliques doivent beaucoup à Homère, que l'existence de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* rendait possible celle de poèmes racontant ce qui s'était passé avant et après les événements que racontait Homère. Et, remarquant cela, il remarqua aussi que cette nouvelle floraison épique attestait une décadence du genre. De là, son mépris pour les Νεώτεροι en général et pour les Cycliques en particulier, continuateurs et imitateurs maladroits du poète par excellence. De là aussi l'espèce d'acharnement qu'il mit à lutter contre les commentateurs qui, se contentant du plus facile, interprétaient Homère au moyen des légendes et des mots forgés par les Νεώτεροι et les Cycliques sur une compréhension erronée des épopées homériques.

II. — NE PAS INTERPRÉTER HOMÈRE EN SE SERVANT DES Νεώτεροι.

Le principe dont je voudrais montrer ici quelques applications est exprimé explicitement dans une note des scolies BD relatives à Ἀλαλκομενηίς, l'épithète d'Athéna :

οὐ γὰρ πειθόμεθα τοῖς Νεωτέροις οἳ φασιν ἀπὸ Ἀλαλκομενίου τινὸς εἰρησθαι (2),

et Aristonicos nous dit clairement qu'Aristarque l'appliquait :

Ἀρίσταρχος συνάπτει (le vers A 6 au vers A 5), ἵνα μὴ παροῦσά (προοῦσά?) τις φαίνεται βουλή καθ' Ἑλλήνων, ἀλλ' ἀφ' οὗ χρόνου ἐγένετο ἡ μῆνις, ἵνα μὴ τὰ παρὰ τοῖς Νεωτέροις πλάσματα δεξώμεθα (3).

Vocabulaire. — Voyons d'abord quelques applications de ce principe dans le domaine du vocabulaire.

Parmi les nombreuses remarques sur l'expression κέρ' ἀγλαέ, retenons celle-ci :

οἱ δὲ Νεώτεροι κέρως τὴν συμπλοκὴν τῶν τριχῶν (4),

(1) Cf. ROEMER, p. 107, n. 1.

(2) BD en E 422.

(3) (Ar.) A en A 5-6.

(4) B en Ω 81.

qu'il faut comparer à un paragraphe d'Apollonius le Sophiste :

ὁ δὲ Ἀρίσταρχος κυρίως ἀκούει τὸ τοῦ βοῦς κέρασ... τὸν δὲ Ὀμηρον μηδέποτε εἰρηκέναι κέρασ τὴν τρίχα (1).

Aristarque n'admettait donc pas que le κέρ' ἀγλαέ homérique pût s'expliquer par un sens de κέρασ propre aux Νεώτεροι.

Parfois la simple interprétation d'un mot homérique peut avoir une grande importance dans le domaine des légendes. Nous avons vu (2) que παλιμπλαγχθέντας, compris d'une certaine manière, supposait qu'Homère connaissait l'expédition manquée contre la Mysie et la blessure de Téléphe, légendes que racontaient les *Chants Cypriens*. Or, certains commentateurs le comprenaient ainsi :

τὸ δὲ παλιμπλαγχθέντας οἱ μὲν ἀντὶ τοῦ ἐκ δευτέρου πλανηθέντας φασί, χρώμενοι τῇ τῶν Νεωτέρων ἱστορίᾳ τῇ λεγούσῃ... (3).

C'est contre eux qu'Aristarque entreprit sa recherche pour démontrer que chez Homère πάλιν ne signifie jamais ἐκ δευτέρου.

Il faut en dire autant de la légende de Thamyris, qui repose sur une interprétation non-homérique de πηρός (4), de la légende d'Athéna, fille de Zeus seul, qui repose pareillement sur une fausse interprétation de αὐτός (5); de même les notes d'Aristarque sur le mot ἱππότα.

Le texte homérique relatif à la légende d'Oeneus démontre péremptoirement que ἱππότα n'a jamais le sens de φυγὰς chez Homère (6); par conséquent, si Homère applique le mot à Pélée, il ne peut être question d'un exil de Pélée : c'est là une légende des Νεώτεροι (7).

Homère donne au navire *Argo* l'épithète de πασιμέλουσα. Eustathe, sans faire la moindre critique, rapporte ceci :

τινὲς δὲ γράφουσι φασιμέλουσαν, ἐπειδὴ φασιν αὐτὴν εἰς τὸν Φάσιν Κολχικὸν ποταμὸν ἐλθοῦσαν, ἐπεσκεύασαν οἱ Ἀργοναῦται ἀκεσάμενοι εἰ τί που παρεβλάβη κατὰ τὸν πλοῦν (8).

(1) A. SOPH., *Lex. s. v. κέρ' ἀγλαέ*.

(2) *Supra*, p. 85.

(3) EUST. A 59 : 46. 36.

(4) *Supra*, p. 84.

(5) *Supra*, p. 89.

(6) (AR.) A en Ξ 117; V en Ξ 117, T en Ξ 120.

(7) B en Σ 331.

(8) EUST. μ 70 : 1713. 45.

Aristarque, on le devine, avait dit tout autre chose :

ὄφ' ἐν πασιμέλουσα. Νεωτερικὸν δὲ τὸ γράφειν φασιμέλουσα, ἢ τοῖς ἐν Φάσιδι πολλὴν φροντίδα ποιήσασα (1).

On voit par là que les prédécesseurs d'Aristarque ne reculaient même pas devant une correction de texte pour introduire dans Homère une légende des Νεώτεροι.

On sait déjà comment une exacte interprétation des mots homériques κέρδιστος (2) et Δάρδανος (3) permet d'exclure d'Homère une allusion à deux légendes des Νεώτεροι : celle de la fourberie de Sisyphe, et celle de la mort de Protésilas sous les coups d'Hector. Il faut signaler encore la manière dont Aristarque traitait l'épithète homérique Ἀργειφόντης réservée à Hermès. Les scolastes d'Homère et ceux d'Hésiode proposent une étymologie destinée à repousser l'étymologie courante, *le meurtrier d'Argus*, et ajoutent :

οἱ δὲ Νεώτεροι ὅτι Ἄργον ἐφόνευσε τὸν Πανόπτην (4).

τὸν γὰρ Ἴουῶς ἔρωτα οὐκ οἶδεν ὁ ποιητής, πέπλασται δὲ τοῖς Νεωτέροις τὰ περὶ Ἄργον (5).

C'est dire clairement qu'on ne peut pas expliquer l'épithète homérique au moyen d'une légende empruntée aux Νεώτεροι.

Légendes. — Le principe d'Aristarque trouve surtout son application dans le domaine des légendes; de la masse énorme des documents, nous n'examinerons que quelques textes choisis parmi les plus typiques.

Les scolies fourmillent de remarques sur la non-homéricité du divorce de Thétis, invention des Νεώτεροι. Or, en A 396, Achille dit à sa mère :

πολλάκι γὰρ σεο πατὴρ ἐνὶ μεγάροισιν ἄκουσα,

et Hérodien nous a très bien conservé le raisonnement d'Aristarque :

Ἀρίσταρχος ἐγκλιτικὴν παρέλαβε τὴν ἀντωνυμίαν, λέγων τὸ δηλούμενον εἶναι τοῦτο « πολλάκις γὰρ σου ἐν τοῖς τοῦ

(1) HQ en μ 70.

(2) *Supra*, p. 87.

(3) *Supra*, p. 19-20.

(4) Schol. HES. Op. 85.

(5) BLT en B 103.

πατρός μου δόμοις ἤκουσα καυχωμένης». ἐὰν γὰρ, φησί, κατ' ὀρθὸν τόνον ἀναγνώμεν, ἔσται ἐν τοῖς τοῦ Νηρέως οἴκοις ὁ Ἀχιλλεύς αὐτῆς ἀκηκοώς· ταύτην δὲ τὴν ἱστορίαν οὐκ οἶδεν Ὀμηρος (1).

On voit qu'Aristarque mettait quelquefois beaucoup d'ingéniosité pour écarter d'Homère une légende des Νεώτεροι.

En λ 521, Homère parle d'Eurypyle et des Kétéens qui se faisaient tuer γυναιῶν εἴνεκα δώρων. Voici l'une des explications de ces trois mots énigmatiques :

ἔνιοι μὲν γύναια δῶρα ἀπέδοσαν τὴν χρυσοῦν ἄμπελον, ἣν ἐχαρίσατο Ζεὺς Τρωῖ ἀντὶ τῆς Γανυμήδους ἀρπαγῆς, ἥτις κατὰ διαδοχὴν μετέπεσεν εἰς Πρίαμον· οὐδὲν δὲ τούτων οἶδεν Ὀμηρος (2).

Ce qui revient à dire qu'on ne doit pas, comme certains commentateurs l'ont fait, interpréter Homère par une légende des Νεώτεροι, en l'espèce celle que traitait la *Petite Iliade*.

C'est contre ces mêmes commentateurs qu'est dirigée une note, déjà citée (3), du scoliaste T sur l' Ἀλεισίου κολώνη :

τινὲς Ἀλεισίου κολώνην τὸν τάφον τοῦ Ἀλεισίου· ἦν δὲ εἰς τῶν μνηστήρων Ἱπποδαμείας· ἀλλ' οὐχ ὀμηρικόν (4).

Cycliques. — Le principe aristarchéen trouvait surtout son application dans les légendes du Cycle épique. Nous en avons déjà vu plusieurs exemples ; nous savons qu'Aristarque athétisait le vers λ 547 parce que ce vers contenait un épisode cyclique de la dispute des armes (5), qu'il athétisait les vers δ 285-289, qui parlaient d'Anticlos, un personnage du Cycle (6). Dans ces deux cas, Aristarque considérait les vers suspects comme ayant été introduits dans l'œuvre homérique par un rhapsode ou un éditeur qui s'était souvenu des passages correspondants du Cycle épique. Dans d'autres cas, Aristarque se contentait d'écarter la légende cyclique. Nous avons vu (7) comment, par exemple, il débarrassait Homère d'une interprétation

(1) (Herod.) A en A 396.

(2) *Supra*, p. 22.

(3) *Supra*, p. 64².

(7) *Supra*, p. 65.

(2) TV en λ 521.

(4) T en λ 757.

(5) *Supra*, p. 64²·⁶.

cyclique en montrant que δέκτης n'était point, chez Homère, un nom propre.

Il use de l'argumentation inverse en discutant le passage δ 12, où Homère dit que Ménéelas avait eu un fils ΕΚΔΟΥΛΗΣ. Les scolies HMQR contiennent une remarque :

τινὲς δὲ τὸ Δούλης κύριόν φασιν διὰ τὸ μηδέποτε οὕτω λέγειν τὸν ποιητὴν τὴν θεράπαιναν (1),

que complète heureusement l'*Etymologicon Magnum* :

θεράποντας οὐχ ὥσπερ οἱ Νεώτεροι δούλους, ἀλλὰ... (2).

Le nom commun δούλος appartenait donc au vocabulaire des Νεώτεροι. Or, en faisant du Δούλης homérique un nom propre, Aristarque empêchait du même coup une utilisation possible des Νεώτεροι qui, justement, avaient songé à donner un nom à cette « esclave » anonyme ; et l'observation nous intéresse d'autant plus que les *Nostoi* cycliques nommaient Γέτις la mère de Mégapenthès (3).

Plus significative encore nous apparaît l'attitude d'Aristarque devant un autre passage de l'*Odyssée*, celui où Tirésias prédit à Ulysse une mort ΕΞΑΛΟΣ. Voici la note, tout impersonnelle, du scoliaste V :

διπλῆ ἀνάγνωσις, καὶ ἕξ α λ ο ς, προπαροξυτόνως ἀντὶ τοῦ ἕξω καὶ πόρρω τῆς θαλάσσης, καὶ ἕξ ἀλόος, διηρημένως διὰ τὸ τῆς τρυγόνος κ' ἔτρον, ᾧ ὁ Τηλέγονος ἀντὶ αἰχμῆς ἐχρήτο (4).

Lisait-on ἕξαλος, cela signifiait une mort « terrestre » ; lisait-on ἕξ ἀλόος, cela signifiait, au contraire, une mort « marine ». Dans la seconde hypothèse, c'était une allusion à la mort d'Ulysse, telle que la racontait la *Télégonie* cyclique : Télégonos, armé d'une lance ayant pour pointe un dard de pastenague, tua involontairement son père Ulysse. On devine sans peine la pensée d'Aristarque. Nous en avons deux échos, l'un chez Aristonicos :

ἕξαλος· ἕξω τῆς ἀλόος· οὐ γὰρ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὰ κατὰ τὸν Τηλέγονον καὶ τὰ κατὰ τὸ κέντρον τοῦ τρυγόνος (5).

(1) HMQR en δ 12.

(2) *Infra*, p. 377 sqq.

(3) (Ar.) Q en λ 134.

(2) Et. M. 446. 44.

(4) V en λ 134.

l'autre chez le scoliaste V :

οἱ Νεώτεροι τὰ περὶ Τηλέγονον ἀνέπλασαν τὸν Κίρκης καὶ Ὀδυσσεύς, ὃς δοκεῖ κατὰ ζήτησιν τοῦ πατρὸς εἰς Ἰθάκην ἐλθὼν ὑπ' ἀγνοίας τὸν πατέρα διαχρήσασθαι τρυγόνος κέντρον (1).

Par la seule lecture ἔξαλος, Aristarque repoussait donc les fantaisies imaginées par les Νεώτεροι, c'est-à-dire les Cycliques, et dont certains commentateurs faisaient état dans l'exégèse d'Homère.

A quels savants s'attaquait Aristarque ? — On peut se demander contre quels savants Aristarque dirigeait cette campagne d'épuration homérique. Nous verrons, dans le chapitre du vocabulaire, qu'il s'attaquait certainement aux vieux Glossographes (2), peut-être même à son maître Aristophane de Byzance (3). Mais ce sont là des cas isolés. La majorité des textes nous montrent, et très clairement, qu'Aristarque battait en brèche le système de Zénodote.

Nous avons vu les scolies aristarchéennes affirmant que φή dans le sens de ὡς est propre aux Νεώτεροι (4) ; nous avons vu aussi (5) l'importante note du scoliaste B :

πρὸς δὲ τὸν Ζηνόδοτον ὑγιῶς ἀποφαίνεται (Ἀρίσταρχος) ὅτι ὁ ποιητὴς οὐδέποτε οἶδε τὸ φη ἀντὶ τοῦ ὡς, οἱ δὲ μετ' αὐτὸν ὥσπερ Ἀντίμαχος (fr. 79 K) καὶ οἱ περὶ Καλλιμάχου (fr. 518 Sch.) (6).

Aristarque attaquait donc Zénodote qui interprétait le vocabulaire homérique par celui des Νεώτεροι.

Sur la double graphie Οἰλεύς | Ιλεύς, Aristonicos résume ainsi la pensée d'Aristarque :

ἡ διπλῆ, ὅτι τινὲς τῶν Νεωτέρων ἀνέγνωσαν χωρὶς τοῦ ὀ, ὡς ἄρθρου ὄντος εἶτα Ἰλῆος ὃ δὲ Ὀμηρος σὺν τῷ ὀ λέγει τὸν Ὀϊλῆα (7).

(1) V en λ 134.

(2) *Infra*, p. 109, n° 34.

(3) *Supra*, p. 46.

(7) (Ar.) A en B 527.

(2) *Infra*, p. 109, n° 32 ; p. 109, n° 34.

(4) LTV en Ξ 499. *Supra*, p. 46.

(6) B en Ξ 499.

Le scoliaste T complète à merveille cette note :

τὸν Οἰλέα Ζηνόδοτος ἐπόμενος Ἡσιόδῳ (fr. 116 Rz³) καὶ Στησιχόρῳ (fr. 84 Bgk⁴) χωρὶς τοῦ ὀ ὀνομάζει Ἰλέα (1).

J'ai cité plus haut la note d'Hérodien sur Méléagre :

... οἱ Νεώτεροι τὸν Μελέαγρον, Ἄρεως ὄντα, κεχωρίσθαι τῶν Οἰνειδῶν ἔδοξαν (2).

En voici la contre-partie, dans Aristonicos :

ὅτι Ζηνόδοτος τοῦτον καὶ τὸν ἐξῆς (B 641-642) ἠθέτηκεν ἴσως ὑποπεύσας τὸν Μελέαγρον κεχωρίσθαι τῶν Οἰνέως παίδων (3).

En γ 307, Homère rapporte qu'Oreste, allant tuer Égisthe, venait ἀψ ἀπ' Ἀθηναίων. Le scoliaste T n'a conservé qu'une faible lueur de la pensée d'Aristarque :

ἐπαιδέυετο ἴσως ἐκεῖ οἱ δὲ Νεώτεροι παρὰ Στροφίῳ αὐτὸν τετράφθαι φασίν. ὅθεν καὶ « ἀψ ἀπὸ Φωκῶν » γράφεται (4).

Cela nous suffirait déjà pour affirmer qu'Aristarque repoussait la leçon ἀψ ἀπὸ Φωκῶν amenée par une réminiscence de la légende des Νεώτεροι ; mais nous en savons plus, grâce à Didyme :

Ζηνόδοπος μὲν « ἀψ ἀπὸ Φωκῶν » ἐκεῖ γὰρ κατῴκει ὁ Στρόφιος, εἰς ὃν ἀνετρέφετο Ὀρέστης κατὰ Νεωτέρους. Ἀρίσταρχος δὲ « ἀψ ἀπ' Ἀθηναίων », ὡς ἐκεῖ « ἔκετο δ' ἐς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθήνην » (η 80) (5).

Jamais l'opposition irréductible des deux savants n'a mieux été marquée. Aristarque, pour justifier sa leçon Ἀθηναίων, renvoie au passage homérique établissant qu'en parlant d'Athènes, Homère peut avoir employé Ἀθήνη au singulier. Zénodote, par contre, n'hésite pas à corriger le texte d'Homère pour y introduire une légende des Νεώτεροι.

(1) T en O 336.

(3) (Ar.) A en B 641.

(5) (Did.) HMQ en γ 307.

(2) *Supra*, p. 84.

(4) ET en γ 307.

III. — CONCLUSION.

Nous avons vu ainsi Aristarque appliquant deux des grands principes de son exégèse homérique : en premier lieu, séparer nettement d'Homère les Νεώτεροι qui, le plus souvent, n'en furent que des imitateurs maladroits ; en second lieu, lutter contre une méthode, représentée par Zénodote, qui expliquait Homère par les Νεώτεροι et qui, au besoin, corrigeait le texte pour obtenir la correspondance voulue. Aristarque, au nom d'une critique plus saine et plus intelligente, chercha dans Homère même le fond de son exégèse : "Ὀμηρον ἐξ Ὀμήρου σαφηνίζειν. Il n'y mit aucune raideur, aucun *a priori*, puisque lui-même, en certains cas, mais avec plus de prudence que ses prédécesseurs, utilisa notamment Hésiode pour éclairer Homère. Du reste, il ne s'agit point ici de juger Aristarque : d'autres l'ont fait, et mieux que je ne pourrais le faire. Il nous suffit de pénétrer suffisamment dans l'esprit de sa méthode, pour comprendre son attitude à l'égard du Cycle épique.

Pour mieux faire ressortir la beauté d'Homère, il a combattu sans ménagement le Cycle épique : il nous en donne une image pour ainsi dire négative, avec laquelle nous pourrions retrouver et reconstituer un grand nombre de fragments. C'est pour sauver et assainir Homère, envahi par les Cycliques, qu'Aristarque a tant lutté contre ceux qui avaient toléré ou facilité une telle intrusion.

Mais — on ne l'a pas assez remarqué — c'était pour l'exégèse homérique seulement qu'Aristarque faisait preuve d'une telle intransigeance. Car pour expliquer d'autres auteurs, il ne craignait nullement d'utiliser le Cycle épique. Nous verrons comment il trouvait des réminiscences de la *Petite Iliade* dans Pindare, Eschyle et Sophocle ⁽¹⁾ ; nous avons vu comment il justifiait une de ses leçons dans le texte de Pindare, par un renvoi aux *Chants Cypriens* :

ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀξιοῖ γράφειν ἡμενον, ἀκολούθως τῇ ἐν τοῖς Κυπρίοις <fr. 11 A> λεγομένη ἱστορίᾳ... ⁽²⁾.

Son aversion pour les Cycliques lui était donc en quelque sorte dictée par le besoin où il se trouvait de défendre Homère contre des

⁽¹⁾ *Infra*, p. 341.

⁽²⁾ Schol. PIND. *Nem.* X. 114.

interprètes bien intentionnés, mais maladroits. Il fallait à la fois de la science et du courage pour détruire les vieux préjugés, pour montrer qu'Homère et le Cycle formaient deux mondes distincts. Cette idée nous paraît aujourd'hui lumineuse. Elle n'était point telle au temps d'Aristarque — et on ne le comprit pas toujours. Mais elle avait en elle assez de force et de génie, pour rayonner encore à travers l'œuvre de ceux qui, inconsciemment ou non, ont travaillé à la détruire.

CHAPITRE IV.

LE VOCABULAIRE.

Les recherches d'Aristarque dans le domaine du vocabulaire homérique ont autant d'ampleur que d'importance. Le savant qui les a entreprises lisait et annotait des éditions complètes de poètes dont il ne reste aujourd'hui que de misérables fragments. Aristarque est très souvent notre seul témoin pour des œuvres poétiques disparues, et c'est ce qui rend particulièrement difficile l'utilisation de ses remarques, puisque nous ne pouvons plus, en général, confronter les originaux avec les commentaires qu'ils ont inspirés. J'ai donc dressé ici un catalogue de *tous* les mots dont la forme ou le sens appartiennent, d'après les textes que j'ai pu consulter, au vocabulaire des Νεώτεροι. Ce catalogue, par définition, est condamné à rester incomplet et à ne donner qu'une idée amoindrie des recherches d'Aristarque ; je ne me cache pas non plus que, pratiquement, il est impossible de déterminer avec certitude celles de ces remarques qui étaient spécialement dirigées contre le Cycle épique. J'ai dû me borner à signaler par un astérisque les mots qui, au cours de la seconde partie du présent travail, serviront à la reconstruction du Cycle. Pour plus de commodité, j'ai groupé par ordre alphabétique, dans un premier paragraphe, les renseignements de vocabulaire proprement dit, et j'ai réuni dans un second paragraphe les renseignements sur le vocabulaire géographique.

I. — VOCABULAIRE PROPREMENT DIT.

1. ἀβλῆς. — Athétèse du vers Δ 117 qui contient ce mot non-homérique ⁽¹⁾.

Mot repris par Apollonius de Rhodes, III, 279.

⁽¹⁾ BT en Δ 116; (Ar.) A en Δ 116.

2. ἄγαλμα. — Le mot α, chez Homère, le sens général de καλλώπισμα, πᾶν ἐφ' ᾧ τις ἀγάλλεται (1). Les Νεώτεροι en ont changé le sens : ἀγάλματα παρὰ τοῖς Νεωτέροις αἰ στήλαι, ἐνταῦθα δὲ τὰ ἀναθήματα (2).

Le mot α encore un sens général (ἄρμος) dans Hésiode (fr. 233 Rz³ = Suidas, s. v. ἀγάλματα). Pour le sens des Νεώτεροι, les dictionnaires modernes ont des exemples tirés d'Eschyle et de Sophocle.

3. ἀγέλη. — Homère emploie ἀγέλη pour les troupeaux de bœufs ; les Νεώτεροι l'emploient aussi pour les oiseaux ; de même, Homère emploie ἔθνος pour les abeilles, là où les Νεώτεροι disent σμήνος (3).

Pour ἀγέλη appliqué aux oiseaux, les dictionnaires signalent un exemple de Sophocle ; nombreux exemples de σμήνος, *essaim*, dans les poètes attiques.

4. ἀγκοῖνη. — Signifie, chez Homère, ἀγκάλη, *bras recourbé* : οἱ δὲ Νεώτεροι καὶ τὰς ἀγκύρας οὕτως λέγουσιν (4).

Je ne connais pas d'exemple de l'emploi du mot dans ce sens.

*5. ἀθηρηλοῖγός. — Sens homérique : πτύος, *pelle à vanner*, donné par trois scoliastes (5) ; les Νεώτεροι interprètent : τὸ κίνητρον τῆς ἀθήρας (6), c'est-à-dire une espèce de grande louche à potage, spécialement d'un potage à l'avoine, qui permettait de puiser le liquide en écartant les grains flottants (?) ; Eustathe impute également aux Νεώτεροι le sens ἡ κώταλις (*louche*) ἤγουν τὸ τῆς ἀθήρης κίνητρον (7). D'après les scolies HV, Sophocle (fr. 416 N²) comprenait ἀθήρης κίνητρον ; d'après Eustathe, Sophocle (même citation) paraphrasait Homère, quand il disait ἀθηρόβρωτον pour désigner le même ustensile.

L'importante note d'Eustathe s'en réfère à οἱ παλαιότεροι, c'est-à-dire aux scoliastes homériques qu'il copie.

(1) D en Δ 144 ; EUST. Δ 144 : 456. 22 ; A. SOPH. *Lex. s. v.* ; Et. M. 5. 35 ; MQ en γ 274 ; EUST. γ 274 : 1467. 35 ; (Ar.) PQ en δ 602.

(2) M en γ 274.

(4) A. SOPH. *Lex. s. v.* ἀγκοῖνη.

(6) Q en λ 128.

(3) EUST. B 87 : 178. 14.

(5) Q, B et HV en λ 128.

(7) EUST. λ 128 : 1675. 52.

6. ἀκαταθύμιος. — Eustathe nous apprend qu'au lieu de ἀποθύμιος homérique, les Νεώτεροι emploient ἀκαταθύμιος (1).

Les dictionnaires donnent seulement un exemple tiré d'ARTÉMIDORE (II^e siècle apr. J.-C.) ; le mot est donc beaucoup plus ancien, à moins que la note ne soit l'œuvre d'Eustathe lui-même — ce qui me paraît douteux, Eustathe n'ayant pas l'habitude de parler de Νεώτεροι quand sa source n'en parle pas (2).

7. ἀμαθύνω. — Signifie, d'après Aristonico : ἄμαθον ποιεῖν· οὕτως γὰρ λέγει τὴν πεδιάσιμον κόνιν, en quoi Homère s'oppose à Eschyle : ὁ δὲ Αἰσχύλος (fr. 244 N²) ἐπὶ τοῦ διαφθεῖρειν ψιλῶς τέταχε, περὶ τοῦ Ἀκταίωνος λέγων· « κύνες διημάθουν ἄνδρα δεσπότην » (3).

Ce sont probablement là des restes mutilés d'une note plus considérable, et plus exacte, d'Aristarque.

8. ἀματροχία. — Signifie, chez Homère, la *rencontre de deux chars*, παρὰ τοῖς Νεωτέροις δὲ ὁ τῶν τροχῶν ἐν γῆ τύπος (4).

Les dictionnaires signalent un exemple de Callimaque.

[9. ἀνδράποδον. — Mot posthomérique, d'après Zénodote et Aristophane. Aristarque, on l'a vu (5), ne partageait pas cet avis.]

*10. ἀντί. — Aristarque expliquait, par une série d'exemples, que ἀντί ne signifie pas *contre*, mais ἐπὶ τοῦ ἴσου. Ainsi, ἀντίθεος, appliqué à Ulysse et à Polyphème, ne signifie pas *ennemi des dieux*, mais *égal, semblable à des dieux*. τὰς δὲ ἀντιανείρας Ἀμαζόννας· ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἰσάνδρους, ἔνιοι δὲ τὰς ἀντιαζούσας, οἶον ἐναντιουμένας ἀνδράσι· πολεμικαὶ γὰρ (6).

11. ἀντιβολεῖν. — Signifie, chez Homère : συναντᾶν, ἐπιτυγχάνειν, chez les Νεώτεροι : παρακαλεῖν (7).

Comparer avec la note de l'*Etymologicon magnum*, 4, ὁ ἀβολή-τωρ· βολῶ καὶ ἀντιβολῶ· παρ' ὁ τὸ ἀβολήτωρ, ὁ μὴ παρακαλῶν.

(1) EUST. A 562 : 149. 27.

(2) *Eustathe et le Cycle épique*, Rev. belge de Phil. et d'Hist., VII, 1928, p. 434-435.

(3) (Ar.) A en I 593.

(4) Et. M. 79. 31.

(5) *Supra*, p. 42.

(6) A. SOPH. *Lex. s. v.* ἀντί; cf. LEHR³, p. 114.

(7) L en Δ 342 = EUST. 481. 16.

*Αντίμαχος <fr. 58 K> † Ίαχίνη † : « τοὶ δ' ἄρα οἱ ἀβολήτορες ἄνδρες ἔασιν. » οὕτως Φίλων εἰς τὰ ῥηματικὰ αὐτοῦ.

[12. ἀρετή. — Mot des Νεώτεροι d'après Aristophane de Byzance, ce qu'Aristarque n'admettait pas ⁽¹⁾].

13. ἀτέμβειν. — Signifie, chez Homère, *maltraiter, léser, affliger*; τὸ γὰρ ἀτέμβειν οἱ Νεώτεροι οὐκ ἐπὶ τὸ στερίσκεισθαι ἤκουσαν, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ μέμφεσθαι ⁽²⁾.

Pour ce dernier sens, exemples d'Apollonius de Rhodes et de Quintus de Smyrne dans les dictionnaires modernes.

14. ἀτόματος. — Les Νεώτεροι comprennent : *qui vient par hasard* ⁽³⁾.

Exemples de prosateurs dans les dictionnaires modernes.

*15. ἀτόος. — Ne signifie jamais *μόνος* chez Homère ⁽⁴⁾.

*16. ἄωρος. — Signifie *impossible à mouvoir* chez les Νεώτεροι ⁽⁵⁾.

Je ne connais pas d'autre exemple du sens spécial donné ici à ce mot difficile.

17. βωμός. — A fini par désigner le temple entier chez les Νεώτεροι ⁽⁶⁾.

Aucun autre exemple de ce sens exceptionnel.

18. γενεά. — Les Νεώτεροι emploient *γενεά* même dans le sens de *ἐνιαυτός* ⁽⁷⁾.

Même remarque.

*19. δοῦλη. — N'est jamais employé dans Homère, qui dit *θεράπεινα* ⁽⁸⁾; ce sont les Νεώτεροι qui l'emploient avec ce sens ⁽⁹⁾.

Le mot *δοῦλη* se trouve encore en Δ 409, mais Aristarque, pour d'autres raisons, athétisait les vers 396-418.

⁽¹⁾ *Supra*, p. 43.

⁽²⁾ EUST. B 408 : 247, 27.

⁽³⁾ HQ en μ 89.

⁽⁴⁾ T en Δ 101.

⁽⁵⁾ Et. M. 446. 44.

⁽⁶⁾ Schol. A. RH. II, 56.

⁽⁷⁾ BL et T en E 880.

⁽⁸⁾ EUST. I 63 : 735. 62.

⁽⁹⁾ (Ar.) HMQR en δ 12.

20. δεῖν. — Graphie propre aux Νεώτεροι ⁽¹⁾.

Forme attestée dans les inscriptions des IV^e-III^e siècles.

21. εαυτόν, αὐτόν. — Graphies inconnues à Homère, d'après Hérodien ⁽²⁾.

22. εἰ. — Beaucoup de notes sur l'emploi homérique de cette conjonction. 1^o εἰ avec le subjonctif, chez Homère seulement, rare chez « les autres » ⁽³⁾; 2^o εἰ n'est jamais employé au lieu de εἰ γάρ chez Homère ⁽⁴⁾; 3^o εἰ, chez Homère, tient parfois la place de εἰ πως ou ὅπως employés par οἱ μεθ' Ὀμηρον ⁽⁵⁾.

23. ἐκθύμωσ. — Employé par les Νεώτεροι dans le sens de ἐκθυμοῦ homérique ⁽⁶⁾.

Dans les dictionnaires, exemples tardifs empruntés aux prosateurs.

24. Ἐξάδιος. — Au lieu de la forme homérique Ἐξάδιος, les Νεώτεροι ⁽⁷⁾ ou certains d'entre eux ⁽⁸⁾, écrivent Ἐάδιος.

Aucun exemple connu, à moins que le vers 180 du *Bouclier d'Héraclès* ne se coupe ainsi : Ὀπλέα τε Ἐάδιόν τε Φάληρον.

25. ἐξωμίς. — Après avoir donné le sens habituel du mot, l'*Etymologicon Magnum* ajoute: οἱ δὲ Νεώτεροι καὶ θοιμάτιον ἐξωμίδα τὸ μικρόν καὶ εὐτελές ⁽⁹⁾.

26. ἐπιεικής. — Signifie *bon, doux*, chez les Νεώτεροι ⁽¹⁰⁾.

Exemples de Sophocle et d'Aristophane dans nos dictionnaires modernes.

27. ἐπίηρα. — Aristicos et Eustathe remarquent que, chez Homère, le mot est un accusatif, et signifie τὴν μετὰ ἐπικουρίας χάριν ⁽¹¹⁾. Eustathe dit que les Νεώτεροι l'interprètent par τὰ

⁽¹⁾ EUST. K 251 : 802. 37.

⁽²⁾ (Hérod.) δ 244, I 342; du même, sans doute : TV en P 551, H en ξ 51. Cf. EUST. E 64 : 522.22.

⁽³⁾ L en M 239.

⁽⁴⁾ L en K 19; EUST. K 19 : 786.61, I 171 : 1202.14, Ψ 40 : 1286.50.

⁽⁵⁾ EUST. I 482 : 766.50.

⁽⁶⁾ (Herod.) A en A 264; BL en A 264.

⁽⁷⁾ EUST. A 264 : 101.19.

⁽⁸⁾ Et. M., 349.43.

⁽⁹⁾ Et. M., 349.43.

⁽¹⁰⁾ Et. M., 349.43.

⁽¹¹⁾ (Ar.) A en A 572; EUST. 152. 26.

ἐπιθυμητά, comme s'il y avait un nominatif τὸ ἐπίηρον. Aristonicos ajoute que les Νεώτεροι emploient aussi ἐπίηρα comme préposition causale dans le sens de χάριν.

Comparer HESYCH. ἐπίηρα τὴν μετ' ἐπικουρίας χάριν μεγάλην, ἢ ἐκ τῆς περιουσίας, ὡς Ἀντίμαχος <fr. 87 K>. Sûrement un fragment de la note aristarchéenne.

Les dictionnaires ne donnent pour le sens χάριν qu'un exemple de ΝΟΝΝΟΣ. Cet emploi est donc beaucoup plus ancien.

[28. ἔρδω. — Sur ce mot employé par Hésiode, Proclus écrit : τὸ μὲν θύειν, ὅπερ εἰώθασιν οἱ νεώτεροι λέγειν ἔρδειν ὠνόμαζον οἱ παλαιοί .. (1) Le mot νεώτεροι n'a pas ici le sens technique que lui donnait Aristarque, puisqu'il s'oppose non à Ὀμηρος, mais à οἱ παλαιοί].

29. ἡβαιός. — Hérodien signale qu'au lieu de la forme homérique ἡβαιός, les Νεώτεροι emploient βαιός (2); Eustathe cite un exemple de Sophocle <Aj. 90> (3); Aristonicos, plus complet, dit que, parmi les Νεώτεροι, les uns, comme Aratus <Ph. 358>, écrivent βαιός, les autres, comme Callimaque <fr. 540 Sch.>, ἡβαιός (4).

30. ἡθεῖος. — Au sens propre, chez Homère, ἡθεῖος est un terme de respect employé par un cadet en s'adressant à un aîné (5); οἱ μεθ' Ὀμηρον ont confondu avec θεῖος (6).

Important fragment de la note aristarchéenne dans Et. Gud. s. v. ἡθεῖος, 238. 17 : σημαίνει δὲ προσφώνησιν νεωτέρου πρὸς παλαιότερον... ἰστέον δὲ ὅτι ὁ Ἀντίμαχος <fr. 23 K> ἐχρήσατο ταύτῃ τῇ λέξει, μὴ ποιήσας τινὰ λέγοντα αὐτήν, ἀλλ' αὐτὸς ἐξ ἐαυτοῦ λεγόμενος ἐχρήσατο λέγων « αὐτίκα δ' ἡθειοῖσιν ἀναπτύσσω φάτο μῦθον. » σημαίνει δὲ ἐνταῦθα τοῖς οἰκείοις φίλοις, ταῦτα δὲ λέγων περὶ τοῦ Ἀδράστου.

31. ζ. — Cette forme, qui signifie αὐτήν, est inconnue à Homère, selon Hérodien (7); le scoliaste T, plus complet, la signale dans l'*Oenomaos* <fr. 430 N²> de Sophocle (8).

(1) Schol. HES. Op. 334.

(2) EUST. γ 14 : 1455. 5.

(3) (Ar.) A en K 39; X 229; Y 94; (Herod.) A en Z 518; EUST. X 229 : 1267. 42; Z 518 : 659. 50; Schol. A. RH. III, 52.

(4) Herod. et EUST. Z 518 : 659. 50.

(5) (Herod.) A en X 410.

(6) (Herod.) HMQ en γ 14.

(7) (Ar.) A en B 380.

(8) T en X 410.

Fragment de la note aristarchéenne dans AP. DYSCL. de pron. 106 AB qui cite cette forme chez Hésiode <fr. 11 Rz⁸>.

*32. ἱππότα. — Nombreuses notes sur ce mot qui a longuement retenu l'attention d'Aristarque. Les Νεώτεροι l'ont rendu par φυγάς (1), sens qu'il n'a jamais chez Homère (2), ni même chez Hésiode (3); les Glossographes l'interprétaient déjà de la sorte (4).

A propos de la note d'Apollonius le Sophiste, il n'est pas sans intérêt de signaler que ce grammairien consultait un manuscrit homérique qui avait, en Π 196, la variante γερήνιος ἱππότα attestée par les scolies BLT en ce passage.

33. κεκρύφαλος. — Les Νεώτεροι considèrent comme long l'ῶ de ce mot (5).

34. κέρας. — L'emploi de ce mot a donné lieu à des notes nombreuses et embrouillées. Chez les Νεώτεροι, et particulièrement chez Archiloque <fr. 57 Bgk⁴> (6), il désigne une συμπλοκή τριχῶν (7); le sens de θρίξ se trouvait chez les Glossographes (8); d'après Eustathe, Aristophane de Byzance (?) entendait κέρας dans le sens de αἰδοῖον, qu'il avait également chez Archiloque <fr. 171 Bgk⁴> (9); Aristarque expliquait le passage homérique en donnant au mot le sens propre, βοδὸς κέρας (10), car jamais, chez Homère, κέρας ne signifie θρίξ (11).

35. κίβωτός. — Qualifié de νεωτερικὸν ὄνομα (12) et de νεωτέρα λέξις (13).

36. κρεῖον. — D'après un scoliaste, les Νεώτεροι emploient ce mot pour κρέας (14); Aristonicos (15), Eustathe (d'après Apion et Hérodore) (16) et l'*Etymologicon Magnum* (17) citent un exemple d'Euphorion <fr. 133 Mein.>.

(1) TV en Σ 331; HESYCH., A. SOPH. s. v. ἱππότα; V en Ξ 117, T en Ξ 120.

(2) (Ar.) A en Ξ 117. (3) (Ar.) A en Ξ 119.

(4) TZETZ. Hes. Scut. 216, EUST. B 625 : 305. 4.

(5) A* en X 469. (6) T en Ω 81.

(7) B en Ω 81; T en Ω 81; EUST. Ω 81 : 1340. 34.

(8) A. SOPH. Lex. s. v. κέρ' ἀγλαέ.

(9) Affirmation reposant sur une correction très vraisemblable de ROEMER, p. 13-14. EUST. A 385 : 851. 49 sqq. dit Aristote au lieu d'Aristophane.

(10) A. SOPH. Lex. s. v. κέρ' ἀγλαέ, (Ar.) Q en μ 253.

(11) A. SOPH. Lex. s. v. κέρ' ἀγλαέ. (12) (Ar.) A en Σ 413.

(13) TV en Ω 228. (14) T* en I 206

(15) (Ar.) A en I 206.

(16) EUST. I 206 : 747. 19.

(17) Et. M. 537. 1.

37. *χροαίνω*. — Le scoliaste A impute aux *Νεώτεροι* le sens *ἐπιθυμῶ* ⁽¹⁾; Aristonicos, sans parler des *Νεώτεροι*, cite un exemple d'Archiloque <fr. 176 Bgk⁴> ⁽²⁾.

Les scolies homériques sont notre seul témoin pour ce sens, qui paraît étonnant.

38. *κτίλος*. — Les *Νεώτεροι* entendent par là *domestique, apprivoisé* ⁽³⁾.

Liddell-Scott et Bailly ne signalent pas ce sens; ils donnent seulement *doux, docile* (Hésiode, Empédocle).

39. *λέαινα*. — Mot inconnu à Homère ⁽⁴⁾, employé par les *Νεώτεροι* ⁽⁵⁾.

Exemples tirés des Tragiques et de Théocrite dans nos dictionnaires modernes.

40. *λευγαλέος*. — Signifie *humide* chez les *Νεώτεροι* ⁽⁶⁾, et particulièrement chez Sophocle <fr. 717 N²> ⁽⁷⁾.

41. *μαλερός*. — Signifie *λαμπρός* chez les *Νεώτεροι* ⁽⁸⁾.

Exemples dans les Tragiques.

*42. *μαχλοσύνη*. — Appartient au vocabulaire des *Νεώτεροι* ⁽⁹⁾, et notamment d'Hésiode <fr. 28 Rz³> ⁽¹⁰⁾.

43. *μέλαιναι φρένες*. — Expression *déjà* employée par les *Νεώτεροι* ⁽¹¹⁾.

Exemples de Solon et de Pindare dans Liddell-Scott.

⁽¹⁾ A en Z 507.

⁽²⁾ (Ar.) A en Z 507.

⁽³⁾ Et. M. 542. 42.

⁽⁴⁾ BT en Φ 483; A et (Did.) en P 134-136; AT en P 133; EUST. P 133 : 1098. 48.

⁽⁵⁾ A en Σ 318.

⁽⁶⁾ (Ar.) A en I 119, Y 109, Φ 281; cf. EUST. β 61 : 1434. 26.

⁽⁷⁾ HESYCH. s. v. *λευγαλέος*; Et. M. 561. 27.

⁽⁸⁾ Schol. A. RH., I, 734.

⁽⁹⁾ BMV en Ω 23; T en Ω 31; (Did.) A en Ω 30; EUST. Ω 24 : 1337. 8.

⁽¹⁰⁾ (Ar.) A en Ω 25; EUST. Ω 24. : 1337. 8.

⁽¹¹⁾ ABL en Z 103.

44. *μέλεος*. — Signifie *μάταιος* chez Homère, *οικτρός, ταλαίπωρος* chez les *Νεώτεροι* ⁽¹⁾, et spécialement chez les Tragiques ⁽²⁾.

*45. *μέλλω*. — N'a jamais le sens temporel chez Homère, mais signifie *ξοικε*. Les passages, où Aristarque a parlé de ce verbe pour en établir le sens homérique, ont été soigneusement recueillis par Lehms ⁽³⁾ : il n'y en a pas moins de dix-sept ⁽⁴⁾.

46. *μηλα*. — Homère désigne par là les moutons et les chèvres — c'est dit clairement au vers ι 184, écrit Aristonicos ⁽⁵⁾ — *πρόβατα και αίγες* ⁽⁶⁾; les *Νεώτεροι* s'en servent pour tous les quadrupèdes ⁽⁷⁾ : c'est notamment le cas chez Hésiode ⁽⁸⁾; Simonide applique le mot au taureau ⁽⁹⁾.

47. *μήτρως*. — Employé par Homère pour désigner l'*oncle maternel*, signifie *aïeul maternel* chez les *Νεώτεροι* ⁽¹⁰⁾.

Pour le sens des *Νεώτεροι*, un exemple de Pindare dans nos dictionnaires modernes.

48. *μίτρα*. — N'a jamais le sens de *ζώνη* dans Homère ⁽¹¹⁾.

49. *μολπή*. — Le sens de *chant (seul)* est propre aux *Νεώτεροι* ⁽¹²⁾.

Exemples d'Hésiode, Pindare et Tragiques dans nos dictionnaires modernes.

50. *μόρον*. — Mot inconnu à Homère ⁽¹³⁾.

*51. *νεικέω*. — Chez Homère, le mot signifie *invectiver contre*; les *Νεώτεροι*, et particulièrement Antimaque <fr. 75 K>, l'ont appliqué, improprement, en parlant de jugement ⁽¹⁴⁾.

⁽¹⁾ (Ar.) A en Ψ 795, K 480.

⁽²⁾ V en Ψ 795; (Ar.) A en II 336; T en II 336.

⁽³⁾ LEHRS³ 120 (cf. ROEMER, p. 41-42).

⁽⁴⁾ Δ 564, B 36, 116, K 326, Λ 54, 817, Μ 34, Ν 226, 777, Ξ 125, Ο 601, Π 46, Φ 83, Χ 356, Ψ 544, Ω 84, 86.

⁽⁵⁾ A en K 485.

⁽⁶⁾ BT en Δ 476, T en II 353.

⁽⁷⁾ A en K 485.

⁽⁸⁾ BT en Δ 476.

⁽⁹⁾ EUST. x 84 : 1648. 64, Λ 678 : 877. 49.

⁽¹⁰⁾ BLT en II 717, EUST. 1033. 9.

⁽¹¹⁾ T en II 419, EUST. 1068. 10.

⁽¹²⁾ (Ar.) BEHPQ en ζ 101.

⁽¹³⁾ (Ar.) A en Ξ 171.

⁽¹⁴⁾ BMV en Ω 23 = T en Ω 31.

*52. νεκρός. — Signifie, chez Homère : *monceau de cadavres*, chez les Neώτεροι : *ligne de combattants*, chez les Cycliques : *âme de défunt* (1). Un fragment de cette note se trouve chez Hésychius, qui reproche à Callimaque <fr. 231 Sch.> le sens particulier aux Neώτεροι (2).

53. νήδυμος. — Au lieu de cette forme, homériquement seule correcte (3), οἱ μεθ' Ὀμηρον (4) emploient ἡδυμος, par exemple Hésiode <fr. 237 Rz3> (5), Antimaque <fr. 74 K> et Simonide <fr. 79 Bgk4> (6), Épicharme <fr. 179 Kaib.> (7) et Alcman <fr. 137 Bgk4> (8).

54. νόμος. — Ὁ ποιητής τὸν καθ' ἡμᾶς νόμον οὐκ οἶδε (9), et le mot est inconnu à Homère (10) : il emploie seulement νομός qui, accentué autrement, a un sens différent.

Multiples exemples de νόμος à partir d'Hésiode.

*55. Οἰλεός. — Homère ne connaît que cette forme (11). La graphie Ἰλεός est propre aux Neώτεροι (12) : les scolies et Eustathe désignent nommément Hésiode (13) — celui-ci avait même donné l'étymologie de la forme Ἰλεός <fr. 116 Rz3> — Stésichore <fr. 84 Bgk4> (14), καὶ ἄλλοι (15).

56. ὀλολύζειν. — Sens précis de γυναικῶν εὐχῆ chez Homère ; sens général de κλαίειν chez les Neώτεροι (16).

Je ne connais aucun exemple net de ce sens *pleurer*.

57. ὀμφή. — Sens précis de θεία κληδών chez Homère (17) ; sens général de φωνή chez les Neώτεροι (18). Voir le suivant.

(1) Et. M. 600. 2.

(2) HESYCH. s. v. νεκρόεσσι.

(3) (Ar.) A en B 2, K 187, Ξ 242, 253, 354, Π 454.

(4) (Ar.) A en B 2 ; EUST. B 2 : 163. 28.

(5) TZETZ., *Exeg. Iliad.* p. 4, 9. HERM.

(6) EUST. B 2 : 163. 28.

(7) Et. M. 420. 47.

(8) Et. M. 420. 47.

(9) HESYCH., s. v. νομός.

(10) Schol. (Proclus) HES. Op. 274.

(11) (Ar.) A en N 694, 712, O 333.

(12) (Ar.) A en B 527, EUST. 277. 1.

(13) T en O 336 ; EUST. O 333 : 1018. 58, B 527 : 277. 1, A 264 : 101. 19, Z 403 : 650. 45.

(14) T en O 336 ; EUST. O 333 : 1018. 58, B 527 : 277. 1.

(15) EUST. A 264 : 101. 19.

(16) EUST. Z 301 : 643. 32.

(17) (Ar.) A en B 41.

(18) EUST. B 41 : 169. 29.

58. ὄσσα. — Homère réserve l'emploi de ce mot pour désigner une voix divine (1) ; les Neώτεροι l'emploient pour désigner une voix quelconque (2).

Pour le sens des Neώτεροι, les dictionnaires donnent des exemples d'Hésiode, de Pindare, des Hymnes homériques.

*59. πάλιν. — Aristarque avait fait une longue recherche pour établir le sens homérique du mot ; d'après les huit passages conservés par Aristonicos (3), et trois autres, conservés par les scolastes de l'*Odyssée* (4), πάλιν, chez Homère, ne signifie pas *une seconde fois, de nouveau*, mais *en arrière*. L'un de ces textes montre que toute cette recherche avait pour centre le vers A 59 : παλινορμένω· ὅτι ἀντι τοῦ ὀπίσω ὀρμῶντες, ὡς « παλιμπλαγχθέντας » (A 59) (5).

[60. πάσασθαι. — S'écartant d'Homère, des Neώτεροι comme Callimaque <fr. 261 Sch.> et Ératosthène fr. 35 Hiller> emploient πάσασθαι dans le sens de ὀπίσω πληρωθῆναι (6).

Athénée, dont ceci est extrait, n'a pas scrupuleusement respecté la pensée d'Aristarque dans le passage qu'il lui emprunte (7)].

61. πατρίς. — Simple adjectif chez Homère. πατρίδα τὴν πατρικὴν. οὐ γὰρ οἶδεν Ὀμηρος τὸ τῆς πατρίδος ὄνομα ἀπλοῦν, ἀλλὰ κτητικόν (8).

*62. πηρός. — Ne signifie pas *aveugle*, comme le voudraient les Neώτεροι (9).

63. πολύχρυσος. — κατὰ τοὺς Νεωτέρους πολύχρυσος (Μυκὴνη) λέγεται, ὡς εἴ τις εἴποι πολύφθορος, οἷα τοῦ χρυσοῦ βιοφθόρου ῥηθέντος παρά τινων (?) (10).

64. πῦον. — Mot inconnu à Homère (11).

(1) (Ar.) A en A 105 ; (Porph.) A en A 121 ; V en X 356 ; (Ar.) S en ζ 216 ; (Ar.) HQ en ω 413 ; EUST. α 284 : 1417. 39 ; cf. Schol. HES. Theog. 10, Schol. A. RH., I, 1086.

(2) (Ar.) A en B 92 ; EUST. B 41 : 169. 29 ; H en ω 413.

(3) (Ar.) A en E 257, 836, Z 189 ; (Ar.) A* en Θ 266 ; (Ar.) A en I 56, K 281, 356, Λ 326.

(4) V en ε 27, 430, ν 5.

(5) (Ar.) A en A 326.

(6) ATH., I, 24 B.

(7) ROEMER, p. 42, 236-237.

(8) B en ι 533 ; cf. EUST. A 816 : 886, 30.

(9) (Ar.) A en B 599 ; EUST. B 599 : 299. 25.

(10) EUST. H 180 : 674. 59.

(11) EUST. Δ 190 : 462. 43.

Exemples des Comiques Aristophane et Phérécrate dans les dictionnaires.

65. σηκός. — Signifie *enclos (bergerie ou étable)* chez Homère ; *temple, sanctuaire*, chez οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν ⁽¹⁾ ou οἱ μεθ' Ὀμηρον ⁽²⁾.

Dans le sens des Νεώτεροι, les dictionnaires donnent des exemples de Sophocle, Euripide, Apollonius de Rhodes, Lycophron.

66. σιφλός. — Adjectif appartenant au vocabulaire des Νεώτεροι ⁽³⁾.

67. σοφία. — Σημείωσαι δὲ ὅτι ἐνταῦθα (O 412) σοφίαν ὠνόμασεν, οὐ τὴν λογικὴν ἀλλὰ τὴν τεκτονικὴν τέχνην· οἱ γὰρ παλαιοὶ πάντας σοφιστὰς ἐκάλουν — καὶ τὸν κιθαρωδὸν σοφιστὴν Σοφοκλῆς, καὶ ῥαψωδὸν Εὐπολις ⁽⁴⁾ — πλὴν οἱ νεώτεροι οὐκ ἐθέλησαν ταῦτόν τῃ γνώσει φέρειν καὶ ταῦτα ὄνομα (?) ⁽⁵⁾.

68. σύαγρος. — Mot composé formé par les Νεώτεροι ⁽⁶⁾ ; le scoliaste D cite ὁ κωμικός ⁽⁷⁾.

Exemple du Comique Antiphane. Cf. Liddell-Scott, s. v.

69. σφέτερος. — Un des scoliastes de Denys de Thrace remarque que l'on ne forme pas de verbes d'après les pronoms, μόνον τὸ σφετερίζομαι ἀπὸ τοῦ σφέτερος, ἀλλὰ παρὰ τοῖς νεωτέροις ποιηταῖς ἀντὶ τοῦ ἴδιος ἐστίν, οἷον (exemple d'Hésiode, *Op.* 2), ὡς ἀπὸ ὀνόματος οὖν παραγωγὴ ⁽⁸⁾.

70. σῶμα. — Aristarque ⁽⁹⁾ avait remarqué qu'Homère dit toujours σῶμα en parlant d'un cadavre ⁽¹⁰⁾ ; οἱ μεθ' Ὀμηρον ⁽¹¹⁾, ou οἱ ἄλλοι ⁽¹²⁾, et, parmi eux, Euripide ⁽¹³⁾, n'ont pas gardé cette précision.

⁽¹⁾ ABD en Θ 131 = Et. M. 710. 53.

⁽²⁾ EUST. Θ 133 : 703. 37 ; τ 219 : 1625. 23.

⁽³⁾ ATV en Ξ 142 ; EUST. 972. 29. Cf. Schol. A. RH. I, 204.

⁽⁴⁾ Dans V seulement.

⁽⁵⁾ ABLV en O 410. Cf. EUST. O 412 : 1023. 10.

⁽⁶⁾ EUST. A 293 : 845. 10. ⁽⁷⁾ D en A 293.

⁽⁸⁾ Schol. D. THR. 402. 13.

⁽⁹⁾ A. SOPH. *Lex. s. v.* σῶμα.

⁽¹⁰⁾ (Porph.) A en A 115 ; EUST. 61. 36 ; T en I' 23.

⁽¹¹⁾ EUST. A 115 : 61. 36.

⁽¹²⁾ T en I' 23.

⁽¹³⁾ (Porph.) A 115 ; EUST. 61. 36.

Restes mutilés d'une note où Aristarque parlait des Νεώτεροι et citait des exemples.

Dans le sens des Νεώτεροι, Liddell-Scott donne Hésiode, Théognis, Pindare, Eschyle, Sophocle, la *Batrachomyomachie*.

71. ταυρόμορφος. — Epithète donnée aux fleuves par οἱ μεθ' Ὀμηρον ποιηταί ⁽¹⁾.

Exemples d'Euripide dans les dictionnaires.

72. τελευτή. — Employé seul pour désigner la mort : νεωτέρω χερῆσις ⁽²⁾.

73. τλήμων. — A le sens de *malheureux* chez les Νεώτεροι ⁽³⁾, et particulièrement chez les Tragiques ⁽⁴⁾.

74. τομοῦροι. — Strabon rapporte que certains voulaient introduire dans un vers de l'*Odyssée* (π 403) ce mot des Νεώτεροι ⁽⁵⁾.

75. τύχη. — Ce substantif est inconnu à Homère ⁽⁶⁾.

*76. φασιμέλουσα. — Nous reviendrons plus loin ⁽⁷⁾ sur ce mot déjà étudié ⁽⁸⁾.

77. φή. — N'a jamais chez Homère le sens de ὤς ⁽⁹⁾, que lui donnent les Νεώτεροι ⁽¹⁰⁾ ou οἱ μετ' αὐτόν ⁽¹¹⁾.

78. ὠτειλή. — Aristarque ⁽¹²⁾ avait soigneusement déterminé le sens homérique de ce mot ⁽¹³⁾ ; il concluait que ὠτειλή désigne la blessure faite corps à corps (τὴν ἐκ χειρὸς πληγὴν) : d'où athétèse de Δ 140 et Δ 149, où le mot signifie ἐκ βολῆς τραῦμα. A cette série de recherches remonte apparemment la note d'un scoliaste d'Euripide, qui reproche aux Νεώτεροι d'ignorer la distinction entre οὐτάσαι et βαλεῖν ⁽¹⁴⁾. Au même groupe appartient sans doute aussi une scolie B qui constate que, chez les Attiques, ὠτειλή désigne

⁽¹⁾ ABD en Φ 237.

⁽²⁾ EUST. II 786 : 1086. 56. Cf. α 252 : 1414. 65.

⁽³⁾ (Ar.) A en Φ 430, K 231, E 670.

⁽⁴⁾ BT en Φ 430 ; EUST. E 670 : 593. 5.

⁽⁵⁾ STRAB., V, 7, 11, p. 273. 21 Didot.

⁽⁶⁾ BT en I' 127 ; ATGen. en A 684 ; TV en Δ 106 ; EUST. A 683 : 878. 6, δ 239 : 1494. 22.

⁽⁷⁾ *Infra*, p. 181-182.

⁽⁸⁾ *Supra*, p. 94.

⁽⁹⁾ (Ar.) A en B 144, Ξ 500 ; (Herod.) A en Ξ 499 ; T en Ξ 499 ; EUST. 999. 29.

⁽¹⁰⁾ LTV en Ξ 499 ; EUST. 999. 29. ⁽¹¹⁾ (Herod.) A en Ξ 499.

⁽¹²⁾ A. SOPH. *Lex. s. v.* ὠτειλή.

⁽¹³⁾ e. g. : (Ar.) A en Δ 206, A 266, Σ 351.

⁽¹⁴⁾ Schol. AB EUR. *Hipp.* 684.

la blessure soignée, la cicatrice, alors que chez Homère, le mot désigne toujours une blessure saignante (1).

79. Signalons pour finir une note aristarchéenne d'un scoliaste d'Euripide, à propos d'*Andromaque*, vers 17 : 'Ομηρικὴ δὲ ἡ σύνταξις (ρ 264, 268) « τὰ δὲ δώματα κάλ' Ὀδυσσεύος οὐκ ἄν τις μιν ἀνήρ ὑπεροπλίσσαιτο ». καὶ ὁ μὲν ποιητὴς πρὸς τὸ σημαίνονμενον ἀπέδωκεν ἀντὶ τοῦ αὐτὸ τὸ οἶκμα, οἱ δὲ Νεώτεροι οἰηθέντες τὸν Ὀμηρον κατὰ πληθυντικοῦ τῶν δωμαίων συντάξαι τήν μιν, καὶ αὐτοὶ οὕτως συνέταξαν « τοι γάρ νιν αὐτὰς ἐξέμηνα » (EUR., *Bacch.* 32. 36) κατὰ πληθυντικοῦ ἔστιν οὖν ἀπάτη Νεωτέρων (2).

II. — VOCABULAIRE GÉOGRAPHIQUE.

80. Voyons d'abord quelques notes sur la géographie homérique de la Grèce.

a) Ἑλλάς. — Homère ne connaît pas ce mot pour désigner l'ensemble du continent grec (3); il signifie chez lui soit la Thessalie (4), soit la Phthie (5) — en d'autres termes, ce qui se trouve sous le sceptre d'Achille (6); il sert également à désigner la ville thessalienne (7). D'où il résulte que, chez Homère, Ἑλληνας désigne soit les habitants de la Thessalie (8), soit les habitants de Phthie (9), soit encore les sujets d'Achille (10).

b) Donc, pour parler de la *Thessalie* (au sens « moderne » du mot), Homère use d'une périphrase, Πελασγικὸν Ἄργος (11).

*c) Πελοπόννησος, pour désigner une partie de la Grèce, étant inconnu à Homère (12) et apparaissant pour la première fois chez Hésiode (fr. 213 Rz³) (13), la notion géographique de *Péloponèse* est rendue chez Homère par les périphrases Ἄργος Ἰάσος (14),

(1) B en τ 393.

(2) Schol. MO EUR. *Andr.* 17.

(3) (Ar.) A en I 395, HQ en δ 726.

(4) (Ar.) HQ en δ 726; (Ar.) EM en α 344; (Ar.) A en I 395.

(5) (Ar.) B en λ 496. Cf. Schol. A. RH. I, 416.

(6) (Ar.) Q en ο 80.

(7) A en I 447; Schol. A. RH. I, 904.

(8) (Ar.) HQ en δ 726; A en I 395 (Aristarque cité expressément).

(9) (Ar.) B en λ 496. (10) (Ar.) A en B 684.

(11) (Ar.) BQ en σ 246, A en T 115, I 141, Z 152.

(12) (Ar.) A en I 246.

(13) (Ar.) A en I 246.

(14) (Ar.) BQ en σ 246, A en I 141.

Ἀχαϊκὸν Ἄργος (1) ou Ἄργος ἱππόβοτον (2). Une autre conséquence, c'est que Ἄργος employé seul ne désigne point la ville (3), mais la contrée, le Péloponèse (4).

d) La ville des Myrmidons se nomme Φθία chez Homère, Φαρσαλία chez les Neώτεροι (5).

e) Ἀπία γῆ. — Désigne, chez Homère, simplement une *contrée éloignée*, et non point la *terre d'Apis* — autrement dit le Péloponèse — comme disent les Neώτεροι (6), et particulièrement Sophocle (7).

Exemple d'Eschyle dans les dictionnaires modernes.

f) Κρῖσα. — Les Neώτεροι écrivent Κρίσσα au lieu de Κρῖσα (8).

g) Περαιβοί. — Les Neώτεροι et οἱ καθ' Ὀμηρον écrivent le nom avec un seul ρ (9).

h) Σελλοί. — Au lieu de Σελλοί, dit Aristonicos (10), les Neώτεροι écrivent Ἑλλοί.

La note d'Aristonicos est à compléter par l'*Etymologicon Magnum*, qui cite le témoignage de Pindare (11), et surtout par Strabon, qui cite Pindare et Hésiode (fr. 134 Rz³) (12). Un troisième fragment de la même note aristarchéenne se trouve dans les scolies de Sophocle (13).

*i) Οἶχα λία. — Homère lui-même en B 596 nous montre que c'est une ville de Thessalie (14); les Neώτεροι la situent en Eubée (15).

81. Voyons ensuite quelques éléments de la géographie homérique de l'*Asie Mineure*.

a) Aristarque avait noté tous les passages démontrant que, chez Homère, *Troade* et *Phrygie* ne se confondent pas. Aristonicos a conservé assez bien les éléments de cette recherche (16); d'autres

(1) (Ar.) BQ en σ 246, A en T 115, I 141.

(2) (Ar.) E en δ 99, A en Z 152. (3) (Ar.) B en ο 224.

(4) (Ar.) A en Δ 171.

(5) EHMTV en δ 9.

(6) (Ar.) A en A 270, I 49 et EMPT en π 25; EUST. I 49 : 382. 16.

(7) EUST. A 270 : 102. 40.

(8) EUST. B 526 : 273. 23.

(9) EUST. B 749 : 335. 37.

(10) (Ar.) A en B 659.

(11) Et. M. 709. 36.

(12) STRAB. VII, 7, 10, p. 272. 34 Didot.

(13) Schol. SOPH. *Trach.* 1167.

(14) (Ar.) QV en θ 224.

(15) (Ar.) A en B 596, 730; EUST. B 596 : 298. 32; Schol. A. RH., I, 87.

(16) (Ar.) ABL en B 862, A en I 184, A* en II 719, A en Σ 291, A en Ω 545.

scoliaſtes complètent ſon témoignage ⁽¹⁾. D'après ces différentes ſources qui remontent à Ariſtarque, la confulion des deux mots eſt imputable aux Νεώτεροι ⁽²⁾, aux Poètes ⁽³⁾, aux Tragiques ⁽⁴⁾, et particulièrement à Eſchyle ⁽⁵⁾.

*b) Τροία, Δαρδανία ne ſont point ſynonymes chez Homère ⁽⁶⁾; on ne peut pas dire, indifféremment, *Dardanie*, *Ilion*, *Phrygie* ⁽⁷⁾, ainſi que l'ont fait les Νεώτεροι ⁽⁸⁾.

Il faut retenir ſurtout la note où Ariſtonicos, après avoir remarqué qu'Énée eſt Dardanien, renvoie au vers B 701 ⁽⁹⁾, où Protéſilas eſt tué par un Δάρδανος ἀνὴρ. C'eſt donc ſur ce vers que ſe concentrait l'attention d'Ariſtarque.

c) Πέργαμον. — Appellation réſervée à l'acropole troyenne par Homère; les Νεώτεροι l'appliquent à n'importe quelle acropole ⁽¹⁰⁾, et diſent auſſi Πέργαμα au lieu de Πέργαμον ⁽¹¹⁾.

Pour l'un et l'autre de ces emplois, les dictionnaires donnent des exemples des Tragiques.

d) Λυδοί. — Homère ne connaît pas encore la dénomination de *Lydiens* ⁽¹²⁾; il les nomme des Maeoniens : πρὸς τὰ περὶ ἡλικίας Ἡσιόδου <fr. 241 Rz³>, ajoute Ariſtonicos, à qui nous devons cette note ⁽¹³⁾.

Citons, en terminant, deux autres remarques géographiques.

*82. Αἴγυπτος. — Homère ignore le nom Νεῖλος pour désigner le fleuve; il apparaît à partir d'Héſiode, qui était Νεώ-

⁽¹⁾ BLT en K 431.

⁽²⁾ (Ar.) ABL en B 862, A en Γ 184, A en Ω 545; EUST. B 862: 364. 41; BLT en K 431, Schol. M EUR. *Hec.* 4, 776.

⁽³⁾ STRAB. XIV, 3, 3, p. 567. 49 Didot.

⁽⁴⁾ STRAB. XIV, 3, 3, p. 567. 49 Didot.

⁽⁵⁾ (Ar.) A en B 862; EUST. 364. 41.

⁽⁶⁾ (Porph.) T en O 449.

⁽⁷⁾ (Ar.) A en Υ 216; AT en Υ 215, 216, 219; EUST. Υ 215: 1204. 47.

⁽⁸⁾ AT en Υ 215, 216, 219.

⁽⁹⁾ (Ar.) A en B 819.

⁽¹⁰⁾ A en Δ 508; EUST. 503. 3.

⁽¹¹⁾ T en H 21; EUST. Δ 508: 503. 3.

⁽¹²⁾ (Ar.) V en Σ 291 et A en K 431.

⁽¹³⁾ (Ar.) A en K 431.

τερος ⁽¹⁾ ou μεταγενέστερος ⁽²⁾. C'eſt d'après l'ancien nom du fleuve que les Νεώτεροι ont nommé la contrée ⁽³⁾.

83. Ἀσία. — Νεώτερον τὸ τῆς Ἀσίας ὄνομα ⁽⁴⁾.

Les dictionnaires modernes donnent des exemples de Pindare, Eſchyle, Sophocle. Le mot eſt également employé par Choerilos de Samos <fr. 1^a K>.

III. — CONCLUSION.

Nous avons vu ainſi les reſtes mutilés, mais encore impressionnants, de l'importante recherche qu'Ariſtarque avait conſacrée au vocabulaire des Νεώτεροι. Avec beaucoup de ſcience et de patience, Ariſtarque s'était ainſi fabriqué une arme redoutable pour expulſer d'Homère toute trace de ce vocabulaire; en même temps, il mettait les commentateurs futurs en garde contre certaines confulions trop faciles à commettre.

En ce qui concerne ſpécialement l'objet de notre propre recherche, on aura remarqué que ces notes n'ont point toutes la même importance; quelques-unes, même, pourront paraître tout à fait inutiles. Elles ne paraissent telles, que parce que nous avons trop peu de fragments textuels du Cycle pour faire ſans ceſſe une comparaison entre le Cycle et les notes qu'on vient de lire. Dans ce catalogue, les paragraphes marqués d'un aſtérisque témoignent ſimplement d'une heureuſe coïncidence: ſi nous poſſédions plus de lumières ſur les mots employés par les Cycliques, ces paragraphes auraient été, je pense, à la fois plus nombreux et plus inſtructifs.

⁽¹⁾ (Ar.) HMPQT en δ 477. Cf. HES. *Theog.* 338.

⁽²⁾ EQ en δ 477.

⁽³⁾ BEKKER, *An. gr.*, p. 361. Voir encore: PAUS., IX, 40, 3; A. SOPH., *Lex. s. v. Αἴγυπτος*, EUST. γ 300: 1468. 35; ξ 257: 1760. 8.

⁽⁴⁾ Schol. AB EUR. *Or.* 353.

CHAPITRE V.

L'ÉTAT SOCIAL.

Le présent chapitre n'a point la prétention d'examiner dans son ensemble la partie de l'exégèse aristarchéenne qu'on devrait intituler βλος και εθη ηρώων. Cette étude a été faite, une première fois, d'une manière incomplète et parfois erronée, par Lehrs⁽¹⁾, une seconde fois, d'une manière complète et exacte, par Roemer⁽²⁾, et quiconque veut se donner une idée de l'ampleur des recherches qu'Aristarque avait entreprises dans ce domaine, devra toujours recourir à ces deux ouvrages fondamentaux. De plus, une étude complète, qui ne pourrait guère être qu'une réédition de Lehrs et de Roemer, s'écarterait par trop du but même que je me suis proposé : faire revivre l'activité d'Aristarque dans la mesure où elle peut nous éclairer sur le Cycle épique.

De cette matière infiniment riche et attrayante, on ne trouvera donc ici qu'un petit nombre d'éléments, ceux-là seuls qui nous serviront à confirmer ou à rendre simplement vraisemblables quelques-unes des hypothèses que contient la seconde partie du présent travail. Notre tâche se bornera ainsi à examiner quelques aspects de la vie guerrière et sociale, quelques coutumes, par quoi le monde homérique diffère du monde des Νεώτεροι en général, et de celui des Cycliques en particulier.

I. — VIE GUERRIÈRE.

Parmi les nombreuses particularités de la vie guerrière, trois seulement retiendront notre attention : la cuirasse, le quadrigé, les chevaux de course.

La cuirasse. — Idoménée lance son javelot qui frappe le Troyen Alcatheos en pleine poitrine :

(¹) LEHRS³, p. 191-196.

(²) ROEMER, p. 171-206.

ῥῆξεν δέ οἱ ἀμφὶ χιτῶνα
χάλκεον, ὅς οἱ πρόσθεν ἀπὸ χροδὸς ἤρκει ἄλεθρον (1).

C'est de ce passage (τόπος ἐξηγητικός) que partait Aristarque pour affirmer que les héros homériques avaient une cuirasse de bronze

ὅτι σαφῶς τὸν θώρακα χιτῶνα χαλκοῦν (2).

La même remarque apparaissait un peu plus haut, à propos des vers :

οὐδ' ἤρκεσε θώρηξ
χάλκεος, ὃν φορέεσκε, μέση δ' ἐν γαστέρι πῆξε (3),

mais avec un renvoi (ἀναφορά) aux vers pour lesquels cette remarque était faite :

ὅτι χαλκοῖ οἱ θώρηκες . πρὸς τὸ « ὀλίγος μὲν ἔην λινοθώρηξ » (4).

Ceci nous renvoie aux vers où se trouvent comparés Ajax le Locrien, et le fils de Télamon, son homonyme :

μείων, οὐ τι τόσος γε ὅσος Τελαμώνιος Αἴας,
ἀλλὰ πολὺ μείων ὀλίγος μὲν ἔην, λινοθώρηξ,
ἐγχείη δ' ἐκέκαστο Πανέλληνας καὶ Ἀχαιοῦς (5).

Ces trois vers étaient condamnés, d'après le scoliaste D :

Ils ne sont pas l'œuvre authentique d'Homère, d'abord parce qu'Ajax, fils d'Oïlée, n'est pas plus petit qu'Ajax, fils de Télamon — voyez ce qu'Homère en dit en N 701-704 — et ensuite parce qu'Homère ignore pour les Grecs l'usage des cuirasses de lin (6).

Aristonico confirme le scoliaste, notamment par cette considération :

Ce qui est mauvais aussi, c'est le λινοθώρηξ, car les Grecs ne se servaient pas de cuirasses de lin : c'est même pour cela qu'Homère leur donne partout l'épithète de χαλκοχίτωνες (7).

(1) N 439-440.

(2) (Ar.) A en N 439.

(3) (Ar.) A en N 372.

(4) D en B 530.

(5) N 371-372.

(6) B 528-530.

(7) (Ar.) A en B 530.

Cette étude sur la cuirasse fournissait ainsi à Aristarque l'une des raisons pour lesquelles il condamnait un vers où le fils d'Oïlée était montré plus petit que le fils de Télamon : indice que ce détail caractéristique remonte sans doute à quelque épopée du Cycle.

Le quadrige. — L'étude du quadrige nous donne un résultat immédiat et certain en ce qui regarde le Cycle épique, et comme elle constitue un exemple des plus curieux de la manière dont Aristarque envisageait un problème, elle vaut la peine qu'on l'examine d'un peu près.

En E 195, Homère écrit :

παρὰ δέ σφισιν ἐκάστω δίζυγες ἵπποι,

ce qui nous vaut la remarque d'Aristonico :

ὅτι δυσὶν ἵπποις ἐχρῶντο (1).

Même remarque laconique d'Aristonico sur le passage où Agamemnon promet à Teucer, si Troie tombe aux mains des Grecs, les plus belles des récompenses : un trépied, ou deux chevaux et leur char (ἢ ἐ δὺω ἵππους αὐτοῖσιν ὄχεσφιν), ou encore une captive qui partagera sa couche :

ὅτι δύο ἵπποις ἐχρῶντο (2).

En Θ 105 et suivants, Diomède dit à Nestor : « Monte sur mon char, et tu sauras ce qu'est la race des coursiers de Tros, aussi prompts dans la plaine à poursuivre l'ennemi qu'à lui échapper,

οὐς ποτ' ἀπ' Αἰνείαν ἐλόμην, μὴ στωρε φόβοιο.
Τούτω (ceux de Nestor) μὲν θεράποντε κομείτων·
τῶδε δὲ νῶϊ
Τρωσὶν ἐφ' ἵπποδάμοις ἰθύνομεν (3),

On aura constaté qu'Homère emploie le duel, tant pour les chevaux de Diomède que pour ceux de Nestor, et l'on ne sera pas étonné de trouver cette note d'Aristonico :

(1) (Ar.) A en E 195.

(2) Θ 108-110.

(3) (Ar.) A en Θ 290.

ὅτι τετῆρηται παρ' αὐτῶ καθαρῶς τὰ δυϊκὰ καὶ νῦν ὡς ἐπὶ δύο ἵππων διαλέγεται (1).

Achille dit en parlant de ses chevaux. :

Ἰστε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι (2).

Et Aristonicos, ayant pareillement noté le duel, ajoute :

συνωρίδι δὲ γὰρ ἐχρῶντο (3).

Homère raconte comment Ménélas fit prisonnier le Troyen Adraste :

... ἵππω γὰρ οἱ ἀτυζομένω πεδίωιο.
 ὄζω ἐνὶ βλαφθέντε μυρικίνω, ἀγκύλον ἄρμα
 ἄξαντ' ἐν πρώτῳ ῥυμῶ αὐτῶ μὲν ἐβήτην
 πρὸς πόλιν... (4).

Nouvelle note laconique d'Aristonicos :

ἵππω δυϊκῶς ὡς ἐπὶ ξυνωρίδος ἐφη (5).

Au même endroit, Eustathe, plus complet, observe en outre l'emploi de ἐν πρώτῳ ῥυμῶ :

ὅρα δὲ τὸ ἐν πρώτῳ ῥυμῶ ἀντὶ τοῦ ἐν ἄκρω· οὐ γὰρ δήπου νοητέον ἄρμα πολύρρυμον· τοιαῦτα γὰρ οὐκ οἶδεν ὁ ποιητής, ἀλλὰ παρὰ τοῖς ὕστερον ἐπινενόηνται (6).

C'est par la faute des abrégiateurs qu'Aristonicos est ici incomplet, car l'expression ἄξαντ' ἐν πρώτῳ ῥυμῶ revenant en Π 371, Aristonicos remarque en cet endroit :

ὅτι ἀντὶ τοῦ ἄκρω, καὶ οὐχ ὡς δευτέρου ὄντος ῥυμῶ· εἷς γὰρ ἔστι (7),

et il renvoie en outre au passage Θ 411, οὐ πρώτησιν δὲ πύλῃσιν signifie incontestablement ἄκραις πύλαις. Le scoliaste BL complète Aristonicos :

(1) (Ar.) A en Θ 109.

(2) (Ar.) A en Ψ 276.

(3) (Ar.) A en Z 38.

(4) (Ar.) A en Π 371.

(5) Ψ 276.

(6) Z 38-41.

(7) EUST. Z 40 : 623. 40.

πρὸς τὰς συνωρίδας αἷς ἐχρῶντο Τρῶες τὸ δυϊκόν (1).

Les héros homériques ne se servaient donc pas du quadrigé, mais du bige.

En δ 590, Ménélas offre à Télémaque « trois chevaux, un char aux bois luisants », ce qu'Aristonicos explique ainsi :

ὅτι οὐκ ἄν, εἰ τέθριππα ἤδεσαν, τρεῖς ἵππους ἐδίδου τῷ Τηλεμάχῳ. νῦν δὲ ξυνωρίδα δίδωσι καὶ παρήγορον ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι χρώμενοι (2).

Les choses se présentent donc comme si les héros avaient eu deux chevaux attelés au timon, et, accessoirement, un cheval de volée.

A cette théorie aristarchéenne, certains commentateurs objectaient les vers où Homère avait montré Nélée envoyant, pour disputer un concours, dont un trépied formait l'enjeu, τέσσαρες ἀθλοφόροι ἵπποι αὐτοῖσιν ὄχεσφιν (3). Porphyre rapporte que ce vers était soupçonné de faux : ὑπόπτειται ὡς νόθον (4); mais la science moderne est unanime à dire que cette condamnation voilée est l'œuvre, non d'Aristarque, mais de quelque grammairien ignorant (5). C'est Eustathe qui nous a conservé le meilleur résumé du débat sur ce passage :

ἐν δὲ τῷ τέσσαρες ἀθλοφόροι ἵπποι... οἱ μὲν τέτρωρον φαντάζονται· οἱ δὲ δύο ξυνωρίδας νοοῦσιν, ἑκατέραν ἕνα ἔχουσαν ἐλατῆρα. τετρώρῳ γὰρ, φασίν, οὐ χρῶνται οἱ παρ' Ὀμήρῳ ἥρωες (6).

On reconnaît sans peine dans οἱ δὲ d'Eustathe, l'opinion d'Aristarque, dont Aristonicos, au milieu d'une note singulièrement faussée (7), nous a conservé ce fragment :

ἐνδέχεται δὲ δύο συνωρίδας ἐπὶ τὸν ἀγῶνα πεπορευῆσθαι μὴ τι περὶ τὴν ἑτέραν γένηται... (8).

(1) BL en Π 371.

(2) (Ar.) BPQT en δ 590; EUST. δ 587 : 1510. 29.

(3) Λ 699.

(4) (Porph.) BLV en Θ 185.

(5) LEHR'S, p. 193-194; HILLER, *Philol.* XXVIII, p. 100; LUDWICH, *Didym. ad.* Λ 699.

(6) EUST. Λ 698 : 879. 42.

(7) LEHR'S, p. 193-194.

(8) (Ar.) A en Λ 699.

Pourtant, le quadriges est clairement mentionné dans une comparaison de l'*Odyssée* :

Comme, devant le char, on voit quatre étalons s'élançant tous ensemble.... (1),

que Bérard condamne en ces termes :

Quant à la comparaison avec le char à quatre chevaux, les Scholies elles-mêmes nous disent que les temps homériques n'usaient des chars qu'à deux ou trois bêtes (2).

Les scolies, et surtout Aristarque, n'argumentent pas de la sorte. Car il s'agit ici d'une comparaison, et, aux yeux d'Aristarque, cet élément devait intervenir dans l'exégèse : le poète, en ses comparaisons, faisait parfois allusion à sa propre époque. Le grand mérite d'Aristarque, c'est d'avoir ainsi remarqué que le poète pouvait connaître certaines choses que ses héros n'avaient point connues (3), et c'est ce qu'il exprimait dans la formule : "Ομηρος μὲν οἶδε, τοὺς δὲ ἥρωας οὐκ εἰσάγει χρωμένους. Du reste, sur cette mention du quadriges, Eustathe a bien conservé la pensée d'Aristarque :

οἶδεν οὖν, φασίν, "Ομηρος καὶ τὸ τέτρωρον καθὰ καὶ πρὸ τούτου τὸν κέλητα, εἰ καὶ μὴ ποιεῖ χρωμένους αὐτοῖς τοὺς ἥρωας (4).

Ainsi donc, Aristarque démontrait, par le texte même, que jamais les héros homériques n'ont connu le quadriges : ils se servaient de l'attelage à deux chevaux, auxquels, éventuellement, ils adjoignaient un cheval de volée.

Or, cette longue recherche devait avoir un but précis — et nous en trouvons l'indication dans Aristonicos. Commentant le passage où Homère montre Diomède projetant de dérober les deux chevaux qu'Énée a reçus d'Anchise, l'abréviateur d'Aristarque écrit :

ὅτι δύο ἵπποις ἐχρῶντο. ἢ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τὸ τέτρωρον « Ἐάνθε τε καὶ σὺ Πόδαργε » (5).

Il nous renvoie ainsi à Θ 185, où Hector interpelle d'abord ses quatre chevaux :

(1) v 81-85.

(2) ROEMER, p. 178.

(3) (Ar.) A en E 272.

(4) V. BÉRARD, *ad. l.*, II, p. 139.

(5) v 81 : 1734. 3.

Ἐάνθε τε καὶ σὺ Πόδαργε, καὶ Αἴθων Λάμπε τε δῖε,

et emploie un duel ἀποτίνατον au vers suivant ! Aristonicos note à ce vers :

ἀθετεῖται, ὅτι οὐδαμοῦ "Ομηρος τεθρίππου χρῆσιν παρεισάγει. μάχεται δὲ καὶ τὰ ἐπαγόμενα δυϊκά... (1).

Eustathe copie soigneusement sa source plus complète :

λέγουσι δὲ καὶ οὐδὲ τεθρίππου χρῆσιν εἶναι ποτε τοῖς ἥρωσιν, ἀλλὰ ξυνωρίσι χρᾶσθαι πάντας, καὶ που καὶ παρηόρφ ἐνί, ὡς ἐφάνη ἐπὶ Νέστορος. "Ἐτι δὲ φασιν ὡς εἴπερ ἦν τέθριππον, καὶ δύο ἂν εἶχε ῥυμούς, ὡς Αἰσχύλος <fr. 324 N²> φησὶν : « ἐν διρρυμῖα πῶλοι... » (2).

Ce ne sont là que des fragments de l'enquête d'Aristarque, car Porphyre nous a conservé une note infiniment plus riche, qui peut se résumer ainsi :

Raisons de l'athétèse :

1) emploi de σὺ ;

2) Noms des chevaux : Lampos est le cheval de l'Aurore, Xanthos, celui d'Achille (T 400), Podarge, celui de Ménélas ; Aithon n'est pas autre chose qu'un changement de genre pour Aithé, la jument d'Agamemnon (Ψ 295) ;

3) Les héros ne se servaient pas du quadriges, bien qu'Homère le connût, comme le prouve la comparaison de v 81 (3) [Car le vers Λ 699 est soupçonné de faux, à moins que le poète n'ait voulu dire deux chars (Λ 702), et tout, dans le contexte, rend cette hypothèse vraisemblable] (4) ;

4) Les héros avaient trois chevaux ; le troisième, cheval de volée, remplaçait au besoin l'un des deux autres, tué ou blessé ;

5) οἱ δὲ "Ομηρικοὶ θεοὶ συνωρίσι χρῶνται (5).

Dans cette note abondante, on aura retrouvé en passant tous les éléments de la recherche d'Aristarque, que nous connaissions déjà par les scolies et par Eustathe ; et cependant, la dernière phrase de Porphyre nous montre que nous n'avions pas encore exploité toute

(1) (Ar.) A en Θ 185.

(2) EUST. Θ 185 : 706. 48.

(3) Correction indispensable pour que le texte ait un sens. Voir ROEMER, p. 3.

(4) Dans cette argumentation, Porphyre mêle l'aristarchéen et le non-aristarchéen. Voir ci-dessus, p. 125 et la note 5.

(5) (Porph.) BLV en Θ 185, p. 120. 6 Schr.

sa richesse. On comprendra mieux la raison d'être de l'allusion aux dieux homériques, quand on aura vu ⁽¹⁾ cet autre fragment, où les scolastes nous apprennent que, d'après l'auteur de la *Titanomachie* cyclique, le char du Soleil avait quatre chevaux.

Chevaux de course (κέλητες). — Quelques observations sur les chevaux de course (κέλητες) servaient de corollaire à celles qu'on vient de lire sur le quadrigé.

Dans une comparaison de l'*Odyssee*, Homère montrait Ulysse montant sur une des poutres de son radeau détruit et l'enfourchant comme un cheval de course ⁽²⁾. Aristonicos ⁽³⁾ et, en termes à peu près identiques, Eustathe ⁽⁴⁾ remarquent qu'Homère connaît lui-même les chevaux de course, mais qu'il ne décrit pas des héros qui s'en servent, si ce n'est dans un cas d'absolue nécessité, comme Diomède dans la *Dolone*.

Une seconde comparaison, de l'*Iliade* ⁽⁵⁾ cette fois, mentionne également les chevaux de course. Ici encore, Aristonicos applique le principe connu :

ὅτι κέλητα μὲν αὐτὸς εἶδε, χρωμένους δὲ τοὺς ἥρωας κέλησιν οὐ ποιεῖ ⁽⁶⁾.

Le scoliaste T et Eustathe signalent en outre qu'Homère use ici de l'*ἀναχρονισμός* ⁽⁷⁾.

En somme, Aristarque essayait de mettre en lumière ce fait que les héros homériques ne sont point des cavaliers, et la remarque acquiert une certaine importance, si l'on se souvient que Troïle s'exerçait à l'équitation, dans les *Chants Cypriens*, et que les Amazones combattaient à cheval, dans l'*Éthiopide*.

II. — VIE SOCIALE.

Patronymiques. — Aristarque avait noté à plusieurs reprises qu'Homère ne nomme jamais ses héros d'après le nom de la mère (ἀπὸ μητρὸς οὐ σχηματίζει ὁ ποιητής). Cet enseignement d'Aris-

⁽¹⁾ *Infra*, p. 173 sqq.

⁽²⁾ (Ar.) PQT en ε 371.

⁽³⁾ U 679.

⁽⁴⁾ T en U 679; EUST. U 680 : 1037. 59.

⁽⁵⁾ ε 371.

⁽⁶⁾ EUST. ε 371 : 1539. 31.

⁽⁷⁾ (Ar.) AT en U 679.

tarque dut une partie de sa popularité au fait qu'il fut codifié par le grammairien Denys de Thrace :

ἀπὸ δὲ μητέρων οὐ σχηματίζει πατρωνυμικὸν εἶδος ὁ Ὀμηρος.
ἀλλ' οἱ Νεώτεροι ⁽¹⁾,

phrase classique qui nous valut de longs commentaires où, tour à tour, les νεώτεροι ποιηταί ⁽²⁾, οἱ νεώτεροι πάντες ποιηταί ⁽³⁾, les μεταγενέστεροι ποιηταί, comme Hésiode, et ἄλλοι πολλοὶ τῶν Νεωτέρων ⁽⁴⁾ sont accusés de s'être écartés de la pure tradition homérique.

Le principe d'Aristarque se trouve appliqué deux fois dans nos scolies d'Homère.

En parlant des deux fils d'Actor, le poète leur avait donné un deuxième nom, Μολιόνε, ce qu'Eustathe explique de la sorte :

(Μολιόνε) τουτέστι Μολιόνης υἱοί, ὅπερ οὐκ ἀρέσκει τοῖς παλαιοῖς, σημειούμενοις κἀνταῦθα μὴ σχηματίζεσθαι παρ' Ὀμήρω ἐκ μητέρων πατρωνυμικά ⁽⁵⁾.

Les παλαιοί, dont Eustathe a l'air de se moquer un peu, ce sont les Aristarchéens, puisque Aristonicos remarque qu'Homère ne connaît pas ce genre de « patronymique » et n'aurait point nommé Μολιόνε des gens dont le grand-père maternel aurait eu comme nom Μόλος ⁽⁶⁾; une autre note d'Aristonicos ⁽⁷⁾ et un paragraphe du *Lexique* d'Apollonius le Sophiste ⁽⁸⁾ nous apprennent que c'est Hésiode qui nommait Molioné la mère des Actorides; enfin, une scolie AD nous montre que l'observation d'Aristarque ne valait pas seulement pour Hésiode, mais encore pour l'ensemble des Νεώτεροι ⁽⁹⁾.

Dans l'*Odyssee*, il est question d'un certain Philoméleïdès ⁽¹⁰⁾, dont Aristonicos nous dit qu'on ignore tout de lui, au point qu'on se demande même si c'est un nom propre. Cela devrait signifier *fils de Philomélos*, car il ne peut être question de Patrocle, *fils de Philomélé*, le poète ne nommant pas d'après la mère ⁽¹¹⁾. De l'enseignement

⁽¹⁾ D. THR., p. 26. 6 UHLIG.

⁽²⁾ Schol. D. THR. 366. 7.

⁽³⁾ EUST. A 749 : 882. 19.

⁽⁴⁾ (Ar.) A en A 750.

⁽⁵⁾ AD en A 709.

⁽⁶⁾ (Ar.) HQV en ρ 134.

⁽⁷⁾ Schol. D. THR. p. 223. 4, 368. 26.

⁽⁸⁾ Schol. D. THR., 369. 20.

⁽⁹⁾ (Ar.) A* en A 709.

⁽¹⁰⁾ A. SOPH. *Lex.* s. v. Μολιόνε.

⁽¹¹⁾ ρ 133-136; δ 342-345.

d'Aristarque, Tzetzés lui-même a conservé un fragment, en l'accommodant toutefois au goût de son époque :

ἀπὸ γὰρ μητέρων σπανιάκις τὰ πατρωνυμικά σχηματίζει
ὁ Ὅμηρος· οὐδὲ γὰρ Φιλομήλας ὁ Πάτροκλος (1).

C'était le contre-pied de la théorie d'Aristarque, mais ce n'en était pas moins un hommage, inconscient je crois, à la science du maître.

L'application à Philoméleïdes et aux Actorides n'a pas épuisé les cas où se vérifiait le principe d'Aristarque : nous le retrouverons plus loin (2) en parlant d'Ényaliος, où les scolastes l'ont omis.

Fonctions réservées aux vierges. — Aristarque avait aussi constaté qu'Homère réserve à des vierges les fonctions d'échanson. Eustathe énonce très clairement ce principe :

φασὶ δὲ οἱ παλαιοὶ παρθένων ἔργον εἶναι τὸ οἰνοχοεῖν καὶ ἀνδρῶν
δὲ νέων (3).

Il se retrouve, un peu obscurci, dans les scolies d'Aristophane :

... ἤβην γὰρ οἱ παλαιοὶ τὸ τέρπεσθαι κατὰ τοὺς εὐωχίας προσηγό-
ρευον· καὶ ὁ ποιητὴς τοίνυν ἀπὸ ταύτης τῆς αἰτίας τὴν Ἥβην
συνεστήσατο, καὶ διὰ τοῦτο τοῖς θεοῖς οἰνοχοοῦσαν παρεισή-
γαγεν, οἰκείαν τῇ τεταγμένη ὑποθέσει τὴν λειτουργίαν αὐτῇ
προσμερίζων (4).

Ce principe est supposé connu, dans les scolies d'Homère :

καὶ ἡ Ἥβη δὲ καθ' Ὅμηρον παρθένος, ἔθεν καὶ οἰνοχοεῖ (5),

et chez Aristonicos :

ὅτι παρθένος ἡ Ἥβη· οἰνοχοεῖ γὰρ οὐκ ἄρα γεγάμηται ὑφ'
Ἡρακλέους, ὡς ἐν τοῖς κατὰ τὴν νεκυίαν (λ 602) ἠθετημένοις (6).

(1) TZETZ., *Exeg. Iliad.*, p. 59. 15.

(2) EUST. Δ 2 : 438. 42.

(3) TV en λ 385.

(4) *Infra*, p. 198.

(5) Schol. AR. *Vesp.* 855.

(6) (Ar.) A en Δ 2.

Une des raisons pour lesquelles Aristarque avait institué sa recherche, c'était donc qu'il ne considérait point comme homérique la légende d'Héraclès, reçu dans l'Olympe et devenu l'époux d'Hébé.

Nous avons un peu plus de textes sur une seconde coutume homérique observée par Aristarque : celle que les vierges étaient chargées de préparer les bains. Athénée, à travers Dioscuridès (1), y fait une allusion un peu trouble :

ποιεῖ δὲ Ὅμηρος καὶ τὰς κόρας καὶ τὰς γυναῖκας λουούσας τοὺς
ξένους (2).

Aristarque était plus affirmatif :

παρθενικὸν τὸ λούειν (3),

nous dit Aristonicos, en commentant le passage de l'*Iliade* où Hébé conduit Arès au bain. Aristonicos en conclut que, d'après Homère, Héraclès n'est point l'époux d'Hébé, et renvoie à l'athétèse des vers déjà mentionnés de la *Nékyia*.

En γ 464, Polycasté, la plus jeune des filles de Nestor, baigne, frotte d'huile et habille Télémaque. Les scolies donnent deux explications, dont la seconde est celle d'Aristarque :

λουθῆναι αὐτὸν ἐποίησεν· οὐ γὰρ αὐτὴ ἐλουσεν· ἢ ὅτι ὑπὸ
παρθένων ἔθος ἦν τοὺς ἥρωας λούεσθαι (4).

Aristonicos, au même endroit, résume ainsi la question :

πρὸς τὰ περὶ τῆς Ἥβης· λούει γὰρ καὶ αὐτὴ τὸν Ἄρεα ὡς
παρθένος· πῶς οὖν διὰ τῶν ἀθετουμένων Ἡρακλεῖ συνοικεῖ; (5)

Plus remarquable encore est la scolie T, qui se termine par les mots :

ἔφαμεν γὰρ μὴ εἶναι παρθένου ἔργον τὸ λούειν, ὡς Ἀρίσταρχος
οἶεται (6).

(1) Ce Dioscuridès avait composé une compilation d'explications homériques, où se trouvaient à la fois des ζητήματα du genre Porphyre, des remarques des Cyniques et des Stoïciens, et des fragments d'exégèse aristarchéenne. Voir E. SCHWARTZ, Pauly-Wissowa, s. v. Dioskurides 7, col. 1129.

(2) ATH., I, 10 D.

(3) HMQ en γ 464.

(4) T en γ 464.

(5) (Ar.) A en E 905.

(6) (Ar.) HMQ en γ 464.

Cette protestation contre le système d'Aristarque est de Porphyre. Dans une longue note sur Ulysse, qui a scrupule à prendre un bain en présence des servantes de Nausicaa, Porphyre objecte qu'Hélène elle-même donne un bain à Ulysse (en δ 252), et que le vieux Nestor peut avoir difficilement une fille encore vierge ⁽¹⁾. Peu nous importe, je le répète, qu'Aristarque ait raison ou tort — encore qu'entre un Aristarque et un Porphyre, il n'y ait guère à hésiter — : l'important pour nous est de savoir qu'Aristarque avait tel ou tel principe, fondé sur telle ou telle prémisse, ayant telle ou telle conséquence. Or, dans le cas présent, il est certain qu'Aristarque faisait toute cette recherche pour empêcher qu'on introduisit dans Homère une légende posthomérique. Dans le passage incriminé, on faisait dire à Homère parlant d'Héraclès :

Parmi les Immortels, il séjourne en personne dans la joie des festins ; du grand Zeus et d'Héra aux sandales dorées, il a la fille Hébé aux chevilles bien prises ⁽²⁾.

Aristonicos résume brièvement tout ce que nous avons vu jusqu'ici :

καὶ τοῦτο νεωτερικόν. οὐ γὰρ οἶδε τὸν Ἡρακλέα ἀπηθανατισμένον οὐδὲ τὴν Ἥβην γεγαμημένην, ἀλλὰ παρθένον. διὸ καὶ παρθενικά ἔργα ἀποτελεῖ· οἴνοχοεῖ γὰρ καὶ λούει ⁽³⁾.

Il ne nous restera plus, dès lors, qu'à essayer de déterminer à quels Néωτεροι s'attaquait Aristarque ⁽⁴⁾.

Parfums et couronnes. — Je réunis ici deux paragraphes, dont le premier ne profitera pas directement à notre étude du Cycle : mais il y entre eux un tel parallélisme, qu'on ne peut guère les séparer ; de plus, le premier rendra vraisemblable la conclusion du second, qui, on le verra, a beaucoup d'importance pour nos recherches.

Dans l'*Odyssée*, Athéna lave Pénélope avec l'essence divine (κάλλει ἀμβροσίῳ) dont se sert Aphrodite. Le scoliaste V note brièvement :

νῦν τὰ μύρα ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ (Porph.) QT et T en ζ 221, p. 62, 18 Schr.

⁽²⁾ λ. 602-604.

⁽⁴⁾ *Infra*, p. 175 sqq.

⁽³⁾ (Ar.) HQT en λ 601.

⁽⁵⁾ (Ar. ?) V en σ 192.

Héra à sa toilette se lave avec de l'ambroisie :

ἀλείψατο δὲ λίπ' ἐλαίῳ
ἀμβροσίῳ, ἐδανῶ τὸ ἑὰ οἱ τεθυωμένον ἦεν ⁽¹⁾.

Aristonicos commente le passage :

ὅτι μύρον μὲν οὐκ ὀνομάζει, τεθυμιαμένον δὲ ἔλαιον τὸ μύρον λέγει, ὥστε εἰδέναι μὲν χρῆσιν, τὸ δὲ ὄνομα μὴ λέγει δέ που καὶ « ῥοδόεντι — ἐλαίῳ » <Ψ 186> καὶ « κάλλει — πρῶτα » <σ 191> μύρου τι γένος ὀνομαστοποίησας ⁽²⁾.

Ailleurs, Homère raconte qu'Aphrodite répand sur le cadavre d'Hector de l'huile de rose (ῥοδόεντι ἐλαίῳ) incorruptible, de peur qu'Achille, en le traînant dans la poussière, ne le mette en lambeaux. Là-dessus, deux notes intéressantes, l'une d'Aristonicos :

ὅτι μύρου τὴν μὲν ὀνομασίαν ἀγνοεῖ, τὴν δὲ σκευασίαν οἶδεν· τὸ γὰρ ῥόδιον οὕτως νῦν εἶπεν ἔλαιον ῥόδοεν ⁽³⁾,

l'autre du scoliaste T :

τὴν χρῆσιν μὲν τοῦ μύρου οἶδεν οὐ μὴν τὸ ὄνομα ⁽⁴⁾.

Athénée a connu l'enseignement d'Aristarque :

Ὅμηρος δὲ τὴν τοῦ μύρου φύσιν εἰδὼς οὐκ εἰσήγαγε μύροις ἀλειφομένους τοὺς ἥρωας, πλὴν τὸν Πάριν ἐν οἷς φησι (Γ 392), ὡς καὶ Ἀφροδίτη κάλλει τὰ πρόσωπα καθαίρει (σ 192) ⁽⁵⁾.

Si donc Aristarque essayait de démontrer que, seul, le *nom* de μύρον était inconnu à Homère, il devait sans doute signaler aussi l'auteur chez qui le mot se rencontre pour la première fois. Nos manuscrits ont ici une lacune, qui existait déjà dans le manuscrit copié par Eustathe, lequel, en son commentaire de Ψ 186, renvoie à Athénée :

(Ἄθηναιος δὲ λέγει)... ὡς δὲ μύρων μὲν χρῆσιν οἶδεν ὁ ποιητής, ἔλαια δ' αὐτὰ καλεῖ μετ' ἐπιθέτου <688 c>, καὶ ὡς

⁽¹⁾ Ξ 171-172.

⁽²⁾ (Ar.) A en Ψ 186.

⁽⁵⁾ ATH., I, 18 E.

⁽²⁾ (Ar.) A en Ξ 171.

⁽⁴⁾ T en Ψ 186.

μυρίσασθαι μὲν Ἀλκαῖος <Com. I. 761 K> λέγει <691 B>, τὸ δ' ὄνομα μύρωμα καὶ οὐ μύρισμα, καὶ ὅτι Σόλων <687 A>...

Sa note aux vers Ψ 282-283, plus instructive encore, se divise ainsi :

1. ἐνταῦθα δὲ φασὶν οἱ παλαιοὶ ὅτι = B en Ψ 281.
... "Ὀμηρος μὲν γάρ, φασί, μύρων μὲν χρῆσιν οἶδεν, ἔλαια δ' αὐτὰ καλεῖ (1).
2. Μύρου δέ, φασὶν, ὄνόματι πρῶτος Ἀρχιλόχος <fr. 31 Bgk⁴> ἐχρήσατο (2).

Quel est le sujet du dernier φασὶν ? Ce pourrait être οἱ παλαιοί, et, dans ce cas, Eustathe nous donnerait une preuve certaine que son manuscrit à scolies était plus complet que les nôtres. Cependant, comme Eustathe a déjà copié Athénée sur le même sujet cent vers plus haut, nous devons plutôt admettre qu'ici encore, il recourt à la même source. Ceci n'en démontre pas moins la lacune de nos scolies, puisque toute cette note d'Athénée remonte, indirectement, à Aristarque :

τῷ δὲ τοῦ μύρου ὄνόματι πρῶτος Ἀρχιλόχος κέχρηται λέγων <fr. 31 Bgk⁴> καὶ ἀλλαχοῦ δ' ἔφη <fr. 30 Bgk⁴>. μύρρα γάρ... ὁ δὲ "Ὀμηρος τὴν μὲν χρῆσιν οἶδε τῶν μύρων, ἔλαιον δ' αὐτὰ καλεῖ μετ' ἐπιθέτου (Ψ 186), καὶ ἀλλαχοῦ δὲ (Ξ 172) λέγει τι τεθωμένον. καὶ ἡ Ἀφροδίτη παρ' αὐτῷ (Ψ 186) τὸν Ἔκτορος νεκρὸν ῥοδόεντι ἔχριεν ἔλαιω ἀμβροσίῳ (3).

En résumé, Aristarque, montrant qu'Homère ignore le mot μύρον, mais non la chose, citait le nom de l'auteur chez qui le mot se trouve employé pour la première fois. Ces conclusions faciliteront l'examen des textes relatifs à l'emploi des couronnes chez Homère.

Le *Lexique* d'Apollonius explique ainsi le mot στεφάνη :

1. ἐπὶ μὲν τῆς κυκλυτεροῦς καταφορᾶς (citatur N 138) ;
2. ἐπὶ δὲ εἴδους περικεφαλαίας (citatur K 30) [rebord d'un casque] ;
3. καὶ κόσμου γυναικείου γένους (citatur β 120). Cf. σ 192, Φ 511 [diadème] ;
4. ἐπὶ δὲ τοῦ (citatur N 138) Ἀρίσταρχος μὲν ἀπ' ἄκρου τοῦ ὄρους (4).

(1) EUST. Ψ 282 : 1300. 36.

(2) EUST. Ψ 283 : 1300. 40.

(3) ATH., XV, 688 C.

(4) A. SOPH., *Lex. s. v. στεφάνη*. Cf. s. v. κατὰ στεφάνην.

De cette note, retenons seulement qu'Aristarque est expressément cité pour avoir étudié le problème : les scolies homériques nous diront le but de cette étude.

Dans Homère, Polydamas dit à Hector :

πάντη γάρ σε περὶ στέφανος πολέμοιο δέδην (1).

Les commentaires contiennent un grand nombre de notes sur le mot στέφανος. Voici celle du scoliaste BLT :

στέφανος δὲ ὁ κύκλος... οὐδένα γὰρ οἶδε στεφανούμενον ὁ ποιητής (2),

et celle d'Eustathe :

ὄρα δὲ καὶ ὅτι στέφανον μὲν ἐνταῦθα ἔφη ὁ ποιητής ὡς ἐπὶ κύκλου, ἀγωνιστικὸν δὲ οὐκ οἶδε στέφανον, ἢ συμποτικόν... (3).

Celle d'Aristonicos est aujourd'hui assez mutilée :

ὅτι στέφανον ἡρωικὸν πρόσωπον ὠνόμακε· οὐδέποτε δὲ χρωμένους εἰσήγαγε διὰ τῶν γενομένων αὐτῶν· οὐ γὰρ τῆς Πηνελόπης μνηστῆρες, οὐθ' οἱ Φαίακες οὐθ' οἱ ἐπὶ τῶν θυσιῶν ἐστέφοντο (4).

C'est la même note aristarchéenne, avec une légère variante, qu'on retrouve chez Athénée, immédiatement après sa note sur le μύρον :

ἀλλ' οὐδὲ στεφανούμενους εἰσάγει, καίτοι τῷ ἐκ τῆς μεταφορᾶς ὁμοίωματι σημαίνεται ὅτι ἤδει τὸν στέφανον· φησὶ γοῦν (citatur z 195) καὶ (citatur N 736) (5).

On a vu plus haut, dans l'étude sur le quadriges, que, d'après Homère, quatre chevaux de Nélée se rendirent aux jeux avec leurs chars pour disputer un trépied. C'est Eustathe qui a conservé l'explication la plus juste et la plus complète :

λέγουσι δὲ καὶ ὡς εἰ περὶ τρίποδος οἱ τοιοῦτοι ἵπποι ἔμελλον ἐν Ἡλίδι θεύσεσθαι, οὐκ ἤδη νοητέον τοῦ τῶν Ὀλυμπίων ἀγῶνος

(1) N 736.

(2) EUST. N 730 : 958. 1.

(3) ATH., I, 18 EF.

(4) BLT en N 736.

(5) (Ar.) A en N 736.

μεμνησθαι τὸν Ὀμηρον· μηδὲ γὰρ εἰδέναι αὐτά, λέγειν δὲ περὶ τίνος ἐγχωρίου ἀγῶνος χρηματικοῦ, οὐ μὴν στεφανίτου κατὰ τὰ Ὀλύμπια. οὔτε γὰρ ἐνταῦθα οὔτε ἀλλαχοῦ, φασίν, οἶδε στέφανον ὁ ποιητής, οὐκ ἐν νίκῃ, οὐκ ἐν θυσίᾳ, οὐκ ἐν συμποσίῳ (1).

Dans nos scolies, il n'en reste que des fragments :

οὐκ οἶδε τὰ Ὀλύμπια ὁ ποιητής, ἀλλὰ περὶ τίνος χρηματικοῦ ἀγῶνός φησιν ἀπελθεῖν τοὺς Ἰππους (2).
... στέφανον δὲ ὅλως οὐκ οἶδεν ὁ ποιητής, οὐκ ἐν νίκῃ, οὐκ ἐν θυσίαις, οὐκ ἐν συμποσίῳ (3).

Il résulte de tous ces textes qu'Aristarque avait entrepris de démontrer qu'Homère ne mentionne nulle part l'usage des couronnes ; et, tout comme dans le cas de μύρον, Aristarque devait citer l'auteur chez qui cet usage est attesté pour la première fois (4).

Nous pouvons maintenant rappeler un passage bien connu d'Athénée :

ἀνθῶν δὲ στεφανωτικῶν μέμνηται ὁ μὲν τὰ Κύπρια ἔπη ποίησας (versus septem citantur) (5)... οὗτος ὁ ποιητής καὶ τὴν τῶν στεφάνων χρῆσιν εἰδὼς φαίνεται δι' ὧν λέγει (versus quinque citantur)... (6) <Cypr. fr. 4 et 5 A>.

Les recherches qui précèdent suffiraient à démontrer qu'Athénée a conservé ici un fragment plus complet de la vaste enquête, où Aristarque, après avoir noté qu'Homère ne connaît point l'usage des couronnes, nommait, avec citations à l'appui, les Νεώτεροι qui mentionnaient cet usage. Mais Athénée lui-même nous donne un argument nouveau en faveur de notre conclusion. Car, après avoir cité un fragment du second livre d'Anacréon (fr. 41 Bgk⁴), où il s'agit encore de couronnes (7), Athénée ajoute :

(1) EUST. A 698 : 879. 42.

(2) BLT en A 700.

(3) TV en A 700.

(4) Il en est question dans deux vers (576-577) de la *Théogonie* d'Hésiode : mais on ne peut faire état de ces vers, condamnés par tous les éditeurs depuis Wolf.

(5) ATH., XV, 682 D.

(6) ATH., XV, 682 F.

(7) ATH., XV, 671 E.

Ἄρισταρχος ὁ γραμματικώτατος... ἐξηγούμενος τὸ χωρίον ἔφη... (1).

C'est un témoignage, on ne peut plus concluant, à la fois sur l'ampleur des recherches d'Aristarque et sur ce que lui doivent les grammairiens ultérieurs.

La διαίτα ἰατρική. — Ainsi donc, deux fragments des *Chants Cypriens* doivent leur conservation au fait qu'Aristarque les avait cités au cours de son enquête sur l'usage des couronnes par Homère et les Νεώτεροι. Un long fragment de l'*Iliou persis* s'est conservé d'une manière analogue, mais peut-être plus étrange. Amené à étudier les connaissances médicales du monde héroïque, Aristarque développait cette théorie qu'Homère connaissait seulement la chirurgie proprement dite, et ignorait le traitement par le régime. Cette simple négation ne devait point lui suffire et, tout comme dans le cas des parfums et des couronnes, il devait dire ici chez quels Νεώτεροι se trouvent des allusions à la διαίτα ἰατρική. Or, un fragment de l'*Iliou persis*, qu'on étudiera plus loin (2), marque la différence, inexistante chez Homère, entre Machaon, qui soignait les blessés, et Podalire, qui traitait les malades par le diagnostic et le régime — et ce fragment du poème épique est conservé dans nos scolies justement à propos de la remarque qu'Homère ignore la διαίτα ἰατρική. Dans ces conditions, il me paraît difficile de ne pas admettre qu'ici encore, nous avons affaire à un fragment cité par Aristarque au cours d'une recherche où il opposait les Νεώτεροι à Homère.

III. — CROYANCES ET COUTUMES.

Guerriers morts à l'étranger. — Les usages relatifs aux funérailles chez Homère formaient, dans l'exégèse d'Aristarque, un paragraphe important (3), dont certains détails nous intéressent plus particulièrement, parce qu'ils touchent au Cycle épique.

Nestor, parlant à Télémaque de la plaine troyenne, lui dit avec tristesse :

(1) ATH., XV, 671 F.

(2) *Infra*, p. 359.

(3) Textes dans ROEMER, p. 201.

C'est là-bas que gît Ajax... là-bas que gît Achille, là-bas que gît Patrocle... là-bas que gît mon fils...

Aristonicos constate l'usage homérique :

πρόδηλον ἐντεῦθεν ὅτι ὅπου ἐτελεύτησαν, ἐκεῖ ἐθάπτοντο, καὶ οὐκ ὁστέα πκισὶν ἐκάστου (cod. : ἕκαστος) ἤγετο (1).

Achille se plaint, après la mort de Patrocle :

Ils ne me recevront pas à mon retour dans les demeures paternelles, le vénérable Pélée ni Thétis ma mère...

Aristonicos remarque, avec plus de précision cette fois :

... ὅτι οὐκ ἀπεκόμιζον τὰ ὀστέα τῶν τετελευτηκότων ἐπὶ ξένης εἰς τὰς πατρίδας. ἢ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τὸ (citatur H 334) (2).

Il note pareillement, à propos du vers où Agamemnon dit à Ménélas : *Cependant tes os se consumeront, ensevelis dans les champs d'Ilion :*

ὅτι τῶν ἐπὶ ξένης τελευτώντων οὐκ ἀπεκομίζετο τὰ ὀστέα εἰς τὰς πατρίδας. οὐκ ἄρα 'Ομήρου ἐστὶ ταῦτα' (citantur H 334-335) (3).

Le passage H 334-335, auquel s'adressent toutes ces critiques, est celui où Nestor dit aux Achéens :

Rassemblons les morts, brûlons-les *non loin des navires, et recueillons leurs ossements que nous remettrons à leurs fils désolés, à notre retour dans la patrie.*

Voici un extrait de la note d'Aristonicos sur ces vers :

ἀθετοῦνται ὅτι οὐ διὰ τοῦτο ἐκαίοντο ὅπως τὰ ὀστέα κωμίσωνται, ἀλλὰ συνηθεία· καὶ γὰρ οἱ ἐπὶ τῆς ἰδίας τελευτώντες ἐκαίοντο. καθόλου οὖν οἶδε πυρὶ καιομένους τοὺς πάλαι καὶ ἐνταῦθα τιθεμένους ὅπου καὶ ἐτελεύτησαν (4).

(1) (Ar.) EQ en γ 109.

(2) (Ar.) A en Δ 174.

(3) (Ar.) A en Σ 332.

(4) (Ar.) A en Η 334-335.

Une partie du raisonnement est fondée sur un autre passage homérique, où Athéna, essayant de pousser Pandaros à tuer Ménélas, lui dit, notamment, que Pâris paierait cher pour voir l'Atride

σὺν βέλει δμηθέντα πυρῆς ἐπιβάντ' ἀλεγεινῆς.

à propos duquel Aristonicos avait déjà remarqué :

ὅτι οἱ ἀρχαῖοι τὰ σώματα οὐκ ἔθαπτον ὑπὸ γῆν, εἰ μὴ πρότερον ἔκαυσαν· εἴθ' οὕτω τὴν τέφραν σὺν τοῖς ὀστοῖς ἐχώννουον ἐν ἀγγείῳ τινὶ ἀποθέμενοι (1).

En résumé, Aristarque avait établi que la coutume homérique consistait à brûler les morts sur un bûcher, à recueillir les cendres et les ossements dans un vase, qu'on enterrait à l'endroit où le guerrier était mort. Ceci expliquera la signification et peut-être l'origine d'un curieux fragment de la *Petite Iliade* que nous étudierons plus loin (2).

Purification pour meurtre. — Il subsiste peu de traces d'une autre recherche d'Aristarque, sur la coutume de la purification pour meurtre, mais du moins le témoignage qui nous en reste a-t-il beaucoup de netteté.

Racontant les aventures de sa jeunesse, Nestor fait allusion à la prise de Pylos par Héraclès, à propos de laquelle le scoliaste TV nous donne cette importante remarque :

οὐ διὰ τὰ καθάρσια Ἰφίτου πορθεῖται ἡ Πύλος, ἐπεὶ τοι 'Οδυσσεὺς μείζων Νέστορος, καὶ παρ' 'Ομήρῳ οὐκ οἶδαμεν φονέα καθαιρόμενον, ἀλλ' ἀντιτίνοντα ἢ φυγαδεύομενον (3).

Eustathe trouvait une note analogue dans son manuscrit à scolies, et la manière même dont il en parle ne laisse aucun doute sur son origine aristarchéenne :

εἶπε δὲ κατὰ τινὰς τὴν Πύλον ὁ Ἡρακλῆς ὡς μὴ προσδεχθεὶς ὑπὸ τοῦ Νηλέως ὅτε τὸν καὶ ἐν 'Οδυσσεΐᾳ δηλούμενον τοῦ Ἰφίτου φόνον παρ' αὐτῷ καθήρασθαι ἤθελε.

(1) (Ar.) ABD en Δ 199.

(2) TV en Λ 690.

(3) *Infra*, p. 332.

τοῦτο δὲ τοῖς ἀκριβεστέροις οὐκ ἀρέσκει, διότι τέ φασιν οὐκ οἶδεν Ὅμηρος φονέα καθαιρόμενον ἀλλὰ ἢ ποιηὴν τίνοντα ἢ φυγαδεύομενον, ὡς πρὸ ὀλίγου εἴρηται καὶ διότι...⁽¹⁾.

Nous en savons assez pour tirer de là que la purification pour meurtre était un des indices dont se servait Aristarque pour démontrer la non-homéricité d'une légende — et nous aurons fréquemment l'occasion de rappeler ce principe en étudiant les légendes du Cycle épique⁽²⁾.

⁽¹⁾ EUST. A 689 : 879. 12.

⁽²⁾ *Infra*, p. 318, 218³, 236³.

CHAPITRE VI.

L'ÉTAT MORAL.

L'un des aspects les plus caractéristiques de l'exégèse d'Aristarque, c'est l'insistance avec laquelle il a opposé les idées morales et religieuses d'Homère à celles des *Νεώτεροι*. Le présent chapitre ne donnera de cette activité qu'un aperçu fort restreint, et se contentera de montrer comment Aristarque reprochait aux *Νεώτεροι* d'avoir amoindri les dieux, les héros, les femmes de l'épopée homérique.

Les dieux. — Aristarque, considérant qu'Homère donnait de la divinité une idée et très noble et très haute, ne put s'empêcher de défendre son poète contre Platon, qui l'expulsait, couronné de fleurs, de sa république idéale. Il intercala cette apologie dans le commentaire du beau passage où Achille, pour consoler Priam, lui dit que, devant le seuil de Zeus, se dressent deux *pithoi*, dont l'un contient le mal et l'autre, le bien :

μέμφεται δὲ τὴν δόξαν Πλάτων ἐν β' Πολιτείας (p. 379), λέγων ὡς ὁ θεὸς ἀγαθόν, οὐδὲν δὲ ἀγαθὸν βλαβερόν· ὁ δὲ μὴ βλαβερόν, οὐδὲ βλάπτει. ἔπλασεν οὖν ταῦτα ὁ ἥρωες πρὸς παραμυθίαν Πριάμου. πρὸς ταῦτά φησι Ζεὺς· « ἐξ ἡμέων γὰρ φασὶ κάκ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοί » (α 33) ⁽¹⁾.

La réponse est subtile ! On ne peut tenir le poète pour responsable des paroles qu'il prête à ses héros : lorsqu'il parle en son propre nom, c'est un autre langage — et la chose apparaît clairement, quand on voit la manière dont les *Νεώτεροι* traitent les dieux d'Homère.

Le poète avait nommé Apollon *ἐκατηβελέτης*, *celui qui frappe de loin* :

ὅτι οὐχ ὁμοίως τῷ ποιητῇ σεμνοὶ εἰσιν ἐν τοῖς μύθοις οἱ μετ' αὐτὸν ποιηταί. Ποῦ γὰρ σεμόν, Ὅμηρου ἐκατηβελέτην εἰπόν-

⁽¹⁾ T en Ω 527.

τος τὸν Ἀπόλλωνα, μυθεύεσθαι τὸν Σιμωνίδην <fr. 26^A Bgk⁴>
ὡς ἑκατὸν βέλεσιν ἀνεΐλεν ὁ Ἀπόλλων τὸν ἐν Πυθοῖ δράκοντα,
δέον δὲν μιᾷ βολῇ νεκρῶσαι τὸ θηρίον; (1)

Et voilà comment, conclut Eustathe, à qui nous devons cette note aristarchéenne d'esprit, sinon de forme, voilà comment les poètes après Homère font d'Apollon un piétre archer.

Ils n'épargnaient même pas Zeus. Homère avait dit que Ganymède était le plus beau des mortels : c'est pour cela que les dieux l'enlevèrent, afin qu'il fût l'échanson de Zeus et vécût au sein de l'Olympe (2). Un scoliaste d'Apollonius de Rhodes garde un reflet de la pensée d'Aristarque :

Ἄριστος μὲν οὐχ ὑπὸ Διὸς ἠρπάσθαι ἀλλ' ὑπὸ θεῶν φησιν· οὐδὲ
δι' ἔρωτα καὶ πόθον, ἀλλ' ὥστε Διὶ οἰνοχοεῖν (3).

Aristonico l'exprime plus nettement :

ἡ διπλῆ ὅτι ἐναντιοῦται τοῖς Νεωτέροις· οὐ γὰρ δι' ἔρωτα τὸν
Γανυμήδην ὑπὸ Διὸς ἀνηρπάσθαι, ἀλλ' ὑπὸ τῶν θεῶν, ἵνα
οἰνοχοῇ τῷ Διὶ διὰ τὸ κάλλος (4).

Les Neώτεροι ne respectent aucune divinité. Ce sont eux qui ont inventé ce jugement de Pâris, où les déesses jouent un rôle ridicule ; comment ont-ils pu imaginer cela pour Héra, une mère :

πῶς τε Ἥρα ἤρισε, μητρὸς ἔχουσα τάξιν (5) ;

Comprenant de travers la langue homérique, ils en ont tiré d'irrévérencieuses légendes. Ignorant le sens du mot φόβος

— Ἄρισταρχος σεσημείωται ὅτι συνήθως φόβος ἐπὶ τῆς φύγῃς,
φύζα δὲ ἐπὶ τῆς μετὰ δειλίας φύγῃς — (6)

les Neώτεροι, trouvant quelque part dans Homère Διώνυσος δὲ φοβηθεὶς (7), se crurent autorisés à faire de Dionysos un lâche et à le présenter costumé en femme :

(1) EUST. A 75 : 52. 10.

(2) Schol. A. RH., III, 115.

(3) BMV en Ω 23.

(4) Z 135.

(5) Γ 234.

(6) (Ar.) A en Γ 234.

(7) A. SOPH., Lex. s. v. φόβος.

ἐξ ὧν λαβόντες οἱ μεθ' Ὀμηρον δειλὸν τε τὸν Διόνυσον πλάτ-
τουσι καὶ θηλυστολοῦντα (1).

Qu'ont-ils fait d'Héphaestos ? Un simple forgeron, travaillant sur la terre, en Sicile ou ailleurs :

οὐκ οἶδε δὲ ὁ ποιητῆς τὸν Ἥφαιστον ἐργαζόμενον ἢ ἐν Λιπάρῃ
τῆς Σικελίας τῶν Αἰολιδῶν νήσων, ἢ ἐν Λήμνῳ, ἀλλ' ἐν
Ὀλύμπῳ. καὶ γὰρ καὶ τὴν ἀσπιδοποιτῆν ἐκεῖ λέγει γε-
γενῆσθαι (2).

Et d'Héraclès qui n'était point un dieu (3), mais méritait de l'être ? A l'arc que lui donnait Homère, les Neώτεροι substituèrent une massue (4), invention de quelque fabricant d'Héracléide (5).

La piété d'Aristarque allait jusqu'à vouloir démontrer qu'Homère n'avait point représenté les Cyclopes comme des impies :

Car Aristarque dit que les Cyclopes sont des justes, hormis Polyphème. En effet, le poète dit d'eux : *chacun dicte sa loi à ses enfants et ses femmes* (ι 114). C'est le Cyclope en son impiété qui dit d'eux : *Sache que les Cyclopes n'ont à se soucier ni des dieux ni du Zeus à l'égide* (ι 275) — ce qui est faux, puisque eux-mêmes disent : *C'est alors quelque mal qui te vient du grand Zeus, et nous n'y pouvons rien : invoque Posidon notre roi, notre père* (ι 411-412) (6).

On voit qu'Aristarque ne redoutait point la subtilité quand il s'agissait de défendre son poète. Il l'excusa aussi d'avoir montré Héra donnant la voix humaine à Xanthos, le cheval divin d'Achille :

Si les chevaux d'Achille sont de race divine, ce n'est point inconvenant qu'ils prennent la parole. Homère fut le premier à faire la chose ; mais c'est un abus quand Hésiode <Op. 203> fait parler un faucon, Archiloque <fr. 86 Bgk⁴>, un aigle (7).

Les héros. — Les Neώτεροι n'ont pas davantage respecté les héros qu'ils empruntaient à Homère.

(1) EUST. Z 135 : 629. 39.

(2) (Ar.) Q en θ 274.

(3) *Supra*, p. 131. *Infra*, p. 175 sqq.

(4) EUST. E 395 : 561. 27 ; BT en E 404.

(5) STRAB., XV, 1, 9, p. 587. 13 Didot.

(6) A. SOPH., Lex. s. v. ἀθεμίστων.

(7) T en T 407. Je considère καὶ Ἀΐσωπος comme une addition postérieure à Aristarque.

Le poète avait d'eux une haute conception, ce qui ne l'empêchait point de faire leur part aux réalités de la vie. Il montra Diomède et Nestor s'enfuyant, poursuivis par l'ennemi vainqueur. Lâcheté ? Pas le moins du monde :

νεωτερικὸν τὸ δόξης μαῖλλον ἢ τοῦ ἀσφαλοῦς ἔχουσθαι (1).

C'est que les temps ont changé ; à l'idéal d'Homère s'en est substitué un autre, qui fait perdre à ses héros leur dignité et leur grandeur.

Achille est leur victime. On sent encore quelque chose de l'indignation d'Aristarque, dans cette note où Eustathe, en son grec laborieux, prend à partie les μεταγενέστεροι :

καὶ τὸν Ἀχιλλέα τῇ γυναικωνίτιδι παραβύουσι, καὶ κερκίδα χειρίσαντες πρὸς ἰστουργίαν τὰς χεῖρας γυμνάζουσι, καὶ διὰ Παλαμήδους ἐκφήναντες καὶ αὐτὸν ἄγουσιν εἰς Τροίαν ἐλέγγιστον· ὧν οὐδὲν Ὀμηρος ἱστορεῖ, ὡς καὶ ἡ Ἰλιάς δηλοῖ, ἐνθα οὐ φαίνεται οὐδὲ τῷ Ἀχιλλεῖ κατ' ἀνάγκην ὁ εἰς τὴν Ἰλιον πλοῦς (2).

Même souffle d'indignation dans cette autre note aristarchéenne d'Eustathe :

τὴν μὲντοι ἐν Σκύρω κρύψιν τοῦ Ἀχιλλέως καὶ τὴν θηλυστολίαν καὶ τὴν ἐν τῇ γυναικωνίτιδι διαθαλάμεισιν καὶ τὸν ἐκ τοῦ Ὀδυσσεῶς ἔλεγχον παντελῶς ἄγνοεῖ. φασίν, ὁ ποιητῆς οὔτε κατηναγκασμένως τὸν Ἀχιλλέα πλεύσαντα εἰδῶς, ἀλλ' ὑπὸ πρέσβεσιν ἐσταλμένου παρὰ τοῦ πατρός, οὐδὲ μὴν ὑπὸ τῷ τοῦ Ἀγαμέμνονος ὄντα σκῆπτρῳ (3).

Les Νεώτεροι ont bien changé l'Achille homérique, qui s'empara de Scyros, les armes à la main, en ramena des captives de guerre qu'il offrit à ses amis :

οἱ μὲν Νεώτεροι ἐκεῖ τὸν παρθενῶνά φασιν, ἐνθα τὸν Ἀχιλλέα ἐν παρθένου σχήματι τῇ Δηιδამείᾳ προσκλίνουσιν· ὁ δὲ ποιητῆς ἡρωικῶς πανοπλίαν αὐτὸν ἐνδύσας εἰς τὴν Σκύρον ἀπεβίβασεν, οὐ παρθένων ἀλλ' ἀνδρῶν διαπραξόμενον ἔργα, ἐξ ὧν καὶ λάφυρα δωρεῖται τοῖς συμμάχοις (4).

(1) BLTV en Θ 148.

(2) EUST. I 662 : 782. 46.

(3) EUST. ω 118 : 1956. 18.

(4) T en I 668.

Ils ont même osé avilir la pure amitié qui unissait Achille à Patrocle, et certains éditeurs avaient eu la faiblesse d'accepter dans leur texte des vers qui faisaient allusion à la légende des Νεώτεροι. Les quatre vers Π 97-100 étaient athétisés, selon Aristonicos,

διότι κατὰ διασκευὴν ἐμφαίνουσι γεγράφθαι ὑπὸ τινος τῶν νομιζόντων ἐρᾶν τὸν Ἀχιλλέα τοῦ Πατρόκλου... (1).

Le scoliaste T nous a conservé mieux encore : les félicitations qu'Aristarque décernait à Zénodote que, si souvent, il avait pris durement à partie :

καλῶς οὖν φησιν Ἀρίσταρχος Ζηνόδοτον ὑποπτουκέναι ὡς εἶεν παρεντεθέντες οἱ στίχοι ὑπὸ τῶν ἀρσενικῶς ἔρωτας λεγόντων παρ' Ὀμήρῳ καὶ ὑπονοούντων παιδικὰ εἶναι Ἀχιλλέα Πατρόκλου (2).

Comment ces Νεώτεροι qui ne respectaient même pas un Achille, auraient-ils respecté les autres héros homériques ? D'Ulysse, ils ont fait un être timoré, feignant la folie, parce qu'il redoutait d'aller à la guerre :

εἰ δὲ καὶ οἱ μεταγενέστεροι δειλίαν κατηγοροῦσι τοῦ ἥρωος καὶ προσποίητον μανίαν θρυλοῦσι καὶ τὴν ἀνομοειδῆ συζυγίαν τῶν ζῶων προσιστοροῦσιν, ἦν ζεύξας μετεχειρίσθη τὸ ἄροτρον, καὶ τὸν ὑπὸ Παλαμήδους προφέρουσιν ἔλεγχον διὰ τοῦ βρεφυλλίου παιδὸς Τηλεμάχου καὶ ἄκοντά φασιν εἰς Τροίαν στρατεύσασθαι, λεγέτωσαν ἃ βούλονται... (3).

Ménélas n'a pas davantage échappé à cette règle. Homère n'en dit du mal qu'une seule fois, au moment où Apollon, pour encourager Hector, lui dit que Ménélas n'a rien d'un guerrier redoutable :

πρέποντας πολεμῶ τοὺς λόγους περιτέθεικεν ὁ ποιητῆς, ἐπεὶ τοί γε οὐκ οἶδε δειλὸν τὸν Μενέλαον· βοὴν γὰρ ἀγαθὸν πανταχοῦ καλεῖ αὐτόν, ὃ ἐστὶν ἐν μάχῃ ἀνδρεῖον (4).

(1) (Ar.) A en Π 97-100.

(2) T en Π 97-100.

(3) EUST. ω 118 : 1956. 18.

(4) ABD en P 588. Cf. *infra*, p. 420.

La poésie posthomérique est pleine de la sanglante rivalité qui sépare les deux frères Atrée et Thyeste. Or, Homère les montre si bien d'accord jusqu'à la fin ⁽¹⁾, il ignore si bien cette rivalité, qu'Atrée, en mourant, laisse le sceptre à Thyeste, au lieu de le donner à ses propres fils, et que Thyeste, en mourant, le laisse au fils d'Atrée, Agamemnon, au lieu de le donner à son propre fils, Égisthe ⁽²⁾.

Les Νεώτεροι n'ont pas seulement avili les héros homériques, ils les ont encore affadis. Homère avait raconté la vie tourmentée de Bellérophon : au comble de la gloire, il connut la colère divine, ses enfants moururent, et lui, abandonné des hommes, haï des dieux,

καὶ πεδίον τὸ Ἀλήϊον οἶος ἀλάτο,
ὄν θυμὸν κατέδων, πάτον ἀνθρώπων ἀλείνων ⁽³⁾.

Tel était le Bellérophon d'Homère ; voici celui des Νεώτεροι :

οὐχ ὡς οἱ Νεώτεροί φασι μελαγχολήσας, ἀλλ' ὀδυνώμενος
ἐπὶ τῇ τῶν παίδων ἀπολεία ἐμόναζε ⁽⁴⁾.

Le Bellérophon des Νεώτεροι n'était plus un personnage d'épopée, c'était un héros de roman.

Les femmes. — Les Νεώτεροι n'eurent pas plus de respect pour les héroïnes d'Homère que pour ses héros et ses dieux — et Aristarque le leur reprocha avec non moins de dureté. Il condamnait les vers Ω 24-30, pour un grand nombre de raisons également plausibles, et notamment parce que le vers Ω 30 contenait le mot *μαχλοσύνη*, mot vulgaire, étranger au vocabulaire homérique, propre à Hésiode <fr. 28 Rz³> qui l'avait employé le premier en parlant des filles de Proetos ⁽⁵⁾.

Homère ne se complait pas dans les détails grossiers, qui froissent la pudeur. Pour dépeindre l'amour coupable de la femme de Proetos, Homère la montre demandant à son mari de tuer Bellérophon

ὃς μ' ἔθελεν φιλότῃτι μιγήμεναι οὐκ ἔθελοῦση ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ T en B 107.

⁽²⁾ (Ar.) A en B 107.

⁽³⁾ Z 201-202.

⁽⁴⁾ BLGen. en Z 202.

⁽⁵⁾ BMTV en Ω 23 ; (Ar.) A en Ω 23 ; EUST. Ω 25 : 1337. 8.

⁽⁶⁾ Z 165.

Les Νεώτεροι n'ont point pareille réserve :

συντόμως δὲ τὰ αἰσχροῦ ⁽¹⁾ δεδήλωκε « μιγῆναι οὐκ ἔθελοῦση », ἀλλ' οὐχ ὥσπερ Ἡσίοδος <fr. 78 Rz³> τὰ περὶ τοῦ Πηλέως καὶ τῆς Ἀκάστου γυναικὸς διὰ μικρῶν ἐπεξελθῶν... ⁽²⁾.

Dans l'épisode des amours d'Arès et d'Aphrodite, que conte l'*Odyssée*, Aristarque condamnait les dix vers suivants :

Tels étaient les discours qu'ils échangeaient entre eux. Alors, le fils de Zeus, le seigneur Apollon, prit Hermès à partie :

— *Hermès le fils de Zeus, je crois que volontiers tu te laisserais prendre sous de pesants réseaux pour dormir en ce lit de l'Aphrodite d'or !*

Hermès le messager rayonnant de répondre :

— *Ah ! plût au ciel !... qu'en me charge, Apollon, et trois fois plus encore, de chaînes infinies, et venez tous me voir, vous tous, dieux et déesses ! mais que je dorme aux bras de l'Aphrodite d'or !... ⁽³⁾.*

Didyme nous a conservé le motif de la condamnation :

ἐν ἐνίοις ἀντιγράφοις οἱ δέκα στίχοι οὐ φέρονται διὰ τὸ ἀπρέπειαν ἐμφαίνειν. Νεωτερικὸν γὰρ τὸ φρόνημα ⁽⁴⁾.

Pensée bien digne d'un Νεώτερος, en effet, que tout ce dialogue maniéré !

On pourrait aisément glaner dans les notes aristarchéennes toute une liste d'héroïnes homériques défigurées par les Νεώτεροι. Hélène, dans Homère, exprime sans cesse le regret de sa faute, sa seule faute, car elle n'eut point d'autre amant que Pâris. Les Νεώτεροι, multipliant le nombre de ses aventures, l'ont mise tour à tour dans les bras de Thésée, de Ménélas, de Pâris, de Déiphobe, voire d'Achille, en rêve ⁽⁵⁾.

D'Aegialée, femme de Diomède, Homère avait fait le modèle de l'épouse qui attend fidèlement le retour du mari parti pour la guerre :

Ὅμηρος περίφρονα καὶ ἰφθίμην αὐτὴν φησι καὶ φίλανδρον εἶναι λέγει ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Correction de Reitzenstein : le manuscrit porte ἀρχαία.

⁽²⁾ (Porph.) B en Z 164, p. 93. 17 Schr.

⁽³⁾ θ 333-342.

⁽⁴⁾ (Did) H en θ 333-342. Sur la condamnation d'Aristarque, voir LUDWICH, *ad l.*

⁽⁵⁾ *Infra*, p. 303.

⁽⁶⁾ EUST. E 412 : 566. 2.

Les Νεώτεροι en ont fait un autre personnage, le type même de l'impudique. Diomède, en partant, avait confié l'administration de ses biens à Cométès, le fils de Sthénélos. Aegialée passa d'abord ses nuits à pleurer l'époux absent ; puis, poussée par Aphrodite, qui voulait se venger de Diomède, elle commit l'adultère ; Cométès devint l'amant de la femme de son maître ; Diomède, à son retour, trouva la place prise et dut s'exiler (1). Toute cette histoire, Aristarque la condamnait en quelques mots :

τὸν Κομήτου πόθον Αἰγιαλείας οὐκ οἶδεν ὁ ποιητής (2).

Cependant, il y avait Clytemnestre. Mais l'abjection même a des limites, et Homère sut les garder. Car, dans Homère, elle est seulement la collaboratrice d'Égisthe — ce qu'exprime Aristonico en une formule un peu obscure :

ὅτι τῇ ἐπιβουλῇ κακείνῃ συνέγνω (3).

Par là, Homère différait des Νεώτεροι qui montrent en Clytemnestre l'ouvrière responsable du crime, des Νεώτεροι qui inventent l'épisode de la hache et du chiton (4). Homère l'a sans doute considérée comme coupable, mais il n'a pas cherché à la rendre plus odieuse encore en accumulant horreur sur horreur (5).

Aristarque notait aussi la retenue d'Homère parlant du matricide d'Oreste. Le poète ne dit pas, brutalement, qu'Oreste a tué sa mère(6) : ce qui ne signifie pas que, selon Aristarque, Homère ignorait cette légende, puisque Homère a dit :

ἦτοι ὁ τὸν κτείνας δαίνυ τάφον Ἀργείοισι
μητρὸς τε στυγερῆς καὶ ἀνάλκιδος Αἰγίσθοιο (7),

vers à propos desquels Aristonico a cette note :

ὁ δὲ Ἀρίσταρχός φησιν ὅτι διὰ τούτων παρυποφαίνεται ὅτι συναπόλετο Αἰγίσθῳ ἢ Κλυταιμῆστρα. τὸ δὲ εἰ καὶ ὑπὸ Ὁρέστου,

(1) B, BT, D en E 412; BT en E 413; EUST. E 412 : 566. 2.

(2) T en E 412; B en E 412; BT en E 413.

(3) (Ar.) Q en λ 410.

(4) (Ar.) Q en λ 410; Schol. EUR. *Hec.* 1279; AD en A 7.

(5) Je raisonne ici comme si les scolies étaient complètes et nous donnaient toute l'opinion d'Aristarque. Il faudra corriger par les remarques qui seront faites *infra*, p. 410 sqq.

(6) (Ar.) EHMS en α 300.

(7) γ 309-310.

ἄδηλον εἶναι· οὐδὲ γὰρ τὰ περὶ τὴν Ἐριφύλην φησὶν εἰδέναι αὐτόν (1).

Aristarque voulait dire qu'Homère sait rester en-deça de sa pensée, qu'il sait cacher les choses pour lesquelles le silence vaut mieux : la même réserve qu'il avait observée pour l'aventure de Bellerophon, il l'observait aussi pour la mort d'Ériphyle et de Clytemnestre, tuées par leurs propres fils. Cette réserve d'Homère avait une cause profonde, et cette cause, Aristarque l'exprimait dans une note sur le passage où Amyntor, coupable lui-même, lance contre Phoenix, son fils, des imprécations qu'entendirent les Érinées :

ὡς μηδὲ ἄκοντας ἀδικεῖν γονεῖς· διὸ οὐδὲ περὶ τοῦ φόνου τῆς Κλυταιμῆστρας φησὶν (2).

C'est sur cette belle pensée, où la sainteté des parents est donnée comme une grande loi du monde, que je veux clore ce chapitre, qui révèle un Aristarque essayant de réagir contre la décadence morale dont témoignent les œuvres des Νεώτεροι.

(1) (Ar.) MQRT en γ 309-310.

(2) A en l 456.

CHAPITRE VII.

L'ESTHÉTIQUE.

Les quelques notes qui précèdent auront donné une idée au moins approximative de la diversité et de l'ampleur des recherches auxquelles s'astreignit Aristarque pour bien mettre en évidence l'originalité d'Homère dans tous les domaines. Le tableau serait par trop incomplet, si nous ne donnions un certain nombre d'indications sur la manière dont Aristarque opposait Homère et les Νεώτεροι au point de vue esthétique et littéraire.

Arts plastiques. — On me permettra d'insister quelque peu sur une idée extrêmement originale d'Aristarque, à laquelle, faute de documents, la science moderne n'a point assez pris garde, je veux dire l'idée d'étudier les rapports qui unissent l'épopée et les arts plastiques, et particulièrement la peinture. Aristarque pouvait voir et admirer encore une multitude d'originaux, alors que, le plus souvent, nous en sommes réduits nous-mêmes aux peintures de vases, œuvres d'artisans qui s'inspiraient de la peinture des grands artistes. Son témoignage, ici comme ailleurs, aurait été capital, si les abrégiateurs successifs n'avaient détruit presque entièrement tout ce paragraphe de son exégèse. Pourtant, les traces en sont encore assez nettes, pour que nous puissions affirmer qu'Aristarque n'avait pas négligé la question.

Nous connaissons ⁽¹⁾ la note curieuse du scoliaste T et d'Eustathe sur le passage homérique, où Priam, que la mort d'Hector écrase de douleur, s'enveloppe dans les plis de son manteau :

ἐντεῦθεν <Τιμάνθης> ὁ Σικυώνιος γραφεὺς μαθητευθεὶς τῆς ἐν
Αὐλίδι Ἰφιγενείας γράφων τὴν σφαγὴν, ἐκάλυψε τὸν Ἀγαμέ-
μνονα ⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Supra*, p. 92.

⁽²⁾ T en Ω 163; EUST. Ω 162 : 1343. 62.

Nous avons là un fragment d'Aristarque; mais un fragment dans lequel les copies successives ont fait tomber un moyen terme : car Aristarque ne sautait pas ainsi d'Homère à Timanthe, pas plus qu'il ne sautait directement d'Homère aux Tragiques. La preuve en est dans un autre fragment, dont j'ai signalé ailleurs ⁽¹⁾ l'existence et l'intérêt. Homère considérait les Géants simplement comme un peuple farouche, sur qui régnait Eurymédon :

τὰ παρὰ δὲ τοῖς Νεωτέροις οὐκ οἶδεν, οὐθ' ὡς ἦσαν ἐκτράπελοι
τινες καὶ ὀφιοπόδες. οἴους αὐτοὺς ἀναζωγράφουσιν, οὔτε
ὡς Φλέγραν φκῆσαν. οὔτε ὅτι θεοῖς ἐμαχέσαντο ⁽²⁾

La pensée vraie d'Aristarque nous apparaît enfin : entre Homère et les peintres, il y a les Νεώτεροι, comme entre Homère et les Tragiques, il y a le Cycle. C'est ce qui résulte, plus clairement encore, de cette note sur le *pilos* d'Ulysse, que j'ai déjà fréquemment citée, et qui montre si bien comment les notes d'Aristarque se sont peu à peu vidées de leur contenu. Aristonicos écrit :

ὅτι τὸ κοινὸν καὶ συμβεβηκὸς ταῖς περικεφαλαίαις εἰπόντος τοῦ
ποιητοῦ, ζωγράφοι καὶ πλάσται πιλίον ἐπέθεσαν τῷ Ὀδυσσεῖ ⁽³⁾,

comme si peintres et sculpteurs avaient pris dans Homère leur fausse interprétation. Le scoliaste TV, avec une précision apparemment plus grande, trahit Aristarque tout autant :

Ἀπολλόδωρος ὁ σκιογράφος ἐντεῦθεν πρῶτος ἔγραψε πῖλον
Ὀδυσσεῖ ⁽⁴⁾.

C'est Eustathe qui, reproduisant avec soin des scolies plus complètes (κατὰ τοὺς παλαιούς), a conservé le raisonnement d'Aristarque en son ensemble :

οἱ δὲ Νεώτεροι ὡς ἰδίον τι ἀκούσαντες ἐνταῦθα τὸ τοῦ πῖλου
ἐπεισαν τοὺς ζωγράφους πιλίον περιτιθέναι τῷ Ὀδυσσεῖ
καὶ τοῦτο πρῶτος, φασίν, ἐποίησεν Ἀπολλόδωρος ὁ
σκιογράφος ⁽⁵⁾.

Ces trois textes se commentent d'eux-mêmes.

⁽¹⁾ Rev. belge de Philol. et d'Hist., V, 1926, p. 140.

⁽²⁾ (Ar ?) PQ en η 59.

⁽⁴⁾ TV en K 265.

⁽³⁾ (Ar.) A en K 265.

⁽⁵⁾ EUST. K 265 : 804. 17.

Littérature. — Si nous passons au domaine de la littérature proprement dite, nous ne trouvons pas moins de notes où brillent la finesse et le goût d'Aristarque.

Homère, décrivant la marche des Troyens et auxiliaires, dociles aux conseils de Polydamas, attire l'attention sur Asios, rebelle à toute discipline. Et cela nous vaut une jolie remarque :

ἕτερος μὲν ἀν' ποιητῆς τῷ Πολυδάμαντι ἐποίησε πάντας πειθομένους,
ὁ δὲ "Ὀμηρος μιμούμενος τὴν ἀλήθειαν ἕνα γοῦν τὸν
ἀπειθοῦντα εἰσάγει ⁽¹⁾.

Antiloque vient annoncer à Achille la mort de Patrocle. Voici Homère :

O fils du belliqueux Pélée ! quelle funeste nouvelle je vais t'annoncer — pourquoï faut-il que de tels malheurs arrivent ? Patrocle est tombé. Autour de son cadavre dépouillé, la bataille fait rage. Ses armes sont aux mains d'Hector au beau panache ⁽²⁾.

Et voici la scolie :

ἱκανῶς δὲ ἐτάχυνε τὸν κακάγγελον, ἐν ὅλοις τέσσαρσι στίχοις
καὶ ἐν βραχεῖ πάντα ἐδήλωσε, τὸν ἀποθανόντα, τοὺς ὑπερμαχομένους,
τὸν κτείναντα. οὐκ ἐζήλωσαν δὲ τοῦτο οἱ Τραγικοί, ἀλλὰ τοῖς
λυπουμένοις μακρὰς ἐπάγουσι τὰς διηγήσεις τῶν συμφορῶν ⁽³⁾.

Plutôt que de multiplier ces remarques générales, dont nos scolies sont pleines, voyons seulement quelques faits précis, qui nous mettront pour ainsi dire au seuil du Cycle épique.

Eustathe nous rapporte que les notes qu'il consultait (ἐν τοῖς παλαιοῖς εὔρηται) fourmillaient d'exemples montrant les Νεώτεροι se complaisant à des jeux puérils d'euphonie :

οἱ δὲ Νεώτεροί ταῦτα καὶ ὅσα τοιαῦτα ζηλώσαντες — πολλὰ
δ' ἐν τοῖς παλαιοῖς εὔρηται ὅμοια ὡς πολλαχοῦ δεδήλωται —
γρίφους ἐμελέτησαν πλέκειν οὐς ὠνόμασαν σχέδη ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ T en M 110.

⁽³⁾ BT en Σ 20.

⁽²⁾ Σ 18-21.

⁽⁴⁾ EUST. ι 366 : 1634. 12.

Ulysse rapporte à Agamemnon les paroles d'Achille et conclut ainsi :

ὡς ἔφατ'· εἰσὶ καὶ οἶδε τάδ' εἰπέμεν, οἳ μοι ἔποντο,
Αἴας καὶ κήρυκε δῶω, πεπνυμένω ἄμφω.
Φοῖνιξ δ' αὔθ' ὁ γέρων κατελέξατο· ὡς γὰρ ἀνώγει,
ὄφρα οἱ ἐν νήεσσι φίλην ἐς πατρίδ' ἔπηται
κῦριον, ἣν ἐθέλησιν· ἀνάγκη δ' οὐ τί μιν ἄξει (1).

Aristarque athétisait ces cinq vers pour plusieurs raisons, et notamment parce qu'ils étaient

νεωτερ(ικ)οὶ τοῖς νοήμασι (2).

Les deux remarques qui précèdent peuvent avoir été dirigées implicitement contre le Cycle épique ; dans celles qui vont suivre, l'allusion aux œuvres du Cycle n'est pas douteuse.

Le commentaire de la Βοιωτία s'ouvre par une considération générale :

θαυμάσιος ὁ ποιητῆς μὴδ' ὀτιοῦν παραλιμπάνων τῆς ὑποθέσεως,
πάντα δ' ἐξ ἀναστροφῆς, κατὰ τὸν ἐπιβάλλοντα καιρὸν διηγού-
μενος, τὴν τῶν θεῶν ἔριν, τὴν τῆς Ἑλένης ἀρπαγὴν, τὸν Ἀχιλ-
λέως θάνατον· ἡ γὰρ κατὰ τάξιν νεωτερικὸν καὶ συγγραφικὸν
καὶ τῆς ποιητικῆς ἀπο σεμνότητος (3).

Homère ne raconte pas κατὰ τάξιν, il parle des choses à l'occasion, si bien que, sans avoir insisté, il a finalement tout dit, et mieux dit que les Νεώτεροι qui, dépravant la poésie, racontent point par point, dans l'ordre chronologique, comme les annalistes. Qu'il s'agisse ici du Cycle épique, c'est ce que démontrent déjà les allusions au jugement de Pâris, au rapt d'Hélène (*Chants Cypriens*) et à la mort d'Achille (*Éthiopide*) ; c'est ce qui apparaîtra plus clairement encore, si l'on se rappelle le texte célèbre, où Proclus explique pourquoi le Cycle épique est populaire, malgré son absence de valeur artistique :

σπουδάζεται τοῖς πολλοῖς οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν ὡς διὰ τὴν
ἀκρολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων (4).

(1) I 688-692.

(2) BL en B 494 = EUST. 262. 43.

(3) (Ar.) A en I 688.

(4) PROCLOS-PHOTIUS, p. 97. 9 ALLEN.

C'est donc bien contre les Cycliques en général qu'Aristarque dirigeait cette note où il accuse les Νεώτεροι d'avoir enlevé à la poésie d'Homère quelque chose de sa dignité et de sa beauté.

Dans Homère, le grand Ajax disait à Ménélas de prendre avec Mérion le cadavre de Patrocle, et de le porter hors de la mêlée, tandis que lui-même, aidé de l'autre Ajax, repousserait Hector et les Troyens. Aristarque commente ainsi le passage :

εἰ δὲ Ὀμηρὸς ἔγραψε τὸν Ἀχιλλέως θάνατον, οὐκ ἂν ἐποίησε
τὸν νεκρὸν ὑπ' Αἴαντος βασταζόμενον, ὡς οἱ Νεώτεροι (1).

C'est une attaque directe contre l'*Éthiopide* qui avait raconté de cette manière la mort d'Achille, et le scoliaste d'Aristophane nous a conservé la raison même que donnait Aristarque :

λέγεται δὲ ὅτι οὐ τὸ τοῦ Αἴαντος ἔργον, ἀλλὰ τὸ τοῦ Ὀδυσ-
σέως (2).

L'*Éthiopide* faisait ainsi perdre à Ajax le caractère héroïque qu'il avait dans Homère. C'est à lui, le plus fort des guerriers achéens après Achille, que, après la mort d'Achille, aurait dû incomber le soin de combattre, d'empêcher qu'on approchât du cadavre, tandis qu'Ulysse ou un autre l'aurait ramené au camp des Grecs — et c'est ainsi qu'Homère aurait dépeint la scène.

Κυκλικῶς. — Il nous reste à parler, pour finir, d'une série de notes où entre l'adverbe κυκλικῶς. On a beaucoup discuté sur le sens de ce mot. Mais, dans les scolies homériques, il signifie à la manière des Cycliques, comme font les Cycliques, à l'exclusion de tout autre sens ; que, par ailleurs, le mot signifie vulgairement, banalement, je ne le contesterai pas : je constate simplement que, dans l'exégèse d'Aristarque, le mot n'avait pas encore pris ce sens que je considère comme dérivé.

1. On sait le soin avec lequel l'*Odyssée* a décrit les vergers du roi Alcinoos ; les critiques de l'antiquité, et Aristarque non moins que les autres, admiraient ce beau morceau. Les scolies, qui ont gardé un écho de cette admiration, remarquent, notamment, que les épithètes, au lieu d'être jetées au hasard, comme le feraient les Cycliques,

(1) (Ar.) A en P 719.

(2) Schol. AR., Equ. 1056.

servent au contraire à bien faire ressortir la qualité propre à chaque arbre :

οὐ κυκλικῶς τὰ ἐπίθετα προσέριπται, ἀλλ' ἐκάστου δένδρου τὸ ἰδίωμα διὰ τοῦ ἐπιθέτου προστετήρηται (1).

Voilà qui nous donne au moins un aperçu intéressant sur la manière d'écrire des Cycliques, qui prennent l'épithète pour remplir le vers, et ne se soucient point qu'elle enrichisse le mot auquel on l'appose.

2. En Z 326-331, Hector vient trouver Pâris pour l'exhorter à entrer dans la mêlée, et son discours débute ainsi :

τὸν δ' Ἐκτωρ νείκεσεν ἰδὼν ἀισχροῦς ἐπέεσσι.

Aristonico constate qu'il y a dans ce vers un abus de mots à la manière des Cycliques, car Hector ne dit rien qui soit un blâme :

ὅτι κυκλικῶς κατακέχρηται· οὐδὲν γὰρ λέγεται ἐπιπληκτικόν (2).

L'observation est juste, et il semble résulter de là que — si ce vers n'était point condamné, ce dont nous n'avons point de trace — Aristarque devait constater qu'Homère lui-même a parfois de ces négligences, monnaie courante chez les Cycliques.

3. Je dis : Si le vers n'était point condamné. En effet, dans un cas tout à fait analogue, Aristarque faisait la même observation, mais en condamnant le passage. Voici un paragraphe du quinzième chant de l'*Iliade*, dans lequel j'imprime entre crochets les vers que condamnait Aristarque :

Dans cette pensée, Zeus anime à l'attaque des vaisseaux creux, Hector déjà par lui-même impatient de les assaillir. Car il était furieux, pareil à Arès qui brandit le javelot, ou au feu destructeur qui fait rage sur les montagnes, dans les fourrés épais de la forêt profonde ; autour de sa bouche, l'écume se formait, et ses deux yeux brillaient sous la courbe des sourcils, et son casque faisait un effrayant cliquetis de bataille autour des tempes [d'Hector. Car c'était Zeus lui-même qui du haut de l'éther le secondait, Zeus qui l'honorait à l'exclusion de tant d'autres guerriers, et le couvrait de gloire. Mais ses jours étaient comptés, et déjà Pallas Athéné pressait

(1) BEP en η 115.

(2) (Ar.) A en Z 325.

le jour fatal où il devait tomber sous les coups du Pélide]. Et il voulait rompre les rangs des guerriers... (1).

Les cinq vers 610-614 étaient athétisés, rapporte Aristonico,

Car nous savons que c'est d'Hector qu'il s'agit, et l'addition ne fait que diminuer la fureur divine qui anime Hector : elle ne garde sa force que si l'on joint bout à bout les vers authentiques. En outre, il y a une tautologie à la manière des Cycliques (κυκλικῶς ταυτολογεῖται) : car il est dit plus haut : Zeus anime à l'attaque des vaisseaux creux Hector déjà par lui-même impatient à les assaillir. A quoi sert, dès lors, la répétition : d'Hector. Car c'était Zeus lui-même qui du haut de l'éther le secondait ? (2)

Ainsi donc, les Cycliques disaient et redisaient à satiété les mêmes choses, répétaient inlassablement les mêmes formules stéréotypées.

4. C'est contre eux encore que s'élève une note où le mot κυκλικῶς manque accidentellement. On peut aisément le rétablir par une comparaison avec le second exemple et l'exemple que nous verrons après celui-ci. Achille, ayant étendu sur un char le cadavre d'Hector, rentre dans sa tente où il a laissé Priam ; après avoir dit au vieillard que la douleur ne doit point empêcher de prendre de la nourriture, il fait préparer un repas. Vient alors le vers formulaire :

αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,

pour le commentaire duquel nos scolies ont une double rédaction :

A) ἰδίως χρῆται τῷ στίχῳ· καὶ γὰρ ὁ μὲν ἐκεκόμεστο, Πριάμον δὲ οὐκ εἰκὸς ἦν εἰς κόρον δεῖπνεῖν (3).

B) ὅτι κατακέχρηται τῷ στίχῳ, ὁ γὰρ Ἀχιλλεὺς ἤδη κεκόμεσται. λέγει γὰρ « νέον δ' ἀπέληγεν ἐδωδῆς » (Ω 475) (4).

Il me paraît évident que la note d'Aristonico disait dans sa forme originale :

ὅτι <κυκλικῶς> κατακέχρηται τῷ στίχῳ. ὁ γὰρ Ἀχιλλεὺς ἤδη κεκόμεσται. λέγει γὰρ... (5).

(1) U 603-615.

(2) (Ar.) A en O 610.

(3) TV en Ω 628.

(4) (Ar.) A en Ω 628.

(5) Déjà corrigé dans MERKEL, *Prolegomena* de l'édition d'Apollonius de Rhodes p. XXXI.

Le vers Ω 628, introduit dans l'*Iliade* par un interpolateur qui avait oublié qu'Achille se restaurait déjà cent cinquante vers plus haut, donne ainsi un exemple de ces abus de mots à la cyclique, de ces vers formulaires dont les Cycliques usaient et abusaient en dépit du bon sens.

5. La même remarque sur la manière d'écrire des Cycliques se retrouve dans une autre note également relative à un repas. Homère montrait des héros qui étendent les mains, saisissent les mets placés devant eux et

αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο (1) —

vers formulaire, identique à celui qui nous a valu la note précédente, et à propos duquel Aristonicos écrit, prudemment :

κυκλικώτερον δὲ κατακέχρηται τῷ στίχῳ, δεδειπνηκότων αὐτῶν πρὸ ὀλίγου (2).

Et en effet, puisque, cinquante vers plus haut (I 177), ils avaient déjà mangé dans la tente d'Agamemnon, pourquoi les faire manger à nouveau ici ? Le vers 222 contenait donc un abus de mots « passablement cyclique » — κυκλικώτερον — : Aristonicos ménage ses mots, sans doute parce qu'Aristarque lui-même n'avait pas condamné le vers.

Des deux derniers exemples qu'on vient de voir, il résulte qu'une des caractéristiques des poètes du Cycle, c'est l'usage fréquent et souvent abusif qu'ils faisaient des répétitions, des vers formulaires tout trouvés, des vers du type αὐτὰρ ἐπεὶ. Cela étant, nous comprendrons mieux l'épigramme qu'écrivit, à l'époque d'Hadrien, le grammairien Pollianos :

Τοὺς κυκλίους τούτους, τοὺς αὐτὰρ ἔπειτα λέγοντας
μισῶ, λωποδύτας ἀλλοτρίων ἐπέων ---
οἱ δ' οὕτως τὸν Ὀμηρον ἀναιδῶς λωποδυτοῦσιν
ὥστε γράφειν ἤδη μῆνιν ἀεὶδε θεά (3).

(1) I 222.

(2) Anth. Pal., XI, 130.

(3) (Ar.) A en I 222.

Les Cycliques, ces gens qui ressassent l'αὐτὰρ ἔπειτα ... Nous retrouvons ici ceux-là mêmes qu'attaquait Aristarque, lorsque, parlant d'un abus de mots, il lui adjoignait l'adverbe κυκλικῶς. Cette épigramme de Pollianos nous démontre que κυκλικῶς, dans le vocabulaire d'Aristarque, ne signifie pas autre chose que : *à la manière des Cycliques*.

Cette épigramme est intéressante à un autre point de vue encore, parce qu'elle nous permet de voir comment un grammairien du second siècle de notre ère interprétait la pensée d'Aristarque. Pollianos représente les Cycliques comme devant *tout* à Homère, qu'ils ont pillé : Aristarque n'a jamais été aussi affirmatif, aussi tranchant, même s'il a souvent attaqué les Cycliques pour leur reprocher d'avoir maladroitement imité Homère. Par là-même, l'épigramme de Pollianos constitue, à nos yeux, un document de première valeur, car elle nous révèle, poussée jusqu'à l'exagération, l'influence qu'eut Aristarque sur le discrédit du Cycle épique. Les Cycliques ne devaient jamais se relever des coups qu'il leur avait assénés. Mais ses critiques mêmes vont nous permettre de reconstituer des pans entiers de l'édifice écroulé.

SECONDE PARTIE

LES LÉGENDES CYCLIQUES

INTRODUCTION.

Au seuil de cette seconde partie, où je me propose d'étudier celles des légendes cycliques qui ont retenu l'attention d'Aristarque, nulle épigraphe ne conviendrait mieux qu'un texte d'Héliodore, un des commentateurs de Denys de Thrace. Se demandant ce que doit savoir au juste un γραμματικός — et on sait que ce mot avait dans l'antiquité un sens très large ⁽¹⁾ — Héliodore écrit :

Ὅτι ὡς περὶ δὲ τὰς γλώσσας πάσας ὀφείλει ὁ γραμματικὸς εἰδέναι οὕτω καὶ ἱστορίαν, ἀλλὰ τὴν τετριμμένην· πολλὰ γὰρ εἰσι πεπλασμέναι τοῖς Νεωτέροις ⁽²⁾.

L'influence de l'enseignement d'Aristarque se révèle doublement dans ce texte, d'abord par l'emploi du mot Νεώτεροι avec la valeur technique que nous lui connaissons, ensuite par l'emploi de cet autre mot πεπλασμέναι, qu'affectionnait Aristarque en parlant des élucubrations des poètes posthomériques.

Ces légendes des Νεώτεροι sont donc multiples, et il s'agissait de les classer d'une manière aussi rationnelle que possible. J'ai tenu largement compte de ce que mes recherches antérieures ⁽³⁾ m'avaient déjà donné dans le domaine du Cycle épique : qu'il me soit permis de le répéter sommairement ici.

Je considère le Cycle épique comme une agglutination de plusieurs groupes d'épopées, ayant entre eux assez de points de contact

⁽¹⁾ La « grammairienne » Démo, Rev. belge de Phil. et d'Hist., III, 1924, p. 718-720.

⁽²⁾ Schol. D. THR., p. 470. 9.

⁽³⁾ Comme je serai assez souvent amené à renvoyer aux différents articles que j'ai consacrés au Cycle épique, je crois commode d'en dresser ici une liste, avec l'indication des revues dans lesquelles on les trouvera, et auxquelles, une fois pour toutes, je renvoie dans la présente note.

a) *L'Éthiopide d'Arctinos et la question du Cycle épique*, Revue de Philologie, XLIX, 1925, p. 153-183.

b) *La patrie de Penthésilée*, Musée Belge, XXX, 1926, p. 5-16.

c) *Le Cycle épique et l'épisode d'Io*, Musée Belge, XXX, 1926, p. 119-130.

d) *Le Cheval de Troie*, Revue belge de Philologie et d'Histoire, V, 1926, p. 297-322.

e) *Eustathe et le Cycle épique*, Revue belge de Philologie et d'Histoire, VII, 1928, p. 401-467.

pour que, de l'un à l'autre, il n'y ait pas d'hiatus, et j'ai donné à ces groupes les noms, tout arbitraires, de *Geste mythique*, *Geste thébaine* et *Geste troyenne*.

La plus mal connue est la Geste mythique. Nous ignorons le nombre des épopées qui la composaient, nous ignorons le contenu exact des épopées qu'on peut rattacher à ce groupe. J'ai essayé de montrer qu'il y avait quelque vraisemblance à adopter la série suivante : *Titanomachie*, *Danaïdes*, *Aegimios*, *Minyade* et *Prise d'Oechalie*, et ces épopées seules feront l'objet du premier chapitre.

Pour la Geste thébaine, qui comprenait à coup sûr les trois épopées : *Oedipodie*, *Thébaïde* (et, à l'intérieur de celle-ci, l'*Amphiaraou exelasis*), et *Épigones*, j'ai démontré ailleurs qu'il fallait lui adjoindre l'*Alcméonide*, poème de raccord entre la Geste thébaine et la Geste troyenne.

La Geste troyenne est mieux connue, grâce surtout au résumé qu'en avait fait Proclus en sa *Chrestomathie* ; nous savons ainsi très exactement les noms des poèmes qui composaient la Geste : *Chants Cypriens*, (*Iliade*), *Éthiopide*, *Petite Iliade*, *Iliou persis*, *Nostoi*, (*Odyssée*) et *Télégonie*, et à peu près exactement le contenu de ces poèmes. On ne sera donc pas trop étonné, si le chapitre que je leur consacre est notablement plus étendu que celui des deux autres gestes.

En tenant compte ainsi des certitudes que nous avons, et des hypothèses que nous pouvons légitimement formuler, j'ai abordé l'exégèse d'Aristarque en ce qu'elle touche au Cycle épique. J'ai replacé dans leur poème respectif toutes les allusions aux Cycliques qui m'ont paru remonter à Aristarque, j'y ai replacé également toutes les allusions aux *Νεώτεροι*, lorsque l'identification était certaine ou probable — et j'ai réservé à un paragraphe spécial, en queue de chaque chapitre, ceux des fragments dont l'attribution m'a paru trop conjecturale pour figurer ailleurs. Il y aura donc en cette seconde partie un bon nombre d'hypothèses : c'est la raison même d'une étude de ce genre. Du moins me suis-je efforcé, quand la certitude était impossible, d'aboutir, autant qu'il se pouvait, au vraisemblable et au plausible.

CHAPITRE I.

LA GESTE MYTHIQUE.

I. — LA TITANOMACHIE.

Les légendes. — D'après le résumé que Photius a donné de la *Chrestomathie* de Proclus, la *Titanomachie* (attribuée à Eumélos de Corinthe) ouvrait le Cycle par le récit de l'union mythique d'Ouranos et de Gé, dont naquirent trois Centimanes et trois Cyclopes ⁽¹⁾. Mais, le résumé s'arrêtant là, si nous voulons avoir une idée non point du contenu même de l'épopée, mais du groupe de légendes auxquelles elle se rattache, nous devons recourir à ce que rapporte Apollodore. Je le résume donc rapidement ici, sans en tirer aucune conclusion.

I. De Gé et d'Ouranos naissent successivement, trois Centimanes (Briarée, Gygès, Cottos), trois Cyclopes (Argès, Stépès, Brontès) — tous immédiatement jetés dans le Tartare par Ouranos qui redoute leur force — six Titans mâles (Océanos, Coeos, Hypérion, Crios, Iapétos, Cronos), et six Titans femelles (Téthys, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phoebé, Thia) ⁽²⁾.

A l'instigation de Gé, mécontente du sort fait aux aînés, les Titans (sauf Océanos) attaquent leur père. Cronos mutila Ouranos, ramena du Tartare les Centimanes et les Cyclopes, et prend le pouvoir ⁽³⁾.

II. Cronos renvoie au Tartare les monstres libérés ; il épouse sa sœur Rhéa, qui lui donne Hestia, Déméter, Héra, Pluton, Poseidon. Sachant qu'il sera détrôné par un de ses enfants, Cronos les dévore à mesure qu'ils naissent. Zeus, le dernier-né, est sauvé par Rhéa ⁽⁴⁾.

III. Devenu grand, Zeus oblige Cronos à vomir les enfants qu'il avait engloutis. Éclate la guerre de Zeus contre Cronos et les Titans : c'est la titanomachie, qui dure dix années. Zeus libère une nouvelle fois les monstres enchaînés dans le Tartare. Les Titans, vaincus, y sont mis à leur tour sous la garde des Centimanes, et les Cronides vainqueurs se partagent le monde : à Zeus, le Ciel, à Poseidon, la Mer, à Pluton, l'Hadès ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ PHOTIUS-PROCLUS, p. 96. 33. ALLEN.

⁽²⁾ APOLLOD., I, 1, 1.

⁽⁴⁾ APOLLOD., I, 1, 5.

⁽³⁾ APOLLOD., I, 1, 4.

⁽⁵⁾ APOLLOD., I, 2, 2.

IV. Commence le règne de Zeus. Gé, mécontente, cette fois, du sort que Zeus a fait aux Titans, s'unit de nouveau à Ouranos, et enfante les Géants, qui veulent renverser Zeus. Aucun Géant ne pouvant mourir de main divine, Zeus fait appel à Héraclès, qui tue certains Géants et achève ceux que les dieux avaient blessés. Les Géants sont exterminés (1).

V. Gé enfante alors Typhon, monstre plus redoutable encore que tous les autres, et que Zeus arrive à vaincre avec beaucoup de peine (2).

Indices sur le contenu de la Titanomachie. — Les fragments connus de la *Titanomachie* permettent de préciser quelques-uns des éléments des légendes que je viens de résumer. Nous savons par le fragment 1 (3) que la *Titanomachie* faisait naître Ouranos de l'Éther, précédant ainsi les théories d'Héraclite, Archélaos et Diogène d'Apollonie ; par le fragment 2, qu'Aegaeon, fils de Gé et de Pontos, se fit l'allié des Titans au cours de la guerre contre les Cronides ; par le fragment 5, que Zeus dansa parmi les dieux — sans doute à l'issue d'une de ses guerres. Ces trois fragments n'ont pour nous qu'un intérêt relatif, car on ne s'étonne pas de les trouver dans une *Titanomachie* ; le fragment 4 n'aurait en soi aucune importance — emploi de l'épithète ἑλλός en parlant des poissons — si nous n'apprenions, par la même occasion, que Sophocle, amateur du Cycle épique (ἔχαιρε δὲ Σοφοκλῆς τῷ ἐπικῷ κύκλῳ), avait emprunté à la *Titanomachie* l'emploi de cette épithète.

Beaucoup plus intéressants sont les autres fragments qui rendent possible une reconstitution de certains ensembles. Le fragment 3 nous apprend que la *Titanomachie* montrait le quadrigé du Soleil tiré par deux étalons et deux juments. Cette mention du Soleil, dans la *Titanomachie*, s'explique par le fragment 7, où Héraclès emprunte à Hélios la coupe d'or dans laquelle chaque nuit le dieu se repose en voguant d'Occident en Orient, du pays des Hespérides au pays des Éthiopiens. C'est dans cette coupe du Soleil qu'Héraclès se rendit à la conquête des pommes d'or. Et le fragment 8, très mutilé, nous donne la certitude que le mythe des Hespérides figurait dans le poème cyclique. Par là se trouve établi un point capital, celui qu'Héraclès jouait un certain rôle dans la *Titanomachie*, qu'on y racontait la légende des Hespérides, sous une forme qu'il serait trop long de chercher à reconstituer ici, mais qui comportait sûrement

(1) APOLLOD., I, 6, 1.

(2) APOLLOD., I, 6, 3.

(3) Je cite la *Titanomachie* d'après l'édition Allen.

l'intervention d'Atlas, et qui entraînait probablement la divinisation d'Héraclès et sa réception dans l'Olympe.

Le fragment 6 nous révèle cet autre point capital, que Chiron le Centaure avait une place importante dans le poème. Les vers que nous en possédons élèvent Chiron au rang d'éducateur et de bienfaiteur de l'humanité. Enfin, le fait que Chiron paraissait à coup sûr dans la *Titanomachie*, et le fait que ce titre n'exprime pas tout le contenu du poème, permettent de considérer comme un dernier fragment de la *Titanomachie*, celui que le scoliate d'Apollonius de Rhodes cite sous le titre de *Gigantomachie*. Il y est dit que Chiron, né de Cronos, métamorphosé en cheval, et de Philyra l'Océanide, doit à cette étrange union sa nature de Centaure ; il y est dit aussi que Chiron épousa Chariclo.

Après ces longs préliminaires, nous pouvons étudier l'attitude d'Aristarque à l'égard d'un certain nombre de légendes contenues dans la *Titanomachie*.

Aegaeon. — Parlant à Apollon, Zeus imagine ce qu'aurait été un combat avec Poseidon :

Le bruit de notre lutte eût retenti jusque chez les autres dieux qui sont sous terre, dans l'entourage de Cronos (O 224-225).

Aristonicos remarque :

Homère donne aux dieux de la suite de Cronos les noms d'ἐνερτῆροι, Οὐρανίῳνες, ὑποταρτάριοι et Titans (4).

Ailleurs, le Sommeil demanda à Héra de jurer, par « les ἐνεοθε θεοί, qui font partie de la suite de Cronos », qu'elle lui donnerait une des Charites pour épouse — et Héra

jura par tous les dieux sous le Tartare, qu'on nomme les Titans (Ξ 278-279).

Aristonicos a ici une note importante :

Il nomme ὑποταρτάριοι les dieux qui font partie de la suite de Cronos : ceci est à retenir pour le vers A 399, où Ὀλύμπιοι ne peut pas désigner Cronos et sa suite (5).

(4) (Ar.) A en O 225.

(5) (Ar.) A en Ξ 279.

Nous voyons maintenant, grâce à l'ἀναφορά d'Aristonico, que l'attention d'Aristarque se portait sur le passage où Achille rappelle à sa mère qu'il l'a souvent entendue raconter comment elle sauva Zeus

le jour où tous les autres Olympiens voulaient l'enchaîner, et parmi eux, Héra, Poseidon et Pallas Athéné (A 399-400).

L'observation d'Aristarque n'aurait pas eu de raison d'être, si, parmi ses prédécesseurs, il ne s'en était point trouvé pour croire que le passage homérique faisait allusion à un épisode de la guerre de Zeus contre les Titans.

Le récit d'Homère se continue ainsi :

Mais tu vins à lui, ô déesse, tu l'affranchis de ses liens, et, vite, tu fis venir, dans le vaste Olympe, le Centimane que les dieux nomment Briarée, et que tous les mortels nomment Aegaeon — et il était plus fort que son père, et il s'assit, glorieux, devant le Cronide. Les dieux bienheureux eurent peur de lui, et n'osèrent plus enchaîner Zeus (A 401-406).

Voici la note d'Aristarque sur le Centimane :

Aristarque comprend ce mot contrairement à la légende qui veut que cela signifie *ayant cent mains*. Ce n'est point à cause du nombre de ses mains, mais à cause de sa grandeur qu'il est nommé ainsi, selon Aristarque. C'est comme si on disait « grand de cent coudées », *coudée* et *main* étant synonymes. Voyez en effet ρ 38 où ἀμφὶ δὲ παιδὶ φίλῳ βάλε πήγχεε est synonyme de τὰς γειράς περιέβαλεν ⁽¹⁾.

Nous voyons maintenant où Aristarque voulait en venir. Selon lui, dans le passage A 396-406, il n'est point question d'un épisode de la guerre des Titans, pour cette double raison qu'Homère ne donne pas le qualificatif d'Olympiens aux Titans, et que le Briarée-Aegaeon ici nommé n'a rien de commun avec le monstre à cent bras dont parlent les vieux mythes.

D'après cela, il nous est facile de trouver la raison pour laquelle Zénodote athétisait les vers A 396-406 : c'est qu'il avait dans l'esprit le souvenir d'un poème, différent de la *Théogonie* hésiodique (où le nom d'Aegaeon n'est pas prononcé), et que nous connaissons :

⁽¹⁾ A. SOPH., *Lex.* s. v. ἐκατόγχερον.

Eumélos, dans la *Titanomachie* (fr. 2 A), dit qu'Aegaeon est fils de Gé et de Pontos, qu'il habitait dans la mer, et qu'il combattit aux côtés des Titans ⁽¹⁾.

Nous pouvons reconstituer toute l'histoire de la critique qu'Aristarque fit à Zénodote sur cet épisode. D'abord, Zénodote se trompa en croyant qu'il était question des Titans ; puis, fidèle à sa manière, qui consistait à interpréter Homère à la lumière des Νεώτεροι, il condamna les vers de l'*Iliade*, où Aegaeon apparaissait comme l'allié de Zeus, lui qui était l'ennemi de Zeus dans la *Titanomachie*. De toute cette polémique, voici le maigre reste conservé par nos scolies :

οὐκ ἔστι δὲ τῶν Τιτάνων ὁ Αἰγέως, ἀλλ' ἐνάλλιος θεός ⁽²⁾.

C'est évidemment très mince, mais c'est bien la pensée d'Aristarque.

Les Géants. — Dans la généalogie d'Arété, femme d'Alcinoos, Homère écrit :

Eurymédon qui jadis était roi des Géants et qui causa la perte de son peuple féroce et se perdit lui-même (η 58-60).

La note (d'Aristonico ?) en cet endroit est remarquable :

Homère ne connaît point les légendes des Νεώτεροι, que les Géants étaient énormes et anguipèdes, tels que les représentent les peintres, et qu'ils habitaient Phlégra, et qu'ils firent la guerre aux dieux ⁽³⁾.

Ainsi donc, selon Aristarque, c'est chez les Νεώτεροι que les peintres ont pris l'idée de représenter les Géants anguipèdes. La question même de la forme corporelle des Géants semble avoir été débattue dès l'antiquité ; car, tandis qu'Apollodore écrit, sans faire de restrictions : εἶχον δὲ τὰς βάσεις φολίδας δρακόντων ⁽⁴⁾, Pausanias considère comme une niaiserie que de représenter ainsi les Géants ⁽⁵⁾ : il faut noter en passant cette concordance entre Pausanias et Aristarque.

Les témoignages archéologiques sont ici fort instructifs. On ne trouve pas de représentations de Géants anguipèdes avant les

⁽¹⁾ Schol. A. RH. I, 1165.

⁽²⁾ (Ar.?) PQ en η 58-60.

⁽³⁾ PAUS., VIII, 29, 3.

⁽⁴⁾ A en A 404-405.

⁽⁵⁾ APOLLOD., I, 6, 1.

IV^e/III^e siècles (1), e qui autorise à croire que cette conception remonte à l'époque hellénistique, et provient peut-être d'une confusion entre les Géants et Typhon (2). Néanmoins, Kuhnert croit que les Grecs du VII^e siècle devaient se représenter les Géants anguipèdes et ailés (3), mais que les artistes de cette époque, en leur donnant une forme humaine dans les gigantomachies, s'inspiraient d'œuvres épiques, lesquelles ne pouvaient guère montrer les Géants combattants sous une autre forme que celle des héros épiques au combat (4). L'argumentation de Kuhnert n'est pas décisive : on pourrait dire, avec autant de vraisemblance, que les artistes des VII^e-VI^e siècles trouvèrent plus commode pour eux de donner aux Géants une apparence humaine, même si la source épique, dont ils se servaient, décrivait les Géants comme des monstres anguipèdes. Il reste ainsi une possibilité pour que les Νεώτεροι visés par Aristarque aient eu parmi eux l'auteur de la *Titanomachie*.

Typhon. — Homère disait, en décrivant une troupe grecque en marche :

Sous leurs pas, la terre tremble, comme lorsqu'en sa colère, Zeus, ami de la foudre, frappe la terre autour de Typhoeus, chez les Arimes, où, dit-on, Typhoeus est étendu (B 780-783).

Les notes d'Eustathe en ce passage permettent de supposer qu'Aristarque avait étudié cette légende de Typhon, car, après avoir rapporté la légende de Typhon écrasé sous l'Etna, Eustathe conclut ainsi :

οἷος τὰ μυθικὰ ταῦτα καὶ Πίνδαρος (5).

La présence de καὶ montre que Pindare est le survivant d'une liste plus longue, dans laquelle lui-même n'était qu'une unité. C'est précisément ce que nous révèle une note aristarchéenne contenue dans un papyrus du premier siècle avant J.-C :

Arma se trouve en Pisidie : c'est là que, paraît-il, Typhon est enterré, d'après Homère. Mais les Νεώτεροι disent qu'il gît sous l'Etna, la montagne de Sicile, et, parmi eux, figure Pindare <fr. 92-93 Schr.> (6).

(1) E. KUHNERT, Roscher, s. v. Giganten, 1666.

(2) KUHNERT, 1670.

(3) KUHNERT, 1671-1672.

(4) KUHNERT, 1673.

(5) EUST. B 783 : 345. 36.

(6) Ox. Pap., VIII, 1086, p. 85 en B 783.

Les Νεώτεροι signalés dans ce texte sont postérieurs à Hésiode, puisque, d'après la *Théogonie*, Typhon finit dans le Tartare. Pindare n'était que l'un d'entre eux ; Eschyle, en son *Prométhée*, composa un récit assez apparenté à celui de Pindare, pour que nous supposions que « les deux poètes s'appliquent également à rivaliser avec un même modèle épique » (1), apparemment la *Titanomachie*.

Les Pléiades, filles d'Atlas. — Homère, ayant montré Héphaestos forgeant pour Achille un bouclier sur lequel figuraient, entre autres personnages, les Pléiades, les Hyades et Orion, les manuscrits homériques sont littéralement inondés de notes exégétiques, dont voici la plus intéressante :

... Ces Pléiades sont les filles d'Atlas et de Pléioné, et voici leurs noms : Maia, Taygète, Célaeno, Méropé, Électre, Stéropé, Alcyoné.

Atlas, l'un des Géants (*sic*), s'étant uni à Pléioné l'Océanide, eut sept filles qui, se complaisant en leur virginité, chassaient avec Artémis. Orion les vit, en devint amoureux, et son désir le poussa à les poursuivre. Elles, sur le point d'être prises, supplièrent les dieux de changer leur nature ; Zeus, ayant pitié d'elles... les transforma en étoiles. Elles étaient nommées Pléiades à cause de Pléioné leur mère.

On rapporte qu'Électre, ne voulant point voir le sac d'Iliou — la ville ayant été fondée par un de ses descendants — quitta l'endroit où elle se trouvait parmi les étoiles. C'est ainsi que les Pléiades, de sept qu'elles étaient, furent réduites à six.

L'histoire se trouve chez les Cycliques (2).

Cette scolie a beaucoup embarrassé les éditeurs du Cycle. Kinkel l'a omise, Dübner en a fait le fragment 5 de l'*Iliou persis*, mais il ne cite du texte que la partie que j'ai soulignée ; Allen, qui l'avait omise dans son édition, l'a ajoutée dans un article ultérieur (3), en

(1) P. MAZON, *Eschyle*, I, p. 173, n. 4.

(2) AD en Σ 486. — Les autres notes en ce passage contiennent ceci :

a) Une légende de Phérécyde qui semble n'avoir rien de commun avec la légende que je reproduis dans le texte ;

b) Aratus ἐν τῷ πρὸς Θεόφροστον ἐπισημασίῳ raconte l'histoire d'Électre à peu près exactement dans les mêmes termes que la note que je reproduis d'après les scolies AD ;

c) Hellanicos donne une explication différente sur la pâleur de la septième étoile ;

d) Six étymologies du nom des Pléiades et notamment celle de la scolie AD ;

e) Eschyle expliquait la métamorphose en étoiles d'une manière toute différente des précédentes ;

f) Histoire d'Orion, d'après Euphorion : n'a rien à voir avec ce qui nous intéresse ici.

(3) Th. W. ALLEN, *Class. Rev.*, 1913, p. 190.

reprenant l'identification et le texte écourté de Dübner ; Bethe imprime le texte en entier, suivi d'un point d'interrogation ⁽¹⁾ — car, pour Bethe, les Cycliques sont seulement les auteurs de la Geste troyenne — mais il considère la partie soulignée comme un résumé interpolé d'Aratus. Cette dernière affirmation est une hypothèse gratuite, et l'on pourrait, avec plus de vraisemblance, affirmer qu'Aratus lui-même a puisé dans les Cycliques, dont la scolie nous donne un résumé.

Il ne me paraît point qu'on puisse considérer cette scolie comme une allusion à l'*Iliou persis* d'Arctinos. Le contexte indique bien que si Électre est citée spécialement, ce n'est point parce qu'elle faisait partie des légendes troyennes, mais parce qu'il s'agissait d'expliquer la pâleur de la septième étoile. Ce n'est qu'un épisode dans la généalogie du Titan Atlas. Il avait sept filles qui furent métamorphosées en étoiles, et l'une d'elles a une légende particulière, destinée à expliquer une caractéristique de l'étoile qui porte son nom. J'ai peine à croire qu'Arctinos interrompait son récit de la prise de Troie, et racontait toute cette légende avec assez de détails pour que l'allusion ait un sens.

D'un autre côté, si cet épisode, malgré les apparences, ne trouve point sa place dans la Geste troyenne, il convient très bien à un poème de forme généalogique, qui n'appartient point à l'école d'Hésiode, puisque la scolie parle, expressément, des Cycliques. Ce poème du Cycle, qui a tant d'affinités avec la *Théogonie* d'Hésiode, ne peut être, à mon sens, que la *Titanomachie*. Nous avons vu que cette épopée parlait d'Atlas à propos de la conquête des pommes d'or par Héraclès ; le fragment relatif à Chiron montre le Centaure enseignant aux hommes la justice, les serments, les sacrifices, et les signes du Ciel (σχήματ' Ὀλύμπου). Il pouvait donc y être question d'astronomie à propos d'Atlas. Dans ce poème cyclique du VII^e siècle, l'allusion à la guerre de Troie n'est pas plus étonnante que l'allusion à Chiron et à sa généalogie.

Cette même *Titanomachie* me paraît seule propre à avoir contenu les quatre vers anonymes cités par un scoliaste de Pindare, que Sittl attribuait à Musée, Marckscheffel à l'*Astronomie* d'Hésiode, et que Rzach, plus prudent, a rangés dans les *dubia* hésiodiques. Le scoliaste de Pindare s'exprime ainsi :

⁽¹⁾ E. BETHE, *Homer, Dichtung u. Sage*, II, p. 192, §7.

On se demande pourquoi Pindare met l'épithète ὄρειας aux Pléiades. Et certains ont dit que c'étaient des Nymphes desquelles ces astres tirent leur nom :

Τηϋγέτη τ' ἐρόεσσα καὶ Ἡλέκτρι κυανῶπις,
Ἄλκυόνη τε καὶ Ἀστερόπη, δίη τε Κελαινώ,
Μαΐα τε καὶ Μερόπη, τὰς γείνατο φαίδιμος Ἄτλας.

Si monide <fr. *18² Bgk⁴> a donné à Maia, l'une des Pléiades, l'épithète ὄρεια, en ces termes : Μαΐδος οὐρείας ἐλικοβλεφάρου. Ceci est dit d'après la tradition, car cette Maia

Κυλλήνης ἐν ὄρεσσι θεῶν κήρυκα τέγγ' Ἐρμῆν ⁽¹⁾.

Que tout ceci puisse remonter à Aristarque, c'est ce qui résulte, à mon sens, d'une scolie sur le passage de l'*Odyssee*, où Eumée sacrifiant invoque les Nymphes et Hermès, fils de Maia :

καὶ Σιμωνίδης θύειν αὐτοῦς φησι Νύμφαις καὶ Μαΐδος τόκω, ... αὐτῆν οἱ Νεώτεροι Ἄτλαντος παῖδά φασι ⁽²⁾.

Si notre attribution de la légende des Pléiades à la *Titanomachie* était exacte, le dernier texte qui vient d'être cité devrait également figurer parmi les allusions d'Aristarque à la *Titanomachie*. Peut-être faut-il y joindre encore celle-ci, qui termine une note dans laquelle on ne reconnaît plus la tournure aristarchéenne :

...εἰς γὰρ τῶν Τιτάνων ὁ Ἄτλας ἱστορεῖται ⁽³⁾.

Le quadriges du Soleil. — Nous avons vu ⁽⁴⁾ que, selon Aristarque, les dieux et les héros homériques ne se servent jamais du quadriges, mais que leur attelage comporte deux chevaux, et, accessoirement, un troisième, cheval de volée.

Il faut tenir compte de ces recherches d'Aristarque pour apprécier les scolies relatives au passage de l'*Iliade*, où Ménélas attelle au même char Aithé, la jument d'Agamemnon et Podarge, son propre étalon. Aristonicos se contente de noter que l'interpolateur de Θ 185 a pris ici l'idée de nommer Aethon et Podarge deux des chevaux d'Hector, et ajoute que le poète ne met point en scène des héros se servant du quadriges ⁽⁵⁾. Le scoliaste B remarque que c'est une preuve d'adresse que de savoir conduire un attelage formé d'un mâle et

⁽¹⁾ Schol. PIND. *Nem.* II, 16 = fr 275-276 Rz³.

⁽²⁾ H en ξ 435.

⁽³⁾ H en α 52.

⁽⁴⁾ *Supra*, p. 123 sqq.

⁽⁵⁾ (Ar.) A en Ψ 295.

d'une femelle (1). Le scoliaste T a la même remarque que le précédent, mais il continue ainsi :

καὶ ὁ τὴν Τιτανομαχίαν δὲ γράψας <fr. 3 A> δύο ἄρρενάς φησὶν Ἡλίου καὶ δύο θηλείας (2).

Cette note mutilée n'a, dans sa forme actuelle, rien qui soit aristarchéen ; mais il se peut que nous ayons affaire, ici comme ailleurs, à un fragment remanié et détourné de sa destination primitive. Ce serait, à mon sens, un débris de l'enquête d'Aristarque sur le quadriges : à Homère, dont les dieux ignoraient l'attelage à quatre chevaux, il opposait les Νεώτεροι, qui ne l'ignoraient point, et, plus spécialement, l'auteur de la *Titanomachie*, qui avait montré le Soleil conduisant un char attelé de deux juments et de deux étalons. L'existence d'une note d'Aristonicos, et son contenu même ne nous interdisent pas une telle hypothèse.

Cette scolie n'est qu'un reste insignifiant, si nous en jugeons par le texte d'Hygin :

Equorum Solis et Horarum nomina. Eous, per hunc caelum verti solet ; Aithiops (3), quasi flammeus est, concoquit fruges. Hi funales sunt mares. Feminae iugariae : Bronte, quae nos tonitrua appellamus, Sterope, quae fulgitrua. Huic rei auctor est Eumelus Corinthius <fr. 3 A> (4).

La *Titanomachie* avait donc nommé chacun des chevaux du Soleil : Éous, Aithops, Bronté, Stéropé, et donné à chacun sa fonction. Les juments étaient attelées au joug, les étalons faisaient la volée ; le premier, Éous, ouvrait les portes du ciel, le second, Aithops, mûrissait les fruits.

Tout cela devait donner matière à quelque développement fort poétique, dont Euripide a gardé le souvenir. Dans un paragraphe, qui n'a pas de rapport avec son contexte, Athénée nous dit en effet :

C'est pourquoi Euripide dit que l'un des chevaux du Soleil est « Aithops, qui, l'été finissant, mûrit les enclos de Bacchus amoureux des fleurs ; et c'est d'après lui que les mortels disent du vin qu'il est couleur de feu » (αἰθόψ) (5).

(1) B en W 295.

(2) T en W 295.

(3) Je corrigerais en *Aithops*.

(4) HYG., *Fab.* 183.

(5) ATH., XI, 465 B : EUR., fr. 896 N². Copié par EUST. A 774 : 883. 61.

Cela équivaut tout à fait à *Aithiops, quasi flammeus est, concoquit fruges*, par quoi Hygin résume la *Titanomachie*. Euripide se souvint donc du vieux poème cyclique, lorsqu'il imagina une nouvelle étymologie de l'expression οἶνον αἰθόπα, le vin mûri par Aithops, le coursier du Soleil (1).

La divinisation d'Héraclès. — En examinant les fragments de la *Titanomachie*, j'ai émis l'hypothèse, qu'après la conquête des pommes d'or, le poème représentait Héraclès reçu dans l'Olympe en récompense de ses exploits, et devenant l'époux d'Hébé. On dira peut-être que le Cycle épique contenait d'autres poèmes où Héraclès jouait un grand rôle, mais il me semble que la divinisation d'Héraclès est le mieux à sa place dans un poème, où, selon toute apparence, Héraclès avait lutté contre les Géants aux côtés des Olympiens.

Cette légende de la divinisation d'Héraclès, Aristarque l'a nettement repoussée comme non-homérique, et, pour le démontrer, il tint compte de ce qu'Homère lui-même avait dit d'Héraclès et d'Hébé. Voyons d'abord les passages relatifs à Héraclès.

Achille dit à sa mère :

A-t-il évité le terme fatal, le vaillant Héraclès qu'aimait le roi des dieux ? Non. La Moire et la haine d'Héra l'ont dompté (Σ 117-119).

La conclusion s'impose :

Homère ne connaît point d'Héraclès immortel (2).

Héraclès est mortel ; tenir compte de cela pour les vers athétisés de la *Nékya* (3).

Vers signalés pour l'athétèse de λ 602, parce qu'Homère ignore la déification d'Héraclès (4).

Néanmoins, la thèse d'Aristarque fut âprement combattue :

Certains prétendent qu'Homère ignore la divinisation d'Héraclès, sous prétexte qu'il dit ici qu'Héraclès est mort. Rien n'empêche, pourtant, que, tout en sachant Héraclès divinisé, Homère ait dit qu'Héraclès n'échappa point à la Moire. Car même ceux qui parlent de sa divinisation reconnaissent qu'il mourut, qu'il fut brûlé sur l'Oeta, qu'il fut frappé de folie, qu'il tua ses fils — et qu'il fut néanmoins divinisé (5).

(1) Autre souvenir dans OVID., *Metam.*, II, 153-155.

(2) (Ar.) A* en Σ 117.

(3) T en Σ 117.

(4) A en Σ 117.

(5) A en Σ 117.

Aristarque condamnait l'ensemble des vers λ 568-627 ; on n'a pas assez remarqué que l'athétèse ne frappait pas tous les vers indistinctement, mais seulement un certain nombre d'entre eux. Aristarque devait admettre qu'Héraclès fût aux Enfers, puisque, selon lui, Héraclès n'est point un dieu ; et c'est à coup sûr un souvenir d'Aristarque, que le raisonnement suivant, conservé par le scoliaste TV :

Comment Héraclès peut-il être aux Enfers, si c'est un dieu, et comment un même personnage peut-il être à la fois dans les Enfers et dans le ciel ? (1).

Pour démontrer sa thèse, Aristarque prouva que, d'après Homère, Hébé est vierge. Et c'est ainsi, on l'a vu (2), qu'il signala la coutume homérique de réserver aux vierges la fonction de verser à boire et celle de donner un bain. Il suffisait, dès lors, de passer en revue les passages homériques où Hébé apparaît.

En Δ 2, elle verse à boire aux Olympiens :

Hébé est vierge, puisqu'elle verse à boire. Elle n'est donc point l'épouse d'Héraclès, comme le prétendent les vers athétisés de la *Nékyia* (3),

et, en E 905, elle conduit au bain Arès blessé :

La *diplé*, parce que donner un bain est une fonction de vierge. Hébé n'est donc point l'épouse d'Héraclès, comme le prétendent les vers athétisés de l'*Odyssée* (4).

Toutes ces remarques sont dirigées contre un passage précis de la *Nékyia* (λ 602-604), que j'imprime ici en l'encadrant de son contexte :

Puis ce fut Héraclès que je vis en sa force. Ce n'était que son ombre ; parmi les immortels, il séjourne en personne dans la joie des festins ; du grand Zeus et d'Héra aux sandales dorées, il a la fille, Hébé aux chevilles bien prises. Autour de lui, parmi le tumulte et les cris, les morts prenaient la fuite : on eût dit des oiseaux (λ 601-606) (5).

Voici la conclusion d'Aristarque sur ces vers :

Ceci aussi est chose des *Neώτεροι*. Car Homère ignore la divinisation d'Héraclès, tout comme il ignore le mariage d'Hébé. Elle est vierge, d'après

(1) TV en λ 385.

(2) *Supra*, p. 130.

(3) (Ar.) A en Δ 2.

(4) (Ar.) A en E 905.

(5) En ce passage, comme dans la plupart des passages odysseens cités au cours de la présente étude, je reproduis la belle traduction BÉRARD.

Homère, puisqu'elle se livre à des travaux de vierges : car elle verse à boire et donne des bains (1).

Il est facile de voir, d'après cela, que, seuls, les vers 602-604 tombaient sous le coup de l'athétèse. C'étaient les *Neώτεροι* qui avaient imaginé la divinisation et le mariage divin d'Héraclès, et les trois vers condamnés de la *Nékyia* sont comme un souvenir d'un des poèmes de ces *Neώτεροι*, vraisemblablement de la *Titanomachie*.

II. — LES DANAÏDES.

Du poème intitulé *Les Danaïdes*, nous savons seulement qu'il comprenait 6.500 vers, faisait partie du Cycle et racontait la légende des Danaïdes, fuyant devant les fils d'Aegyptos et arrivant à Argos (2), où se passait sans doute la suite de leur histoire.

Si le poème doit un moment retenir notre attention, c'est à cause d'un fragment conservé par Clément d'Alexandrie, où l'on voit les Danaïdes s'armant à la hâte sur les bords du Nil :

καὶ τότε ἄρ' ὠπλιζόντο θοῶς Δαναοῖο θυγατρὲς
πρόσθεν εὐρρεῖος ποταμοῦ Νεῖλοιο ἄνακτος (3).

Nous savons qu'Aristarque avait consacré toute une étude au mot *Νεῖλος*, et il nous suffit de reproduire les textes signalés plus haut (4). Voici d'abord les scolies homériques au passage δ 477, où *Αἴγυπτος* désigne le fleuve.

Le Nil était appelé autrefois Aegyptos (5).

Homère donne au Nil le nom d'Aegyptos. Mais Hésiode, étant un *Neώτερος*, connaît déjà l'appellation de Nil (6).

Hésiode étant *μεταγενέστερος* l'appelle Nil (7).

Le mot se trouve, en effet, dans la *Théogonie*, et le scoliaste en cet endroit a connu l'enseignement d'Aristarque, qu'il a fait servir à une fin différente :

(1) (Ar.) HQT en λ 601.

(2) E. BETHE, Pauly-Wissowa, s. v. Danais, 2091-2092. Cf. *Le Cycle épique et l'épisode d'Io*, p. 123.

(3) *Danais*, fr. 1 KINKEL.

(4) *Supra*, p. 119 § 82.

(5) EV en δ 477.

(6) (Ar.) HMPQT en δ 477.

(7) EQ en δ 477.

Ce vers démontre qu'Hésiode est plus récent qu'Homère, puisque Homère donne au Nil le nom d'Aegyptos (1).

Aristarque n'a pas dû se borner à citer Hésiode au cours de cette recherche. J'en vois des indices dans cette remarque d'un grammairien anonyme :

Aegyptos désigne le Nil. C'est d'après lui que la contrée fut également nommée Égypte par les Νεώτεροι (2),

et dans un article du *Lexique* d'Apollonius le Sophiste :

Aegyptos se dit aussi du fleuve qu'Hésiode et les autres nomment le Nil (3).

Il ne me paraît pas aventureux de considérer tous ces textes comme des débris d'une note plus vaste d'Aristarque ; il en résulte, en tout cas, que l'auteur du poème *Les Danaïdes* rentre, lui aussi, dans la catégorie des Νεώτεροι, et, à ce titre, il convenait de rappeler ici les remarques d'Aristarque sur l'emploi de Νεῖλος.

III. — L'ÆGIMIUS.

Généralités. — J'ai montré ailleurs (4) pourquoi, après d'autres, je crois nécessaire de considérer comme un élément de la Geste mythique le poème intitulé *Aegimios*, dont les fragments sont généralement publiés dans le *Corpus* hésiodique.

De ce poème, nous avons huit fragments (5) dont deux (fragments 7 et 8) ne sont d'aucun secours pour la reconstruction. Deux autres (fragments 3 et 4) sont relatifs à l'histoire d'Io, les deux suivants (fragments 5 et 6), à l'histoire d'Argus, son farouche gardien. Si nous ne possédions que ces quatre fragments, nous devrions supposer que l'*Aegimios* est avant tout le poème de la fable d'Io ; mais deux derniers fragments nous permettent de corriger cette hypothèse trop sommaire. Le fragment 1, parlant de Phrixos, nous rappelle l'expédition des Argonautes, à laquelle, d'après certains témoignages anciens conservés par Apollodore (6), Héraclès aurait

(1) Schol. HES. *Theog.* 338.

(2) *An. gr.* BEKKER, p. 361.

(3) A. SOPH., *Lex. s. v.* Αἴγυπτος.

(4) *Le Cycle épique et l'épisode d'Io*, p. 119 sqq.

(5) Je cite d'après l'édition de KINKEL.

(6) APOLLOD., I, 9, 19.

pris part. Par le fragment 2, nous savons que l'*Aegimios* attribuait le divorce de Thétis et de Pélée au singulier traitement que Thétis faisait subir à ses enfants pour éprouver leur immortalité. Le fragment situe cet épisode dans le second livre du poème ; or, d'après le fragment 3, l'épisode d'Io se trouvait également dans le second livre. Il résulte de là que l'*Aegimios* ne réservait pas à la fable d'Io une place prépondérante. Il devait au moins contenir la partie de la légende héracléenne qui justifiait son titre, l'alliance d'Héraclès avec Aegimios contre les Lapithes (1).

Argeiphontès. — Nous avons ainsi une certaine idée de la légende d'Io dans l'*Aegimios*. Le fragment 3 nous apprend qu'en souvenir d'Io, Zeus donna au pays des Abantes le nouveau nom d'Eubée ; le fragment 4, que Zeus, pris sur le fait par Héra, nia s'être uni à la fille d'Inachos — et de là vient le proverbe que faux serment d'amour n'offusque point les dieux ; le fragment 5 montre comment Héra confia la surveillance d'Io au monstrueux Argus, qui voyait de partout avec ses quatre yeux, et ne dormait jamais (2). Le fragment 6 est une scolie homérique au passage où Homère applique à Hermès l'épithète

κατὰ τοὺς Ἡσιόδου <fr. 189 Rz> μύθους τὸν βουκόλον Ἰοῦς ἐφρόνευσεν (Ἐρμῆς) (3).

La scolie semble d'origine aristarchéenne, car elle sépare nettement Homère des poètes postérieurs. Mais la vraie note d'Aristarque se trouve en B 103, où Homère donne à Hermès la même épithète Ἄργειφόντης. Cette note contient une série d'explications pour démontrer que l'épithète ne signifie pas *le meurtrier d'Argus*, et justifie cette recherche ainsi :

En effet, le poète ignore les aventures amoureuses d'Io, et l'histoire d'Argus est une invention des Νεώτεροι (4).

L'enseignement d'Aristarque est également connu de Proclus, commentant un passage d'Hésiode :

Les Νεώτεροι comprennent Ἄργειφόντης comme si cela signifiait qu'Hermès a tué Argus Panoptès (5).

(1) Cf. APOLLOD., II, 7, 7.

(2) Cf. *infra*, p. 396-397.

(3) B en Ω 24.

(4) BLT en B 103.

(5) Schol. HES. *Op.* 85.

L'attitude d'Aristarque est donc très nette : il se refusait à inter-préter l'épithète homérique en fonction d'une légende racontée par les Νεώτεροι, et notamment par l'auteur de l'*Aegimios*.

Argonautica. — L'*Aegimios* rappelait la légende des Argonautes, puisque, dans le fragment 1, il est question de Phrixus et de la toison d'or. De cette légende des Argonautes, retenons quelques détails, que je résume d'après Apollodore :

Le navire Argo portant les Argonautes, commandés par Jason, touche d'abord à Lemnos, où Jason s'unit à la reine Hypsipyle, fille de Thoas. Il en a deux fils, Euneus et Nébrophonos ⁽¹⁾.

Après de nombreuses péripéties, ils arrivent aux rochers Symplégades, immenses blocs qui s'entrechoquent sous la force du vent, et qui rendent le passage impossible, même aux oiseaux. Ils réussissent à passer avec leur navire, grâce à un subterfuge que leur enseigne Phineus ⁽²⁾. Ils parviennent enfin, après avoir franchi le Thermodon et le Caucase, au Phase, un fleuve de Colchide ⁽³⁾.

Homère a certainement connu une forme de la légende des Argonautes, si l'on en juge par le rôle que joue Euneus dans l'*Iliade*. Ce fils de Jason et d'Hypsipyle a fait cadeau aux Atrides de mille mesures de vin que de nombreux vaisseaux ont amené de Lemnos en Troade ⁽⁴⁾. C'est lui qui achète Lycaon, fils de Priam, vendu comme butin de guerre à Lemnos ⁽⁵⁾, et il en offre une urne de prix, qu'il avait héritée de Thoas, lequel l'avait reçue lui-même de marins phéniciens ⁽⁶⁾.

Il n'est donc point étonnant que, par deux fois, Aristarque reconnaisse le fait :

Le poète connaît l'histoire des Argonautes ⁽⁷⁾.

Lemnos était déjà habitée par des Grecs descendant des Argonautes ⁽⁸⁾.

Seulement, si Aristarque acceptait qu'Homère a connu, dans son ensemble, la légende des Argonautes, il n'en suspectait pas moins l'homéricité de certains détails. On peut le voir en examinant les notes sur le passage de l'*Odyssée* où les Argonautes sont mentionnés.

⁽¹⁾ APOLLOD., I, 9, 17.

⁽²⁾ APOLLOD., I, 9, 23.

⁽³⁾ Φ 39-44.

⁽⁷⁾ (Ar.) TV en H 468.

⁽²⁾ APOLLOD., I, 9, 22.

⁽⁴⁾ H 467-471.

⁽⁵⁾ Ψ 744-747.

⁽⁶⁾ TV en Φ 40.

« Après avoir dépassé les Sirènes, deux routes s'offriront à toi », dit Circé à Ulysse :

On trouve d'un côté les Pierres du Pinnacle, où rugit le grand flot azuré d'Amphitrite ; chez les dieux fortunés, on les appelle Planctes.

La première jamais ne s'est laissée frôler des oiseaux, même par des timides colombes, qui vont à Zeus le Père apporter l'ambrosie ; mais le chauve rocher, chaque fois, en prend une que Zeus doit remplacer pour rétablir le nombre.

La seconde jamais ne s'est laissée doubler par un vaisseau des hommes ; mais, planches du navire et corps des matelots, tout est pris par la vague et par les tourbillons du feu dévastateur. Un seul des grands vaisseaux de mer put échapper : ce fut Argo, rentrant du pays d'Aiétés, cet Argo que partout vont chantant les aèdes ; le flot l'avait jeté contre ces grandes Pierres ; mais Héra, pour l'amour de Jason, le sauva (μ. 59-72).

Sur l'épithète de *Planctes* donnée à ces rochers, les scolies rapportent plusieurs étymologies, et entre autres, celle de Cratès ⁽¹⁾ ; Aristonico a conservé l'explication d'Aristarque :

Planctes, ainsi nommés parce que les flots viennent se briser contre eux (προσπλήσσειν). Les Νεώτεροι se sont trompés, quand ils ont compris que *Planctes* signifie que ces rochers vont et viennent (πλάττειν) de haut en bas ⁽²⁾.

Mais à quels Νεώτεροι songeait Aristarque lorsqu'il montrait que, chez eux, les *Planctes* ne sont pas fixes comme chez Homère ? Le scoliaste d'Euripide, ayant parlé des Symplégades d'après le troisième livre des *Γεωγραφικὰ ὄμμενα* d'Ératosthène — ouvrage qu'Aristarque lui-même a consulté pour les questions géographiques ⁽³⁾ — termine ainsi son exposé :

Les Νεώτεροι ont cru que les Symplégades sont les rochers qu'Homère appelle les *Planctes* ⁽⁴⁾.

Il s'agissait donc des poètes qui avaient raconté la légende des Argonautes, et, à ce titre, l'auteur de l'*Aegimios* pouvait être compris par Aristarque dans sa critique des Νεώτεροι.

Une seconde difficulté résultait de l'épithète *πασιμέλουσα* qu'Homère appliquait au vaisseau. Eustathe a, sur ce point, une note instructive, écrite dans un grec rebelle à la traduction littérale :

⁽¹⁾ V en μ 61, H en μ 61.

⁽³⁾ ROEMER, p. 167-168.

⁽²⁾ (Ar.) H en μ 61.

⁽⁴⁾ Schol. A EUR. *Med.* 2.

τινές δὲ γράφουσι φασιμέλουσαν, ἐπειδὴ φασιν αὐτὴν εἰς τὸν Φάσιν Κολχικὸν ποταμὸν ἐλθοῦσαν, ἐπεσκεύασαν οἱ Ἄργοναῦται ἀκεσάμενοι εἰς τὴν που παρεβλάβη, κατὰ τὸν πλοῦν (1).

Voilà qui donne une idée assez nette des libertés que certains éditeurs antiques de l'école de Zénodote prenaient avec le texte d'Homère, non seulement pour y voir, mais même pour y susciter des allusions aux légendes posthomériques. On devine sans peine l'attitude d'Aristarque :

Il faut écrire *πασιμέλουσα* en un mot. C'est donner dans les *Νεώτεροι* que d'écrire *φασιμέλουσα*, ce qui signifierait que, dans le *Phase*, l'Argo a causé bien du souci (2).

En d'autres termes, Homère n'a point connu la légende de l'Argo sur le *Phase* en Colchide (3), et c'est ce que nous apprend Eustathe :

παρῆλθεν ἡ Ἄργω κατὰ τοὺς μεθ' Ὀμηρον ἐκ τῆς Προποντίδος καὶ τοῦ Πόντου εἰς τὴν Κολχίδα γῆν ἐκ Θεσσαλίας ἀναπλέουσα (4).

En remplaçant, dans le texte, οἱ μεθ' Ὀμηρον par son équivalent *Νεώτεροι*, on voit où Eustathe a pris sa note ; mais on voit aussi qu'il n'a pas respecté les tendances de son modèle.

Le divorce de Thétis. — Le fragment 2 de l'*Aegimios* nous dit :

L'auteur de l'*Aegimios* écrit, dans son deuxième livre, que Thétis jetait dans un chaudron rempli d'eau les enfants qui lui naissaient de Pélée, car elle voulait savoir s'ils étaient mortels — d'autres, comme Apollonius de Rhodes, disent qu'elle les jetait dans le feu — et comme elle en avait déjà détruit un grand nombre, Pélée s'en irrita et l'empêcha de plonger Achille dans le chaudron : c'est pour cela que Thétis le quitta (5).

Aristarque s'est attaqué fréquemment à la légende non-homérique du divorce de Thétis ; mais, comme nous le verrons plus tard (6), il semble avoir eu en vue les *Chants Cypriens* plutôt que l'*Aegimios*.

(1) EUST. μ 70 : 1713. 45.

(2) HQ en μ 70.

(3) EUST. μ 70 : 1711. 60.

(4) Cf. *infra*, p. 258.

(5) Cf. HES., fragm. 63 Rz³.

(6) Schol. A. RH. IV, 816.

IV. — LA MINYADE.

Généralités. — De la *Minyade*, dont l'appartenance au Cycle est purement conjecturale (1), et qui avait sans doute pour sujet la victoire remportée par Héraclès sur les Minyens et la prise d'Orchomène (2), il nous reste en tout six fragments (3), dont cinq ont été conservés par le seul Pausanias. Ce dernier ne s'est intéressé qu'à la partie du poème décrivant les Enfers (fragment 2) ; mais Philodème nous a heureusement conservé un fragment où il est question d'Héraclès, on ne sait au juste à quel propos (fragment 6) : l'essentiel, pour nous, est de savoir que la *Minyade* appartient au groupe héracléen.

Tous les autres fragments, transmis par Pausanias, nous renseignent sur la *Nékya* que contenait le poème. Elle se plaçait apparemment au moment de la descente d'Héraclès aux Enfers, et elle ne peut guère avoir été autre chose qu'une imitation de la *Nékya* homérique. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, la *Minyade* montrait aux Enfers Thésée et Pirithous (fragment 1), puis Amphion, puni des imprécations qu'il avait lancées contre Léto, Artémis et Apollon (fragment 3), enfin Thamyris, châtié de son insolence à l'égard des Muses (fragments 3, 4) ; elle racontait aussi la mort de Méléagre, tué par les flèches d'Apollon durant la guerre entre Éoliens et Courètes (fragment 5).

Plusieurs épisodes de la *Minyade* semblent avoir retenu l'attention d'Aristarque.

Charon. — Décrivant la fresque *Les Enfers* de Polygnote, à Delphes, Pausanias note d'abord de l'eau pareille à celle d'un fleuve — c'est l'Achéron — remplie de roseaux et contenant des poissons transparents comme des ombres. Sur ce fleuve, une barque et un nautonier qui tient les rames.

M'est avis que Polygnote s'est inspiré du poème de la *Minyade*. Car dans la *Minyade* (fr. 1 K), il y a ces vers, qui se rapportent à Thésée et à Pirithous : « Là donc, la barque nécrophore que le vieux nautonier Charon dirigeait, ils ne la prirent point au lieu d'embarquement ». C'est pour cela que Polygnote a peint un Charon déjà avancé en âge (4).

(1) *Le Cycle épique et l'épisode d'Io*, p. 123-125.

(2) APOLLON., II, 4, 11.

(3) KINKEL, p. 215-217.

(4) PAUS., X, 28, 2.

De tout ce qu'Aristarque pouvait avoir écrit sur Charon, il ne reste qu'une note d'Eustathe :

En effet, le nocher Charon et sa barque caractéristique sont des mythes imaginés après Homère ⁽¹⁾.

Cette note nous est d'autant plus précieuse qu'avant la *Minyade* nous n'avons pas d'exemple de l'emploi du nom de Charon — et, à ce titre, la *Minyade* devait être citée par Aristarque, qui notait d'ordinaire le premier auteur d'un mot ou d'une légende non-homériques. D'autre part, comme les deux vers cités par Pausanias démontrent l'existence, dans la *Minyade*, et de Charon et de sa barque — ce qui fait justement la matière de la note aristarchéenne — je ne serais point étonné, si le périégète avait la connaissance de ces deux vers, d'une manière indirecte, à quelque commentaire aristarchéen sur la *Nékyia*, plus complet que nos maigres scolies — et c'est là une hypothèse sur laquelle nous aurons à revenir.

Thamyris. — Pausanias a conservé deux fragments de la *Minyade* sur la légende de Thamyris :

On dit aussi qu'Amphion paie aux Enfers le châtimeut des injures qu'il lança, lui aussi, contre Léto et ses enfants. Le châtimeut d'Amphion était raconté dans la *Minyade* (fr. 3 K), où figure, en même temps, celui du Thrace Thamyris ⁽²⁾.

Prodicos de Phocée — si toutefois c'est lui l'auteur de la *Minyade* (fr. 4 K) — dit que Thamyris paie dans l'Hadès le châtimeut de ses insolences contre les Muses ⁽³⁾.

On remarquera que Pausanias, dans ses IX^e et X^e livres, laisse anonyme l'auteur de la *Minyade*, et que, dans le livre IV, écrit à une autre époque, il cite l'Ionien Prodicos : c'est que, d'un livre à l'autre, Pausanias a changé de source, et qu'il ne lisait pas lui-même une édition de la *Minyade*.

Cette *Minyade* racontait donc le châtimeut de l'insolent Thamyris, et nous avons sur cette légende le double appoint du texte homérique et d'une note importante d'Aristarque. Homère avait écrit dans le catalogue des Pyléens :

⁽¹⁾ EUST. κ 502 : 1666. 35.

⁽²⁾ PAUS., IV, 33, 7.

⁽³⁾ PAUS., IX, 5, 8.

... *Dorion*, où les Muses, rencontrant Thamyris de Thrace, mirent fin à ses chants, comme il s'en revenait d'Oechalie, de chez Eurytos l'Oechalien. Car il se vantait, en son orgueil, d'être victorieux, même si les Muses chantaient, les filles de Zeus à l'égide. Mais elles, irritées, *πηρόν θέσαν*, lui ravirent la divine poésie et lui firent oublier les sons de la lyre (B 594-599).

Qu'est-ce à dire que les Muses rendirent Thamyris *πηρός* ? Aristonico résume ainsi Aristarque :

πηρός ne signifie pas *aveugle*, comme l'entendent les *Νεώτεροι*, mais *incapable de chanter*. En quoi, en effet, eût-il été nuisible, à lui, qui était aède, d'être privé de la vue ? Tout au contraire, cela n'eût que profité à sa diction ⁽¹⁾.

Et Eustathe confirme son témoignage :

Dans les notes d'Apion et Hérodore, il est dit que le poète, s'écartant en cela des *Νεώτεροι*, donne à *πηρός* le sens de *privé du chant*. En effet, disent-ils, en quoi pouvait-il être nuisible à Thamyris, qui était aède, d'être privé de la vue, puisque, tout au contraire, cela n'eût que profité à sa diction ? ⁽²⁾.

Sans entrer dans le détail de la discussion — car peu nous importe ici qu'il ait eu raison ou tort — nous voyons qu'Aristarque était porté à voir dans la légende de Thamyris aveuglé une création née d'une bévue des *Νεώτεροι* sur le sens d'un mot homérique. Et son attaque portait certainement sur la *Minyade*, qui avait raconté le supplice de l'aède.

Méléagre. — Pour décider Achille à renoncer à sa colère, Phoenix lui conte en apologue l'histoire de Méléagre, qui se résume ainsi :

Oeneus, roi de Calydon, ayant oublié Artémis dans un sacrifice, la déesse, irritée, suscite un sanglier énorme, qui ravage son pays. Méléagre, fils d'Oeneus, organise une chasse pour tuer la bête, qui tombe sous ses coups. Mais Artémis fait éclater la guerre entre Étoliens et Courètes pour la possession de la hure et de la peau.

Aussi longtemps que Méléagre combat, les Courètes connaissent la défaite. Mais la colère entre en l'âme de Méléagre, il s'irrite contre sa mère Althaea, il se retire de la lutte auprès de sa femme Cléopatra. Il se désintéresse complètement du sort de sa patrie, ne supportant point

⁽¹⁾ (Ar.) A en B 599.

⁽²⁾ EUST. B 600 : 299. 25. Sur ce texte, voir *Eustathe et le Cycle épique*, p. 433.

qu'Althaea implorât sans cesse les dieux de faire mourir Méléagre pour venger le meurtrier de ses deux frères.

Les Courètes ont forcé les remparts ; les chefs supplient Méléagre, lui promettant des cadeaux sans nombre. Méléagre reste inflexible. Oeneus frappe à la porte de la chambre nuptiale ; les sœurs de Méléagre, puis sa mère, le supplient à leur tour. Méléagre refuse. Les Courètes vont prendre la ville. Alors, Cléopatra elle-même demande à Méléagre d'épargner à sa patrie de tels malheurs. Méléagre enfin se laisse fléchir. Les Étoliens remportent la victoire. Ils ne font point de cadeaux à Méléagre, puisque c'est de lui-même qu'il les avait sauvés ⁽¹⁾.

Il est également question de Méléagre dans le Catalogue des Étoliens :

Les magnanimes fils d'Oeneus ne sont plus ; lui-même a terminé sa carrière, et le blond Méléagre est mort (B 641-642).

Aristonico commente avec bonheur le passage qu'on vient de lire :

Zénodote athétise les deux vers, apparemment parce qu'il suppose que Méléagre est séparé des fils d'Oeneus. Si Homère cite Méléagre par son nom, c'est κατ' ἐξοχήν, exactement comme dans le vers N 1, il dit *les Troyens et Hector*, alors qu'Hector était, lui aussi, Troyen ⁽²⁾.

Hérodien a mieux encore conservé la pensée d'Aristarque :

La figure κατ' ἐξοχήν consiste à mentionner en particulier certains individus quand il est question d'un groupe cité en général. Ainsi, dans le vers N 1, Hector, bien que Troyen, est cité en particulier comme étant le meilleur. De même, au vers B 641... Ne sachant pas cela, les Νεώτεροι ont trouvé bon de séparer Méléagre, fils d'Arès, des fils d'Oeneus ⁽³⁾.

Ainsi donc, Zénodote s'était, une fois de plus, laissé induire en erreur par les Νεώτεροι, lesquels, comprenant mal Homère, avaient séparé Méléagre des fils d'Oeneus et en avaient fait un fils d'Arès — la version même qu'on trouve chez Apollodore :

ἐγέννησε δὲ Ἀλθαία παιῶν ἐξ Οἰνέως Μελέαγρον, ὃν ἐξ Ἄρεος γεγεννησθαί φασι. ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ Cf. B 529-599.

⁽²⁾ (Ar.) A en B 641.

⁽³⁾ HEROD., *Rhet. Graeci*, VIII, p. 604 WALTZ.

⁽⁴⁾ APOLLOD., I, 8, 2.

Sur le long récit de Phoenix, les scolies ont d'interminables commentaires, mais Eustathe seul, par deux fois, a conservé le renvoi aux Νεώτεροι :

Les Νεώτεροι racontent que Méléagre s'étant trouvé à la chasse du sanglier de l'Oeta, écorcha l'animal, et en offrit la hure et la peau à Atalante, qui prenait part à la chasse. Mais les fils de Thestios, qui étaient de Pleuron ⁽¹⁾, et qui étaient les oncles maternels de Méléagre, remplis d'irritation, enlevèrent par force à Atalante ce que Méléagre lui avait donné. Et ils complotèrent contre lui. Méléagre l'apprit et les tua, au grand-chagrin de sa mère. Les gens de Pleuron, ayant, pour cette raison, pris les armes contre ceux de Calydon, Méléagre commença par ne point soutenir ses compatriotes dans leur lutte contre les gens de Pleuron, car il en voulait à sa mère qui le maudissait ; mais, dans la suite, obéissant à sa femme Cléopatra, il chassa les Courètes de la cité.

Les mêmes Νεώτεροι ajoutent encore ceci : Irritée du meurtre de ses frères, contre Méléagre son fils, Althaea alluma le tison qu'elle avait reçu des Moires, et qui marquait pour son fils le terme de la vie. Et comme il mourut à l'instant, Althaea, prise de remords, se brûla sur le bûcher de son fils. Les sœurs de Méléagre qui ne cessaient de pleurer, furent changées en oiseaux, de ceux qu'on appelle méléagrides ⁽²⁾.

On voit ce que la légende homérique est devenue entre les mains de ces Νεώτεροι. Il nous est difficile de dire si l'attaque portait sur les *Chants Cypriens*, où le nom de Méléagre était au moins rappelé, puisque, d'après le fragment 17 de ce poème, Protésilas avait épousé Polydora, fille de Méléagre ⁽³⁾. Pour voir si Aristarque pensait aussi à la *Minyade*, nous devons nous en référer au fragment 5, conservé par Pausanias :

Pour ce qui est de la mort de Méléagre, Homère dit que l'Érinie écouta les malédictions d'Althaea, et que c'est pour cela que mourut Méléagre. Mais ce qu'on nomme les Éoées <fr. 135¹² Rz³> et la *Minyade* <fr. 5 K> sont d'accord là-dessus : ces deux poèmes disent que Méléagre secourut les Courètes contre les Étoliens, et que Méléagre mourut sous les coups d'Apollon ⁽⁴⁾.

Autant que nous pouvons en juger d'après la brève donnée de Pausanias, cette légende de Méléagre diffère de celle qu'Eustathe attribue aux Νεώτεροι, puisque le Méléagre de la *Minyade*, traître à

⁽¹⁾ Le pays des Courètes.

⁽²⁾ EUST. I 544 : 774. 26.

⁽³⁾ *Infra*, p. 302.

⁽⁴⁾ PAUS., X, 31, 3.

sa patrie, s'allie aux Courètes contre les Étoliens. Mais il reste une possibilité pour que Zénodote ait emprunté à la *Minyade* la légende selon laquelle Méléagre, le fils d'Arès, n'avait rien de commun avec les fils d'Oeneus.

On aura remarqué qu'il suffit de peu de changements pour que la note de Pausanias apparaisse comme un extrait d'un commentaire homérique de l'école aristarchéenne, et nous ferons la même constatation en étudiant ce que dit Pausanias sur les *Nostoi* à propos de la même fresque de Polygnote ⁽¹⁾.

V. — LA PRISE D'ŒCHALIE.

Généralités. — On trouvera ailleurs ⁽²⁾ les raisons pour lesquelles on peut considérer la *Prise d'Oechalie* comme un poème cyclique de la Geste mythique. Il circulait, à propos de ce poème, une histoire pareille à celle qui circulait sur les *Chants Cypriens* : reçu chez Créophylos à Samos ou à Chio, Homère aurait donné la *Prise d'Oechalie* à son hôte, qui la fit passer pour sienne. D'autres racontaient que Créophylos était un parent d'Homère, ou encore son maître : mais ce dernier honneur était fait également à Aristaeos de Proconnèse ⁽³⁾.

Le sujet du poème était essentiellement la prise d'Oechalie par Héraclès, comme nous l'apprennent trois fragments ⁽⁴⁾, tous relatifs à cette partie de la carrière du héros. Pausanias (fr. 2) lui donne même par distraction le titre d'*Héraclée* ; d'après un quatrième fragment, Créophylos racontait d'une manière très particulière le meurtre des enfants de Médée : mais ce ne devait être là qu'une digression dans le récit principal consacré à la prise d'Oechalie. Un heureux hasard a voulu que nous ayons conservé assez de notes aristarchéennes pour reconstruire avec exactitude tout cet épisode du poème.

Situation d'Oechalie. — Et d'abord, où faut-il placer la cité d'Oechalie ?

Homère en parle dans le Catalogue des Pyléens, à propos de Thamyris, que les Muses rencontrèrent à Dorion « comme il revenait

⁽¹⁾ *Intra*, p. 201, 214, 222, 223, 388, 390.

⁽²⁾ *Le Cycle épique et l'épisode d'Io*, p. 122 sqq.

⁽³⁾ Témoignages ap. ALLEN, p. 144-146.

⁽⁴⁾ Cités d'après ALLEN, p. 146 sqq.

d'Oechalie, de chez Eurytos l'Oechalien ». Ceci est extrêmement vague, et ne justifie point une localisation en Messénie ou en Arcadie. Mais Homère en reparle, à propos des villes que commandaient Machaon et Podalire :

Ceux qui tenaient Tricca, et Ithome la montueuse, et ceux qui avaient Oechalie, la ville d'Eurytos l'Oechalien, ceux-là étaient commandés par les deux fils d'Asclépios (B 729-731).

Ainsi, Oechalie est, homériquement, une ville thessalienne, et c'est ce que nous trouvons dans une foule de scolies homériques remontant à Aristarque.

Oechalie, ville de Thessalie ⁽¹⁾.

D'après Homère, Oechalie se trouve en Thessalie ; les poèmes des *Νεώτεροι* la placent en Eubée ⁽²⁾.

Les *Νεώτεροι* ont placé Oechalie en Eubée ⁽³⁾.

D'après Homère, Oechalie n'est pas en Eubée, comme chez les *Νεώτεροι*, mais en Thessalie ⁽⁴⁾.

Cet enseignement d'Aristarque se retrouve dans les scolies d'Apollo-nius de Rhodes :

Pour ce qui est d'Oechalie, les *Νεώτεροι* la placent en Eubée, mais Homère la situe en Argos Pélasgique ⁽⁵⁾,

c'est-à-dire en Thessalie, comme nous l'avons vu en étudiant le vocabulaire géographique d'Homère ⁽⁶⁾.

Mais notre grande source aristarchéenne est Strabon, qui revient plusieurs fois sur ce problème très discuté. Il en parle dans sa description de l'Élide :

Du même côté, sur l'emplacement sans doute de la moderne Andanie, se trouvait bâtie Oechalie d'Eurytos, petite ville arcadienne qu'il faut se garder de confondre avec les villes de même nom situées en Thessalie et en Eubée, et qui est bien celle que venait de quitter Thamyris le Thrace, lorsqu'il fut, près de Dorion, rencontré par les Muses ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ (Ar.) QV en θ 224.

⁽²⁾ EUST. B 596 : 298. 32.

⁽³⁾ Schol. A. RH., I, 87.

⁽⁴⁾ STRAB., VIII, 3, 25, p. 301. 3 Didot.

⁽⁵⁾ (Ar.) A en B 596.

⁽⁶⁾ (Ar.) A en B 730.

⁽⁷⁾ *Supra*, p. 116 § 80^b.

Traduction TARDIEU.

Il en parle encore dans sa description de la Thessalie :

Le même canton de la Thessalie contient une ville du nom d'Oechalie, que certains critiques identifient avec l'Oechalie d'Eurytos, lui attribuant ainsi la qualification homérique que d'autres transportent soit à l'Oechalie d'Eubée, soit à l'Oechalie d'Arcadie, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire dans notre description du Péloponèse. Ajoutons que l'objet principal de la controverse est de savoir quelle est la ville qui fut prise par Héraclès, quelle est la ville qu'a voulu chanter le poète de la *Prise d'Oechalie* (1).

Il lui consacre un paragraphe entier dans la description de l'Élide. Nous voyons là que le grammairien Apollodore avait toute une théorie pour montrer comment Homère, par l'emploi judicieux des épithètes, distingue entre elles les villes homonymes. Apollodore, appliquant cette théorie au cas d'Éphyre, se trouvait en contradiction avec Démétrius de Scepsis :

L'opinion d'Apollodore sur ce point demande donc à être révisée, tout comme celle qu'il a émise au sujet d'Oechalie, qu'il n'y a qu'une seule ville de ce nom qui convienne à la qualification homérique de ville d'Eurytos l'Oechalien. Pour Apollodore, cette ville est évidemment l'Oechalie de Thessalie, celle que mentionne Homère dans le vers suivant : *Et ceux qui habitaient Oechalie, ville d'Eurytos l'Oechalien* (B 730).

Mais alors, demanderons-nous, quelle est cette Oechalie d'où sortait Thamyris, lorsqu'il fut, près de Dorion, rencontré par les Muses ? *Et arrêtant le chantre thrace, elles mirent fin pour jamais à ses chants* (B 600). De deux choses l'une, en effet : où il s'agit encore de l'Oechalie de Thessalie, et c'est le Scepsien qui a évoqué mal à propos certaine Oechalie d'Arcadie, qu'on prétend être la ville actuelle d'Andanie; ou bien celui-ci a eu raison, Homère a réellement désigné comme ville d'Eurytos l'Oechalie d'Arcadie, — et alors, il y avait deux Oechalies d'Eurytos, et non pas une seule, comme l'a prétendu Apollodore (2).

Nous savons maintenant, grâce aux scolies homériques, qu'Apollodore ne faisait qu'appliquer, probablement en l'exagérant un peu, la méthode de son maître Aristarque. Toute la discussion vient donc de ce qu'Aristarque se refusait à admettre, dans Homère, une localisation donnée par les Νεώτεροι, qui plaçaient Oechalie en Eubée. Or, quels étaient ces Νεώτεροι ? Un texte de Pausanias répond en partie à cette question :

(1) STRAB., IX, 5, 17, p. 376. 31 Didot.
(2) STRAB., VIII, 3, 6, p. 291. 23 Didot.

Les Thessaliens et les Eubéens... disent, les premiers, qu'Eurytion (c'est, à notre époque un endroit désert) qu'Eurytion était autrefois une ville et se nommait Oechalie; mais Créophylos (Oech. hal. fr. 2 K) en son *Héraclée* a dit (πεποήκειν) des choses qui confirment les prétentions des Eubéens. Quant à Hécátée de Milet (fr. 106), il a écrit qu'Oechalie se trouve en Skion, partie d'Érétrie (1).

C'est donc contre ce poème épique qu'Aristarque avait spécialement dirigé ses remarques.

Le texte de Pausanias permet une conclusion plus générale. Le lieu dit Σκίον d'Érétrie se trouvant en Eubée (2), Hécátée de Milet a connu la *Prise d'Oechalie*; et comme l'ouvrage d'Hécátée parut avant 500 (3), nous devons en conclure que le poème de Créophylos est au moins du VI^e siècle.

Eurytos, Iphitos, Iolé. — Nous pouvons maintenant examiner quelques détails de la légende. Homère en parle assez longuement :

... tel Héraclès et tel Eurytos d'Oechalie; car ceux-là, c'est les dieux qu'à l'arc ils égalaient. Il en coûta la vie à ce grand Eurytos ! Si l'âge, en son palais, ne vint pas le surprendre, c'est qu'en sa colère, Apollon le tua, quand à l'arc Eurytos eut provoqué le dieu (θ 224-228).

L'arc d'Ulysse était un cadeau d'Iphitos, le fils d'Eurytos :

C'est en Lacédémone, un jour, qu'en un voyage, Ulysse avait reçu ces présents d'Iphitos, l'un des fils d'Eurytos, semblable aux immortels. Tous deux en Messénie, ils s'étaient rencontrés chez le sage Orsiloque : Ulysse... Or, Iphitos cherchait ses caavales perdues, douze mères-juments et leurs mulets, sous elles, en âge de travail : elles devaient, hélas ! causer un jour sa perte, quand il irait trouver l'homme au cœur énergique, l'auteur des grands travaux, Héraclès fils de Zeus. En sa propre maison, sans redouter les dieux, sans respecter la table où il l'avait reçu, où il devait l'abattre, Héraclès l'insensé ! devait tuer cet hôte, pour prendre en son manoir les juments au pied dur.

C'est elles qu'Iphitos cherchait en Messénie, quand, rencontrant Ulysse, il lui donna cet arc que le grand Eurytos avait jadis porté, et qu'il avait laissé, en mourant, à son fils dans sa haute demeure (φ 13-33).

D'après cela, on voit, dans ses grandes lignes, la légende homérique telle que devait se la représenter Aristarque. Eurytos, roi d'Oechalie en Thessalie, archer incomparable, osa défier Apollon, qui le vainquit

(1) PAUS., IV, 2, 3.

(2) THESAURVS, s. v. Σκιά, col. 382 AB.

(3) F. JACOBV, Pauly-Wissowa, s. v. Hekataios, col. 2670.

et le tua. Iphitos hérita de cet arc qu'il donna à Ulysse, un jour qu'il voyageait à la recherche de ses juments volées. Il retrouva son bien, et comme il regagnait Oechalie, il fut l'hôte d'Héraclès. Celui-ci le tua pour s'approprier les animaux.

Les scolies et Eustathe vont nous dire ce que devint cette légende chez les Νεώτεροι. Eustathe nous donne un premier renseignement :

Le meurtre d'Eurytos par Héraclès, ainsi que le racontent οὐδ' ἄλλοι, et l'histoire d'Iolé, fille d'Eurytos, ce sont là choses inconnues au poète. Ce sont d'autres poètes après Homère qui le racontent, et, parmi eux, Sophocle ⁽¹⁾.

Aristarque avait apparemment nommé Sophocle comme l'un des Νεώτεροι qui racontaient qu'Héraclès, après le meurtre d'Eurytos, avait voulu épouser Iolé, la fille de sa victime. Aristonicos complète heureusement Eustathe en deux endroits différents :

Le poète ignore l'amour d'Héraclès pour Iolé; il ne raconte pas non plus qu'Héraclès, n'ayant pas réussi dans son amour, déroba les juments d'Eurytos ⁽²⁾.

Iphitos avait été reçu par Héraclès. Les Νεώτεροι racontent qu'Héraclès jeta Iphitos du haut de la muraille ⁽³⁾.

Et Eustathe lui-même en parle deux fois encore :

Les Νεώτεροι disent qu'Héraclès jeta Iphitos du haut de la muraille ⁽⁴⁾.

Et ainsi, Homère a montré clairement comment se rencontrèrent en Messénie, Ulysse, adolescent, venant d'Ithaque, et le Thessalien Iphitos, fils d'Eurytos — s'il est vrai que, selon Homère, Eurytos était un Thessalien, comme on le voit dans les vers B 729-730 — lequel Eurytos fut tué, soit par Apollon, qu'Eurytos avait défié à l'arc (comme Ulysse le raconte chez les Phéaciens), soit, comme disent les Νεώτεροι, qu'il ait été tué par Héraclès, à cause de l'amour qu'Héraclès avait pour Iolé, fille d'Eurytos, ce que raconte aussi Sophocle ⁽⁵⁾.

Si nous voulons résumer les fragments de Νεώτεροι contenus dans les notes précédentes, nous obtenons la légende que voici :

Héraclès veut épouser Iolé, fille d'Eurytos, roi d'Oechalie, en Eubée. Il est évincé. Iphitos, passant par Mycènes avec ses juments

⁽¹⁾ EUST. θ 228 : 1593. 29.

⁽²⁾ (Ar.) B en φ 27.

⁽⁵⁾ EUST. φ 41 : 1899. 34.

⁽³⁾ (Ar.) BQ en φ 22.

⁽⁴⁾ EUST. φ 22 : 1900. 15.

retrouvées, est invité par Héraclès en son palais. Héraclès tue son hôte en le jetant du haut des remparts, et s'approprie les bêtes. Il marche ensuite contre Oechalie, et tue Eurytos au cours de la prise de la ville ⁽¹⁾.

Telle devait être, en ses grandes lignes, la légende racontée dans la *Prise d'Oechalie*, et cette hypothèse se trouve confirmée par deux fragments. L'un d'eux (fragment 3) nous apprend, en effet, que, selon Hésiode, Eurytos avait quatre fils, selon Créophylos, deux, selon Aristocratès, trois : c'est donc que la *Prise d'Oechalie* parlait d'Iphitos. Le second (fragment 1) nous a conservé un vers, dans lequel Héraclès s'adresse à Iolé : c'est donc que la *Prise d'Oechalie* parlait aussi d'Héraclès amoureux d'Iolé.

On aura remarqué que, pour toute cette légende, nos scolies n'ont conservé aucun renvoi direct à la *Prise d'Oechalie* : elles renvoient à Phérécyde qui, ici comme en d'autres endroits, devient un témoin indirect d'une épopée cyclique :

Iphitos, fils d'Eurytos d'Oechalie, à la recherche de ses juments perdues, faisait le tour des environs, dans l'espoir de les retrouver. Le devin Polyidès lui ayant dit de ne pas aller les chercher à Tirynthe, car cela n'était point convenable, Iphitos désobéit à cet ordre, et se rendit là-bas. Héraclès, par ruse et fraude, le conduisit au haut de la muraille, et l'en jeta à bas, parce qu'il l'accusait, lui et son père, de n'avoir point donné Iolé en mariage, le travail accompli ⁽²⁾, mais de l'avoir renvoyé honteusement, lui, Héraclès...

L'histoire est chez Phérécyde ⁽³⁾ (fr. 34).

Phérécyde s'est contenté d'arranger les faits qu'il empruntait à la *Prise d'Oechalie*.

Histoire de Nélée. — Nestor, le fils de Nélée, racontant à Patrocle un des exploits de sa rude jeunesse, au cours de la guerre qui mit aux prises Épéens et Pyliens, montre comment il rentrait avec son butin, bœufs, moutons, porcs et chevaux :

Et nous les poussons vers la cité Néléenne de Pylos; on arrive la nuit aux portes de la ville; et Nélée, en son cœur, se réjouit, parce que j'avais eu un beau succès pour quelqu'un qui débute à la guerre (Λ 682-684).

⁽¹⁾ Cf. APOLLOD., II, 6, 1-2+II, 7, 7.

⁽²⁾ L'épreuve de l'arc : APOLLOD., II, 6, 1.

⁽³⁾ V en φ 22.

Aristonicos note en cet endroit :

Les Νεώτεροι ne sont pas d'accord avec Homère, car ils disent que Nélée fut tué par Héraclès à la prise de Pylos.

Dans Homère, Nélée apparaît comme ayant survécu au sac de la ville, car la guerre entre Pyléens et Éléens est postérieure à la guerre contre Héraclès (1).

La seconde partie de cette argumentation est basée sur ce que Nestor raconte peu après : « Les Épéens », dit-il, « nous opprimaient alors, profitant de notre petit nombre et de nos malheurs,

car, les années avant, Héraclès en sa force était venu, et nous avait fait du mal; les meilleurs de la cité étaient tombés sous ses coups. De l'irréprochable Nélée, nous étions douze fils — seul, je survécus, les autres ont tous péri (Λ 690-693).

Le massacre des Néléides figurait dans le premier livre des *Catalogues* hésiodiques (2) : mais rien n'empêche qu'un des poèmes du groupe héracléen ait raconté ce qu'Aristonicos impute aux Νεώτεροι, à savoir que Nélée périt avec onze de ses fils durant le sac de Pylos.

Les scolies homériques nous disent, d'une manière négative, pourquoi Héraclès s'empara de Pylos :

Ce n'est point à cause de la purification pour le meurtre d'Iphitos... et puis, chez Homère, nous ne voyons pas qu'un meurtrier soit purifié : il paie une amende ou prend la fuite (3).

Le sens et le but de cette note deviennent clairs, grâce à Eustathe :

D'après certains, Héraclès s'empara de Pylos, parce que Nélée ne voulut point le recevoir, lorsque Héraclès lui demandait de le purifier du meurtre commis contre Eurytos, raconté dans l'*Odyssée*.

Mais cette explication n'a pas l'heur de plaire aux amateurs de précision (ἀκριβεστέρους) : en effet, disent-ils, Homère ignore la purification pour meurtre ; chez lui, le meurtrier paie une amende ou prend la fuite, comme il vient d'être dit (4).

Eustathe a donc trouvé, dans son exemplaire, une note aristarchéenne, plus complète que celle de nos scolastes, et dont il se moque un peu, faute d'en avoir compris la destination. Avant Aristarque,

(1) (Ar.) A en Λ 683.

(3) TV en Λ 690.

(2) Fr. 15 et 16 Rz³.

(4) EUST. Λ 689 : 879. 12.

les commentateurs, pour expliquer le passage homérique, s'en remettaient à la légende racontée par les Νεώτεροι : Héraclès, après avoir assassiné Iphitos, venait supplier Nélée de le purifier de son crime ; Nélée refusait ; Héraclès mettait Pylos à sac, tuait Nélée avec onze de ses fils. Aristarque repoussait une telle interprétation, en faisant valoir qu'Homère ignorait la purification pour meurtre.

La légende de Nélée chez les Νεώτεροι n'était donc point sans rapports avec le meurtre d'Iphitos raconté dans la *Prise d'Oechalie* : il est possible, dans ces conditions, que notre poème ait contenu une allusion à la mort de Nélée et au sac de Pylos.

VI. — FRAGMENTS INCERTAINS.

Il reste un bon nombre de fragments des Νεώτεροι, parlant de faits qui peuvent s'être trouvés dans la Geste mythique, mais que, faute d'indices suffisants, il est impossible de rapporter à des épopées déterminées. On les trouvera groupés ici en deux classes, selon qu'ils ont pour sujet les légendes divines ou les légendes héracléennes. De ces fragments, quelques-uns au moins font sûrement allusion au Cycle épique, sans que nous puissions démontrer la chose pour aucun cas particulier. Le choix n'étant plus possible, nous devons nous résigner à tout prendre, par crainte d'écarter un fragment authentique.

A. — *Légendes divines.*

Aphrodite. — Plusieurs remarques aristarchéennes sont dirigées contre Hésiode seul. Ainsi, Homère ayant montré Aphrodite s'en allant vers la Chypre, et se rendant à Paphos « retrouver son enclos, l'encens de son autel », un scoliaste observe :

C'est ce vers qui, induisant Hésiode (<*Theog.* 199) en erreur, l'a poussé à nommer Aphrodite Κυπρογένεια (1).

Mais Hésiode n'est, le plus souvent, que le dernier survivant d'une liste plus longue. Aristarque avait tiré, du texte homérique même, la preuve qu'Aphrodite est la fille de Zeus (2). De là, ces notes des scolies :

(1) Vind. 56 en θ 362.

(2) (Ar.) AT en Υ 107.

Il faut savoir que, d'après Hésiode (*Theog.* 188), Aphrodite est née de la mer et des αἰδοῖα d'Ouranos : d'après Homère, elle est fille de Dioné et de Zeus (1),

et d'Eustathe :

Si Aphrodite est fille de Dioné, c'est qu'Homère ignore la légende, rapportée par Hésiode, qu'elle naquit d'αἰδοῖα (2).

Comparons à ces notes une scolie d'Apollonius de Rhodes :

D'après les Νεώτεροι, Aphrodite n'est pas seulement l'aînée d'Athéna et d'Héra, elle est encore plus ancienne que Zeus lui-même. Car Hésiode dit qu'Aphrodite est née des αἰδοῖα d'Ouranos (3).

Hésiode n'était donc que l'un des poètes qui avaient propagé cette légende : il se peut que l'auteur de la *Titanomachie* tombe également sous le coup de cette remarque.

Aristarque avait aussi étudié l'épithète Παφίη, comme en témoignent les scolies BD et l'*Etymologicon Magnum* dans une note identique :

... Jamais Homère ne donne à Aphrodite l'épithète Παφίη que lui donnent les Νεώτεροι (4).

Cette épithète se trouve chez Sappho, Anacréon, Théocrite, les poètes de l'Anthologie, Nonnos, les Érotiques et chez Aristophane (5) : c'est tout ce que nous pouvons affirmer d'après le peu qui nous reste de la poésie grecque. Mais il me paraît au moins probable qu'Aristarque connaissait et citait des exemples tirés de l'épopée.

Apollon. — Deux fois, au quatrième chant de l'*Iliade*, Homère, faisant parler le Lycien Pandaros, qualifie Apollon de Λυκηγενής. Que signifie cette épithète ?

Si Homère a nommé Apollon Λυκηγενής, cela ne signifie pas né en Lycie. Car cette légende des Νεώτεροι (ὁ νεώτερος οὗτος μῦθος) est inconnue à Homère (6).

(1) DL en Γ 374.

(2) Schol. A. RH. III, 52.

(3) BRUCHMANN, *Epitheta deorum*, p. 67-68.

(4) AL en Δ 101.

(5) EUST. E 370 : 558. 15.

(6) BD en E 422 = Et. M. 547.20.

Ici encore, il ne subsiste point de témoignages épiques sur la naissance d'Apollon en Lycie (1).

Le scoliaste D explique ainsi l'épithète χρυσάορος :

Cela signifie : à l'épée d'or. Les Νεώτεροι rendent cette épithète par : à la lyre d'or (2).

Cette scolie est commentée en ces termes, par Preller-Robert :

Comme à une époque plus récente, on ne se représentait plus couramment Apollon avec un glaive d'or, certains grammairiens cherchèrent à expliquer l'épithète d'après les courroies d'or ou d'après la lyre (3).

La vérité est que des grammairiens non-aristarchéens cherchaient à expliquer l'épithète, en recourant à une représentation déjà vulgarisée par des poètes antérieurs.

En O 55, certains corrigeaient κλυτότοξον, illustre archer, en κλυτόν αὐδήν, illustre chanteur, correction repoussée par le scoliaste TV :

Homère ne fait pas d'Apollon un chanteur [mais un cithariste] (4).

En supprimant les trois derniers mots, on retrouve là une note aristarchéenne.

Les remarques d'Aristarque sur Πατήων présentent plus d'intérêt. Homère considérait l'Égypte comme le pays des médecins, les plus savants du monde, tous du sang de Paeon. Ce Paeon, nous dit Aristonicos,

Ce Paeon, médecin des dieux, n'est pas le même qu'Apollon : il faut distinguer les deux. Chez les Νεώτεροι, pourtant, il passe pour être identique à Apollon. Hésiode nous donne la preuve que Paeon est différent d'Apollon, dans les vers suivants <fr. 194 Rz> (5).

Eustathe dit, pareillement :

Paeon est le médecin des dieux selon la légende de l'*Iliade*. Il diffère pourtant d'Apollon, comme cela ressort d'Hésiode <fr. 194 Rz>. Quelques-uns cependant prétendent que, même là, Paeon est identique à Apollon (6).

(1) PRELLER-ROBERT, *Griech. Mythologie*⁴, I, p. 235 n. 5, 236 n. 1, 253 n. 4.

(2) D en E 509.

(3) PRELLER-ROBERT, I, p. 290, n. 5.

(4) TV en O 55.

(5) EUST. δ 232 : 1494. 12.

(6) MTV en δ 232.

D'après cela, Aristarque critiquait les commentateurs qui, sur la foi des Νεώτεροι, identifiaient Paeon et Apollon; il fit pourtant remarquer qu'Hésiode ne commettait pas encore cette confusion. Les Cycliques ont donc pu être du nombre.

La théorie d'Aristarque s'appliquait aux vers homériques :

οἱ δὲ πανημέριοι μολπῇ θεὸν ἰλάσκοντο
καλὸν ἀείδοντες παιήονα κοῦροι Ἀγαίων
[μέλποντες ἑκάεργον · ὁ δὲ φρένα τέρπετ' ἀκούων] (A 472-474).

Aristonico constate, au vers 473 :

παιήονα ne désigne pas Apollon, mais l'hymne pour la cessation de la peste (1),

et, au suivant :

Vers athétisé, parce qu'il a été ajouté par quelqu'un qui croyait que Paeon désigne Apollon (2).

Pour athétiser le vers (3), Aristarque faisait du reste valoir d'autres raisons, confirmant celle que l'identification de Paeon avec Apollon était l'œuvre de Νεώτεροι postérieurs à Hésiode.

Arès. — Aristarque avait étudié l'épithète Ἐνυάλιος. Du vers Y 69, il concluait, à bon droit :

Ἐνυάλιος est une épithète d'Arès, et ne désigne point un dieu distinct d'Arès (4).

En un autre passage homérique non moins clair, Aristonico écrit :

Homère montre clairement qu'Arès est fils d'Héra, et non d'Ényo comme le prétendent certains (5).

Il suffit de se reporter à la scolie du manuscrit de Genève pour voir quels sont ces auteurs qu'Aristonico, dans le texte actuel, nomme si vaguement :

Ényo est une divinité guerrière, dont les Νεώτεροι disent qu'Arès est fils : de là serait venue l'épithète Ἐνυάλιος (6).

(1) (Ar.) A en A 473.

(2) (Ar.) A en A 474.

(3) Voir le commentaire de FRIEDLÄNDER en A 474.

(4) (Ar.) B en Y 69.

(5) (Ar.) A en E 333.

(6) Gen. en E 333.

La scoliaste AD nous renseigne avec plus de précision encore :

Déesse guerrière, dont les νεώτεροι ποιηταὶ ont dit qu'Arès est fils, et qu'il fut ainsi nommé Ἐνυάλιος d'après le nom de sa mère (1).

On comprendra mieux l'importance de la remarque finale, si on se rappelle la théorie aristarchéenne d'après laquelle Homère ne nomme jamais ses héros d'après le nom de leur mère (2).

Une dernière scolie d'Aristonico résume Aristarque, et contient en même temps tout ce que notre science moderne (3) a pu trouver sur la question :

Ἐνυάλιος est une épithète donnée à Arès d'après Ényo, déesse guerrière, exactement comme on dirait Ἀρηίος d'après Ἀρης. Arès n'était donc point, comme le prétendent les Νεώτεροι, un fils d'Ényo; et Ényalios n'était donc pas non plus, comme le prétendent les Attiques, un dieu différent d'Arès (4).

Nous avons vu plus haut (5) comment il faut interpréter la mention des Attiques dans ce texte.

Artémis. — Les vers ε 123-124 étaient athétisés par certains commentateurs parce que

jamais, dans Homère, Artémis ne tue des mâles (6).

Nous ignorons si Aristarque condamnait aussi ces deux vers. La scolie paraît pourtant d'inspiration aristarchéenne.

Athéna. — Nos scolies homériques sur la légende de la naissance d'Athéna semblent dire qu'Hésiode seul (*Theog.* 924) était attaqué par Aristarque pour avoir fait naître Athéna du cerveau de Zeus (7).

(1) AD en E 333.

(2) *Supra*, p. 105.

(3) WASER, Pauly-Wissowa, s. v. Enyo, col. 2654; PRELLER-ROBERT⁴, I, p. 338. 1.

(4) (Ar.) A en P 211.

(5) *Supra*, p. 48. A compléter par Schol. AR. Pac. 457. L'auteur de cette note aristarchéenne, qui donne deux généalogies d'Arès distinct d'Ényalios, me paraît s'être mépris sur le sens du mot Νεώτεροι qu'il emploie. Mais il signale ce fait intéressant qu'ALCMAN (fr. 104 Bgk⁴) tantôt confond, tantôt distingue Arès et Ényalios. C'est sans doute à ce titre qu'Aristarque, outre la catégorie générale des Νεώτεροι et la catégorie particulière des Ἀττικοί, mentionnait expressément Alcman, qui, à cause de ses hésitations mêmes, ne pouvait entrer dans aucune de ces deux catégories.

(6) HQ en ε 124.

(7) BL et T en E 880.

Cependant, comme les scolies d'Apollonius de Rhodes contiennent une note, d'inspiration aristarchéenne, disant que Stésichore, (fr. 62 Bgk⁴) le premier, a fait sortir Athéna tout armée du cerveau de Zeus (¹), nous devons admettre que les scolies homériques ne contiennent, sur ce point, qu'un fragment mutilé d'une enquête beaucoup plus vaste sur les Νεώτεροι.

Aristarque avait également étudié les deux épithètes ἀλαλκομενης et τριτογένεια qu'Homère attribue à Athéna. Il faisait venir la première du verbe ἀλαλκεῖν, celle qui repousse les adversaires par son propre courage (μένει),

car nous ne suivons pas les Νεώτεροι, qui font venir l'épithète d'un certain Alalcoménios (²).

Cet Alalcoménios, presque totalement inconnu, n'apparaît que dans les auteurs de basse époque, dont le témoignage, selon Wentzel (³), semble remonter à Phérécyde. Nos scolies, en l'imputant aux Νεώτεροι, nous autorisent à croire que Phérécyde se bornait à résumer des poètes plus anciens.

Les scolies AD donnent aussi une étymologie très savante de τριτογένεια, et ajoutent :

Les Νεώτεροι comprennent : née près du fleuve Triton, qui se trouve en Libye (⁴).

A nous en tenir aux poètes, dont nous avons des œuvres ou des fragments, la naissance d'Athéna sur les bords du Triton en Libye n'est pas attestée avant les Tragiques (⁵) : il se pourrait donc, si nous en croyons les scolastes d'Homère, que la légende fût plus ancienne encore.

Charites. — Héra, à sa toilette, met des pendants d'oreille, ornés de trois brillants qui resplendissent d'une grâce infinie. Aux commentateurs qui voyaient dans ces trois brillants une allusion aux trois Charites, Aristarque opposait le veto :

Homère ignore le nombre des Charites (⁶),

(¹) Schol. A. RH. IV, 1310.

(²) BD en E 422 = Et. M. 546. 55.

(³) Pauly-Wissowa, s. v. Alalcomenios, col. 1276-1277.

(⁴) AD en 39.

(⁵) Cf. BAILLY, s. v. Τριτογένεια ; PRELLER-ROBERT⁴, I, p. 187 n. 1.

(⁶) TV en E 83, EUST. 976. 38.

note que le scoliaste T semble affirmer n'avoir été dirigée que contre Hésiode :

Homère ignore les noms des Charites, qui se trouvent chez Hésiode <Theog. 909> (¹).

Il suffit de lire le docte paragraphe que Pausanias consacre à la question (²) pour se persuader qu'Aristarque devait raisonner d'une façon moins rudimentaire. Pausanias allègue successivement les témoignages de Pamphos [πρῶτος ... ἤσεν ἐς Χάριτας], Homère, Hésiode dans la *Théogonie* (909), Onomacrite (fr. 3 K), Antimaque (fr. 100 K), Hermésianax (fr. 11 Powell). La note de Pausanias pourrait se détacher aisément de son contexte et serait tout à fait à sa place dans un commentaire homérique.

Chimère. — D'après Aristonico, la Chimère, homériquement, n'a qu'un seul corps (³); d'après le scoliaste T, cette observation vise Hésiode (*Theog.* 321), qui faisait de la Chimère un être ἐτεροφυής (⁴).

Dionysos. — Nous savons qu'Aristarque démontrait que le mot φόβος n'a rien de déshonorant, et signifie simplement φυγή (⁵). Or Homère, décrivant Lycurgue à la poursuite des Bacchantes, avait accolé au nom de Dionysos le participe φοβηθείς (Z 135). N'en comprenant point le sens, Zénodote l'avait corrigé en χολωθείς. A ce propos, Eustathe nous a gardé un souvenir aristarchéen, aujourd'hui disparu des scolies :

Admirez la véracité d'Homère. Il dit non seulement que Dionysos s'enfuit (φοβηθῆναι τουτέστι φυγεῖν) vers la mer, mais encore...

C'est ici que οἱ μεθ' Ὀμηρον ont pris l'idée de montrer un Dionysos lâche, et vêtu de vêtements féminins... (⁶).

Nous ne pouvons malheureusement pas savoir quels sont exactement ces Νεώτεροι qui firent de Dionysos un lâche et un efféminé.

Érinys. — Les scolies T*V remarquent en I 454 :

Homère ignore le nombre des Érinys (⁷).

(¹) T en E 275-277.

(²) PAUS., IX, 35, 1 sqq.

(³) (Ar.) A en Z 181.

(⁴) T en II 328.

(⁵) *Supra*, p. 142.

(⁶) EUST. Z 135 : 629. 39.

(⁷) T* V en I 454.

Comme Hésiode ne connaît pas non plus ce nombre, et comme la triade Alecto, Tisiphoné, Mégaera n'est pas, poétiquement, attestée avant Eschyle (1), il se peut que le nombre ait déjà figuré dans un poème cyclique, par exemple dans la *Titanomachie*, qui chantait les naissances des dieux, ou encore dans les *Nostoi*, qui racontaient le matricide d'Oreste.

Héphaestos. — Sur Héphaestos, nos scolies contiennent une série d'observations aristarchéennes, en apparence dirigées contre Hésiode. Aristarque trouvait dans le texte homérique la preuve qu'Héphaestos est un fils de Zeus et d'Héra; Hésiode (*Theog.* 926) le considère comme un fils d'Héra seule (2), et c'est le premier auteur chez qui se présente ce mythe (3).

Le mariage d'Héphaestos avec Aphrodite ne doit pas figurer dans les légendes homériques: c'est une invention propre à l'aède Démococcos qu'Homère met en scène (4).

Un seul texte vaut la peine d'être retenu ici:

Homère ignore la légende d'un Héphaestos travaillant à Lipara, dans les îles Ioniennes, ou à Lemnos. C'est dans l'Olympe qu'il travaille, et c'est là que, d'après Homère, fut fabriqué le bouclier d'Achille (5).

C'est qu'Aristarque, en effet, reprochait aux *Νεώτεροι* de n'avoir point respecté la noble image qu'Homère avait donnée des dieux (6).

Hermès. — Je crois d'origine aristarchéenne la note où Eustathe conclut, après avoir remarqué qu'Homère donne à Hermès l'épithète *χρυσόραπις*, équivalant à *χρυσεόραβδος*:

Partant de là, οι ὕστερον ont donné à Hermès le caducée (7).

La baguette (*ῥάβδος*) et le caducée (*κηρύκειον*) n'ont pas toujours été confondus (8), le *κηρύκειον* étant un attribut d'Hermès psychopompe. Nous verrons, en étudiant l'*Éthiopide* (9), que, d'après Aristarque, Homère ne connaissait point ce rôle d'Hermès.

(1) Cf. PRELLER-ROBERT⁴, I, p. 844 n. 3, 837 n. 1.

(2) (Ar.) A en Ξ 338; (Ar.) T en θ 312 (Cf. ROEMER, p. 158).

(3) Schol. HES. *Theog.* 926.

(4) (Porph.) HQT en θ 267.

(5) (Ar.) Q en θ 274.

(6) EUST. ε 87 : 1525. 18.

(7) *Infra*, p. 319.

(8) *Supra*, p. 143.

(9) PRELLER-ROBERT⁴, I, p. 404, n. 2.

Pandore. — Achille, pour consoler le vieux Priam, lui dit que deux *pithoi* se dressent devant le seuil de Zeus, et contiennent les dons qu'il répand, l'un le mal, l'autre le bien. En ce passage, Aristarque (1) observait qu'Hésiode se souvint d'Homère quand, dans le mythe de Pandore, il montra l'espérance cachée au fond de la boîte des maux. Cependant, le critique pensait à des auteurs autres qu'Hésiode, lorsqu'il ajoutait:

Homère dit en tout deux *pithoi*. Certains des *Νεώτεροι* considèrent qu'il y en avait un pour le bien, deux pour le mal (2).

Priape. — Parlant de Priapos, ville de Troade, Strabon rapporte que, d'après certains, le nom viendrait de Priape, à propos duquel il raisonne comme Aristarque l'eût fait:

Celui-ci fut admis au rang des dieux par les *Νεώτεροι*: Hésiode (fr. 242 Rz³) lui-même ne connaît point Priape (3).

Il se peut que le nom ait été prononcé par des poètes aujourd'hui disparus, et antérieurs à Théocrite et aux poètes de l'Anthologie, où on le cite pour la première fois (4).

Zeus et l'égide. — En s'appuyant sur le texte homérique, Aristarque constatait, avec raison, que l'égide appartient en propre à Zeus, et que si d'autres dieux, comme Athéna ou Apollon, la portent quelquefois, c'est que Zeus la leur a simplement prêtée (5). De son enquête, retenons seulement ceci:

L'égide est l'arme de Zeus. Note dirigée contre les *νεώτεροι ποιηταί* (6).

Le présent passage montre que l'égide a été fabriquée pour Zeus, et qu'elle n'appartient pas à Athéna, ainsi que le prétendent les *νεώτεροι ποιηταί* (7).

Un assez grand nombre des *μεθ' Ὀμηρον ποιηταί* ont considéré l'égide comme une arme propre à Athéna... Chez Homère, Athéna ne s'en sert pas moins qu'une autre divinité; seulement, Homère dit clairement en ses vers (O 307 sqq.) que c'est à Zeus qu'Héphaestos l'a donnée (8).

(1) (Ar.) A en Ω 527; T en Ω 527. (2) (Ar.) A en Ω 527.

(3) STRAB., XIII, 1, 12, p. 503. 8 Didot.

(4) BRUCHMANN, *Epitheta deorum*, p. 199-200.

(5) (Ar.) A en O 310, 229. Il y en avait également une en Ψ 188, aujourd'hui disparue: voir FRIEDLÄNDER *ad l.*

(6) (Ar.) A en Δ 167.

(7) (Ar.) A en O 310.

(8) Porph. en B 447, p. 40. 26 SCHR.

Peut-être avons-nous là un souvenir de la *Titanomachie*, qui dépeignait Athéna dans toute l'ardeur de la lutte, au cours de la guerre contre les Géants.

Les Champs-Élysées. — Protée dit à Ménélas que les dieux l'emmèneront tout au bout de la terre, dans les Champs-Élysées, « chez le blond Rhadamanthe, où la plus douce vie est offerte aux humains ». Aristarque commentait le passage :

Au lieu de *Champs-Élysées*, les Νεώτεροι ont dit les *îles des Bienheureux* ⁽¹⁾.

Il est question des μακάρων νῆσοι dans Hésiode ⁽²⁾ et dans Pindare ⁽³⁾. Et comme c'est le Titan Cronos qui règne sur ces îles ⁽⁴⁾, il y a une possibilité pour que le détail remonte aussi à la *Titanomachie* ⁽⁵⁾.

Les fils d'Aloeus. — En E 385-391, Dioné, rapportant à sa fille Aphrodite tous les maux que les dieux eurent à souffrir des mortels, lui narre l'aventure qui advint à Arès. Enfermé et enchaîné dans une prison (κέραμος) de bronze par Otos et Éphialte, les fils d'Aloeus, le dieu fut retenu prisonnier pendant treize mois, et il aurait péri, si la marâtre des héros, Ériboea, n'avait fait signe à Hermès, qui vint le délivrer.

Les νεώτεροι ποιηταί racontent qu'Arès, resté seul en arrière des autres dieux, fut fait prisonnier dans les contrées hyperboréennes et enchaîné par les fils d'Aloeus, et qu'il fut mené par eux dans la ville carienne de Kéramos. Là, son épreuve dura treize mois, jusqu'au moment où, Ériboea, marâtre des fils d'Aloeus, ayant fait signe à Hermès, celui-ci délivra Arès ⁽⁶⁾.

Hésiode (fr. 9 Rz³) dressait la généalogie de la famille des Aloéides en ses *Catalogues*; la légende même a pu être racontée par d'autres Épiques.

⁽¹⁾ PQT en γ 563; EUST. 1509. 24.

⁽²⁾ HÉS., *Op.* 171.

⁽³⁾ PIND., *OL.* II, 77.

⁽⁴⁾ PRELLER-ROBERT⁴, I, p. 63.

⁽⁵⁾ Il faut je crois, écarter de l'*Éthiopide* la légende d'Achille vivant avec Médée dans les îles des Bienheureux (APOLLOD., *Ep.* V, 5); d'après Schol. A. RH. IV, 815, le premier auteur ayant traité cette légende est Ibycus (fr. 37 Bgk⁴); elle fut reprise par Simonide (fr. 213 Bgk⁴).

⁽⁶⁾ D en E 385.

Il est encore question de ces personnages dans la *Nékyia* de l'*Odyssee*. Otos et Éphialte, fils de Poseidon et d'Iphimédée, l'épouse d'Aloeus, grandissaient si vite, qu'à neuf ans, ils avaient neuf coudées de large et neuf brasses de haut; ils voulaient escalader le ciel en entassant Ossa sur l'Olympe et Pélion sur Ossa,

mais avant qu'eût fleuri la barbe sous leurs tempes, et qu'un duvet en fleur eût ombragé leurs joues, ils tombèrent tous deux sous les flèches du fils, qu'à Zeus avait donné Leto aux beaux cheveux (λ 305-320).

Les scolies nous signalent un autre récit de leur mort :

Les Νεώτεροι disent qu'Artémis leur envoya une biche, et que, voulant tuer l'animal, ils s'entre-tuèrent eux-mêmes ⁽¹⁾.

Cette légende — qu'Apollodore rapporte avec la variante qu'Artémis elle-même avait pris la forme d'une biche ⁽²⁾ — pourrait avoir été traitée par les Cycloques.

B. — Légendes héracléennes.

La massue. — Dioné raconte à sa fille Aphrodite l'audace d'Héraclès δς τόξοισιν ἐκηδε θεούς. Aristarque en conclut, d'après le scoliaste BT :

Homère ne connaît point l'Héraclès armé d'une massue ⁽³⁾,

ou, d'après Eustathe :

Noter qu'Homère, ici, ne connaît pas l'Héraclès armé d'une massue : il vaut par son arc ⁽⁴⁾.

La pensée d'Aristarque se trouve plus clairement exposée dans Strabon. A propos de l'expédition d'Héraclès et de Dionysos en Asie, le géographe rapporte les prétentions des Sibes, qui se disaient descendants d'Héraclès. Ces gens se vêtaient de peaux de bêtes et portaient la massue. Strabon repousse énergiquement l'argument qu'on pourrait tirer de là :

Du reste, pareil accoutrement d'Héraclès est de beaucoup postérieur aux temps troyens (νεωτέρω). C'est une invention (πλάσμα) de

⁽¹⁾ QV en λ 318.

⁽²⁾ BT en E 404.

⁽³⁾ APOLLOD., I, 7, 4.

⁽⁴⁾ EUST. E 395 : 561. 27.

poètes qui font des *Héracléides*, que ce soit Pisandre ou un autre. Les vieilles statues ne le représentent pas ainsi ⁽¹⁾.

Strabon est visiblement agacé par le grand nombre d'*Héracléides* — et ce n'est guère étonnant si l'on songe que, dans Kinkel, on trouve encore des fragments de huit d'entre elles, celles de Cinaethon, Conon, Démodocos, Diotimos, Phaedimos, Pisinon, Pisandre, Panyasis. L'attribution du présent fragment de Strabon à l'*Héracléide* de Pisandre (fr. 1 K) n'offre aucune certitude, et il pourrait, tout aussi bien, avoir sa place dans la *Prise d'Oechalie*, à laquelle, on l'a vu ⁽²⁾, Pausanias, distrahit, donnait aussi le nom d'*Héracléide*.

Cerbère. — Athéna ayant rappelé les services qu'elle a rendus à Héraclès,

lorsque Eurysthée envoya le fils d'Alcmène au-delà des fortes portes de l'Hadès, pour amener de l'Érèbe le chien du terrible Hadès (⊕ 367-368),

un scoliaste donne cette note intéressante :

Homère ne mentionne que ce travail-là..., et il dit seulement *le chien*, sans le nommer Cerbère, comme les *Νεώτεροι* ... Il connaît le chien et sa nature; Pindare <fr. 249^a Schr.> dit que ce chien avait cent têtes, Hésiode <*Theog.* 312> cinquante ⁽³⁾.

Eustathe a également connu la remarque d'Aristarque :

Le chien de l'Hadès, dont Homère tait le nom, mais que les *Νεώτεροι* nomment Cerbère ⁽⁴⁾.

D'après ces deux fragments, on restitue sans peine l'argumentation d'Aristarque. Contrairement à l'ensemble des *Νεώτεροι*, Homère ne nommait point le chien de l'Hadès; les *Νεώτεροι* n'étaient point d'accord sur le nombre des têtes de Cerbère, et Aristarque citait, à titre d'exemples, au moins Hésiode et Pindare. Il est possible que l'un des poèmes cycliques ait déjà connu le nom de Cerbère.

Les fils d'Actor. — Au groupe des légendes héracléennes se rattache aussi la singulière histoire de Créatos et Eurytos, fils

⁽¹⁾ STRAB., XV, 1, 9, p. 587. 13 Didot.

⁽²⁾ *Supra*, p. 191.

⁽³⁾ EUST. ⊕ 368 : 717. 35.

⁽⁴⁾ ABD en ⊕ 368.

d'Actor. A vrai dire, nous n'avons aucun indice pour croire qu'un des poèmes cycliques ait traité la légende; elle mérite cependant une étude détaillée, parce qu'elle constitue un spécimen des plus caractéristiques et des mieux conservés de la méthode d'Aristarque.

Il fondait son raisonnement sur trois passages homériques. Les deux premiers font partie du long récit de la guerre des Pyliens et des Éréens, que Nestor conte à Patrocle. Les Pyliens étaient, en leur ville, occupés à partager le butin, quand, au troisième jour, survinrent les Éréens, et, avec eux,

Μολίονε θωρήσσοντο

παῖδ' ἔτ' ἔοντ' οὐ πω μάλα εἰδότε θούριδος ἀλκῆς (Λ 709-710).

La bataille s'engage, Nestor fait des prodiges :

καί νύ κεν Ἀκτορίωνε Μολίονε παῖδ' ἀλάπαξα

εἰ μή σφωε πατήρ εὐρύ κρείων ἐνοσίχθων

ἐκ πολέμου ἐσάωσε, καλύψας ἠέρι πολλῇ (Λ 750-752).

Ces deux textes posaient le problème du double nom Ἀκτορίωνε/Μολίονε, et celui de la généalogie des deux frères. Voici d'abord quelques notes aristarchéennes.

C'est ici qu'Hésiode <fr. 12 Rz^a> a pris l'idée de faire d'eux des fils supposés d'Actor et de Molioné, mais, en fait, de Poseidon et de Molioné. Jamais le poète ne nomme d'après la mère ⁽¹⁾.

Μολίονε, c'est-à-dire fils de Molioné; mais cette explication ne plaît pas aux *παλαιοί*, qui signalent en cet endroit qu'Homère ne donne pas aux héros une appellation tirée du nom de la mère ⁽²⁾.

Homère ne donne pas d'appellation tirée du nom de la mère. Jamais, il ne les aurait nommés ainsi, si ces héros avaient été descendants de la fille d'un nommé Molos ⁽³⁾.

En effet, Homère ne donne point d'appellation tirée du nom de la mère. C'est Hésiode qui a fait d'eux des fils de Molioné ⁽⁴⁾.

On voit le procédé. Homère ne nommant pas d'après le nom maternel, la légende qui fait des Actorides les fils de Molioné, est postérieure à Homère.

Les textes qui précèdent sont dirigés contre Hésiode, mais Aristarque ne se bornait pas à Hésiode seul :

⁽¹⁾ (Ar.) A en Λ 750.

⁽²⁾ (Ar.) A* en Λ 709.

⁽³⁾ EUST. Λ 749 : 882. 19.

⁽⁴⁾ A. SOPH., *Lex. s. v. Μολίονε*.

Μολιόνε, fils d'Actor et de Molioné, à savoir Ctéatos et Eurytos. D'après certains, ils sont fils de Molioné et de Poseidon. Peut-être Homère les a-t-il appelés ainsi, parce qu'ils sont guerriers, d'après la souillure (μόλυνσις) qui résulte du combat — et non point, comme disent les Νεώτεροι, parce que leur mère se serait appelée Molioné : en effet, Homère ne désigne personne par un nom tiré de celui de la mère (1).

On ne peut pas imputer à Aristarque l'ensemble de cette note, mais on peut affirmer que son auteur doit à Aristarque la constatation que les Νεώτεροι considèrent Ctéatos et Eurytos comme les fils de Molioné. Eustathe a conservé un autre débris de la note d'Aristarque :

Ctéatos et Eurytos, ceux que le poète nomme Actorions, et que les Νεώτεροι nomment Molionides... (2).

Il y revient une dernière fois ailleurs :

Ἀκτορίωνες, ce sont les fils d'Actor, Ctéatos et Eurytos... qui sont également nommés quelque part Μολιόνες par Homère, et Molionides par οἱ ὕστερον (3).

La seconde partie de l'enquête d'Aristarque porta sur le problème de la forme corporelle des Actorides. Ce problème venait du passage où Nestor narrait, à Achille cette fois, les exploits de sa jeunesse :

Les fils d'Actor seuls poussèrent leur char avant le mien ; ils étaient deux, leur nombre les servit, et ils désiraient ardemment cette victoire pour laquelle on avait réservé les plus grands prix. Ces deux frères étaient jumeaux ; l'un tenait fortement les rênes, et il les tenait ferme ; l'autre excitait du fouet les coursiers (Ψ 638-642).

L'explication laconique du scoliaste T :

... ou bien parce qu'ils étaient monstrueux, comme le rapporte Hésiode <fr. 13 Rz³>, étant deux en un seul corps (4),

devient plus claire grâce à Eustathe :

Homère dit simplement *jumeaux* ; mais les Aristarchéens n'entendent point jumeaux à la manière des Dioscures, mais d'après la légende d'Hésiode : ils étaient doubles, ayant deux corps, mais soudés ensemble (5).

(1) AD en A 709.

(2) EUST. Ψ 638 : 1321. 19.

(3) EUST. Ψ 638 : 1321. 22.

(4) EUST. B 615 : 303. 2.

(5) T en A 710.

Cela revient à dire que, s'inspirant de la légende hésiodique, Aristarque voyait dans les Actorions ce que nous appellerions aujourd'hui des frères siamois. Porphyre confirme Eustathe :

Aristarque comprend *jumeaux* non point comme nous entendons habituellement ce mot — par exemple comme étaient les Dioscures —, mais se référant au témoignage d'Hésiode, il comprend *doubles*, c'est-à-dire ayant deux corps, mais soudés ensemble (1).

Aristarque attaquait donc une légende postérieure à Hésiode, et Eustathe, zélé anti-aristarchéen, nous a rapporté cette légende au cours de la discussion des mots πλῆθει πρόσθε βαλόντες du texte homérique :

Mais comment une paire peut-elle être qualifiée de πλῆθος ? et comment, si, soudés ensemble, ils ne formaient plus qu'un, pourraient-ils être considérés comme étant plusieurs ? On ne peut comprendre le texte que s'ils étaient doubles d'une autre manière, et qu'ils aient eu deux corps, quatre mains, et le reste à l'avenant. Leur nombre (πλῆθος), c'est évidemment celui de leurs membres (2).

Cette légende à laquelle fait allusion Eustathe — en l'interprétant un peu, je pense — la voici, telle que la donnent les scolies AD :

Les Actorides avaient une nature différente de celle des autres hommes. Ils étaient doubles, ayant chacun deux têtes, quatre mains, des pieds en nombre égal, mais un seul corps. C'est pourquoi ils remportaient la victoire dans les combats et dans les concours.

Héraclès leur faisant la guerre et ne pouvant les vaincre ouvertement (ils étaient les alliés d'Augias), les fit périr par ruse et put ainsi prendre Élis. L'histoire se trouve chez Phérécyde <fr. 36> (3).

Que telle fût la légende même contre laquelle s'insurgeait Aristarque, cela ne me paraît point douteux ; Phérécyde lui-même résumait, en y introduisant sans doute quelques variantes, une épopée qu'il n'est pas invraisemblable de rattacher au groupe héracléen du Cycle épique (4).

(1) Porph. Ψ 638-639, p. 265. 8. SCHR.

(2) EUST. Ψ 638 : 1321. 28.

(3) AD en A 709.

(4) Il n'y a pas lieu d'examiner ici la légende, propre à Ibycus <fr. 16 Bgk⁴>, qui faisait naître les Actorides d'un œuf, comme les Dioscures. ATH., I, 58 A = EUST. Ψ 638 : 1321. 33.

CHAPITRE II.

LA GESTE THÉBAÏNE.

I. — L'OEDIPODIE.

La légende d'Oedipe.— Pour comprendre la portée des notes aristarchéennes relatives à Oedipe, nous devons d'abord essayer de reconstituer le contenu des poèmes auxquels il fait allusion. La légende d'Oedipe était racontée dans deux poèmes du Cycle, l'*Oedipodie* et la *Thébaïde*, voire même dans trois, puisque Nestor, dans une digression des *Chants Cypriens*, narrait τὰ περὶ Οἰδίπου (1). A défaut de fragments, il serait vain d'essayer une reconstruction de ce paragraphe des *Chants Cypriens*, destiné, je crois, à mieux marquer les liens qui unissaient la Geste troyenne à la Geste thébaïne ; ce paragraphe ne pouvait guère être qu'un résumé soit de l'*Oedipodie*, soit de la *Thébaïde*, plus vraisemblablement de cette dernière.

La *Thébaïde*, le plus ancien et le plus beau poème du Cycle après l'*Iliade* et l'*Odyssée*, avait pour sujet la rivalité des deux frères Étéocle et Polynice, fils d'Oedipe. L'histoire de ce dernier n'y était donc apparemment donnée que par allusions ou par rappels, et une critique patiente et sagace a permis de la reconstituer dans ses grandes lignes :

Malgré la défense des dieux, Laïos, le roi de Thèbes, a de sa femme Épicaste (Jocaste) un fils, Oedipe. Exposé dès sa naissance, Oedipe est recueilli et sauvé ; à la suite d'un concours fatal de circonstances, Oedipe tue son père, rentre à Thèbes, qu'il débarrasse de la Sphinx, épouse sa mère, et en a quatre enfants : Étéocle, Polynice, Antigone, Ismène. Le parricide et l'inceste se découvrent ; Épicaste (Jocaste) se pend, Oedipe se creve les yeux. Il laisse le trône à ses fils, et continue une vie qu'assombrissent ses propres regrets et les mauvais traitements que lui infligent ses enfants (2).

(1) PROCLOS, *Chrest.* p. 103. 22 ALLEN.

(2) Cf. L. LEGRAS, *Les légendes thébaines*, Paris, Bellais, 1905, p. 58-60.

Toute cette partie de la *Thébaïde* — la seule qui nous intéresse pour l'instant — était reprise, amplifiée et remaniée par l'*Oedipodie*, qui fut à la *Thébaïde* ce que les *Chants Cypriens* furent à l'*Illiade*. Les principaux faits de l'*Oedipodie* peuvent se résumer ainsi :

Oedipe, exposé sur le Cithéron, est recueilli et porté à Corinthe chez le roi Polybe. Il tue son père en allant consulter l'oracle de Delphes. Il arrive à Thèbes, détruit la Sphinx, et obtient en récompense la main de la reine Épicaste (Jocaste). Le crime est découvert, la reine se pend, Oedipe se creve les yeux. Il épouse par après la fille d'Hyperphas, Eurygané, et c'est d'elle qu'il a ses quatre enfants. Ses fils devenus grands, Oedipe leur laisse la royauté. Puis, il les maudit à cause des mauvais traitements qu'ils lui font subir. Polynice part pour Argos. Il en revient pour assister aux funérailles de son père. La malédiction paternelle s'accomplit, la discorde éclate entre les deux frères, et commence la guerre chantée par la *Thébaïde* ⁽¹⁾.

Ce bref résumé montre bien que, dans la partie commune, l'*Oedipodie*, par rapport à la *Thébaïde*, n'était qu'un remaniement, un rajeunissement, qui se trahit par le seul fait qu'Étéocle et Polynice ne sont plus un fruit de l'inceste.

Quelques détails. — Dans ces deux poèmes, il y a trois points sur lesquels nous devons avoir un peu plus de renseignements, parce que les scolies homériques les supposent connus. Il nous faut savoir, en effet, comment se nommait la mère d'Oedipe en ces poèmes, puis si Oedipe s'aveuglait, et enfin si, après s'être aveuglé, il quittait sa ville de Thèbes pour errer, misérable, et mourir à Athènes.

D'après les reconstitutions qu'on vient de lire, on peut facilement répondre aux deux dernières questions : dans la *Thébaïde*, comme dans l'*Oedipodie*, Oedipe se crevait les yeux après la découverte du double crime ; mais, dans aucun des deux poèmes, Oedipe ne s'exilait pour aller mourir loin de sa patrie.

Reste le troisième point. On sait qu'Homère nomme Épicaste celle que les Tragiques ont nommée Jocaste. Aucun fragment des deux poèmes cycliques ne contient le nom de la mère d'Oedipe ; il est cependant possible d'aboutir à une solution, grâce à un scoliaste d'Euripide :

⁽¹⁾ Cf. LEGRAS, p. 50-58.

Phérécyde raconte ainsi l'histoire des enfants d'Oedipe et de ses épouses : « A Oedipe », dit-il, <fragm. 48> « Créon donne la royauté, et Jocaste, sa mère, pour femme. Oedipe a de celle-ci Phrastor et Laonytos, qui sont tués par les Minyens et Erginos. Quand un an fut passé, <après la mort de Jocaste>, Oedipe épousa Euryganeia, fille de Périphas, dont il eut Antigone et Ismène, laquelle fut tuée par Tydée, auprès de la fontaine que, d'après elle, on nomme Isméné. Les fils qu'il en eut sont Étéocle et Polynice. Lorsque fut morte Euryganeia, Oedipe épousa Astymédousa, la fille de Sthénélos » ⁽¹⁾.

En thèse générale, Phérécyde se documente dans les vieilles épopées ; nous verrons plus loin la preuve qu'il a lu les épopées thébaines ; dans le cas présent, la mention qu'il fait du mariage d'Oedipe avec Euryganeia l'apparente étroitement à la légende de l'*Oedipodie*. Si donc Phérécyde emploie le nom de Jocaste, c'est que ce nom se trouvait déjà dans les poèmes thébains, sinon dans la *Thébaïde*, certainement dans l'*Oedipodie*.

Après ces remarques préliminaires, nous pouvons étudier le témoignage des scolies homériques.

Les scolies homériques. — Une partie de l'histoire d'Oedipe figure dans la *Nékyia* de l'*Odyssée* :

Et la mère d'Oedipe ! cette belle Épicaste qui d'un cœur ignorant commit le grand forfait : elle épousa son fils ! meurtrier de son père et mari de sa mère !... Soudain, les Immortels révélèrent son crime ; il put régner pourtant sur les fils de Cadmos, dans la charmante Thèbe, mais torturé de maux par les dieux ennemis, tandis qu'elle gagnait les maisons de l'Hadès aux puissantes charnières : affolée de chagrin, elle avait, au plafond de sa haute demeure, suspendu le lacet. Après elle son fils hérita tous les maux que peuvent déchaîner les Furies d'une mère (λ 271-280).

Nos scolies sont d'une extrême pauvreté. C'est d'abord celle-ci, dont l'attribution à Aristonicos n'est pas certaine :

Chez les Tragiques, la mère d'Oedipe se nomme Jocaste ⁽²⁾,

car Aristarque ne devait pas se contenter de citer les seuls Tragiques, puisqu'ils n'ont pas, les premiers, employé le nom de Jocaste, au lieu d'Épicaste.

C'est ensuite une scolie d'Aristonicos :

⁽¹⁾ Schol. MTAB EUR. *Phoen.* 53.

⁽²⁾ (Ar.?) V en λ 271.

Homère ignore l'aveuglement et l'exil d'Oedipe. Et, dans l'*Illiade*, il dit qu'Oedipe est mort à Thèbes ⁽¹⁾ (Citation de Ψ 678).

Les Νεώτεροι sont pris tacitement à partie, et d'une manière fort générale : car si la *Thébaïde* et l'*Oedipodie* connaissaient la mutilation, elles ignoraient l'exil d'Oedipe.

Un troisième et dernier fragment aristarchéen se trouve chez Eustathe, qui conclut, après avoir retracé l'histoire d'Oedipe d'après Homère :

Ceci ne ressemble pas à ce qu'ont raconté les autres <poètes> : ce prétendu exil, loin de sa patrie, ces erreurs, l'aveuglement... ⁽²⁾.

Tout cela n'est point extrêmement riche ⁽³⁾, et donne une médiocre idée des notes originales d'Aristarque. A titre de comparaison, nous pouvons citer ici un passage de Pausanias :

Je ne crois pas qu'Oedipe ait eu des enfants de Jocaste, si j'en juge par ce qu'a dit Homère : *Et la mère d'Oedipe ! cette belle Épicaste qui, d'un cœur ignorant, commit le grand forfait : elle épousa son fils ! meurtrier de son père et mari de sa mère !... Soudain (ἄφαρ) les Immortels révélèrent son crime... (λ 271-274). Comment les dieux ont-ils révélé le crime aussitôt (ἄφαρ) si quatre enfants naquirent à Oedipe d'Épicaste ? C'est d'Euryganeia, fille d'Hyperphas qu'ils naquirent. Cela est prouvé par l'auteur du poème qu'on nomme Oedipodie <fr. I A>, et par Onasias, qui peignit, pour les habitants de Platées, Euryganeia attristée et le visage voilé à cause des luttes de ses enfants ⁽⁴⁾.*

Cette argumentation n'est pas aristarchéenne en son esprit, car Aristarque n'avait point coutume d'expliquer Homère par des exemples empruntés au Cycle. Mais cela n'exclut point la possibilité que Pausanias ait connu ou utilisé des sources dérivées de commentaires homériques.

La légende d'Oedipe apparaît encore dans un passage de l'*Illiade* :

⁽¹⁾ (Ar.) BHQ en λ 275. ⁽²⁾ EUST. λ 279 : 1684. 2.
⁽³⁾ J'ai montré ailleurs (*Eustathe et le Cycle épique*, p. 455-456) que, dans la suite de la note qu'on vient de lire, Eustathe s'est servi d'Athénée XI, 465 E = *Thébaïde*, fr. 2 ALLEN. Ajoutons qu'après le renvoi à la *Thébaïde*, Eustathe cite une variante, également contenue dans la *Thébaïde* (fr. 3 = Schol. SOPH. O. C. 1375), avec les mots d'introduction : ἄλλοι δὲ γε... ἱστορήσαν, qui prouvent je crois, qu'il ne copiait pas ici ses scolies d'Homère.

⁽⁴⁾ PAUS., IX, 5, 10.

Seul se leva Euryale, guerrier pareil aux dieux. Il était fils de ce chef Mécisteus le Talaionide, qui alla jadis à Thèbes aux funérailles d'Oedipe mort, et là il triomphait de tous les Cadméens (Ψ 677-680).

Voici la note d'Aristonico :

1. Il faut appliquer à Mécisteus le membre de phrase *qui alla jadis à Thèbes*, et non point à Euryale, comme le fait Cratès.

2. Les Νεώτεροι, contrairement à Homère, disent qu'Oedipe, après s'être aveuglé, vint à pied à Athènes et y mourut. Mais ici, il est évident qu'Oedipe mourut à Thèbes ⁽¹⁾.

On remarque ici une espèce de flottement, que nous avons déjà constaté dans une autre scolie. Tous les Νεώτεροι ne font pas mourir Oedipe à Athènes : ce qui est commun à tous les Νεώτεροι, c'est qu'Oedipe se creva les yeux. Cela seul doit nous inciter à croire que nous n'avons point tous les éléments de la pensée d'Aristarque dans la note d'Aristonico ; le texte d'Eustathe nous fournit un autre argument en ce sens :

Remarquer que ce n'est pas à Athènes — comme le rapportent les Tragiques et, parmi eux, Sophocle — mais à Thèbes que le poète semble avoir placé la mort d'Oedipe ⁽²⁾.

Ce que nous savons de la manière habituelle d'Aristarque ⁽³⁾ nous permet de reconstituer sûrement sa pensée :

Les Νεώτεροι disent qu'Oedipe se creva les yeux ; les Tragiques ont une légende qui leur est propre, celle qu'Oedipe s'exila et vint mourir à Athènes.

Sur le même passage homérique, le scoliaste T a conservé une note plus importante encore :

C'est en roi qu'à Thèbes mourut Oedipe, nous dit Homère — et ce n'est point ce que disent les Νεώτεροι. Même Hésiode <fr. 35 Rz³> dit qu'Oedipe étant mort à Thèbes, Argeia, fille d'Adraste, vint avec d'autres pour assister aux funérailles ⁽⁴⁾.

Ainsi, la version qui fait mourir Oedipe loin de Thèbes est postérieure à Hésiode : c'est pour cette seule localisation que le scoliaste

⁽¹⁾ (Ar.) A en Ψ 679.

⁽²⁾ EUST. Ψ 681 : 1323. 48.

⁽⁴⁾ T en Ψ 679.

⁽³⁾ *Supra*, p. 50 sqq.

fait appel au témoignage du poète. Sa remarque contient, en effet, un autre élément, nettement dirigé contre les Cycliques. Elle insiste sur le fait qu'Oedipe est mort en roi — et cela s'oppose tant à la *Thébàide* qu'à l'*Oedipodie*, où le fils de Laïos, après la mutilation, n'est plus qu'un prince déchu, qu'un père bafoué par ses enfants.

La scolie d'Aristonicos, dont j'ai reproduit deux paragraphes, examine, dans un troisième, les mots du texte homérique : δεδουπότος Οιδιπόδαο. Sur ce verbe δουπέω, nous avons encore de nombreux fragments (1) d'une recherche d'Aristarque tendant à démontrer qu'il ne signifie pas simplement *mourir*, ainsi que l'enseignaient les vieux Glossographes.

Pour ce qui est de δεδουπότος, les Glossographes rendent indifféremment ce verbe par *mourir*. D'après le contexte, on doit admettre ou bien qu'Oedipe est mort à la guerre (car ceux qui tombent <sur le champ de bataille> font du bruit, cf. Δ 504), ou bien qu'il s'est précipité d'une hauteur : cela aussi est une mort avec bruit (2).

Ce texte constitue aussi un fragment d'Aristarque, mais d'un Aristarque auquel Aristonicos a, de son cru, ajouté la seconde hypothèse : car nous avons ici un moyen de contrôle, dans une note d'Apollonius le Sophiste qui dit, après avoir rappelé l'étymologie du verbe :

De là vient qu'Aristarque comprend δεδουπότος Οιδιπόδαο comme signifiant *ayant été tué à la guerre* (3).

Ainsi donc, pour repousser à coup sûr la légende des Νεώτεροι, Aristarque, par une patiente étude des mots employés et par la confrontation des passages, avait essayé de faire admettre que, selon Homère, Oedipe mourait à Thèbes, en roi, dans la bataille, et que ce personnage d'Homère ne ressemblait pas au roi vieilli, aveugle et méprisé, des Cycliques, non plus qu'au vieillard aveugle et exilé, des Tragiques.

II. — LA THÉBAÏDE.

Généralités. — Avant d'examiner en détail les importantes scolies homériques consacrées aux événements racontés dans la

(1) LEHRS³, p. 103-104.

(2) (Ar.) A en Ψ 679.

(3) A. SOPH., *Lex. s. v. δουπέσαι*.

Thébàide, il nous faut résumer le contenu approximatif de ce poème cyclique.

Après la malédiction paternelle, Polynice s'exile volontairement, en emportant le collier et le péplos d'Harmonie. Il trouve asile auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donne en mariage sa fille Argeia. Il s'y lie avec l'Étoliën Tydée, également réfugié auprès d'Adraste. A la mort d'Oedipe, il vient à Thèbes, pour les funérailles ; le partage des biens (?) amène la brouille définitive d'Étéocle et Polynice. Étéocle ayant chassé son cadet, celui-ci demande une armée à son beau-père Adraste. Le roi d'Argos ayant accepté, Polynice et Tydée sollicitent l'appui d'autres chefs encore. Ils organisent ainsi une puissante armée, avec de nombreux chefs, dont sept devaient particulièrement briller sous les murs de Thèbes : Adraste, Mécisteus, Parthénopeus, tous trois fils de Talaos, roi d'Argos ; Polynice, le fils d'Oedipe ; le devin Amphiarao, fils d'Oicès ; Capaneus, fils d'Hiponoos, et Tydée, fils d'Oeneus.

L'expédition part d'Argos. Arrivés aux bords de l'Asopos, les Argiens envoient Tydée en ambassade auprès d'Étéocle. Tydée lance des défis aux Thébains, et les vainc tous en loyal combat. Les Thébains, furieux, complotent contre l'ambassadeur : Tydée n'échappe à la mort qu'à force d'héroïsme. La guerre commence. Les troupes thébaines, vaincues sur l'Isménos, se retirent à l'abri derrière leurs remparts. Et c'est le siège fameux, qui voit tomber l'un après l'autre les chefs argiens : Parthénopeus est tué d'un coup de pierre ; Capaneus est foudroyé par Zeus au haut d'une échelle dressée contre les murs ; Polynice et Étéocle, les deux frères ennemis, s'entre-tuent ; Mécisteus et Tydée sont tués l'un et l'autre par Mélanippos ; Amphiarao le devin disparaît dans un gouffre. Seul survivant, Adraste s'enfuit, désarmé, du champ de bataille, ne devant le salut qu'à son cheval, Arion.

Et le poème s'achève sur le sombre tableau des funérailles des chefs tués (1).

La jeunesse de Tydée. — Homère fait raconter par Diomède une partie de la vie de son père Tydée :

Je suis fils de Tydée que, dans Thèbes, un vaste tombeau recouvre. Trois fils irréprochables naquirent de Portheus, et habitèrent Pleuron et la haute Calydon : c'étaient Agrios et Mélas, et le troisième était le cavalier Oeneus, père de mon père, et il les surpassait en valeur. Et il demeura là, mais mon père en Argos habita, exilé : ainsi le voulaient Zeus et les autres dieux. Il épousa l'une des filles d'Adraste, et il habitait une maison riche en ressources ; il avait en abondance des champs fertiles en blé, des vergers bien plantés autour de sa demeure, et il surpassait tous les Achéens à la lance (E 114-125).

(1) Cf. LEGRAS, p. 58-87.

Le scoliaste TV a, sur le passage, une note instructive :

Tydée, fils d'Oeneus et de Péribœa, fille d'Hippotos. Ses cousins Lycopeus et Alcatheos ayant comploté contre Oeneus, Tydée les tua † à la campagne (ἀγρόθι) †, et, avec eux, involontairement, son oncle paternel, Mélas, qui se trouvait avec eux à un banquet. Fuyant le meurtre, il vint à Argos où il fut purifié par Adraste, qui lui donna sa fille Deipylé (¹).

Plus importante encore est celle du scoliaste ABD :

C'est par décence que Diomède a passé sous silence la fuite de son père. Car Tydée dut prendre la fuite, ayant tué Lycopeus et Alcatheos, ses propres fils (*sic*).

Mais voici l'histoire plus véridique de Tydée. Fils d'Oeneus, Tydée était Étolien d'origine, et c'était l'homme le plus brave de son époque. Jeune encore, voyant son père chassé du trône, à cause de sa vieillesse, par les fils d'Agrios, il tua ses cousins, et, avec eux, involontairement son † cousin (ἀνεψιόν) †. Il s'enfuit à Argos. Adraste, le roi du pays, le purifia et lui donna en mariage sa fille Deipylé. L'histoire se trouve chez Phérécycde <fr. 83> (²).

On remarquera d'abord la non-homéricité de cette légende, où intervient la purification pour meurtre inconnue à Homère (³) ; on remarquera ensuite que, racontée par Phérécycde, elle a pu se trouver dans la *Thébaïde*, car Phérécycde, on le verra, a lu et résumé la *Thébaïde*, notamment pour l'épisode de la vengeance de Tydée.

Les deux notes des scoliastes ont ceci de remarquable, qu'elles ont perdu leur caractère aristarchéen primitif : car elles complètent les données homériques par des légendes postérieures. La première phrase du scoliaste ABD, entre autres, ne se comprend que comme une réplique à une note où Aristarque aurait dit :

Homère, contrairement aux Νεώτεροι, ne connaît pas l'histoire du meurtre et de la purification de Tydée,

— sinon que signifierait cette explication que Diomède s'est tu par décence ?

Malgré toutes ces lacunes, nous pouvons reconstituer une partie du commentaire d'Aristarque sur la jeunesse de Tydée. Nous avons vu, en étudiant le vocabulaire des Νεώτεροι, que, selon Aristarque,

(¹) TV en Ξ 114.

(²) ABD en Ξ 120.

(³) *Supra*, p. 139.

ἱπότης n'a jamais le sens de φυγάς chez Homère (¹). Or, Homère écrit quelque part :

... οἷον ἔχεσκε σακέσπαλος ἱππότης Τυδεύς (E 126).

Les scolies ont, à ce vers, une note qui fera l'objet du paragraphe suivant ; la vraie note d'Aristarque a disparu, celle où, appliquant ses théories, il devait dire que les Νεώτεροι, se trompant sur le sens d'ἱππότης, avaient imaginé Tydée s'exilant à cause d'un crime, et où il rappelait qu'Homère, ignorant la coutume de la purification pour meurtre, n'a pu connaître cette partie de la légende de Tydée.

La vengeance de Tydée. — Ce curieux exemple de lacune montre bien comment l'élément aristarchéen a été éliminé peu à peu par les abrégiateurs et les scribes qui n'en comprenaient plus la vraie destination. Nous allons voir maintenant un cas tout aussi intéressant, où se révèle un autre phénomène, celui de la disparition progressive des renvois directs au Cycle épique. Il s'agit d'une note contenue dans presque tous les manuscrits de l'*Iliade*, au vers E 126, cité dans le paragraphe précédent :

On raconte que, durant la guerre thébaine, Tydée blessé par Mélanippos, fils d'Astacos, en conçut une folle colère. Amphiaras ayant tué Mélanippos, donna la tête à Tydée qui, tel une brute, la brisa et en huma la cervelle avec frénésie. A ce moment survint Athéna qui, du ciel, lui apportait l'immortalité. D'horreur, elle se détourna. Et lui, voyant cela, demanda que l'immortalité fût du moins accordée à son fils. Cette histoire est racontée par Phérécycde (²) <fr. 51>.

En se fondant sur d'autres considérations, les savants modernes étaient arrivés à la conclusion que le récit de cette horrible vengeance de Tydée moribond, rapporté par Phérécycde, devait se trouver dans l'épopée cyclique (³) : on dépensa des trésors d'habileté et de science, alors qu'il suffisait de lire les scolies genevoises, depuis longtemps publiées par Nicole, où se trouve un fragment ignoré de tous les éditeurs du Cycle :

Tydée, fils d'Oeneus fut blessé au cours de la guerre thébaine par Mélanippos, fils d'Astacos. Amphiaras ayant tué Mélanippos fit porter

(¹) *Supra*, p. 109 § 32.

(²) ABDTV en E 126.

(³) E. g. LEGRAS, p. 78.

la tête à Tydée. Celui-ci, ayant ouvert le crâne, huma la cervelle avec frénésie. Athéna, qui apportait l'immortalité à Tydée, voyant cette infamie, se détourna de lui. Tydée s'en aperçut et demanda à la déesse de donner du moins à son fils cette immortalité. L'histoire se trouve chez les Cycliques (1).

J'ai montré plus haut, en étudiant d'autres faits analogues (2), comment on peut expliquer l'existence de doubles notes du type de celle-ci. Je me borne à faire remarquer ici l'importance de la conclusion qui en découle : c'est que Phérécyde a connu et résumé les épopées du Cycle. Je ne me ferai pas faute d'en tenir compte pour identifier un certain nombre de fragments cycliques.

La fuite d'Adraste. — On a pu se demander, en lisant le paragraphe précédent, ce que venait faire, dans une étude sur Aristarque, cette note qui n'a, du moins extérieurement, rien qui rappelle le savant alexandrin. C'est que je la considère comme un débris mutilé d'un texte d'Aristarque, dont les copies successives ont déformé l'esprit. Le commentaire sur la fuite d'Adraste nous permettra de saisir sur le vif les différentes phases de cette transformation.

On a vu par le résumé conjectural de la *Thébaidé*, qu'après la ruée des chefs contre les remparts de Thèbes, et après la sortie des Thébains, Adraste resta seul survivant sur le champ de bataille et s'enfuit, ne devant le salut qu'à l'excellence d'Arion, son cheval. C'est à ce dernier épisode que songe Nestor, quand il fait à son fils Antiloque de sages recommandations pour la course des chars :

Mon fils, sois prudent et avisé. Si tu tournes autour de la borne en la jrolant, personne n'osera te suivre ni te dépasser, même si l'on poussait le divin coursier d'Adraste, Arion, qui était de la race des dieux (Ψ 343-347).

Voici d'abord la savante exégèse du scoliaste ABDGen :

Poseidon, enamouré d'Érinys, et s'étant métamorphosé en cheval, s'unit à elle en Béotie, près de la fontaine Tilphuse. Érinys, enceinte, mit au monde un cheval, qui reçut, à cause de sa valeur, le nom d'Arion. Copreus, roi d'Haliarte, ville de Béotie, le reçut en cadeau de Poseidon. Copreus, à son tour, l'offrit à Héraclès, venu lui faire visite. C'est avec lui qu'Héraclès combattit Cynos, le fils d'Arès, et le vainquit à la course de chevaux dans le sanctuaire d'Apollon Pagasaïos, qui se trouve près de Trézène.

(1) Gen. en E 126.

(2) *Supra*, p. 76 sqq.

Plus tard, Héraclès offrit le cheval à Adraste. Et c'est sur son dos qu'Adraste échappa de la guerre thébaine, tous les autres chefs étant morts. L'histoire est racontée par les Cycliques (1) (*Theb. fr. 4 A*).

Au point de vue littéraire, on remarquera que nous avons là l'écho d'un passage épique, fait sur le modèle de la transmission du sceptre des Atrides dans le second chant de l'*Illiade*. Au point de vue critique, on observera que cette scolie est exactement du même type que la scolie du *Genavensis* sur la vengeance de Tydée : on n'y voit rien qui soit aristarchéen. Seulement, grâce au scoliaste V, nous avons ici la preuve que l'élément aristarchéen en a été éliminé. Ce scoliaste dit, en effet :

Homère dit simplement qu'Arion était de race divine. Mais les Νεώτεροι en font un descendant de Poseidon et de Harpye, tandis que les gens du Cycle (οἱ ἐν Κύκλω) en font un fils de Poseidon et d'Érinys (*om. Allen Theb. fr. 4*). (2)

D'après cela, la scolie précédente, en citant les Cycliques, n'a fait qu'abrèger, en transformant l'esprit qui l'animait, une note beaucoup plus longue et beaucoup plus importante, dans laquelle Aristarque montrait que, parmi les Νεώτεροι opposés à Homère, les Cycliques avaient une version qui leur était particulière.

Les scolies ABDGen. nous ont ainsi révélé la pensée d'Aristarque au dernier stade des déviations qu'on lui a fait subir ; la scolie V nous a permis d'entrevoir le stade antérieur ; une scolie T nous fera remonter à un stade moins évolué encore :

Homère dit simplement qu'Arion était de race divine ; les Νεώτεροι le disent fils de Poseidon et d'Harpye, tandis que les gens du Cycle (*om. Allen Theb. fr. 4 A*) le font descendre de Poseidon et d'Érinys. Et Poseidon le donna à Copreus, roi d'Haliarte, et Copreus le donna à Héraclès, qui, monté sur Arion, tua Cynos à Pagasae ; et Héraclès l'offrit à Adraste (3).

Nous avons de la sorte reconstitué le travail d'Aristarque, en partie seulement, car, Homère donnant à entendre que tous les chefs avaient péri (4), Aristarque devait avoir noté aussi cette autre différence avec les Cycliques, chez qui Adraste échappait à la catastrophe — mais de cette note, il ne nous est rien resté.

(1) ABDGen. en Ψ 346.

(2) T en Ψ 347.

(3) V en Ψ 346.

(4) Δ 409.

C'est par Pausanias que nous savons que les textes précédents font allusion à un épisode de la *Thébaïde*, et son témoignage mérite un examen attentif. Le périégète visite le temple de Déméter-Érinys à Thelpouse. Les gens de l'endroit, qui donnent à Déméter le nom d'Érinys, lui expliquent que cette Déméter-Érinys eut de Poseidon une fille, qu'il est interdit de nommer, et un fils, le cheval Arion :

A l'appui de leurs dires, ils citent des vers de l'*Iliade* et de la *Thébaïde*, que, dans l'*Iliade*, il est dit qu'Arion était de race divine (Ψ 346), et, dans la *Thébaïde* (fr. 4 A), qu'Adraste s'enfuit de Thèbes portant des vêtements de deuil, avec Arion à la crinière azurée. Ils veulent donc que ces vers démontrent que Poseidon était père d'Arion (1).

Notre étude des scolies homériques jette un jour singulier sur l'ignorance de Pausanias. Visiblement, il n'a pas connu, par une lecture personnelle, le passage de la *Thébaïde* auquel il fait allusion ; il reproduit, sans les avoir bien compris, des vers qui, en effet, ne démontrent point que le cheval Arion soit fils de Poseidon : c'est pourquoi, fort prudemment, il laisse aux prêtres de Déméter-Érinys la responsabilité d'une affirmation qu'il n'est pas en mesure de contrôler lui-même. Il reproduit donc ici, sans discussion, une tradition orale de l'endroit. Il est à peine besoin de faire remarquer combien cette tradition, telle que la rapporte Pausanias, ressemble à un extrait d'un commentaire homérique, et l'on finit par se demander si, tout compte fait, ce n'est point là que se documentaient les savants exégètes consultés par Pausanias. L'époque autorise une telle hypothèse. Les prêtres de Thelpouse, au second siècle de notre ère, lorsque Pausanias leur fit visite, ne lisaient plus la *Thébaïde* en sa teneur originale : quelque savant de l'endroit aura trouvé le rapprochement *Thébaïde-Iliade*, avec la citation des vers, dans un commentaire alexandrin plus complet que nos modestes scolies — et c'est ainsi que se serait gardé le souvenir des vers de la vieille épopée cyclique.

Au demeurant, il importe peu que soit fondée ou non cette hypothèse qu'un fragment de l'exégèse aristarchéenne ait pu vivre ainsi dans la tradition orale d'un lieu où Pausanias devait le recueillir. Ce qui importe davantage, c'est que nous avons ici un indice suffisant pour croire que Pausanias n'a pas lu lui-même le poème cyclique, et qu'il n'a pas connu directement cette partie des

(1) PAUS., VIII, 25, 8.

travaux d'Aristarque, car, dans un cas comme dans l'autre, il aurait rédigé autrement ce paragraphe de son livre.

La sépulture des chefs. — Une légende, courante depuis les *Éleusiniens* d'Eschyle et les *Suppliants* d'Euripide, rapporte que les Thébains empêchèrent que les derniers honneurs fussent rendus aux morts argiens. Les recherches faites sur le sujet autorisent l'hypothèse que la *Thébaïde* se terminait par le lugubre tableau des funérailles des Sept, et ne connaissait point cet épisode, qui remonte, selon toute vraisemblance, aux *Épigones* ou à l'*Alcméonide*, poèmes où devait être justifiée la raison d'être d'une seconde expédition contre Thèbes (1).

Ces explications font comprendre l'attitude d'Aristarque en présence du vers :

Τυδέος, ὃν Θήβησι χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτει (E 114).

Il en donnait la seule interprétation possible :

χυτὴ γῆ désigne la terre que l'on verse sur les cadavres, et ce n'est pas une épithète générique comme μέλαινα ou φερέσβιος (2),

c'est-à-dire que Tydée est mort et enterré à Thèbes. Et cette légende homérique — qui se trouvait peut-être aussi dans la *Thébaïde* — différait à la fois de celle des *Épigones* et de l'*Alcméonide*, qui laissaient les chefs sans sépulture, et de celle des Tragiques et des Mythographes, qui faisaient intervenir Thésée et inhumer les cadavres à Éleusis.

Avant Aristarque, les éditeurs maltrahaient ce vers, sous prétexte qu'il ne rapportait point la légende sous sa forme la plus communément répandue. Le manuscrit A signale, au lieu de καλύπτει, la variante κάλυψε, qui se trouve, effectivement, dans le *Genavensis* avec ce commentaire : δς ἐν Θήβαις ἐτελεύτησεν ἐν Θηβαικῷ πολέμῳ (3). La difficulté était écartée, puisque le texte homérique, ainsi corrigé, ne disait plus que Tydée était enterré à Thèbes.

Le scoliaste A nous donne en outre un renseignement précis :

Zénodote athétise le vers ; il ne figurait point dans l'édition d'Aristophane (4).

(1) LEGRAS, p. 80-83.

(2) Gen.* en E 114.

(3) A en E 114.

(4) A en E 114.

Ainsi donc, la tradition des *Νεώτεροι* leur parut si sûrement établie, que Zénodote et Aristophane n'osèrent point mettre Homère en contradiction avec l'opinion vulgaire. Aristarque l'osa, fort d'une méthode aussi ferme que saine. Les scolies n'ont guère respecté sa pensée ; tout ce qu'il en reste se trouve chez Aristonicos :

Homère ne fait point, comme les Tragiques, transporter à Éleusis les cadavres de Capaneus et de ses compagnons (1).

Nous avons vu (2) que la mention des Tragiques s'explique par le fait que cette variante leur est propre, et inspirée par le patriotisme local : mais cette mention même suppose qu'Aristarque citait aussi la version générale des autres *Νεώτεροι*.

III. — ÉPIGONES. — ALCMÉONIDE.

Généralités. — Pour reconstituer le contenu des *Épignes* et de l'*Alcméonide*, et pour déterminer avec une précision relative ce qui appartient à l'un et à l'autre poème dans la partie qu'ils avaient en commun, on a dû déployer plus d'ingéniosité encore que pour la reconstruction de l'*Oedipodie* et de la *Thébaïde* ; mais deux faits au moins résultent clairement de ces diverses tentatives.

Il est certain d'abord que les *Épignes* constituent une imitation et une continuation de la *Thébaïde*. La popularité de ce dernier poème poussa tout naturellement un autre auteur à en écrire une « suite », où la légende des Sept se perpétuât dans celle de leurs fils : ainsi naquit une épopée nouvelle, celle des *Épignes*. Et comme, en fait, le personnage principal de la *Thébaïde* avait été Adraste, les *Épignes* firent d'Aegialeus, fils d'Adraste, le chef de la seconde expédition contre Thèbes.

Ensuite, s'il est vrai qu'*Épignes* et *Alcméonide* ont tant de points de contact qu'on arrive malaisément à les dissocier, il n'en est pas moins vrai que l'*Alcméonide*, plus récente que les *Épignes*, se présente avant tout comme une nouvelle version de ce dernier poème. Et cette version a la double caractéristique, qu'elle fait d'Alcméon, fils d'Amphiaraos, le chef de la seconde expédition, et qu'elle raconte la Geste thébaine de telle manière, qu'entre elle et la Geste troyenne, appa-

(1) (Ar.) TV en Ε 114.

(2) *Supra*, p. 49.

raisse un lien, qui n'existait certainement pas à l'époque de la *Thébaïde*, non plus sans doute qu'à l'époque de l'*Oedipodie*, voire des *Épignes* (1).

En ce qui regarde le contenu des *Épignes*, il peut se résumer ainsi, pour ne s'en tenir qu'à ce qui paraît certain :

Les Argiens ayant pour chef Aegialeus, fils d'Adraste, battent les Thébains à Glisas ; les Thébains ou bien s'enfuient vers l'Ossa, avec Laodamas, fils d'Étéocle, ou bien s'enferment dans Thèbes ; assiégés, ils se rendent. Les Argiens mettent sur le trône Thersandros, fils de Polynice, et consacrent, à Apollon, Tirésias, qui meurt sur le chemin de Delphes à Tilphossa, et Manto qui va plus tard à Colophon (2).

Pareillement, voici le contenu général de l'*Alcméonide* :

Un oracle informe les *Épignes* qu'ils doivent prendre pour chef Alcméon. Celui-ci, après bien des hésitations, prend la tête de l'expédition, tue à Glisas le roi de Thèbes Laodamas, meurtrier d'Aegialeus, conquiert Thèbes et revient à Argos. L'histoire des « erreurs » d'Alcméon remplissait la plus grande partie du poème (3).

Nous pouvons nous contenter de ces quelques détails qui situent les faits dont nous aurons à nous occuper en étudiant les scolies homériques. Nous savons déjà (4) que la légende des chefs argiens laissés sans sépulture remonte soit aux *Épignes*, soit à l'*Alcméonide*, et il n'y a pas lieu de revenir sur ce point.

La mort d'Ériphyle. — Les *Épignes*, reprenant la *Thébaïde*, et l'*Alcméonide*, reprenant les *Épignes*, racontaient, l'un et l'autre, l'histoire d'Ériphyle et le matricide d'Alcméon. Les *Épignes* plaçaient peut-être le matricide après l'expédition ; l'*Alcméonide* le plaçait peut-être avant (5) : c'est la seule différence que nous puissions entrevoir entre les deux poèmes, car, dans le détail même de la légende du matricide, nous n'arrivons pas à discerner ce qui revient en propre à chacun d'eux. Voyons donc cette légende sans nous occuper du détail.

Dans la *Thébaïde*, le devin Amphiaraos refusait son concours à l'expédition contre Thèbes, parce qu'il savait que les dieux ne favori-

(1) Cf. LEGRAS, p. 91-95, 108. Voir l'*Éthiopide d'Arctinos*..., p. 176-181.

(2) LEGRAS, p. 95.

(3) LEGRAS, p. 101-102.

(4) *Supra*, p. 223.

(5) Cf. LEGRAS, p. 102-103.

seraient pas les Argiens. Il dut pourtant s'y résoudre, à cause de sa femme Ériphyle, séduite par l'offre du collier d'Harmonie, que Polynice avait pris avec lui en quittant Thèbes pour Argos. Le devin partit, contraint et forcé, mais il paraît douteux que la *Thébaïde* ait déjà montré Amphiaros demandant à son fils Alcméon de tuer la traîtresse Ériphyle (1).

L'auteur des *Épigones* semble avoir repris assez maladroitement cette légende. Alcméon refusait de partir, dans les *Épigones*, exactement comme son père refusait de partir, dans la *Thébaïde*; l'attitude d'Amphiaros pouvait se justifier, car le devin savait les dieux défavorables aux Argiens; mais Alcméon n'avait point cette excuse, puisque les dieux favorisaient les Argiens dans la seconde expédition. Néanmoins, les *Épigones* montraient Ériphyle, séduite, cette fois, par Thersandros et le péplos d'Harmonie, contraignant son fils à partir, exactement comme elle avait autrefois contraint son mari (2). Si les *Épigones* ont parlé du matricide — ce qui n'est pas certain — j'imagine que ce fut après l'expédition, quand Alcméon apprit la trahison de sa mère. Les choses, en tout cas, devaient se passer ainsi dans l'*Alcméonide*.

Voyons maintenant les notes aristarchéennes sur la légende d'Ériphyle. Aristonicos a conservé un renvoi direct à Aristarque sur la mort de Clytemnestre :

Aristarque dit que ces vers (γ 309-310) sous-entendent que Clytemnestre périt avec Égisthe; il dit aussi qu'Homère n'affirme pas nettement qu'elle est tuée par Oreste, et il dit qu'Homère ne connaît pas non plus la légende d'Ériphyle (3).

Il faut entendre par là que, selon Aristarque, Homère n'a point connu — ou, plus exactement, n'a point mentionné — le meurtre d'Ériphyle par son fils Alcméon.

La même idée se retrouve à propos d'un passage de l'*Odyssée* :

Le premier (Antiphatès) engendra Oiclès au grand cœur, dont Amphiaros naquit, l'entraîneur d'hommes, que le Zeus à l'égide aima de tout son cœur; favori d'Apollon, s'il ne put arriver au seuil de la vieillesse, c'est qu'à Thèbe il périt des présents d'une femme (ο 243-247).

Aristonicos reprend l'idée qu'il avait exprimée plus haut :

(1) Cf. LEGRAS, p. 65-68.
(2) Cf. LEGRAS, p. 96-97 et les notes.
(3) (Ar.) MQRT en γ 309-310.

Homère ne connaît point l'Alcméon matricide (4).

Homère parle encore d'Ériphyle, dans la partie de la *Nékyia* où Ulysse dépeint les héroïnes :

Je vis Maera, Clymène et l'atroce Ériphyle qui de son cher époux toucha le prix en or (λ 326-327).

Les scolies, en cet endroit, n'ont rien conservé qui soit aristarchéen. Celle de QV :

Ériphyle était la fille d'Iphis. Elle est *atroce*, parce qu'elle reçut de Polynice ou d'Adraste un collier d'or, et livra son mari Amphiaros qui ne voulait point aller à Thèbes en guerre, parce qu'il savait devoir y trouver la mort (5),

me paraît tardive (6) et empruntée aux Mythographes pour combler les vides. Celle de H :

Ériphyle, femme d'Amphiaros, fille de Talaos et sœur d'Adraste (4),

n'est qu'une généalogie sans légende. En revanche, le scoliaste V donne un long commentaire qui englobe à la fois la *Thébaïde*, les *Épigones* et l'*Alcméonide* :

Amphiaros, fils d'Oiclès, épousa Ériphyle, la fille de Talaos. Des dissentiments ayant éclaté entre lui et Adraste, ils prirent des engagements qu'ils rompèrent de nouveau. Ils décidèrent, lui et Adraste, de prendre Ériphyle pour arbitre de leurs contestations futures, et de se rendre à ses arrêts. Après cela, survint la guerre de Thèbes. Amphiaros ne fit pas cause commune avec les Argiens, et prédisait la catastrophe. Ériphyle, qui avait reçu de Polynice le collier d'or d'Harmonie, donna raison au parti d'Adraste, qui faisait violence à Amphiaros. Et c'est en sachant qu'elle avait reçu des cadeaux, et en la rendant grandement responsable, qu'il partit pour la guerre.

Mais il ordonna à son fils de ne point partir avec les *Épigones* contre Thèbes, avant d'avoir tué sa mère. On rapporte qu'Alcméon fit tout cela, et que, à cause de son crime, il devint fou. Mais les dieux le débarrassèrent de son mal, parce que, en tuant sa mère, il avait fidèlement obéi à son père.

L'histoire est dans Asclépiadès (fr. 23) (5).

(4) (Ar.) Vind. 133 en ο 248.

(5) QV en λ 326.

(6) H en λ 326.

(3) Cf. LEGRAS, p. 65 en note.

(5) V en λ 326.

Comme Asclépiadès de Tragilos, en ses *Tragodoumena*, a résumé les légendes épiques dont s'inspirèrent les Tragiques, nous pouvons supposer, avec vraisemblance, qu'il rapporte ici des événements racontés dans les épopées de la Geste thébaine. Je crois que, dans ce fragment d'Asclépiadès, on peut attribuer le premier paragraphe à la *Thébaïde*, car cette version de la légende, où Amphiaraios s'en va, irrité violemment contre sa femme, correspond assez bien à la scène qui figurait sur le coffret de Cypsélos (commencement du VI^e siècle avant J.-C.) (1). Quant au second paragraphe, il fait sans doute allusion, non aux *Épignes*, mais à l'*Alcméonide* : car, dans ce dernier poème, où l'expédition contre Thèbes ne jouait qu'un rôle secondaire, Alcméon a pu tuer sa mère *avant* de partir.

Quoi qu'il en soit, l'histoire d'Alcméon ressemble, par certains côtés, à celle d'Oreste, et c'est un exemple du parallélisme qui se constate assez souvent dans les légendes rapportées à l'intérieur du Cycle épique.

La jeunesse de Tydée. — Tout comme les *Épignes*, l'*Alcméonide*, en parlant de la nouvelle génération des chefs, devait rappeler un certain nombre de légendes traitées par la *Thébaïde*. En étudiant les textes sur la jeunesse de Tydée, nous étions arrivés à la conclusion, fondée sur Phérécyde, que la *Thébaïde* montrait sans doute Tydée s'enfuyant à Argos, après avoir tué ses cousins, Lycopéus et Alcathoos, et son oncle, Mélas (2). Ce triple meurtre ne parut sans doute pas suffisant pour un personnage dont la *Thébaïde* avait raconté un acte de cannibalisme :

Tydée... dut prendre la fuite après avoir tué, d'après certains, un frère d'Oeneus, Alcathoos, ou, d'après l'auteur de l'*Alcméonide* (fr. 4 K), les enfants de Mélas, qui avaient comploté contre Oeneus, savoir : Phineus, Euryalos, Hyperlaos, Antiochos, Eumédès, Sternops, Xanthippos et Sthénélaos (3).

Huit crimes au lieu de trois : c'est un bel exemple de ce que j'appellerais la surenchère cyclique, nécessité d'un genre littéraire qui vieillissait sans se renouveler.

(1) PAUS., V, 17, 7-8. Cf. C. ROBERT, *Die griechische Heldensage* (= Griechische Mythologie⁴ de Preller, II), p. 918 n. 4.

(2) *Supra*, p. 218.

(3) APOLLOD., I, 8, 5.

La rivalité Thyeste-Atrée. — Les derniers fragments qu'i nous reste à examiner placent l'*Alcméonide* au seuil de la Geste troyenne.

Le premier de ces fragments, relatif à la rivalité des deux frères Thyeste et Atrée, nous a été conservé par un scoliaste d'Euripide. Selon le Tragique, la discorde vint de ce qu'Hermès, pour venger son fils Myrtilos, tué par Pélops, avait introduit dans le troupeau d'Atrée un agneau d'or. Le scoliaste s'est documenté avec soin :

Autre version. Il se pourrait qu'Euripide, dans l'histoire de l'agneau, ait suivi le poète de l'*Alcméonide* (fr. 6 K), ainsi que le rapporte Denys le Cyclographe (fr. 3). Phérécyde (fr. 93) dit que si l'agneau fut mis dans le troupeau, ce fut à cause de la colère non d'Hermès, mais d'Artémis. L'auteur de l'*Alcméonide* dit que le berger qui amena le troupeau se nommait Antiochos (4).

Cette scolie autorise plusieurs conclusions également intéressantes :

- 1^o Euripide a connu et utilisé l'*Alcméonide* ;
- 2^o Phérécyde l'utilisa également, mais en changeant un détail de la légende ;
- 3^o L'*Alcméonide* devait raconter cette histoire assez longuement, puisqu'elle donnait jusqu'au nom du berger qui amena le fameux troupeau.

Si l'*Alcméonide* rapportait que la vengeance d'Hermès avait pour origine la mort de son fils Myrtilos, elle devait rappeler les circonstances de ce meurtre : nous sommes ainsi amenés, pour reconstituer cette partie de l'épopée, à nous demander quelle fut la succession des événements. Il nous suffira, pour cela, de traduire quelques paragraphes de l'*Épitome* d'Apollodore.

4.

Oenomaos, le roi de Pisa, avait une fille Hippodamie. Soit que lui-même en fût amoureux, comme certains le disent, soit qu'un oracle l'eût averti qu'il devait mourir de la main de son gendre, aucun homme ne la prenait en mariage. Car elle ne se laissait point persuader de partager le lit de son père, et ses prétendants étaient mis à mort par Oenomaos.

5.

C'est qu'il avait des armes et des chevaux, donnés par Arès, et qu'il offrait en prix la main de sa fille aux prétendants : chacun d'eux était

(4) Schol. TAB EUR. Or. 995.

tenu de prendre Hippodamie sur son char, et de fuir jusqu'à l'isthme de Corinthe. Oenomaos alors se lançait tout armé à la poursuite, et s'il rattrapait le prétendant, il le tuait. Mais si le prétendant n'était pas atteint, il devait obtenir Hippodamie en mariage. Et, de cette façon, Oenomaos tua bon nombre de prétendants — certains disent douze — et il leur coupait la tête, pour la clouer à sa maison.

6.

Or, Pélops se présenta comme prétendant. Remarquant sa beauté, Hippodamie en devint amoureuse, et pria Myrtilos, fils d'Hermès, de l'aider — car Myrtilos était cocher d'Oenomaos.

7.

Donc Myrtilos, qui aimait Hippodamie et cherchait à lui plaire, agit ainsi. Il ne mit point les clous dans les moyeux des roues, et fit qu'Oenomaos perdit la course : s'étant empêtré dans les rênes, Oenomaos fut entraîné et tué ; mais, d'après certains, ce fut Pélops qui le tua. Sur le point de mourir, Oenomaos maudit Myrtilos, dont il avait compris la trahison, et lui souhaila de périr par la main de Pélops.

8.

Pélops épousa donc Hippodamie. Et comme il voyageait en compagnie de Myrtilos, arrivé à un certain endroit, il s'écarta quelque peu pour aller chercher à boire pour sa femme. Myrtilos profita du moment pour essayer de violenter Hippodamie. Mais quand elle le lui eut appris, Pélops, près du cap Géraestos, jeta Myrtilos dans la mer qui, depuis, fut nommée Myrtoenne. Myrtilos en tombant maudit la race de Pélops.

9.

Pélops gagna l'Océanos, se fit purifier par Héphaestos, retourna à Pisa en Élide et succéda à Oenomaos, après avoir réduit à sa puissance le pays appelé auparavant Apia et Pélasgiotide, et que, d'après son nom, il nomma Péloponnèse.

10.

Pélops eut pour fils Pittheus, Atrée, Thyeste, et d'autres. Aérope, femme d'Atrée, et fille de Catreus, s'enamoura de Thyeste. Et Atrée fit vœu un jour de sacrifier à Artémis le plus beau de ses agneaux. Or, à ce qu'on rapporte, un agneau d'or parut dans le troupeau, et Atrée ne tint point sa promesse.

11.

Il étrangla l'agneau, le mit dans un coffret pour le garder. Aérope prit le coffret et le donna à Thyeste, son amant. Or, les Mycéniens avaient reçu un oracle leur disant de choisir pour roi un fils de Pélops : et ils avaient mandé Atrée et Thyeste. Et, cette royauté étant discutée,

Thyeste dit à la foule qu'il faudrait faire roi celui qui possédait l'agneau d'or. Atrée ayant consenti, ce fut Thyeste qui put montrer l'agneau, et il fut nommé roi.

12.

Mais Zeus envoya Hermès auprès d'Atrée, et lui dit de proposer à Thyeste qu'Atrée devint roi, si le soleil se mettait à marcher en arrière. Thyeste ayant accepté, le soleil se coucha en Orient : la divinité ayant ainsi démontré que Thyeste était un usurpateur, Atrée devint roi et bannit Thyeste.

13.

Ayant appris plus tard l'adultère de sa femme, Atrée envoya un héraut à Thyeste pour lui mander de se réconcilier. Quand il eut bien leurré Thyeste par des marques d'affection, Atrée tua, bien qu'ils se fussent, en suppliants, réfugiés sur l'autel de Zeus, Aglaos, Calliléon, Orchoméno, enfants que Thyeste avait eus d'une Nymphé. Il les dépeça, les fit bouillir, en fit manger à Thyeste, moins les extrémités. Quand Thyeste en eut mangé, Atrée lui montra les extrémités, et le chassa du pays.

14.

Par tous les moyens, Thyeste chercha à se venger d'Atrée. S'étant informé à ce sujet auprès d'un oracle, il lui fut répondu que cela serait possible, à condition d'avoir un fils avec sa propre fille : et c'est ainsi qu'il engendra Égisthe. Quand il fut en âge d'homme et qu'il apprit de qui il était fils, Égisthe tua Atrée et rendit le royaume à Thyeste (1).

Dans ce récit d'Apollodore, tout ne remonte évidemment pas à l'*Alcméonide*, Apollodore s'efforçant visiblement de donner une espèce de vulgate de ces sombres légendes. Cependant, grâce aux fragments connus, nous pouvons affirmer que l'*Alcméonide* racontait, en gros, l'histoire des prétendants d'Hippodamie, la course Pélops-Oenomaos, la mort de Myrtilos, la vengeance d'Hermès, l'agneau d'or dans le troupeau d'Atrée — et la rivalité qui en résulte entre les deux frères.

Les scolies homériques contiennent un grand nombre de remarques sur ces différents événements, et ce sont autant d'allusions — encore inédites — à l'*Alcméonide*.

Nestor raconte à Patrocle les exploits de sa jeunesse :

Nous poursuivons les vaincus à travers la vaste plaine, nous les exterminons, nous enlevons leurs belles armures, nous poussons nos chevaux

(1) APOLLOD., *Ep.* II, 4-14.

vers la riche Buprase, le rocher Olénien και Ἀλεισίου ἔνθα κολώνη
κέκληται (Λ 754-758).

Écoutons Eustathe :

Ἀλεισίου vient, dit-on, d'un certain Aleisios, qui fut un des prétendants d'Hippodamie (1).

Eustathe a modifié complètement l'esprit de la note originale, témoin le scoliaste T :

Certains entendent Ἀλεισίου κολώνην comme étant le tombeau d'Aleisios, l'un des prétendants d'Hippodamie. *Cela n'est point homérique* (2).

Ce n'est pas hésiodique non plus, car un fragment des *Grandes Éoées* (147 Rz³) nous apprend qu'Hésiode nommait treize prétendants : or, Aleisios n'est pas du nombre. Il y a donc de grandes chances pour qu'il y ait ici une allusion à l'*Alcméonide*.

Voici maintenant des notes sur la course des chars et sur l'agneau à toison d'or. Homère avait dit, en racontant la transmission du sceptre des Atrides :

Ἑρμείας δὲ ἀναξ ὄωκεν Πέλοπι πληξίππῳ (B 104).

Le scoliaste BLT commente le vers ainsi :

ἐκ τοῦ « Πέλοπι πληξίππῳ » ὁ ἱππικός ἀγὼν Πέλοπος καὶ Οἰνομάου δηλοῦται (3).

Cela signifie, si je ne me trompe, que, par l'épithète πλήξιππος donnée à Pélops, Homère trahit la connaissance qu'il a de la légende relative à la course des chars. Aristarque n'a pu écrire cela, et la présente note est, ou bien un remaniement du texte original d'Aristarque, ou bien une objection à sa théorie. De celle-ci, nous avons deux fragments, l'un dans le scoliaste LT :

L'histoire d'Oenomaos et celle de l'agneau d'or ne sont donc que fictions des Νεώτεροι (4),

(1) EUST. Λ 756 : 883. 2.

(2) BLT en B 103.

(3) T en Λ 757.

(4) LT en B 104.

l'autre, dans le scoliaste BLT :

L'épithète attribuée à Thyeste, savoir qu'il était πολύαρνος, a donné naissance à la légende de l'agneau d'or (1).

Nous retrouvons ainsi la formule connue, propre à tant de notes aristarchéennes :

ἐντεῦθεν οἱ Νεώτεροι πλαηθέντες ἔπλασαν...

Le passage homérique de la transmission du sceptre nous a valu, sur la rivalité d'Atrée et de Thyeste, un grand nombre d'observations, qu'on doit, jusqu'à preuve du contraire, considérer comme des allusions à l'*Alcméonide*. On sait, que d'après l'*Iliade*, le sceptre, fabriqué par Héphaestos, passa successivement dans les mains de Zeus, d'Hermès, de Pélops, d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon (2). Le commentaire le plus complet est celui d'Eustathe :

a) Homère connaît l'histoire d'Agamemnon et d'Égisthe, mais il raconte autrement que les autres la légende d'Atrée et de Thyeste : il semble les avoir représentés comme vivant dans les meilleurs termes.

b) Certains affirment que le poète connaît également l'histoire d'Atrée et de Thyeste, mais qu'il l'a omise, parce qu'elle n'est pas belle à dire, et pour ne pas dénigrer cette race. Homère, en effet, n'a pas coutume de médire (3).

On voit apparaître clairement l'antagonisme des deux méthodes exégétiques : celle d'Aristarque (a) qui repousse tout lien entre Homère et les Νεώτεροι, celle de l'école de Zénodote (b), toujours prête à trouver dans Homère des allusions sous-entendues aux légendes racontées par les Cycliques et autres Νεώτεροι.

Les scolies ont respecté la pensée d'Aristarque. Le scoliaste T entreprend de démontrer l'amitié qui unissait les deux frères, et commence ainsi :

Homère représente Atrée et Thyeste gardant entre eux jusqu'à la fin la concorde fraternelle (4).

Le manuscrit A n'a pas moins de deux notes d'Aristonicos :

La *diplé*, parce qu'Homère ignore la rivalité Atrée-Thyeste. C'est à Thyeste qu'Atrée transmet le sceptre, et non point à ses fils.

(1) BLT en B 103.

(2) EUST. B 106 : 184. 21.

(3) B 101-107.

(4) T en B 107.

Homère montre Atrée et Thyeste d'accord. Car Thyeste ne remet point le sceptre à son propre fils, Égisthe, mais à Agamemnon (1).

Les fragments connus de l'*Alcméonide* nous autorisent à supposer que les attaques d'Aristarque portaient sur ce poème de transition entre la Geste thébaine et la Geste troyenne.

La jeunesse de Pélée. — Nous ignorons par quel détour l'auteur de l'*Alcméonide* introduisait dans son récit la mention de Pélée, que le scoliaste d'Euripide rapporte à ce poète. Euripide ayant fait dire à Pélée par Ménélas : οὐδ' ἄν σὲ Φῶκον ἤθελον κατακτανεῖν, le scoliaste remarque :

L'auteur de l'*Alcméonide* <fr. 1 K> dit au sujet de Phôcos : « Alors, Télamon, de son disque rond, le frappa à la tête, et Pélée, étendant la main rapidement, de sa hache de bronze, l'atteignit au milieu du dos » (2).

Un autre scoliaste d'Euripide raconte cette histoire avec plus de détails :

Zeus s'étant uni à Égine, fille du fleuve Asopos, engendra Aeacos. Celui-ci ayant épousé Endéis, fille de Sciron, en eut Télamon et Pélée. Aeacos s'unit ensuite à Psamathé, la Néréide, qui, pour lui échapper, se transforma en phoque, et il eut d'elle un fils, Phôcos. Pélée résolut de le tuer, parce que, dans les jeux, Phôcos l'emportait sur Télamon et sur Pélée (3).

J'imagine que, dans l'*Alcméonide*, Phôcos apparaissait déjà comme le demi-frère de Télamon et de Pélée, car cette légende doit être assez ancienne :

Phérécyde <fr. 15> dit que Télamon était un ami, non un frère de Pélée, puisqu'il était fils d'Actaeos et de Glaucé, fille de Cychreus (4).

Pour que Phérécyde déniât la parenté, il fallait qu'elle eût été affirmée avant lui ; ce devait être dans l'*Alcméonide*, que Phérécyde contredisait ainsi sur ce point, comme il la contredisait pour un détail de la légende de l'agneau d'or (5).

(1) (Ar.) A en B 107.

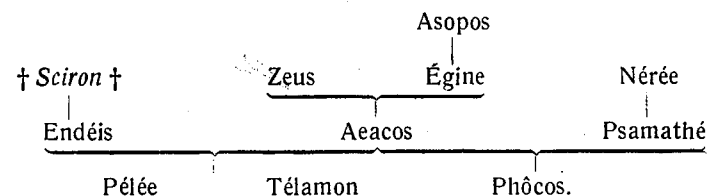
(2) Schol. A EUR. *Andr.* 687.

(3) *Supra*, p. 229.

(4) Schol. MNOA EUR. *Andr.* 687.

(5) APOLLON., III, 12. 6.

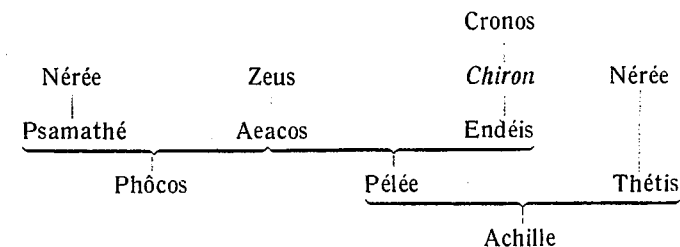
Nous pouvons donc reconstituer la généalogie de l'*Alcméonide* de cette manière :



Un seul point reste douteux dans cette généalogie : comment se nommait le père d'Endéis ? Certaines légendes disent Sciron, dotant ainsi la branche maternelle de Pélée d'un ancêtre attique, ce qui nous donne une indication, sinon sur la date, du moins sur l'origine de cette variante. D'autres légendes font d'Endéis une fille du Centaure Chiron : on trouve cette variante dans les *Ἵπομνήματα* de Philostéphanos, l'élève de Callimaque (1), dans les scolies de Pindare (2) et dans Hygin (3). Elle doit être plus ancienne que l'autre, car Pindare y fait allusion en termes assez voilés pour qu'on la considère comme très connue au V^e siècle avant J.-C. Pindare, parlant des Éacides, dit en effet :

il a fait honneur à ces héros belliqueux issus de Cronos et de Zeus, ainsi que des Néréides dorées (4),

ce qui suppose nécessairement la généalogie :



Chiron père d'Endéis, la mère de Pélée : une telle généalogie n'est-elle pas particulièrement bien à sa place dans l'*Alcméonide*, poème qui servait en quelque sorte d'annonce à un groupe de poèmes, où

(1) AD en II 14 = FHG., III, p. 33.

(2) HYG., *Fab.* 14.

(3) Schol. PIND. *Nem.* V, 12.

(4) PIND. *Nem.* V, 7 sqq.

le Centaure Chiron jouait un si grand rôle dans l'histoire de la famille de Pélée ? Chiron, grand-père maternel de Pélée : cela expliquait très bien les nombreux services que le Centaure, ami des hommes, rendit aux Éacides.

Il paraît en tout cas certain que l'*Alcméonide* représentait les deux frères Télamon et Pélée quittant la cour paternelle à cause du meurtre de Phocos. D'après Apollodore, suivant sans doute Phérécyde (1), Pélée s'enfuit à Phthie, auprès d'Eurytion l'Actoride, qui lui donna sa fille en mariage (2). Les détails mêmes de la légende nous importent peu : il nous suffit de savoir que, dans l'*Alcméonide*, Pélée commettait un crime qui l'obligeait à s'enfuir de sa patrie, et à se faire purifier à l'étranger. Il résulte de là qu'Aristarque a pu songer à l'*Alcméonide*, en édifiant sa théorie qu'Homère ignore la purification pour meurtre (3). Il y pensait certainement, quand il établissait que, chez Homère, *ἱππότερα* (ou son équivalent *ἱππηλάτα* (4)) n'a jamais le sens de *φυγάς* : en effet, Homère ayant écrit, en Σ 331, *γέρων ἱππηλάτα Πηλεῦς*, le scoliaste TV remarque :

Cela signifie *cavalier*, et non point *fugitif*, comme le prétendent les *Νεώτεροι* (5).

Nous verrons (6) que la légende de Pélée fugitif n'est pas particulière à la seule *Alcméonide* : mais nous devons signaler ici cette application d'une remarque d'Aristarque.

Usage des couronnes. — Un dernier mot sur un fragment de l'*Alcméonide* conservé par Athénée. Dans un chapitre sur les *ποτήρια*, Athénée signale que le premier auteur ayant parlé de *ποτήρια* est Simonide d'Amorgos (fr. 26 Bgk4), dont il cite les iambes. Et il ajoute :

Et l'auteur de l'*Alcméonide* écrit (fr. 2 K) : « Ayant étendu sur une large couche de gazon les cadavres gisants, il leur présenta un abondant festin, et des *ποτήρια*, et plaça des couronnes sur leur tête » (7).

Nous avons vu (8) comment Aristarque affirmait que l'usage des couronnes est totalement inconnu à Homère, et comment Athénée

(1) Cf. *infra*, p. 252.

(2) *Supra*, p. 139.

(3) TV en Σ 331.

(4) ATH., XI, 460 B.

(5) APOLLOD., III, 13, 1.

(6) Voir la note critique, p. 90, n° 32.

(7) *Infra*, p. 249 sqq.

(8) *Supra*, p. 132 sqq.

doit à Aristarque la citation de deux fragments des *Chants Cypriens* relatifs à cet usage. Je suis porté à croire que le présent fragment de l'*Alcméonide*, où il est si nettement question des couronnes pour les morts, découle, chez Athénée, de la même source aristarchéenne. Seulement, trouvant le mot *ποτήρια* dans ce fragment, Athénée l'aura utilisé pour un autre paragraphe de sa vaste compilation. Quelle que soit du reste l'histoire de ce fragment de l'*Alcméonide*, il méritait une mention, parce qu'il touche de très près aux recherches d'Aristarque.

IV. — FRAGMENTS INCERTAINS.

Antiope. — Ulysse aux Enfers parle ainsi d'Antiope :

Puis je vis Antiope, la fille d'Asopos, qui se vantait d'avoir dormi aux bras de Zeus; elle en conçut deux fils, Amphion et Zéthos, les premiers fondateurs de la Thèbe aux sept portes qu'ils munirent de tours, car malgré leur vaillance, ils ne pouvaient sans tours habiter cette plaine (λ 260-265).

Sur la légende d'Antiope, nous possédons trois scolies fort intéressantes :

Homère fait d'Antiope une fille d'Asopos ; les Tragiques en font une fille de Nycteus (1).

Les *Νεώτεροι* rapportent qu'Antiope est fille de Nycteus (2).

Antiope, selon Homère, était fille d'Asopos, fleuve thébain ; les *Νεώτεροι* disent qu'elle est fille de Nycteus (3).

Ce sont là des débris d'une note aristarchéenne, débris tellement mutilés qu'ils en deviennent des erreurs. Aristarque ne peut pas avoir écrit que les *Νεώτεροι* font d'Antiope une fille de Nycteus. Car il ne pouvait pas ignorer que le poète épique Asios avait la même généalogie qu'Homère (4), ni que les *Chants Cypriens* présentaient Antiope comme une fille de Lycurgue (=Lycos) (5). D'un autre côté, Antiope est fille de Nycteus selon Phérécyde (fr. 102) (6), ce qui donne à penser que cette généalogie est antérieure aux Tragiques.

(1) M en λ 260.

(2) EUST. λ 259 : 1682. 45.

(3) PROCLOS, *Chrét.* p. 103, 21-22 ALLEN.

(4) V en τ 518.

(5) H en λ 260.

(6) ASIOS, fr. 1 K, p. 203.

Nous aurions donc affaire à une note aristarchéenne remaniée (1), mais il nous est impossible de déterminer si, parmi les Νεώτεροι visés ici, nous devons ranger l'un des poètes cycliques de la Geste thébaine.

Construction de Thèbes. — Le texte homérique cité au début du paragraphe précédent fait clairement allusion à la première fondation de Thèbes par Amphion et Zéthos. Les scolies odysseennes n'ont rien conservé de la pensée d'Aristarque, dont Eustathe seul a gardé un élément :

Homère ignore la construction de Thèbes au moyen de la lyre (2).

Cela suppose qu'Aristarque considérait cette légende fameuse comme une invention des Νεώτεροι. Nous savons par Palaephatos qu'elle se trouvait dans Hésiode :

ἱστοροῦσιν ἄλλοι τε καὶ Ἡσίοδος <fr. 133 Rz³> ὅτι κηράρα τὸ τεῖχος τῶν Θηβῶν ἐτείχισαν (3).

Elle figurait également dans le poème de l'*Europia*, que certains attribuaient à Eumélos, l'auteur supposé de la *Titanomachie* : d'après cet auteur, Amphion construisit Thèbes au moyen d'une lyre dont Hermès lui avait appris à jouer (4) ; Phérécyde connaissait également cette légende, mais selon lui, la lyre était un cadeau des Muses (5). Néanmoins, il nous est impossible de savoir si les épopées thébaines du Cycle y faisaient allusion.

Aédon. — Homère raconte ainsi l'histoire d'Aédon, la femme de Zéthos :

Fille de Pandareus, la chanteuse verdâtre se perche au plus épais des arbres refeuillés, pour chanter ses doux airs, quand le printemps renaît ; ses roulades pressées emplissent les échos ; elle pleure Itylos, l'enfant du roi Zéthos, ce fils qu'en sa folie, son poignard immola... (τ 518-523).

Nous avons là-dessus une riche floraison de scolies ; le scoliaste V (6) et Eustathe (7), seuls, parlent de Νεώτεροι ; mais ils ren-

(1) Cf. *supra*, p. 52.

(2) PALAEPH., c. 42.

(3) PHEREC., fr. 102 a (Schol. A. RH. I, 740 ; cf. A en N 301).

(4) (Ar.?) V en τ 518.

(5) EUST. λ 262 : 1682. 57.

(6) EUMELOS, fr. 12 K, p. 193.

(7) EUST. τ 518 : 1874. 58.

voient ainsi à la légende attique de Procné et Philomèle (1), étrangère à la Geste thébaine.

Niobé. — Pour engager Priam à prendre de la nourriture, Achille rappelle les malheurs de Niobé, la femme d'Amphion :

Même Niobé aux beaux cheveux a songé à prendre de la nourriture, quand, dans ses demeures, ses douze enfants venaient de périr : six filles et six fils florissants de jeunesse, frappés, les vierges par les flèches d'Artémis, les jeunes hommes par les traits de l'arc d'argent d'Apollon, courroucé contre Niobé, parce qu'elle s'était comparée à Lété aux belles joues, disant : « Elle n'a que deux enfants, tandis que j'en ai un grand nombre ». Mais les dieux tuèrent le grand nombre. Pendant neuf jours, ils restèrent étendus dans leur sang, et personne ne les ensevelit, car le fils de Cronos avait transformé le peuple en pierres. Dans la dixième journée, les dieux du ciel leur donnèrent la sépulture. Alors, fatiguée de pleurer, Niobé se souvint de prendre des aliments (Ω 602-613).

Nos recueils de scolies ont deux notes aristarchéennes sur ce texte :

Chez Homère, Niobé n'est pas transformée en rocher (2).

Remarquer la différence avec les Νεώτεροι, qui disent que Niobé fut également changée en pierre, ce que ne dit point Homère (3).

C'est qu'Aristarque, suivant en cela Aristophane de Byzance (4), condamnait les vers homériques qui y faisaient allusion :

Maintenant, sur l'âpre Sipyle, parmi les rochers des montagnes désertes, où sont, dit-on, les demeures des Nymphes, qui dansent sur les rives de l'Achélos, Niobé, quoique changée en pierre, ressent encore les douleurs que les dieux lui ont envoyées (Ω 614-617).

Ici encore, il nous est impossible de savoir si les Νεώτεροι attaqués par Aristarque comprenaient l'un ou l'autre des auteurs de la Geste thébaine. Il faut en dire autant à propos de la note d'Aristonico sur le nombre des Niobides :

Les Νεώτεροι ne sont pas d'accord sur le nombre des enfants de Niobé, car les uns disent quatorze, les autres disent vingt. (5)

(1) Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 154 sqq.

(2) T en Ω 613.

(3) (Ar.) et A en Ω 614.

(4) (Ar.) A en Ω 613.

(5) (Ar.) A en Ω 604.

J'ai eu l'occasion de citer précédemment (1) un assez grand nombre de textes (2) qui complètent le renseignement d'Aristonico : aucun d'eux n'autorise à affirmer qu'Aristarque attaquait expressément une épopée de la Geste thébaine sur ce point de détail.

Bellérophon. — Quelques mots pour finir, sur le personnage de Bellérophon, qui touche lui-même à deux Gestes à la fois, puisqu'il est en rapports avec Oeneus, qui figurait dans la *Thébaïde* (fr. 6 A), dans l'*Alcméonide* (fr. 4 K) et dans les *Chants Cypriens* (fr. 17 A), et dont le petit-fils, Sarpédon, joue un assez grand rôle dans la Geste troyenne.

Nous connaissons (3) l'aventure de Bellérophon avec la femme de Proetos, épisode à propos duquel il n'y a pas de renvoi aux *Νεώτεροι* ; nous avons vu aussi (4) comment il faut interpréter la scolie aristarchéenne :

Ce n'est point rempli de mélancolie — comme disent les *Νεώτεροι* — mais rempli de colère à cause de la mort de ses enfants, que Bellérophon errait seul (5).

Nous ne pouvons pas dire avec précision quels sont ces *Νεώτεροι*, mais il n'est pas invraisemblable de supposer qu'un des poèmes cycliques de la Geste thébaine ait ainsi présenté Bellérophon.

En parlant de la Chimère, l'*Iliade* disait simplement :

Docile aux signes divins, Bellérophon extermina la Chimère
(Z 183).

A propos de quoi Aristonico remarque :

Homère ne dit rien de l'histoire de Pégase (6),

affirmation qu'abrège le scoliaste T (7) et qu'Eustathe amplifie (8), sans nous apprendre rien de plus.

(1) *Supra*, p. 39¹⁴, 41^{3,4}, 59⁵.

(2) EUST. Ω 602 : 1367. 23 ; APOLLOD., III, 5, 6 ; Schol. MTAB EUR. *Phoen.* 159 ; Id., *ibid.* : ἄλλως ; ÉL., V. H. XII. 36.

(3) *Supra*, p. 146.

(4) BLTGen. en Z 202.

(7) T en Z 192.

(4) *Supra*, p. 146.

(6) (Ar.) A en Z 183.

(8) EUST. Z 200 : 636. 38.

La légende de Bellérophon combattant la Chimère avec l'aide de Pégase se trouvait dans les *Catalogues* hésiodiques (1). Mais il n'est pas certain que les *Catalogues* connaissent également l'épisode auquel fait allusion la fin d'une longue scolie consacrée à l'histoire de Bellérophon :

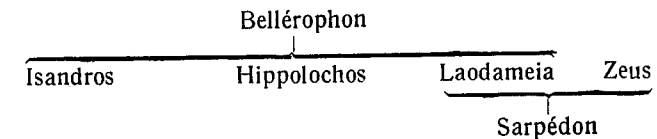
... τὸν δὲ ἔπρον λαβεῖν τὴν Ἥω δεηθεῖσαν τοῦ Διὸς δῶρον πρὸς τὸ ἀκόπως περιμέναι τὰς τοῦ κόσμου περιόδους . ἡ δὲ ἱστορία παρὰ Ἀσκληπιάδῃ ἐν Τραγῶδουμένοις <fr. 12> (2).

Aristarque s'était occupé de cette légende, ainsi qu'il résulte de la note d'Eustathe :

L'Aurore... montée, comme le rapporte la légende, ou bien sur un attelage de deux chevaux, Lampos et Phaéthon, comme dit Homère, ou bien sur Pégase, comme disent les *Νεώτεροι* (3).

Le fait qu'Asclépiadès a résumé cet épisode en ses *Tragodoumena* donne, sinon un argument, du moins une présomption en faveur de l'hypothèse que Pégase, coursier de l'Aurore, a pu avoir été mentionné dans un de nos poèmes cycliques.

Sarpédon. — On peut en dire autant de Sarpédon, dont Homère (4) se représente la généalogie ainsi :



Voici, en son état actuel, la note aristarchéenne :

ὅτι καθ' Ὅμηρον Σαρπηδῶν υἱὸς Εὐρώπης οὐκ ἔστιν, οὐδ' ἀδελφὸς Μίνως, ὡς οἱ Νεώτεροι . καὶ γὰρ οἱ χρόνοι εὐδηλοὶ (5).

Roemer a consacré une étude pénétrante à ce texte obscur :

Ceux-là seuls qui croient qu'Aristarque considérait ses ὑπομνήματα comme une sorte de livre de devinettes, peuvent, ainsi que l'a fait

(1) *Berl. Klassikertexte*, V, 1, 45, Pap. 7497 + Ox. Pap. 421 = Rz³ fr. 7^b.
Meilleure édition dans EVELYN-WHITE, *Hesiod*, fr. 7, p. 158 (Collection Loeb).

(2) ABD en Z 155.

(4) Z 198 sqq.

(3) EUST. A 2 : 826 .22.

(5) (Ar.) A en Z 199.

Lehrs, imprimer sans commentaires une note aussi mal venue. Sans doute, la pensée d'Aristarque est bien rendue dans la première partie. Nous voulons davantage, nous voulons des preuves. La première partie se trouve dans les mots mêmes d'Homère; mais οἱ Νεώτεροι? mais οἱ χρόνοι εὐδαῖοι? Ce ne sont que misérables abrégés des remarques originales d'Aristarque. Celui-ci, pour éclairer la chronologie homérique, renvoyait certainement à N 449 sqq., d'après lesquels deux générations séparent Sarpédon et Minos. Par la suppression de la citation, le renvoi à la chronologie homérique était tout à fait en l'air. Mais déjà auparavant, il y eut à coup sûr un abrégement, notamment dans les mots ὡς οἱ Νεώτεροι. C'est ce que prouve T en M 292: 'Ἡσίοδος <fr. 30 Rz³> δὲ Εὐρώπης καὶ Διὸς αὐτὸν φησιν (1).

La scolie... en Z 199 est très abrégée. Pour compléter ὡς οἱ Νεώτεροι, il faut rapprocher de T en M 292... et l'incompréhensible καὶ γὰρ οἱ χρόνοι εὐδαῖοι était, originairement, rendu clair par un renvoi à N 449 sqq. (D'après Apollodore, III, 1, 6, pour supprimer la différence chronologique et rétablir la concordance entre la légende postérieure et la légende homérique, on imagina que Zeus avait accordé à Sarpédon ἐπὶ τρεῖς γενεὰς ζῆν. Les scolies en Z 199 donnent même des renseignements sur six γενεαί). Aristarque a également nié que Sarpédon soit Crétois d'après Homère: BT en Z 198: ... καὶ πῶς Εὐρώπης <τῆς Κρητικῆς> ὧν οὐ συστρατεύει Ἴδομενεῖ (2);

Il faut compléter ces savantes remarques par une autre scolie (3), où nous voyons que la légende imputée ici aux Νεώτεροι se trouvait chez Hésiode et Bacchylide (fr. 56 Bgk⁴); il faut ajouter aussi qu'Eschyle et Euripide connaissaient la même légende (4).

Pour faire concorder les deux données homérique et hésiodique, on supposa ou bien qu'il y avait deux Sarpédon — le grand-père et le petit-fils — ou bien que Zeus accorda une longévité extraordinaire à l'unique Sarpédon (5). Poètes, Logographes et Mythographes suivaient Hésiode, sans se soucier de la difficulté chronologique, et faisaient mourir devant Troie le fils d'Europe.

Aristarque ne pouvait pas admettre l'identité des deux personnages; d'après lui, le Sarpédon des Νεώτεροι ne devait pas se confondre avec celui d'Homère. Dans la pensée d'Aristarque, les Νεώτεροι avaient commis une erreur en changeant la généalogie du personnage, erreur due à une lecture superficielle d'Homère. Il me paraît que c'est

(1) ROEMER, p. 91-92.

(2) ROEMER, p. 164-165.

(3) ABD en M 292.

(4) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 357, n. 5.(5) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 357 avec les références.

Eustathe qui a le mieux conservé le souvenir du raisonnement aristarchéen :

Quand ils disent que Sarpédon est fils d'Europe et de Zeus, et quand ils racontent que c'est un frère de Minos, les Νεώτεροι font la généalogie d'un autre Sarpédon plus ancien, ὡς φασιν οἱ ἀκριβέστεροι (1).

Nous savons déjà que les *amateurs de précision*, οἱ ἀκριβέστεροι, dans la langue d'Eustathe, ne sont autres que les Aristarchéens (2). Et Aristarque, ici comme ailleurs, posait en principe que, pour interpréter Homère, on ne peut pas utiliser une légende des Νεώτεροι qui n'a rien de commun avec la légende homérique. Quels étaient ces Νεώτεροι en dehors d'Hésiode, Bacchylide, Eschyle, Euripide? Nous ne pouvons évidemment pas affirmer que telle ou telle épopée cyclique avait fait de Sarpédon un fils d'Europe et un frère de Minos: mais que cette légende ait figuré dans le Cycle, cela ne me paraît pas douteux, et probablement dans l'un des poèmes de cette Geste troyenne que nous allons maintenant étudier en détail.

(1) EUST. Z 196: 636. 28.

(2) *Supra*, p. 139-140.

CHAPITRE III.

LA GESTE TROYENNE.

Nous arrivons à une partie du Cycle, beaucoup mieux connue, grâce surtout au résumé de Proclo en sa *Chrestomathie* ⁽¹⁾. Dans cet ouvrage, vaste histoire de la littérature grecque, le résumé du Cycle n'était qu'un paragraphe du chapitre consacré à l'épopée : il faut tenir compte de ce fait pour juger équitablement le témoignage de Proclo. Celui-ci avait résumé tout le Cycle, poème par poème, depuis la *Titanomachie*, qui ouvre la Geste mythique, jusqu'à la *Télégonie*, qui clôt la Geste troyenne. Du livre de Proclo, il ne reste rien ; mais à une époque que nous ne pouvons préciser, entre le II^e et le IX^e siècle de notre ère, quelque grammairien détacha de la *Chrestomathie*, les résumés de la Geste troyenne, pour leur faire jouer le rôle de préface à la lecture des œuvres homériques, préface qu'on recopia en tête des éditions soignées, dont le type est fourni par le Venetus A de Villoison. Il faudra tenir compte aussi, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, des circonstances mêmes dans lesquelles ce fragment de l'œuvre de Proclo est parvenu jusqu'à nous : beaucoup de lacunes ou d'erreurs qu'on peut y relever sont attribuables aux modifications que dut subir le texte original pour répondre à sa destination nouvelle.

Au cours du long chapitre qu'on va lire, je suivrai point par point le résumé de Proclo, en le confrontant sans cesse avec les fragments directs qui le complètent ; mais je n'examinerai que les parties du résumé ou que ceux des fragments pour lesquels nous aurons à glaner, dans les scolies homériques ou ailleurs, les débris intacts ou restaurables de l'exégèse d'Aristarque.

I. — LES CHANTS CYPRIENS.

La volonté de Zeus. — Proclo commence ainsi son résumé des *Chants Cypriens* :

⁽¹⁾ Je citerai toujours d'après les pages et les lignes de l'édition ALLEN, *Homeric Opera*, t. V.

Zeus tient conseil avec Thémis ⁽¹⁾ sur la guerre de Troie (Chrest. 102. 13).

A ce maigre détail, les scolies homériques et d'autres textes apportent de multiples précisions. Homère, au début de son *Iliade*, dit que les guerriers mouraient en grand nombre, et qu'ainsi s'accomplissait la volonté de Zeus, Διὸς δ'ἔτελείετο βουλή.

Les scolies en ce passage ont conservé les différentes réponses que faisaient les commentateurs anciens à la question : qu'est-ce que la Διὸς βουλή ? Les Stoïciens ⁽²⁾ expliquaient que c'était la fatalité, le destin — d'où une leçon βουλή, préférée à la leçon vulgaire βουλή par des éditeurs comme Nicanor ⁽³⁾ ; d'autres disaient qu'il fallait entendre par là le chêne prophétique de Dodone ; les autres enfin ⁽⁴⁾ donnaient l'explication suivante :

D'autres prétendent qu'Homère a parlé ici d'après certaine légende. Ils disent, en effet, que la Terre, fatiguée de porter un trop grand nombre d'humains, à une époque où l'impiété régnait parmi les hommes, supplia Zeus de la débarrasser de son fardeau. Zeus, aussitôt, déchaîna d'abord la guerre de Thèbes, par laquelle il fit mourir un grand nombre d'hommes ; puis, de nouveau, après avoir pris conseil de Momos, qu'Homère nomme Διὸς βουλή (il déchaîna la guerre de Troie). Bien qu'il fût capable de tout détruire par la foudre ou l'inondation, il y renonça, devant l'opposition de Momos, qui lui proposa deux choses : que Thétis épousât un mortel, et que Zeus lui-même engendrât une fille belle entre toutes. De ces deux faits naîtrait la guerre entre Grecs et Barbares ⁽⁵⁾. Et c'est depuis lors que la Terre fut allégée, grâce au grand nombre des morts.

Cette histoire se trouvait chez Stasinus, l'auteur des *Chants Cypriens*, qui s'exprime de la sorte : *C'était au temps où, par milliers, † les tribus des humains, malgré leur dispersion, accablaient † la surface de la Terre au sein profond. Ce que voyant, Zeus eut pitié et, dans sa grande sagesse, il résolut d'alléger des humains la Terre nourricière, en excitant la grande discorde de la guerre iliaque, afin de réduire la charge des mortels.*

⁽¹⁾ Correction de Heyne, généralement admise, au lieu de *Thétis* que portent les manuscrits.

⁽²⁾ TZETZ., *Exeg. Iliad.*, p. 67. 4 HERMANN.

⁽³⁾ EUST. 20. 10.

⁽⁴⁾ TZETZ., *Exeg. Iliad.*, 67. 4 donne une quatrième explication qui lui est, je crois, particulière et qui ne nous intéresse pas ici.

⁽⁵⁾ (Ar.?) A en B 867 renvoie à Thucydide déclarant que le nom de *Barbare* est plus récent qu'Homère, et trouve dans le mot βαρβαρόφωνοι de ce vers une réfutation de l'affirmation de l'historien. Si Aristarque a parlé de la chose, ce ne peut avoir été en ces termes. Le mot βάβραρος semble avoir pris son sens vulgaire surtout après les Guerres médiques : il me paraît donc que ce mot *Barbares*, introduit ici dans le résumé des *Chants Cypriens*, est un anachronisme imputable au scoliaste.

Et dans Troie, ils mouraient, les héros : la volonté de Zeus s'accomplissait (fr. 1 A) ⁽¹⁾.

Ainsi donc, certains commentateurs, pour éclairer le passage difficile, recouraient à une légende qui se trouvait dans les *Chants Cypriens*. Nous devinons par là-même quelle devait être l'attitude d'Aristarque, et nous ne nous étonnons guère que la scolie qu'on vient de lire se continue ainsi :

Telles sont les histoires que racontent les Νεώτεροι sur la Διὸς βουλή. Pour nous, suivant l'opinion d'Aristophane et d'Aristarque, nous dirons qu'Homère pense à la volonté de Thétis, dont il dira plus loin qu'elle vint trouver Zeus pour le supplier de venger Achille de l'injure qui lui était faite ⁽²⁾.

Dans ce cas particulier, Aristarque ne faisait que suivre l'enseignement de son maître Aristophane, en s'opposant aux interprétations peu rationnelles qui avaient cours à son époque.

La scolie précédente ne donne qu'un aspect de la pensée d'Aristarque ; Aristonico en a conservé un autre aspect en commentant les vers :

Διὸς δ'ἔτελείετο βουλή
ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
Ἄτρείδης τε κτλ. (A 5-7)

« Aristarque », écrit Aristonico,

Aristarque joint pour le sens la fin du vers 5 au début du vers 6, afin que le dessein de Zeus contre les Grecs ne paraisse pas antérieur ⁽³⁾, mais date du moment où commença la colère d'Achille. De cette manière, nous n'avons pas à tenir compte des inventions qu'on trouve chez les Νεώτεροι ⁽⁴⁾.

Il y a peu d'exemples où apparaisse plus clairement l'idée maîtresse d'Aristarque, de n'expliquer Homère que par Homère lui-même.

Cette légende des *Chants Cypriens* reparaît à propos de la prière à Héphaestos, où Thétis se plaint du sort que lui a fait Zeus :

⁽¹⁾ AD en A 5. Même histoire, abrégée, et sans référence ni citation dans Schol. MTAB EUR. *Or.* 1641.

⁽²⁾ AD en A 5-6.

⁽³⁾ προσῶσα, correction de Friedländer, au lieu de παρούσα.

⁽⁴⁾ (Ar.) A en A 5-6.

ἐκ μὲν μ' ἀλλάων ἀλιάων ἀνδρὶ δάμασσαν (Σ 432).

Le scoliaste T remarque :

Cela signifie, ou bien qu'on rapporte la cause générale des événements à Zeus, le souverain maître, ou bien, c'est d'après la *νέα ἱστορία* qui veut que Zeus fut en personne, pour elle en personne, la cause du mariage (1).

Ici encore, on reconnaît l'opposition des deux écoles, l'une qui cherche une explication dans un poème du Cycle — la *νέα ἱστορία* (2) est celle des *Chants Cypriens* — l'autre qui repousse une explication prise en dehors d'Homère même.

Sur le mariage de Thétis voulu par Zeus, nous avons encore le témoignage d'un texte conservé par un rouleau d'Herculanum :

L'auteur des *Chants Cypriens* rapporte que, pour plaire à Héra, <Thétis> se déroba à l'union avec Zeus, et que celui-ci, irrité, jura qu'elle épouserait un mortel (3) <fr. 2 A>.

Ce fragment des *Chants Cypriens* ne fait pas double emploi avec celui que rapportent les scolies homériques. Car Zeus peut avoir poursuivi Thétis longtemps avant la plainte de la Terre, et n'avoir exécuté sa menace que longtemps après. Du reste, à supposer même qu'il y ait eu une véritable contradiction, elle ne prouverait pas plus que la « contradiction » qu'il y a entre deux passages de l'*Iliade* sur le même mariage de Thétis (4).

Quoi qu'il en soit de ce problème, pour nous accessoire, un texte d'Apollodore nous donne la preuve que ce n'était pas spécialement contre les *Chants Cypriens* qu'Aristarque avait à diriger sa critique. Apollodore, en effet, rapporte trois versions du mariage de Thétis :

a) Zeus et Poseidon renoncent à s'unir à Thétis, parce que Thémis leur prédit que le fils à naître de Thétis serait plus puissant que son père.

b) ἔμοι raconte que, tandis que Zeus poursuivait Thétis, Prométhée prétendit que le fils qui en naîtrait deviendrait roi du Ciel.

c) τινὲς disent que Thétis, élevé par Héra, ne voulut pas s'unir à Zeus, et que celui-ci, dans sa colère, décida qu'elle épouserait un mortel (5).

(1) T en Σ 432.

(2) Peut-être faut-il corriger en νεωτέρω. Cf. *infra*, p. 316^a.

(3) REITZENSTEIN, *Hermes*, XXXV, 73 sq.

(4) Σ 432 et Ω 60.

(5) APOLLOD., III, 13, 5.

On reconnaît dans le troisième paragraphe d'Apollodore la version propre aux *Chants Cypriens*. Les deux autres versions sont également très anciennes, puisqu'elles se trouvaient déjà contaminées, au début du V^e siècle, dans Mélanippidès. En effet, Homère ayant montré la rivalité de Zeus, qui voulait, momentanément, la défaite des Grecs pour glorifier Thétis et Achille, et de Poseidon, qui s'affligeait de cette défaite des Grecs, le scoliaste TV nous apprend ce que Mélanippidès en tira :

C'est ici que Mélanippidès <fr. 9 Bgk⁴> a pris l'idée de montrer Thétis, enceinte de Zeus, donnée à Pélée, à cause de ce qu'avait dit Prométhée ou Thémis (1).

Nous avons là un fragment dont l'origine aristarchéenne n'est pas douteuse : il prouve qu'Aristarque avait, sur cette légende, entrepris une enquête qui englobait non seulement les *Chants Cypriens*, mais encore d'autres poèmes aujourd'hui disparus.

Ce serait une tâche difficile que de reconstituer, avec tous les textes qui précèdent, ce que rapportaient les *Chants Cypriens* sur la cause lointaine et la cause prochaine du mariage de Thétis. La difficulté d'une telle reconstitution vient, je crois, du fait que les *Chants Cypriens* ne groupaient pas tous ces événements en un seul endroit, d'une manière cohérente : ils les éparpillaient, selon les besoins du récit, sans prendre garde à ce qu'une critique trop rigoureuse et trop peu esthétique appellerait des « contradictions ». En tout cas, des fragments étudiés jusqu'ici, on ne peut pas conclure à l'existence, dans les *Chants Cypriens*, d'une espèce de « Prologue dans le Ciel », qui aurait raconté tout cela en guise de préface.

Antécédents de Pélée. — Dans l'*Iliade*, Achille confie le commandement de ses troupes à cinq chefs :

Le premier groupe était commandé par Ménesthios à la cuirasse étincelante, fils du Sperchios, le fleuve issu de Zeus, que la belle Polydora, fille de Pélée, avait conçu à l'infatigable Sperchios, mortelle ayant partagé le lit d'un dieu ; mais, aux yeux des hommes, elle fut l'épouse de Boros, fils de Perières, qui, devant tous, en avait fait sa femme, et avait donné, pour l'avoir, une dot immense (II 173-178).

Comme bien on pense, pareil texte suscita des commentaires sans fin. Voici d'abord une note du scoliaste A :

(1) TV N 350.

De quelle femme Pélée eut-il Polydora ? Staphylos, dans le troisième livre des *Thessalica*, dit que c'est Eurydicé, fille d'Actor ; Phérécyde <fr. 17> prétend que c'est Antigoné, fille d'Eurytion ; d'autres disent que c'est Laodameia, fille d'Alcmaeon (1).

Cette note doit être un débris d'une note originellement aristarchéenne, comme il résulte de la comparaison avec une scolie T :

Le poète ignore que Pélée s'est marié deux fois. Les *Νεώτεροι* disent que, comme neveu d'Achille, Ménesthios commandait le premier groupe ; cela atteste aussi sa connaissance de la guerre ; c'est pour cela aussi que, épousant une sœur d'Achille, Boros dut donner une dot considérable... Polydora est fille d'Antigoné, fille d'Eurytion, d'après Phérécyde <fr. 17> ; de Laodameia, fille d'Alcmaeon, d'après Suidas ; d'Eurydicé, fille d'Actor, d'après Staphylos. Zénodote la nomme Cléodoré, alors que c'est Polydoré d'après Hésiode <fr. 83 Rz³> et les autres (2).

Nos scolies contiennent encore deux autres notes d'inspiration aristarchéenne :

Phérécyde <fr. 17> dit que Polydora est une sœur d'Achille : point de vue homériquement insoutenable. Il est plus vraisemblable qu'il y a homonymie, comme en d'autres cas. Sinon, Homère aurait ajouté quelque chose pour spécifier la parenté avec Achille (3).

Le poète ignore l'union de Pélée avec une autre femme que Thétis. Les *Νεώτεροι* disent que Ménesthios est le neveu d'Achille. C'est pour cela qu'il commande le premier groupe, c'est pour cela qu'on lui rend témoignage de connaissances guerrières ; c'est pour cela aussi que, épousant une sœur d'Achille, Boros donna d'immenses présents de mariage (4).

On peut aisément reconstituer toute la discussion.

Chez les *Νεώτεροι* se trouvait une légende d'après laquelle Polydora était une sœur d'Achille. Partant de là, certains grammairiens, sans doute de l'école de Zénodote, résolvaient toutes les « difficultés » du texte homérique : et que Ménesthios ait eu le premier corps de troupes, et qu'il ait été un chef habile, et que Boros ait payé une dot considérable pour épouser Polydora. A ces grammairiens, Aristarque répliquait, d'abord, qu'Homère ne mentionne nulle part un second mariage de Pélée ; ensuite que, selon son habitude, Homère

(1) A en Π 175.
(2) A en Π 175.

(3) T en Π 175.
(4) BLV en Π 175.

aurait spécifié la parenté entre Polydora et Achille, et que, par conséquent, il y a, ici comme ailleurs, un cas d'homonymie : rien n'empêche qu'il y ait eu un autre Pélée que le père d'Achille.

Essayons de reconstituer la légende des *Νεώτεροι*. Si Polydora était une sœur d'Achille, elle devait être de beaucoup son aînée, pour que, au moment du départ pour Troie, Ménesthios fût en âge de porter les armes. Il s'agit donc d'un mariage de Pélée antérieur à son mariage avec Thétis. Comme on l'a vu par la scolie T, il était question de la fille de Pélée dans les *Catalogues* hésiodiques (fr. 83 Rz³) : seulement, c'est tout ce que nous en savons, et nous ignorons le point essentiel, le nom de la première femme de Pélée. Si la légende appartient au Cycle, c'est à Phérécyde qu'il faut, de préférence, nous adresser, et Phérécyde dit qu'il s'agit d'Antigoné, fille d'Eurytion.

Rappelons-nous, d'autre part, qu'Aristarque considérait comme non-homérique la légende, racontée par les *Νεώτεροι*, d'un exil de Pélée (1).

Cela étant, résumons, d'après Apollodore, une partie de la légende de Pélée :

(a) Après le meurtre de Phocos, Pélée s'enfuit à la cour d'Eurytion, fils d'Actor, roi de Phthie. Eurytion le purifie et lui donne en mariage sa fille Antigoné. Il en naît Polydora, qui épouse Boros, fils de Périérés.

(b) A la chasse du sanglier de Calydon, Pélée tue accidentellement son beau-père. Il s'enfuit de Phthie à Iolcos auprès d'Acostos, qui le purifie de son meurtre.

(c) La femme d'Acostos accuse faussement Pélée de nourrir des pensées coupables contre elle. Faux message, qui a pour conséquence le suicide d'Antigoné.

(d) Au cours d'une chasse, Acostos essaie de se venger de Pélée. Celui-ci est sauvé par Chiron.

(e) Après son mariage avec Polydora, Pélée épouse Thétis (2).

On remarquera que, d'après cela, Pélée est deux fois fugitif : il s'enfuit d'abord chez Eurytion (a), ensuite chez Acostos (b). Auquel de ces deux événements pouvait songer Aristarque, quand il reprochait aux *Νεώτεροι* d'avoir montré Pélée fugitif ? Car il est probable que, dans un seul et même poème, un seul exil était mentionné. L'aventure de Pélée avec la femme d'Acostos appartenant en propre

(1) *Supra*, p. 236.

(2) APOLLOD., III, 13, 1-4.

aux *Catalogues* hésiodiques ⁽¹⁾, nous pouvons détacher, en bloc, du récit d'Apollodore, les paragraphes (b), (c) et (d), qui disparaissent sans laisser de trou entre (a) et (e). Ces paragraphes (a) et (e) ne sont pas autre chose que le récit même de Phérécyde ⁽²⁾.

L'épisode auquel il est fait allusion se place donc immédiatement après le meurtre de Phôcos : or ce meurtre était, comme on l'a vu ⁽³⁾, raconté dans l'*Alcméonide*. Le poème cyclique rapportait sans doute aussi la fuite de Pélée auprès d'Eurytion, et sa conséquence, le mariage de Pélée avec Antigoné. L'*Alcméonide* est postérieure aux *Chants Cypriens*, et sert de trait d'union entre la Geste thébaine et la Geste troyenne : dans ces conditions, l'*Alcméonide* a pu faire allusion à une légende déjà connue par les *Chants Cypriens*, et c'est sans doute en ce dernier poème que Ménesthios était nettement présenté comme un neveu d'Achille.

Les métamorphoses de Thétis. — Dans sa prière à Héphaestos, Thétis, après s'être plainte que Zeus l'ait soumise à la couche d'un mortel, continue en ces termes :

J'ai supporté la couche d'un mortel absolument contre mon gré, et lui, accablé par l'odieuse vieillesse, languit en son palais (Σ 433-335).

Le scoliaste A commente ces vers avec justesse :

Cela ne signifie point qu'elle se métamorphosa, mais que, prévoyant ce qu'un tel mariage pouvait avoir de malheureux, elle se refusait à l'union avec Pélée ⁽⁴⁾.

Le scoliaste TV et Eustathe démontrent l'origine aristarchéenne de ce commentaire :

C'est ici que les Νεώτεροι ont pris l'idée des métamorphoses de Thétis ⁽⁵⁾.

La légende des métamorphoses de Thétis n'est pas attestée, littérairement, avant Pindare. Mais elle est beaucoup plus ancienne, puisqu'elle figurait déjà sur le coffret de Cypsélos (début du VI^e siècle), et qu'elle constitue un des sujets préférés des peintres de

⁽¹⁾ Fr. 78-79 Rz³.

⁽²⁾ Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 71-74.

⁽³⁾ *Supra*, p. 234 sqq.

⁽⁴⁾ A en Σ 434.

⁽⁵⁾ TV en Σ 434 ; EUST. 1152. 9 (variante νεώτεροι τῶν ποιητῶν).

vases à partir du VI^e siècle ⁽¹⁾. Il en résulte que, dès la fin du VII^e siècle au moins, elle devait se trouver dans des poèmes épiques. Que les *Chants Cypriens* aient été de ceux-là, cela me paraît d'autant moins douteux que Pindare lui-même a, par ailleurs, connu et utilisé les *Chants Cypriens*.

Le mariage de Thétis. — Après avoir rapporté la détermination que prit Zeus de susciter la guerre de Troie, Proclo raconte que les dieux assistèrent au banquet de noces de Pélée :

εὐχουμένων τῶν θεῶν ἐν τοῖς Πηλέως γάμοις... (*Chrest.* 102. 14).

Le renseignement de Proclo est complété par les scolies homériques au passage où Patrocle revêt les armes d'Achille :

La seule arme qu'il ne prit point, ce fut la lance de l'irréprochable Éacide, cette javeline lourde, grande et solide qu'aucun autre Achéen n'arrivait à manier — Achille seul en était capable — c'était un frêne du Pélion, et Chiron l'avait offerte à Pélée, l'ayant coupée du sommet du Pélion (II 140-144).

Voici la note d'un scoliaste :

A l'occasion des noces de Thétis et de Pélée, les dieux se réunirent au banquet sur le Pélion et apportèrent des cadeaux à Pélée. D'une branche de frêne bien poussée, Chiron façonna une lance. On dit qu'Athéna la rabota et qu'Héphaestos la paracheva. C'est avec cette lance que Pélée brilla dans les combats, et Achille après lui. Cette histoire se trouve chez l'auteur des *Chants Cypriens* (fr. 3 A) ⁽²⁾.

Nous aurons l'occasion de revenir plus loin ⁽³⁾ sur la légende de cette lance fameuse ; nous verrons alors combien peu la présente scolie a respecté l'enseignement d'Aristarque, auquel elle remonte en dernière analyse : elle se présente sous une forme telle, qu'elle est maintenant le contre-pied d'une note aristarchéenne, puisqu'elle éclaire le passage homérique par un renvoi aux *Chants Cypriens*. Cette note paraît en outre incomplète en ce qui regarde le contenu même du poème cyclique, à en juger par le témoignage correspondant d'Apollodore :

⁽¹⁾ Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 65, n. 5.

⁽²⁾ ADGen. en II 140.

⁽³⁾ *Infra*, p. 338 sqq.

Il l'épousa sur le Pélion, et là, les dieux, au milieu de la fête, célébrèrent le mariage par des chants. Et Chiron donna à Pélée une lance de frêne, et Poseidon lui donna les chevaux Balios et Xanthos qui étaient immortels ⁽¹⁾.

Les *Chants Cypriens* parlaient sans doute aussi de ces cadeaux de Poseidon, et il y a peut-être ici un rapport entre les *Chants Cypriens* et la *Titanomachie*, car les chevaux Xanthos et Balios étaient autrefois des Titans, qui avaient combattu aux côtés de Zeus et de Poseidon ⁽²⁾.

Le divorce de Thétis. — Aristarque avait entrepris de démontrer, par le texte homérique même, qu'Homère ignore la légende du divorce de Thétis. Examinons les différents passages sur lesquels il fondait son affirmation.

Achille implore sa mère, après la mort de Patrocle :

Maintenant quelle immense douleur t'est réservée! Il te faudra pleurer ton fils que tu ne recevras plus à son retour à la maison (Σ 88-90).

Note d'Aristonico :

Remarquer une fois de plus ⁽³⁾ que Thétis habite avec Pélée ⁽⁴⁾.

Achille se lamente :

Ils ne me recevront pas à mon retour en leur palais, le vieux dompteur de chevaux Pélée, ni ma mère Thétis (Σ 330-332).

Note d'Aristonico :

Remarquer que Thétis habite avec Pélée ⁽⁵⁾.

Voici un passage homérique plus démonstratif :

Car un homme fut frappé, qui n'était pas le moins courageux d'entre les Myrmidons, le fils d'Agacèle au grand cœur, le divin Épigeus, qui, dans la populeuse Boudion, régnait autrefois : mais, après, lorsqu'il eut tué un beau-frère vaillant, il vint en suppliant auprès de Pélée et de Thétis

⁽¹⁾ APOLLOD., III, 13, 5.

⁽²⁾ DIOD., *ap.* EUST. T 400 : 1190. 55.

⁽³⁾ Je corrige la scolie qui porte ὅτι πάλιν συνοικεῖ.

⁽⁴⁾ (Ar.) A* en Σ 90.

⁽⁵⁾ (Ar.) AT* en Σ 332.

au pied blanc. Et ils l'envoyèrent avec l'impétueux Achille combattre dans Iliion riche en cavales, faire la guerre aux Troyens (II 570-576).

Le scoliaste LT en conclut :

Il faut noter que Thétis était encore avec Pélée au moment de l'expédition contre Troie ⁽¹⁾.

Thétis se plaint amèrement de son sort :

Quand j'eus mis au monde ce fils irréprochable et fort, le plus brave des héros — et lui grandissait, pareil à une plante — l'ayant donc élevé moi-même comme une plante sur un coteau fertile, je l'envoyai dans ses vaisseaux recourbés vers Iliion, pour combattre les Troyens. Et je ne le reverrai plus, rentrant à la maison, dans la demeure de Pélée (Σ 55-60).

Parmi d'autres notes, sur lesquelles je reviendrai, je cite la scolie T :

Thétis n'était point séparée de Pélée ⁽²⁾.

Homère décrit ainsi la scène du départ d'Achille :

(Mais Achille rentra dans sa tente. Il souleva le couvercle du coffre beau et bien travaillé) que Thétis fit transporter sur son vaisseau, après l'avoir bien rempli de tuniques, de manteaux que le vent ne perce pas, de tapis épais... (II 220-224).

Le scoliaste BLT en tire la conclusion :

Par conséquent, Thétis ne s'est pas séparée de Pélée après la naissance d'Achille : elle est restée avec lui jusqu'à la vieillesse. C'est une chose évidente aussi d'après le passage A 396 (*cité*) ⁽³⁾.

On voit le travail d'approche par lequel Aristarque entend démontrer que le divorce de Thétis n'est point une légende homérique. Une telle enquête suppose qu'il y a eu d'autres épopées dans lesquelles cette légende était racontée, et que des commentateurs homériques ont fait état de ces épopées pour expliquer Homère. C'est ce qui résulte d'une série d'autres commentaires sur les passages qu'on vient de voir.

Thétis n'a donc pas quitté la maison de Pélée, comme le rapportent les *Νεώτεροι*, mais elle habite avec lui ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ L en II 574 = T en II 576.

⁽²⁾ BLT en II 222.

⁽³⁾ T en Σ 57.

⁽⁴⁾ (Ar.) A en II 574.

Thétis n'abandonna donc point Achille le douzième jour après sa naissance, comme le rapportent les νεώτεροι ποιηταί, mais elle continua d'habiter avec Pélée. C'est donc elle qui envoie son fils à la guerre. Ailleurs, elle dit : *Et je ne le reverrai plus, rentrant à la maison, dans la demeure de Pélée* (Σ 59) — tout comme si elle était restée à la maison (1).

Contrairement aux νεώτεροι ποιηταί, Homère ne dit pas que Thétis se sépara de Pélée lors de la naissance d'Achille. D'après Homère, elle est encore avec Pélée, même après la guerre de Troie (2).

Thétis ne quitta donc point la maison de Pélée. Le poète diffère des Νεώτεροι d'après lesquels elle abandonna Achille âgé de douze jours, et d'après lesquels Pélée donna Achille à Chiron pour qu'il l'élevât (3).

Les νεώτεροι d'entre les poètes disent qu'Achille fut abandonné par Thétis, alors qu'il avait douze jours, puis qu'il fut confié par Pélée à Chiron pour que celui-ci assurât son éducation (4).

Tout ce qui précède fait prévoir la position que devait prendre Aristarque en expliquant un paragraphe contenu dans l'invocation d'Achille à sa mère, au début de l'*Iliade* :

Mais toi, si tu le peux, viens au secours de ton bon fils ; va dans l'Olympe, supplie Zeus, si jamais à son cœur tu as gagné des titres, soit en parole, soit en acte. Car je t'ai souvent entendue, dans le palais de mon père, te glorifier et dire que, seule, parmi les Immortels, tu avais sauvé d'une odieuse défaite le fils de Cronos... (A 393-398).

L'argumentation d'Aristarque portait sur le vers 396 :

πολλάκι γάρ σεο πατρός ἐνὶ μεγάροισιν ἄκουσα,

comme le rapporte une note d'Hérodien :

Aristarque considère le pronom σεο comme enclitique, disant que le sens est celui-ci : « Souvent, en effet, je t'ai entendue, dans la maison de mon père ». En effet, dit-il, si nous lisons σεο accentué, cela signifierait qu'Achille l'a entendue dans le palais de Nérée. Voilà ce que disent Aristarque et ses disciples. Ptolémaeos considère également le pronom comme enclitique, mais non pour la même raison qu'Aristarque. (*Suit la démonstration que σεο n'est pas un possessif, et que l'amphibologie est impossible*) (5).

(1) (Ar.) A en II 222.

(2) (Ar.) A en Σ 57.

(3) (Herod.) A en A 396.

(4) (Ar.) A en Σ 60.

(5) EUST. Σ 64 : 1130. 31.

Hérodien lui-même, d'après un autre scoliaste, considérerait qu'on peut lire σεο avec accent, pour signifier : « c'est toi » (et non une autre) « que j'ai souvent entendue dire... » (1). C'est encore la pensée d'Aristarque qu'exprime le scoliaste A, quand il dit, après avoir rapporté l'athétèse des vers A 396-406 par Zénodote :

Il faut une ponctuation courte après le pronom σεο, car la suite de la pensée est : *je t'ai souvent entendue* (2).

Cette discussion (3) peut nous sembler bien subtile. Elle ne l'était point pour des grammairiens grecs, ni surtout pour Aristarque. Il avait à défendre ici un des principes de son exégèse, car si l'on comprend mal σεο, on peut dire qu'Homère fait allusion à une légende racontée par les Νεώτεροι. Et, au terme de sa recherche, Aristarque pouvait se croire autorisé à conclure :

καθ' Ὅμηρον οὐ νεογνὸν κατέλιπεν Ἀχιλλεὺς ἡ Θέτις (4).

En résumé (5), la légende rapportée par les Νεώτεροι était celle-ci :

Thétis, pour une certaine raison, quitte la maison de Pélée douze jours après la naissance d'Achille. Puis Pélée confie l'éducation de son fils à Chiron.

Tout porte à croire que la légende du divorce de Thétis se trouvait dans les *Chants Cypriens*, au même titre que celle des métamorphoses ; mais nous avons à choisir parmi un certain nombre de variantes. Après avoir écarté la variante hellénistique, où Thétis plonge Achille dans le Styx (6), nous remarquerons que, dans tous les textes cités ici, les Νεώτεροι visés par Aristarque ne parlent que du seul Achille et représentent toujours Thétis et Pélée demeurant peu de temps ensemble. Cela nous permet d'écarter la version de l'*Aegimios*, où Thétis plonge dans l'eau les enfants de Pélée, pour éprouver leur immortalité, et où elle en détruit ainsi un grand nombre avant

(1) BLTV en A 396.

(2) A en A 396.

(3) On a vu plus haut, en étudiant la *Titanomachie* (p. 163-169), ce qu'il faut penser du contenu même des vers 396-406, et de l'attitude d'Aristarque à l'égard de Zénodote.

(4) BLTV en A 396.

(5) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 68, fait des réserves sur l'exactitude de tout ce raisonnement d'Aristarque.

(6) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 67.

d'éprouver Achille ⁽¹⁾. Nous pouvons écarter aussi la variante rapportée par Lycophron, où l'épreuve de l'eau est remplacée par l'épreuve du feu, et où les expériences de Thétis avaient déjà coûté la vie à six enfants, avant qu'Achille fût né ⁽²⁾. Reste enfin ⁽³⁾ la variante d'Apollonius de Rhodes :

Et Thétis brûlait toutes les chairs mortelles, au milieu de la nuit, à la flamme du feu ; mais, pendant le jour, elle enduisait d'ambrosie le tendre corps pour en éloigner la mort et l'odieuse vieillesse. Mais Pélée, quittant sa couche, vit son fils palpiter sous la flamme ; il jeta un cri d'horreur — imprudent qu'il fut ! Car elle, ayant pris Achille hors des flammes, jeta sur le sol l'enfant qui pleurait. Et, le corps pareil à un soufflé ou un songe, elle s'enfuit de la maison et, furieuse, plongea dans la mer. Elle ne revint jamais ⁽⁴⁾.

C'est la même variante qu'adopte Apollodore :

Lorsque Thétis eut un enfant de Pélée, elle désira le rendre immortel. A l'insu de Pélée, elle le mettait, la nuit, dans la flamme du feu, afin de détruire ce que l'enfant devait de mortel à son père ; mais, pendant le jour, elle l'enduisait d'ambrosie. Or, Pélée la surprit, et, ayant vu son fils palpitant sous la flamme, il se mit à crier. Thétis, mise dans l'impossibilité d'achever son dessein, abandonna son enfant, pour aller chez les Néréides ⁽⁵⁾.

On s'accorde à dire qu'Apollodore résume Apollonius ⁽⁶⁾, et je ne songe pas à contester la vraisemblance de l'hypothèse. Seulement, Apollonius lui-même peut avoir emprunté sa légende aux *Chants Cypriens*, et cela me paraît d'autant plus probable que le paragraphe d'Apollodore suit immédiatement le paragraphe sur les noces de Pélée, où l'allusion aux *Chants Cypriens* n'est pas douteuse ⁽⁷⁾. Si, comme je le crois, la légende du divorce figurait dans les *Chants Cypriens*, c'était sous la forme que nous lui trouvons dans Apollonius de Rhodes, forme qui, seule, correspond à celle que nos

⁽¹⁾ *Supra*, p. 182.

⁽²⁾ LYCOPHR., 178 sqq. ; ABD en II 37.

⁽³⁾ D'après Schol. A. RH. IV, 816, Sophocle, en ses *Ἀχιλλέως ἐρασταί*, racontait que Thétis quittait Pélée, parce qu'il l'avait outragée. Le texte est trop peu explicite pour que nous puissions affirmer que c'est une création originale du poète. Car Pélée peut avoir outragé Thétis, parce qu'il ne comprenait pas l'intention qu'avait Thétis, en soumettant ses enfants à l'une de ces étranges épreuves.

⁽⁴⁾ A. RH., IV, 869-879.

⁽⁵⁾ APOLLOD., III, 13, 6.

⁽⁶⁾ C. ROBERT, *Heldensage*, p. 67, n. 4 ; J. FRAZER, *Apollodorus*, II, p. 69, n. 4.

⁽⁷⁾ *Supra*, p. 254.

scolies imputent aux Νεώτεροι — et c'est au poème cyclique que doit remonter le détail, dont, à ma connaissance, ne parle aucune autre source, que Thétis quitta Pélée douze jours après la naissance d'Achille.

Chiron, éducateur d'Achille. — Aucun texte n'assure que l'éducation d'Achille par Chiron faisait partie des légendes illustrées par les *Chants Cypriens*. Pourtant la chose ne semble point douteuse, puisque, chez Homère déjà, Chiron joue un certain rôle dans l'éducation d'Achille. Entre l'*Illiade* et les *Chants Cypriens* qui faisaient allusion à cette éducation, il y avait sans doute des divergences dans les détails, et c'est là-dessus que devaient porter les critiques d'Aristarque, dont nos scolies ont gardé un grand nombre de fragments.

Thétis disait, en parlant de son fils :

Je l'ai élevé moi-même, pareil à une plante sur un coteau fertile (Σ 438).

Le scoliaste T remarque :

Ainsi donc, le poète dit qu'Achille a été élevé par sa mère ⁽¹⁾.

Le vieux Phoenix rappelle ses souvenirs sur l'enfance d'Achille :

C'est moi qui t'ai fait tel, Achille égal aux dieux... Avec un autre que moi, tu ne voulais point aller à un festin, ni prendre de nourriture en ton palais avant que, t'ayant mis sur mes genoux, je n'aie, pour te les offrir, coupé les morceau de viande, et que je ne t'aie versé à boire (I 485-489).

D'où les scolies :

Homère ignore l'éducation d'Achille par Chiron ⁽²⁾.

Achille n'a pas été élevé par Chiron, qui lui a seulement enseigné la médecine ⁽³⁾.

Un peu plus haut, dans le même discours, Phoenix dit que Pélée l'envoya à la guerre avec Achille, qui n'avait point encore l'expérience des combats, ni des assemblées publiques :

⁽¹⁾ T en Σ 438.

⁽²⁾ T en I 486.

⁽³⁾ (Ar.) A en I 489.

C'est pourquoi il m'a chargé de t'apprendre tout cela, à devenir habile dans les paroles, actif dans les actions (I 442-443),

ce qui nous vaut cette note de Porphyre :

Si Achille a été élevé par Phoenix, qu'a-t-il donc appris de Chiron, sinon justice et médecine ? (1)

et cette note d'Eustathe :

Les Παλαιοί font remarquer ici aussi qu'Homère ignore l'éducation d'Achille par Chiron, sauf peut-être ceci, qu'il lui a appris la médecine (2).

Eurypyle, blessé, s'adresse à Patrocle :

Verse sur ma blessure les baumes adoucissants et salutaires dont on dit qu'Achille t'a donné le secret, que lui apprit Chiron, le plus juste des Centaures (Λ 830-382).

Aristonicos en conclut :

Homère dit en ce passage que la médecine fut enseignée à Achille par Chiron. Il ne rapporte rien de l'éducation (τροφή) qu'Achille aurait reçue auprès de lui. Au contraire, il témoigne par les faits mêmes que ce fut Phoenix l'éducateur (3).

Le but poursuivi par Aristarque apparaît dans d'autres scolies homériques :

D'après Homère, c'est Thétis qui a élevé Achille, et non point Chiron, comme le veulent les Νεώτεροι (4).

Le poète ignore l'Achille élevé par Chiron : c'est une légende des Νεώτεροι (5),

dans les scolies d'Apollonius de Rhodes :

Apollonius s'inspire des μεθ' "Ομητρον ποιηται, quand il dit qu'Achille a été élevé par Chiron (6),

et enfin dans les scolies de Pindare :

(1) (Porph.) T en I 443.

(2) (Ar.) A en Λ 832.

(3) BL en I 486.

(4) EUST. I 453 : 762. 53.

(5) (Ar.) A en Σ 438.

(6) Schol. A. RH. I, 558.

Chez Homère, en effet, l'éducation d'Achille par Chiron consiste dans l'enseignement de la médecine ; mais, chez les Νεώτεροι, Achille reçoit toute son éducation de Chiron (1).

Aristarque attaqua donc tous les Νεώτεροι qui avaient montré Achille recevant du Centaure une éducation complète ; et comme cette légende est sans doute antérieure à Pindare (2), nous pouvons supposer qu'elle se trouvait aussi dans les *Chants Cypriens*, apparemment sous la forme que rapporte Apollodore :

Pélée porta l'enfant à Chiron. Celui-ci le prit et l'éleva, le nourrissant d'entrailles de lions et de sangliers, et de moëlle d'ours (3).

Querelle des déesses. — Jugement de Pâris. — Nous quittons le domaine des hypothèses en revenant au résumé de Proclos.

Comme les dieux festoyaient aux noces de Pélée, survint Éris, qui suscita, entre Athéna, Héra et Aphrodite, une querelle sur la beauté. Par ordre de Zeus, Hermès conduit les déesses sur l'Ida, pour que Pâris-Alexandre les juge. Et Pâris, séduit par le mariage avec Hélène, accorde le prix à Aphrodite (*Chrest.* 102. 14).

Il semble qu'Aristarque ait eu beaucoup de peine à écarter d'Homère l'épisode célèbre raconté par les *Chants Cypriens*. Que la confusion ait pu être faite, cela ne s'explique que si, à une certaine époque, les épopées homériques et celles que nous appelons cycliques ont formé un bloc homogène, dont les différentes parties ne se distinguaient pas très nettement. Le grand mérite d'Aristarque, ce fut d'établir une barrière infranchissable entre Homère et tous les autres ; et les difficultés furent plus grandes que partout ailleurs, quand il entreprit de démontrer que le jugement de Pâris n'a rien d'homérique.

Héra disait, en s'adressant à Zeus :

Il est trois villes entre toutes, qui me sont chères : Argos et Sparte et Mycènes aux larges rues (Δ 51-52).

Les commentateurs de l'école de Zénodote devaient expliquer qu'Héra donnait la préférence aux Grecs parce qu'elle était irritée

(1) Schol. PIND. *Nem.*, III, 75.

(2) PIND., *Nem.*, III, 43 sqq.

(3) APOLLOD., III, 13, 6.

contre les Troyens qui, par la bouche de Pâris, l'avaient insultée en accordant à Aphrodite le prix de la beauté. Aristonicos note en effet :

C'est pour l'amour de ces trois villes qu'Héra était l'alliée des Grecs, et non point parce que Pâris ne lui avait pas accordé le prix de la beauté : c'est là une chose qu'ignore Homère ⁽¹⁾.

Le scoliaste TV n'est pas moins affirmatif :

Homère lui-même donne la cause de l'affection d'Héra pour les Grecs. Il ignore donc le jugement des déesses ⁽²⁾.

Dans un dialogue très courtois, Héra, à un certain moment, dit à Aphrodite : *Ma chère enfant...*, interpellation que le scoliaste T relève soigneusement :

Comment Héra, qui l'appelle *ma chère enfant*, aurait-elle eu envie de lui disputer le prix de la beauté ? Et comment Héra, qui avait une ceinture avec laquelle elle vainquait Zeus lui-même, ne l'aurait-elle pas revêtue ? Le jugement des déesses est donc une légende des Νεώτεροι ⁽³⁾.

Persuadé que la légende n'était pas homérique, Aristarque devait logiquement athétiser le seul passage de l'*Iliade* où il y soit nettement fait allusion :

Pendant qu'Achille en sa colère outrage le noble Hector [les bienheureux Immortels sont pris de compassion à le voir, et ils exhortaient Argeiphontès au regard perçant à le dérober en cachette. Ce projet plut à tous, mais non point à Héra, ni à Poseidon, non plus qu'à la Vierge aux yeux pâles : car ces dieux persistaient dans leur ancienne haine contre la sainte Ilion, contre Priam et son peuple, à cause de l'injure d'Alexandre-Pâris, qui avait méprisé ces déesses, lorsqu'elles étaient venues en sa cabane, et qui préféra celle qui lui apportait l'odieuse lubricité]. *Mais lorsque fut venue la douzième aurore...* (Ω 22-31).

Pour mieux comprendre l'argumentation d'Aristarque contre les vers Ω 23-30 ⁽⁴⁾, rappelons le texte des vers Ω 29-30 :

ὅς νείκεσσε θεάς. ὅτε οἱ μέσσαυλον ἔκοντο,
τήν δ' ἤγησ' ἢ οἱ πόρε μαχλοσύνην ἄλεγεινήν.

⁽¹⁾ (Ar.) A en Δ 52.

⁽²⁾ TV en Δ 52.

⁽³⁾ T en Ξ 194.

⁽⁴⁾ Je crois que le manuscrit T, qui athétise Ω 23-30, respecte mieux la pensée d'Aristarque que le manuscrit A, qui athétise Ω 25-30.

Voici les raisons alléguées par Aristarque :

1. Faire voler par Hermès le cadavre d'Hector est indigne des dieux.

2. Poseidon n'est pas nécessairement un allié des Achéens.

3. νείκεσεν appliqué à un juge est un mot impropre. Homère l'emploie pour les gens jugés, en Σ 498 et en μ 440. Ce sont des Νεώτεροι comme Antimaque (*passage cité*) <fr. 75 K> qui changent le sens du mot, par exemple en donnant à εὐνείκεια le sens de εὐδιάκριτα.

4. μέσσαυλος signifie une habitation à la campagne. Or, il est avéré que, dans Homère, Pâris est élevé à la ville, car en Γ 54, il le montre s'exerçant à la musique, ce qui n'est point l'indice d'un campagnard.

5. Le mot μαχλοσύνη appartient au vocabulaire des Νεώτεροι. Homère ne l'emploie même pas pour les servantes de Pénélope. Du reste, le mot ne s'applique pas aux hommes.

6. Au demeurant, il y a des preuves que le poète ignore le jugement de Pâris. En effet :

a) Zeus n'aurait pas pu prononcer les paroles qu'il prononce en Δ 31.

b) Priam attribue la cause de la guerre aux dieux, non au jugement : Γ 164.

c) Héléne, qui parle souvent du rapt, ne parle nulle part du jugement, mais rejette la faute sur Pâris.

d) Pourquoi les vaisseaux de Pâris sont-ils appelés ἀργεκάκους (E 63) au lieu que ce soit le jugement ?

e) Comment ne serait-il pas ridicule d'imaginer une discussion entre Athéna, dont Homère dit que le regard est terrible (A 200), et Aphrodite, dont il dit que les yeux étaient splendides (Γ 397) ? Autant vaudrait d'opposer Héraclès et Adonis !

f) Athéna ne pouvait pas ignorer que la beauté est le partage d'Aphrodite.

g) Comment supposer en dispute Héra, qui a le rang de mère, comme le poète le dit en Ξ 190 ? Du reste, Héra savait qu'Aphrodite possédait ce qui dompte tous les dieux et tous les hommes ⁽¹⁾.

De cette masse, Aristonicos n'a retenu que quelques arguments, et notamment ce qui se rapporte à μαχλοσύνη :

μαχλοσύνη désigne communément le dévergondage en parlant de la femme : or, ce n'est pas cela, mais Héléne, la plus belle des femmes d'alors, qu'Aphrodite a donné à Pâris. Le mot est hésiodique, car Hésiode <fr. 28 Rz³>, le premier, l'a employé en parlant des filles de Proetos ⁽²⁾.

⁽¹⁾ BMV en Ω 23 = T en Ω 31.

⁽²⁾ (Ar.) A en Ω 25.

Des débris de cet enseignement aristarchéen se retrouvent chez Didyme ⁽¹⁾, Eustathe ⁽²⁾ et Hésychius ⁽³⁾. Il semble que la présence du mot *μαχλοσύνη* avait déjà choqué Aristophane, le maître d'Aristarque, qui, suivant en cela certaines éditions « politiques », éditait ainsi la fin du vers :

... ἢ οἱ κεχαρισμένα δῶρ' ὀνόμηνε ⁽⁴⁾.

Aristarque ne pouvait admettre cette correction, car c'était admettre, du même coup, qu'Homère avait fait allusion au jugement de Pâris.

La toilette d'Aphrodite. — Athénée, au chapitre des couronnes, cite coup sur coup ⁽⁵⁾ deux fragments (4 A, 5 A) des *Chants Cypriens*, extraits du passage du premier chant, dans lequel Stasinus montrait Aphrodite à sa toilette avant de partir pour l'Ida, où le berger Pâris devait juger les déesses. J'ai montré plus haut ⁽⁶⁾ qu'Athénée doit la connaissance de ces deux fragments à quelque commentaire aristarchéen, où Aristarque établissait qu'Homère ignore l'usage des couronnes, et où il citait, entre autres exemples, les vers des *Chants Cypriens*, où cet usage apparaît, sans doute pour la première fois.

Lé départ de Pâris. — Proclus continue son résumé en ces termes :

Après cela, conseillé par Aphrodite, Pâris se fait construire des vaisseaux. Héléos lui fait des prédictions sur l'avenir. Aphrodite ordonne à Énée de mettre à la voile avec lui. Et Cassandre fait des prédictions sur l'avenir. Descendu à Lacédémone, Alexandre est reçu par les Tyndarides, et après cela à Sparte, chez Ménélas. Et, à l'occasion du banquet, Alexandre fait des présents à Hélène (*Chrest.* 102. 19).

Nos recueils du Cycle ne contiennent aucun fragment relatif à cette partie des *Chants Cypriens*. L'étude des notes aristarchéennes nous donnera deux allusions assez claires, l'une à la construction des vaisseaux, l'autre à Cassandre prophétesse.

⁽¹⁾ (Did.) A en Ω 30.

⁽²⁾ HESYCH., s. v. *μαχλοσύνη*.

⁽³⁾ ATH., XV, 682 D-F.

⁽⁴⁾ EUST. Ω 24 : 1337. 34.

⁽⁵⁾ (Did.) A en Ω 30.

⁽⁶⁾ *Supra*, p. 132 sqq.

1. **La construction des vaisseaux.** — Homère racontait ainsi la mort de Phéréclos :

Μηριόνης δὲ Φέρεκλον ἐνήρατο, τέκτονος υἱὸν
Ἄρμωνίδεω, ὃς χερσὶν ἐπίστατο δαίδαλα πάντα
τεύχειν· ἔξοχα γὰρ μιν ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη·
ὃς καὶ Ἀλεξάνδρῳ τεκτῆνατο νῆας εἴσας
ἀργεκάκους, αἱ πᾶσι κακὸν Τρώεσσι γέροντο
οἷ τ' αὐτῷ, ἐπεὶ οὐ τι θεῶν ἐκ θέσφατα ἤδη (E 59-64).

Nous avons conservé la plus grande partie du raisonnement d'Aristarque sur ces vers d'interprétation difficile.

Il commença par recourir à un passage à peu près analogue de l'*Odyssée* (χ 330-331), pour établir que *τέκτονος* au vers E 59 est un nom commun ⁽¹⁾.

Il démontrait ensuite — mais nous n'avons plus les éléments de cette argumentation — que, en E 60, Harmonidès est un nom propre ⁽²⁾, et que, par conséquent, Phéréclos est fils d'Harmonidès.

Pour résoudre la difficulté constituée par le relatif *ὃς* au vers E 62, Aristarque renvoyait à un autre passage de l'*Iliade* :

Μέγης, ἀτάλαντος Ἄρηϊ
Φυλείδης, ὃν τίχτε Διὶ φίλος ἱππότα Φυλεύς,
ὃς ποτε Δουλίχιόνδ' ἀπενάστατο, πατρὶ γολωθεῖς (B 627-629),

où *ὃς* se rapporte à Phyleus et non à Mégès, en vertu du principe : "Ὁμηρος γὰρ αἰεὶ πρὸς τὸ δεύτερον πρότερον ἀπαντᾷ" ⁽³⁾.

Il résulte de tout cela que, selon Aristarque, le relatif *ὃς* du vers E 62 reprend *Ἄρμωνίδεω* du vers E 60 ⁽⁴⁾. Nous arrivons ainsi à cette conclusion importante que, d'après Aristarque, Homère faisait du charpentier Harmonidès le constructeur des vaisseaux de Pâris. Je répète, une fois de plus, qu'il nous importe peu qu'Aristarque ait eu raison ou tort ; ce qui nous importe, c'est de savoir pourquoi Aristarque a fait toute cette recherche. Et nous le savons par une scolie AD qui commence ainsi :

Alexandros, fils de Priam, roi de Troie — qu'on surnomme également Pâris — fit fabriquer, sur le conseil d'Aphrodite, des vaisseaux

⁽¹⁾ (Ar.) A en E 60.

⁽²⁾ (Ar.) A en B 629.

⁽³⁾ BL en E 62.

⁽⁴⁾ (Ar.) A en E 60 ; BL en E 62.

par Harmonidès — ou, comme disent certains des Νεώτεροι, par Phéréclos le charpentier... (1).

Nous pouvons tirer de là, avec une probabilité voisine de la certitude, que, dans les *Chants Cypriens*, le charpentier Phéréclos construisait les vaisseaux de Pâris, et que l'*Epitome* d'Apollodore résume aussi les *Chants Cypriens*, quand il écrit :

Pâris se décida en faveur d'Aphrodite, et il fit voile vers Sparte avec des vaisseaux construits par Phéréclos (2).

2. *Cassandra prophétesse*. — Sur la fin de l'*Iliade*, Homère décrit Priam et Idéos ramenant du camp d'Achille le cadavre d'Hector :

Et l'Aurore au péplos doré s'épandait sur toute la terre. Et eux, gémissant et pleurant, poussaient vers la ville leurs coursiers, tandis que les mules emportaient le cadavre. Et nul d'entre les Troyens, et nulle d'entre leurs femmes à la belle ceinture, ne connut leur retour, avant Cassandra pareille à l'Aphrodite d'or. Montée sur les remparts, elle aperçut son père debout sur le siège, avec, auprès de lui, le héraut, crieur de la cité (Ω 695-701).

A cet admirable passage, Aristarque donna un commentaire, qui révèle la finesse de son goût. Pourquoi Cassandra était-elle, si tôt matin, au haut des remparts ?

τοῦτο ποιῆι διὰ τὴν συμπάθειαν : ... ἀγωνιᾷ δὲ περὶ ἀδελφοῦ καὶ πατρός (3).

Et pour imposer cette explication, si naturelle et si vraie, Aristarque dut encore lutter, puisque, dans sa note, et comme pour se justifier, il ajoute ceci :

Homère ne connaît pas la Cassandra prophétesse (4).

C'est donc qu'Aristarque attaquait les Νεώτεροι qui avaient fait de Cassandra une prophétesse, et le reproche — nous le savons par le résumé de Proclus — retombe en partie sur l'auteur des *Chants Cypriens*.

Naissance des Dioscures et d'Hélène. — Après le récit des fêtes célébrées à Sparte en l'honneur de Pâris, Proclus, continuant

(1) AD en Γ 443.
(2) BT en Ω 699.

(3) APOLLOD., *Ep.* III, 2.
(4) BT en Ω 699.

l'examen des *Chants Cypriens*, rapporte les circonstances dans lesquelles se fit le rapt, puis les incidents du voyage jusqu'à Troie, et enfin le mariage d'Hélène. Nos scolies ne nous donnant rien sur ces événements, nous n'avons pas à examiner ici cette partie très discutée des *Chants Cypriens*.

Il semble bien, d'après le récit de Proclus, que les *Chants Cypriens* contenaient en cet endroit une digression, un retour en arrière, sur l'histoire des Dioscures. Pour comprendre et juger les scolies homériques relatives à cette légende embrouillée, nous devons d'abord essayer de reconstituer le contenu exact des *Chants Cypriens*. J'ai étudié brièvement ce problème ailleurs (1), et je voudrais l'examiner ici en plus ample détail.

Dans son chapitre des poissons (2), Athénée rapporte que, dans les *Chants Cypriens*, Némésis, poursuivie par Zeus, se transformait en poisson pour échapper à la poursuite. Il cite alors douze vers du poème ; le neuvième démontre l'assertion d'Athénée, mais les autres vers parlent des diverses formes (non spécifiées), que prit Némésis pour se dérober à Zeus. Seuls, les trois premiers vers présentent de grosses difficultés d'interprétation :

Τοὺς δὲ μετὰ τριτάτην Ἑλένην τέκε θαῦμα βροταῖσι
τὴν ποτε καλλίκομος Νέμεσις φιλόττη μίγιστα
Ζηνὶ θεῶν βασιλῆϊ τέκε κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης <fr. 8 A>.

En supposant que soit exacte la correction τοὺς (v. 1) de Meineke, au lieu de τοῖς, que porte le manuscrit A, comment comprendre ces trois vers ?

Après eux, en troisième, il (*ou* elle) τέκε Hélène, sujet d'admiration pour les mortels, elle, qu'autrefois Némésis aux beaux cheveux, s'étant unie à Zeus, le roi des dieux, enfanta sous le coup d'une dure nécessité.

Il semble bien que τοὺς δὲ représente les Dioscures ; d'un autre côté, d'après les vers 2 et 3, Hélène, la troisième merveille, est fille de Némésis et de Zeus. Dès lors, quel est le sujet de τέκε ? Ce ne peut être Léda, qui n'est point la mère d'Hélène, non plus que Némésis, qui n'est point la mère des Dioscures. On peut songer

(1) *Eustathe et le Cycle épique*, p. 453-455.
(2) ATHEN., VIII, 334 BD.

également à un sujet Ζεύς — car τίκτω peut signifier aussi bien engendrer que *enfanter* : mais un autre fragment des *Chants Cypriens* (6 A) nous apprend que Castor est fils de Tyndare, et non de Zeus.

Devant tant de difficultés accumulées, certains (Welcker, Bethe, Allen) ont admis une lacune après le vers 1 ; d'autres ont conclu que τέχε du vers 1 est une faute, et ont corrigé, soit en ἔχε (Hecker), soit en τρέφε (Ahrens) — ce qui voudrait dire que Léda, après avoir eu les Dioscures, fut chargée d'élever Héléne, la fille de Zeus et de Némésis. A défaut d'une solution entièrement satisfaisante, remarquons qu'à l'époque d'Eustathe, le texte d'Athénée était déjà corrompu, puisque Eustathe en a tiré la conclusion, manifestement fautive, que, dans les *Chants Cypriens*, Castor, Pollux et Héléne naissaient tous trois de l'œuf de Némésis (1).

En effet, deux fragments nous permettent d'affirmer que les *Chants Cypriens* ne considéraient pas les Dioscures et Héléne comme étant sortis ensemble d'un seul œuf. Le premier de ces fragments est conservé par Philodème, qui écrit, dans un catalogue de femmes aimées par Zeus :

L'une d'elles était Némésis, à propos de laquelle l'auteur des *Chants Cypriens* (2) raconte qu'elle se métamorphosa en oie, que Zeus la poursuivit, s'unit à elle, et qu'elle enfanta un œuf dont naquit Héléne. Pareillement, pour l'amour de Léda, Zeus se métamorphosa en cygne (3).

La dernière phrase est de Philodème, et ne se rapporte pas aux *Chants Cypriens*, dans lesquels Héléne seule naissait de l'œuf de Némésis.

Le second fragment se trouve dans Clément d'Alexandrie qui cite, pour l'opposer à Homère, l'auteur des *Κυπριακά ποιήματα*, chez qui se trouvaient les deux vers :

Castor était mortel, et le destin de mort lui était dévolu, mais Pollux, semence d'Arès, était immortel (fr. 6 A) (4).

Ces deux vers supposent nécessairement que, dans les *Chants Cypriens*, les Dioscures ne naissaient pas en même temps qu'Héléne de l'œuf de Némésis : la mortalité de l'un, l'immortalité de l'autre ne

(1) EUSTATHE et le Cycle épique, p. 455.

(2) Manque dans ALLEN ; fr. 8, 1 BETHE (*Homer, Dichtung u. Sage*, II).

(3) PHILOD. περὶ εὐσ., ap. CRÖNERT, Arch. Papyrusforsch., I, 109.

(4) CLEM. AL., *Protr.* II, 30, 5, p. 26 P.

s'expliquent que si Castor est fils de Tyndare et de Léda, Pollux, fils de Zeus et de Léda, et nous devons supposer que, d'après les *Chants Cypriens*, Léda eut, la même nuit, commerce avec Zeus et avec Tyndare (1).

Dans les *Chants Cypriens*, la naissance des Dioscures était antérieure à celle d'Héléne, d'après le fragment d'Athénée — et c'est ce que confirment toute une série de vases attiques, où l'on voit, à côté de Tyndare et Léda, les Dioscures attendant qu'Héléne sorte de l'œuf déposé sur un autel (2).

Connaissant ainsi la légende des *Chants Cypriens*, nous pouvons écarter de notre enquête les passages des scolies de Lycophron et de Callimaque (3), qu'on donne à tort comme des allusions au poème cyclique ; mais nous devons attirer l'attention sur quelques textes, dont les auteurs ont connu, au moins indirectement, l'épisode de Némésis dans les *Chants Cypriens*.

C'est d'abord un scoliaste de Pindare :

Cependant, chez Hésiode (fr. 92 Rz³) Héléne n'est pas fille de Léda, ni de Némésis, mais d'une Océanide et de Zeus (4).

C'est ensuite Asclépiadès :

Asclépiadès (fr. 13) en ses *Tragodoumena* dit que Zeus, sous la forme d'un cygne, s'unit à Némésis (5).

C'est encore Ératosthène :

(Le Cygne.) Zeus s'étant rendu pareil à cet oiseau, s'envola jusqu'à Rhamnonte en Attique, et là, il posséda Némésis. Celle-ci enfanta un œuf, dont — la coquille brisée — sortit Héléne (6).

Et c'est enfin Apollodore :

Certains racontent qu'Héléne est fille de Zeus et de Némésis. Celle-ci, pour échapper aux embrassements de Zeus, se métamorphosa en oie : là-dessus, Zeus se métamorphosa en cygne et s'unit à elle. De cette union résulta un œuf, qui fut trouvé par un berger dans les bois sacrés,

(1) APOLLOD., III, 10, 7 donne une forme déjà évoluée de cette légende.

(2) KÉKULÉ, Berl. Akad. Sitz.-Ber., 1908, 691.

(3) Schol. LYC. 88 ; Schol. CALLIM. *Dian.* 232.

(4) Schol. PIND. *Nem.* X, 150.

(5) Schol. HES. *Theog.* 223.

(6) ERAT., *Catast.* 25.

et apporté à Lédà. Celle-ci le déposa dans un coffret et en prit soin ; et, les temps révolus, il en naquit Héléne, qu'elle éleva comme sa propre fille (1).

La légende de Némésis est trop caractéristique et trop peu attestée en sa pureté primitive, pour qu'on hésite à considérer ces quatre textes (2) comme des allusions aux *Chants Cypriens*.

Ces recherches préliminaires nous aideront à juger équitablement les scolies qui nous parlent de la naissance d'Héléne et des Dioscures.

Voici d'abord une note du scoliaste QTV de l'*Odyssee* :

Zeus, amoureux de Lédà, fille de Thestios, se métamorphosa en cygne, et, ayant pris son vol, il s'unit à elle. Les temps révolus, elle enfanta un œuf qu'elle mit dans un coffret. Il en naquit les Dioscures et Héléne, réellement enfants de Zeus, prétendument de Tyndare. Cette histoire est racontée par les Νεώτεροι (3).

Il n'est donc pas question des *Chants Cypriens* dans cette scolie. La légende de Lédà et du Cygne, déjà mentionnée par Euripide (4), n'est qu'un renouvellement, dû sans doute à Stésichore (5), de la légende, plus ancienne, de Némésis.

On peut en dire autant de la note d'Aristonico : :

Homère ne fait point de Castor et Pollux des enfants de Zeus : ce sont là des histoires de Νεώτεροι (6).

Il s'agit là, non des *Chants Cypriens*, mais d'Hésiode, comme nous l'apprend un scoliaste de Pindare :

Hésiode <91 Rz> les fait descendre tous deux de Zeus (7).

Et cependant, il est permis de supposer qu'Aristarque s'occupait spécialement des *Chants Cypriens*, témoin ces deux scolies :

Après son mariage avec Tyndare, Lédà mit au monde les Dioscures, Pollux, fils de Zeus, Castor, fils de Tyndare (8).

Des Dioscures, Pollux était, rapporte-on, de semence divine, tandis que Castor était né de Tyndare (9).

(1) APOLLOD., III, 10, 7 = TZETZES, *Lyc.* 88.

(2) Le fait qu'Érastosthène place la μίσις à Rhamnonte, n'est point en contradiction avec la naissance d'Héléne à Sparte.

(3) QTV en λ 298.

(4) EUR., *Hel.* 17 sqq.

(5) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 343.

(6) (Ar.) H en λ 300.

(7) Schol. PIND. *Nem.* X, 150.

(8) Q en λ 299.

(9) V en λ 300.

On reconnaît là, très exactement, ce qui se trouvait dans les *Chants Cypriens*, d'après Clément d'Alexandrie ; le fait que les scolastes rapportent, sans protestation, cette légende non-homérique, me paraît le résultat d'un remaniement de la note où Aristarque opposait Homère aux *Chants Cypriens*, et je le conjecture d'après la remarque d'Eustathe :

Selon les Νεώτεροι, des Dioscures, Pollux était, dit-on, de sang divin, tandis que Castor était mortel, car il était fils de Tyndare (1).

C'est à mes yeux, la preuve que, de nos scolies, ont disparu les observations d'Aristarque sur l'épisode des *Chants Cypriens*. Ce qui explique une telle disparition, c'est la popularité toujours croissante de la légende de Lédà au Cygne, qui, à partir du IV^e siècle avant J.-C., supplanta celle de Némésis (2).

Héléne et Thésée. — Pour démontrer la non-homéricité du rapt d'Héléne par Thésée, Aristarque se fondait sur le témoignage de trois passages homériques.

Ménélas invective contre les Troyens :

οἷ μιν κουριδίην ἀλοχον καὶ κτήματα πολλὰ
μὰψ οἷ' ἔχεσθ' ἀνάγοντες, ἐπεὶ φιλέεσθε παρ' αὐτῆ... (N 626-627).

Ce passage est ainsi commenté par les scolies et Eustathe :

Remarquer κουριδίην, parce que Ménélas l'a eue vierge : le poète ignore le rapt de Thésée (3).

Homère ne connaît pas la légende d'Iphigénie, fille d'Héléne et de Thésée (4).

A propos de κουριδίην ἀλοχον, les Παλαιοὶ disent que le poète n'a donc pas connu le rapt d'Héléne par Thésée, ni la légende qu'Iphigénie est fille de Thésée et d'Héléne, si Héléne est l'épouse légitime de Ménélas (5).

Les vers H 392-393 :

Malgré les instances des Troyens, Pâris dit qu'il ne rendra pas l'épouse légitime du glorieux Ménélas,

(1) EUST. λ 300 : 1686. 22.

(2) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 343.

(3) (Ar.) A en N 626.

(4) T* en N 626.

(5) EUST. N 626 : 951. 10.

prêtent à la même conclusion :

D'après Homère, Hélène n'a pas été mariée avant d'épouser Ménélas (1).

Iris vient annoncer à Hélène que Pâris et Ménélas vont s'affronter :

ὡς εἰποῦσα θεὰ γλυκὺν ἔμερον ἔμβαλε θυμῷ
ἀνδρός τε προτέρου καὶ ἄστεος ἧδὲ τοκῆων (Γ 139-140).

Le scoliaste T a conservé l'essentiel de la pensée d'Aristarque :

Le poète ignore donc le rapt de Thésée, car il dit προτέρου en parlant de deux (2).

Le scoliaste BL l'a volontairement défigurée ou mal comprise :

ἀγνοεῖ τὴν Θησέως ἀρπαγὴν ὁ ποιητὴς ἢ τὸ προτέρου ἐπὶ μόνου Μενελάου
τέθεικεν, ὡς εἶναι δεύτερον Ἀλέξανδρον· ἐπεὶ πρῶτον μὲν ὑπὸ Θησέως,
εἶτα Μενελάου, εἶτα Ἀλεξάνδρου, Διφιόβου καὶ Ἀχιλλέως ἐν ὀνείρω, ὧν
αὐτὸς οὐ μέμνηται (3).

Or, Homère montrait Hélène à Troie, quittant sa chambre,

non point seule, mais accompagnée de deux servantes, Aethra, fille de Pittheus, et Clyménè aux grands yeux (Γ 143-144).

Les scolies en ce passage ont tous les éléments du raisonnement d'Aristarque, mais non la conclusion :

S'il s'agit ici de la mère de Thésée, le vers doit être rejeté : car il est invraisemblable qu'Hélène ait comme servante une femme aussi âgée : il n'est pas possible qu'après tant d'années, la mère de Thésée ait encore été en vie. Mais s'il y a homonymie, comme il arrive souvent, le vers peut rester. Il y a en effet d'autres homonymes à l'époque iliaque : Adraste, Teuthras, Oenomaos (4).

Cette Aethra est différente de la mère de Thésée : car il est peu convenable qu'Aethra, considérée comme sa belle-mère, ait ainsi suivi Hélène à titre de servante (5).

S'il y a homonymie, le vers peut rester. Sinon, il faut ponctuer à Ἀθήρη et joindre au vers suivant. Il est cependant plus croyable qu'il y a homonymie. Car un femme de cet âge n'aurait pu être servante (6).

(1) (Ar.) A* en H 392.

(2) BL en Γ 140.

(3) A en Γ 144.

(4) T en Γ 140.

(5) (Ar.) A en Γ 144.

(6) (Porph.) en Γ 144, p. 55. 15 SCHR.

La lacune se comble, heureusement, par une autre note (1), où Aristonicos nous apprend, incidemment, qu'Aristarque condamnait le vers où paraît Aethra, la mère de Thésée.

Si Aristarque entreprenait toute cette recherche, c'est qu'apparemment, il avait encore des légendes de Νεώτεροι à combattre. L'une d'elles, celle qui fait d'Iphigénie une fille de Thésée et d'Hélène, ne nous intéresse pas ici, parce qu'elle est, selon toute apparence, une création de Stésichore (2). Mais la légende du rapt proprement dit nous intéresse directement.

Dans son commentaire du passage sur Aethra, mère de Thésée, le scoliaste A écrit :

Hellanicos <fr. 74> raconte que Pirithous et Thésée, l'un fils de Zeus, l'autre fils de Poseidon, décidèrent d'épouser des filles de Zeus. Ayant donc dérobé Hélène encore extrêmement jeune, ils la mirent en sûreté à Aphidna en Attique, aux soins d'Aethra, fille de Pittheus et mère de Thésée. Ayant ainsi fait, ils descendirent dans l'Hadès pour conquérir Perséphone. Les Dioscures, ne trouvant pas leur sœur, ravagèrent l'Attique, et ils ramenèrent Aethra en captivité (3).

Le récit d'*Hellanicos* (4) tient la place d'une note où des poètes étaient cités (5) : nous en avons la preuve dans une autre scolie, qui a perdu son caractère aristarchéen original, et qui porte sur les vers de la *Teichoscopie*, où Hélène, ne voyant pas ses frères, se demande ce qu'ils ont pu devenir. Le scoliaste ADGen. répond ainsi à la question :

Hélène ayant été dérobée par Alexandre et ignorant le malheur qui était arrivé dans la suite aux Dioscures, ses frères, suppose que c'est par honte d'elle qu'ils ne sont point venus à Troie. Car auparavant déjà, elle avait été dérobée par Thésée, ainsi que nous l'avons vu plus haut. C'est à cause de ce rapt-là que fut ravagée Aphidna, cité de l'Attique, et que Castor fut blessé à la cuisse droite par Aphidnos, le roi qui régnait alors. Les Dioscures ne trouvant pas Thésée ravagèrent Athènes (6). ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Πολεμωνίοις <fr. 10, FHG. III, 118> ἢ τοῖς Κυκλικοῖς <Cypria, fr. 10 A> καὶ ἀπὸ μέρους παρὰ Ἀλκμᾶνι τῷ λυρικῷ <fr. 13 Bgk⁴> (7).

(1) (Ar.) A en H 10.

(2) Cf. PAUS., II, 22, 7.

(3) A en Γ 144.

(4) A compléter par les textes donnés par Müller au fragment 74, et notamment TZETZ., *Lyc.* 513, où, d'après *Hellanicos*, Hélène avait sept ans au moment du rapt.

(5) *Supra*, p. 75 sqq.

(6) Les manuscrits les meilleurs ont Ἀθήνας; cf. ALLEN, *Class. Rev.*, 1913, 190.

(7) ADGen. en Γ 242.

Je ne reviens pas sur les conclusions qu'on peut tirer de la dernière phrase de cette scolie ⁽¹⁾, qui, rapprochée de la scolie précédente, prouve qu'Hellanicos, tout aussi bien qu'Alcman et Polémon, connaissait et utilisait le Cycle — en l'occurrence les *Chants Cypriens*. La manière habituelle des scoliastes homériques nous est devenue assez familière pour nous autoriser à supposer que la scolie sur les Cycliques est un débris remanié d'une note d'Aristarque.

Apollodore parle deux fois de la légende du rapt d'Hélène par Thésée :

Quand Hélène fut devenue une jolie jeune fille, Thésée l'enleva pour la conduire à Aphidna ⁽²⁾. Mais, Thésée se trouvant dans l'Hadès, Pollux et Castor marchèrent contre Aphidna, prirent la ville, reprirent Hélène et emmenèrent en captivité Aethra, la mère de Thésée ⁽³⁾.

Ayant fait avec Pirithous la convention qu'ils épouseraient tous deux des filles de Zeus, Thésée, aidé de Pirithous, enleva de Sparte, pour lui-même, Hélène qui avait alors douze ans ; puis, dans l'intention de gagner à Pirithous le mariage avec Perséphone, ils descendirent dans l'Hadès. Alors, les Dioscures, aidés des Lacédémoniens et des Arcadiens, s'emparèrent d'Athènes, enlevèrent Hélène, et, avec elle, Aethra, fille de Pittheus, en captivité. Mais Acamas et Démophon s'échappèrent ⁽⁴⁾.

Tous les textes qui précèdent remontent plus ou moins directement aux *Chants Cypriens*, et, grâce à eux, nous pouvons reconstituer exactement l'épisode cyclique :

Pirithous et Thésée avaient résolu d'épouser des filles de Zeus. C'est pourquoi Thésée, aidé de Pirithous, dérobe Hélène toute jeune encore. Il la ramène à Athènes. Puis, au moment de partir pour l'Hadès, il la confie avec sa mère, gardienne d'Hélène, à son ami Aphidnos, roi d'Aphidna. Les Dioscures réunissent une armée, font le siège de la ville ; Castor est blessé à la cuisse droite par Aphidnos ; la ville est prise et livrée au pillage. Les Dioscures reprennent leur sœur, ramènent Aethra en captivité. Ne trouvant pas Thésée, ils saccagent Athènes et rentrent à Lacédémone avec leur butin.

Le serment des prétendants. — Ulysse dit à Agamemnon :

Les Grecs ne rempliront pas la promesse qu'en venant ici d'Argos nourrice de cavales, ils l'ont faite, de ne pas partir avant d'avoir pris Iliion aux beaux murs (B 286-288).

⁽¹⁾ *Supra*, p. 74.

⁽²⁾ APOLLOD., III, 10, 7.

⁽³⁾ Ἀφιδνας SR¹ : Ἀθήνας R²A.

⁽⁴⁾ APOLLOD., Ep. I, 23.

Le scoliaste BLT remarque d'abord :

Homère ignore les serments faits aux Tyndarides ⁽¹⁾,

puis renvoie à Δ 267 pour preuve complémentaire. C'est l'indice qu'Aristarque avait étudié cette légende du serment prêté par les prétendants d'Hélène, et qu'il la jugeait non-homérique. Cela étant, voici un passage d'Homère, où Nestor gourmande les Achéens :

Vous raisonnez comme de tout petits enfants étrangers aux travaux de la guerre. Que deviendront nos traités et nos serments...? (B 337-339).

Il devait y avoir là une note d'Aristarque, avec ἀναφορά à B 286, disant que les ἔρκια de B 339 ne signifient pas les serments faits aux Tyndarides par les prétendants d'Hélène. Cette note a disparu, mais on trouve celle-ci, qui en tient lieu :

Les plus nobles jeunes gens de Grèce, attirés par sa beauté et sa haute naissance, vinrent en foule à Sparte pour demander sa main. Certains auteurs rapportent que Tyndare, son père, pour éviter que l'élu ne fût en butte à la haine des autres, leur fit faire le commun serment de secourir celui qui serait choisi pour Hélène, au cas où, à cause d'elle, il subirait dommage. Elle fut donc donnée à Ménélas. Et, comme elle fut dérobée peu après par Alexandre, les prétendants réunirent une armée à cause du serment qu'ils avaient fait. Cette histoire se trouve chez Stésichore <fr. *28 Bgk⁴> ⁽²⁾.

Les *Chants Cypriens* ont probablement contenu un brillant récit des fiançailles d'Hélène à la cour de Tyndare ; mais il ne semble point que le détail même du serment y figurait déjà ⁽³⁾. Il se trouvait dans les *Catalogues* hésiodiques ⁽⁴⁾, et, comme on vient de le voir, dans Stésichore. Le serment me paraît un remaniement que Stésichore ⁽⁵⁾ fit subir à la légende plus ancienne, pour mieux expliquer que tant de chefs différents eussent pris part à l'expédition contre Troie.

Rapt des Leucippides et mort des Dioscures. — Dans la *Teichoscopie*, Hélène, ne voyant pas ses frères, les Dioscures, parmi les guerriers grecs, croit que, par honte d'elle, ils ne sont point venus à Troie. Et Homère conclut :

⁽¹⁾ BLT en B 286.

⁽²⁾ ABDL en B 339.

⁽³⁾ Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1066-1069.

⁽⁴⁾ Fr. 94 Rz³ = fr. 68, p. 192 sqq. EVELYN-WHITE [plus complet] : *Berl. Klassikertexte*, V, 1, pap. 9739, 10560.

⁽⁵⁾ Repris notamment par EUR., *Iph. Aul.* 55 sqq.

Ainsi parlait Hélène. Mais déjà la terre au sein fécond les recouvrait tous deux, à Lacédémone, au pays de leurs pères... (Γ 243-244).

Homère disait donc nettement que les Dioscures étaient des mortels, fils de Tyndare et de Lédæ, et frères d'Hélène, et il n'y a ici aucune trace des légendes qui faisaient des Dioscures deux fils de Zeus (Hésiode), ou un fils de Zeus et un fils de Tyndare (*Chants Cypriens*). Toute influence aristarchéenne a disparu de la scolie AD :

Les Dioscures, dit le poète, n'étaient donc plus parmi les hommes, mais ils se continuaient sous la terre, tantôt vivants, tantôt morts, comme le poète lui-même le rapporte (*citation de λ 299*) (1).

Nous aurons à revenir sur ce passage de l'*Odyssee*, auquel renvoie le scoliaste ; mais constatons, dès maintenant, que cette légende de la demi-mort convenait, non point à l'*Illiade* ou à l'*Odyssee*, puisque Homère voit dans les Dioscures deux simples mortels, mais aux *Chants Cypriens*, où l'un était un homme, et l'autre, un dieu.

Au même endroit de la *Teichoscopie*, nous avons cette autre note :

Idas et Lyncée, fils d'Aphareus, qui célébraient leur mariage avec les filles de Leucippos, Phoebé et Hilaera, invitèrent les Dioscures, qui étaient leurs parents, car Tyndare était frère d'Aphareus. On rapporte que les Dioscures enlevèrent les Leucippides avant la consommation du mariage. Une lutte ardente s'engagea au cours de la noce. Et Castor fut tué. Zeus, irrité, foudroya Idas. Pour consoler Pollux, il lui donna le choix ou d'être immortel, ou de rester avec son frère, six mois vivant, et six mois mort. Pollux choisit d'être mortel, pour vivre avec Pollux. L'histoire est racontée par Pindare (2).

C'est, en effet, le récit qu'on trouve dans la dixième *Néméenne* de Pindare, et nous devons nous attarder quelque peu sur ce texte, à propos du vers 62 (114) :

ἀπὸ Ταῦγέτου πεδαιγάζων ἴδεν Διυκεὺς δρυὸς ἐν στελέχει ἤμενον,

où les scolies contiennent un long commentaire, qui ne me paraît pas avoir été bien compris par les savants qui ont eu à s'en occuper (3).

(1) AD en Γ 243.

(2) ADGen en Γ 243.

(3) A. PUECH, *Pindare*, III, p. 138 n. 2 ; C. ROBERT, *Heldensage*, p. 316 n. 6.

Au lieu de ἤμενον, les manuscrits BD, conservant une leçon plus ancienne qu'Aristarque, écrivent ἤμενος. Si l'on adopte la leçon ἤμενον, le texte de Pindare signifie :

Lyncée, caché dans le creux d'un chêne, au haut du Taygète, voit <les Dioscures dans la plaine>.

Avec ἤμενον, il signifie, tout au contraire :

Lyncée, du sommet du Taygète, voit <Castor> assis dans le creux d'un chêne.

Là-dessus, le scoliaste de Pindare écrit :

Aristarque trouve bon d'écrire ἤμενον (au lieu de ἤμενος), conformément à l'histoire racontée par les *Chants Cypriens* (fr. 11 A). L'auteur des *Chants Cypriens* dit en effet que Castor, caché dans le chêne, fut aperçu par Lyncée. Apollodore (III, 11, 2) suit également cette variante (1).

Aristarque intervenait donc dans le débat pour montrer que c'est Castor, et non Lyncée, qui se trouvait dans l'arbre. En écrivant ἤμενον, il n'a pas voulu dire que Castor *seul* était dans l'arbre, et Pollux ailleurs : on n'a qu'à lire le récit même de Pindare, où il est question de la mort de Castor, pour voir que, même en adoptant ἤμενον, on n'exclut pas la possibilité que Pollux se trouvait dans le chêne avec son frère.

Pour préciser le sens de la note aristarchéenne, Didyme ajouta :

Tous deux, Castor et Pollux, étant cachés dans le chêne, c'est Castor seul qui fut aperçu par Lyncée (2),

ce qui prouve, je crois, qu'il n'avait pas très bien saisi la nuance qu'Aristarque avait mise dans son interprétation.

Le scoliaste continue ainsi :

Ils (3) allèguent aussi l'auteur des *Chants Cypriens* (fr. 11 A) qui a écrit ceci : « Et aussitôt Lyncée, sûr de ses pieds rapides, grimpa sur le Taygète ; quand il fut arrivé tout en haut, il embrassa d'un regard le pays du Tantalide Pélops ; et aussitôt, de ses terribles yeux, l'illustre

(1) Schol. PIND. *Nem.* X, 114.

(2) Schol. PIND. *Nem.* X, 114.

(3) Aristarque et Didyme, qui viennent d'être cités.

héros les vit tous deux cachés dans le creux du chêne, Castor le dompteur de chevaux, et Pollux l'éminent guerrier. Puis, quand il fut auprès... » (1).

Le fragment cité par le scoliaste démontre que, d'après les *Chants Cypriens*, les deux frères étaient cachés dans l'arbre, et qu'Aristarque, s'inspirant des *Chants Cypriens*, n'a pas pu parler d'une variante où Castor aurait été seul dans le chêne.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'importante scolie pindarique ; il en résulte au moins ceci, à quoi je me bornerai, c'est que, fort de la connaissance des textes originaux, Aristarque raisonnait sur la possibilité d'un souvenir des *Chants Cypriens* chez Pindare : nous retrouverons plus loin (2) un autre exemple où Aristarque admettait l'utilisation, par Pindare, d'une épopée cyclique.

Jusqu'à présent, nous n'avons pourtant point la preuve que les *Chants Cypriens* parlaient des Leucippides. Il faut la chercher dans un texte de Pausanias :

Tout près se trouve un sanctuaire d'Hilaera et Phoebé. D'après l'auteur des *Chants Cypriens* (fr. 8 A), elles seraient filles d'Apollon (3).

Par conséquent, les *Chants Cypriens* faisaient de Leucippos le père supposé des Leucippides, Apollon étant leur père divin : l'épopée parlait donc des Leucippides, et cela ne pouvait guère avoir lieu qu'à propos de leur rapt par les Dioscures.

Nous pouvons maintenant reprendre le récit de Proclus, que nous avons laissé aux noces de Pâris et d'Hélène :

C'est alors que Castor et Pollux sont surpris à dérober les vaches d'Idas et Lyncée. Et Castor est tué par Idas, Lyncée et Idas sont tués par Pollux. Et Zeus accorde aux deux frères une immortalité alternée (*Chrest.* 103. 13).

Ce texte, complétant les précédents, fait voir que, dans les *Chants Cypriens*, la mort des Dioscures n'était pas la conséquence immédiate du rapt des Leucippides, et qu'entre ces deux faits, devait s'écouler un certain espace de temps.

Avec tous les éléments recueillis jusqu'ici, nous pourrions, comme dans le cas du rapt d'Hélène par Thésée, reconstituer l'épisode des

(1) Schol. PIND. *Nem.* X. 114.

(2) *Infra*, p. 325-341-342.

(3) PAUS. III, 16, 1.

Dioscures d'après les *Chants Cypriens* : mais il nous suffira, cette fois, de reproduire le passage même d'Apollodore auquel nous renvoyait le scoliaste de Pindare :

Les Dioscures, voulant épouser les filles de Leucippos, les dérobèrent de Messéné et les épousèrent. Et Pollux eut de Phoebé Mnésileus, et Castor, d'Hilaera Anogon. Et ayant chassé hors d'Arcadie un butin de vaches, en compagnie des fils d'Aphareus, Idas et Lyncée, ils confièrent à Idas le soin d'en faire le partage. Il coupa une vache en quatre et dit que la moitié du butin irait à celui qui aurait mangé sa part le premier, et que l'autre moitié irait à celui qui aurait mangé sa part le second. Avant qu'ils aient eu le temps de se rendre compte de ce qui arrivait, Idas avait mangé sa part d'abord, celle de son frère ensuite, et s'en allait avec lui, poussant le troupeau vers Messéné. Mais les Dioscures marchèrent contre Messéné, en ramenèrent leur butin, et d'autres choses encore. Après quoi, ils se mirent en embuscade contre Idas et Lyncée. Mais Lyncée, ayant vu Castor, le signala à Idas, qui le tua. Pollux se mit à leur poursuite, tua Lyncée d'un coup de lance. Tandis qu'il poursuivait Idas, il fut blessé par celui-ci d'un coup de pierre à la tête, et il perdit connaissance. Mais, Zeus, de sa foudre, anéantit Idas et conduisit Pollux au Ciel. Et comme Pollux refusait l'immortalité alors que son frère était mort, Zeus leur accorda à chacun d'être, au jour le jour, tantôt parmi les dieux, tantôt parmi les hommes (4).

Il nous est impossible de préciser le genre de lien qui, dans les *Chants Cypriens*, unissait les deux faits différents que constituent le rapt des Leucippides et le vol du bétail (2). La légende qui fait de la guerre entre Apharétides et Dioscures une conséquence immédiate du rapt des Leucippides, et dont nous avons trouvé une trace dans la scolie homérique citée au début de ce paragraphe (3), remonte au moins au VI^e siècle et paraît d'origine hésiodique (4).

Il reste à dire quelques mots sur la légende de la mort alternée des Dioscures. Comme Pollux n'a renoncé à son immortalité que pour revoir son frère, il faut comprendre que Castor et Pollux, ensemble, meurent un jour, vivent le lendemain, meurent le suivant, et ainsi de suite.

Nous avons vu que, selon Homère, les Dioscures sont les fils mortels de Lédæ. Aristarque devait donc nécessairement condamner ces vers de la *Nékyia* :

(1) APOLLOD., III, 11, 1 = TZETZ. *Lyc.* 511.

(2) Voir les tentatives de C. ROBERT, *Heldensage*, p. 316-317.

(3) *Supra*, p. 276.

(4) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 317-318.

Sous la terre féconde, ils continuent de vivre; même sous cette terre, Zeus les comble d'honneurs, car, leurs jours alternant (ἐτερήμεροι), ils vivent aujourd'hui, mais pour mourir demain; c'est à l'égal des Immortels qu'on les honore (λ 301-304).

Nos scolies n'ont gardé aucune allusion à cette condamnation d'Aristarque; mais il semble bien que nous ayons encore quelque chose de son enseignement dans ce passage de Lactance :

Castor et Pollux dum alienas sponsas rapiunt esse gemini desierunt. nam dolore injuriae concitatus Idas alterum gladio transverberavit; et eosdem *poetae* alternis vivere, alternis mori narrant, ut jam sint non deorum tantum, sed omnium mortalium miserrimi, quibus semel mori non licet. Hos tamen Homerus ambos simpliciter, non ut *poetae* solent, mortuos esse testatur (4).

En remplaçant *poetae* par Νεώτεροι, nous aurions une note qui ne déparerait pas un commentaire aristarchéen (2).

Proclus dit en parlant des Dioscures : καὶ Ζεὺς αὐτοῖς ἐτερήμερον νέμει τὴν ἀθανασίαν; dans le texte condamné de la *Nékylia* figure aussi ce mot ἐτερήμεροι. La mort alternée des Dioscures était tout à fait à sa place dans les *Chants Cypriens*, qui faisaient de Castor un homme et de Pollux un dieu : elle était inopportune dans l'*Odyssee*, puisque Homère fait des Dioscures deux mortels. Je suis ainsi porté à croire que les vers λ 301-304 sont l'œuvre d'un rhapsode qui s'est souvenu des *Chants Cypriens* en récitant l'*Odyssee*.

Bethe a cité, parmi les allusions aux *Chants Cypriens*, ce texte d'Hygin :

.... Alii autem cum oppugnarunt Spartam Lynceus et Idas, ibi perisse dixerunt. Pollucem ait *Homerus* concessisse fratri dimidiam vitam; itaque alternis diebus eorum quemque lucere (3).

L'intérêt de ce texte, c'est qu'il affirme que, d'après Homère, Pollux accorde à son frère la moitié de sa vie. Cela ne se trouve pas dans Homère : il faut donc admettre que, dans la source d'Hygin, Homère était cité comme l'auteur des *Chants Cypriens* (4). L'hypo-

(1) LACT. *div. inst.* I, 10, 5.

(2) Rapprochement signalé par E. BETHE, fr. 6, 3.

(3) HYG. *Poet. astr.* II, 22 (Gemini).

(4) E. BETHE, fr. 11, 4.

thèse n'a rien d'in vraisemblable, et elle montre, en tout cas, d'une manière indirecte, le mérite qu'eut Aristarque à tenter de séparer Homère des autres poètes cycliques.

Une dernière considération, sur le vocabulaire du fragment des *Chants Cypriens* conservé par le scoliaste de Pindare. On y trouve, aux vers 3-4, l'expression : νῆσον... Πέλοπος, pour désigner le Péloponèse. On a vu (1), par l'étude du vocabulaire des Νεώτεροι, qu'Aristarque avait constaté que Πελοπόννησος n'est pas homérique; on a vu aussi qu'Aristonico a conservé un exemple d'Hésiode. Il est à supposer qu'Aristarque citait également le présent exemple tiré des *Chants Cypriens*, d'autant plus que c'est par une citation d'Aristarque que le fragment du poème cyclique est parvenu jusqu'à nous.

Thésée et Ariane. — Reprenant son récit, interrompu par la mention des Dioscures, Proclus raconte comment Ménélas revint de Crète après le rapt d'Hélène, tint conseil avec son frère Agamemnon sur la guerre de Troie, et se rendit chez Nestor. Le vieux Néléide, dans une digression du poème (ἐν παρεκβάσει), lui conta une série d'histoires, dont deux nous sont déjà connues, celle d'Œdipe (2) et celle d'Antiope (3), et dont la quatrième est résumée en cinq mots par Proclus :

τὴ περὶ Θησέα καὶ Ἀριάδην (Chrest. 103, 23).

Pour déterminer ce que peuvent avoir contenu les *Chants Cypriens*, nous devons partir d'un passage de la *Nékylia*, où Ulysse parle des « dames du temps jadis », qu'il a vues aux Enfers :

Je vis Phèdre et Procris et la belle Ariane, la fille de Minos à l'esprit maléfisant. Thésée, qui l'emmena de la Crète aux coteaux d'Athènes la sacrée, n'en connut pas l'amour. Dionysos l'accusait. Artémis, dans Dia, dans l'île entre deux mers, la perça de ses flèches (λ 321-325).

Les scolies et Eustathe raisonnent sur ce passage, comme s'il était authentiquement homérique :

Sur les accusations de Dionysos : il l'accusait d'impiété parce qu'elle s'était unie à Thésée dans le bois sacré. Les Νεώτεροι, en désaccord

(1) *Supra*, p. 116 § 80^c.

(2) *Supra*, p. 211.

(3) *Supra*, p. 237.

avec Homère, disent qu'Ariane, abandonnée à Naxos (par Thésée), fut épousée par Dionysos (1).

Dionysos l'accusait d'impiété, parce qu'elle s'était unie à Thésée dans son *téménos*. Les *Νεώτεροι* disent qu'Ariane, abandonnée par Thésée, fut dérobée par Dionysos (2).

Les *Νεώτεροι*, de leur côté, disent que Dionysos, s'étant approché d'elle après le départ de Thésée, lui donna une couronne d'or, et que, s'étant uni à elle, il la consola; (les *Νεώτεροι* ajoutent) qu'Artémis la fit mourir parce qu'elle avait failli à sa virginité (3).

Dans ces textes, quelque chose remonte à Aristarque, c'est l'opposition entre les *Νεώτεροι* et Homère : il y a donc peu de chances pour que les *Chants Cypriens* aient contenu ce que contient le passage, interpolé ou non, de l'*Odyssee*. Dans l'*Odyssee*, la légende se trouve réduite à sa plus simple expression : Dionysos pourchasse l'impie Ariane; aucune allusion à un mariage Dionysos-Ariane, qu'il soit postérieur ou antérieur à la venue de Thésée en Crète. Chez les *Νεώτεροι* — et c'est ce que voulait noter Aristarque — Dionysos joue un rôle humiliant pour un dieu, puisqu'il recherche l'amour d'une femme méprisée par un mortel.

Cela étant, voici une scolie très complète sur le même sujet :

Thésée, fils d'Égée, ayant obtenu de se rendre en Crète avec les jeunes gens, s'était proposé de tuer le Minotaure. Quand il fut là, Ariane, fille de Minos, s'étant prise d'amour pour lui, lui donna une pelote de fil qu'elle avait reçue de Dédale, le constructeur du labyrinthe, et elle recommanda à Thésée, lorsqu'il entrerait, de fixer le bout du fil au linteau de la porte, et d'avancer en déroulant le fil jusqu'à l'ancre du monstre, et, s'il le trouvait en train de dormir, de lui arracher les poils de la tête, de les sacrifier à Poseidon, puis de revenir en roulant le fil.

Cela fait, Thésée se rembarqua, ramenant Ariane et les jeunes gens et jeunes filles qui avaient failli être livrés au Minotaure. Parti de nuit, il aborda à Dia, débarqua et s'endormit sur le rivage. Alors, Athéna lui apparut et lui ordonna de rentrer à Athènes en abandonnant Ariane. Il se leva aussitôt et obéit à l'ordre. Aphrodite apparut à Ariane explorée et l'exhorta à prendre courage : car elle deviendrait l'épouse de Dionysos et connaîtrait la gloire. Alors, Dionysos parut, s'unifia à elle, et lui donna une couronne d'or, que, dans la suite, les dieux, pour faire plaisir à Dionysos, mirent au rang des étoiles. Ariane fut tuée par Artémis pour avoir violé sa virginité (4).

(1) BQ en λ 325.

(2) EUST. λ 324 : 1688. 48.

(4) V en λ 321.

(3) V en λ 325.

On a reconnu là, dans ses grandes lignes, la légende des *Νεώτεροι* à laquelle devait s'attaquer Aristarque. Or, la scolie se termine par les mots :

ἡ ἱστορία παρὰ Φερέκυδει (fr. 106).

Phérécyde tient donc la place des *Νεώτεροι* disparus; et comme, en règle générale, les récits de Phérécyde s'inspirent des vieilles épopées, il se peut que celui qu'on vient de lire (1) remonte aux *Chants Cypriens*. Car, dans ce poème, Thésée jouait un rôle assez important, puisqu'il y dérobait Héléne, et Dionysos y était certainement cité, à propos de la légende de Télèphe (2).

La folie d'Ulysse. — Après cette digression, Proclus montre Ménélas et Nestor parcourant la Grèce en quête d'alliés :

Ils surprisent Ulysse feignant la folie parce qu'il ne voulait point aller en guerre : ils le confondirent, grâce aux conseils de Palamède, en dérobant Télémaque, fils d'Ulysse, comme pour le tuer (*Chrest.* 103. 25).

Il n'y a, dans les poèmes homériques, aucune mention de la folie simulée d'Ulysse; tout au plus, peut-on considérer comme une allusion indirecte les paroles de l'ombre d'Agamemnon à l'ombre d'Amphimédon d'Ithaque, au dernier chant de l'*Odyssee* :

Là-bas, en compagnie du divin Ménélas, j'étais allé chez toi, quand nous pressions Ulysse de nous suivre vers Troie sur ses vaisseaux à rames. Il nous fallut un mois de voyage outre mer, et quelle traversée ! pour décider enfin le preneur d'Ilion (ω 115-119).

On sait qu'Aristophane de Byzance et Aristarque arrêtaient au vers ψ 296 l'*Odyssee* homérique (3) : tout le reste, et par conséquent aussi le présent passage, n'avait, à leurs yeux, rien de commun avec Homère. Cependant, même en ce passage, nous avons des traces certaines de notes aristarchéennes : c'est donc que les adversaires d'Aristarque en faisaient état dans la discussion, et qu'Aristarque crut devoir leur répondre.

(1) L'abandon d'Ariane par Thésée amoureux d'une autre femme (PLUT. *Thes.* 20, ATH. XIII. 557 A) me paraît postérieur, et n'a rien à voir avec les *Νεώτεροι* étudiés ici. Ces deux fragments, attribués autrefois (Sittl) à l'*Aegimios*, sont aujourd'hui rangés parmi les fragments des *Catalogues* hésiodiques (105 Rz²).

(2) *Infra*, p. 294 n. 1.

(3) HQV en ψ 296.

Si Ulysse voulait se cacher, pour ne pas prendre part à la guerre, ce n'était point par lâcheté. C'était uniquement par intelligence, car il se rendait compte de la durée possible du conflit ⁽¹⁾.

Eustathe s'indigne :

Si même les μεταγενέστεροι ont accusé de lâcheté le héros, s'ils ont dit et redit la folie simulée, et s'ils ont ajouté encore l'histoire de l'attelage hybride qu'il attacha à sa charrue pour labourer ; s'ils racontent comment Palamède le confondit au moyen du bébé Télémaque ; s'ils racontent qu'Ulysse vint contre son gré à Troie : c'est leur affaire ! ⁽²⁾.

Il suffit de remplacer μεταγενέστεροι par son équivalent Νεώτεροι, pour retrouver la pensée d'Aristarque : cette folie d'Ulysse et sa lâcheté, cette ruse de Palamède, ce n'étaient que πλάσματα τῶν Νεωτέρων ⁽³⁾.

L'accusation portée contre les Νεώτεροι retombe en partie sur les Tragiques, et particulièrement sur Sophocle, qui avait traité la légende tout au long dans son Ὀδυσσεὺς μαινόμενος, dont le sujet peut se résumer ainsi :

Ulysse, sachant par un oracle que, s'il partait à la guerre, il n'en reviendrait que vingt ans plus tard, pauvre et seul, ne voulut point partir. Pour faire croire aux Atrides et à Palamède qu'il avait perdu la raison, il attela un cheval et un bœuf à la charrue ; et il commença à labourer, en jetant du sel dans le sillon. Palamède mit le petit Télémaque devant l'attelage. Ulysse s'arrêta, avoua son subterfuge et partit pour la guerre ⁽⁴⁾.

Il est probable que Sophocle a repris, en les remaniant, certaines données des *Chants Cypriens* ; mais la description même de la folie, le côté extérieur par lequel elle se manifeste, et la ruse par laquelle Palamède confond Ulysse, semblent avoir été autres dans l'épopée. Le mot ἐξαπάσαντες de Proclus me paraît indiquer qu'il y eut une scène violente entre Palamède et la personne qui tenait le petit Télémaque. C'est pourquoi il faut sans doute chercher la version des *Chants Cypriens* dans l'*Épître* d'Apollodore, qui, si souvent, complète le témoignage de la *Chrestomathie* :

Ulysse, ne voulant point prendre part à la guerre, simula la folie. Palamède, fils de Nauplios, en démontra la fausseté. Il suivait Ulysse, qui

⁽¹⁾ V en ω 118.

⁽²⁾ EUST. ω 118 : 1956. 18.

⁽³⁾ Cf. *supra*, p. 145.

⁽⁴⁾ Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1091-1092

contrefaisait le fou ; alors, ayant arraché Télémaque du sein de Pénélope, il le menaça de son glaive, comme s'il voulait le tuer. Ulysse, craignant pour la vie de son fils, avoua sa supercherie et partit pour la guerre ⁽¹⁾.

Palamède, inconnu à Homère, reparaitra encore dans un autre épisode des *Chants Cypriens* ⁽²⁾, qui semblent avoir créé ce personnage, comme ils ont créé celui d'Iphigénie ; et les *Nostoi* lui feront également jouer un grand rôle après sa mort ⁽³⁾.

Achille à Scyros. — La légende d'Achille à Scyros, rapportée par deux poèmes cycliques — *Chants Cypriens* et *Petite Iliade* — nous met en présence d'un grand nombre de textes dans lesquels il n'est pas facile de voir clair.

Toute l'argumentation d'Aristarque repose sur deux passages homériques, dont voici le premier :

Patrocle dormait de l'autre côté, et près de lui reposait Iphis à la taille bien prise, que lui avait donnée Achille après qu'il se fut emparé de Scyros la haute, la ville d'Ényeus (I 666-668).

Dans le second passage, Achille, pleurant Patrocle, dit qu'il n'aurait pas eu plus de peine, s'il avait perdu son père

.... ou ce fils qu'on m'élève à Scyros, si toutefois il vit encore, Néoptolème semblable aux dieux. Car autrefois, dans le fond de mon cœur, j'espérais que moi seul je mourrais, loin d'Argos nourrice des cavales, ici, dans Troie, mais que, toi, tu rentrerais à Phthie, pour ramener de Scyros sur ton noir vaisseau rapide, mon fils, et lui montrer tout, mes biens, mes serviteurs et ma haute demeure... (T 326-333).

Donc, selon Homère, Achille, les armes à la main, s'est emparé de Scyros, ville d'Ényeus ; il en a ramené des captives, et notamment Iphis, la concubine de Patrocle ; il a, dans Scyros, un fils qu'on lui élève.

Sur ces quelques détails, nous possédons une foule de scolies, que, pour plus de commodité, je diviserai en paragraphes :

I. Les Νεώτεροι disent que c'est à Scyros que se trouve le gynécée où ils représentent Achille habillé en jeune fille, ayant commerce avec Déidamie.

⁽¹⁾ APOLLOD., *Ep.* III, 7.

⁽²⁾ *Infra*, p. 309 sqq.

⁽³⁾ *Intra*, p. 374 sqq.

II. Tout au contraire, le poète montre un Achille héroïque, revêtu de ses armes, descendant à Scyros, pour faire, non point œuvre de femme, mais œuvre d'homme : il en prit un butin qu'il distribua à ses alliés.

III. C'est au moment où les Grecs étaient rassemblés à Aulis qu'il s'empara de Scyros : c'est qu'il y avait là des Dolopes qui s'étaient soustraits à l'autorité de Pélée. « Ils (?) firent voile vers Scyros la Dolopéenne » <CALLIM. *adesp.* 333 SCHN.>.

IV. C'est à ce moment aussi qu'il engendra Néoptolème.

V. La préparation de la guerre dura en tout vingt ans, si bien que Néoptolème, âgé de dix-huit ans, put aller à la guerre.

VI. Ényeus était fils de Dionysos et d'Ariane. C'est lui qui fonda la cité avec les Crétois qu'il avait amenés.

VII. D'autres auteurs, se fondant sur l'homonymie, disent qu'il y a deux Scyros, car Scyros est aux environs d'Aulis (1).

VIII. a) Scyros est une ville de Phrygie ; b) La *diplé*, parce qu'Homère, en ces vers, rapporte que Scyros fut assiégée par Achille en même temps que les autres villes (2).

IX. a) Scyros est une ville de ce qu'on nomme aujourd'hui Phrygie, mais qui se nommait autrefois Cilicie ; b) Scyros est également une des Cyclades, dont il rapporta du butin, sans l'avoir assiégée, mais pacifiquement (3).

X. Certains rapportent qu'Achille fut mis là par Thétis.

XI. L'auteur de la *Petite Iliade* <fr. 4 A> rapporte qu'Achille, ayant pris la mer en venant de chez Téléphe, aborda là : « La tempête poussa Achille fils de Pélée vers Scyros, où, la même nuit, il arriva dans un port d'approche difficile ».

XII. C'est une île près de l'Eubée, ayant pour ports Achilleion et Crésios, et les habitants étaient des Dolopes, une fraction des Thessaliens.

XIII. Néoptolème fut ainsi appelé d'après son père, qui alla jeune à la guerre.

XIV. D'après certains, il était fils d'Iphigénie : Douris <fr. 3> rapporte que, dérobée par Achille, Iphigénie fut mise là.

XV. Du rapt d'Hélène, jusqu'à la prise de Troie, il n'y avait pas vingt ans...

XVI. La seconde histoire est mensongère... Cette histoire, la voici : Alexandre ayant dérobé Hélène, Agamemnon et Ménélas réunirent

(1) LT en I 668.

(2) A en I 668.

(3) AD en I 668.

une armée grecque contre les Troyens. Pélée, sachant que le destin d'Achille était de mourir à Troie, se rendit à Scyros auprès du roi Lycomède, et lui confia Achille. Lycomède, ayant fait revêtir Achille de vêtements féminins, l'éleva comme une jeune fille avec ses filles. Or, un oracle ayant dit que, sans Achille, Troie ne pourrait être prise, les Grecs envoyèrent Ulysse, Phoenix et Nestor auprès de Pélée. Celui-ci ayant affirmé que son enfant n'était pas chez lui, ils s'en allèrent à Scyros. Supposant qu'Achille était élevé parmi les jeunes filles, sur les conseils d'Ulysse, ils jetèrent, à l'intérieur du gynécée, des armes et des corbeilles remplies d'étoffes. Les jeunes filles se précipitèrent sur les corbeilles et leur contenu, mais Achille se trahit en prenant les armes. Et il partit pour la guerre. Avant cela, dans la promiscuité, il lui arriva de déflorer Déidamie, la fille de Lycomède, qui conçut de lui Pyrrhos, appelé plus tard Néoptolème, parce qu'il combattit jeune aux côtés des Grecs, après la mort de son père. *Cette histoire est racontée par les Cycliques* <omisit Allen> (4).

Pour débrouiller cet amas touffu de renseignements, commençons par écarter XIV, tradition trop tardive pour retenir notre attention, et X, qui n'est pas cyclique, comme le prouve le seul examen de XVI.

La manière dont il est parlé des Νεώτεροι (I), qui n'ont fait qu'affadir le caractère d'Achille (II), nous montre que nous avons affaire à des restes éparpillés, mais certains, du travail d'Aristarque, qui, dans les Νεώτεροι, visait spécialement les Cycliques (XVI).

Une première question se pose, celle de savoir si la ville d'Ényeus, Scyros, prise de force par Achille, est la même que celle où grandit le fils d'Achille. Certains exégètes les disaient différentes, l'une se trouvant en Phrygie, l'autre dans l'île voisine de l'Eubée (VII, VIII, IX). Aristarque ne pouvait pas se décider en faveur de l'homonymie. En effet, admettre que l'une eût été prise les armes à la main (Phrygie), l'autre, pacifiquement (Eubée), c'était admettre aussi la légende des Νεώτεροι qui avaient montré Achille élevé dans un gynécée.

Les arguments des non-aristarchéens se laissent encore entrevoir. Partant de la légende des Νεώτεροι, ils raisonnaient ainsi :

Pourquoi Scyros est-elle la ville d'Ényeus, alors que le roi du pays était Lycomède ?

Aristarque répliquait qu'Ényeus était le nom de l'ancien fondateur, non celui du roi actuel (VI).

(4) Nombreux manuscrits en T 326. Voir mon édition critique dans *Eustathe et le Cycle épique*, p. 448-450.

Les non-aristarchéens objectaient encore :

Si Achille a pris Scyros en revenant de l'expédition de Télèphe, le compte des années n'est pas exact : Néoptolème serait trop jeune pour avoir fait la guerre (XV) ⁽¹⁾.

Aristarque répondait d'abord que, d'un point de vue homérique, cet argument n'a aucune valeur, car Homère ignore la légende de Télèphe ⁽²⁾ ; ensuite, que tout s'explique, si l'on admet que Néoptolème fut engendré au moment où les Grecs étaient réunis à Aulis, (IV, III) : Achille se rendait là pour mater les Dolopes révoltés, peuplade thessalienne de Scyros, qui voulait se détacher de l'autorité de Pélée (III) ; donc, si vingt ans s'écoulaient entre le rapt de Pâris et la prise de Troie, Néoptolème peut être en âge d'aller guerroyer en Troade (V). Il n'y a, par conséquent, qu'un seul endroit nommé Scyros, celui qu'Achille prit de force et où il fit souche (XII, II).

On aura remarqué que le nom de Néoptolème est expliqué par deux étymologies différentes, l'une (XVI) qui l'attribue au fait que Néoptolème alla, jeune encore, à la guerre — c'est la version des Cycliques d'après la scolie ; l'autre (XIII), qui l'explique par le fait qu'Achille combattit très jeune sous Troie — nous allons voir que c'est la version même des *Chants Cypriens* : Aristarque n'adoptait donc ni l'une ni l'autre.

Ayant ainsi tiré parti de la plupart des textes, il ne nous reste plus qu'à examiner XI et XVI, qui donnent lieu à des constatations intéressantes.

Pour Homère, l'âge de Néoptolème n'avait aucune espèce d'importance — et le plaidoyer des Aristarchéens était en quelque sorte superflu. Mais dans le Cycle, où Néoptolème jouait un grand rôle, il fallait absolument préciser la date de sa naissance, pour rendre vraisemblable sa présence en Troade. L'auteur des *Chants Cypriens* pouvait, à la rigueur, n'en point tenir compte, puisque son récit s'arrête là où commence celui de l'*Iliade* : mais l'auteur de la *Petite Iliade* devait forcément préciser. Nous savons comment il résolut le problème (XI) : Achille était jeté par une tempête à Scyros, après les démêlés avec Télèphe en Mysie ; comme ceci se passait au début de la guerre, avant la seconde réunion de la flotte à Aulis, Néoptolème

⁽¹⁾ L'argument paraît mutilé dans les scolies.

⁽²⁾ Cf. *infra*, p. 291 sqq.

pouvait, au moment de la prise de Troie, avoir l'âge voulu pour combattre avec gloire. Cette façon de comprendre les faits s'oppose non seulement à celle d'Homère — puisque, dans la *Petite Iliade*, c'est le hasard d'une tempête qui jette Achille à Scyros — mais encore à celle des auteurs que XVI qualifie de Cycliques. Nous devons en conclure que les Cycliques de XVI recouvrent très exactement les *Chants Cypriens*, et que, dans ce poème, Achille, ayant reçu son éducation de Chiron, était ensuite caché par Pélée chez les filles de Lycomède.

Dans cette scolie XVI, que je considère ainsi comme un résumé des *Chants Cypriens*, trois détails encore sont à retenir. D'abord, la mission envoyée à Scyros comprenait Phoenix : si, dans les *Chants Cypriens*, Phoenix avait été l'éducateur d'Achille, la ruse d'Ulysse eût été vaine. Ensuite, Lycomède joue un rôle actif dans toute cette légende, puisque c'est lui qui eut l'idée d'habiller Achille en femme. Enfin, Néoptolème n'est pas encore né au moment de l'arrivée des Grecs, et la liaison d'Achille avec Déidamie est restée secrète jusque là : la brusque irruption des Grecs, le non moins brusque départ d'Achille ont rendu impossible la célébration d'un mariage officiel.

Nous pouvons maintenant examiner le fragment des *Chants Cypriens* conservé par Pausanias :

Homère, dans toute son œuvre, donne au fils d'Achille le nom de Néoptolème. L'auteur des *Chants Cypriens* (fr. 14 A) dit qu'il fut appelé Pyrrhos par Lycomède et Néoptolème par Phoenix, parce qu'Achille alla jeune à la guerre ⁽¹⁾.

Ce texte établit que la légende d'Achille chez les filles de Lycomède se trouvait racontée dans les *Chants Cypriens* — ce dont nous n'avions aucune preuve positive jusqu'ici ; nous voyons par là que la scolie XIII doit être considérée comme un fragment des *Chants Cypriens*, et que l'étymologie donnée, dans XVI, au nom de Néoptolème, remonte presque à coup sûr à la *Petite Iliade*. Remarquons en outre que ce que dit Pausanias sur le rôle joué par Lycomède et Phoenix dans la dénomination du fils d'Achille, ne contredit en rien ce que nous avons imputé aux *Chants Cypriens* d'après la scolie XVI. Car Lycomède peut avoir donné le nom de *Pyrrhos* à l'enfant, au moment de

⁽¹⁾ PAUS. X. 26. 4.

sa naissance à Scyros, et Phoenix peut l'avoir changé en *Néoptolème*, par après, en Troade, avant la mort d'Achille.

Ces longs préliminaires m'ont paru indispensables pour apprécier comme il convient le texte de Proclos :

Télèphe est blessé par Achille. Les Grecs quittent la Mysie. Une tempête les assaille et les disperse. Achille aborde à Scyros et épouse Déidamie, fille de Lycomède (*Chrest.* 104. 6).

Il ne faut point partir de là pour affirmer, comme on l'a fait ⁽¹⁾, que les *Chants Cypriens* et la *Petite Iliade* racontaient les événements d'une manière identique : c'est perdre de vue les nécessités mêmes du genre cyclique, qui commandaient à un poète de renouveler, de rajeunir un épisode déjà traité par un prédécesseur. C'est perdre également de vue le contexte (XI) par lequel ce fragment de la *Petite Iliade* nous est connu : il n'est cité que parce que, en montrant Achille débarquant à Scyros *pour la première fois*, à cause d'une tempête, après la guerre de Mysie, il s'opposait à d'autres versions selon lesquelles Achille fut mis, jeune encore, à Scyros par ses parents (X, XVI).

Il ne faudrait pas non plus imaginer Proclos arrangeant à sa manière les données des *Chants Cypriens*, pour les faire concorder avec celles de la *Petite Iliade*, et créant ainsi une espèce de vulgate dépourvue de contradictions entre les différentes parties : une telle besogne de nivellement devrait plutôt être imputée à ceux qui ont arraché un chapitre à son livre pour lui faire jouer le rôle de préface à l'*Iliade*. Mais, même dans son état actuel, le texte de Proclos ne mérite point ce reproche. Il dit qu'Achille épouse Déidamie après la guerre contre Télèphe. Ce trait des *Chants Cypriens* est-il inconciliable avec le fait que, dans le même poème, se trouvait le conte du héros habillé en fille à la cour de Lycomède ? Nullement, car on peut très bien imaginer que, dans les *Chants Cypriens*, le mariage s'accomplissait assez longtemps après qu'Achille eut défloré Déidamie : cela n'aurait rien d'étonnant dans cette épopée, où la *μῆξις* de Pâris et d'Hélène précédait la célébration du mariage proprement dit.

En tenant compte de tous les textes étudiés jusqu'ici ⁽²⁾, et en tenant compte aussi du fait que les *Chants Cypriens* sont probable-

⁽¹⁾ C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1106.

⁽²⁾ Je ne tiens pas compte du récit d'Apollodore (III, 13, 8), qui semble un souvenir d'Euripide (C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1109, n. 2).

ment plus récents que la *Petite Iliade*, nous pourrions rétablir par conjecture les trois états successifs de la légende d'Achille à Scyros dans le Cycle :

HOMÈRE. — Pour mater une révolte de Scyros, qui dépendait du royaume de son père, Achille, à un moment où l'armée grecque est inactive à Aulis, se rend dans cette île, s'en rend maître et s'unit, de gré ou de force, à la fille du roi.

PETITE ILIADÉ. — Voulant établir la concordance chronologique, l'auteur imagine que, immédiatement après l'affaire de Mysie, Achille est jeté par la tempête à Scyros. Prise pacifique de la ville. Roman d'amour avec la fille du roi (Scolie IX b).

CHANTS CYPRIENS. — Achille adolescent parmi les filles de Lycomède. Intrigue secrète avec Déidamie. Arrivée des Grecs. Départ d'Achille. Naissance d'un fils, « Pyrrhos ». Après l'affaire de Mysie, Achille est rejeté par la tempête à Scyros. Mariage. « Néoptolème ».

Signalons, pour finir, une scolie qui me paraît pouvoir être rattachée au groupe aristarchéen. La première fois que se présente chez Homère l'expression *θεοείκελ' Ἀχιλλεῦ*, un scoliaste remarque :

De tous les héros, Achille était en effet le plus beau ; il avait un visage de femme, au point que, se trouvant dans le gynécée de Lycomède, personne ne devinait que c'était un homme ⁽¹⁾.

C'est peut-être là un reste mutilé d'une note aristarchéenne du type connu : *ἐν τεῦθεν πλανηθέντες οἱ Νεώτεροι ἐπλασαν...*

Les Grecs en Mysie. — Légende de Télèphe. — Proclos montre les Grecs réunis pour la première fois à Aulis, Calchas expliquant le présage du serpent et des moineaux, et continue ainsi :

Ils prennent enfin le large. Ils abordent à Teuthrania et, s'imaginant que c'est Troie, ils mettent la ville à sac. Télèphe arrive à la rescousse, tue Thersandros, fils de Polynice, et lui-même est blessé par Achille. (*Tempête. Dispersion de la flotte. Achille à Scyros*). Ensuite, Télèphe, s'étant rendu à Argos sur les conseils d'un oracle, est guéri par Achille, à condition qu'il guide la flotte jusqu'à Ilion (*Chrest.* 104. 4).

Sur cet épisode des *Chants Cypriens*, les recueils de fragments cycliques sont muets, mais Aristarque nous donnera de quoi combler cette grave lacune.

⁽¹⁾ ADGen. en A 131.

On a vu ⁽¹⁾ comment Aristarque démontrait que, dans Homère, *πάλιν* signifie, non point *de nouveau, une seconde fois*, mais en *arrière*. Toute cette enquête était destinée à expliquer le passage homérique où Achille dit à Agamemnon :

Ἄτρείδη, νῦν ἄμμε παλιμπλαγχθέντας οἶω
ἄψ ἀπονοστήσειν, εἴ κεν θάνατόν γε φύγοιμεν
εἰ δὲ ὁμοῦ πόλεμός τε δαμᾶ καὶ λοιμός Ἀγαίους (A 59-61).

Si *πάλιν*, du mot *παλιμπλαγχθέντας*, au vers 59, signifie une *seconde fois*, Homère fait allusion à la méprise des Grecs et, par conséquent aussi à la guerre en Mysie, à la blessure de Téléphe, à la flotte guidée par le Mysien. En déterminant le sens homérique de *πάλιν*, en *arrière*, Aristarque voulait donc rendre impossible une confusion entre Homère et les *Chants Cypriens*. Les notes qui vont suivre sont donc autant d'allusions à l'épopée cyclique.

Eustathe a très bien conservé les différents éléments du débat, dans une très longue note, dont je donne seulement des extraits :

Pour le mot *παλιμπλαγχθέντας*, les uns disent que c'est mis pour *ἐκ δευτέρου πλανηθέντας*, se servant en cela de la légende des *Νεώτεροι*, qui dit ceci. Quand, pour la première fois, les Grecs se dirigèrent vers Troie, ils se trompèrent de chemin et ravagèrent une contrée qu'il ne leur convenait nullement de punir... (*Histoire de Téléphe*)... Voilà ce que racontent quelques-uns...

Cette solution ne plaît point à d'autres, qui disent que, chez le poète, *πάλιν* n'est jamais employé dans le sens de *ἐκ δευτέρου*, et que le poète ne semble pas avoir confié à Téléphe ou à un autre le soin de conduire la flotte, mais que ce soin était dévolu au devin Calchas... Ils disent en outre... Et, disant cela et d'autres choses encore, ils considèrent que le mieux est de comprendre *παλιμπλαγχθέντας* dans le sens de *ὀπίσω μάτην ἀπονοστήσαντας* ⁽²⁾.

La plupart des scolies aristarchéennes trouvent leur place dans ce cadre général :

πάλιν signifie *εἰς τοῦπίσω*... car le poète ignore l'affaire de Mysie ⁽³⁾.

La *diple* pour l'histoire des *Νεώτεροι* qui, partant d'ici, ont imaginé la légende des Grecs en Mysie ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Supra*, p. 113 § 59*.

⁽³⁾ T** en A 59.

⁽²⁾ EUST. A 59 : 46. 36.

⁽⁴⁾ (Ar.) A* en A 59.

Certains des *Νεώτεροι* racontent que, ayant abordé en Mysie, les Grecs, repoussés par Téléphe, se réunirent une seconde fois à Aulis ⁽¹⁾.

Et voici une scolie plus longue, véritable résumé des *Chants Cypriens* :

On signale que c'est en partant d'ici que les *νεώτεροι ποιηταί* ont raconté l'affaire de Mysie de la façon suivante.

Faisant voile vers Troie, les Grecs abordent en Mysie et, dans leur ignorance, ils s'emparent de la ville (de Teuthranie ⁽²⁾), s'imaginant que c'était Troie. Téléphe, fils d'Héraclès et d'Augé, fille d'Aléos, qui était roi des Mysiens, voyant son pays pillé, arma ses Mysiens et poursuivit les Grecs jusqu'à leurs vaisseaux, après en avoir tué un grand nombre. Achille s'étant rué vers lui, Téléphe prit la fuite. En courant, il s'embarassa dans un sarment de vigne, et fut blessé : Dionysos était irrité contre Téléphe qui l'avait privé de ses honneurs. Les Grecs firent demi-tour et rentrèrent à Argos. Or, Téléphe était affligé d'une blessure incurable. Le dieu ayant dit que nul ne pouvait le guérir, hormis celui qui l'avait blessé, il s'en vint à Argos. Quand il eut promis de ne pas secourir les Troyens, il fut guéri par Achille. Et Téléphe leur montra le chemin de Troie.

Telle est l'histoire que racontent les *Νεώτεροι*. Mais, d'après le poète, ce fut Calchas qui montra aux Grecs le chemin de Troie ⁽³⁾.

Cette dernière affirmation se trouve démontrée par cinq vers de l'*Iliade* :

Au milieu d'eux se leva Calchas le Thestoride, de beaucoup le meilleur des devins. Il savait le présent, le futur, le passé, et c'est lui qui avait conduit les vaisseaux des Achéens jusqu'à Troie, grâce à l'art divinatoire que lui avait donné Phoebos Apollon (A 68-72),

qu'Aristonicos commente ainsi :

....C'est Calchas qui conduisit les Grecs à Troie, et non point Téléphe, comme le rapportent certains *Νεώτεροι*... ⁽⁴⁾.

La comparaison de ces différents textes avec celui de Proclus nous autorise à les considérer comme des fragments des *Chants Cypriens*; la légende de Téléphe était plus ancienne que ce poème, et le *Petite Iliade*, comme on l'a vu, y faisait allusion ⁽⁵⁾ : mais, dans

⁽¹⁾ TZETZES, *Ex. Iliad.* 106. 7 HERM.

⁽²⁾ Correction nécessaire, au lieu de *αὐτήν*.

⁽³⁾ AGen* en A 59.

⁽⁴⁾ (Ar.) A en A 71.

⁽⁵⁾ *Supra*, p. 285-288.

la *Petite Iliade*, ce ne pouvait être qu'un simple rappel, tandis que les *Chants Cypriens* ont dû traiter longuement cette légende, et lui donner sa forme définitive.

Dans la légende des *Chants Cypriens*, on aura noté le rôle de Dionysos. C'est ce dieu qui provoque la blessure de Télèphe ; la mention du sarment de vigne indique que, dans les *Chants Cypriens*, Dionysos est déjà le dieu du vin, et nous ferons la même constatation en étudiant la légende des Oenotropes ⁽¹⁾.

Or, nous trouvons, à la fois chez Aristonicos ⁽²⁾ et chez Eustathe ⁽³⁾, l'affirmation que, d'après Homère, Dionysos n'est pas l'inventeur du vin, puisque Maron est prêtre d'Apollon ; nous trouvons une note toute pareille dans les scolies d'Hésiode :

Homère ignore que le vin est un don de Dionysos ⁽⁴⁾.

Cette remarque aristarchéenne, dont la science moderne reconnaît l'exactitude ⁽⁵⁾, n'est donc pas dirigée seulement contre Hésiode (fr. 120 Rz³), qui remania la généalogie de Maron pour le faire descendre de Dionysos, mais encore contre l'auteur des *Chants Cypriens*, qui parlait par deux fois de Dionysos, dieu de la vigne.

Donc, selon les *Chants Cypriens*, les Grecs, après le désastre de Mysie, se rassemblaient à Argos. Pourquoi dans cette ville, qui, selon Homère ⁽⁶⁾, est celle de Diomède ? Deux fragments aristarchéens résolvent ce problème :

Agamemnon régnait sur Mycènes, et non sur Argos, comme le veulent les Νεώτεροι ⁽⁷⁾.

Les Νεώτεροι disent que Mycènes et Argos sont la même cité ⁽⁸⁾.

Il semble, d'après cela, que les *Chants Cypriens* commettaient déjà la confusion reprochée aux Νεώτεροι, et que, dans ce poème, Agamemnon était le « roi d'Argos » : cela expliquerait pourquoi c'est là, et non ailleurs, que les Grecs passent une longue période dans l'inaction.

Rappelons, en terminant, le texte d'Apollodore qui, tantôt plus complet, tantôt moins complet que Proclus et les scolies homériques, semble aussi un résumé des *Chants Cypriens* :

⁽¹⁾ *Infra*, p. 312.

⁽²⁾ EUST. t 197 : 1623. 44.

⁽³⁾ P. PERDRIZET, *Cultes et Mythes du Pangée*, Paris, 1910, p. 58-59.

⁽⁴⁾ B 559, etc.

⁽⁵⁾ Schol. AB EUR. *Phoen.* 125.

⁽⁶⁾ (Ar.) HQ en t 198.

⁽⁷⁾ (Proclus) Schol. HES. *Op.* 612.

⁽⁸⁾ (Ar.) A en Δ 46.

Mais comme ils ignoraient la route vers Troie, les Grecs abordèrent en Mysie, et la ravagèrent, croyant que c'était Troie. Télèphe, fils d'Héraclès, et roi des Mysiens, voyant son pays livré au pillage, arma les Mysiens, chassa les Grecs jusqu'à leurs vaisseaux, tua un grand nombre d'entre eux, et notamment Thersandros, fils de Polynice, qui s'opposait à lui. Mais quand Achille courut sur lui, Télèphe ne soutint pas le choc, et fut poursuivi. Tandis qu'il fuyait, il trébucha sur un sarment de vigne, et fut blessé d'un coup de lance à la cuisse. Quittant la Mysie, les Grecs reprirent la mer, et, une tempête étant survenue, ils furent séparés les uns des autres [et rentrèrent chacun en son pays. Les Grecs étant donc rentrés alors, on dit que la guerre dura vingt ans. Car ce fut la seconde année après le rapt d'Hélène que les Grecs, ayant terminé leurs préparatifs, partirent en guerre, et depuis le retour de Mysie en Grèce, huit années s'écoulèrent, avant qu'ils se réunissent de nouveau à Argos et à Aulis] ⁽¹⁾. S'étant donc réunis de nouveau à Argos [après la période de huit ans en question] ⁽²⁾, ils furent en grande difficulté pour faire la traversée, car ils n'avaient personne pour leur montrer le chemin de Troie. Mais Télèphe, sa blessure ne s'étant point cicatrisée, et Apollon lui ayant dit qu'il guérirait à condition que celui qui l'avait blessé devînt aussi son médecin, il vint de Mysie à Argos [vêtu de haillons] ⁽³⁾, implora Achille et promit de montrer la route marine de Troie. Puis Achille le guérit en râclant sur la plaie la rouille de la lance Pélienne. Alors, une fois qu'il fut guéri, Télèphe montra le chemin à la flotte, la science divinatoire de Calchas ayant assuré que ses renseignements étaient exacts ⁽⁴⁾.

Le sacrifice d'Iphigénie. — Le résumé de Proclus se fait moins laconique pour raconter, d'après les *Chants Cypriens*, l'épisode du sacrifice d'Iphigénie :

Quand l'expédition se fut rassemblée une seconde fois à Aulis, Agamemnon, au cours d'une chasse, abattit une biche et se vanta d'avoir surpassé même Artémis. Et la déesse, irritée, envoya des tempêtes pour les empêcher de s'embarquer. Et Calchas leur révéla la colère de la déesse, qui demandait qu'Iphigénie lui fût sacrifiée. Ils la firent venir comme si elle devait épouser Achille, et s'apprêtèrent à la sacrifier. Mais Artémis la déroba, la transporta chez les Taures, et lui donna l'immortalité, après avoir mis à sa place une biche sur l'autel (*Chrest.* 104. 12).

On comprend que le souvenir de cet épisode célèbre, tant de fois repris par l'art dramatique et l'art plastique, ait hanté les commentateurs d'Homère, et que, inconsciemment, ils y aient pensé en expli-

⁽¹⁾ Ne semblent pas empruntés aux *Chants Cypriens*.

⁽²⁾ Emprunt au *Télèphe* d'Euripide.

⁽³⁾ APOLLOD. *Ep.* III, 17-20.

quant leur auteur. Et, tout naturellement, ils cherchèrent dans Homère même des allusions au sacrifice d'Iphigénie : mais là encore, Aristarque protesta, et malgré la beauté de la légende, malgré sa célébrité, il défendit qu'on l'annexât aux légendes homériques. Les scoliastes, on le devine, n'ont pas toujours reproduit scrupuleusement une telle opinion, qui les heurtait trop fort : mais il en reste assez de traces, pour que nous en ayons une idée suffisamment précise.

Agamemnon fait de violents reproches à Calchas :

Prophète de malheur, jamais encore tu ne m'as dit une bonne parole ! (A 106).

Le scoliaste BLTV rend ainsi la pensée d'Aristarque :

... Il l'appelle prophète de malheur, parce que Calchas avait dit que la ville serait prise après dix ans (B 529) : Agamemnon pensait que la prise de Troie serait plus rapide, parce que Zeus avait fait paraître les signes à droite (B 353). Car le poète ignore le nom d'Iphigénie (1).

Agamemnon continue ses invectives :

Jamais encore, tu n'as dit ou réalisé quelque chose de bon (A 108).

En ce passage, le scoliaste A donne une longue note aristarchéenne :

Partant de là, les *Νεώτεροι* racontent que les Grecs s'étant rassemblés à Aulis, ville de Béotie, et ne pouvant gagner le large, Calchas le devin exposa qu'ils ne pourraient aller à Troie que si Agamemnon sacrifiait sa propre fille, Iphigénie, à Artémis. Car Agamemnon [avait tué la chèvre sacrée élevée dans l'*alsos* de la déesse et, de plus, il] (2) avait dit, pour se vanter, qu'Artémis elle-même n'aurait pas tiré à l'arc mieux que lui. Et tandis qu'Agamemnon se tenait là, sous le coup d'une dure nécessité, la déesse déroba de l'autel la jeune fille et mit à sa place une biche. Iphigénie sauvée fut transportée, dit-on, chez les Taures en Scythie, dans le sanctuaire de la déesse. Cette histoire se trouve chez beaucoup de *Νεώτεροι*... (3),

(1) BLTV en A 106.

(2) Ce détail ne me paraît pas remonter aux *Chants Cypriens*.

(3) Par exemple chez SOPHOCLE, *Electr.* 566 sqq. qui, selon toute apparence, s'est directement inspiré des *Chants Cypriens*. Cf. la scolie au vers 157 de son *Électre*, examinée dans le texte ci-dessous, p. 297.

à laquelle un grammairien a ajouté ceci :

... et aussi chez Dictys de Crète, l'auteur des *Troica* (4).

Cette addition en dit long sur la connaissance qu'avaient certains scoliastes des théories d'Aristarque (2).

Agamemnon dit à Nestor :

En ma demeure bien construite, j'ai trois filles : Chrysothémis, Laodicé, Iphianassa (I 144-145).

En cet endroit, Aristonicôs a respecté la pensée d'Aristarque :

Homère ne connaît point le sacrifice d'Iphigénie que racontent les *Νεώτεροι* (3),

mais le scoliaste D n'en a rien conservé :

Laodicé, une des filles d'Agamemnon, est celle que les Tragiques ont appelée Électre; de même, Iphianassa est celle qu'Euripide appelle Iphigénie (4).

Il devait y avoir en ce passage une note aristarchéenne plus complète, dont nous trouvons les éléments dans les scolies de Sophocle. Le Tragique ayant parlé de trois filles d'Agamemnon, Électre, Chrysothémis, Iphianassa, le scoliaste remarque :

Sophocle suit Homère, qui dit qu'Agamemnon avait trois filles; ou bien il suit l'auteur des *Chants Cypriens* (fr. 15 A), qui en supposait quatre : Iphigénie et Iphianassa (étant deux noms différents) (5).

Ce qui revient à dire que les *Chants Cypriens* avaient repris les trois noms homériques — Chrysothémis, Laodicé, Iphianassa — et en avaient ajouté un quatrième, Iphigénie, pour pouvoir raconter la merveilleuse légende du sacrifice à Aulis.

Le paragraphe sur l'épisode d'Iphigénie, dans l'*Épitome* d'Apollo-dore, ressemble assez au résumé de Proclus et aux scolies pour que, en le débarrassant d'un seul détail suspect, nous le considérons comme un sommaire des *Chants Cypriens* :

(1) A en A 108.

(2) Cf. *supra*, p. 61. Le *Genavensis* en cet endroit est encore en plus mauvais état.

(3) (Ar.) A* en I 145.

(4) D en I 145.

(5) Schol. SOPH. *EL.* 157.

Quand ils se furent embarqués à Argos; et qu'ils furent arrivés à Aulis pour la seconde fois, les vents contraires empêchèrent la flotte de partir. Et Calchas dit qu'ils ne pourraient partir qu'après avoir sacrifié à Artémis la plus belle des filles d'Agamemnon. Car la déesse était irritée contre lui, [d'abord] parce que, ayant tué une biche, il s'était écrié : « Artémis elle-même n'en ferait pas autant ! », ensuite, parce qu'Atreïe ne lui avait pas sacrifié l'agneau à toison d'or]. Cet oracle ayant été donné, Agamemnon envoya auprès de Clytemnestre Ulysse et Talthibios pour ramener Iphigénie, promise, disait-il, à Achille, pour le récompenser d'avoir pris part à l'expédition. Clytemnestre envoya donc Iphigénie. Agamemnon, l'ayant placée près de l'autel, allait la sacrifier, quand Artémis l'enleva pour la transporter chez les Taures et en faire sa prêtresse. Elle mit à sa place une biche sur l'autel. Certains rapportent qu'Artémis la rendit immortelle (1).

La légende de Philoctète. — Après le sacrifice d'Iphigénie, les Grecs trouvent bon vent et

ils font voile vers Ténédos. Tandis qu'ils étaient à un banquet, Philoctète fut mordu par un serpent d'eau. Et comme la blessure répandait une odeur nauséabonde, Philoctète fut abandonné à Lemnos (*Chrest.* 104. 21).

Nous n'avons aucun fragment direct de cet épisode des *Chants Cypriens*. Ce qui aggrave encore la difficulté, c'est, d'une part, que la légende de Philoctète était commune à deux poèmes cycliques, les *Chants Cypriens* et la *Petite Iliade*, et, d'autre part, que les scolastes, ayant en mémoire la pièce de Sophocle, ont souvent modifié la pensée d'Aristarque.

Dans Homère, Philoctète apparaît comme un excellent archer, le meilleur d'entre les Achéens (2), mais les gens de Méthoné, Thaumacié, Méliboëa, Olizon, qui l'accompagnaient, étaient tous réputés pour leur habileté à l'arc (3), et Philoctète n'était point encore considéré comme le dépositaire de l'arme merveilleuse que posséda Héraclès. Il est spécialement question de Philoctète dans un passage du *Catalogue des vaisseaux*; dénombrant les troupes achéennes, la dixième année de la guerre, le poète montre les hommes de Philoctète privés de leur chef :

Lui, dans une île, il gisait en proie à d'immenses douleurs, dans la divine Lemnos où les fils des Achéens l'avaient laissé, souffrant de la méchante morsure d'un serpent venimeux (B 721-723).

(1) APOLLOD., *Ep.* III, 21-22.

(2) 0 219.

(3) B 716-720.

Les scolies relatives à ces vers sont assez embrouillées :

I. C'est à Lemnos que *resta* Philoctète après son abandon, et non point dans un îlot désert, comme disent les *Νεώτεροι* (1).

II. On raconte que tandis qu'il purifiait à Lemnos l'autel de Chrysé-Athéna, Philoctète fut mordu par un serpent d'eau.

III. Et que, atteint d'une blessure incurable, il fut laissé là par les Grecs : car ils savaient que les prêtres d'Héphaestos guérissaient les gens mordus par des serpents (2).

IV. Porphyre rapporte que, selon certains, Philoctète fut mordu à Ténédos ou à Imbros ; que, selon d'autres, ce fut à Chrysé, île portant le même nom que la nymphe Chrysé, dont parle Sophocle (*Phil.* 194) qui la qualifie d'ὠμόφρων (3).

D'après les *Chants Cypriens*, Philoctète était blessé à Ténédos, puis laissé à Lemnos par les Grecs : par conséquent, les *Νεώτεροι* de la scolie I renvoient à d'autres légendes (Sophocle) que celle des *Chants Cypriens*; nous devons pareillement écarter la scolie II, qui place l'accident à Lemnos. La note de Porphyre (IV) renvoie, tacitement, aux *Chants Cypriens* (Ténédos), puis à un poème inconnu (Imbros) et enfin à Sophocle (Chrysé).

Dans ces notes, il y a une trace de la tendance d'Aristarque à défendre Homère contre les *Νεώτεροι*. On voit, en effet, comment Aristonico insiste sur le fait que Philoctète resta (ἔμεινε), de son plein gré, à Lemnos (I), et cette idée reparait, plus nettement exprimée, dans la scolie III, d'après laquelle les Grecs n'abandonnent Philoctète à Lemnos que parce qu'il y a là des médecins capables de le guérir. Nous pouvons donc supposer qu'Aristarque reprochait aux *Νεώτεροι* d'avoir montré les Grecs commettant une lâcheté en abandonnant Philoctète : et ce reproche peut retomber sur les *Chants Cypriens*.

Roemer a démontré, en outre, qu'Aristarque attirait l'attention sur le fait que, chez Homère, Philoctète, à Lemnos, ne connaît que les douleurs physiques (4) : c'est sans doute que, chez les *Νεώτεροι*, Philoctète avait, par surcroît, les douleurs morales — le chagrin d'avoir été laissé là contre son gré, la rancune contre les Grecs qui l'avaient abandonné. Tout cela a pu se trouver dans un poème cyclique, *Chants Cypriens* ou *Petite Iliade*.

(1) (Ar.) A en B 722.

(2) EUST. B 723 : 329. 45.

(3) ABDLGen. en B 722.

(4) ROEMER, p. 164.

L'*Épitome* d'Apollodore, qui place l'accident de Philoctète à Ténédos, suit donc la version des *Chants Cypriens* ; mais il y a intercalé des souvenirs de Sophocle, que j'imprime entre crochets :

Comme ils offraient un sacrifice à Apollon, un serpent d'eau s'approcha de l'autel et mordit Philoctète. La morsure ne guérissant pas et l'armée n'en pouvant plus supporter l'odeur, [Ulysse, sur les ordres d'] Agamemnon le déposa à Lemnos, avec l'arc d'Héraclès qu'il avait en sa possession. [Et là, dans la solitude, il trouvait à se nourrir en tuant des oiseaux qu'il abattait à coups de flèches] (1).

La mention d'un sacrifice à Apollon, dans ce texte, ne contredit pas celle d'un banquet, dans le résumé de Proclus.

Tout en rapportant l'abandon de Philoctète à Lemnos, les *Chants Cypriens* ont pu faire une allusion à son rappel. Ce dernier épisode, tout à fait accessoire dans les *Chants Cypriens*, était indispensable dans la *Petite Iliade* (2), puisque Philoctète possédait l'arc et les flèches d'Héraclès, sans lesquels les Grecs ne pouvaient prendre Troie.

Homère fait dire à Ulysse, aux jeux des Phéaciens :

De tous les Achéens, Philoctète était seul à l'emporter sur moi, quand au pays de Troie nous concourions à l'arc (θ 219-220).

Concluons de là, avec un de nos scoliastes :

D'après ce vers, il semble qu'Homère a connu la légende de Philoctète rappelé de Lemnos (3).

Cette note peut remonter à Aristarque, qui, à notre connaissance, ne condamnait pas le vers θ 220.

Or, Homère après avoir montré Philoctète à Lemnos conclut ainsi :

τάχα δὲ μνήσεσθαι ἔμελλον
Ἀργεῖοι παρὰ νηυσὶ Φιλοκλήταο ἀνακτος (B 724-725).

Il faudrait savoir si ces deux vers font allusion à la légende de la *Petite Iliade*, qu'un scoliaste résume ainsi :

(1) APOLLOD. Ep. III, 27.

(2) PROCLOS, *Chrest.* 106. 24. Cf. *infra*, p. 332 sqq.

(3) EQT en θ 220.

Les Grecs allaient bientôt se souvenir et avoir besoin de Philoctète, puisque le destin voulait que Troie ne fût pas prise sans les flèches d'Héraclès, et c'est Philoctète qui les avait, les ayant reçues d'Héraclès : car personne, au moment de la mort d'Héraclès, n'ayant voulu mettre le feu au bûcher sur l'Oeta, ce fut Philoctète qui se chargea de ce soin (1).

Le problème est embrouillé parce que, signalant que Zénodote condamnait les deux vers B 724-725, Aristonico repousse l'athétèse en ces termes :

Mais il est nécessaire de savoir que, plus tard, Philoctète fut ramené de Troie (2).

Avec Roemer (3), je doute qu'Aristonico reproduise la vraie pensée d'Aristarque. Celui-ci, on l'a vu, avait déterminé le sens du verbe μέλλω, qui implique une notion d'habitude et non une notion de futur dans la langue homérique (4). Ce qui, d'après Aristarque, trahissait l'interpolateur, c'était non point l'allusion au rappel de Philoctète — puisque le vers d'Homère, θ 220, qui en parle, était considéré comme authentique — mais bien plutôt l'usage, non homérique, qui est fait du verbe μέλλω au vers B 724. Aristarque basait sa condamnation sur un point de vocabulaire, et non sur un détail de légende. Nous ignorons pourquoi Zénodote athétisait les deux vers, l'allusion au rappel de Philoctète ne pouvant, en aucune manière, le choquer. En tout état de cause, ces deux vers ne sont pas homériques, et ils remontent à un rhapsode qui s'est peut-être souvenu d'une épopée cyclique, *Chants Cypriens* ou *Petite Iliade*.

La mort de Protésilas. — Après tous leurs déboires, les Grecs arrivent enfin en terre troyenne : comme ils descendaient sur le rivage, ils furent repoussés par les Troyens, et Protésilas tomba sous les coups d'Hector (*Chrest.* 104. 24).

Ce simple renseignement de Proclus est complété par un fragment conservé dans Pausanias et par une allusion contenue dans les scolies homériques.

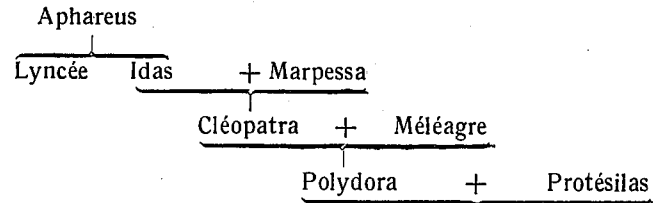
Le texte de Pausanias gagnera en clarté, si nous le faisons précéder de la généalogie sur laquelle il raisonne :

(1) ABDLGen. en B 724.

(2) ROEMER, p. 164.

(3) (Ar.) A en B 724.

(4) *Supra*, p. 111 § 45*.



De Lyncée, nous ignorons s'il eut des enfants. Idas eut une fille, Cléopatra, de Marpessa, qui épousa Méléagre. L'auteur des *Chants Cypriens* <fr. 17 A> dit que Protésilas — qui, lorsque les Grecs se trouvèrent au rivage de Troie, osa le premier descendre de son vaisseau — que ce Protésilas avait une femme du nom de Polydora, que cet auteur dit fille de Méléagre, fils d'Oeneus. Si donc cela est vrai, ces femmes qui étaient trois, en commençant par Marpessa, se pendirent toutes les trois pour leurs maris morts avant elles ⁽¹⁾.

On peut tirer de là que les *Chants Cypriens* racontaient d'abord l'indécision des Grecs au moment du débarquement, puis l'héroïsme de Protésilas, première victime de la guerre troyenne et première victime d'Hector, et enfin la mort de Polydora, qui, en apprenant la mort de son mari, ne voulut point lui survivre et se pendit.

Les principaux traits de la légende apparaissent déjà dans Homère :

Ceux-là (les gens de Phylacé et autres lieux) étaient commandés par Protésilas du temps qu'il vivait encore : car, à ce moment, la noire terre le renfermait déjà. Et sa femme, se déchirant les joues, avait été laissée à Phylacé, et son joyer restait à demi-fait. Car il avait été tué par un homme de Dardanie, tandis qu'il sautait de son vaisseau, le premier avant tous les Achéens (B 698-702).

Dans ce passage, les mots *δόμος ἡμιτελής* indiquent clairement que l'union Protésilas-Polydora fut de courte durée. Tout en repoussant les données romanesques, qui remontent, semble-t-il, au *Protésilas* d'Euripide ⁽²⁾, et dont l'*Epitome* d'Apollodore donne un bref résumé ⁽³⁾, nous pouvons imaginer que les *Chants Cypriens* insistaient quelque peu sur la courte durée du mariage, qui se trouvait déjà mentionnée dans Homère. Ce qui appartient en propre au poème cyclique, c'est non seulement le suicide, mais encore le nom même et la généalogie

⁽¹⁾ PAUS. IV. 2. 7.

⁽²⁾ Reconstitution et bibliographie ap. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 62 sqq.

⁽³⁾ APOLLOD., *Ep.* III, 30.

de Polydora, qui créait ainsi un lien entre les *Chants Cypriens* et la *Minyade*, où figurait la légende de Méléagre ⁽¹⁾.

Une troisième nouveauté des *Chants Cypriens*, ce fut de faire mourir Protésilas sous les coups d'Hector — et ici nous retrouvons Aristarque. Nous avons vu plus haut ⁽²⁾ comment Aristarque avait démontré que *Troie* et *Dardanie* ne sont pas synonymes chez Homère, et comment toute sa recherche aboutissait au présent vers B 701, où Protésilas est tué par un *Δάρδανος ἀνὴρ* ⁽³⁾. Aristarque condamnait donc les *Νεώτεροι* qui, ignorants du sens exact des mots homériques, avaient imaginé Protésilas tué par Hector : sa note, aujourd'hui disparue, mais qu'on rétablit facilement :

<ὅτι ἐνταῦθεν πλαγιθέντες οἱ Νεώτεροι ἐπλασαν τὸν Πρωτεσίλαον ὕφ' Ἐκτορος αἰρεθέντα...>

était donc spécialement dirigée contre les *Chants Cypriens*.

Entrevue d'Achille et d'Hélène. — Après avoir rappelé une série de faits (mort de Cycnos, ambassade pour réclamer Hélène, mise à sac de villes situées dans les environs de Troie...), qui ne nous intéressent pas ici, parce que les scolies homériques ne contiennent à ce sujet rien qui vaille d'être noté, Proclus attribue aux *Chants Cypriens* un épisode romanesque :

Après cela, Achille a envie de contempler Hélène : Aphrodite et Thétis les mettent en présence l'un de l'autre (*Chrest.* 105. 7).

Nous manquons de détails sur cette légende. Lycophron se souvient peut-être des *Chants Cypriens*, quand il montre Achille s'unissant à Hélène en rêve ⁽⁴⁾ ; et sans doute y a-t-il une allusion aux *Chants Cypriens* dans cette scolie homérique :

Car elle fut prise d'abord par Thésée, ensuite par Ménélas, ensuite par Alexandre, Déiphobe et par Achille, en rêve : toutes choses que le poète ne mentionne pas ⁽⁵⁾.

Dans cette courte note, se trouve en quelque sorte résumée l'histoire d'Hélène, telle que l'avaient forgée les Cycliques. Femme trop

⁽¹⁾ *Supra*, p. 185 sqq.

⁽²⁾ *Supra*, p. 19.

⁽³⁾ BL en F 140.

⁽⁴⁾ *Supra*, p. 118 § 81^b.

⁽⁵⁾ LYCOPHR., 171 sqq.

belle, sans cesse disputée, passant de l'un à l'autre, il ne lui manquait plus que les caresses d'un Achille (1).

La présence de cet étrange épisode dans les *Chants Cypriens* n'était point, je crois, purement accidentelle, et inspirée uniquement par le désir de faire « du nouveau ». Il se place un peu après l'ambassade envoyée par les Grecs pour réclamer Hélène et ses richesses ; à cette occasion, la beauté d'Hélène ne pouvait pas ne pas avoir été célébrée une fois de plus, puisque c'était la seule raison pour laquelle les Troyens et Pâris refusaient de la rendre. Et cela dut faire l'objet de nombreux commentaires dans le camp des Grecs — et Achille eut naturellement le désir de contempler cette femme, qu'il n'avait jamais vue, car, d'après les *Chants Cypriens*, lui-même était encore un enfant à l'époque du rapt. L'entrevue d'Achille et d'Hélène se place immédiatement avant les faits que Proclus résume ainsi :

εἶτα ἀπονοστεῖν ὄρμημένους τοὺς Ἀχαιοὺς Ἀχιλλεὺς κατέγει (2).

Ainsi donc, sur le modèle de l'*Iliade*, où les Achéens découragés veulent, par deux fois, rentrer chez eux, et en sont empêchés par Ulysse et par Diomède (3), l'auteur des *Chants Cypriens* suscita un épisode tout pareil, mais où Achille jouait le premier rôle. L'entrevue avec Hélène expliquait l'attitude d'Achille, ou plutôt son changement d'attitude, car, dans les *Chants Cypriens* déjà, il y avait une imitation de la colère d'Achille. En effet, le héros s'y brouillait avec Agamemnon, qui l'avait invité trop tard à ce banquet, au cours duquel Philoctète avait été mordu par un serpent (4). Malgré la brièveté du résumé de Proclus, on voit encore très bien que, dans les *Chants Cypriens*, Achille n'entre vraiment en action qu'après son entrevue avec Hélène. En d'autres termes, l'entrevue d'Achille avec Hélène, dans les *Chants Cypriens*, avait la même importance que la mort de Patrocle, dans l'*Iliade*.

La mort de Troïle. — Après qu'Achille a ainsi retenu les Achéens qui voulaient regagner leur pays, les événements se précipitent :

1. Achille chasse le bétail d'Énée.
2. Il ravage Lyrnèsos, Pédasos et beaucoup de cités voisines.
3. Il tue Troïle.

(1) Cf. *supra*, p. 147.

(2) B 110 sqq., I 17 sqq.

(3) PROCLOS, *Chrest.* 105. 9.

(4) PROCLOS, *Chrest.* 104. 23.

4. Patrocle conduit et vend Lycaon à Lemnos.

5. Dans le butin, Achille reçoit pour sa part Briséis, et Agamemnon, Chrysis (Chrest. 105. 10).

De ces cinq épisodes, le premier et le quatrième ne retiendront pas notre attention, parce que les scolies ne nous apprennent rien sur ce sujet ; le deuxième et le cinquième doivent être étudiés ensemble, et nous leur consacrerons le paragraphe suivant. En réservant le présent paragraphe à l'examen de la légende de Troïle, nous nous écartons un peu de l'ordre chronologique adopté par les *Chants Cypriens*, mais l'exposé y gagnera en clarté.

Nous n'avons pour ainsi dire aucun renseignement littéraire sur l'épisode de Troïle dans les *Chants Cypriens*. Trois mots de Proclus :

καὶ Τρωῖλον φονεύει (Chrest. 105. 12),

une phrase d'Apollodore :

μη̄ θαρρύντων δὲ τῶν βαρβάρων, Ἀχιλλεὺς ἐνεδρεύσας Τρωῖλον ἐν τῷ τοῦ Θυμβραίου Ἀπόλλωνος ἱερῷ φονεύει (1),

voilà à quoi nous sommes réduits. Et cependant, l'étude critique des monuments figurés a permis de retracer, jusque dans ses moindres détails, cet épisode particulièrement célèbre des *Chants Cypriens*. Robert l'a restitué de la sorte :

Au commencement de la guerre, les Achéens se tenaient encore loin des murs de la ville, si bien que Troyens et Troyennes continuaient, insouciantes comme au temps de la paix, d'aller puiser l'eau à la fontaine qui se trouvait devant la ville. Mais un jour, Achille, tout seul, se posta là en embuscade, juste comme y venaient deux enfants de Priam, la belle Polyxène et le tout jeune Troïle, elle, pour prendre de l'eau, lui, pour abreuver ses chevaux. Achille s'élança tout à coup ; Polyxène, effrayée, laisse tomber son hydrie et se sauve dans la ville. Troïle galope après elle, ventre à terre. Mais le Péléide aux pieds légers l'atteint, le tire par les cheveux à bas de son cheval, le traîne jusqu'à l'autel d'Apollon Thymbraeos et le tue. Anténor, voyant accourir Polyxène, annonce le danger à Priam assis, sans défiance, devant la porte Scée.

Mais du haut de sa guette, Politéès a observé les faits, il a fait diligence vers la ville pour y chercher du secours. En sa compagnie, Hector, Déiphobe, Énée et le Péonien Pyraechmès veulent porter secours à Troïle, mais ils arrivent trop tard. Achille leur lance au visage la tête coupée de l'enfant ; pourtant lui-même se voit seul maintenant, face à l'élite

(1) APOLLOD., *Ep.* III, 32.

des Troyens, supérieurs en nombre. Mais Athéna, Thétis et Hermès se mettent à ses côtés, Athéna, peut-être parce que Thétis avait demandé son aide, Hermès, parce qu'il était le dieu de l'embuscade. Et, protégé par eux, Achille regagne les vaisseaux (1).

Dans un poème comme les *Chants Cypriens*, qui, par ailleurs, avait plutôt une tendance au romanesque et au délicat, un tel acte de sauvagerie étonne un peu. Il a, en soi, quelque chose d'infamant pour Achille ; il devient plus grossier encore, s'il repose sur un désir érotique, comme l'imagine Sophocle en son *Troïle*. Cet Achille qui tue un enfant, soit pour le simple plaisir de tuer, soit parce que cet enfant repousse la passion du héros, cet Achille des *Νεώτεροι* est bien différent de l'Achille homérique (2).

De Troïle, Homère n'avait parlé qu'une fois, vers la fin de l'*Iliade*, où Priam, appelant neuf de ses fils, leur fait d'amers reproches :

... Que n'avez-vous été tués ensemble auprès des vaisseaux rapides, au lieu de mon Hector. Malheur sur moi ! J'ai engendré des fils les plus braves de tous dans la vaste Troie. Pas un ne m'est resté : ni Mestor semblable aux dieux, ni Troïlos, si vaillant sur son char (ἱπποχάρμης), ni Hector qui était un dieu parmi les hommes... Ils m'ont été tués par Arès (Ω 253-260).

Sur ce passage, Aristarque avait écrit un certain nombre de notes, dont les restes mutilés et défigurés ont été examinés plus haut (3), et sur lesquels je ne reviendrai pas ici. Je rappellerai seulement qu'Aristarque avait étudié la légende des *Chants Cypriens* et celle de Sophocle pour les condamner, l'une et l'autre, d'un point de vue homérique.

Sa critique ne se bornait pas là, si l'on en juge d'après la fin d'une note d'Aristonicos, où les *Νεώτεροι* sont pris à partie :

... et les uns font de Troïle un enfant, alors qu'Homère, par l'épithète qu'il lui donne, montre que c'était un homme fait. Car aucun autre n'est dit combattant à cheval (4).

La phrase soulignée n'est qu'un lambeau de la pensée d'Aristarque. Toute son argumentation roulait sur l'interprétation de l'épithète ἱπποχάρμης, qu'Homère donne à Troïle. A première vue, le mot signifie *qui combat à cheval*, et, effectivement, on le trouve avec ce

(1) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1122-1124.

(2) *Supra*, p. 144.

(4) (Ar.) A en Ω 257.

(3) *Supra*, p. 72-73.

sens chez les auteurs après Homère. Mais Aristarque avait démontré que les héros homériques se servent du char à deux ou trois chevaux, jamais de κέλητες (1) : l'épithète ἱπποχάρμης ne pouvait donc pas signifier autre chose que *vaillant sur son char*, d'après l'exégèse d'Aristarque. Ici, comme ailleurs, Aristarque reprocha aux *Νεώτεροι* d'avoir mal compris un mot d'Homère, et d'être partis de là pour bâtir une légende nouvelle :

ὅτι ἐκ τοῦ εἰρήσθαι ἱπποχάρμην τὸν Τρωῖλον οἱ Νεώτεροι ἐφ' ἵππου <ωεύγοντα καὶ> διωκόμενον. <ὅπ' Ἀχιλλέως> αὐτὸν ἐποίησαν (2).

Aristarque songeait certainement aux *Chants Cypriens*, en formulant cette critique.

Briséis, Chryséïs. — Nous avons vu, au début du paragraphe précédent, que la mort de Troïle se place entre la prise de Lyrnèsos, Pédasos et autres villes, et le partage du butin, qui accorde Briséis à Achille et Chryséïs à Agamemnon.

Dans cette partie de son œuvre, l'auteur des *Chants Cypriens* traitait donc des légendes déjà traitées par Homère, et la confrontation ne peut manquer de présenter quelque intérêt.

Achille, parlant de Briséis, dit à Patrocle :

...la jeune fille que les fils des Achéens m'avaient choisie en récompense. Je l'avais gagnée, grâce à ma lance, quand j'eus pris une ville bien bâtie (Π 56-57).

Le *Catalogue des Vaisseaux* nous donne le nom de cette ville :

Car le divin Achille était couché auprès de ses vaisseaux, irrité à cause de la vierge aux beaux cheveux, Briséis, qu'il avait prise de Lyrnèsos, au prix de bien des peines, après avoir détruit Lyrnèsos et les murailles de Thèbes (B 688-691).

Le scoliaste TV commente brièvement :

Les auteurs des *Chants Cypriens* (fr. 18 A) nomment Pédasos la ville (où fut prise Briséis) ; Homère la nomme Lyrnèsos (3).

Dans Homère, Achille s'emparait aussi de Lyrnèsos et de Pédasos (4), mais c'est de Lyrnèsos qu'il emmenait Briséis ; dans les *Chants*

(1) *Supra*, p. 128.

(3) TV en Π 57.

(2) (Ar.) A en Ω 257.

(4) Γ 92.

Cypriens (Proclus), Achille s'emparait de Lyrnèsos et Pédasos, mais c'est de Pédasos (fr. 18) qu'il emmenait Briséis : dans ce cas particulier, l'auteur des *Chants Cypriens* trouvait l'originalité à bon compte.

L'attitude de Zénodote en présence des vers du *Catalogue des vaisseaux* mérite une mention. Il athétisait les vers B 686-694 ⁽¹⁾, mais corrigeait cependant le vers B 690 :

τὴν ἐκ Λυρνησσοῦ ἐξείλετο πολλὰ μογήσας

en :

τὴν ἐν Λυρνησσοῦ ἐξείλετο πολλὰ μογήσας ⁽²⁾,

comme si le partage du butin avait eu lieu à Lyrnèsos. De cette façon, les vers homériques n'impliquaient plus nécessairement que Briséis eût été prise à Lyrnèsos. Étant donné la manière peu systématique dont travaillait Zénodote, on peut croire qu'il corrigeait le texte pour qu'Homère ne fût pas en contradiction avec le poète cyclique.

L'histoire de Chrysis présente plus d'intérêt encore. Achille, racontant à sa mère la cause de sa brouille avec Agamemnon, dit notamment ceci :

Nous marchons sur Thèbes la sacrée, la ville d'Éétion; nous la livrons au pillage, nous en ramenons tout le butin. Les fils des Achéens se le partagent avec justice, et en choisissent pour l'Atride Chrysis aux belles joues (A 366-369).

Donc, Chrysis, fille de Chrysis, prêtre-roi de Chrysis en Troade, est faite prisonnière à Thèbes Hypoplacie, en Cilicie, dans la ville d'Éétion, le père d'Andromaque. Il y avait là une occasion, pour les poètes posthomériques, de combler une « lacune », et de dire clairement pourquoi la Troyenne Chrysis était prise dans une ville de Cilicie.

Les scolies homériques rapportent deux des explications proposées :

Certains disent que Chrysis fut prise également à Thèbes. En effet, disent-ils, Chrysis n'étant qu'une simple petite ville sans fortifications, ses habitants, à cause de la guerre, l'avaient quittée pour se réfugier à Thèbes, plus sûre et plus grande ⁽³⁾.

⁽¹⁾ (Ar.) A en B 686.
⁽²⁾ ABD en A 306.

⁽²⁾ (Ar.) A en B 690.

Chrysis était venue à Thèbes, auprès d'Iphinoé, sœur d'Éétion et fille d'Actor, qui offrait un sacrifice à Artémis : c'est alors qu'elle fut prise par Achille ⁽¹⁾.

Nous aurions eu, pour les *Chants Cypriens*, à choisir l'une de ces deux versions, et nous n'aurions pu nous décider, logiquement, pour l'une ou pour l'autre, si Eustathe ne nous avait heureusement conservé la mention des *Chants Cypriens*, qu'il trouvait dans son exemplaire à scolies plus complètes ⁽²⁾ :

D'après certains, si Chrysis fut prise à Thèbes Hypoplacie, ce n'est point parce qu'elle s'était enfuie là ; ce n'est pas non plus parce qu'elle était allée là pour un sacrifice à Artémis — ainsi que le rapporte l'auteur des *Chants Cypriens* (fr. 19 A) — mais bien parce qu'elle était concitoyenne ou compatriote d'Andromaque ⁽³⁾.

Aristarque ⁽⁴⁾, qui ne pouvait admettre la version des *Chants Cypriens*, expliquait sans doute que Chrysis s'était, avec d'autres, réfugiée dans Thèbes, ville plus grande et mieux gardée que sa petite patrie.

Signalons en terminant que, pour tout ce qui regarde la légende de Briséis et Chrysis, l'*Épître* d'Apollodore ⁽⁵⁾ n'est pas plus précis que le résumé de Proclus. Toutefois, là où Proclus cite Lyrnèsos, Pédasos et beaucoup de cités voisines, Apollodore mentionne nommément un grand nombre de villes. Mais, comme en dehors de Lyrnèsos, Pédasos et Thèbes, nous n'avons aucun point de repère, nous ne pouvons savoir dans quelle mesure Apollodore résume les *Chants Cypriens*, ni utiliser son témoignage pour reconstituer cette partie du poème cyclique.

Palamède et les Oenotropes. — Après le partage du butin, les *Chants Cypriens* contaient la mort de Palamède ⁽⁶⁾.

Les scolies homériques ne parlent pas de cet épisode, et nous n'aurons donc pas à nous en occuper ici ; mais elles font allusion à la légende des Oenotropes, qui, par certains côtés, touche à celle de Palamède.

⁽¹⁾ T en A 366.

⁽²⁾ *Eustathe et le Cycle épique*, p. 458.

⁽³⁾ EUST. A 366 : 119. 3.

⁽⁴⁾ Les vers A 366-392, où se trouve cette histoire, étaient athétisés (cf. T en A 366), mais on ne sait par qui. Ce n'était probablement pas Aristarque. Ludwig imprime l'athétèse avec un astérisque ; Allen ne la mentionne pas dans son édition.

⁽⁵⁾ APOLLOD., *Ép.* III, 33.

⁽⁶⁾ PROCLUS, *Chrest.* 105. 15.

Lycophron ⁽¹⁾ ayant aussi mentionné les filles d'Anios, surnommées les Oenotropes, les scoliastes de cet auteur nous donnent une série de renseignements importants, qu'il nous faut examiner avant les scolies homériques.

Staphylos, fils de Dionysos, eut une fille Rhoio. Apollon s'unit à elle. Staphylos, l'ayant appris, la jeta dans un coffre qu'il confia à la mer. Rhoio échoua en Eubée, et mit au monde, tout près d'une grotte, un fils qu'elle nomma Anios à cause des souffrances (ἀνιαθήναι) qu'elle avait supportées pour lui. Apollon la transporta à Délos; et là, ayant épousé Dorippé, Anios eut trois filles, les Oenotropes, Oeno, Spermo, Élais, à qui Dionysos donna le pouvoir de créer des fruits à volonté.

Phérécyde <fr. 94> dit qu'Anios chercha à persuader les Grecs venus auprès de lui, de rester à Délos pendant neuf ans, puisque, aussi bien, les dieux avaient arrêté que Troie ne serait prise qu'à la dixième année. Et il promit que, pendant ce temps, ses filles les nourriraient.

Cette histoire se trouve aussi chez l'auteur des *Chants Cypriens* <fr. 20 A>.

Callimaque mentionne les filles d'Anios dans ses *Aitia* ⁽²⁾.

Les Oenotropes étaient appelées Oeno, Spermo, Élais. Elles avaient reçu de Dionysos le don d'avoir récolte de fruits chaque fois qu'elles le voudraient. Et ainsi Oeno créait le vin, Spermo les céréales, Élais l'huile. Ces jeunes filles, étant à Troie, sauvèrent les Grecs de la famine.

Callimaque est aussi un témoin de la chose ⁽³⁾.

En effet, Agamemnon à un moment où les Grecs souffraient de la famine, les fit venir sur les conseils de Palamède, et, étant venues à Rhoetion, elles nourrirent l'armée ⁽⁴⁾.

Ces textes montrent assez clairement que Lycophron et Callimaque se sont inspirés des *Chants Cypriens*, et que Phérécyde, une fois de plus, n'a fait que résumer un poème cyclique. Ils nous permettront en outre de voir comment les scoliastes homériques ont maltraité la pensée d'Aristarque.

Ulysse dit à Nausicaa :

A Délos autrefois, à l'autel d'Apollon, j'ai vu même beauté : le rejet d'un palmier qui montait vers le ciel. Car en cette île aussi je fus, et quelle armée m'accompagnait alors sur cette route où tant d'angoisses m'attendaient ! (ζ 162-165).

⁽¹⁾ LYCOPHR., 570 sqq.

⁽²⁾ Schol. LYC., 570.

⁽³⁾ Schol. LYC., 581.

⁽⁴⁾ Schol. LYC., 580.

Moins audacieuse que la science moderne, la critique d'Aristarque ne condamnait point les vers 164-165, soulignés dans la traduction qu'on vient de lire, et il faut se rappeler cette attitude d'Aristarque pour comprendre la scolie EPQ :

Ulysse n'ayant pu nommer *πολὸν λαόν* une expédition qui lui était propre, il désigne par là l'armée des Grecs. Cela se passe au moment où Ménélas avec Ulysse la conduisit chez les filles d'Anios, qui étaient aussi appelées Oenotropes. Cette histoire se trouve également dans Simonide <fr. 24 Bgk⁴> en ses *Κατευχαί* ⁽¹⁾.

Nous avons affaire ici à une note primitivement aristarchéenne, dont on a, par après, transformé complètement l'esprit. Aristarque, ne condamnant pas les deux vers, se défendait de les expliquer au moyen de la fable des Oenotropes, invention des *Νεώτεροι*. Il devait donc admettre qu'Ulysse parle d'un *ἴδιος στόλος*, d'une expédition privée, qui n'a rien à voir avec l'expédition troyenne. A cette explication, Aristarque opposait celle que ses adversaires tiraient des *Νεώτεροι* — *Chants Cypriens*, Simonide et autres. Les abrégiateurs successifs comprirent de moins en moins, tant le sens général de cette note, que le sens particulier de *Νεώτεροι*, et c'est à l'un d'eux, plus ignorant que les autres, qu'est due la formule : *ἡ ἱστορία καὶ παρὰ Σιμωνίδῃ, οὐ καὶ* trahit le remaniement ⁽²⁾.

Cette note aristarchéenne, Eustathe l'a connue également, et il y revient par deux fois :

Lycophron aussi raconte que les Grecs naviguant vers Troie abordèrent à Délos ⁽³⁾.

A l'exemple de cette hospitalité reçue en Chypre par les Achéens, il faut joindre celui de l'hospitalité reçue à Délos, que Lycophron aussi raconte, hospitalité plus brillante que celle de Chypre. Car celle-ci n'eut lieu qu'une seule fois; mais celui qui hébergea à Délos l'ensemble de l'armée grecque ne se contentait pas d'avoir assez d'abondance en sa maison pour donner une hospitalité selon les règles, mais il voulut retenir les Achéens et, pendant dix années pleines et entières, leur donner, comme s'il n'avait qu'à puiser de la mer, les flots inépuisables de sa richesse, sans que les Grecs eussent à faire quoi que ce soit. D'après certains, ce fut même jusque dans Troie qu'il fit dériver sur eux ce flot fécond, en leur donnant ses filles, Oeno, Spermo et Élais, qui furent les nourrices de l'armée

⁽¹⁾ EPQ en ζ 164.

⁽²⁾ *Supra*, p. 60^a. Cf. *Eustathe et le Cycle épique*, p. 427.

⁽³⁾ EUST. ζ 162 : 1557. 52.

entière, elles qui pouvaient fournir la nourriture d'une manière prodigieuse, ainsi que le rapporte la légende (1).

Tout cela, Eustathe doit l'avoir pris dans les scolies de son édition d'Homère, et les textes vus jusqu'ici remontent à un exposé plus complet, où Aristarque, opposant les Νεώτεροι à Homère, avait aligné les témoignages des *Chants Cypriens*, de Simonide, Callimaque et Lycophron ; le renvoi à Phérécyde dut être introduit dans cette note à une époque où on lisait de moins en moins le Cycle épique (2).

Pour en revenir aux *Chants Cypriens*, cet épisode montre combien son auteur affectionnait le merveilleux et le romanesque ; il montre aussi que Dionysos jouait un certain rôle dans cette épopée cyclique, qui le représentait comme le dieu de la vigne (3).

La seule chose qui n'apparaisse pas au premier abord, c'est l'endroit du poème où figurait l'épisode des Oenotropes. Les *Chants Cypriens* ont pu le raconter deux fois : une première fois, à propos du voyage de la flotte après la première réunion à Aulis, une seconde fois, lorsque les Grecs, en Troade, souffraient de la famine. Dans ce cas, le second récit se plaçait au moment de la mort de Palamède, car nous savons, par un fragment (4), que, dans les *Chants Cypriens*, Palamède mourait à une époque de famine. Mais il est plus vraisemblable de croire que la légende des Oenotropes n'était racontée qu'une seule fois dans le poème, à l'occasion de la mort de Palamède, et que la réception des Grecs à Délos, avant la guerre, n'y figurait qu'à titre de rappel (5).

Apollodore place le récit des Oenotropes immédiatement avant la première réunion de la flotte à Aulis, mais, à ce détail près, son résumé doit être considéré comme une allusion aux *Chants Cypriens* :

(1) EUST. A 20 : 827. 39.

(2) *Supra*, p. 75 sqq.

(3) *Supra*, p. 294.

(4) Fr. 21 A. La conclusion est fondée sur la double considération que Palamède est tué à la pêche, et que les héros épiques ne se nourrissent de poisson qu'en cas de disette. Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1130, n. 4.

(5) Je n'étudie pas ici la légende de l'hospitalité de Cinyras en Chypre (APOLLOD., *Ep.* III. 9) et la manière dont il se libéra du serment qu'il avait fait (BL en A 20). Nous n'avons aucun texte, aucune allusion qui nous permettent d'affirmer que cet épisode se trouvait également dans les *Chants Cypriens* — le titre du poème n'autorise pas une telle induction. Il est certain, toutefois, qu'Aristarque s'était occupé de la légende à propos du passage A 20 sqq. La preuve en est dans la note d'EUST. A 21 : 827. 46 : ἰστέον δὲ ὅτι οὐ φαίνεται εἰδώς Ὁμηρος ξενίαν Κινύρου, ἀλλὰ σέβας μόνον τὸ ἐξ ἀκοῆς.

Les filles d'Anios, fils d'Apollon — Élaïs, Spermo et Oeno — étaient appelées les Oenotropes. Dionysos leur avait donné le pouvoir de faire sortir de terre l'huile, le blé, le vin (1).

Fin des Chants Cypriens. — La mort de Palamède marquait la fin proprement dite des *Chants Cypriens* :

Vient ensuite la volonté de Zeus (Διὸς βουλή) d'alléger les Troyens en faisant renoncer Achille à soutenir les Grecs, puis enfin le catalogue des alliés des Troyens (*Chrest.* 105. 16).

La Διὸς βουλή, dont parle ici Proclus, n'est pas autre chose, à la fin des *Chants Cypriens*, que la préparation des premiers vers de l'*Iliade*, et elle n'a rien à voir, semble-t-il, avec cette Διὸς βουλή, que nous avons longuement commentée au début de cette étude sur les *Chants Cypriens* (2). L'allusion de Proclus ne résout donc pas, mais complique encore le difficile problème de savoir à quel moment l'auteur des *Chants Cypriens* racontait la légende de Zeus déchainant les guerres de Thèbes et de Troie, pour alléger la Terre de son fardeau humain (3).

II. — L'ÉTHIOPIDE.

Généralités. — Il reste peu de chose — deux fragments à peine, outre le résumé de Proclus — du poème l'*Éthiopide*, qu'une tradition assez récente, semble-t-il, attribuait à Arctinos de Milet. Ce n'est pas le moment de revenir sur les discussions dont ce poème a fait l'objet. Je renvoie à ce que j'en ai dit ailleurs (4), et je supposerai connues et admises les conclusions auxquelles m'a fait aboutir cette enquête préliminaire :

1. L'*Éthiopide* fut écrite au VIII^e siècle pour faire suite à l'*Iliade* ;

2. Dès l'origine, elle a contenu les deux légendes de l'Amazone Penthésilée et de l'Éthiopien Memnon, l'unité de l'épopée venant du fait que c'étaient là deux alliés successifs des Troyens, successivement tués par Achille ;

(1) APOLLOD., *Ep.* III. 10.

(2) *Supra*, p. 246 sqq.

(3) Il y a cependant une indication à tirer du fait que le fragment 1 A dit : Ζεὺς δ' ἐτελείετο βουλή après que nous avons appris que les guerriers mouraient par milliers dans Troie. C'est donc que la guerre était en train, depuis longtemps, au moment où ce vers se présentait dans les *Chants Cypriens*.

(4) a) L'*Éthiopide* d'Arctinos ; b) La patrie de Penthésilée.

3. La *Petite Iliade* fut écrite au VII^e siècle pour faire suite à l'*Éthiopide*.

Arrivée de Penthésilée. — Proclos commence ainsi le résumé de l'*Éthiopide* :

Arrive alors au secours des Troyens, l'Amazone Penthésilée, fille d'Arès, et Thrace de nation. Après une série de victoires, elle est tuée par Achille, et les Troyens lui donnent la sépulture (*Chrest.* 105. 22).

On sait que l'*Iliade* se termine par le vers :

ὡς οἱ γ' ἀμφίεπον τάφον Ἐκτορος ἱπποδάμοιο.

Or, le scoliaste TV en a conservé cette curieuse variante :

Certains écrivent :

ὡς οἱ γ' ἀμφίεπον τάφον Ἐκτορος, ἦλθε δ' Ἀμαζῶν
Ἄρηος θυγάτηρ μεγαλήτορος ἀνδροφόνιο (1)

Parlant ailleurs de ce texte, j'écrivais :

Cette variante, destinée à unir bout à bout l'*Iliade* et l'*Éthiopide*, remonte, par l'intermédiaire du scoliaste qui l'a conservée, à quelque édition alexandrine d'Homère (2).

Je voulais dire par là que cette variante était rappelée dans une édition alexandrine, et non point qu'elle est l'œuvre d'un éditeur alexandrin du Cycle. En effet, en me basant sur les indices fournis par un *bol homérique*, j'arrivais à cette conclusion, exprimée quelques lignes plus bas :

Les vers de raccord cités plus haut sont, eux aussi, antérieurs à ces travaux [des Alexandrins], et ils n'ont pas été forgés de toutes pièces pour une édition alexandrine du Cycle (3).

Je n'ai rien à changer à cette conclusion, et si j'y insiste, c'est que Ludwich, faute d'avoir connu le matériel archéologique du Cycle, doutait de l'existence d'une édition cyclique de l'*Iliade* (4).

A propos de l'arrivée de Penthésilée, Aristarque a dû faire sur les Amazones un certain nombre d'observations qui peuvent avoir visé l'*Éthiopide*.

(1) TV en Ω 804 = fr. 1 A.

(2) L'*Éthiopide d'Arctinos*, p. 156.

(3) L'*Éthiopide d'Arctinos*, p. 156.

(4) LUDWICH, p. 7, n. 7.

Bien que la chose ne soit attestée nulle part, il semble bien que, dans l'*Éthiopide*, les Amazones combattaient à cheval (1), ou tout au moins Penthésilée ; c'est ce que paraissent indiquer un grand nombre de monuments figurés remontant jusqu'au VI^e siècle av. J.-C. (2). Si cela était, la remarque d'Aristarque sur les κέλητες s'appliquerait aussi bien à l'épisode de Penthésilée dans l'*Éthiopide* qu'à l'épisode de Troïle dans les *Chants Cypriens* (3).

Nous avons vu (4) qu'Aristarque avait entrepris de démontrer que, dans Homère, ἀντί ne signifie pas *contre*, à l'opposé de, mais à l'égal de. Cette théorie devait trouver son application dans l'épithète ἀντιάνειραι qu'Homère (e. g. Γ 189) donne aux Amazones ; nos scolies homériques n'ont pas conservé la conclusion d'Aristarque, mais elle se trouve à la fois dans le *Lexique* d'Apollonius le Sophiste :

τὰς δὲ ἀντιανείρας Ἀμαζόνας · ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἰσάνδρους, ἔνιοι δὲ τὰς ἀντιαζούσας, οἷον ἐναντιουμένας ἀνδράσι · πολεμικαὶ γὰρ (5)

et dans l'*Etymologicon magnum* :

ἀντιάνειρα, ἐπίθετον Ἀμαζόνος · ὁ μὲν Ἀρίσταρχος τὰς ἴσας ἀνδράσιν · ἔνιοι δὲ τὰς ἀντιαζούσας καὶ ἐναντιουμένας τοῖς ἀνδράσι τῇ οἰκείᾳ δυνάμει · ἐξ οὗ πολεμικὰς (6).

On retrouve en ces notes la manière habituelle d'Aristarque. Des commentateurs avaient admis que l'épithète homérique des Amazones signifiait *ennemies des hommes, faisant la guerre aux hommes*, et cela, parce qu'ils songeaient aux légendes des Νεώτεροι, et spécialement à l'*Éthiopide*. Pour montrer que cette opinion, basée sur les Νεώτεροι, était sans valeur, Aristarque chercha, dans Homère lui-même, des arguments pour démontrer qu'Homère n'avait point connu cette légende des Amazones, qui font la guerre aux hommes, des Amazones de Penthésilée. Bien que le nom d'*Éthiopide* n'y soit point prononcé, il me semble qu'on peut difficilement voir en ces textes autre chose qu'une allusion indirecte au poème cyclique.

(1) Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1177, n. 3.

(2) GRAEF, *Pauly-Wissowa*, s. v. Amazonen, 1772.

(3) *Supra*, p. 128. 307.

(4) *Supra*, p. 105 § 10*.

(5) A. SOPH., *Lex.* s. v. ἀντί.

(6) Et. M. 111. 35.

La mort de Thersite. — Donc Achille a tué Penthésilée :

Et Thersite qui injurait et raillait le héros, amoureux, dit-on, de l'Amazone, est également mis à mort par Achille (*Chrest.* 105. 25).

Dans l'*Iliade*, où il fait une courte et burlesque apparition, Homère avait dit de Thersite :

Il était particulièrement odieux à Achille et à Ulysse : car il avait coutume de les injurier l'un et l'autre ; mais, cette fois, c'était le divin Agamemnon que, de sa voix pointue, il couvrait d'outrages ; et contre lui, en leur cœur, les Achéens s'irritaient et s'indignaient (B 220-223).

Sur ces vers, athétisés par Zénodote, les manuscrits ADGen. ont la remarque suivante :

Il faut savoir aussi qu'Achille tua Thersite, comme le raconte le poète Quintus en ses *Posthomerica* (I, 765). Il raconte, en effet, qu'au cours de la lutte contre les Amazones, Achille ayant tué leur reine Penthésilée, et voyant ensuite, étendu, son beau corps, devint amoureux de ladite Penthésilée, et fut très attristé de sa mort. Or, le voyant en cet état, Thersite l'outragea, selon son habitude. Le héros, irrité, d'un coup de poing le tua, à l'instant même — et ses dents volèrent sur le sol (1).

A quoi le manuscrit de Genève ajoute cette phrase :

Ces Amazones, en effet, étaient venues combattre aux côtés des Troyens après la mort d'Hector (2).

Les *Posthomerica* de Quintus de Smyrne ! Pour que des exégètes d'Homère en fussent réduits à ce médiocre témoignage, les notes d'Aristarque devaient être en bien piteux état. Car Aristarque avait sans doute consacré un paragraphe à la mort de Thersite, soit pour dire que les mots d'Homère ἔχθιστος δ' Ἀχιλλῆϊ n'étaient pas sans avoir inspiré l'auteur de l'*Éthiopide* (ἐντεῦθεν πλανηθεὶς ὁ τὴν Αἰθιοπίδα γράψας...), soit pour dire qu'on ne peut pas expliquer l'ἔχθιστος δ' Ἀχιλλῆϊ d'Homère en faisant appel à la légende racontée par l'*Éthiopide*. Eustathe a conservé un souvenir, obscurci, il est vrai, de la note aristarchéenne :

La νεωτέρη ἱστορία (3) dit que Thersite fut tué par Achille, frappé d'un coup de poing au visage au moment où, ayant tué l'Amazone

(1) ADGen* en B 220.

(2) Cf. *supra*, p. 243^a.

(2) Gen* en B 220.

Penthésilée, Achille était pris de pitié en la voyant gisante. [Car il admirait sa beauté, et, parce qu'elle était belle et courageuse, lui, le plus courageux et le plus beau des Grecs, se lamentait pareillement sur son cadavre. Et Thersite, pareil, comme il a été dit, à un singe, se moquait de l'amourette du beau héros. Mais Achille le frappa du poing, et étendit ainsi aux côtés de Penthésilée l'homme qui lui était le plus odieux] (4).

En supprimant le commentaire de mauvais goût qu'Eustathe ajoute à son modèle sans y apporter aucune précision, nous voyons reparaître une note aristarchéenne, qui fait clairement allusion à l'*Éthiopide*.

Le résumé d'Apollodore contient aussi des souvenirs de l'*Éthiopide* :

Penthésilée, fille d'Otréré et d'Arès, [tua accidentellement Hippolyte et fut purifiée par Priam ;] (2) ayant pris part à la lutte, tua un grand nombre de héros, et, parmi eux, Machaon. Après, elle fut tuée elle-même par Achille, qui devint amoureux de l'Amazone, quand elle fut morte, et qui tua Thersite qui se moquait de lui (3).

Dans ce récit, par ailleurs si voisin de Proclus, Machaon meurt sous la lance de Penthésilée. Or, dans la *Petite Iliade* (fr. 7 A), Machaon est tué par Eurypyle, fils de Télèphe. Si, comme je le crois, le renseignement d'Apollodore remonte à l'*Éthiopide*, nous aurions là un exemple curieux de la manière dont les poètes cycliques s'efforçaient de renouveler leurs sujets. Nous savons que, dans les *Chants Cypriens*, Télèphe promettait de ne point combattre contre les Grecs (4) : c'est là un détail que les *Chants Cypriens* ont dû ajouter à la légende pour l'embellir, puisque la *Petite Iliade*, qui connaissait l'histoire de Télèphe (5), montrait le fils de Télèphe combattant aux côtés des Troyens. Les épisodes traités en double dans le Cycle épique ne manquent pas, et nous les signalerons au passage, en essayant — ce qu'on n'a pas fait jusqu'ici — de montrer comment les auteurs successifs s'efforcèrent, chacun selon son tempérament, de renouveler une matière épique qui commençait déjà à vieillir.

La purification d'Achille. — Proclus résume alors ce qui advint au camp des Grecs après la mort de Thersite :

(1) EUST. B 219 : 208. 1.

(2) Sur cette suppression, voir *La patrie de Penthésilée*.

(3) APOLLOD., *Ép.* V. 1.

(4) *Supra*, p. 293.

(5) *Supra*, p. 286. 291.

Le meurtre de Thersite ayant suscité la discorde parmi les Achéens, Achille cingle vers Lesbos, offre un sacrifice à Apollon, Artémis et Lété, et se fait purifier de son crime par Ulysse (*Chrest.* 105.27).

La purification pour meurtre est donc un usage connu dans l'*Éthiopide*. Or, on sait qu'Aristarque avait attiré l'attention sur le fait qu'Homère ignore cette coutume ⁽¹⁾. L'*Éthiopide* étant l'un des poèmes les plus anciens du Cycle, il y a beaucoup de chances pour qu'Aristarque ait songé à cette épopée et l'ait citée, avec d'autres, au cours de sa recherche.

La psychostasie. — Memnon, fils de l'Aurore, et roi des Éthiopiens, vient au secours des Troyens après la mort de Penthésilée ; il tue Antiloque, et lui-même est tué par Achille,

et Zeus, sur la prière de l'Aurore, accorde l'immortalité à Memnon (*Chrest.* 106. 6).

Ni Proclus, ni Apollodore ne mentionnent ici l'épisode de la psychostasie. A vrai dire, aucune source n'attribue explicitement cet épisode à l'*Éthiopide* ; mais les notes mutilées d'Aristarque nous apporteront quelques lumières nouvelles sur cet intéressant problème.

Racontant le combat singulier Achille-Hector, Homère avait dit :

Et quand, pour la quatrième fois, ils revinrent près des fontaines, alors le père des dieux étendit les balances d'or ; il y plaça les deux sorts du long sommeil de la mort. L'un était celui d'Achille, l'autre celui d'Hector le dompteur de chevaux (X 208-211).

Une scène analogue se trouvait en un autre endroit de l'*Iliade* (Θ 70), avec cette différence que les deux sorts (κῆρε) sont ceux des Achéens et des Troyens.

Sur ces deux passages, nous avons un grand nombre de notes ⁽²⁾, dont voici les plus intéressantes :

C'est en partant de là qu'Eschyle a imaginé la *Psychostasie*, comme si Zeus avait pesé les âmes, et non les destinées porteuses de mort ⁽³⁾.

⁽¹⁾ *Supra*, p. 139.

⁽²⁾ Outre celles qui suivent, cf. PORPH. en Θ 70, p. 117. 29 SCHR. ; A. SOPH., HES., s. v. κῆρε.

⁽³⁾ (Ar.) A en X 209.

C'est en partant d'ici qu'Eschyle imagina sa *Psychostasie*, comprenant mal ce qui avait été dit ⁽¹⁾.

....Noter qu'Homère parle des sorts porteuses de mort. Mais Eschyle, croyant qu'il était question des âmes, composa sa *Psychostasie*, où il montra Zeus pesant dans la balance l'âme de Memnon et celle d'Achille ⁽²⁾.

Les Παλαίοι disent qu'Eschyle, croyant que κῆρε désignait ici non point les destinées porteuses de mort, mais les âmes, composa lui-même la *Psychostasie*, dans laquelle Zeus pèse dans une balance l'âme de Memnon et l'âme d'Achille ⁽³⁾.

On a vu ⁽⁴⁾ que ces notes aristarchéennes ont une importante lacune. Car nous possédons des documents figurés, antérieurs à Eschyle, où le combat singulier Achille-Memnon est mis en rapport avec une pesée des sorts ou des âmes, et qui, selon toute apparence, remontent à l'*Éthiopide* ⁽⁵⁾. Dans son raisonnement, Aristarque ne pouvait donc pas, comme le lui imputent les scolies, passer sans transition d'Homère à Eschyle. Nous avons, ici comme ailleurs, le phénomène de l'omission du moyen terme cyclique dans les scolies.

Nous arrivons ainsi à reconstituer d'une manière toute conjecturale, mais non invraisemblable, l'histoire du développement de cette légende.

1. Homère montre Zeus pesant les κῆρε d'Hector et d'Achille avant le combat.

2. L'*Éthiopide* transpose et enjolive cette donnée : l'Aurore et Thétis, mères des deux héros vont dans l'Olympe implorer Zeus pour la vie de leurs fils. Zeus leur accorde la pesée des κῆρε, opération que fait Hermès ; la balance descend du côté où se trouve le sort de Memnon (*monuments figurés* ⁽⁶⁾). L'Éthiopien est tué. L'Aurore obtient l'immortalité (*Proclus*) et s'en va, mère douloureuse, emportant le corps de son fils.

3. Eschyle renouvelle la légende en montrant la pesée non plus des sorts, mais des âmes avant le combat.

On aura remarqué que, dans les monuments figurés qu'on rapporte à l'*Éthiopide*, c'est Hermès, et non Zeus, qui effectue la pesée ⁽⁷⁾. Cela donne à croire que l'*Éthiopide* connaissait déjà Hermès psycho-

⁽¹⁾ T en X 209.

⁽²⁾ (Ar.) A en Θ 70.

⁽³⁾ EUST. Θ 73 : 699. 31.

⁽⁴⁾ *Supra*, p. 71².

⁽⁵⁾ HOLLAND, Roscher, s. v. Memnon, 2674.

⁽⁶⁾ C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1182.

⁽⁷⁾ C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1182, n. 3.

pompe ⁽¹⁾, et qu'Aristarque songeait peut-être au poème épique, quand il écrivait :

οὐκ ἔστι καθ' Ὀμηρον ψυχοπομπὸς ὁ Ἑρμῆς ⁽²⁾.

Le cadavre d'Achille. — Nous arrivons à la partie qui devait être la plus belle et la plus émouvante de l'*Éthiopide* : la mort d'Achille.

Achille alors se tourne contre les Troyens, pénètre jusque dans la ville et tombe sous les coups de Pâris aidé d'Apollon. Un violent combat se livre autour du cadavre ; Ajax parvient à l'emporter hors du champ de bataille, cependant qu'Ulysse tient les Troyens en respect (*Chrest.* 106. 7).

Les scolies homériques nous montreront qu'Aristarque s'est beaucoup occupé de cet épisode de l'*Éthiopide*.

Ulysse, sur son radeau s'écrie, désespéré :

Plût aux dieux que j'eusse succombé le jour où la multitude des Troyens me pressait de ses javelots de bronze autour du corps d'Achille ! (ε 308-310).

Le scoliaste BPQ remarque en ce passage :

Ulysse et Ajax combattirent pour le cadavre d'Achille. Et l'un le porta, tandis qu'Ajax tenait les Troyens en respect, comme cela arriva pour Patrocle ⁽³⁾.

Nous n'avons pas affaire ici à un scoliaste ignorant qui aurait commis une erreur de mémoire en songeant à la légende de l'*Éthiopide* : c'est, à mon sens, une note d'Aristarque lui-même, expliquant l'allusion ambiguë de l'*Odyssee*, par un renvoi au passage de l'*Iliade* où, Patrocle mort, le grand Ajax prend la parole :

Tu as dit tout selon la sagesse, illustre Ménélas ; prends avec Mérion le corps de Patrocle, et porte-le promptement hors de la mêlée. Et nous, derrière, nous combattons contre les Troyens et le divin Hector (P 716-719).

Il fallait donc comprendre le passage de l'*Odyssee*, comme si Ulysse avait porté le corps, et qu'Ajax eût combattu pour le défendre.

⁽¹⁾ C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1182, n. 2.

⁽²⁾ (Ar.) MV en ω 1 (Aristarque est expressément cité).

⁽³⁾ BPQ en ε 310.

Par là, Aristarque opposait Homère et Arctinos, pour la plus grande gloire d'Homère :

Si c'était Homère qui avait écrit la mort d'Achille, il n'aurait pas fait porter son cadavre par Ajax, comme le représentent les Νεώτεροι ⁽¹⁾,

et cela, parce que porter le cadavre d'Achille

était un travail non pour un Ajax, mais pour un Ulysse ⁽²⁾.

Aristarque reprochait donc à l'auteur de l'*Éthiopide* d'avoir amoindri le grand Ajax d'Homère, en intervertissant ainsi les rôles ⁽³⁾. Cette légende nouvelle était née du passage de l'*Iliade* mal compris :

C'est ici que les Νεώτεροι ont pris l'idée de montrer Achille mort transporté par Ajax, tandis qu'Ulysse couvre la retraite ⁽⁴⁾.

Comme on le voit, Aristarque s'est montré particulièrement dur pour l'auteur de l'*Éthiopide*. D'un point de vue homérique — le seul auquel il se plaçât — Aristarque avait sans doute raison, puisque l'*Éthiopide*, par rapport à l'*Iliade*, marque une décadence du genre épique. Mais, si l'on se place au seul point de vue d'Arctinos, on devine les raisons qui l'ont poussé à modifier la légende homérique. Cela seul qu'il venait après Homère l'obligeait à renouveler certaines légendes très connues. Mais il y a un autre fait dont, à ma connaissance, on n'a jamais tenu compte. C'est que l'*Éthiopide* avait à raconter la dispute des armes, où Ajax allait être vaincu par Ulysse. Dans cette contestation, les deux héros devaient faire valoir leurs titres, et pour qu'Ulysse l'emportât, il devait avoir joué le beau rôle dans l'épisode de la mort d'Achille. C'est peut-être cette considération qui guida l'auteur de l'*Éthiopide*, quand il montra Ajax portant Achille hors de la mêlée.

Quoi qu'il en soit, pour éclairer quelque peu cet épisode de l'*Éthiopide*, il nous faut signaler ici la représentation qui orne une amphore chalcidienne à figures noires ⁽⁵⁾, et dont les éditeurs du Cycle n'ont tiré aucun parti. Cette peinture du VI^e siècle avant J.-C. illustre la scène que voici :

⁽¹⁾ (Ar.) A en P 719.

⁽²⁾ Schol. AR., *Equ.* 1056.

⁽³⁾ *Supra*, p. 155.

⁽⁴⁾ (Ar.) A en P 719.

⁽⁵⁾ *Monum. ined.*, I, pl. LI = REINACH, *Rép. vases peints*, I, 82. 1-4.

Athéna, armée d'une lance, et environnée de serpents, regarde le combat des Grecs et des Troyens autour du corps d'Achille. Au centre de la composition gît Ἀχιλλεύς, percé de deux flèches, l'une dans le talon, l'autre dans la poitrine.

Le Troyen Γλαυκος se baisse pour attacher au pied d'Achille une lanière avec laquelle le cadavre sera traîné hors du champ de bataille. Tandis que Glaucos est occupé à ce travail, Αίας environné d'une pluie de piques et de flèches, le perce d'un coup de lance. Plus à droite, Πηρις, tirant de l'arc, est suivi de deux guerriers, la lance haute, dont l'un est Αινεες ; plus à droite encore, Λαοδοκος (Laodocos, fils d'Antéonor), blessé, plie le genou, et un autre guerrier, Εχιππος, se lance dans la mêlée.

À gauche, et séparé, par la figure d'Athéna, du groupe combattant, Σθενελος panse la main blessée de Διομεδης.

La date même du vase nous permet d'affirmer que son auteur s'est inspiré de l'*Éthiopide* ; par lui, nous connaissons non seulement tous les détails du combat mémorable, mais encore la raison de l'absence, à première vue étonnante, de Diomède : c'est que le fils de Tydée avait été blessé. La même peinture de vase nous montre que l'*Épitome* d'Apollodore résume exactement l'*Éthiopide* :

Et au cours de la mêlée qui eut lieu autour du cadavre, Ajax tua Glaucos, et il fit porter ses armes aux vaisseaux ; puis ayant pris le cadavre, Ajax le transporta sous une pluie de traits, au milieu des ennemis, tandis qu'Ulysse tenait tête aux assaillants (1).

Tout ce passage d'Apollodore est comme l'écho assourdi d'une scène épique, qui n'était point sans beauté, ni sans grandeur.

Les funérailles d'Achille. — L'auteur de l'*Éthiopide* semble avoir voulu donner à cette partie de son œuvre une grandeur et une émotion, dont témoigne encore le bref résumé de Proclos :

Les Grecs enterrent Antiloque et exposent le corps d'Achille. Thétis survient alors avec le chœur des Muses et des Néréides pour pleurer son fils. Après quoi, elle l'enlève du bûcher et le transporte dans l'île Blanche. Les Achéens lui élèvent un tombeau et décident des jeux en son honneur (*Chrest.* 106. 11).

On sait qu'Aristarque considérait que l'*Odyssee* homérique s'arrêtait en ψ 296 ; on sait aussi qu'il condamnait, pour de multiples raisons, la

(1) APOLLOD., *Ep.* V. 4.

seconde *Nékyia*, qui se trouve au dernier chant de l'*Odyssee* actuelle ; l'une de ses raisons, c'était que

donner le nombre des Muses n'est point homérique (1),

et cela s'appliquait particulièrement aux vers de la seconde *Nékyia*, où le chœur des neuf Muses chante un thrène sur le cadavre d'Achille — ainsi qu'en témoigne une note d'Aristonicos, placée en un autre endroit :

Le thrène des Muses sur Achille doit être athétisé (2).

Lorsqu'il écrivait sa note sur le nombre des Muses, Aristarque songeait sans doute à Hésiode (3) et à Eumélos (4) ; mais il peut avoir songé aussi à la scène de l'*Éthiopide*, dont Proclos nous a gardé le résumé.

Le fait même qu'Aristarque considérait la seconde *Nékyia* comme un morceau ajouté après coup à l'*Odyssee* homérique, doit nous engager à regarder d'un peu plus près cette partie du poème. L'ombre d'Agamemnon rencontre l'ombre d'Achille aux Enfers et lui dit :

O bienheureux Achille, ô toi, fils de Pélée, qui, tout semblable aux dieux, succombas loin d'Argos, là-bas, dans la Troade, et pour qui sont tombés, luttant sur ton cadavre, les meilleurs des Troyens et des fils d'Achaïe... Ah ! je revois encore, dans l'orbe de poussière, ton grand corps allongé, tes chevaux délaissés, et tout ce jour de lutte, qui n'aurait pas fini sans l'orage de Zeus !... En ce soir de bataille, nous avons rapporté ton cadavre aux vaisseaux. On le mit sur ton lit ; on lava ce beau corps dans l'eau tiède ; on l'oignit. Sur toi, les Danaens, pleurant à chaudes larmes, coupèrent leurs chevelures. Mais ta mère, sitôt qu'elle apprit la nouvelle, sortit des flots, suivie des déesses marines, et soudain, sur la mer, monta son cri divin, et tous les Achéens en avaient le frisson... Et l'on vit se dresser autour de toi les filles du Vieillard de la mer, qui, pleurant et criant, revêtirent ton corps de vêtements divins.

Puis, de leur belle voix, les neuf Muses ensemble te chantèrent un thrène en couplets alternés : parmi les Achéens, tu n'aurais vu personne qui n'eût les yeux en larmes, tant leur allaient au cœur ces sanglots de la Muse. Là nous l'avons pleuré dix-sept jours, dix-sept nuits, hommes et dieux ensemble... (ω 36-64).

(1) (Ar.) MV en ω 1.

(2) HES., *Theog.* 74 sqq.

(3) (Ar.) TV en Ω 720.

(4) EUMÉLOS, fr. 16 KINKEL.

Puis le corps est brûlé ; on verse dans une même urne les cendres d'Achille et de Patrocle ; dans une autre, on recueille celles d'Anti-loque :

Puis, pour eux et pour toi, toute la sainte armée des guerriers achéens érigea le plus grand, le plus noble des tertres, au bout du promontoire où s'ouvre l'Hellespont : on le voit de la mer ; du plus loin, il appelle les regards des humains qui vivent maintenant ou viendront après nous. Puis ta mère apporta les prix incomparables qu'elle avait obtenus des dieux pour les concours de nos chefs achéens. En l'honneur d'un héros, tu pus voir en ta vie nombre de jeux funèbres, quand, à la mort d'un roi, les jeunes gens se ceignent et s'apprêtent aux luttes ; mais ton cœur et tes yeux n'auraient pu qu'admirer ces prix incomparables que nous donnait pour toi Thétis aux pieds d'argent... (ω 80-92).

L'auteur qui écrivit ces deux passages de l'*Odyssée* a sûrement connu et utilisé l'*Éthiopide*.

Le suicide d'Ajax. — Les Achéens célèbrent donc des jeux funèbres en l'honneur d'Achille :

C'est alors qu'entre Ulysse et Ajax surgit la querelle pour la possession des armes d'Achille (*Chrest.* 106. 16).

Le résumé de l'*Éthiopide* par Proclus se termine ici ; mais l'on comprend sans peine qu'Arctinos ne pouvait pas s'arrêter sans avoir donné l'issue de cette contestation. Un scoliaste de Pindare comble la lacune, au moins apparente, du résumé de Proclus.

Dans sa quatrième *Isthmique*, Pindare avait écrit :

ἵστε μὲν
Αἴαντος ἀλκάν, φοίνιον τὴν ὀψία
ἐν νυκτὶ ταμῶν περὶ ᾧ
φατῆάνω (1).

Le-scoliasle, expliquant l'expression ὀψία ἐν νυκτί, rapporte trois sens possibles :

ἢ γὰρ τὴν ὀψίαν τῆς ἡμέρας, ἢ κατὰ τὸ ὄψε τῆς νυκτός, ἢ τὸ πρὸς ἔω.

Il ne se décide pour aucun d'entre eux, mais il ajoute :

L'histoire donne raison à ceux qui comprennent ici à l'aurore. Car l'auteur de l'*Éthiopide* dit qu'Ajax se tua à l'aurore (fr. 2 A) (2).

(1) PIND., *Isthm.* IV. 58 (35).

(2) Schol. PIND. *Isthm.* IV. 58 (35).

Bethe a excellemment commenté le texte de la scolie :

Pour rendre l'indication ὄρθρος de l'*Éthiopide*, Pindare, conformément à l'usage de son temps, emploie ὀψία ἐν νυκτί. L'hésitation des scoliastes repose en partie sur le fait qu'à leur époque et à celle de leurs garants, ὄρθρος désignait le jour commençant (1).

J'ajouterai que la scolie pindarique remonte sans doute au commentateur d'Aristarque, puisque, en étudiant les *Chants Cypriens*, nous avons vu Aristarque interprétant Pindare par l'hypothèse que Pindare s'est inspiré d'une épopée cyclique (2) ; supposer que Pindare a connu et utilisé l'*Éthiopide* n'a donc rien que de très vraisemblable.

Or, la *Petite Iliade*, qui continuait l'*Éthiopide*, commençait son récit à la dispute des armes d'Achille et racontait ensuite le suicide d'Ajax. Les deux poèmes cycliques avaient donc en commun la dispute des armes et le suicide d'Ajax. Cela impliquait, pour la *Petite Iliade*, l'obligation de renouveler le sujet déjà traité par l'*Éthiopide* — et de ce fait capital, trop négligé par ceux qui ont commenté les épopées cycliques, nous devons tenir compte en étudiant à notre tour la *Petite Iliade*. Je ne puis quitter ce sujet, sans avoir dit quelques mots sur l'attitude de Proclus. Dans les œuvres originales, les deux récits étaient probablement différents ; mais si on les résume dans la proportion ordinaire du résumé de Proclus, ils sont sensiblement pareils, puisque, pour le fond, il a n'y pas de différence :

Une contestation s'élève entre Ajax et Ulysse pour les armes d'Achille. C'est Ulysse qui les obtient. Ajax, désespéré, se donne la mort.

Et tel quel, à des variantes de détail près, ce résumé devait figurer deux fois dans la *Chrestomathie* de Proclus, une fois à la fin de l'*Éthiopide*, une fois au commencement de la *Petite Iliade*. Proclus n'ayant aucun intérêt à éviter une répétition, la suppression de la phrase finale du résumé de l'*Éthiopide* doit être imputée à ceux qui ont extrait de la *Chrestomathie* une partie du chapitre sur le Cycle épique, pour le faire figurer en tête d'une édition d'Homère (3).

L'invulnérabilité d'Ajax. — Les scolies homériques nous fournissent un assez grand nombre de renseignements sur la légende

(1) E. BETHE, *Homer, Dichtung u. Sage*, II, p. 167.

(2) *Supra*, p. 278.

(3) *Supra*, p. 245.

de l'invulnérabilité d'Ajax, que nous pouvons, par hypothèse, rapporter à l'Éthiopide.

Homère raconte le combat de Diomède et d'Ajax :

Cependant, le fils de Tydée, au-dessus de l'énorme bouclier d'Ajax, ne cessait de lui tenir près du cou la pointe de sa lance brillante. Alors les Achéens, craignant pour la vie d'Ajax, leur ordonnèrent de cesser le combat (Ψ 820-823).

Aristonico a bien conservé la pensée d'Aristarque :

De vers comme ceux-ci et de certains autres, il résulte que, selon Homère, Ajax n'est pas invulnérable (1).

Eustathe a certainement connu la note aristarchéenne, mais il l'arrange un peu, suivant son habitude :

Tel était aussi, au dire de οἱ μετ' Ὀμηρον, le grand Ajax, qui était invulnérable sur tout le corps, excepté au flanc, comme le raconte aussi Lycophron (2).

Il faut noter que, selon Homère, Ajax n'était pas vulnérable qu'au flanc (πλευρά) seulement, comme l'ont raconté οἱ μετ' Ὀμηρον — s'il est vrai, toutefois, que Diomède ne s'attaquait au cou que parce que le reste du corps était protégé par la cuirasse. La légende qu'Ajax était invulnérable sur tout le corps, moins le flanc (πλευρά), vient de ce que nulle part l'Iliade ne le montre blessé (3).

Les notes aristarchéennes se présentent avec plus d'unité dans le commentaire de cet autre passage homérique :

Contre Ajax, le brillant Hector jeta, le premier, son javelot ; car Ajax s'était retourné, droit devant lui ; le trait ne s'égara pas ; il le frappa là où les deux baudriers se croisaient sur la poitrine — l'un qui tenait le bouclier, et l'autre, le glaive aux clous d'argent. Et ces deux baudriers protégèrent les chairs délicates (Ξ 402-406).

Voici les commentaires :

D'après Homère, Ajax n'est pas invulnérable, car si les baudriers ne l'avaient protégé, il eût été blessé (4).

Ajax était vulnérable sur tout le corps et non pas seulement à l'aisselle, comme le raconte Eschyle. Ceci apparaît avec évidence dans le

(1) (Ar.) A en Ψ 822.

(2) EUST. Ψ 818 : 1331. 29.

(3) EUST. N 323 : 934. 43.

(4) (Ar.) A en Ξ 406.

passage du combat singulier d'Ajax avec Diomède, où Homère écrit : *Alors les Achéens, craignant pour la vie d'Ajax...* (Ψ822), exactement comme si Ajax pouvait être blessé. On a imaginé l'invulnérabilité en partant du fait qu'Ajax n'est jamais blessé dans Homère (1).

Noter, d'après ce vers, qu'Ajax était vulnérable sur tout le corps, et non pas seulement près de l'aisselle, comme le rapportent Eschyle et d'autres, car si les baudriers ne l'avaient protégé, il aurait été blessé. C'est pourquoi aussi pendant son combat avec Diomède, lors des jeux pour Patrocle, les Achéens redoutèrent pour sa vie, comme s'il avait été vulnérable partout. La supposition qu'il n'était pas du tout vulnérable, vient de ce qu'Homère ne l'a jamais montré blessé (2).

Tous ces commentaires supposent à l'origine une note sur les Νεώτεροι que le manuscrit de Genève se trouve avoir, seul, conservée :

Par ces vers, nous voyons qu'Homère ne considère pas Ajax comme invulnérable. Ce n'est point comme les Νεώτεροι qui racontent qu'il était invulnérable (3).

Cette légende de Νεώτεροι qu'attaquait Aristarque est résumée par un scoliaste :

On rapporte qu'Héraclès, qu'une quelconque nécessité avait fait aborder là, arriva dans l'île de Salamine, tout comme Télamon venait d'avoir un fils, Ajax. Donc, Héraclès se trouvant là, ayant soulevé l'enfant, l'enveloppa dans sa peau de lion ; sur quoi il pria les dieux de le rendre invulnérable. Sa prière fut exaucée, et Ajax devint invulnérable sur tout le corps (4) <excepté au cou (αὐτήν) car, tout à fait par hasard, Héraclès n'enveloppa point cette partie dans sa peau de lion> (5).

On peut reconnaître quatre états successifs dans l'histoire de la légende :

1. (Homère). Point d'invulnérabilité, aucun rapport avec l'histoire d'Héraclès.

2. (Hésiode). Héraclès se borne à émettre le vœu, assez vague, que son hôte Télamon engendre un fils courageux et fort (6).

3. (Pindare). Héraclès forme le vœu que le fils à venir « soit invulnérable comme cette peau du fauve qui fut mon premier exploit » (7).

(1) TV en Ξ 404.

(2) Gen. en Ξ 406.

(3) BD en Ψ 821.

(4) PIND., Nem. VI. 47.

(5) EUST. Ξ 404 : 994. 65.

(6) ABD en Ψ 821.

(7) HES., fr. 140 Rz³.

4. (Eschyle). Héraclès enveloppe l'enfant de la peau, et Ajax devient invulnérable, sauf à l'endroit — l'aisselle — que la peau n'avait pas touché (1).

La quatrième forme de la légende (qu'un témoignage douteux attribue déjà à Pindare (2)) semble la plus récente, et, comme on a pu s'en rendre compte, les auteurs ne sont pas d'accord sur la localisation de la vulnérabilité. Si l'*Éthiopide* a parlé de la légende, et pour ma part je le croirais volontiers, elle a dû représenter Ajax invulnérable sur tout le corps. Cela expliquerait très bien certain détail de l'*Éthiopide*, figuré sur l'amphore chalcidienne et signalé par Apollodore, que, dans le combat autour du cadavre d'Achille, Ajax est environné d'une nuée de flèches et de piques : tout autre que lui, en pareille circonstance, eût été, sinon tué, du moins blessé. Assurément, cela diminuait le mérite d'Ajax : mais, justement, c'était un argument de plus en faveur d'Ulysse dans la dispute des armes.

Si nous en croyons le témoignage des monuments figurés — dont certains sont antérieurs de plus d'un siècle à Eschyle (3) — l'*Éthiopide* montrait Ajax fixant son épée à terre, le manche enfoui, la lame dressée, et se laissant tomber dessus de toutes ses forces. Il y avait là — invulnérabilité d'une part, suicide d'autre part — comme une contradiction qu'Eschyle corrigea : les tentatives d'Ajax n'ayant d'autre résultat que de faire plier le glaive sous le poids de son corps, il n'arrivait à se tuer que lorsqu'un δαίμων lui eût montré l'endroit où il devait se frapper (4).

La scène de l'*Éthiopide*, qui terminait le poème, était plus simple et plus émouvante : Ajax, ayant médité toute la nuit sur sa défaite, se lançait sur son épée et mourait, tout juste comme apparaissait l'Aurore aux doigts de roses...

III. — LA PETITE ILIADE.

Dispute des armes et suicide d'Ajax. — La *Petite Iliade* de Leschès commençait donc, selon Proclus, par la dispute des armes et le suicide d'Ajax :

(1) Schol. SOPH. *Aj.* 833.

(2) PIND., fr. 261 SCHR. = *Hyp.* SOPH. *Aj.*

(3) Voir la liste ap. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1201, n. 3.

(4) Schol. SOPH. *Aj.* 833.

Se produit la dispute des armes. Ulysse les reçoit, Athéna le conseillant. Ajax frappé de folie se déchaîne sur le butin des Achéens, puis il se tue (*Chrest.* 106. 20).

Un passage de l'*Odyssée* fait allusion à la dispute des armes, au moment où Ulysse aux Enfers reçoit les confidences des âmes des morts :

Seule, l'ombre d'Ajax, le fils de Télamon, se tenait à l'écart : il me gardait rigueur de ma victoire au tribunal, près des vaisseaux, quand les armes d'Achille, offertes au vainqueur par son auguste mère, me furent adjugées. [Les filles des Troyens et Pallas Athéna avaient été nos juges] (λ 543-547).

C'est le vers λ 547 :

παῖδες δὲ Τρώων δίκασον καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,

qui a particulièrement retenu l'attention du scoliaste H :

παῖδες Τρώων est mis pour Τρωῶες, exactement comme οἷες Ἀχαιῶν et θυπτήνων δέ τε παῖδες (Z 127). (Il faut entendre par là) ceux qui ont été tués par Ulysse, lorsque Ajax transportait le cadavre d'Achille.

Aristarque athétise le vers : cette histoire est empruntée aux Cycliques (1).

Cette scolie demande un examen attentif. Dans le texte homérique, παῖδες Τρώων pourrait, à première vue, signifier indifféremment ou *Troyennes* ou *Troyens* : le scoliaste, avec beaucoup de méthode, entend démontrer que, homériquement, il ne peut être question que de *Troyens*. Ce point établi, le scoliaste comprend le texte ainsi : ce qui, dans le jugement, a fait donner gain de cause à Ulysse, c'est le nombre des Troyens qu'il avait blessés au cours de la mêlée, lorsque Ajax portait le cadavre. L'idée est assez jolie, encore qu'elle soit maladroitement exprimée. Le raisonnement est basé sur l'*Éthiopide*, puisque c'est Ajax qui porte le cadavre : par conséquent, nous n'avons pas affaire à Aristarque, et la première partie est donc une défense du vers contre l'athétèse d'Aristarque. Celui-ci condamnait le vers, en disant que la légende du jugement par les filles des Troyens et par Pallas Athéna est extraite des Cycliques. Or, nous savons par un scoliaste d'Aristophane quels sont ces Cycliques et quelle est cette légende.

(1) H en λ 547.

Ajax et Ulysse étaient en discussion sur le point de savoir lequel des deux était le meilleur, ainsi que le raconte l'auteur de la *Petite Iliade* (fr. 2 A). Nestor, alors, conseilla aux Grecs d'envoyer quelques-uns d'entre eux sous les murs de Troie, pour surprendre ce qui se disait sur la valeur des deux héros. Donc des hommes furent envoyés qui entendirent des jeunes filles discutant entre elles. L'une disait qu'Ajax était de beaucoup meilleur qu'Ulysse, en disant :

Ajax hors du combat a pris et emporté
Le héros Péléide, ce qu'Ulysse n'osa.

A quoi l'autre répondit, inspirée d'Athéna :

Voilà de beaux discours, d'admirables mensonges !
Une femme, aussi bien, peut porter une charge,
Pourvu qu'un homme la lui mette (1).

Ce fragment montre, on ne peut plus clairement, la différence qui sépare un poème comme l'*Iliadé* d'un poème comme la *Petite Iliade*, et explique comment Aristarque pouvait considérer le Cycle comme une décadence. Au même passage, où Aristophane cite, dans sa comédie, les deux vers de Leschès, le scoliaste répète très exactement la pensée d'Aristarque :

Ceci est tiré du Cycle (Il. parva fr. 2 A). Cela est prononcé par les Troyennes, qui jugent Ajax et Ulysse. On dit que c'est là le travail non d'un Ajax, mais d'un Ulysse (2).

Nous avons déjà vu ce que signifie exactement la dernière phrase du scoliaste (3).

Le récit de la *Petite Iliade* peut donc se résumer ainsi :

Ulysse et Ajax se disputent les armes. Nestor propose qu'on envoie des espions dans Troie. Ce qui fut fait. Les envoyés surprennent une conversation de jeunes filles qui parlent justement du sujet qui occupait les Grecs. L'une d'elles, inspirée par Athéna, fait d'Ulysse un éloge si convaincant, que les Grecs n'hésitent pas à le déclarer vainqueur.

Une légende aussi évoluée, aussi compliquée, ne s'explique guère que si la *Petite Iliade* voulait égaler ou dépasser un poème antérieur ; et nous songeons tout naturellement à ce qui pouvait se trouver dans l'*Éthiopide*. Le scoliaste HQV rapporte une légende fort différente de celle de la *Petite Iliade* :

(1) Schol. AR. Equ. 1056.
(3) *Supra*, p. 321.

(2) Schol. AR. Equ. 1056.

Agamemnon se gardant de paraître préférer l'un des deux quand ils se disputaient les armes d'Achille, fit amener des prisonniers troyens, et leur demanda lequel des deux avait fait le plus de mal à leur patrie. Les prisonniers ayant dit que c'était Ulysse, jugeant ainsi que le meilleur était celui qui avait fait le plus de mal à ses ennemis, Agamemnon donna aussitôt les armes à Ulysse (4).

On constatera que ceci se rapproche assez de cette scolie, inspirée de l'*Éthiopide*, qui essaie de démontrer que παῖδες Τρώων du texte homérique désigne des *Troyens* et non des *Troyennes*.

On notera aussi l'attitude d'Agamemnon : c'est lui qui, pour dégager sa responsabilité, recourt à l'expédient de faire parler des prisonniers. Notre scoliaste HQV ne se documente donc pas dans Quintus de Smyrne, chez qui cette ruse est l'œuvre de Nestor (2) ; du reste, Apollodore connaît aussi cette variante :

καὶ κρινάντων τῶν Τρώων, ὡς δὲ τινες, τῶν συμμάχων, Ὀδυσσεὺς προκρίνεται (3),

et il ne fait même pas allusion à la version si caractéristique de la *Petite Iliade*.

Nous avons ainsi des traces certaines, mais non identifiées, d'une légende épique où les juges d'Ajax et d'Ulysse sont des prisonniers troyens : rien n'interdit de supposer que telle était la version de l'*Éthiopide*. Cette hypothèse expliquerait pourquoi la *Petite Iliade* ayant à traiter un sujet, en soi, fort simple, le fit d'une manière aussi compliquée et aussi romanesque. D'après cette même hypothèse, Quintus de Smyrne aurait contaminé les deux versions cycliques.

Disons, pour finir, que Leschès et Arctinos ont dû concevoir différemment l'épisode du suicide. Autant que l'on puisse deviner en pareille matière, nous pouvons croire que, dans l'*Éthiopide*, Ajax se tua pour ainsi dire immédiatement après ce jugement, qui le rendit fou de douleur et d'humiliation, et nous pouvons laisser à la *Petite Iliade* la création de l'Ajax qui se tue, dans un moment de lucidité, quand il voit que sa folie l'a poussé à massacrer le bétail des Achéens.

Le cadavre d'Ajax. — Nous avons vu (4) qu'Aristarque avait déterminé avec beaucoup de soin les coutumes relatives aux funé-

(1) HQV en λ 547.
(3) APOLLOD., Ep. V. 6.

(2) QU. SMYRN., V, 160 sqq.
(4) *Supra*, p. 139.

railles chez les héros homériques. On brûlait les cadavres sur un bûcher, on recueillait les cendres et les ossements dans une urne que l'on enterrait à l'endroit où le guerrier était mort. Cela nous aidera à comprendre le sens et l'origine d'une note qu'Eustathe copiait dans son *Iliade* à scolies (1) :

(Porphyre dit que) l'auteur de la *Petite Iliade* (fr. 3 A) raconte qu'Ajax ne fut même pas brûlé selon le rite, mais que, à cause de la colère du roi, il fut placé, sans autre formalité, dans un cercueil (2).

Je pense que Porphyre doit cette note, particulièrement érudite, à la recherche entreprise par Aristarque lui-même sur le sujet : la seule science d'un Porphyre n'eût pas été capable de constater, avec tant de maîtrise, que la suprême injure faite au cadavre d'un héros d'épopée, c'est de l'enterrer dans un cercueil.

Le même trait se retrouve dans l'*Epitome* d'Apollodore, qu'on doit citer ici comme un fragment de la *Petite Iliade* :

Et Agamemnon défendit que son corps fût brûlé, et c'est ainsi que, seul d'entre les guerriers morts à Troie, Ajax fut enterré dans un cercueil. Sa tombe est à Rhoetion (3).

La colère d'Agamemnon s'explique dans la *Petite Iliade*, parce que cette épopée racontait déjà l'épisode du meurtre du bétail.

Rappel et guérison de Philoctète. — En étudiant l'épisode de Philoctète dans les *Chants Cypriens*, nous avons signalé en passant quelques détails sur la même légende dans la *Petite Iliade*. On a vu ainsi que, dans la *Petite Iliade*, Philoctète était abandonné soit à Lemnos, soit à Imbros (4), que l'abandon de Philoctète y était sans doute représenté comme une lâcheté des Grecs, et que, pour Philoctète, les douleurs morales s'ajoutaient aux douleurs physiques (5) ; qu'une scolie en B 724 donne le contenu approximatif de la *Petite Iliade* (6), et que les vers B 724-725 du *Catalogue des Vaisseaux* sont, vraisemblablement, l'œuvre d'un rhapsode qui se souvint, soit des

(1) *Eustathe et le Cycle épique*, p. 456-457.

(2) EUST. B 557 : 285. 34.

(4) *Supra*, p. 299.

(6) *Supra*, p. 300-301.

(3) APOLLOD., *Ep.* V. 7.

(5) *Supra*, p. 299.

Chants Cypriens, soit de la *Petite Iliade* (1) ; enfin, que le rappel de Philoctète était un épisode important de la *Petite Iliade* (2).

Voici cet épisode, tel que le résume Proclus :

Ulysse, étant parti en embuscade, s'empare d'Hélénos. Celui-ci ayant fait des prédictions sur la prise de Troie, Diomède va chercher Philoctète à Lemnos. Guéri par Machaon, Philoctète tue Pâris en combat singulier (*Chrest.* 106. 23).

Ce simple épisode soulève de multiples difficultés, dès qu'on le replace dans l'ensemble de la *Petite Iliade*, et celle-ci dans l'ensemble du Cycle.

La guérison de Philoctète devait être opérée par un chirurgien : il fallait donc faire appel à Machaon, qu'une tradition accréditée par l'*Iliou persis* (antérieure à la *Petite Iliade*) avait présenté comme le chirurgien par excellence (3). Or, Machaon, dans l'*Éthiopide* (4), était mort sous la lance de Penthésilée : Leschès n'aurait donc pas hésité à se mettre en contradiction avec Arctinos.

Les fautes de composition dans la *Petite Iliade* me semblent manifestes. Philoctète est présenté ici comme indispensable à la prise de Troie. Mais la *Petite Iliade* dira, tout de même, que le fils d'Achille est indispensable à la prise de Troie, et Ulysse ira le chercher, exprès pour cela, à Scyros ; et elle dira, pareillement, que le rapt du Palladium est indispensable à la prise de Troie. On finit par se demander ce qui, réellement, était l'essentiel dans la *Petite Iliade* : le rappel de Philoctète ne fait en rien progresser l'action, puisque la mort de Pâris n'amène aucun changement. On sent, dans ce laisser aller, un poète en quelque sorte prisonnier de légendes plus anciennes, dont, faute de génie, il n'arrive pas à se libérer : il a accumulé un peu pêle-mêle les nombreuses traditions sur la prise de Troie.

La *Petite Iliade* montre le genre épique en pleine décadence, épuisé d'avoir déjà fourni une trop longue carrière. Il a perdu aussi de sa grandeur. Nous avons vu que, dans les *Chants Cypriens*, Calchas,

(1) *Supra*, p. 301.

(2) *Supra*, p. 300.

(3) *Infra*, p. 358 sqq.

(4) Noter qu'Apollodore, qui semble avoir suivi l'*Éthiopide* en faisant mourir Machaon par Penthésilée, montre (*Ep.* V.8) Philoctète soigné par Podalire. J'y ajoute cet autre fait que Diomède, blessé dans l'*Éthiopide*, pendant le combat pour le cadavre d'Achille, est soigné par Sthénélos (*supra*, p. 322) : il est difficile de voir, dans ce passage de l'*Éthiopide*, un simple souvenir de l'*Iliade* E 95 sqq.

le grand devin de l'*Iliade*, se révèle incapable de conduire la flotte achéenne à bon port ⁽¹⁾. Dans la *Petite Iliade*, l'humiliation du devin n'est pas moins grande, puisque Ulysse est obligé de tendre un piège pour capturer Héléno, qui vaticinera sur la prise de Troie.

Tout cela nous révèle un certain tour d'esprit chez l'auteur de la *Petite Iliade*. Leschès n'est pas un grand poète épique ; l'épisode de la dispute des armes témoigne de sa tendance au romanesque, au compliqué, et nous aurons à nous souvenir de cette constatation en étudiant quelques autres épisodes de la *Petite Iliade*.

Hélène et Déiphobe. — Après les funérailles de Pâris, dans la *Petite Iliade*,

Déiphobe épouse Hélène (*Chrest.* 106. 28).

Aristarque contesta l'homéricité de ce mariage avec Déiphobe, comme il avait contesté l'homéricité du mariage d'Hélène avec Thésée.

L'aède Démodocos chante la fin de Troie :

... chacun pillant son coin de ville haute, et, brave comme Arès, Ulysse accompagnant le divin Ménélas jusque chez Déiphobe, et tous deux affrontant la plus dure des luttes, et devant leur victoire au grand cœur d'Athéna (θ 516-520).

Le scoliaste EPQV en ce passage note brièvement :

C'est ici que les μεταγενέστεροι ont pris l'idée de dire qu'Hélène épousa Déiphobe ⁽²⁾.

Comme il arrive quelquefois, μεταγενέστεροι tient la place de Νεώτεροι. Cette pensée d'Aristarque se retrouve dans un scoliaste T, qui commence par ces mots incompréhensibles : έντεϋθεν διά ζηλοτυπίαν έλθεϊν τεθηηκότος 'Αλεξάνδρου. Il faut corriger, avec Preller, έντεϋθεν <οί Νεώτεροι τόν Μενέλαν φασί> διά ζηλοτυπίαν έλθεϊν..., et je traduis sur cette correction :

De là vient que les Νεώτεροι disent que Ménélas alla par jalousie dans la maison de Déiphobe, celui-ci ayant épousé Hélène après la mort de Pâris.

⁽¹⁾ *Supra*, p. 293.

⁽²⁾ EPQV en θ 517.

Mais Déiphobe, après la mort d'Hector, devint général en chef, parce qu'il était le plus brave des Priamides : lui tué, les autres se rendraient plus facilement. S'il s'attachait à Hélène, ce n'était point à titre d'époux, mais comme un général qui protège une femme confiée à sa garde ⁽¹⁾.

Aristarque attaquait donc les Νεώτεροι qui avaient dit que, lors du sac de la ville, Ménélas alla par jalousie dans la maison de Déiphobe, le dernier mari d'Hélène. Le mariage d'Hélène avec Déiphobe étant une invention de la *Petite Iliade*, nous pouvons lui imputer aussi le romanesque épisode de Ménélas, jaloux, cherchant la maison de son rival.

Mais il y a mieux. Dans l'*Odyssée*, Ménélas, en présence d'Hélène et de Télémaque et Pisistrate, ses hôtes, raconte l'histoire du cheval de bois :

Mais alors tu survins, Hélène ! en cet endroit quelque dieu t'amenait pour fournir aux Troyens une chance de gloire.

- 276 Sur tes pas, Déiphobe allait, beau comme un dieu ;
et, par trois fois, tu fis le tour de la machine ; tu tapais sur le creux,
appelant nom par nom les chefs des Danaens,
279 imitant pour chacun la voix de son épouse (δ 274-279).

Sur le vers 276, nous trouvons d'abord cette explication non-aristarchéenne, vrai fragment de la *Petite Iliade* :

Déiphobe était frère de Pâris. Il devint l'époux d'Hélène. Car, Pâris ayant été tué par Philoctète, Hélène épousa Déiphobe ⁽²⁾.

Puis nous lisons, chez le scoliaste HQ :

Certains disent que ce vers était déjà athétisé avant Aristarque. Il pourrait bien avoir été introduit par ceux qui racontaient qu'Hélène s'était mariée une troisième fois, avec Déiphobe ⁽³⁾.

Cette scolie est doublement intéressante : d'abord, parce qu'elle montre Aristarque expulsant d'Homère un vers qui fait allusion à une légende racontée par la *Petite Iliade* ; ensuite, parce qu'elle dénonce nettement l'influence que le Cycle exerça sur le texte d'Homère. Les rhapsodes, pour qui l'épopée n'était pas représentée

⁽¹⁾ T en θ 517.

⁽²⁾ EQ en δ 276.

⁽³⁾ HQ en δ 276. Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'EURIPIDE, *Tr.* 959-960, présente ce mariage comme une violence faite à Hélène : il est vrai que c'est Hélène elle-même qui parle, pour se défendre contre Hécube.

par les seules œuvres homériques, durent, plus d'une fois, glisser dans l'*Iliade* ou l'*Odyssée* des vers de réminiscence, et introduire ainsi dans les poèmes d'Homère quelques beautés surabondantes, que les savants alexandrins, et particulièrement Aristarque, s'efforcèrent d'extirper.

On remarquera en outre que ce scoliaste, qui pense à la *Petite Iliade*, parle de trois mariages : Ménélas, Pâris, Déiphobe. Il résulte de là, à mon sens, que la *Petite Iliade* ne mentionnait pas le rapt de Thésée, et qu'il faut laisser à l'auteur des *Chants Cypriens* l'invention de cette « enfance » d'Hélène (1).

Au vers 279, où Hélène est si singulièrement présentée comme imitant la voix des Argiennes, épouses des guerriers enfermés dans le cheval, Aristonicos écrit :

« Le vers est athétisé ». D'où, en effet, Hélène les aurait-elle connues toutes, au point de pouvoir imiter leurs voix ? Cette imitation des voix est tout à fait ridicule et impossible. Comment auraient-ils pu croire que leurs épouses étaient là ? (2).

L'athétèse n'est pas douteuse : jamais commentateur d'Homère n'eût osé dire qu'un passage authentique d'Homère est chose ridicule et impossible. À quel auteur cyclique attribuer cette *φωνῶν μιμησις*, sinon à celui qui imagina de montrer des jeunes filles troyennes bavardant, près des murailles de la ville, sur les mérites de deux chefs achéens, de peindre un Ajax tuant, en sa folie, des troupeaux de moutons, de présenter un Ménélas, jaloux, cherchant la maison de Déiphobe ? A qui, sinon à Leschès, l'auteur de la *Petite Iliade* ?

Mes conclusions n'ont point le mérite de la nouveauté ; elles ont seulement plus de précision que celles que Bérard a déjà exprimées en commentant le passage homérique :

(V. 276) Les Anciens s'étonnaient déjà de cette mention de Déiphobe, faite par Ménélas : il semble que le roi de Sparte, redevenu l'époux d'Hélène reconquise, ne dût avoir ni plaisir ni envie de rappeler par combien de bras elle avait passé, avant de lui être rendue.

Quant au vers 279, il est pleinement incompréhensible : comment Hélène pourrait-elle imiter la voix de chacune des reines achéennes, et pour quelle raison ?

(1) *Supra*, p. 271 sqq.

(2) (Ar.) BHMQT en λ 279. Cf. LUDWICH *ad l.*

Nous avons ici deux interpolations dont l'origine fut peut-être quelque vers ou quelque épisode du *Cycle épique* (1).

D'après tout ce que nous avons vu jusqu'ici, nous pouvons admettre que les deux paragraphes (2) suivants d'Apollodore rendent, dans ses grandes lignes, le récit de la *Petite Iliade* :

Après la mort de Pâris, Héléos et Déiphobe se disputent pour savoir qui des deux épouserait Hélène. Déiphobe ayant été préféré, Héléos sortit de Troie et se retira sur l'Ida. Mais Calchas ayant dit qu'Héléos connaissait les oracles qui protégeaient la cité, Ulysse dressa une embuscade, s'empara d'Héléos et l'amena au camp des Grecs. Et, sous l'empire de la contrainte, Héléos dévoila comment Troie pouvait être prise. D'abord, il fallait que les Grecs eussent près d'eux les ossements de Pélops ; il fallait ensuite que Néoptolème combattît avec eux ; et troisièmement, il fallait que le Palladium (qui était tombé du ciel) fût dérobé hors de Troie, car, lui à l'intérieur, la cité ne pouvait être prise (3).

Comme on le voit, ce texte fait allusion à des épisodes que nous n'avons pas encore étudiés, mais qui se trouvent ainsi, par avance, groupés dans l'ensemble dont ils faisaient partie.

Néoptolème à Troie. — Après le mariage de Déiphobe avec Hélène, la *Petite Iliade* faisait venir à Troie le fils d'Achille :

Ulysse ramène Néoptolème de Scyros et lui remet les armes de son père. L'ombre d'Achille lui apparaît (*Chrest.* 106. 29).

Les critiques que nous avons faites plus d'une fois à la *Petite Iliade* ne doivent pas nous empêcher de noter, en passant, que Leschès a retrouvé ici le vrai souffle de l'épopée : c'était assurément une idée très belle, que de montrer Ulysse remettant au fils du guerrier mort les armes que lui-même avait si chèrement acquises. Par ce trait, Leschès atteignait à cette beauté profondément humaine, qui nous émeut encore dans la poésie d'Homère.

(1) V. BÉRARD, *Odyssée*, I, p. 87-88.

(2) Dans le paragraphe qui précède immédiatement (*Ep.* V. 8), Apollodore rapporte que Philoctète fut rappelé sur une prophétie de Calchas, puis guéri par Podalire, avant l'embuscade d'Ulysse contre Héléos ; dans la *Petite Iliade*, d'après Proclus, il semble que Philoctète est rappelé sur les conseils d'Héléos, et il est guéri par Machaon. Il me paraît donc que le paragraphe V. 8 de l'*Építome* d'Apollodore ne suit pas la version de la *Petite Iliade*.

(3) APOLLOD., *Ep.* V. 9-10.

La présence de Néoptolème à Troie, mentionnée par Homère, et dont, par conséquent, les Cycliques ne pouvaient faire abstraction, soulevait une grosse difficulté chronologique (1), qu'il importait aux Cycliques d'expliquer et de résoudre : comment Néoptolème pouvait-il se trouver, combattant dans Troie, moins d'un an après la mort de son père ?

La *Petite Iliade* disait qu'immédiatement après l'affaire de Mysie, une tempête jetait Achille à Scyros, où se noua une intrigue dont Néoptolème fut le fruit (2).

Mais, de cette manière, l'intervalle était encore trop court. Leschès lui-même dut le sentir, puisque, dans la *Petite Iliade*, le nom de Néoptolème était expliqué par *qui partit jeune à la guerre*, après la mort d'Achille (3).

Les *Chants Cypriens*, postérieurs à la *Petite Iliade*, présentèrent un système plus cohérent. Ils imaginèrent deux épisodes distincts ; dans le premier, Achille, confié très jeune à Lycomède, avait, avec la fille du roi, une intrigue dont il n'eut pas le temps de voir les conséquences, ayant dû, précipitamment, s'en aller à la guerre ; dans le second, inspiré de la *Petite Iliade*, Achille, rejeté à Scyros par une tempête, après l'affaire de Mysie, régularisait par un mariage une situation de fait plus ancienne (4).

Il semble que, sur ce point, les *Chants Cypriens* étaient à la fois un remaniement et une critique de la *Petite Iliade*.

La lance d'Achille. — La *Petite Iliade* montrait donc Néoptolème recevant d'Ulysse les armes d'Achille. Il était question, à ce propos, de la célèbre lance qui avait appartenu jadis à Pélée. C'est ce dont témoigne le fragment 5 A de la *Petite Iliade*, qui a été jusqu'ici mal édité et mal interprété. Allen, en son édition, l'imprime de telle manière que la citation de la *Petite Iliade* n'a plus de raison d'être. Bethe l'imprime d'une manière plus complète, mais, sous prétexte que ce fragment est cité par un scoliaste de Pindare en un passage où Achille tue Memnon de sa terrible lance, il affirme, après Schroeder (5), que ce fragment de la *Petite Iliade* est relatif au duel Achille-Memnon — ce qui prouverait la thèse, chère à Bethe, qu'à

(1) *Supra*, p. 288.(2) *Supra*, p. 288.(3) *Supra*, p. 289.(4) *Supra*, p. 290.(5) *Hermes*, XX, 1885. 494.

l'origine, la *Petite Iliade* contenait l'*Éthiopide* et l'*Iliou persis* (1). Robert enfin, par une confusion étonnante, parle de la lance de Memnon, mentionnée dans la *Petite Iliade* (2).

Dans tout cela, on a négligé le seul témoignage qui compte en l'espèce, celui d'Aristarque ; car, seule, la connaissance du système d'Aristarque permet de résoudre avec certitude ce joli problème.

Il reste en nos scolies de nombreuses traces des recherches d'Aristarque sur le sens homérique du verbe *ἐπίσταμαι* (3). Il concluait que, chez Homère, *ἐπίσταμαι* équivaut à *δύναμαι*, et signifie *avoir le pouvoir, la force physique de*. Une scolie en N 223 montre à quoi tendait cette enquête philologique :

τὸ δὲ ἐπίσταμεθα ἀντὶ τοῦ δυνάμεθα · « ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς »
(II 142) (4)

Nous sommes ainsi renvoyés au passage homérique sur la lance d'Achille, et nous voyons que, selon Aristarque, quand Homère dit οἷος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς, cela ne signifie point qu'Achille seul avait la *science, l'habileté technique* nécessaire pour brandir la lance de Pélée, mais, tout simplement, qu'Achille seul avait la *force physique* nécessaire pour manier cette arme.

Cette pensée d'Aristarque n'a pas toujours été comprise par les scoliastes :

ἐπίστατο : εἰώθει · ποιεῖ γὰρ Ἀχιλλεῖα παρὰ Χείρωνι διδασκόμενον πάλλιν τὴν μελίαν (5).

Jamais Aristarque n'a admis que, selon Homère, Achille aurait *appris* de Chiron autre chose que la médecine (6) ; jamais non plus, Aristarque n'a pu écrire l'absurdité que *ἐπίστατο* signifie *εἰώθει*. La pensée d'Aristarque a été très fidèlement restituée par Roemer :

ἐπίστατο · <ἐδύνατο> · εἰώθει <γὰρ ὁ ποιητὴς τάττειν τὸ ἐπίστασθαι ἀντὶ τοῦ δύνασθαι · οὐ> ποιεῖ γὰρ Ἀχιλλεῖα παρὰ Χείρωνι διδασκόμενον πάλλιν τὴν μελίαν (7).

(1) *L'Éthiopide d'Arctinos*, p. 163.(2) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1181, n. 2.

(3) LEHR'S, p. 147 (A compléter et corriger par ROEMER, p. 36, 157).

(4) T en N 223.

(5) TV en T 389.

(6) *Supra*, p. 259 sqq.

(7) ROEMER, p. 157.

Nous connaissons trop l'ignorance et la négligence des scoliestes pour nous étonner d'une telle correction de texte.

Aristarque n'a pas été mieux respecté dans les notes au passage II 142, auquel nous renvoie la première scolie citée plus haut. En ce passage, Patrocle revêt les armes d'Achille :

ἔγχος δ' οὐχ ἔλετ' οἶον ἀμύμονος Αἰακίδαο Π 140
βριθύ, μέγα, στιβαρόν· τὸν μὲν οὐ δύνατ' ἄλλος Ἀχαιῶν Π 141 = T 388
πάλλειν, ἀλλά μιν οἶος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς. Π 142 = T 389

Eustathe nous donne un bel exemple de la manière dont on expulse Aristarque d'une note primitivement aristarchéenne :

Les Παλαίοι disent que Pélée apprit de Chiron à brandir la lance susdite ; Achille l'apprit de son père, mais lui-même ne l'enseigna à personne. C'est pourquoi lui seul savait la brandir ⁽¹⁾.

Les scolies ont bien conservé le mouvement et le contenu approximatif de la note d'Aristarque :

1. ἐπίστατο : ce mot signifie ἐδύνατο. Il a également ce sens chez Sophocle : οὐπόποθ' ὑμᾶς συμβαλεῖν ἐπίσταμαι <fr. 817 N²>.

2. D'autres font de l'imagination en disant que Pélée avait appris auprès de Chiron à se servir de cette lance, et qu'Achille l'avait appris de Pélée, et qu'Achille ne l'avait enseigné à personne.

3. Et l'auteur de la *Petite Iliade* aussi : « Tout autour resplendissait l'anneau d'or, et, sur lui (?) la lance à double pointe... » <fr. 5 A> ⁽²⁾.

Allen et Bethe, en imprimant seulement les deux derniers paragraphes de cette scolie, détruisent tout l'intérêt qu'elle peut présenter. Nous y voyons un exemple de la manière si caractéristique d'Aristarque. Il expliquait d'abord le sens homérique du verbe ἐπίστατο, sens d'autant moins étonnant que Sophocle en témoigne également ; il s'en prenait ensuite aux grammairiens qui expliquaient le passage homérique au moyen d'une légende non-homérique, apparemment celle que rapportait la *Petite Iliade*.

La scolie néanmoins doit être incomplète, parce qu'il y a un hiatus entre les deux derniers paragraphes : quel lien y avait-il entre ce

⁽¹⁾ EUST. II 140 : 1050. 24.

⁽²⁾ T en II 142.

raisonnement et la citation de la *Petite Iliade* ? Un scoliaste de Pindare nous permettra de combler la lacune.

Pindare ayant dit, en sa sixième *Néméenne*, à propos d'Achille :

De la pointe de sa lance furieuse (ζακτότο), il égorgea le fils de l'Aurore étincelante,

le scoliaste donne la savante note que voici :

1. Ce n'est pas à la légère que Pindare qualifie de *furieuse* la lance d'Achille, comme, d'une manière générale, il aurait dit μέλινοσ ou quelque épithète de ce genre. Il le dit parce que, pour cette lance, il y a un détail de fabrication qui la différencie des autres. Elle est δίχροσ, en effet, si bien qu'elle a deux pointes et que, d'un seul jet, elle fait une double blessure.

2. Eschyle <fr. 152 N²> dit pareillement, dans ses *Néréides* : « de sa lance, [oui de sa lance] vole la double langue ».

3. Et Sophocle <fr. 156 N²>, dans ses *Amants d'Achille* : « ou encore le « plectre » de la lance à deux bouches ; car les doubles douleurs de la lance achilléenne le brisèrent ».

4. Ils tirent cette histoire (μετάγουσι τὴν ἱστορίαν) de Leschès qui a dit, en sa *Petite Iliade* : « Tout autour resplendissait l'anneau d'or, et, sur lui (?) la lance à double pointe... » <fr. 5 A> ⁽¹⁾.

Jamais, le scoliaste de Pindare n'a voulu dire ce qu'on lui a prêté en citant le dernier paragraphe seul : que Pindare devrait à la *Petite Iliade* le récit de la mort de Memnon. Tout au contraire, avec une remarquable sûreté de méthode, ce scoliaste a constaté que Pindare n'a pas, à la légère, accolé l'épithète de *furieuse* à la lance d'Achille, car c'était là une arme redoutable, ayant deux pointes et faisant deux blessures à la fois ; il a remarqué ensuite qu'Eschyle et Sophocle ont également connu cette particularité de la lance d'Achille et, enfin, que les trois poètes — Pindare, Eschyle, Sophocle — avaient emprunté ce détail à la *Petite Iliade*, et la citation prouve abondamment cette thèse.

Il suffit de rapprocher la scolie d'Homère et la scolie de Pindare, pour voir que nous avons là les fragments de la vaste enquête qu'Aristarque avait faite sur ce point de détail. Nous y apprenons qu'il admettait l'utilisation des épopées cycliques par des auteurs

⁽¹⁾ Schol. PIND. *Nem.* VI. 85.

comme Pindare, Eschyle, Sophocle, et qu'il estimait fondée l'interprétation de poètes posthomériques par les légendes racontées dans le Cycle. Car, pour lui, entre Homère, d'une part, les Lyriques et les Tragiques d'autre part, le Cycle était comme un miroir, où les images homériques s'étaient déformées, avant d'être reprises par des poètes plus récents, qui les déformèrent davantage encore.

Nous sommes maintenant à même de reconstituer avec certitude toute cette partie de la *Petite Iliade* :

Néoptolème, amené de Scyros, reçoit d'Ulysse les armes de son père, et notamment la lance fameuse que Chiron avait autrefois donnée à Pélée. Cette lance avait une double pointe, et pour arriver à produire avec elle une double blessure, il fallait un certain tour de main, dont Chiron avait livré le secret à Pélée, et celui-ci à Achille. Ce dernier ne l'ayant enseigné à personne, aucun des Achéens ne savait la brandir.

On devine la conclusion de la *Petite Iliade* : au vaillant fils d'Achille appartenait de réussir là où tous les Achéens avaient échoué. Et le fantôme d'Achille apparaissait pour enseigner à son fils le manie-ment de l'arme glorieuse.

Le rapt de Ganymède. — L'ombre d'Achille lui étant apparue, Néoptolème, sous les murs de Troie, commence une brillante carrière :

Eurypyle, le fils de Télèphe, arrive comme allié des Troyens. Il remporte des victoires, et est tué par Néoptolème (*Chrest.* 106. 31).

Cet épisode n'est point une invention de la *Petite Iliade*. Il se trouvait déjà dans l'*Odyssée*. Ulysse, aux Enfers, donne à Achille des nouvelles de Néoptolème :

mais ce fut sous ses coups que le fils de Télèphe, Eurypyle, tomba, et, près de ce héros, tant de ces Kétéens qui se faisaient tuer pour des cadeaux de femmes (λ 519-521).

Ce passage a beaucoup embarrassé les commentateurs anciens, et nous pouvons glaner sur les mots γυναικῶν ἐνεκα δώρων du texte homérique, une multitude d'explications. Je résume ici celles que proposent les scoliastes TV, BQ et Eustathe, en adoptant l'ordre suivi par le premier de ces auteurs, et en indiquant dans quel ordre elles se présentent chez les deux autres :

TV

BQ

Eustathe.

I. Certains entendent γύναϊα δῶρα en comprenant par là la grappe d'or que Zeus donna à Tros en échange du rapt de Ganymède. Par voie de succession, cette grappe était entre les mains de Priam.

(³) Les autres disent que c'est la grappe d'or que Priam promit à sa sœur Astyoiché, la mère d'Eurypyle, pour la persuader d'envoyer son fils à la guerre.

(²) Ou bien, comme on dit, il s'agit de la grappe d'or que Zeus donna à Tros en échange de son fils Ganymède. Priam la reçut par succession et la promit à Astyoiché, sa sœur, et mère d'Eurypyle, si elle envoyait son fils comme allié...

II. Homère ne sait rien de tout cela.

III. Il vaut mieux comprendre en disant que Priam avait promis à Eurypyle une de ses filles en mariage, exactement comme il l'avait promis à Othryoneus (N 365).

(⁴) Quelques-uns disent que Priam promit en mariage une de ses filles à Eurypyle, comme il l'avait fait aussi pour Othryoneus.

(⁴) Il a paru bon à certains de comprendre que, tout comme il l'avait fait pour Othryoneus avant lui, Priam promit à Eurypyle une de ses filles en mariage.

IV. D'un autre côté, on peut dire aussi que Priam avait fait des cadeaux à la femme d'Eurypyle pour qu'elle persuadât son mari — qui s'y refusait — de venir aux côtés des Troyens comme allié (¹).

(³) D'autres disent que des cadeaux avaient été promis par Priam à la femme d'Eurypyle pour qu'elle persuadât son mari d'aller à la guerre.

V.

(¹) Il s'agit des cadeaux qu'on offrait aux Mysiennes pour décider leurs maris à partir en guerre.

VI.

(²) Les uns disent qu'il s'agit du mariage d'Hermione, que Ménélas, à Troie même, avait promise à Néoptolème (δ 6) (¹).

(¹) Ou bien il s'agit du mariage d'Hermione, qui avait été promise, à Troie même, à Néoptolème (¹).

(¹) BQ, TV en λ 521; EUST. λ 520 : 1697.29.

Ce tableau est doublement instructif, puisqu'il montre comment des fragments de notes (II) disparaissent sans laisser de traces, et comment Eustathe copie un excellent manuscrit contenant autant que TV et BQ réunis (I).

Il s'agit, d'après cela, de voir comment Aristarque expliquait les γύναϊα δῶρα qui poussaient les Kétéens à aller à la guerre. Nous écartons d'abord la version V, qui n'est pas autre chose qu'une glose du texte homérique ; nous écartons ensuite la version VI, qui semble hors de propos, puisqu'il est question d'Eurypyle et de ses Kétéens, et non de Néoptolème ; nous pouvons écarter également la version IV, refonte de la version I. Il ne nous reste donc plus à voir que les versions I, II, III. Or, nous constatons là qu'une version (I) est condamnée comme non-homérique (II), et qu'on lui substitue une autre version (III), appuyée par un renvoi au texte de l'*Iliade*. Nous reconnaissons ici Aristarque s'attaquant aux commentateurs qui expliquaient Homère par une légende des Νεώτεροι. Dans ce cas particulier, la légende des Νεώτεροι racontait que Priam, pour se faire un allié, donna la grappe d'or qui lui venait de son ancêtre Tros. Chez quels Νεώτεροι se trouvait cette légende ?

Le scoliaste QV nous donne un commencement de réponse :

Eurypyle, fils d'Astyoché et de Téléphe, fils d'Héraclès, ayant hérité du pouvoir paternel, était à la tête de la Mysie. Priam, s'étant informé de sa puissance, lui fit demander son alliance. Eurypyle ayant dit qu'il ne le pouvait, à cause de sa mère, Priam envoya à celle-ci, Astyoché, une grappe d'or comme cadeau. Et elle, ayant reçu cette grappe, envoya son fils à la guerre. Et Eurypyle fut tué par Néoptolème, le fils d'Achille.

L'histoire est racontée par *Acousilaos* <fr. 27> ⁽¹⁾.

L'expérience nous a appris qu'en théorie, la mention d'un Logographe, dans une scolie homérique, est l'indice de la disparition d'un renvoi à des poètes qu'on ne lisait plus ⁽²⁾. Or, un heureux hasard a voulu que les scoliastes d'Euripide aient conservé exactement ce qui comble la lacune des scolies homériques.

Euripide ayant dit, dans l'*Oreste*, que des chevaux furent donnés à titre de compensation pour le rapt de Ganymède ⁽³⁾, le scoliaste remarque :

⁽¹⁾ QV en λ 520.

⁽²⁾ *Supra*, p. 75 sqq.

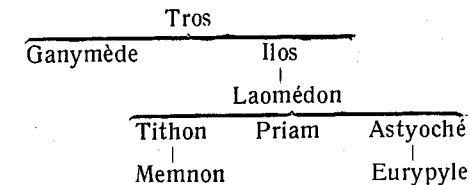
⁽³⁾ C'est la version d'Homère E 265 sqq., et d'Hellanicos, fr. 136.

Certains disent que ce ne furent pas des chevaux, mais une grappe d'or, qui fut donnée en échange de Ganymède, ainsi qu'il est rapporté dans le Cycle (*suivent quatre vers*) ⁽¹⁾.

Un autre scoliaste commente ainsi le passage des *Troyennes* où Euripide fait de Ganymède un fils de Laomédon :

Ganymède est fils de Tros d'après Homère. Euripide en fait maintenant un fils de Laomédon. Il suit ainsi l'auteur de la *Petite Iliade* <fr. 6 A> que les uns disent être Thestoridès de Phocée, que d'autres (comme Hellanicos <om. FHG. I>) disent être Cinaethon de Lacédémone, les autres, Diodoros d'Érythrée. Cet auteur donc s'exprime ainsi (*suivent les mêmes vers*) ⁽²⁾.

Avant de citer ces vers, rappelons la généalogie vulgaire — quelque peu simplifiée — de la famille de Priam :



Voici les quatre vers de la *Petite Iliade*, cités deux fois, et à des fins différentes, par les scoliastes d'Euripide :

ἄμπελον, ἦν Κρονίδης ἔπορῆν οἱ παιδὸς ἄποινα
 χρυσεῖοις φυλλοῖσιν ἀγάνοισιν κομόωσαν
 βότρυσι θ', οὓς Ἡφαιστος ἐπασκῆσας Διὶ πατρὶ
 δῶχ', ὃ δὲ Λαομέδοντι πόρην Γανυμήδεος ἀντί.

Ainsi, l'épisode de la *Petite Iliade* peut se résumer avec assez de précision :

Eurypyle, fils de Téléphe, arrive au secours des Troyens. Il était venu à cause de la grappe d'or, forgée par Héphaestos, qui l'avait donnée à Zeus, qui l'avait donnée en échange de Ganymède ; Laomédon la donna à Priam, qui la donna, à son tour, à la mère d'Eurypyle, Astyoché.

La transmission de la grappe d'or dans la famille des Dardanides n'est pas autre chose, à mon sens, qu'une imitation de la transmission

⁽¹⁾ Schol. MTB EUR. *Or.* 1391.

⁽²⁾ Schol. EUR. *Tr.* 822.

du sceptre dans la famille des Atrides. On doit reconnaître que la *Petite Iliade* ne traitait pas ce sujet sans habileté; mais, comme toujours, on sent un peu la recherche d'un poète venu tard, qui veut trouver du nouveau ⁽¹⁾.

Néanmoins, on ne voit pas pourquoi la *Petite Iliade* avait ainsi changé toute la généalogie des Dardanides, en faisant de Ganymède le fils, et non plus l'oncle de Laomédon. Il se pourrait que l'affirmation du scoliaste des *Troyennes* fût fondée uniquement sur les quatre vers, détachés de leur contexte, dont la conservation était due seulement à la mention de la grappe d'or. Nous manquons d'éléments pour résoudre ce problème avec certitude.

Ce qui paraît certain, c'est que l'*Epitome* d'Apollodore résume la *Petite Iliade* :

Arrive ensuite Eurypyle, fils de Télèphe, qui vient en allié des Troyens avec une forte armée de Mysiens. Et il remporte des victoires et il est tué par Néoptolème ⁽²⁾.

Aristarque avait encore touché à un autre point de la légende de Ganymède, celui des relations entre le beau Troyen et le roi des dieux. Selon son habitude, il bâtit sa théorie sur le texte d'Homère, en l'occurrence le discours qu'Énée fait à Achille dans l'*Iliade* :

Tros, à son tour, eut trois fils irréprochables, Ilos, Assaracos et Ganymède, pareil aux dieux, lui qui fut le plus beau d'entre les hommes mortels. Il fut dérobé par les dieux, pour qu'il devint l'échanson de Zeus et partageât la vie des Immortels (Y 231-235).

Aristonico résume ainsi Aristarque :

Ici, la *diplé*, parce qu'Homère s'oppose aux *Neώτεροι*. Ganymède, en effet, n'est point dérobé par Zeus amoureux, mais par les dieux qui, à cause de sa beauté, l'offrent à Zeus pour qu'il devienne son échanson ⁽³⁾.

Un scoliaste d'Apollonius de Rhodes a également connu cette opinion :

Homère ne dit pas que Ganymède a été enlevé par Zeus, mais par les dieux; et ce n'était point par amour ou désir, mais seulement pour qu'il servit d'échanson à Zeus (*Citation de Y 234*) ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. d'autres remarques dans ROEMER, p. 123.

⁽²⁾ APOLLOD., *Ep.* V. 12.

⁽³⁾ (Ar.) A en Y 234.

⁽⁴⁾ Schol. A. RH., III, 115.

Il est fort probable que, parmi ces *Neώτεροι* irrespectueux de la majesté divine ⁽¹⁾, se trouvait également Leschès, l'auteur de la *Petite Iliade*.

Ulysse mendiant. — Après la mort d'Eurypyle, commence le siège de la cité. Épeios, guidé par Athéna, se met à construire le cheval de bois. « Ensuite », continue Proclo, s,

Ulysse, s'étant défiguré, se rend en espion dans Troie. Reconnu par Héléne, il comploté avec elle sur la prise de la ville; puis, après avoir tué un certain nombre de Troyens, il rentre auprès des vaisseaux (*Chrest.* 107. 5).

L'épisode de la *Petite Iliade* n'est qu'une imitation du passage bien connu de l'*Odyssée*, où Héléne, rentrée à Sparte, raconte comment Ulysse entra, déguisé, dans la cité de Priam :

Il s'était tout meurtri de coups défigurants; il avait sur son dos jeté de vieilles loques; on eût dit un valet dans la foule ennemie. Le voilà dans la ville et dans ses larges rues; il se contrefaisait, jouait le mendiant: ce n'était pas son rôle au camp des Achéens! En cet accoutrement, le voilà dans la ville. Tout Troie s'y laissa prendre; moi seule en cet état, je l'avais reconnu, et vins l'interroger. Il rusa, esquiva; mais quand je l'eus baigné, frotté d'huile, habillé, je lui promis avec le plus fort des serments, de ne pas révéler la présence d'Ulysse, avant qu'il eût rejoint les croiseurs et les tentes; alors, il m'expliqua le plan des Achéens; puis, de son long poignard, il fit un grand massacre en ville et retourna porter aux Argiens sa charge de nouvelles (δ 244-258).

Pour comprendre le raisonnement d'Aristarque, il faut avoir présents à la mémoire les deux vers :

ἀλλ' ὦ δ' αὐτὸν φωτ' κατακρύπτων ἤισκε

δέκτην, ὅς οὐδὲν τοῖος ἔην ἐπὶ νηυσὶν Ἀργαίων (δ 247-248).

Aristonico donne cette explication embrouillée ⁽²⁾ :

a) Le <poète> cyclique <*Petite Iliade*, fr. 11 A> comprend Δέκτην comme un nom propre : ce serait celui dont Ulysse aurait pris les loques

⁽¹⁾ *Supra*, p. 141 sqq.

⁽²⁾ J'ai montré ailleurs (*Eustathe et le Cycle épique*, p. 450) combien Eustathe (1494.54) fut mal inspiré en cherchant à interpréter le texte qu'il trouvait dans son Homère à scolies : « Δέκτην, selon Aristarque, signifie *mendiant*, car cela vient de δέχεσθαι, *demandeur*. Mais le <poète> cyclique — c'est-à-dire l'auteur des *Kύκλια* — prend cela pour un nom propre ».

pour s'en revêtir (et le vers 248 signifierait) : celui-là (Dektès), auprès des vaisseaux, n'était pas aussi stupide qu'Ulysse (dans le rôle qu'il joue à Troie).

b) Aristarque comprend δέκτη (comme un nom commun), mendiant, et ὅς οὐδὲν τοῖος ἔην — le contraire s'opposant au contraire — signifie lui, Ulysse, qui n'était point tel, mais très renommé et magnifique, malgré son apparence de mendiant (1).

En dépit de sa maladresse, Aristonicos — ou l'abréviateur qui a ainsi malmené le texte — n'est pas parvenu à détruire la pensée lumineuse d'Aristarque. Dans le texte homérique, le mot δέκτης est un nom commun, signifiant mendiant, et le sens des deux vers d'Homère est le suivant :

Ulysse se contrefaisant ressemblait à un autre homme, à quel-
qu'un qui tend la main — lui qui était tout autre chose auprès des vaisseaux
achéens.

Aristarque montrait alors que le « poète cyclique » — c'est-à-dire Leschès — avait commis une grossière erreur en considérant δέκτη comme un nom propre, et en créant un personnage, Dektès, auquel Ulysse aurait emprunté ses guenilles pour se rendre dans Troie. Et Aristarque critiquait violemment les commentateurs qui avaient interprété Homère au moyen de la fable de la *Petite Iliade*.

De cette fable, nous avons deux autres fragments, conservés par les scolastes de Lycophon, à l'endroit où celui-ci raconte le même épisode. Un premier scoliaste nous apprend ceci :

Ulysse, voulant entrer dans Troie comme espion, et redoutant qu'on ne le mît à mort s'il était reconnu, persuada Thoas (le fils d'Andraemon) (2) de le rouer de coups violents, afin qu'il devint méconnaissable (3).

Un second scoliaste précise :

L'auteur de la *Petite Iliade* (fr. 8 A) dit qu'Ulysse fut blessé par Thoas au moment où ils montaient vers Troie (4).

Le mérite d'avoir rapproché ces deux textes, qui s'emboîtent si exactement, revient à Bethe. Avant lui, on ne citait que le second des deux,

(1) (Ar.) HMQT en δ 248.

(2) Schol. Lyc. 779.

(3) Addition de Tzetzés.

(4) Schol. Lyc. 780.

en le rapportant au rapt du Palladium (Allen), et en imaginant un Thoas troyen (Dübner). La seule difficulté est constituée par le verbe ἀνήρχοντο qui semble dire que Thoas accompagnait Ulysse en cette expédition. Mais il est certain que la *Petite Iliade* a imaginé l'épisode bouffon d'un Ulysse qui, pris de peur au départ, se faisait battre et défigurer par Thoas.

Résumons. Homère avait montré Ulysse à Troie, sous l'aspect d'un mendiant, que seule Hélène reconnut : c'était déjà passablement romanesque. Cela ne suffit point à Leschès, l'auteur de la *Petite Iliade*. Il imagina d'abord un personnage, Dektès, venu on ne sait d'où, à qui Ulysse emprunte un costume de mendiant. Puis, comme si ce n'était pas encore assez, il inventa la scène où Ulysse, pour être sûrement méconnaissable, se fait rouer de coups par Thoas.

Aristarque n'avait pas tort de s'attaquer à un poème qui, par endroits, donnait dans le burlesque.

Le rapt du Palladium. — L'examen du même passage homérique nous donnera un élément nouveau, important dans la question du rapt du Palladium. Proclus résume ainsi cet épisode, d'après la *Petite Iliade* :

Et après cela, accompagné de Diomède, il dérobe d'Ilion le Palladium (*Chrest.* 107. 7).

On notera, d'après cela, que, dans la *Petite Iliade*, Ulysse mendiant et la rapt du Palladium forment deux épisodes distincts, dont le premier sert de préface au second. Ulysse est allé seul dans Troie, pour avoir des renseignements ; grâce à la complicité d'Hélène, il sait tout ce qu'il doit savoir — notamment pour pouvoir, *de nuit*, exécuter le projet de voler le Palladium. Il revient donc dans la ville, accompagné, cette fois, de Diomède.

A ce récit, parfaitement cohérent, s'oppose celui d'Apollodore, où les deux expéditions n'en forment plus qu'une seule :

Et Ulysse alla avec Diomède la nuit dans la ville. Il laissa Diomède faire le guet, et après s'être défiguré et après avoir revêtu des vêtements de mendiant, il entra, inconnu dans la cité, comme un mendiant. Reconnu par Hélène, il vola, avec sa complicité, le Palladium, et après avoir tué un grand nombre de gardes, il le rapporta avec l'aide de Diomède aux vaisseaux (1).

(1) APOLLOD., *Ep.* V. 13.

La contamination de deux récits distincts se révèle par cette seule considération : pourquoi, en pleine nuit, Ulysse se métamorphose-t-il en mendiant, de peur d'être reconnu ?

Le rapt du Palladium — inconnu à Homère — était également raconté dans un autre poème cyclique, l'*Iliou persis* d'Arctinos, antérieur à la *Petite Iliade* de Leschès. Nous sommes renseignés sur cet épisode de l'*Iliou persis* par un long passage de Denys d'Halicarnasse, dont je détache l'essentiel :

Lors de la prise de la ville, Énée ayant rassemblé... les objets du culte des grands dieux et le Palladium encore conservé — car c'est un autre, dit-on, qui fut pris, la nuit, par Ulysse et Diomède venus en ville — il partit en les emportant de la cité et s'en alla les porter en Italie.

Arctinos <*Iliou persis*, fr. 1 A> dit que Zeus donna à Dardanos un seul Palladium et que celui-là resta dans Troie jusqu'au moment de la prise de la ville, caché dans un lieu d'accès interdit, et qu'une copie, en tous points semblable à l'original, fut faite et placée bien en vue, de façon à tromper ceux qui auraient des desseins contre elle. Ce fut cette copie que les Achéens réussirent à prendre par ruse (1).

De ce récit, retenons seulement qu'ici encore, la *Petite Iliade*, liée par un précédent, devait nécessairement présenter les choses d'une manière neuve et originale.

Nous avons vu comment Ulysse, entré en mendiant à Troie, revint au camp des Achéens avec tous les renseignements dont il avait besoin : mais, à ce propos, ni dans Homère, ni dans la *Petite Iliade*, il n'était question de butin. Homère terminait son récit par les mots :

κατὰ δὲ φρόνιν ἤγαγε πολλήν (δ 258).

Le scoliaste MV, après avoir suggéré deux explications du mot difficile φρόνιν, ajoute :

Les Νεώτεροι ont rendu φρόνιν par butin (2).

Eustathe écrit de même :

Pourtant, les Νεώτεροι ont rendu φρόνιν par butin, afin que la pensée soit celle-ci, qu'Ulysse rentre de Troie avec du butin (3).

(1) D. HALIC., I, 69. Bon commentaire de ce texte capital dans F. CHAVANNES, *De Palladii raptu* (thèse Berlin, 1891), p. 27-28. Le même auteur étudie avec soin (p. 67 sqq.) les rapports qui existent entre la légende rapportée par Arctinos et les légendes romaines.

(2) MV en δ 258.

(3) EUST. δ 258 : 1495. 30.

Ceci nous ramène en terrain connu. Aristarque accusait les Νεώτεροι d'avoir mal compris le πολλήν φρόνιν d'Homère, et d'être partis de là pour imaginer Ulysse revenant de son expédition nocturne avec un riche butin. Ce butin ne peut être que le Palladium, et nous aimerions savoir si Aristarque pensait à la *Petite Iliade* ou à l'*Iliou persis*.

Nous allons voir que la *Petite Iliade* faisait jouer le grand rôle à Diomède dans le rapt du Palladium, ce qui implique, je crois, que, dans l'*Iliou persis*, c'est Ulysse qui avait le rôle principal. Nous pouvons ainsi imputer à l'*Iliou persis* le récit d'Apollodore, cité plus haut, mais en supprimant l'allusion à Ulysse mendiant, qu'une réminiscence inopportune a introduite dans ce récit :

Ulysse alla avec Diomède nuitamment dans la ville. Il laissa Diomède en guetteur, et il entra, sans être vu, dans la cité. Reconnu par Hélène, il vola avec elle le Palladium ; et, après avoir tué un grand nombre de gardes, il rapporta le butin aux vaisseaux avec l'aide de Diomède.

Tel était, j'imagine, le récit de l'*Iliou persis*. La nouveauté de l'*Iliou persis*, par rapport à l'*Odyssee*, ce fut de représenter Ulysse, aidé par Diomède, revenant de Troie avec un important butin, le Palladium. L'idée malheureuse de l'auteur, ce fut de n'avoir pas rendu vraisemblable que tout cela ait pu se passer de nuit.

Venant après l'*Odyssee* et après l'*Iliou persis*, la *Petite Iliade* s'inspira des deux. Comprenant que l'amalgame était inadmissible, Leschès distingua deux expéditions, l'une d'Ulysse seul, déguisé en mendiant, et obtenant, grâce à la complicité d'Hélène, tous les renseignements nécessaires pour exécuter avec succès un coup de main nocturne ; l'autre, composée d'Ulysse et de Diomède, et résolue pour le rapt nocturne du Palladium. Mais, pour cette seconde expédition, la *Petite Iliade* répartit les rôles de Diomède et d'Ulysse autrement que l'*Iliou persis*. Je n'entends point par là qu'Ulysse faisait le guet, tandis que Diomède dérobait le Palladium — car Ulysse seul connaissait le chemin. Mais, dans la *Petite Iliade*, Ulysse et Diomède allaient ensemble, jusqu'à l'endroit où se trouvait l'ido¹, et, à partir de ce moment, Diomède devenait, on ne sait ni comment ni pourquoi (1), le héros principal. Nous savons la chose :

(1) Voir, toutefois, CONON, *Narr.* 34.

avec certitude, grâce à un fragment de la *Petite Iliade*, qui nous montre les deux héros rentrant au camp des Grecs.

Ce fragment s'est conservé par un détour assez inattendu. Il y avait dans l'antiquité le proverbe de la Διομήδειος ἀνάγκη. On l'expliquait de diverses manières et notamment par la *Petite Iliade* :

L'auteur de la *Petite Iliade* (fr. 9 A) raconte que cette histoire arriva lors du rapt du Palladium ⁽¹⁾.

Ceci nous permet d'identifier l'auteur de cette histoire, que Suidas rapporte en la laissant anonyme :

D'autres disent que Diomède et Ulysse, ayant volé le Palladium, reentraient de nuit au camp. Ulysse, qui marchait derrière, complota de tuer Diomède d'un coup d'épée. Mais Diomède, ayant vu, grâce au clair de lune, l'ombre de l'épée sur le sol, obligea Ulysse à marcher devant, en le piquant dans le dos de la pointe de son épée ⁽²⁾.

Cet épisode, qui a de nombreuses variantes ⁽³⁾, ne s'explique que si, dans la *Petite Iliade*, Diomède jouait le premier rôle dans le rapt du Palladium, et que si la jalousie inspirait le lâche dessein d'Ulysse.

Dans ce récit agréablement présenté, nous reconnaissons la manière habituelle de l'auteur de la *Petite Iliade* ; ici encore, nous sentons le poète plus jeune, obligé, pour avoir du succès, de renouveler la vieille matière épique. Mais nous sentons aussi que le genre a fait son temps, que les auditoires ont changé de goûts. Ils ne demandaient plus ces grands coups d'épées, ces prouesses de guerre ou de chasse, qui faisaient la joie des rudes seigneurs, descendants des chefs achéens, du temps que les rhapsodes allaient, de manoir en manoir, chanter la Geste épique. A une société plus molle et plus douce, la *Petite Iliade* apportait de beaux contes.

Le cheval de bois et Anticlos. — Sur le conseil d'Athéna, Épeios avait commencé la construction du cheval de bois ⁽⁴⁾, et son travail se trouva terminé après le rapt du Palladium :

⁽¹⁾ HESYCH., s. v. Διομήδειος ἀνάγκη.

⁽²⁾ SUID., s. v. Διομήδειος ἀνάγκη.

⁽³⁾ J. G. FRAZER, *Apollodorus*, II, p. 227-228.

⁽⁴⁾ PROCLUS, *Chrest.* 107. 3.

Ensuite, on fit entrer les plus braves des Achéens dans le cheval de bois. Les autres Grecs mettent le feu aux tentes, et s'en vont à Ténédos. Les Troyens, croyant que c'était la fin de leurs maux, introduisent le cheval dans la ville, après avoir abattu un pan de la muraille. Puis ils se livrent à la fête, comme s'ils avaient remporté la victoire sur les Grecs (*Chrest.* 107. 8).

J'ai examiné ailleurs, d'une manière très détaillée, les différents problèmes qui se rapportent au cheval troyen ⁽¹⁾. Il me reste à l'étudier ici en fonction d'Aristarque.

Dans l'*Odyssée*, Ménélas s'adressant à Hélène, en présence de ses hôtes, Pisistrate et Télémaque, raconte ses impressions, quand Hélène, dans Troie, faisait le tour du cheval, en appelant les chefs par leurs noms. Diomède et Ménélas arrivant difficilement à les contenir, ce fut Ulysse qui s'en chargea. Ce récit général renferme un détail épisodique, l'imprudence d'Anticlos :

Tous les fils d'Achaïe restaient là sans souffler ; un seul était encore d'humeur à te répondre, Anticlos ; mais Ulysse lui plaqua sur la bouche ses deux robustes mains, et, tenant bon, sauva ainsi toute la bande, jusqu'à l'heure où Pallas Athéna l'emmena (δ 285-289 = *Il. parva*, fr. 10 A).

Certains scolastes et Eustathe ⁽²⁾ font l'éloge de cet Anticlos, inconnu par ailleurs dans Homère :

Cet Anticlos, dont Homère n'a pas retenu le nom dans l'*Iliade*, est maintenant mis en vedette, car c'était un excellent général ⁽³⁾.

Voici une apologie en règle :

Rien n'empêche qu'Anticlos, qui n'était pas un roi, mais un homme courageux, ait pu participer à l'embuscade, puisque ce n'était pas seulement les chefs qu'on avait choisis pour l'affaire, mais encore ceux qui étaient les plus éminents (ἀριστοι δ 272). Si Homère lui donne ce titre d'éminent, ce n'est point par son rang social, mais pour son courage ⁽⁴⁾.

Cette diatribe démocratique est l'œuvre d'un ignorant, qui n'a pas l'habitude de l'épopée homérique. Car, dans Homère, la bravoure et l'héroïsme sont l'apanage des grands seigneurs, ancêtres des seigneurs pour l'amusement desquels il composait son œuvre. L'intro-

⁽¹⁾ *Le Cheval de Troie*. Voir aussi *Eustathe et le Cycle épique*, p. 464.

⁽²⁾ EUST. 1496. 49.

⁽³⁾ E en δ 286.

⁽⁴⁾ HQ en δ 285.

duction d'un personnage comme Anticlos, inférieur par l'origine, égal par le courage, est l'indice d'une autre époque, d'un auteur plus jeune qu'Homère. Aristarque n'a pas dû se borner à dire ce que dit, en son état actuel, le résumé d'Aristonicos :

Aristarque athétise les cinq vers (δ 285-289), car le poète ne mentionne pas Anticlos dans l'*Iliade* (1).

Il devait avoir d'autres arguments, ceux qu'a conservés un autre scoliaste au même endroit :

Anticlos est un personnage du Cycle. Les cinq vers manquent dans presque toutes les éditions (2).

Ce qui déterminait Aristarque à rejeter ces vers, absents de presque toutes les éditions qu'il avait consultées, c'est que le personnage d'Anticlos ne figurait pas ailleurs que dans le Cycle épique. Il faudrait pourtant essayer de savoir de quel poème du Cycle il s'agit, puis que l'épisode du cheval de bois figurait à la fois dans l'*Iliou persis* et dans la *Petite Iliade*. Ici encore, nous devons recourir au récit d'Apollodore, dans lequel je souligne ce qui me paraît étranger à la *Petite Iliade* :

Ensuite Ulysse imagine la construction d'un cheval de bois, et il soumit son idée à Épeios, qui était charpentier. Épeios coupa du bois sur l'Ida, et construisit un cheval, creux à l'intérieur, et s'ouvrant sur les côtés. Sur la proposition d'Ulysse, cinquante hommes — l'auteur de la *Petite Iliade* <fr. 22 A> dit † trois mille † — choisis parmi les plus braves entrèrent dans la machine, les autres devant, à la tombée de la nuit, mettre le feu aux tentes, prendre la mer, se retirer à Ténédos, mais revenir la nuit suivante. Donc ils suivirent l'avis d'Ulysse et firent entrer les plus braves dans le cheval, après avoir choisi comme chef Ulysse et après avoir gravé sur le cheval une inscription disant : « Ceci est une offrande que les Grecs font à Athéna pour leur retour à la maison ». Les autres, ayant brûlé les tentes et ayant laissé Sinon, qui devait allumer une torche pour les rappeler, s'embarquèrent la nuit pour Ténédos (3).

Pour déterminer ce qui, en dehors du chiffre, sur lequel nous reviendrons, appartient en propre à la *Petite Iliade*, nous devons tenir compte de ce point capital que, selon la *Petite Iliade*, c'est Athéna, et non Ulysse, qui suggère l'idée de construire la machine. Or, dans

(1) (Ar.) HQ en δ 285.

(2) H en δ 285.

(3) APOLLOD., *Ep.* V. 14-15.

ce résumé d'Apollodore, c'est Ulysse qui imagine la ruse, Ulysse qui arrête tous les détails de l'embuscade, Ulysse qui est choisi comme chef des héros enfermés dans le cheval. Si l'on se rappelle que, pour l'épisode du Palladium, l'*Iliou persis* insistait sur le rôle d'Ulysse, alors que la *Petite Iliade* lui préférait Diomède, on acceptera peut-être l'hypothèse que le rôle prépondérant joué par Ulysse dans l'épisode du cheval de bois remonte à l'*Iliou persis* plutôt qu'à la *Petite Iliade*. En outre, l'épisode de Sinon se trouvait déjà dans l'*Iliou persis* (1), de même que celui du cheval laissé comme une offrande à Athéna, puisque, dans l'*Iliou persis*, l'avis d'un groupe des Troyens était celui-ci :

οἱ δὲ ἱερὸν αὐτὸν ἔφασαν δεῖν τῇ Ἀθηνᾶ ἀνατεθῆναι (2).

On voit qu'à un détail près, le résumé d'Apollodore rend l'*Iliou persis* plutôt que la *Petite Iliade* ; et comme ce résumé omet précisément Anticlos, nous devons croire que le personnage d'Anticlos est une création de la *Petite Iliade*.

Le chiffre de trois mille, donné par le texte d'Apollodore, est une faute de copie, dont j'ai retracé l'histoire ailleurs (3) ; en analysant tous les textes, j'arrivais à cette conclusion que, dans la *Petite Iliade*, treize hommes, y compris Anticlos, étaient cités comme faisant partie de l'équipage. Ce n'est pas que Leschès ait dit, textuellement,

treize hommes entrèrent dans le cheval ;

mais il citait, par leurs noms, un certain nombre de ceux qui participèrent à la fameuse embuscade. Le chiffre conservé dans l'*Építome* d'Apollodore est la corruption du chiffre qu'un Logographe ou Mythographe avait donné à la *Petite Iliade*, en comptant les noms propres alignés dans le poème :

d'après la *Petite Iliade*, treize héros entrèrent dans le cheval.

En étudiant cette question, je n'avais point pris garde à un texte d'Eustathe, qu'il faut lire en se souvenant qu'Eustathe est pour l'honoricité d'Anticlos :

(1) PROCLOS, *Chrest.* 107. 26.

(2) PROCLOS, *Chrest.* 107. 20.

(3) *Le Cheval de Troie*, p. 317-321.

Pour ce qui est des héros qui entrèrent dans le cheval, certains — et parmi eux Stésichore (fr. 24 Bgk⁴) — disent qu'il y en avait cent, d'autres, douze : Ménélas, Diomède, Philoctète, Mérioné, Néoptolème, Eurypyle, Eurydamas, Pheidippos, Léonteus, Mégès, Ulysse et Eumélos. S'il en est ainsi, où donc est Anticlos, dont le poète a spécialement fait mention ? (1).

Ce chiffre de douze, qui n'avait pas cours à son époque, Eustathe le doit, avec les noms qu'il cite, à l'excellent manuscrit à scolies qu'il n'a cessé de copier plus ou moins bien.

En résumé, nous trouvons trois chiffres précis : cent chez Stésichore, cinquante dans une espèce de vulgate postérieure, dont Apollodore se fait l'écho, douze dans une tradition qui n'est ni Homère, ni Leschès — puisqu'elle ignore Anticlos. Tous s'explique, si l'on suppose que l'*Iliou persis* avait cité nommément douze héros — sans donner de chiffre, répétons-le — et que la *Petite Iliade*, reprenant ce récit, ajouta un nouveau personnage, Anticlos, avec le romanesque épisode, dont une distraction de récitant nous a valu la conservation dans l'*Odyssee*. Il ne fallait rien moins que l'autorité d'un Aristarque pour condamner définitivement ce souvenir inopportun du Cycle épique.

Quelques considérations sur la Petite Iliade et l'Iliou persis. — Le résumé de Proclus pour la *Petite Iliade* s'arrête au moment où les Troyens festoient autour du cheval qu'ils ont introduit dans leur cité par une brèche. Le résumé de l'*Iliou persis* commence par le récit des hésitations des Troyens en présence du cheval déjà amené dans la ville.

Il semblerait, d'après cela, que la *Petite Iliade* dût s'intercaler exactement entre l'*Éthiopide* et l'*Iliou persis*, toutes deux attribuées à Arctinos de Milet.

Il n'en est rien, et de même qu'entre l'*Éthiopide* et la *Petite Iliade* la frontière n'est pas nettement tracée (2), de même le résumé de Proclus ne délimite pas avec précision la *Petite Iliade* par rapport à l'*Iliou persis*.

En effet, dans la *Petite Iliade*, figuraient encore le récit de la prise de Troie par une nuit de clair de lune (fr. 12 A), le partage du butin — Andromaque était adjugée à Néoptolème (fr. 19 A) — puis l'épisode,

(1) EUST. λ 522 : 1698. 1.

(2) *Supra*, p. 325.

tout à fait dans la manière habituelle à Leschès, de Ménélas qui se précipite, avide de vengeance, sur Hélène, mais laisse tomber son glaive, en voyant le sein nu de la belle Argienne (fr. 17 A) (1); nous savons en outre, par Aristote, que des pièces comme 'Ιλλίου πέρις, Ἀπόπλους, Σίλων, Τρώαδες (Euripide) étaient inspirées de la *Petite Iliade* (2).

En revanche, rien ne prouve que l'*Iliou persis* ait dépassé les limites que lui assigne Proclus. Le fragment relatif au rapt du Palladium (fr. 1 A) ne fait pas difficulté, car il a pu se trouver dans l'*Iliou persis*, au passage où Énée, avec les siens, se retire sur l'Ida, après la mort tragique de Laocoon, qu'ils interprétaient comme un présage (3).

Mais, quelques efforts qu'on fasse pour allonger l'*Éthiopide* en queue et l'*Iliou persis* en tête, il restera toujours entre les deux poèmes une place vide, une solution de continuité, et, à ce propos, je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit ailleurs :

Il serait donc vraisemblable d'admettre que « Leschès » écrivit un poème destiné à remplir la place laissée vide entre l'*Éthiopide* et l'*Iliou persis*. C'était une entreprise difficile que de réaliser un poème ayant pour limites strictes la mort d'Ajax (fin de l'*Éthiopide*) et les délibérations des Troyens au moment où le cheval se trouvait déjà dans la ville (début de l'*Iliou persis*). « Leschès » paraît avoir habilement tranché la difficulté, en reprenant, d'une part, l'histoire de la querelle pour les armes d'Achille, et en reprenant, d'autre part, le récit de la prise de Troie — plan qui avait au moins l'avantage de ne pas interrompre brutalement un récit déjà amorcé. Quoi qu'il en soit, la *Petite Iliade* déborde à la fois sur l'*Éthiopide* et sur l'*Iliou persis*, et il ne semble pas qu'on puisse l'expliquer autrement que comme un poème intercalé après coup entre l'*Éthiopide*, qui n'avait pas de fin, et l'*Iliou persis*, qui n'avait pas de commencement (4).

Pourquoi le résumé de Proclus rend-il si mal cet état de choses complexe ? On a dit et répété que Proclus nous induit en erreur, qu'il a volontairement écourté la *Petite Iliade* pour faire place à l'*Iliou persis*. Je crois, quant à moi, que la *Chrestomathie* originale contenait les deux résumés de la partie que la *Petite Iliade* et l'*Iliou persis* avaient en commun, et que le premier d'entre eux fut supprimé par

(1) Je néglige les nombreux fragments de Pausanias où l'on a trouvé matière à discussion.

(2) ARISTOT., *Poet.* 23.

(3) PROCLOS, *Chrest.* 107. 24.

(4) L'*Éthiopide* d'Arctinos, p. 174.

le grammairien qui détacha les résumés de la *Chrestomathie* pour les mettre en tête d'une édition de l'*Iliade*. Ce grammairien, qui dépeçait la *Chrestomathie* à l'usage des gens pressés de lire l'*Iliade*, a du reste laissé sa signature au début du paragraphe des *Chants Cypriens* :

(τὰ Κύπρια) ὧν περὶ τῆς γραφῆς ὕστερον ἐροῦμεν, ἵνα μὴ τὸν ἐξῆς λόγον
νῦν ἐμποδίζωμεν (1).

C'était sans doute aussi « pour n'être pas retardé » que le même grammairien sacrifia, dans le résumé de Proclus, tout un morceau de Leschès au profit d'Arctinos.

IV. — L'ILIOU PERSIS.

Machaon et Podalire. — Le résumé de l'*Iliou persis* d'Arctinos par Proclus ne mentionne pas les noms de Machaon et de Podalire, à propos desquels nous avons un fragment étendu, qui s'est conservé d'une manière assez étrange, déjà signalée plus haut (2), et qui, à ce titre, mérite une étude attentive.

Patrocle soigne Eurypyle blessé :

Avec son poignard, il retira de la cuisse le trait aigu et douloureux, baigna d'eau tiède le sang, et, de ses mains, exprima dans la plaie le suc d'une racine amère qui efface les douleurs... (Λ 844-847).

En ce passage, le scoliaste T donne une note :

Homère ne connaît pas la *δίατα ἰατρική* (3),

dont l'intérêt ne se révèle pas tout de suite, mais qui trouve son application dans le commentaire des vers où Idoménée dit à Nestor :

Emmène Machaon..., car un médecin vaut à lui seul plusieurs combattants : il sait retirer les traits des blessures et verser dessus des baumes adoucissants (Λ 514-515).

Porphyre leur consacre un long commentaire qui se divise en trois parties :

1. Les uns disent que chirurgie et pharmacie <seules> étaient déjà connues chez les anciens (4), car c'est Hérodicos qui inventa le régime

(*δίατητικόν*), que perfectionnèrent Hippocrate, Praxagoras, Chrysippos. Mais qu'ils n'aient point connu le régime, c'est ce que prouvent des vers comme ι 411 et ε 397.

2. Quelques-uns disent que l'éloge <contenu dans le vers Λ 515> n'est pas applicable à tous les médecins, mais à Machaon — que certains disent n'avoir été que chirurgien. En effet, disent-ils, Podalire traitait les malades par le régime; la preuve en est qu'Agamemnon <Δ 193>, au moment où Ménélas est blessé, ne les appelle pas tous deux pour donner des soins, mais Machaon seulement; c'est ce que paraît montrer aussi Arctinos en son *Iliou persis* (fr. 5 A), dans les vers où il dit : *Car leur père, l'illustre Ébranleur de la terre, les avait doués tous deux, et rendu l'un plus glorieux que l'autre. A l'un, il fit cadeau de mains plus douces pour enlever ou couper de la chair les projectiles, et pour guérir toutes sortes de blessures; mais dans l'esprit de l'autre, il mit toutes sortes d'habiles pensées, pour voir les maux cachés et guérir les maladies incurables : c'est lui, qui, le premier, vit d'Ajax en fureur les yeux brillants et l'esprit troublé.*

3. Si Homère ne montre aucun de ses personnages soumis au régime, ce n'est guère étonnant : c'est par convenance qu'il a omis de parler de *δίατα*. (1)

Eustathe raisonne de la même manière :

1. Remarquer que cet excellent médecin ne s'occupe que de blessures, et le poète ne fait pas mention de la *δίατα*. On dit, en effet, que chirurgie et pharmacie étaient connues chez les anciens, mais que le *δίατητικόν* a été commencé par Hippocrate, et continué par Hérodicos, Praxagoras et Chrysippos.

2. Certains disent que Machaon était chirurgien et que Podalire, qui, lui-aussi, était soldat, comme le poète le montrera ailleurs, s'occupait de la *δίατα*. La preuve en est que le roi, quand Ménélas fut blessé, fit venir Machaon et non point Podalire. Un autre témoignage est constitué par l'*épopée relative à la prise de Troie*, dans laquelle, à propos de Podalire et Machaon, il est dit que.... (*Résumé des deux premiers vers, citation des six derniers*).

3. On dit aussi que si Homère n'a pas parlé du traitement par le régime, c'est par raison de convenance (2).

Pour expliquer ces textes qui semblent un peu confus, il faut partir du paragraphe (2), où il est dit que, d'après certains, Machaon et Podalire étaient déjà spécialisés, l'un dans la chirurgie, l'autre dans le régime, le diagnostic. D'après les grammairiens qui affirmaient

(1) PROCLUS, *Chrest.* 102. 10.

(2) *Supra*, p. 137.

(3) T en Λ 847.

(4) Entendez : « à l'époque héroïque ».

(1) (Porph.) BLTV en Λ 515.

(2) EUST. Λ 514 : 859. 39.

la chose, la preuve du fait était, d'abord, dans le silence qu'Homère garde sur Podalire, quand Ménélas blessé est soigné par Machaon, ensuite dans un passage de l'*Iliou persis*, où Arctinos semble dire que Machaon est chirurgien et Podalire, médecin.

Ces grammairiens expliquaient Homère par les Νεώτεροι : Aristarque devait donc les combattre, et il leur répondait que le régime est inconnu à Homère, et que c'est une invention de la science ionienne (1).

A cela, les non-aristarchéens répondaient par un argument *ex silentio* : si Homère ne parle pas de la διαίτα — qu'il connaît — c'est par raison de pure convenance (3).

Ajoutons que le vers Λ 515, sur lequel porte toute cette discussion, était athétisé :

Vers athétisé, parce que cette énumération n'est point nécessaire. C'est diminuer un médecin que de dire qu'il sait seulement retirer les traits et fabriquer des baumes.

Aristophane athétisait déjà le vers avant Aristarque ; Zénodote ne l'a même pas écrit (4).

Ainsi donc, les non-aristarchéens, comprirent mal le texte homérique, en croyant qu'Homère faisait l'éloge du seul Machaon, et ils cherchèrent ailleurs que dans Homère — dans un poème du Cycle — la preuve de leur affirmation. Aristarque, interprétant plus fidèlement le texte homérique, vit là une phrase générale, applicable à tous les médecins, et il la condamna, parce que cette énumération, forcément incomplète, diminue la dignité de celui qui en est l'objet.

Resterait à savoir dans quelle partie de l'*Iliou persis* se trouvait le fragment que nous a conservé cette longue discussion. Kinkel, après Welcker, le place dans l'*Éthiopide*, et prétend que, quand les poèmes d'Arctinos furent publiés en un seul *corpus*,

les anciens auteurs, quand ils avaient affaire à des vers d'Arctinos, ne sachant où ces vers devaient se trouver, semblent les avoir assignés tantôt à l'*Éthiopide*, tantôt à l'*Iliou persis* (2).

Le raisonnement de Kinkel est basé sur une interprétation étroite des derniers vers du fragment : de ce que, chez Arctinos, Podalire vit le premier, la folie d'Ajax, on ne peut pas conclure que les vers en

(1) (Ar). A en Λ 515.

(2) KINKEL, p. 35.

question figuraient dans un récit de la folie d'Ajax. Dans le texte du fragment, la folie d'Ajax apparaît comme une chose passée, dont on fait état pour la glorification présente de Podalire. Il est donc fort possible que les vers font partie d'une *aristie* de Podalire, au moment du sac d'Ilion. Il ne peut, en tout cas, être question de Machaon, tué, soit par Penthésilée dans l'*Éthiopide* (1), soit par Eurypyle, fils de Téléphe dans la *Petite Iliade* (2).

Cassandre et Ajax, fils d'Oilée. — Au milieu des scènes d'horreur qui marquèrent la prise de la ville, l'*Iliou persis* rapportait ceci :

Et Ajax, fils d'Ilée, voulant arracher Cassandre de force (πρὸς βίαν ἀποσπῶν) (3), entraîne avec elle le *xoanon* d'Athéna. Ceci remplit de fureur les Grecs qui décident de lapider Ajax ; mais lui, s'étant réfugié sur l'autel d'Athéna, échappa au péril qui le menaçait (*Chrest.* 108. 2).

De ce paragraphe du résumé de Proclus, il faut rapprocher celui-ci, qui marque la fin de l'*Iliou persis* :

Les Grecs s'embarquent, et Athéna médite de les détruire en mer.

Il semble donc que, dans l'*Iliou persis*, les malheurs des Grecs au retour étaient l'œuvre d'Athéna, irritée du sacrilège commis par Ajax, au moment où le Locrien faisait violence à Cassandre.

L'*Odyssee* parle à plusieurs reprises de la colère d'Athéna, et notamment aux vers ε 108-109 :

Athéna qu'ils avaient offensée au départ déchaîna la tempête et des vagues énormes.

Mais ces vers, qui font partie d'un groupe frappé d'athétèse, ne peuvent entrer en ligne de compte ici, et nous devons plutôt examiner ceux où Nestor raconte ce qui advint aux Grecs après la chute de Troie :

parmi nos gens d'Argos, il en était si peu de sensés et de justes ! comb. en allaient trouver le malheur et la mort sous le courroux fatal de la Vierge aux yeux pers, la fille du Dieu fort... (γ 133-135).

(1) *Supra*, p. 317.

(2) *P. Iliade*, fr. 7 A.

(3) Cf. EUR., *Tr.* 70 : ἦνίκα Ἀἴας εἶλκε Κασάνδραν βίᾳ, et les notes de Pédion PARMENTIER.

Le sujet méritait, par son importance, de retenir l'attention d'Aristarque, et nul doute que si les scolies de l'*Odyssée* avaient été aussi bien conservées que celles de l'*Iliade*, nous eussions eu à glaner dans une ample moisson de renseignements. Au lieu de cela, nous trouvons, en ce passage du poème, deux remarques délabrées, dont le sens ne devient clair qu'après l'examen d'un texte de Strabon emprunté à une source aristarchéenne (1) :

1) Les habitants de la nouvelle Ilios prétendent bien encore que la prise de Troie par les Grecs ne fut pas suivie de la destruction totale de la ville, et que celle-ci ne fut même jamais complètement abandonnée, puisque l'envoi annuel des vierges locriennes (2) commença presque tout de suite.

2) Malheureusement, cette dernière tradition n'a rien d'homérique. Homère n'a rien su du viol de Cassandre; il indique bien qu'elle était restée vierge jusque dans les derniers temps du siège, lorsqu'il dit (*Citation de N 363-366*).

Mais nulle part, il n'a mentionné l'attentat d'Ajax sur sa personne, non plus que la tradition qui fait périr ce héros dans un naufrage par suite du courroux d'Athéna, ou de toute cause analogue : il se borne à dire, en thèse générale, qu'Ajax était odieux à la déesse (odieux ni plus ni moins que les autres Grecs, qui, ayant participé à la profanation de son temple, se trouvaient confondus par elle sans exception dans un même sentiment de haine), et il le montre succombant sous les coups de Poseidon, victime uniquement de sa jactance.

3) Ajoutons qu'il est avéré que lorsque l'envoi des vierges locriennes commença, les Perses occupaient déjà la Troade (3).

Le commentaire de Strabon sur le texte homérique résume la théorie d'Aristarque d'une manière plus complète que nos scolies. La première, inspirée d'Aristarque en son commencement :

Homère dit maintenant d'une manière générale que la colère d'Athéna retombe sur tous,

ne l'est plus en sa conclusion :

Mais, plus loin, il mettra plus clairement la cause de la colère d'Athéna sur Ajax (4),

(1) ROEMER, p. 168.

(2) Sur cette légende, cf. APOLLOD., *Ep.* VI. 20-22.

(3) STRAB., XIII 1. 40, p. 514, 1. Didot (Trad. TARDIEU).

(4) Q en γ 135.

car en δ 499-509, où cette scolie nous renvoie, il n'est pas spécifié que la colère d'Athéna poursuit le seul Ajax, ni que la violence d'Ajax a fait tomber sur les Grecs la colère de la déesse.

La seconde commente ainsi la colère d'Athéna :

C'est parce que les Grecs ne châtièrent point Ajax qui, dans le sanctuaire d'Athéna, avait fait violence (βιασάμενον) à Cassandre (1).

La violence faite à Cassandre étant inconnue à Homère — au témoignage d'Aristarque, repris par Strabon — le texte qu'on vient de lire ne peut pas être l'œuvre d'Aristarque, puisqu'il explique un passage d'Homère par une légende non-homérique.

Cette légende des Νεώτεροι, repoussée par Aristarque, disait donc qu'Ajax avait commis contre Cassandre une violence doublée d'un sacrilège, et que la colère d'Athéna contre les Achéens avait pour cause la profanation dont le Locrien s'était rendu coupable. Mais quel était au juste le genre de violence fait à Cassandre par Ajax, dans l'*Iliou persis* ?

Roemer prétend que la légende rapportée dans la seconde scolie « est encore étrangère au Cycle épique » (2) — apparemment parce qu'il donne au mot βιασάμενον du texte le sens : *ayant violé*; Robert est également formel :

Que Cassandre, avant de devenir la concubine d'Agamemnon, ait été violée par Ajax, voilà qui est exclu de l'*Odyssée* et des *Nostoi*, aussi bien que d'Eschyle et d'Euripide (3).

A quoi l'on peut objecter que des raisons valables pour l'*Odyssée*, les *Nostoi*, Eschyle et Euripide ne valent pas nécessairement pour l'*Iliou persis* — ce dernier poème n'ayant pas raconté la mort d'Agamemnon, à propos de laquelle il n'était pas indifférent que Cassandre fût vierge ou non ; que, de plus, les *Nostoi*, indépendamment de cette raison d'« économie » artistique, peuvent avoir adouci quelque peu un mythe primitivement plus brutal (4); qu'enfin

(1) EV en γ 135.

(2) ROEMER, p. 168.

(3) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1263 n. 2.

(4) Nous avons un curieux exemple de ce genre de transformation dans un épisode commun à l'*Iliou persis* et à la *Petite Iliade*, le meurtre de Priam. Dans l'*Iliou persis*, Néoptolème tuait Priam sur l'autel même de Zeus : και Νεοπτόλεμος μὲν ἀποκτείνει Πριάμον ἐπὶ τὸν τοῦ Διὸς τοῦ Ἐρκείου βωμὸν καταφυγόντα

l'ambiguïté du texte de Proclus (1) autorise à supposer que, même s'il n'y a pas eu, à proprement parler, un viol de Cassandre dans l'*Iliou persis*, il peut y avoir eu une tentative, qui n'alla point jusqu'à l'acte, parce que les Grecs intervinrent au moment où Ajax profanait le *xoanon* en essayant de maîtriser Cassandre. Dans mon hypothèse, la note aristarchéenne de Strabon — qui parle clairement du viol — ferait allusion à l'*Iliou persis*.

C'est encore un fragment d'Aristarque que nous trouvons dans une scolie au passage où Priam dit à Hector, pour le détourner d'aller combattre Achille :

Le fils de Cronos, au seuil de ma vieillesse, me perdra de façon lamentable, me fera connaître bien des maux : mes fils tués, mes filles enlevées, leurs couches nuptiales détruites, leurs tout petits enfants précipités à terre — mort affreuse — et mes brus entraînées par les mains outrageantes des Grecs... (X 60-65).

Le scoliaste TV remarque :

De là est venue chez les Tragiques la fable de Cassandre et d'Astyanax (2).

La mention des Tragiques m'apparaît comme le reste d'une note où Aristarque citait les Cycliques comme des intermédiaires entre Homère et les Tragiques (3).

Il nous faut encore signaler quelques scolies relatives à Ajax le Locrien pour des faits dont l'appartenance au Cycle n'est pas certaine, mais simplement probable.

C'est d'abord une savante note du scoliaste T :

Tout comme Homère, Hellanicos nomme Ériopé la mère d'Ajax ; Phérécyde, en son cinquième livre, Mnaséas, en son huitième, la nomment

(PROCLUS, *Chrest.* p. 107. 30). Cette version parut trop sacrilège à Leschès, et il en transforma la donnée. PAUS. X. 27. 2 : Πράμιον δὲ οὐκ ἀποθανεῖν ἔφη Λέσχειος <fr. 16 A> ἐπὶ τῇ ἐσχάτῃ τοῦ Ἑρκείου, ἀλλὰ ἀποσπασθέντα ἀπὸ τοῦ βωμοῦ πάρεργον τῷ Νεοπτολίμῳ πρὸς ταῖς τῆς οἰκίας γενέσθαι θύραις. Ce texte de Pausanias est confirmé par l'inscription d'un bol homérique (n° 9 de COURBY, *Vases grecs à reliefs*, p. 286) : κατὰ ποιητὴν Λέσχην ἐκ τῆς μικρᾶς Ἰλιάδος · καταφυγόντος τοῦ Πριάμου ἐπὶ τὸν βωμὸν τοῦ Ἑρκείου Διός, ἀποσπᾶσας ὁ Νεοπτολίεμος ἀπὸ τοῦ βωμοῦ πρὸς τῇ(ι) οἰκίᾳ κατέσφαξεν.

(1) APOLLON., *Ep.* V, 22 ne nous aide pas à résoudre le problème, parce qu'il s'inspire des *Aitia* de Callimaque (Voir AD en N 66).

(2) TV en X 63.

(3) Cf. *supra*, p. 52, 70 sqq.

Alcimaché ; l'auteur des *Naupactica* <fr. 1 K> lui donne deux noms : « et il la nomma Ériopé, mais son père et Admétéos avaient coutume de la nommer Alcimaché » (1).

Comme les *Naupactica* n'ont fait que concilier deux traditions plus anciennes, et comme Phérécyde s'inspire en général du Cycle, il se peut que le nom d'Alcimaché donné à la mère d'Ajax remonte à un poème cyclique.

C'est ensuite une note d'un scoliaste justifiant l'athétèse des vers B 529-530, par cette première raison :

Ajax, fils d'Oïlée, n'était pas plus petit qu'Ajax, fils de Télémon(2).

Ce détail a pu se trouver dans quelque poème cyclique.

C'est enfin cette note :

La *diplé*, parce que certains des Νεώτεροι lisent Ἰλέως, sans ο, comme si c'était un article (3),

qui, on le sait (4), fait partie de tout un groupe de textes rapportant la querelle qu'Aristarque fit à Zénodote lequel, se basant sur certains Νεώτεροι, écrivait *Ilée*, au lieu d'*Oïlée*. Parmi ces Νεώτεροι a peut-être figuré l'auteur de l'*Iliou persis*, si l'on admet que Proclus, écrivant Ἀἶας ὁ Ἰλέως, respecte l'orthographe du poème dont il donne un résumé.

Astyanax. — Le témoignage de Proclus sur la mort d'Astyanax dans l'*Iliou persis* est très affirmatif et très précis :

Ulysse tue Astyanax, et Néoptolème reçoit Andromaque à titre de récompense (*Chrest.* 108. 8).

Aristarque parla de cette légende à propos des vers de l'*Iliade*, où Andromaque, pleurant sur le cadavre d'Hector, imagine l'avenir réservé à son fils :

... ou bien l'un des Grecs, te vouant à une mort affreuse, te saisira de sa main et te précipitera du haut d'une tour, irrité de ce qu'Hector a fait périr son père, ou son père ou son fils (Ω 734-737).

(1) T en O 336. Ces fragments manquent dans FHG.

(2) D en B 530.

(3) (Ar.) A en B 527.

(4) *Supra*, p. 98-99.

La pensée d'Aristarque s'exprime dans une note d'Aristonicos :

S'inspirant de ce passage, les μεθ' Ὀμηρον ποιηται ont montré Astyanax jeté du haut de la muraille par les Grecs ⁽¹⁾,

et dans une note d'Eustathe :

C'est là ce qu'Andromaque suppose qui peut arriver à son fils, elle qui a dit aussi : « Je ne pense pas qu'il arrive à l'adolescence ». Mais les Νεώτεροι, eux, font de cela une réalité, quand ils disent qu'Asryanax fut jeté du haut du rempart, à cause du mal que son père avait fait aux Achéens ⁽²⁾.

Tel était le point de vue d'Aristarque : les Νεώτεροι — c'est-à-dire ici les Cycliques — ont interprété et amplifié le passage de l'*Iliade*. La science moderne en a jugé autrement :

Ce qui donna lieu à cette invention, ce sont les paroles d'Andromaque au dernier chant de l'*Iliade*, où elle exprime ses craintes qu'un des Achéens, dont Hector aurait tué le frère, le père ou le fils, ne jette Astyanax du haut de la tour pour se venger — à moins, toutefois, que ce ne soit au contraire l'épopée cyclique qui soit la plus ancienne, et que les vers de l'*Iliade* n'aient été composés que dans ce but ⁽³⁾.

Contre cette dernière théorie, proposée par M. Schmidt, on peut faire valoir bon nombre d'arguments. D'abord, Aristarque, qui travaillait sur le texte complet des épopées, pouvait distinguer l'original de la copie avec beaucoup plus de certitude que nous, qui travaillons sur de la poussière de fragments. Ensuite, si les vers de l'*Iliade* n'avaient été qu'un souvenir du Cycle, Aristarque les aurait condamnés comme il condamnait les vers de l'*Odyssée* sur Anticlos. Enfin, le passage de l'*Iliade* étant supposé plus récent que l'épopée cyclique, Andromaque ne parlerait pas d'une manière aussi vague d'Achéens dont Hector aurait tué un père, un frère ou un fils, car ceci ne s'applique ni à Ulysse, ni à Néoptolème, qui sont les Achéens auxquels le Cycle impute la mort d'Asryanax.

L'*Iliou persis* et la *Petite Iliade* avaient cet épisode en commun, et nous pourrions, ici encore, voir apparaître la « manière » propre à chaque auteur.

Le résumé de Proclus nous a montré que, dans cette affaire, la

responsabilité du crime incombait à Ulysse, selon l'*Iliou persis*. Dans la *Petite Iliade*, il en allait autrement, et nous le savons par deux fragments, cités, l'un par Pausanias, l'autre, par un scoliaste de Lycophon. La scène se trouvait représentée dans la fresque de Polygnote à Delphes :

Il a peint Andromaque, et avec elle, son fils qu'on arrache de son sein. Leschès <fr. 19 A> dit qu'Asryanax trouva la mort, lancé du haut de la tour, et que cela ne se fit point par une décision générale des Grecs, mais que cela fut fait, de propos délibéré, par Néoptolème seul ⁽⁴⁾.

Le scoliaste de Lycophon cite les vers mêmes de la *Petite Iliade* :

« Le brillant fils d'Achille au grand cœur... arrachant l'enfant du sein de sa nourrice aux beaux cheveux, le prit par un pied et le lança du haut de la tour; et l'enfant tomba, trouvant une mort sanglante et un destin violent » <fr. 19A> ⁽⁵⁾.

Ici encore, Leschès a dépossédé Ulysse du rôle qu'un poème antérieur lui avait assigné. Leschès, renouvelant un sujet plus ancien, n'arrive à dépasser l'*Iliou persis* qu'à force d'horreur. Du texte de Pausanias, combiné avec celui de Proclus, on peut déduire, que, dans l'*Iliou persis*, l'assemblée des Achéens, conseillée par Ulysse, décréta que l'enfant serait tué — et c'est Ulysse qu'on chargea d'exécuter la sentence. Cette version de l'*Iliou persis* apparaît chez Apollodore :

Et ayant sacrifié à tous les dieux, ils jetèrent Astyanax du haut des tours ⁽⁶⁾.

La mort d'Asryanax dans l'*Iliou persis* avait au moins un semblant de légalité; dans la *Petite Iliade*, ce n'était plus qu'un acte d'inutile barbarie dont se rendait responsable le seul Néoptolème.

En étudiant plus haut ⁽⁴⁾ une scolie TV :

De là est venue chez les Tragiques la fable de Cassandre et d'Asryanax,

nous remarquons que, pour la légende de Cassandre, la scolie omettait, entre Homère et les Tragiques, le moyen terme cyclique, dont Aristarque devait avoir parlé. Le même raisonnement vaut pour la légende

⁽¹⁾ (Ar.) AD en Ω 735.

⁽²⁾ EUST. Ω 732 : 1373. 46.

⁽³⁾ C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1259.

⁽⁴⁾ PAUS., X. 25. 9.

⁽⁵⁾ Schol. LYC. 1268.

⁽⁶⁾ APOLLOD., *Ép.* V. 23.

⁽⁴⁾ *Supra*, p. 364.

d'Astyanax : c'est ce que prouvent non seulement les textes qu'on vient de lire, mais encore le texte d'un scoliaste d'Euripide, mal conservé dans les détails, mais très net dans l'ensemble :

1. *Lysanias* <FHG. III. 342> accuse à tort Euripide d'avoir emprunté sa version à Homère, Ω 735. Ceci n'est jamais arrivé, et Andromaque aurait pu dire tout aussi bien que son enfant serait brûlé, ou n'importe quoi d'autre.

2. <On dit> que *Xanthos* (*lacune*) <om. FHG. I>.

3. <On dit que> *Stésichore* <fr. 20 Bgk⁴> rapporte — et pareillement aussi le poète cyclique qui a composé la *Persis* <fr. 2 A> — qu'Astyanax mourut lancé du haut de la muraille : c'est ce dernier auteur que suit Euripide.

4. Il y en a qui disent qu'Astyanax fonda des villes et fut roi : l'opinion de ces auteurs est rapportée par *Lysimachos* <cf. FHG. III. 338. 342> en son second livre des *Nostoi* (1).

Le troisième paragraphe de cette scolie peut s'expliquer comme un emploi d'une note aristarchéenne. Pour démontrer l'inanité de l'attaque de *Lysanias* contre Euripide, le scoliaste utilisa, je crois, une note où *Aristarque*, parlant de l'épisode d'Astyanax, citait *Stésichore* et l'*Iliou persis* d'*Arctinos*, en ajoutant qu'Euripide (et sans doute aussi *Stésichore*) avait utilisé la version de l'*Iliou persis*. Ce serait un exemple de plus à ajouter à la liste des textes anciens, dérivés d'*Aristarque*, dans lesquels se trouvent affirmés les emprunts que les *Tragiques* (et les *Lyriques*) firent aux épopées du Cycle.

Le quatrième paragraphe de cette même scolie d'Euripide nous donne un recoupement intéressant, car les scolies homériques parlent aussi de la survivance d'Astyanax :

Les *Νεώτεροι* disent qu'il fut plus tard fondateur de Troie et autres villes (2).

Cette curieuse légende ne nous intéresse pas ici, puisque, en tout état de cause, elle n'appartient pas au Cycle : cette version locale, dont *Lysimachos* (postérieur à *Aristarque*) avait collectionné les variantes, n'est pas littérairement attestée avant *Hellanicos* (3). Mais on remarquera, à ce propos, combien il est important que nous connaissions exactement le sens du mot *Νεώτεροι* dans le système d'*Aristarque* :

(1) Schol. MOA EUR. *Andr.* 10.

(2) TV en Ω 735.

(3) HELLANICOS, fr. 127. Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 986, n. 7.

car, d'après tout ce que nous avons étudié jusqu'ici, nous pouvons conclure avec certitude que la légende d'Astyanax sauvé avait été traitée par des poètes, non-cycliques, et aujourd'hui perdus, antérieurs à *Hellanicos*.

La mort d'Anchise. — Nous savons par *Proclos* que, dans l'*Iliou persis*, immédiatement après l'apparition des serpents de *Laocoon*, *Énée* et les siens se retiraient sur l'*Ida* (1), si bien que sa famille, échappant à la destruction, put, sous d'autres cieus, continuer son histoire. Il est possible que, dans l'*Iliou persis* d'*Arctinos*, *Anchise* survivait à la prise de Troie : l'hypothèse repose sur le fait que *Stésichore*, dans son poème sur le sac d'*Ilion*, faisait aussi une place à *Énée* et *Anchise* sauvés.

Nous avons, sur le lieu où mourut *Anchise* sauvé de Troie, une multitude de textes (2), dont il nous est impossible de dire quoi que ce soit de précis en ce qui regarde le Cycle ; les scolies homériques ne nous aident pas davantage. Cependant, il paraît bien qu'*Aristarque* avait étudié la question, puisque nous trouvons cette note dans *Eustathe* :

On montrait, dit-on, la tombe d'*Anchise* sur l'*Ida*, et les bergers là-bas lui rendaient un culte, et les bouviers aussi, en couronnant sa tombe à chaque fin d'automne.

Mais certains *Νεώτεροι* disent qu'il mourut en Sicile (3).

La première mention littéraire de cette légende se trouve dans *Virgile* (4), mais elle est assurément plus ancienne. N'ayant pas d'autre témoin qu'*Eustathe*, nous ne pouvons savoir si elle remonte à *Arctinos* ou à *Stésichore*. Dans l'*Iliade*, il semble qu'*Anchise* était déjà mort, car nous ne le voyons pas figurer parmi les vieillards troyens, qui, de la tour, regardent les guerriers dans la plaine (5). Peut-être *Aristarque* avait-il noté que, selon Homère, *Anchise* était mort avant la guerre de Troie, foudroyé pour avoir indiscretement parlé de ses amours avec *Aphrodite*, et que cela s'opposait à la légende de certains *Νεώτεροι*, qui le faisaient mourir en Sicile. Il y a ainsi

(1) PROCLOS, *Chrest.* 107. 24.

(2) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1003 ; ROSSBACH, *Pauly-Wissowa*, s. v. *Anchises*, 2107-2108.

(3) EUST. M 98 : 894. 36.

(4) VIRG., *Aen.* III, 710 sqq., V, 760 sqq.

(5) Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1002.

une chance, bien minime, il est vrai, pour que l'auteur de l'*Iliou persis* ait figuré parmi ces *Νεώτεροι* (1).

V. — LES NOSTOI.

La colère d'Athéna. — Entre l'*Iliou persis* d'Arctinos et l'*Odyssée* d'Homère s'intercalait le poème des *Nostoi*, écrit, disait-on, par Agias de Trézène. Ce poème ne semble pas avoir eu une bien grande unité d'exposé, puisqu'il s'agissait de raconter comment les héros grecs, en dehors d'Ulysse, rentrèrent en leurs foyers après la prise de Troie. Un tel poème était forcément dépendant de l'*Odyssée* pour un grand nombre de faits, et cela nous permettra de faire plus d'une fois des rapprochements entre l'*Odyssée* et les *Nostoi*, et de voir comment un poète cyclique arrivait à l'originalité, quand il avait à rivaliser avec Homère.

Le poème, d'après Proclus, commençait par la colère d'Athéna :

Athéna suscite une discussion entre Agamemnon et Ménélas à propos de l'embarquement pour le retour. Agamemnon reste pour apaiser la colère de la déesse (*Chrèst.* 108. 17).

Ce début des *Nostoi* imitait le récit de Nestor dans l'*Odyssée* :

Parmi nos gens d'Argos, il en était si peu de sensés et de justes ! Combien allaient trouver la mort sous le courroux fatal de la vierge aux yeux pers, la fille du Dieu fort ! qui, pour mettre la brouille entre les deux Atrides, leur fit, en coup de tête, au coucher du soleil, convoquer l'assemblée de tous les Achéens. A cette heure insolite, on les vit arriver, titubants sous le vin, nos fils de l'Achaïe. Les deux frères alors nous dirent et nous redirent les raisons qu'ils avaient de convoquer le peuple. Ménélas soutenait que tous les Achéens ne devaient plus songer qu'au retour sur le dos de la plaine marine. Agamemnon était d'un avis tout contraire : il voulait retenir le peuple et célébrer de saintes hécatombes pour fléchir d'Athéna le terrible courroux. L'enfant ! il se flatta d'apaiser la déesse ! fait-on virer au doigt l'esprit des Éternels ? Les deux rois, échangeant des ripostes pénibles, s'affrontent, et, debout, avec des cris d'enfer, nos Achéens guêtrés en deux camps se partagent ; quand on va se coucher, c'est pour rêver la nuit aux haines réciproques : Zeus nous mettait déjà sous le faix du malheur (γ 133-152).

(1) C'est une croyance généralement admise (e. g. JAHN, *Griech. Bilderchr.*, p. 37-38) que le Sicilien Stésichore transforma notablement les légendes qui touchent à Anchise et Énée — et ce serait la raison pour laquelle les Romains préférèrent Stésichore à Arctinos dans la composition de la *Tabula iliaca* du Capitole. La thèse est peut-être juste dans l'ensemble : encore ne faut-il pas perdre de vue l'important témoignage d'Arctinos sur le Palladium (*supra*, p. 350).

Nous verrons plus loin le développement de cette histoire. Pour l'instant, retenons que la colère d'Athéna sépare les deux frères, Ménélas voulant partir immédiatement, Agamemnon voulant rester pour apaiser la déesse courroucée. Cela suppose quelque vaticination, où Calchas a expliqué la cause de cette colère, et c'est ce que nous trouvons dans l'*Épitome* d'Apollodore, où il faut rapprocher les deux paragraphes que voici :

Comme, après avoir ravagé Troie, ils s'apprétaient à prendre la mer pour le retour, ils en furent empêchés par Calchas, qui leur disait qu'Athéna était irritée à cause de l'impiété d'Ajax... (1).

Après cela, s'étant réunis en assemblée, il y eut une discussion entre Ménélas et Agamemnon, Ménélas disant qu'il fallait partir, Agamemnon disant qu'il fallait rester pour offrir un sacrifice à Athéna... (2).

Nous avons vu plus haut (3) que l'*Iliou persis* faisait sans doute déjà allusion à la colère d'Athéna causée par l'impiété d'Ajax ; nous avons vu aussi que le viol de Cassandre est inconnu à Homère et que la colère d'Athéna, dans l'*Odyssée*, doit s'expliquer par l'impiété des Grecs en général, qui, tous, ont plus ou moins profané le sanctuaire de la déesse. Je conjecture que, dans les *Nostoi*, la colère d'Athéna contre les Grecs résultait du sacrilège d'Ajax et, qu'à propos de Cassandre, il n'était pas question de viol : une Cassandre violée par Ajax pouvait difficilement devenir la concubine d'Agamemnon (4). Les *Nostoi*, en ce début, amalgamaient probablement les données plus anciennes contenues dans l'*Odyssée* et l'*Iliou persis*.

Le retour de Diomède. — Les fourberies de Nauplios. — Agamemnon étant ainsi resté à Troie avec une moitié de l'armée, pour apaiser la déesse,

Diomède et Nestor prennent la mer et arrivent sans encombre à la maison ; Ménélas, parti en même temps qu'eux, débarque en Égypte avec cinq vaisseaux, les autres ayant été détruits par la tempête (*Chrèst.* 108. 19).

Diomède rentra donc sans incidents, mais le malheur l'attendait en son palais. Toutes les traditions s'accordant à dire que Diomède trouva son foyer détruit, les *Nostoi* y ont certainement fait allusion.

(1) APOLLOD., *Ep.* V, 23.

(2) APOLLOD., *Ep.* VI, 1.

(4) *Supra*, p. 363.

(3) *Supra*, p. 361.

Nous ne pouvons malheureusement pas déterminer, dans ce fouillis de légendes, la version qu'avaient surtout suivie les *Nostoi* ; la seule chose qui paraît à peu près certaine, c'est que les *Nostoi* ont connu l'adultère d'Aegialée, femme de Diomède, et c'est ce point précis, dont parlent abondamment les scolies, que je voudrais examiner ici.

Dans l'*Iliade*, Dioné dit à sa fille Aphrodite, qui se plaint d'avoir été blessée par Diomède :

Que le fils de Tydée réfléchisse, tout robuste qu'il est ; qu'il craigne de tomber sous un bras plus redoutable que le tien ; qu'il tremble que bientôt Aegialée, la chaste fille d'Adraste, sortant en pleurant de son sommeil, n'éveille ses servantes, regrettant son mari légitime, le plus courageux des Grecs, elle, la vaillante épouse de Diomède, le dompteur de chevaux (E 410-415).

Les scolastes remarquent avec raison que le sens du passage ne laisse aucun doute :

Qu'il craigne, dit le poète, que sa femme, en apprenant sa mort, n'éveille ses servantes, parce qu'elle pleure son époux.

Car le poète ignore la passion d'Aegialée pour Comètes (1).

Que Diomède réfléchisse, et craigne qu'Aegialée, qui le regrette, ne vienne, à la nouvelle de la mort de son époux, éveiller, en pleurant, ses servantes.

Car le poète ignore la passion d'Aegialée pour Comètes (2).

Voici, chez le scoliaste T, des détails plus précis sur cette légende :

1. On rapporte qu'Aegialée, la plus jeune des Adrastides, femme de Diomède, passait ses nuits à regretter l'absent et à se lamenter. Plus tard — conséquence de la colère d'Aphrodite — elle se prostitua avec toute la jeunesse d'Argos, et, en dernier lieu, avec Sthénélos, fils de Comètes (3), à qui Diomède avait confié le soin de sa maison.

2. (*Malheurs de Diomède après son retour à Argos*).

3. Mais le poète ignore cette passion pour Comètes (4).

Le scoliaste D ajoute d'autres détails encore :

1. La femme de Diomède, Aegialée, était la plus jeune des filles d'Adraste. Car Adraste avait eu trois filles, Aegialée, puis Argéia, femme de Polynice, puis Déipylé, femme de Tydée. Aegialée était donc la sœur de la mère de son mari. En partant pour la guerre, Diomède laissa la garde

(1) T en E 413.

(2) B en E 412.

(3) Lire : Comètes, fils de Sthénélos.

(4) T en E 412.

de son royaume et de sa maison au fils de Sthénélos, Comètes. La tradition rapporte qu'Aphrodite, blessée par Diomède, ne pouvant exercer contre lui personnellement sa vengeance — Athéna le protégeait — inspira à la femme de Diomède la folie de la débauche, l'incita, dans son impudeur, à partager tous les plaisirs de la jeunesse argienne et à rendre amoureux d'elle Comètes.

2. (*Malheurs de Diomède après son retour à Argos. Renvoi à LYCOPHRON, 610 sqq.*).

3. Mais ce n'est point de cette histoire que parle le poète. Il veut dire que Diomède prenne garde que, luttant contre lui, un dieu plus fort qu'Aphrodite ne le tue et qu'ensuite sa femme, ayant appris sa mort, ne le pleure avec ses servantes (1).

On reconnaît dans toutes ces notes le souvenir d'Aristarque. Elles ne se comprennent, en effet, que parce que certains commentateurs expliquaient le texte homérique au moyen de la légende d'Aegialée, poussée à l'adultère par Aphrodite, que Diomède avait blessée — légende inconnue à Homère, légende de Νεώτεροι, parmi lesquels se trouvait Lycophron. Mais il est *a priori* invraisemblable qu'Aristarque ait mis en garde contre une légende qu'aurait seulement traitée Lycophron ; qu'il citait d'autres auteurs encore, nous pouvons le conjecturer d'après une note d'Eustathe, qui contient à la fois la faute caractéristique de la version T, et le renvoi à Lycophron, caractéristique de la version D :

Les μεθ' Ὀμηρον racontent qu'Aegialée s'adonna à une folle débauche, à cause de la colère d'Aphrodite, que Diomède avait blessée ; et ils disent qu'elle s'unit d'un amour adultère à Sthénélos, fils de Comètes (*sic*), que Diomède avait laissé pour garder Argos.

Et ils disent encore d'autres choses que rapporte a u s i Lycophron.

Mais le poète dit qu'Aegialée était sage et vaillante, et fidèle à son mari (2).

Cette légende de Νεώτεροι, critiquée par Aristarque, se trouvait donc ailleurs encore que chez Lycophron, et un scoliaste de cet auteur nous donne l'important renseignement que voici :

D'après M i m n e r m e (fr. 22 Bgk⁴), Aphrodite, ayant été blessée par Diomède, fit en sorte qu'Aegialée prit de nombreux amants et devint amoureuse de Comètes, fils de Sthénélos (3).

(1) D en E 412.

(2) EUST. E 412 : 566. 2.

(3) Schol. LYCOPHR. 610.

Par conséquent, la légende des *Νεώτεροι*, contre lesquels s'élève Aristarque, existait déjà à l'époque de Mimnerme (VII^e siècle av. J.-C.), et elle a pu être connue et signalée par l'auteur des *Nostoi*, qui vivait aussi à cette époque.

La chose est simplement possible, car il existe, sur la cause de l'adultère d'Aegialée, une autre légende, rapportée par Apollodore, où nous voyons apparaître le personnage de Nauplios, le père de Palamède :

En effet, Palamède, fils de Nauplios et de Clyméné, fille de Catreus, était mort lapidé, sur les conseils d'Ulysse. Ayant appris la chose, Nauplios avait fait voile vers les Grecs en Troade, et demandé justice pour le meurtre de son fils. Il revint, déçu, car tous craignaient de déplaire au roi Agamemnon, avec l'aide de qui Ulysse avait tué Palamède. Parcourant alors les régions de la Grèce, Nauplios poussa les femmes des chefs à tromper leurs époux : Clytemnestre avec Égisthe, Aegialée avec Comètes, fils de Sthénéos, Méda, femme d'Idoménée, avec Leucos... (1).

Aristarque a connu, et combattu comme non-homérique, cette légende de Nauplios calomniant les chefs absents — ou du moins un des aspects de cette légende.

Ulysse rencontre aux Enfers sa mère Anticléia, qui lui dit comment elle est morte :

Et moi, si je suis morte, ce n'est pas autrement que j'ai subi le sort. Non ce n'est pas l'archère infallible, Artémis, qui de sa douce flèche au manoir vint m'abattre. Ce n'est pas la langueur, ce n'est pas le tourment de quelque maladie qui me fit rendre l'âme : c'est le regret de toi, c'est le souci de toi, c'est, ô mon noble Ulysse ! c'est ta tendresse même qui m'arracha la vie à la douceur de miel (λ 197-203).

Sur ce passage, nous avons trois scolies de valeur inégale, mais qui, toutes, portent la marque aristarchéenne :

Ce n'est pas, comme les *Νεώτεροι* le racontent, parce qu'elle se pendit, quand Nauplios lui eut annoncé faussement la nouvelle de la mort d'Ulysse (2).

Voyez comment les *Νεώτεροι* racontent que la mère d'Ulysse se pendit pour avoir appris, par une fourberie de Nauplios, qu'Ulysse était mort, de ce Nauplios qui trompa beaucoup de gens à cause du chagrin qu'il eut de la mort de son savant fils, Palamède (3).

Ce n'est donc pas, comme le rapportent les *Νεώτεροι*, parce qu'elle se pendit en apprenant de Nauplios la mort d'Ulysse. Ces *Νεώτεροι* ont été induits en erreur par ce que dit le porcher Eumée : *elle est morte du deuil de son fils valeureux* (ο 359) ; car, au présent endroit, le poète dit, en termes précis, qu'elle est morte du regret de l'absence d'Ulysse (4).

Ainsi donc, à propos de l'adultère d'Aegialée, nous avons trouvé des traces d'une légende de *Νεώτεροι*, d'après laquelle Nauplios, pour venger la mort de son fils Palamède, parcourt la Grèce, et, par ses racontars sur les chefs absents, pousse Clytemnestre et Aegialée à l'adultère, et Anticléia au suicide.

Mais il existe, à côté de celle-là, une autre version de la vengeance de Nauplios, racontée par les *Νεώτεροι*, et également condamnée par Aristarque. Un scoliaste d'Euripide la résume ainsi :

Nauplios, ayant appris la mort de son fils, vint à Troie réclamer justice de ce meurtre. Les Grecs ne firent pas droit à sa demande, parce qu'ils voulaient plaire aux chefs. Et Nauplios rentra en sa patrie. Ayant appris que les Grecs avaient mis à la voile pour le retour, il se rendit en Eubée, et, guettant la tempête, il alluma des signaux lumineux sur les sommets de l'Eubée. Et les Grecs croyant que c'était un port accessible, vinrent tout près et périrent sur les rochers (5).

Strabon reproduit une note aristarchéenne, aujourd'hui disparue des scolies :

C'est de là (*Nauplie*), dit-on, qu'ont été imaginés par les *Νεώτεροι* les personnages de Nauplios et de ses enfants. Car Homère n'aurait pas manqué de faire mention d'eux, et de Palamède, qui faisait preuve de tant d'intelligence et de bon sens, et qui, injustement, fut tué par ruse, et de Nauplios, qui causa de si grandes pertes humaines autour de Caphérée (6).

En résumé, si toutes les légendes s'accordent sur le fait que Nauplios vint inutilement à Troie pour demander justice du meurtre de Palamède, elles se partagent en deux groupes, pour ce qui touche à la vengeance même que Nauplios tira des Grecs :

A	B
Nauplios parcourt la Grèce, répandant de fausses nouvelles, qui ont pour conséquence l'adultère de Clytemnestre et d'Aegialée, et le suicide d'Anticléia.	Lorsque Nauplios apprend le retour des Grecs, il allume des feux sur les sommets de l'Eubée, pour attirer les vaisseaux sur les récifs.

(1) APOLLOD., *Ep.* VI. 8-9.

(2) V en λ 197.

(3) EUST. λ 197 : 1678. 24.

(4) HQ en λ 202.

(5) STRAB. VIII. 6. 2 = p. 316. 47 Didot.

(6) Schol. MTAB EUR. *Or.* 432.

A défaut de Proclos, nous savons par un fragment (1 A) que Nauplios figurait dans les *Nostoi* ; mais ce fragment est trop peu explicite pour nous permettre de déterminer à coup sûr si les *Nostoi* avaient la version A ou la version B. Il y a cependant des chances pour que ce soit la version B, plus conforme à la donnée générale d'un poème comme les *Nostoi*. Si donc on peut repousser la version A pour les *Nostoi*, on peut admettre également que, dans cette épopée comme dans Mimnerme, l'adultère d'Aegialée était présenté comme une vengeance d'Aphrodite contre Diomède.

Il resterait à faire un sort à la version A, qui peut s'être trouvée également dans le Cycle. Il est à remarquer que parmi les victimes des calomnies de Nauplios, on cite Agamemnon, Diomède et Ulysse. Tous les témoignages constatent la complicité d'Agamemnon dans le meurtre de Palamède ; et un fragment (21 A) des *Chants Cypriens* nous apprend que les meurtriers de Palamède étaient Diomède et Ulysse. Il ne me paraît donc pas impossible que l'épisode de Nauplios, allant, par toute la Grèce, calomnier les chefs absents, appartienne aux *Chants Cypriens* ; l'auteur a pu y faire allusion sous forme d'« anticipation », en rapportant la mort de Palamède : ce ne serait guère étonnant dans ce poème où se trouve (fr. 26 A) une allusion à la mort de Polyxène, autre « anticipation », au moins aussi inattendue que celle que je lui suppose ici pour l'histoire de Nauplios.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, une chose reste certaine, c'est que, par l'histoire de Palamède, les *Chants Cypriens* et les *Nostoi* avaient des points de contact ; l'ignorance où nous sommes de leur date respective, nous empêche malheureusement d'avoir une idée exacte de ces rapports.

La descendance de Ménélas. — Nous avons vu que, dans les *Nostoi*, Ménélas accompagnait Diomède et Nestor au départ, mais qu'il fut poussé vers l'Égypte, où il arriva avec cinq vaisseaux, tous les autres ayant été détruits en haute mer. Les *Nostoi* racontaient ensuite les autres retours, le meurtre d'Agamemnon, et enfin la rentrée de Ménélas à Sparte :

καὶ Μενελάου εἰς τὴν οἰκίαν ἀνακομιδῆ (Chrest. 109. 3).

Les *Nostoi* contenaient encore un certain nombre d'événements qui marquèrent les premiers temps de l'heureux retour, et notamment les

fêtes qui eurent lieu pour le double mariage des enfants de Ménélas, Hermione et Mégapenthès. C'est au milieu des fêtes de ce double hymen que Pisistrate et Télémaque arrivent dans l'*Odyssée* :

Poussant droit au manoir du noble Ménélas, ils trouvèrent le roi et nombre de ses proches, qui, de ses deux enfants, fêtaient le double hymen en sa riche demeure. Ménélas envoyait sa fille au fils d'Achille, ce broyeur des guerriers, car les dieux maintenant achevaient cet hymen, dont jadis en Troade Ménélas avait fait la promesse et l'accord ; les chevaux et les chars allaient donc la conduire au roi des Myrmidons en sa fameuse ville.

Pour son fils, Ménélas avait choisi à Sparte la fille d'Alector. Il aimait de tout cœur, quoique né d'une esclave, ce fort Mégapenthès ; car d'Hélène les dieux lui avaient refusé toute autre descendance, après qu'elle avait eu d'abord cette Hermione aussi belle et charmante que l'Aphrodite d'or (δ 2-14).

Je ne veux pas entrer dans le détail des interminables discussions que ce passage a suscitées, tant dans l'antiquité que de nos jours (1) ; je note simplement qu'Aristarque ne condamnait pas en soi l'épisode odysseén du double mariage des enfants de Ménélas, et que son système repose sur l'existence de cet épisode à la fois dans l'*Odyssée* et dans les *Nostoi*.

La vraie difficulté de cet épisode se trouve aux vers :

ὅς οἱ τεύχετος γένετο κρατερὸς Μεγαπένθης
ἐκ ΔΟΥΛΗΣ, (δ 11-12)

et, plus précisément, à ce mot δούλης, dont Bérard, dans la traduction que je reproduis plus haut, a donné une interprétation qui n'est pas celle d'Aristarque. Voici, à propos de ce mot, les différentes remarques qu'on trouve dans les scolies homériques et dans Apollodore :

- 1) Les uns entendent Δούλης comme un nom propre.
- 2) Les autres disent Τηριδάτης : le nom de cette esclave était, en effet, Τηριδάτη (2).
- 3) D'après Alexion, cette esclave était Τερίς.
- 4) D'après quelques-uns, elle était Τηρίς, fille de Zeuxippé.
- 5) L'auteur des *Nostoi* (fr. 2 A) l'appelle Γέτις.
- 6) Certains disent que δούλη est un nom propre, parce que jamais Homère n'appelle δούλη une servante : c'est pourquoi ils athétisent le vers Γ 409 (3).

(1) Voir l'apparat critique de V. BÉRARD *ad. l.* ; LUDWICH, p. 535-537.

(2) MQTV en δ 12.

(3) HMQR en δ 12.

7) D'une esclave Piéris, Étolienne de race, Ménélas eut Mégapenthès.

8) D'après Acousilaos (fr. 28) elle se nommait Téréis (1).

On voit clairement que nos scolies sont ici en fort piteux état, et l'opulent apparat critique de Dindorf confirme cette première impression.

A la lecture, cependant, on voit très bien se dessiner toute la discussion. Un certain nombre de commentateurs soutiennent que δούλη, dans Homère, est un nom commun, et nomment cette « esclave » Térídaē (2), Teiris, d'après Alexion, abrégiateur de Didyme (3), Tèris, fille de Zeuxippé (4), Γέτις, d'après les *Nostoi* (5), Piéris, originaire d'Étolie (7), Téréis, d'après Acousilaos (8) : ces commentateurs n'appartiennent pas à l'école aristarchéenne, puisqu'ils expliquent Homère par une légende posthomérique, empruntée en partie aux *Nostoi* cycliques.

L'autre groupe renferme les commentateurs qui disent que, dans Homère, Δούλη ne peut être qu'un nom propre, parce que le poète n'emploie jamais δούλη pour désigner une servante. Et en effet, δοῦλος ne se rencontre jamais dans Homère ; δούλη s'y trouve une seule fois, en Γ 409 — vers athétisé, nous apprend Aristonicos (6), pour d'autres raisons encore, dans la série des vingt-trois vers condamnés en Γ 396-418. Nous trouvons donc ici Aristarque, et c'est lui encore que nous retrouvons dans cette note de l'*Etymologicon Magnum* :

θεράποντας : οὐχ ὡςπερ οἱ Νεώτεροι, δούλους, ἀλλὰ πάντας τοὺς θεραπειτικῶς ἔχοντας (2).

Par conséquent, selon Aristarque, δοῦλος appartient au vocabulaire des Νεώτεροι, qui désignent par là ce qu'Homère désigne par δμῶς ou θεράπων. Dès lors, l'attitude d'Aristarque s'explique : il considèrerait comme homérique le vers δ 12, à condition de faire de Δούλη un nom propre. Et ainsi se trouvait écartée la possibilité d'interpréter l'*Odyssee* par les *Nostoi*. Nous ajouterons seulement que, dans les *Nostoi*, Γέτις était apparemment un ethnique, féminin de Γέτης, qui désigne une peuplade de Thrace (3). J'ai montré

ailleurs comment Eustathe a copié, sans les comprendre, les scolies qui, dans son exemplaire, étaient déjà en fort mauvais état (1).

Sur la naissance de ce Mégapenthès, on forgea une histoire inspirée par l'étymologie du nom, et nous pouvons considérer comme un fragment des *Nostoi* la scolie EHQ :

Ménélas, lors du rapt d'Hélène, s'était uni à une certaine esclave, et il en eut un fils qu'il nomma, d'un nom significatif, Mégapenthès : car il fut engendré au moment du deuil de Ménélas pour Hélène dérobée (2).

L'épisode de l'*Odyssee* poussa les commentateurs anciens à se demander combien Hélène elle-même avait eu d'enfants. Homère dit nettement que la fille de Tyndare n'eut pas d'autre enfant qu'Hermione. Les commentateurs d'Homère notent la chose, et expliquent gravement que les maternités trop nombreuses enlaidissent la femme, tandis que la stérilité suppose la malédiction divine (3) : Homère avait donc eu raison, comme toujours, en ne donnant qu'un enfant à Hélène. Je n'oserais pas attribuer à Aristarque tout ce beau raisonnement ; ce qui lui appartient en propre, c'est la note suivante :

Les Νεώτεροι disent qu'Hélène eut de Pâris Corythos ou Hélénos, et qu'elle eut aussi de Ménélas un fils Nicostratos (4) (A).

Naturellement, Aristarque n'exprimait pas sa pensée sous cette forme maladroitte, où les trois mots Κόρυθον ἢ Ἑλενον montrent, à eux seuls, que nous avons affaire aux restes d'une note qui contenait une liste de Νεώτεροι, dont certains disaient Corythos, et, certains, Hélénos.

D'autres fragments de la note aristarchéenne se retrouvent dans les scolies homériques :

Porphyre, en ses Ὀμηρικὰ ζητήματα dit ceci : « D'Hélène et Ménélas, A r i a e t h o s rapporte qu'il y eut un fils, Maraphios, duquel vient le peuple des Maraphiens, en Perse. Mais C i n a e t h o n (fr. 3 K) dit Nicostratos. Chez les Lacédémoniens, on honore deux enfants d'Hélène : Nicostratos et Aethiolas » (5) (B),

(1) APOLLOD., III, 11, 1.

(2) Et. M. 446. 44.

(3) STEPH. BYZ. s. v. Γέτις.

(1) Eustathe et le Cycle épique, p. 445-447.

(2) EHQ en δ 11.

(3) EHQ en δ 11.

(4) EHQ en δ 11.

(5) A en Γ 175.

dans les scolies de Sophocle :

Pourtant, Hésiode <fr. 99 Rz^a> est d'accord avec Sophocle : « elle qui enfanta Hermione à Ménélas, illustre par sa lance ; et elle enfanta le guerrier Nicostratos, semence d'Arès » (1) (C),

et dans Apollodore :

Ménélas eut donc d'Hélène Hermione, et, d'après certains, Nicostratos (2) (D).

Résumons ces données éparpillées :

Hélène + Ménélas	}	Nicostratos : Νεώτεροι (A), Cinaethon (B),
		Hésiode (C), certains (D).
		Maraphios : Ariaethos (B).
		Aethiolas : légende locale de Sparte (B).
Hélène + Pâris	}	Corythos : Νεώτεροι (A).
		Hélénos : Νεώτεροι (A).

Ce tableau, où Cinaethon et Hésiode apparaissent si clairement comme des Νεώτεροι, nous aidera dans l'interprétation d'une curieuse scolie d'Euripide :

Lysimachos <fr. 18> et certains autres disent que d'Hélène naquit également Nicostratos. L'auteur qui a composé les *Histoires Cypriennes* le nomme Pleisthénès, avec lequel alla en Chypre également Aganos, qu'elle avait eu de Pâris (3).

Ce Lysimachos s'était occupé du Cycle épique : c'est par son intermédiaire que le scoliaste d'Euripide cite un fragment de l'*Iliou persis* (fr. 3 A) ; de là vient que le présent texte, qui parle de ὁ τὰς Κυπριακῆς ἱστορίας συντάξας, figure dans les éditions Dübner (21), Allen (9) et Evelyn-White (9) comme un authentique fragment des *Chants Cypriens*. Evelyn-White le traduit ainsi :

L'auteur des *Histoires Cypriennes* dit que (le troisième enfant d'Hélène était) Pleisthénès, et qu'elle le prit avec elle en Chypre, et que l'enfant qu'elle donna à Pâris était Aganos.

Cette version ne tient pas compte du contexte, d'après lequel l'auteur des *Histoires Cypriennes* nomme Pleisthénès le personnage que

(1) Schol. SOPH. EL. 539.

(2) APOLLOD., III, 11, 1.

(3) Schol. MNOA EUR. Andr. 898.

Lysimachos et d'autres nomment Nicostratos ; et je ne vois pas comment la phrase :

ὁ δὲ τὰς Κυπριακῆς ἱστορίας συντάξας Πλεισθένην φησί, μεθ' οὗ εἰς Κύπρον ἀφῆγθαι καὶ τὸν ἐξ αὐτῆς τεχθέντα Ἀλεξάνδρω Ἄγανον,

peut signifier autre chose que : Aganos, fils de Pâris, accompagne en Chypre son demi-frère Pleisthénès, fils de Ménélas.

L'incertitude de la source nous défend d'en conclure que cette légende figurait dans les *Chants Cypriens* cycliques, et que, d'après ce poème, Hélène avait de Pâris un fils nommé Aganos. Kinkel et Bethe me paraissent avoir raison de ne pas identifier les Κυπριακαὶ ἱστορίαι avec les *Chants Cypriens* — à moins qu'on n'impute seulement aux *Chants Cypriens* la mention d'un Pleisthénès, fils d'Hélène et Ménélas, nommé Nicostratos par d'autres Νεώτεροι, et qu'on ne considère l'allusion au voyage de Pleisthénès et d'Aganos en Chypre comme une addition du scoliaste ou de sa source. En tout état de cause, on ne peut raisonner sur un fragment qui soulève de telles difficultés.

Le retour de Néoptolème. — Nous avons vu comment, les Grecs s'étant séparés en deux groupes, Agamemnon resta en Troade avec la moitié de l'armée, pour apaiser Athéna, tandis que l'autre moitié, comprenant Nestor, Diomède, Ulysse, Néoptolème, s'en alla, bientôt suivie de Ménélas, à Ténédos.

Là, dans un sacrifice, ils demandent aux dieux de pouvoir rentrer au pays ; mais une seconde brouille sépare les chefs de cette seconde fraction, et tandis qu'Ulysse en ramène une partie pour aller apaiser Agamemnon, l'autre, composée de Nestor et de Diomède, se dirige vers l'Argolide, où elle arrive sans encombre.

Tous ces événements, que je résume d'après le récit de Nestor dans l'*Odyssée* (γ 153-184), devaient se trouver également dans les *Nostoi* ; la seule chose qui n'apparaisse pas tout de suite, dans le récit de l'*Odyssée*, c'est ce que devient Néoptolème, car Nestor ajoute simplement :

C'est un heureux retour qu'eurent les Myrmidons : ces furieux lanciers revinrent, m'a-t-on dit, avec le noble fils du magnanime Achille (γ 188-190).

Cela paraît impliquer que Néoptolème restait à Ténédos, tandis que

Nestor et Diomède parlaient, et c'est en cet endroit que les *Nostoi* reprenaient le récit du retour de Néoptolème :

Néoptolème, sur le conseil de Thétis, fait le voyage à pied, et, arrivé en Thrace, il rencontre Ulysse à Maronée, puis il achève le reste de son voyage, après avoir enterré Phoenix. Lui-même, après être allé chez les Molosses, est reconnu par Pélée (*Chrest.* 108. 28).

Le résumé de Proclus se complète par l'*Epitome* d'Apollodore :

Et, étant resté à Ténédos deux jours sur l'avis de Thétis, Néoptolème gagna par terre le pays des Molosses avec Héléos. Phoenix étant mort en route, il l'enterra, et ayant vaincu les Molosses dans un combat, il en devint le roi (1).

Il importe de bien séparer la légende de l'*Odyssée* et celle des *Nostoi*. Le récit homérique sous-entend que Néoptolème rentre en Thessalie pour prendre la succession de son père, Pélée étant vieux et pour ainsi dire incapable de défendre son bien contre une attaque éventuelle, car l'ombre d'Achille demande même à Ulysse :

Et dis-moi, que sais-tu de l'éminent Pélée ? garde-t-il son pouvoir sur tous les Myrmidons ? ou mépriserait-on en Hellade et en Phthie cette vieillesse qui l'enchaîne bras et jambes ? (λ 494-497).

De même, en ce récit du double mariage des enfants de Ménélas, Hermione, promise à Néoptolème, va monter dans un char qui la conduira

dans la ville fameuse des Myrmidons, sur lesquels il règne (δ 9).

Ainsi Homère, ayant montré Néoptolème quittant Troie pour aller à Ténédos, le retrouvait ensuite en Thessalie, régnant sur les Myrmidons, comme successeur de Pélée.

Il y avait là un hiatus que l'auteur cyclique, venant après Homère, devait s'efforcer de combler ; et, d'après les résumés de Proclus et d'Apollodore, nous pouvons reconstituer ainsi cet épisode des *Nostoi* :

Néoptolème reste à Ténédos pendant deux jours. Thétis lui apparaît et l'engage à ne pas rentrer directement en Grèce par voie de mer. Il aborde donc en Thrace ; il brûle ses navires et continue sa route ; avec lui marchent ses troupes, le devin Héléos et la captive Andromaque. Au pays des Cicones, à Maronée, il rencontre Ulysse.

(1) APOLLOD., *Ep.* VI. 12.

Il continue à pied, sans passer par la Thessalie paternelle. Il enterre Phoenix mort en cours de route. Il arrive au pays des Molosses, en Épire. Il se rend maître de la contrée, et c'est en roi qu'à Phthie, il se présente au vieux Pélée, qui le reconnaît pour le fils de son fils.

Dans cette reconstruction, il y a une grave lacune. Comment, en effet, selon les *Nostoi*, s'arrangeaient les choses après la reconnaissance ? Néoptolème régnait-il sur la Thessalie seule ? sur l'Épire seule ? ou sur les deux réunies ? L'examen des scolies aristarchéennes résoudra le problème.

Aristarque ne pouvait naturellement pas admettre que l'on comblât les « lacunes » d'Homère au moyen des légendes des *Nostoi* ; l'allusion au poème cyclique se trouve dans deux scolies :

Les Νεώτεροι disent que Néoptolème alla en Épire (1).

Les Νεώτεροι disent qu'il alla dans la région ainsi nommée Épire (2).

Ce sont là pauvres restes, si l'on en juge par une scolie empruntée à Ératosthène :

Néoptolème, sur l'ordre de Thétis, ayant brûlé ses navires, s'en va à pied. Héléos lui avait révélé qu'il devait s'arrêter là où il verrait une maison dont les fondations seraient de fer, les murailles de bois, et le toit de laine. Or, Néoptolème, arrivé au lac Pambotis (3) en Épire, trouva les habitants qui, ayant fiché leurs lances en terre (4) et tendu leurs manteaux par-dessus, campaient ainsi sous la tente : il comprit que c'était là ce que disait l'oracle. Et, ayant pris de force la Molossie, il eut d'Andromaque Molossos, de qui descend la race des rois de Molossie, ainsi que le rapporte Ératosthène (5).

Ératosthène est un savant consciencieux et bien informé, à qui Aristarque a souvent demandé la documentation géographique de son exégèse (6). Dans le texte qu'on vient de lire, Ératosthène n'est pas donné comme ayant inventé la légende de l'oracle d'Héléos : il se contentait de rapporter les vieilles légendes sur lesquelles il basait son affirmation que les rois de Molossie remontaient à Molossos, fils d'Andromaque et de Néoptolème. *A priori*, il n'est pas invrai-

(1) V en γ 188.

(2) EUST. γ 188 : 1463. 21.

(3) Non loin de Dodone.

(4) Le fer en terre, le bois en haut.

(5) EHMORT en γ 188. Mal compris par EUST. 1463. 36.

(6) ROEMER, p. 37, 99, 115, etc.

semblable qu'un savant comme Ératosthène ait connu les *Nostoi* ; l'hypothèse devient une certitude, parce que ce renseignement d'Ératosthène comble exactement la lacune que les autres sources laissent dans notre reconstitution des *Nostoi*. Je ne pense pas que le récit d'Ératosthène constitue ce que Robert appelle une *Weiterbildung* de la légende racontée par les *Nostoi* (1) : c'est le récit même des *Nostoi* qu'Ératosthène a utilisé pour prouver que la dynastie des Molosses a comme ancêtre Molossos.

C'est à la même légende des *Nostoi* que fait allusion Pausanias :

...Néoptolème, après la prise de Troie, ne voulut pas se retirer en Thessalie, mais, sur les oracles d'Hélénos, il s'installa en Épire (2).

Pour que, venant de Maronée (Thrace), Néoptolème aboutît en Épire, sans passer par la Thessalie, il devait avoir une raison d'éviter cette dernière contrée, d'autant plus que le résumé de Proclo sous-entend que, dans les *Nostoi*, Pélée, présent à Phthie, pour reconnaître son petit-fils, était encore roi de Thessalie : il me paraît donc absolument nécessaire de supposer que l'oracle d'Hélénos se trouvait déjà dans les *Nostoi*.

L'épopée cyclique arrêta probablement son récit au moment de la reconnaissance de Néoptolème. Rien n'indique que les *Nostoi* racontaient la suite de l'histoire de Néoptolème, d'Andromaque et d'Hermione, chère aux Tragiques : nous ne pouvons aller au-delà de ce que nous apprend Proclo, ni entrer dans le détail des événements rapportés par Apollodore, immédiatement après la naissance de Molossos (3).

Il convient peut-être de citer encore ici les scolies au passage de l'*Iliade*, où Hector montre à Andromaque ce qu'elle deviendrait s'il venait à mourir :

L'un des Grecs t'emmènera, tout en larmes, t'arrachant ta liberté. Et dans Argos tu tisseras de la toile pour une autre ; tu porteras de l'eau de la fontaine Messéis ou d'Hypérie, tout à fait malgré toi... (Z 454-458).

Sur ce passage, nous avons deux notes aristarchéennes, la première d'Aristonicos :

Alors qu'Homère dit ceci en passant, par hasard, les Νεώτεροι représentent réellement Andromaque portant de l'eau (4),

(1) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1454.

(2) PAUS., I. 11. 1.

(3) APOLLOD., *Ep.* VI. 13-14.

(4) (Ar.) A en Z 457.

la seconde d'Eustathe :

Il faut savoir qu'Homère ayant dit, sans y prendre garde : *tu porteras de l'eau*, les (poètes venus) après lui ont pris là l'idée de montrer Andromaque portant (réellement) de l'eau. (1)

Nous ne pouvons savoir de quels Νεώτεροι il s'agit là. Andromaque captive, puisant de l'eau à la fontaine, peut avoir figuré, ou bien dans l'*Iliou persis* (2) ou la *Petite Iliade* (3), comme une « anticipation », au moment où Néoptolème quitte Troie avec son butin, ou bien encore dans les *Nostoi*, où, apparemment, Andromaque n'était pas traitée autrement qu'une servante, Néoptolème devant épouser Hermione : on peut difficilement admettre, en effet, que les *Nostoi* n'aient pas mentionné ce mariage de Néoptolème, attesté par l'*Odyssée*.

La Nékyia des Nostoi. — 1. Dans quelle partie du poème se trouvait la Nékyia ? — C'est grâce à Pausanias que nous savons que, tout comme l'*Odyssée*, les *Nostoi* contenaient une descente aux Enfers, une *Nékyia*. En examinant la fresque de Polygnote, qui décorait la *lesché* de Delphes, Pausanias tombe en arrêt devant un personnage peint en bleu virant sur le noir, « comme ces mouches qui s'attachent à la viande », et qu'une inscription du peintre désigne comme étant Eurynomos. Pausanias, intrigué, interroge les guides, qui lui répondent qu'Eurynomos est un génie infernal qui ronge jusqu'à l'os la chair des morts. Cette explication ne satisfait pas entièrement Pausanias, qui l'accompagne de ce commentaire :

Le poème d'Homère sur Ulysse, et celui qu'on nomme la *Minyade* (fr. 2 K), et les *Nostoi* (fr. 3 A) — car, dans ces poèmes, il est fait mention des Enfers et des horreurs qu'ils contiennent — ces trois poèmes ignorent totalement ce génie Eurynomos (4).

Les *Nostoi* contenaient une descente aux Enfers : cela ne signifie point, à mon sens, qu'on y voyait Ulysse ou tout autre héros — par exemple Ajax ou, plus vraisemblablement encore, Agamemnon — accomplissant réellement ce voyage outre-tombe. Je crois plutôt que cela se passait sous la forme d'un récit qu'Ulysse faisait à Néoptolème, lors de leur rencontre à Maronée. La rencontre d'Ulysse avec Néoptolème qui, par ailleurs, n'a pas de raison d'être, s'expliquerait très bien,

(1) EUST. Z 456 : 654. 8.

(2) PROCLOS, *Chrest.* 108. 9.

(3) *Petite Iliade*, fr. 19 A.

(4) PAUS., X. 28. 7.

si elle était destinée à introduire un récit complétant et augmentant celui de l'*Odyssée*.

Qu'on accepte ou non cette hypothèse, il n'en reste pas moins vrai que, à l'intérieur même du Cycle, il y avait deux récits des choses infernales, l'un dans l'*Odyssée*, l'autre dans les *Nostoi* : il dut se produire ce que j'ai appelé ailleurs le choc en retour du Cycle sur les épopées qui le composaient (1). A une époque où ces œuvres étaient récitées, sans aucun esprit critique, par les rhapsodes, des souvenirs d'un poème ont dû, plus d'une fois, passer dans un autre, par suite d'une distraction du récitant ou pour toute autre cause. C'est ainsi qu'à l'époque où l'on publia des éditions d'Homère seul, l'*Iliade* et l'*Odyssée* conservèrent un certain nombre de vers étrangers à Homère, et que la critique alexandrine dut se contenter de condamner, ne pouvant plus les expulser d'Homère, auquel une longue tradition les avait associés. Il est donc possible, sinon certain, que quelques-unes des condamnations qui frappent la *Nékylia* de l'*Odyssée* sont dues au fait que les vers condamnés rappelaient le tableau correspondant des *Nostoi*.

2. *Le mot νεκάδες*. — On trouve dans l'*Iliade* les vers :

ἦ τέ κε δηρόν
ἀντοῦ πῆματ' ἔπασχον ἐν αἰνῆσιν νεκάδεσσιν,

où le mot rare *νεκάδες* demande une explication. Tous nos recueils de scolies gardent le silence, mais Eustathe a conservé de son modèle la brève annotation que voici :

Homère appelle *νεκάδες* les rangées de cadavres (2),

lambeau de la recherche qu'Aristarque avait consacrée au sujet, et que nous pouvons reconstruire pour ainsi dire pièce par pièce. Voici d'abord Suidas :

Νεκάδες signifie *cadavres*. Se dit aussi, abusivement, de rangées de vivants (3).

Hésychius est plus précis :

(1) L'*Éthiopide* d'Archinos, p. 181. (2) EUST. E 882 : 618. 8.
(3) SUID., p. 949.

Par *νεκάδες*, il faut comprendre rangées de cadavres; cadavres. C'est ce qui réfute Callimaque, lequel a appliqué *νεκάδες* simplement aux rangées. (Citation de Callimaque <fr. 231 Sch.>) (1).

On ne voit pas du tout, dans ce dernier texte, pourquoi Callimaque est pris à partie pour avoir employé le mot *νεκάδες* dans le sens de rangée (de combattants); mais tout devient clair, grâce à une note de l'*Etymologicon magnum* :

Homère a coutume d'appeler *νεκάδες* les rangées de morts... Les *Νεώτεροι* nomment également ainsi les rangées d'hoplites... Mais chez les Cycliques <Nost. fr. 11 A>, ce sont les âmes qui sont appelées *νεκάδες* (2).

Tout cela, comme le prouvent les vers cités et l'indication *Ἰλιάδος* ε̄, par quoi se termine l'article du dictionnaire, remonte à un commentaire homérique, à une note très complète en E 886, que les copies et résumés successifs ont fait disparaître des éditions parvenues jusqu'à nous; la présence et l'emploi du mot technique *Νεώτεροι* montrent qu'elle s'inspire d'Aristarque. J'ai déjà expliqué pourquoi *Νεώτεροι* et *Κυκλικοί* se trouvent ensemble dans cette note aristarchéenne (3); quant aux Cycliques ici mentionnés, on ne fera, je pense, aucune difficulté pour admettre qu'il s'agit des *Nostoi*. Aucun poème cyclique ne paraît mieux indiqué que les *Nostoi* qui, parlant souvent des âmes des morts, a pu employer fréquemment *νεκάδες* pour les désigner.

3. *Clyméné*. — Dans sa description du tableau de Polygnote, Pausanias nous a gardé le souvenir de deux épisodes contenus dans la *Nékylia* des *Nostoi*. Le premier parlait de Clyméné :

Il est raconté dans les *Nostoi* <fr. 4 A> que Clyméné est une fille de Minyas, et qu'elle épousa Céphalos, le fils de Déion, et qu'ils eurent pour fils Iphiclos (4).

La *Nékylia* de l'*Odyssée* ne fait que mentionner le nom de cette héroïne :

Je vis Maera, Clyméné et l'atroce Ériphyle... (λ 326).

(1) HESYCH., II, p. 664.

(2) Et. M. 600. 2.

(4) PAUS., X, 29. 6.

(3) *Supra*, p. 70.

Mais les scolastes ont conservé une note fort intéressante :

1. Clyméné, fille de Minyas, fils de Poseidon, et d'Euryanassa, fille d'Hyperphas, ayant épousé Phylacos, fils de Déion, enfanta Iphiclos, un fils aux pieds rapides. On dit que, grâce à la légèreté de ses pieds, il pouvait rivaliser avec le vent, et qu'il pouvait marcher sur les champs de blés sans incliner les épis, tant sa vitesse le rendait léger.

2. Quelques-uns disent qu'auparavant, Clyméné avait été mariée à Hélios, et que d'elle naquit Phaéthon.

Cette histoire se trouve chez Hésiode <fr. 117 Rz³> (1).

En comparant la première partie de cette scolie au texte de Pausanias, on voit qu'elle constitue un vrai fragment des *Nostoi* — Phylacos au lieu de Céphalos, n'étant qu'une faute de scribe — car la généalogie, que Pausanias donne pour caractéristique des *Nostoi*, s'y retrouve point par point. La confrontation de ces deux textes donne ainsi lieu à des conclusions qui ne manquent pas d'intérêt. D'abord, la note de Pausanias peut remonter, directement ou indirectement, à un commentaire homérique de la *Nékýia*. Ensuite, les *Nostoi*, en ce cas particulier, complétaient et amplifiaient les données homériques. Enfin, certains homéologues demandaient parfois aux poèmes du Cycle un supplément d'information sur des personnages qu'on ne fait qu'entrevoir dans Homère.

Sous sa forme actuelle, la scolie n'est pas aristarchéenne, puisqu'elle explique Homère par une légende des *Νεώτεροι* ; mais je la considère comme un remaniement d'une note originale d'Aristarque, qui aurait eu la forme :

<Les *Νεώτεροι* (ou : l'auteur des *Nostoi*) rapportent> : Histoire de Clyméné : <ἀλλ' οὐγ' Ὀμηρικὰ ταῦτα>.

Les abrégiateurs auraient expulsé Aristarque de sa note, en en supprimant le commencement et la fin, comme ils l'ont fait plus d'une fois (2).

Or, dans cette scolie, négligée à tort par les éditeurs des fragments cycliques, le remaniement se révèle par la phrase finale : ἡ ἱστορία παρὰ Ἡσιόδῳ, qui ne porte sur rien, ou sur tout à la fois. Ce qui est hésiodique, ce n'est point la première généalogie — puisque nous savons par Pausanias qu'elle caractérise les *Nostoi* ; ce n'est point non

(1) VQ en λ 326.

(2) *Supra*, p. 22, 221.

plus la rapidité d'Iphiclos — déjà signalée dans l'*Iliade* (1). Ce qui appartient proprement à Hésiode, c'est l'idée d'avoir montré Iphiclos assez léger pour courir sur un champ de blé sans incliner les épis : les vers où il montrait ainsi le fils de Clyméné sont rapportés par Eustathe (2), et fréquemment commentés par les grammairiens (3). Les éditeurs d'Hésiode impriment la première partie de la scolie, qu'ils font suivre immédiatement des mots : ἡ ἱστορία παρὰ Ἡσιόδῳ. Cela ne me paraît pas répondre à la vérité : s'il faut laisser à Hésiode le mérite d'avoir, en termes inoubliables, dépeint la vitesse d'Iphiclos, il n'en faut pas moins rendre aux *Nostoi* ce que le texte de Pausanias nous permet de leur restituer à coup sûr.

4. *Maera*. — Le second épisode de la *Nékýia* des *Nostoi* conservé par Pausanias dans sa description de la fresque de Polygnote, concerne Maera, dont il parle immédiatement après Phôcos et Iaséos :

Au-dessus d'eux, il y a Maera, assise sur une pierre. A propos de Maera, il est dit dans les *Nostoi* <fr. 5 A> qu'elle quitta vierge encore le monde des humains, et qu'elle était fille de Proetos, fils de Thersandros, et que ce dernier était fils de Sisyphe (4).

Tout comme dans l'exemple précédent, les *Nostoi* complètent ici le simple nom contenu dans l'*Odyssée*, à propos duquel nous trouvons chez nos scolastes :

Maera, fille de Proetos et d'Antéia. Elle mourut vierge (5).

On reconnaît le même procédé que celui qu'on a vu dans la scolie relative à Clyméné : Homère est expliqué par la légende racontée dans les *Nostoi*. Sur cette légende, un autre scoliaste au même passage nous donne des renseignements complémentaires :

1. Maera, fille de Proetos, fils de Thersandros, et d'Antéia, fille d'Amphianax était remarquablement belle. Mais, préférant la virginité, elle suivait Artémis à la chasse.

2. Amoureux de Maera, Zeus s'approcha d'elle et la déflora sans qu'elle le sût. Enceinte, elle enfanta un fils, Locros, qui fonda Thèbes avec Amphion et Zéthos. Quant à Maera, on rapporte qu'elle fut blessée par les flèches d'Artémis, parce qu'elle ne participait plus à la chasse. L'histoire se trouve chez Phérécyde <fr. 79> (6).

(1) Ψ 636.

(2) Cf. RZACH³ fr. 117.

(3) V en λ 326.

(4) EUST. 323. 44.

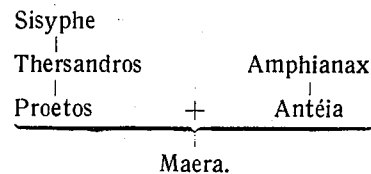
(5) PAUS., X. 30. 5.

(6) V en λ 326.

Dans la première partie de la scolie, nous trouvons exactement ce que Pausanias dit être propre aux *Nostoi* et, si nous l'examinons dans son ensemble, nous voyons qu'elle se comporte à l'égard de Phérécyde exactement comme la scolie sur Clyméné se comportait à l'égard d'Hésiode. Phérécyde n'a pas inventé une généalogie qu'il a empruntée aux *Nostoi* ; ce qui lui est propre, c'est l'histoire de l'amour de Zeus — car, dans les *Nostoi*, Maera mourait vierge. On aura remarqué que ces textes nous prouvent, une fois de plus, que Phérécyde a fréquemment utilisé les poèmes cycliques, en en changeant l'un ou l'autre détail pour atteindre à l'originalité.

Ici encore, comme dans l'exemple de Clyméné, les renseignements donnés par Pausanias semblent détachés d'un commentaire homérique plus complet que nos scolies. Est-ce pure coïncidence, que les deux seuls fragments de la *Nékya* des *Nostoi* conservés par Pausanias s'accordent si exactement avec des scolies — supposées plus complètes — de la *Nékya* de l'*Odyssée* ? Cela me paraît difficilement admissible, et je crois probable, au contraire, que la connaissance qu'a Pausanias des *Nostoi* remonte, en dernière analyse, à un commentaire aristarchéen de la *Nékya*.

5. *Sisyphé*. — Nous apprenons dans l'*Iliade* (1) que Bellérophon est fils de Glaucos, fils de Sisyphé, fils d'Éole ; le précédent fragment nous a montré que les *Nostoi* parlaient de Sisyphé à propos de Maera, et que, dans ce poème, la généalogie de ce personnage se présentait ainsi :



Comme Sisyphé figurait dans les *Nostoi*, nous devons prendre garde à certains vers de l'*Odyssée* consacrés à ce personnage, et qui se trouvent parmi les soixante-trois vers λ 565-627 (2), condamnés par Aristarque pour de nombreuses raisons :

Aristarque, nous disent les scholies, avait condamné ces vers... à cause des invraisemblances et impossibilités qu'ils contiennent. Et elles

détaillent ces impossibilités. Comment, en une *Évocation*, Minos pourrait-il amener au bord de la fosse sanglante son siège de justicier et sa cohue de plaideurs ? et comment Orion, sa chasse à travers la Prairie de l'Asphodèle ? Comment viendrait Titye « étendu sur le sol » avec les deux vautours qui lui rongent le foie ? Tantale apporterait son lac, ses arbres et leurs fruits ! et Sisyphé, sa roche !... Inventions ridicules ! concluaient les sages Alexandrins, qui pourtant conservaient dans leurs éditions ces vers interpolés ; mais ils les notaient de l'obel, de la broche d'infamie (1).

Rappelons encore que, dans l'*Iliade*, Glaucos, rencontrant Diomède sur le champ de bataille, rapporte l'histoire de sa famille, et qualifie son ancêtre Sisyphé de κέρδιστος ἀνδρῶν (2). Cela étant, voyons le passage condamné de l'*Odyssée* :

Je vis aussi Sisyphé en proie à ses tourments : ses deux bras soutenaient la pierre gigantesque, et des pieds et des mains, vers le sommet du tertre, il la voulait pousser ; mais à peine allait-il en atteindre la crête, qu'une force soudaine la faisait retomber, elle roulait en bas, la pierre sans vergogne ; mais lui, muscles tendus, la poussait derechef ; tout son corps ruisselait de sueur, et son front se nimbait de poussière (λ 593-600).

Voici le commentaire d'Aristonico : :

Comment, avec sa roche et le tertre sur lequel il la roule, Sisyphé peut-il venir à la fosse aux sacrifices ? et comment se fait-il que soit châtié ici celui qui, dans l'*Iliade*, est qualifié de κέρδιστος et de très intelligent ? (3).

Ce dernier argument, répété par un autre scoliaste (4), révèle qu'outre l'impossibilité matérielle, il y avait, dans l'épisode de Sisyphé, une impossibilité homérique, parce que Glaucos, dans l'*Iliade*, avait qualifié son ancêtre Sisyphé de κέρδιστος. Nous reconnaissons là la manière habituelle à Aristarque, dont le souvenir s'est conservé dans Eustathe :

κέρδιστος peut se prendre en bonne ou en mauvaise part : <ici (Z 153), c'est en bonne part> car Glaucos ne veut pas médire de son ancêtre (5),

et dans l'*Etymologicon Magnum* :

(1) V. BÉRARD, *Odyssée*, II, p. 108-109.

(2) Z 153.

(4) TV en λ 385.

(3) (Ar.) A en λ 593.

(5) EUST. Z 153 : 631. 35.

(1) Z 152-155.

(2) Les scolies disent λ 568-627. Voir LUDWICH, p. 593.

κέρδιστος équivaut à συνετώτατος. On dit en effet κέρδιστος de quelqu'un de très intelligent. Car Glaucos n'aurait pas voulu dire de son ancêtre que c'était le plus grand des fourbes (1).

La pensée d'Aristarque se dessine mieux dans une scolie d'Aristophane :

De Sisyphe, les poètes ont fait quelqu'un de piquant et de fourbe, n'étant instruits que par un seul vers d'Homère (citation de Z 153) (2).

Elle apparaît clairement dans la note finale de l'*Etymologicon Magnum* :

Les Νεώτεροι emploient le mot κέρδιστος pour dire *avide au gain* (3),

et plus clairement encore dans celle d'Aristonicos :

La *diplé*, parce qu'Homère dit κέρδιστος pour quelqu'un d'intelligent et d'avisé. Les Νεώτεροι ont compris que cela voulait dire *avide au gain* (4).

Nous avons ainsi en son entier le raisonnement d'Aristarque. Dans l'*Iliade*, Sisyphe avait l'épithète de κέρδιστος, mot qui, dans le contexte, ne peut avoir qu'une valeur laudative. Les Νεώτεροι, comprenant mal l'épithète, imaginèrent la légende de Sisyphe le maître fourbe. Par conséquent, Homère ne peut pas avoir mis Sisyphe au nombre des impies punis dans les Enfers, et le passage de l'*Odyssée* est une interpolation née d'une légende des Νεώτεροι. Cela revient à dire que nous pouvons considérer les vers λ 593-600 comme un fragment de la *Nékyia* des *Nostoi*, où ils pouvaient être tout à fait à leur place, tandis qu'ils manquent d'à-propos dans l'*Odyssée*.

Les *Nostoi* racontaient-ils, au moins brièvement, l'histoire du fourbe Sisyphe, ou, la supposant connue, se contentaient-ils de rapporter son supplice aux Enfers ? Je pencherais plutôt pour la première hypothèse, et je croirais volontiers que le scoliaste A nous donne un résumé de l'histoire contenue dans les *Nostoi*, quand il écrit :

(1) Et. M. 555. 53.
(2) Et. M. 555. 53.

(2) Schol. AR. *Ach.* 391.
(4) (Ar.) A en Z 153.

Zeus ayant dérobé Égina, la fille d'Asopos, la transporta de Phlionte à Oenone en passant par Corinthe (1). Asopos, qui s'informait sur le rapt, fut habilement renseigné par Sisyphe. Et cela valut à celui-ci la haine de Zeus, qui lui envoya donc la Mort. Sachant qu'elle venait, Sisyphe l'enchaîna, solidement, si bien qu'il arriva que plus personne ne mourut. Cela dura jusqu'à ce qu'Arès eût débarrassé la Mort de ses liens, et lui eût livré Sisyphe. Mais avant de mourir, Sisyphe recommanda à sa femme Méropé de ne pas envoyer dans l'Hadès les présents d'usage. Or, après un certain temps, comme la femme n'envoyait rien pour Sisyphe, Hadès s'en rendit compte et envoya Sisyphe pour gourmander sa femme. Rentré à Corinthe, Sisyphe n'eut garde de revenir avant d'être mort de vieillesse. Il fut condamné à rouler dans les Enfers un rocher, afin qu'il ne pût pas s'enfuir à nouveau (2).

Cette fable se termine par la référence : ἡ ἱστορία παρὰ Φερεκλύδει (fr. 78) — et cela augmente les chances pour qu'elle ait figuré dans un poème cyclique.

6. *La femme de Proetos*. — Il nous faut dire quelques mots encore sur les scolies relatives à la femme de Proetos et à l'aventure qui advint au sage Bellérophon. On a vu que, dans les *Nostoi*, la femme de Proetos se nommait Antéia et qu'elle était fille d'Amphianax. Dans Homère, elle se nommait également Antéia. Aristonicos observe que les Νεώτεροι la nomment Sthénobée (3) ; Eustathe, plus complet, dit qu'Homère lui donne le nom d'Antéia, mais que d'autres, comme Euripide, la nomment Sthénobée (4). Aristonicos constate en outre que le père de cette femme, laissé anonyme par Homère, se nommait Iobatès chez les Νεώτεροι (5). Les Νεώτεροι ainsi mentionnés n'ont donc rien à voir avec le Cycle, du moins avec les *Nostoi*, et ils ne comprennent pas seulement les Tragiques, comme on pourrait le croire d'après Eustathe, mais encore les poètes hésiodiques, puisque, dans les *Catalogues*, la femme de Proetos se nommait déjà Sthénobée (6). Tous ces textes remontent, je crois, à la recherche qu'Aristarque avait entreprise pour démontrer que le mot μαχλοσύνη est hésiodique et non point homérique (7).

7. *Salmeoneus*. — Ulysse rencontre aux Enfers Tyro, dont il raconte la longue histoire :

(1) Où habitait Sisyphe.

(2) A en Z 153.

(4) EUST. Z 160 : 632. 5.

(6) HES., fr. 27 Rz².

(7) HES., fr. 27, 28, 29 Rz². Cf. *supra*, p. 110, § 42*.

(3) (Ar.) A en Z 160.

(5) (Ar.) A en Z 170.

Je vis d'abord Tyro, fille d'un noble père : l'éminent Salmoneus l'engendra, disait-elle, et Crétheus, un des fils d'Aiolos, l'épousa... (λ 235-237).

Salmoneus n'est pas cité ailleurs dans les poèmes homériques ; mais les quelques scolies relatives à ce personnage présentent beaucoup d'intérêt. Le scoliaste H se montre particulièrement agressif :

Certains écrivent ἀτσθάλου, follement orgueilleux, au lieu de ἀμόμνος, irréprochable, éminent. Mais pourquoi ne récrivent-ils pas aussi εὐπατέρειαν, fille d'un noble père ? (1).

Voilà, assurément, une attaque violente contre certains éditeurs qui, en changeant l'épithète de Salmoneus, firent de lui un impie, mais omirent de corriger aussi l'épithète donnée à Tyro — ce qui rendait ridicule l'ensemble des deux vers. La critique venait d'Aristarque, comme nous l'apprend une note d'Aristonico :

Homère ne considère pas Salmoneus comme un impie, ainsi que le font les Νεώτεροι. Sans quoi, il n'aurait pas dit de Tyro qu'elle était εὐπατέρεια, ni qu'elle était née d'un père irréprochable (2).

Les Νεώτεροι avaient représenté Salmoneus comme un impie, et c'est pour conformer Homère à cette légende que des éditeurs mal inspirés, contre lesquels s'élève Aristarque, avaient corrigé l'épithète homérique du héros. Salmoneus est déjà traité d'impie dans les *Catalogues* hésiodiques (3) ; mais la *Nékyia* des *Nostoi* lui faisait sans doute une place dans le groupe des damnés.

Eustathe a conservé une version plus complète de la note aristarchéenne :

A propos de Salmoneus, les Νεώτεροι disent que c'était un impie, qui imitait le tonnerre et l'éclair à la manière de Zeus, et que c'est pour cela qu'il fut foudroyé. Homère, pourtant, ne connaît rien de tel, et qualifie Salmoneus d'irréprochable (4).

Il ne nous reste qu'à compléter par Apollodore cet abrégé du portrait que les Νεώτεροι avaient fait de Salmoneus :

Salmoneus habitait d'abord en Thessalie, mais, par après, il vint en Élide, où il fonda une ville. Il était plein de démesure, et il voulait se

(1) H en λ 236.

(2) HES., fr. 7 Rz².

(3) (Ar.) QT en λ 236.

(4) EUST. λ 235 : 1681. 62.

mettre sur le même rang que Zeus — et c'est ainsi qu'il fut foudroyé pour son impiété. Il se disait Zeus et, enlevant les sacrifices faits à ce dieu, il ordonnait qu'on les lui offrît à lui-même. Et, traînant après son char des peaux sèches avec des chaudrons de bronze, il disait : « Je tonne », et lançant vers le ciel des torches allumées, il disait : « J'éclaire ». Mais Zeus le foudroya et fit disparaître, avec tous ses habitants, la ville qu'il avait fondée (1).

Tout cela ressemble fort à un paragraphe de *Nékyia* dans les *Nostoi* cycliques (2).

8. Tyro, Alcmené, Mycéné. — Le prétendant Antinoos raconte à Télémaque le subterfuge de Pénélope faisant et défaisant sa toile, et constate que Pénélope l'emporte en finesse sur les héroïnes des contes d'antan,

ces Alcmené, Tyro, Mycène couronnée, dont pas une n'avait l'esprit de Pénélope (β 120-122).

Voici le commentaire des scolastes :

Tyro était fille de Salmoneus. De Poseidon, elle eut comme enfants Nélée et Pélias.

Alcmené était fille d'Électryon.

Mycéné était fille d'Inachos et de Mélia l'Océanide. D'elle et d'Arestor, naquit Argus, comme il est rapporté dans le Cycle (Nostoi, fr. 12 A) (3).

Faut-il rapporter au Cycle l'ensemble de la scolie, et admettre que le Cycle contenait les légendes de Tyro, Alcmené et Mycéné? Cela ne paraît pas impossible. Dans le *Catalogue des dames de jadis*, Homère mentionnait longuement Tyro, moins longuement Alcmené, mais ne mentionnait pas du tout Mycéné ; dans la *Nékyia* des *Nostoi*, l'auteur pouvait reprendre les deux héroïnes homériques, et en présenter plus longuement une troisième, Mycéné. De ce que cette dernière seule est expressément rapportée au Cycle, cela n'exclut pas que les deux autres aient pu s'y trouver également — et si la scolie n'insiste pas sur ces deux-là, c'est parce que la *Nékyia* de l'*Odyssee* les avait déjà fait bien connaître.

Il est donc certain que l'histoire de Mycéné se trouvait dans le Cycle, et c'est sur ce point de détail qu'il importerait d'avoir quelques précisions.

(1) APOLLOD., I. 9. 7.

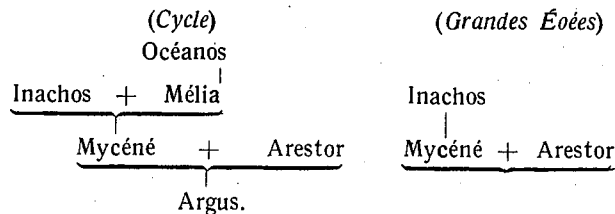
(2) HELLANICOS fr. 10 et PHÉRÉCYDE fr. 59 ne présentent ici aucun intérêt.

(3) BEHQ en β 120.

Pausanias parle de Mycéné dans les termes que voici :

Elle était fille d'Inachos et femme d'Arestor, ainsi que le rapporte le poème que les Grecs nomment les *Grandes Éoées* <fr. 146 Rz³> (1)

En tenant compte du renseignement contenu dans la scolie homérique, nous avons les deux tableaux :



Ces deux témoignages, apparemment distincts et indépendants, établissent que Mycéné se trouvait à la fois dans le Cycle et dans Hésiode, et que la généalogie de Mycéné était plus complète dans le Cycle que dans Hésiode.

On n'était point d'accord dans l'antiquité, sur le nom à donner au père d'Argus, le surveillant d'Io. Asclépiadès (fr. 17) faisait d'Argus un fils d'Inachos; Cercops, un fils d'Argos et d'Isméné; Acousilaos (fr. 17), un γηγενής, et Phérécyde (fr. 22), un fils d'Arestor (2). Est-il besoin de constater que Phérécyde, ici encore, est un témoin du Cycle épique ?

Le problème, jusqu'ici fort simple — l'existence d'une généalogie de Mycéné à la fois dans le Cycle et dans Hésiode — se complique un peu à cause d'un texte, remarquablement complet, d'un scoliaste d'Euripide sur un passage des *Phéniciennes* :

1. Ceci est propre à Euripide. Il dit que la partie voyante des yeux d'Argus se levait en même temps que les astres, tandis que les autres se fermaient avec le coucher.

2. En effet, Phérécyde <fr. 22> dit qu'Argus avait un oeil sur la nuque, et, par la même occasion, il nous apprend l'existence de deux personnages nommés Argos. Voici ce qu'il écrit : « Argos, fils de Zeus, épouse

(1) PAUS., II, 16, 4.

(2) APOLLOD., II, 1, 3. — Le texte porte : Ἀσκληπιάδης μὲν Ἀρέστορος λέγει υἱόν, Φερεκύδης δὲ Ἰνάχου. Il y a là une faute de scribe, intervertissant les deux noms. Cette faute, déjà vue par Valckenaer et Heyne, se corrige avec certitude d'après le scoliaste des *Phéniciennes* d'Euripide cité ci-dessous.

Peitho l'Océanide. De lui naît Criasos, de celui-ci Éreuthalion (d'où vient le nom de la ville d'Éreuthalie en Argolide) et Phorbas. D'Éreuthalion naît Arestor; de celui-ci, Argus, à qui Héra mit un oeil dans la nuque, à qui elle enleva le sommeil, et qu'elle donna pour gardien à Io. Il fut, après, tué par Hermès ».

3. Dionysos <fr. 1>, dans le premier livre du *Κύκλος*, dit qu'Argus était enveloppé d'une peau, et que, circulairement, tout son corps n'était qu'yeux.

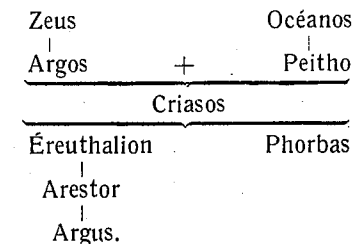
4. L'auteur de l'*Aegimios* dit : « Et elle lui envoya un gardien grand et fort, Argus, qui, par quatre yeux, voyait de partout. Et la déesse lui donna une force infatigable. Et jamais le sommeil ne tombait sur ses paupières; mais, toujours, il se tenait ferme sur ses gardes » <fr. 5 K> (1).

Ce texte ne présente pas de difficulté sérieuse : le savant scoliaste dresse une liste d'auteurs dont les témoignages ne concordent pas en ce qui regarde le nombre d'yeux qu'avait Argus, le gardien d'Io.

Nous apprenons ainsi que Denys le Cyclographe racontait la légende d'Argus dans le premier livre de son ouvrage intitulé *Κύκλος*. Or, le scoliaste de l'*Odyssée*, rapportant que Mycéné eut Argus d'Arestor, dit que cela se trouvait ἐν τῷ Κύκλῳ : on ne peut pas conclure de là que la citation du « Cycle », à propos de Mycéné, est, en réalité, un renvoi au *Κύκλος* de Denys. On sait, en effet (2), que, dans nos scolies homériques, *Κύκλος* est l'équivalent de *Κυκλικοί*.

Nous avons donc la certitude que, dans le Cycle épique, il était question de la légende d'Argus : elle se trouvait certainement dans l'*Aegimios*, dont l'appartenance au Cycle est une hypothèse (3), et probablement dans la *Nékylia* des *Nostoi*, à propos de la généalogie de Clyméné.

Par le scoliaste d'Euripide, nous savons également quelle était cette généalogie de Clyméné, selon Phérécyde :



(1) Schol. MTAB EUR. *Phoen.* 1116.

(2) *Supra*, p. 69.

(3) *Supra*, p. 178.

Cette généalogie présente pour nous un double intérêt, d'abord parce qu'elle est sûrement inspirée du Cycle épique, puisque Argus y est fils d'Arestor ; ensuite, parce qu'elle mentionne le personnage de Phorbas, dont nous avons à nous occuper maintenant.

9. *Phorbas*. — Aux jeux funèbres de Patrocle, Achille offre une mule au vainqueur du pugilat :

Celui à qui, en présence de l'armée, Apollon assurera la victoire, celui-là conduira sous sa tente la mule laborieuse (Ψ 660-662).

A ce propos, les scoliastes expliquent pourquoi Apollon est le patron du pugilat :

Phorbas était l'homme le plus courageux de son époque ; mais il était aussi très orgueilleux. Il s'exerçait au pugilat, et, forçant au combat ceux qu'il rencontrait, il les tuait. Dans son excès d'orgueil, il voulut avoir la même prétention à l'égard des dieux. C'est ainsi qu'Apollon survint, se présenta comme adversaire et le tua. C'est depuis lors qu'Apollon fut considéré comme le patron du pugilat. L'histoire se trouve chez les Cycliques⁽¹⁾.

Ce Phorbas nous est assez peu connu, surtout en tant qu'adversaire d'Apollon⁽²⁾. La scolie n'a aucun rapport avec le texte homérique, où l'épreuve du pugilat est remportée par Épeios, fils de Panopeus. C'est pourtant en partant de là qu'Allen voudrait placer dans l'*Éthiopide* le présent fragment des Cycliques :

Aucun endroit ne me paraît mieux approprié à ce fragment que les jeux après la mort d'Achille... La généalogie d'Épeios était probablement donnée en plus amples détails : Phorbas, qui vivait à Panopeus, peut difficilement être un autre que Panopeus, père d'Épeios. Arctinos a perfectionné son modèle. Le fragment pourrait être numéroté 2 et l'actuel 2 devenir 3 (de l'*Éthiopide*)⁽³⁾.

Cette argumentation ne me paraît pas convaincante. Je croirais plutôt que l'histoire de Phorbas l'impie, racontée par les Cycliques, avait sa place tout indiquée dans la *Nékya* des *Nostoi*, à côté de l'impie Salmoneus et à côté de l'impie Sisyphe. L'hypothèse a d'autant plus de vraisemblance que nous venons de rencontrer ce personnage de

Phorbas dans une généalogie que Phérécyde paraît avoir empruntée aux *Nostoi*.

10. *Conclusion*. — Nous avons vu ainsi quelques fragments certains et quelques fragments probables de la *Nékya* que contenaient les *Nostoi*. Nous avons remarqué que, dans les *Nostoi*, les passages communs avec l'*Odyssée* étaient complétés et amplifiés, et qu'il y entraient en outre un certain nombre de personnages inconnus à Homère.

Mais nous pouvons aller plus loin encore, et admettre que les *Nostoi* devaient contenir toute une série de héros étrangers aux poèmes homériques, mais dont, avant les *Nostoi*, avaient parlé l'*Éthiopide*, l'*Iliou persis* (et peut-être même la *Petite Iliade* et les *Chants Cypriens*). Il est probable, d'autre part, que Polygnote, peignant une *Descente aux Enfers*, a connu les légendes et les tableaux contenus dans la *Nékya* des *Nostoi*. Quelques-uns des épisodes de la fresque fameuse pourraient n'avoir point d'autre origine que celle-là. Ainsi, les scènes où il avait représenté aux Enfers

Protésilas assis regardant Achille ; Ajax de Salamine, Palamède et Thersite jouant aux dés, tandis que les regarde l'autre Ajax, naufragé, la peau encore blanche de l'écume de la mer ; Memnon assis sur une pierre, la main gauche sur l'épaule de Sarpédon, qui s'appuie le visage sur les deux mains ; Pâris, qui bat des mains, comme pour appeler Penthésilée, qui attache sur lui un regard méprisant, et qui porte un arc pareil à celui des Scythes et une peau de léopard sur les épaules...

Toutes ces représentations dérivent, dans une certaine mesure, des épopées cycliques, et plus spécialement sans doute de cette *Nékya*, que l'auteur des *Nostoi* avait introduite dans son poème en souvenir de l'*Odyssée* d'Homère.

La mort d'Agamemnon. — Nous savons que, d'après les *Nostoi*, Agamemnon resta un certain temps à Troie pour apaiser la colère d'Athéna :

Comme Agamemnon et ses compagnons s'en allaient, le fantôme d'Achille leur apparut, et essaya de les détourner du voyage, en leur révélant l'avenir. On voit ensuite le tempête autour des rochers Caphérées et la mort d'Ajax (*Chrest.* 108. 24).

Vient ensuite le récit du retour de Néoptolème, que nous avons étudié plus haut,

(1) ABD en Ψ 660 = Gen. en Ψ 661.

(2) *Hymn. Apoll.*, 211 ; *APOLLOD.*, II. 5. 5 ; *Schol. A. RH.*, I, 172.

(3) Th. W. ALLEN, *Class. Review*, 1913, p. 190.

puis on raconte le meurtre d'Agamemnon par Égisthe et Clytemnestre (Chrest. 109. 1).

L'*Odyssée* a parlé plus d'une fois, et en termes émouvants, de la mort d'Agamemnon. Voici d'abord les prolégomènes, comment Égisthe arriva à séduire Clytemnestre :

Elle, au commencement, repoussait l'œuvre infâme : divine Clytemnestre ! elle n'avait au cœur que d'honnêtes sentiments, et près d'elle restait l'aède que l'Atride, à son départ vers Troie, avait tant adjuré de veiller sur sa femme ! Mais vint l'heure où le sort lui jeta le lacet, et la mit sous le joug : Égisthe prit l'aède ; sur un îlot désert, il le laissa en proie et pâture aux oiseaux. Ce qu'il voulait, alors, elle aussi, le voulut : il l'emmena chez lui. Que de cuisseaux brûlés aux saints autels des dieux ! que d'ors, de broderies suspendus en offrandes pour célébrer l'exploit que jamais, en son cœur, il n'avait eu l'espoir !... (λ 265-275).

Et puis, voici le sombre drame, que Protée raconte à Ménélas :

(A) *Il rentrait au logis, et, sur le premier cap, abordait dans les champs où Thyeste jadis avait eu sa demeure, et où maintenant son fils Égisthe demeurait. Il jouait avec joie la terre des aïeux ! il touchait, il baisait le sol de la patrie ! quels flots de chaudes larmes ! et quels regards d'amour donnés à son pays ! Mais le veilleur, du haut de la guette, le vit ! Le cauteleux Égisthe avait posté cet homme : deux talents d'or étaient le salaire promis. Cet homme était donc là, qui, guettant à l'année, voulait ne pas manquer l'Atride à son passage, ni lui laisser le temps d'un exploit vigoureux. Il courut au logis pour donner la nouvelle à celui que le peuple appelait son pasteur. Tout aussitôt, Égisthe imagina l'embûche : dans la ville, il choisit vingt braves qu'il cacha près de la salle où l'on préparait le festin, puis il vint en personne avec chevaux et chars, inviter le pasteur du peuple, Agamemnon. Le traître ! il l'amena : le roi ne savait pas qu'il allait à la mort ; à table, il l'abattit comme un bœuf à la crèche, et, des gens que l'Atride avait pris avec lui, pas un ne réchappa ; pas un non plus des gens d'Égisthe ; dans la salle, ils jurèrent tous tués (δ 516-537).*

En voici une seconde version, celle d'Agamemnon lui-même, dont le fantôme dolent égrène ses souvenirs pour Ulysse aux Enfers :

(B) *Mais au manoir d'Égisthe où je fus invité, c'est lui qui me tua, et ma maudite femme ; chez lui, en plein festin, à table, il m'abattit comme un bœuf à la crèche. Voilà de quelle mort infâme j'ai péri ! Ils ont, autour de moi, égorgé tous mes gens, sans en épargner un... Tout autour du cratère et des tables chargées, nous jonchions la grande salle : le sol fumait de sang ! Et ce que j'entendis de plus atroce encore, c'est le cri de Cassandre, la fille de Priam, qu'égorgeait sur mon corps la fourbe Clytemnestre ; je voulus la couvrir de mes*

bras ; mais un coup de glaive m'acheva... Et la chienne sortit, m'envoyant vers l'Hadès, sans daigner me fermer ni les yeux, ni les lèvres (1)... Voilà ce qu'elle avait préparé celle-là ! l'infâme qui tua l'époux de sa jeunesse... Mon fils !... pour empêcher mes yeux de s'en emplir, ma femme se hâta de me tuer moi-même ! (λ 409-413, 419-426, 429-430, 452-453).

Un dernier écho, dans la seconde *Nékyia* :

(B) *Mais moi, qu'ai-je gagné à terminer la guerre ? Si Zeus m'a ramené, c'est qu'il voulait pour moi cette mort lamentable, sous les coups d'un Égisthe, d'une femme perdue ! (ω 95-97).*

Les notes aristarchéennes sur la mort d'Agamemnon nous sont parvenues dans un état lamentable. Le scoliate A n'a que cette note générale :

Agamemnon était fils d'Atrée, fils de Pélops ; sa mère se nommait Aérope. Hésiode (fr. 98 Rz³) dit qu'il était fils de Pleisthènes (2). Il était originaire de Mycènes. Il conduisit une flotte à Iliion. Rentré chez lui après la prise de Troie, il fut tué par Égisthe, fils de Thyeste, traîtreusement, au cours d'un banquet. Cet Égisthe, profitant de l'absence d'Agamemnon, avait séduit sa femme, Clytemnestre. D'après les Tragiques, c'est Clytemnestre elle-même qui l'assassina, au moyen d'un chiton qui n'avait pas d'ouverture pour le cou... (3).

Aristonicos, pareillement, n'a conservé qu'un débris :

Clytemnestre était collaboratrice dans le dessein. Car Homère ignore l'histoire du chiton et de la hache (4).

Aristarque attirait donc l'attention sur le fait qu'Homère ne donne point le premier rôle à Clytemnestre, et que, par là, Homère s'oppose à d'autres poètes — dans lesquels la note précédente nous permet de voir, notamment, les Tragiques — qui mettent en scène des accessoires comme le chiton et la hache.

Un troisième et dernier fragment de note aristarchéenne se trouve dans les scolies d'Euripide :

Les Νεώτεροι, comprenant mal l'expression homérique : *il l'abattit comme un bœuf à la crèche...*, ont encore ajouté (à leur contresens) ce fait qu'Agamemnon fut tué au moyen d'une hache (5).

(1) Plus littéralement : *et à moi, qui partais vers l'Hadès, elle ne daigna point fermer ni les yeux ni les lèvres...*

(2) Compléter par TZETZ., *Exeg. Il.* 68. 19.

(3) A en A 7.

(4) (Ar.) Q en λ 410.

(5) Schol. MAB EUR. *Hec.* 1279.

Nous pouvons conclure de là que d'autres auteurs que les Tragiques avaient connu cette mise en scène où Clytemnestre joue un rôle primordial, où elle n'est plus une simple complice, mais où elle exécute elle-même le complot contre Agamemnon. Et, précisément, il semble qu'Eschyle, chez qui cette légende est racontée pour la première fois, s'est inspiré de sources plus anciennes, parmi lesquelles il faut ranger Stésichore ⁽¹⁾.

En nous plaçant à un point de vue purement logique, nous pouvons imaginer les aspects successifs qu'a pu prendre une légende aussi célèbre et aussi fréquemment traitée :

- (a) Égisthe seul tue Agamemnon.
- (b) Égisthe, avec Clytemnestre, tue Agamemnon.
- (c) Clytemnestre tue Agamemnon.

Étant admis que Stésichore a inventé la version (c), reprise et développée par Eschyle, nous devons nécessairement supposer pour les *Nostoi* la version (a) ou la version (b) — qui s'excluent à l'intérieur d'un seul et même poème. Proclos, on l'a vu, donne aux *Nostoi* la version (b), celle qu'on trouve aussi chez Apollodore :

Agamemnon est tué par Égisthe et Clytemnestre ⁽²⁾.

Relisons maintenant les différents récits d'Homère (A) et (B) : on voit tout de suite qu'ils ne se recouvrent pas. Le premier (A), incontestablement le plus beau des deux, insiste uniquement sur le rôle d'Égisthe, et le nom de Clytemnestre n'y est même pas prononcé. C'est la version (a) de la légende. Le second (B) insiste davantage sur le rôle de Clytemnestre, complice agissante, qui tue Cassandre sur le corps d'Agamemnon agonisant. C'est la version (b).

Ces deux récits — celui de Protée en δ (version (a)) et celui d'Agamemnon en λ (version (b)) — ne peuvent pas avoir été écrits, ensemble, par le même auteur, et la plupart des critiques modernes se sont prononcés pour la non-homéricité de la version (b). Mais nous pouvons maintenant faire valoir l'argument décisif que nous a apporté l'archéologie.

⁽¹⁾ C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1297.

⁽²⁾ APOLLOD., *Ep.* VI. 23.

Bol homérique des *Nostoi*

LA MORT D'AGAMEMNON

(Jahrb. Arch. D. Inst., XXXIX, 1919)



Bol homérique des Nestoi

LA MORT D'AGAMEMNON

(*Jahrb. Arch. D. Inst.*, XXXIX, 1919)

Il s'agit d'un *bol homérique*, publié par Robert en 1919 (1), et qui se trouve reproduit ci-contre. Il représente deux scènes dont les personnages sont, éventuellement, désignés par une inscription :

1. (A) γαμέμων, étendu sur un lit, une épaisse couronne de fleurs sur la tête, tient de la main gauche une coupe ; le bras droit est étendu dans la direction d'Égisthe, qui accourt, un glaive menaçant dans la main droite. Derrière Agamemnon, on aperçoit trois jeunes compagnons du roi : Ἡ (νίσχος ?), Ἀλκμέων et Μήστωρ Αἴζυτος, qui cherchent à s'enfuir. Mais ils sont assaillis par deux hommes d'Égisthe, Ἀντ(ι)οχος et Ἀργεῖος, armés de lances et protégés par leurs boucliers.

2. Une seconde scène, comprenant deux personnages seulement, figure Κλυταιμῆστρα qui, de la main droite, menace de son glaive, et de la gauche tient, par les cheveux épars, Κασσάν(δρα), qui est sur le point de tomber à genoux.

Ce bol homérique pourrait être considéré comme une véritable illustration du récit B contenu dans la *Nékylia* de l'*Odyssée*, n'étaient d'abord les noms de certains personnages inconnus à Homère, n'était ensuite l'existence de l'usage des couronnes (2). Mais l'artiste lui-même nous a donné sa source :

[κατὰ τὸν ποιητὴν] (3) Ἀ[γίαν] ἐκ [Νό]στων Ἀχ[αι]ῶν. θάνατος Ἀγαμέμνονος.

Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'importance de ce document, remontant aux IV^e-III^e siècle avant J.-C., qui confirme si brillamment le témoignage de Proclus. Répétons les données du problème.

Nous trouvons dans l'*Odyssée* un récit (A) et un récit (B), qui ne peuvent exister ensemble dans un seul et même poème, conçu par un seul auteur ; nous trouvons, d'autre part, l'un de ces deux récits (B), attribué, par une source de premier ordre, au poème des *Nostoi*, dont l'étroite parenté avec l'*Odyssée*, et particulièrement avec la *Nékylia* homérique, nous est apparue dans beaucoup d'autres fragments.

De cet ensemble de faits, une conclusion me paraît devoir s'imposer : *le récit de la mort d'Agamemnon dans le onzième chant de l'Odyssée est une interpolation provenant, sinon vers par vers, du moins en ses grandes lignes, du poème cyclique des Nostoi attribué à Agias de Trézène.*

(1) Jahrb. Arch. D. Inst., XXXIV, 1919, p. 66-77.

(2) *Supra*, p. 132 sqq.

(3) Sur cette formule, cf. *supra*, p. 363^a.

On aura remarqué que la description que j'ai donnée du bol ne correspond pas exactement à la reproduction fidèle qui lui fait face. C'est qu'il y a une importante particularité de technique qui demande explication.

Le bol homérique des *Nostoi* est, comme d'autres bols de même fabrication, une imitation plastique vulgaire de modèles, plus riches, en métal. Pour illustrer une scène quelconque, l'artisan avait à sa disposition une série de poinçons, représentant chacun un personnage-type, et ainsi, avec un seul jeu de poinçons, il pouvait créer des scènes en nombre illimité. Par rapport au procédé, plus lent et plus onéreux, de la vaisselle en métal, qu'il imite, ce procédé rapide et économique est un peu ce que l'imprimerie à caractères mobiles fut par rapport à l'impression xylographique.

Or, en examinant le bol de près, Robert a fait les curieuses constatations que voici :

Mais, bien qu'il eût expressément cité les *Nostoi* comme étant sa source, l'auteur du bol voulut rétablir une correspondance parfaite avec l'*Odyssée*.

Dans ce but, le poinçon de Cassandre — arrêté aux genoux — fut imprimé sur le bras droit d'Agamemnon, si bien que, maintenant, elle meurt réellement ἀμφ' Ἀγαμέμνονι; le poinçon d'Agamemnon — arrêté à la poitrine — fut imprimé en partie à côté du personnage de Clytemnestre, en partie sur le personnage même; par des retouches à l'ébauchoir dans la forme, les bras du premier poinçon ont été tant bien que mal adaptés à la nouvelle situation (1).

Le récit que nous lisons dans la *Nékyia* homérique présente ainsi deux détails qui ne se trouvaient pas dans les *Nostoi* : Cassandre s'écroulant sur le corps d'Agamemnon, et Agamemnon essayant de repousser le glaive de Clytemnestre. Ces deux détails sont probablement l'œuvre de celui qui inséra dans la *Nékyia* le récit emprunté aux *Nostoi*.

En concluant de la sorte, je ne prétends pas entrer dans la querelle de la composition de l'*Odyssée*, et de l'influence que l'auteur des *Nostoi* aurait exercée sur l'un des auteurs de l'*Odyssée*. La présence, dans l'*Odyssée*, d'un morceau plus ou moins remanié des *Nostoi*, est un accident qui reste en dehors de la volonté des deux auteurs. Tous deux avaient raconté la mort d'Agamemnon, « Homère »

(1) C. ROBERT, *art. cité*, p. 75.

montrant Égisthe agissant seul, « Agias » montrant Clytemnestre agissant aux côtés d'Égisthe. Homère peut avoir parlé d'Agamemnon dans la *Nékyia*, en répétant brièvement les données déjà contenues dans le récit de Protée. L'introduction de la version des *Nostoi* eut lieu à l'époque des rhapsodes qui, récitant un poème, y introduisaient, par quelques vers formulaires, une légende propre à un autre poème de la même Geste. Ajoutons que, d'après la scolie d'Aristonicos citée plus haut (1), Aristarque ne semble pas avoir suspecté l'homéricité de cette interpolation issue des *Nostoi*.

La vengeance d'Oreste. — Le résumé de Proclus atteint ici son maximum de concision :

Agamemnon, tué par Égisthe et Clytemnestre, est vengé par Oreste et Pylade (*Chrest.* 109. 2).

Essayons d'abord de reconstituer la légende homérique. Dans l'espèce de prologue qui ouvre l'*Odyssée*, le poète disait :

(I) Or, le Père des dieux et des hommes pensait à l'éminent Égisthe immolé par Oreste, ce fils d'Agamemnon dont tous chantaient la gloire (α 29-30),

puis il mettait dans la bouche de Zeus, un récit plus long, qui impute à Égisthe seul le meurtre d'Agamemnon :

(II) Tel encor cet Égisthe ! pour aggraver le sort, il voulut épouser la femme de l'Atride et tuer le héros sitôt qu'il rentrerait. La mort était sur lui ; il le savait ; nous-même, nous l'avions averti, et par l'envoi d'Hermès, le gueur rayonnant, nous l'avions détourné de courtiser l'épouse et de tuer le roi, ou l'Atride en son fils trouverait un vengeur, quand Oreste grandi regretterait sa terre. Hermès, bon conseiller, parla suivant nos ordres. Mais rien ne put fléchir les sentiments d'Égisthe. Maintenant, d'un seul coup, il vient de tout payer (α 35-43).

Dans le même chant, Athéna dit à Télémaque :

(III) Écoute le renom que chez tous les humains eut le divin Oreste, du jour que, filial vengeur, il eut tué ce cauteleux Égisthe qui lui avait tué le plus noble des pères (α 298-300).

(1) *Supra*, p. 401.

Télémaque s'entend répéter à peu près la même chose par Nestor au chant troisième :

(IV) *Pour l'Atride ! si loin que vous viviez du monde, vous savez comme nous qu'il revint, et qu'Égisthe lui avait préparé une mort lamentable. Mais le jour du paiement douloureux est venu : qu'il est bon de laisser après sa mort un fils ! Car, filial vengeur, celui-là sut punir le cauteleux Égisthe qui lui avait tué le plus noble des pères* (γ 193-198).

Nestor précise, une centaine de vers plus loin :

(V) *Pendant que Ménélas, pour faire son plein d'or et de provisions, croisait et cabotait chez des gens d'autre langue, Égisthe à son foyer lui préparait le deuil : l'Atride fut tué, le peuple mis au joug ; l'autre régna sept ans sur tout l'or de Mycènes. Mais, la huitième année, survint pour son malheur notre Oreste divin : il revenait d'Athènes, et, filial vengeur, il surprit et tua ce cauteleux Égisthe qui lui avait tué le plus noble des pères ; et comme, après le meurtre, ayant enseveli cette mère odieuse et ce poltron d'Égisthe, il offrait le repas funèbre aux Argiens, le même jour, ce bon crieur de Ménélas ramena ses vaisseaux bondés à pleine charge* (γ 301-312).

Ce dénouement confirmait les prédictions que Protée avait faites à Ménélas autrefois :

(VI) *Il te faut au plus vite essayer de rentrer au pays de tes pères ; tu pourras y trouver Égisthe encor vivant, ou si, te prévenant, Oreste l'a tué, tu seras là, du moins, pour le festin funèbre* (δ 544-547).

Tous ces textes permettent de se faire une idée exacte de la légende homérique, et cette légende, contrairement à celle de la mort d'Agamemnon, présente une très grande unité, qui facilite grandement le travail critique. On le sent encore dans les fragments des notes, où Aristarque cherche à établir ce qui est homérique ou non dans la légende d'Oreste — et ces notes nous donneront quelques allusions certaines aux *Nostoi*.

Signalons d'abord deux notes aristarchéennes sur le matricide d'Oreste :

Aristarque dit que ceci (V) fait voir en passant que Clytemnestre mourut avec Égisthe. Le fait de savoir si c'est la main d'Oreste est incertain. Car, dit-il, Homère ne mentionne pas non plus l'histoire d'Ériphyle (1).

Le poète (III) ne dit point que Clytemnestre a été assassinée par son fils (2).

(1) (Ar.) MQRT en γ 309-310.

(2) (Ar.) EHMS en α 300.

On sait (1) comment il faut comprendre ces deux textes. Aristarque louait la réserve homérique : d'où nous pouvons conclure que, dans les *Nostoi*, on voyait Oreste tuer sa mère, et que le meurtre était raconté d'une manière détaillée.

Donc Égisthe régna sept ans sur le trône d'Agamemnon et, la huitième année, Oreste revint au moment précis où Ménélas rentrait d'Égypte. On aura remarqué dans le récit homérique (V) ce détail qu'Oreste revenait d'Athènes. C'est la leçon des manuscrits — et sur cette simple question de texte, apparaît la différence profonde qui sépare la méthode d'Aristarque de celle de Zénodote. Didyme note en ce passage :

Zénodote écrit ἄψ ἀπὸ Φωκῶν. Car c'est là qu'habitait Strophios chez qui, d'après les *Νεώτεροι*, Oreste fut élevé. Aristarque écrit ἄψ ἀπ' Ἀθηναίων, parce que : *il alla à Marathon et dans la grande Athène* (η 80) (2).

A propos de ce que les scolies imputent ici à Aristarque, Roemer écrit :

Peut-on, sérieusement, croire qu'Aristarque, en cet endroit où tout, en opposition à Φωκῶν, demande un nom de lieu, puisse vraiment avoir écrit : *Oreste revint de la déesse Athéné ?* Il lisait naturellement ἄψ ἀπ' Ἀθηναίων. La confusion est née de la grossière incompréhension et de la contamination d'une remarque comme celle-ci :

Ἀθηναίων] ὅτι νῦν μὲν πληθυντικῶς, ἐν ἄλλοις δὲ ἐνικῶς... (η 80) (3).

Roemer corrige inutilement la scolie, qui a une tout autre signification. Étant donné que, pour désigner la ville d'Athènes, Homère emploie quelquefois le singulier — c'est notamment le cas en η 80, et cette remarque est d'Aristarque lui-même — Aristarque, trouvant dans certains manuscrits la leçon ἀπ' Ἀθηναίων, acceptait cette leçon, qu'il rendait par : *d'Athènes*, et point par : *de chez Athéna*.

Zénodote n'avait point compris cette leçon, faute de s'être souvenu du passage η 80, et il la corrigea en ἀπὸ Φωκῶν, introduisant ainsi dans Homère la légende, propre aux *Νεώτεροι*, selon laquelle Strophios le Phocidien éleva Oreste, et qui était de beaucoup la plus populaire depuis les Tragiques. C'est ce que dit fort clairement l'excellente scolie ET :

(1) *Supra*, p. 148, 226.

(2) ROEMER, p. 90-91.

(3) (Did.) HMQ en γ 307.

Peut-être qu'Oreste avait été élevé là (= à Athènes). Mais les Νεώτεροι disent qu'il fut élevé auprès de Strophios; et c'est de là qu'est venue la leçon ἀπὸ Φωκίων (1).

Les notes aristarchéennes nous ont donc appris que les Νεώτεροι, contrairement à Homère, ont longuement insisté sur le matricide d'Oreste, qu'ils représentent Oreste revenant de Phocide, où Strophios l'avait élevé, pour venir venger son père; Proclo nous a appris en outre que, contrairement à Homère, Oreste n'agissait plus seul, dans les *Nostoi*, mais s'y faisait aider par son ami Pylade.

Nous pouvons, avec certitude, attribuer aux *Nostoi* cette trame générale des événements. Nous devons nous résigner à ignorer comment les *Nostoi* traitaient certains détails, comme ceux de la mort de Clytemnestre, ou encore si les *Nostoi* montraient déjà Oreste sauvé après l'assassinat de son père et transporté chez Strophios: ce qui rend difficile ou plutôt impossible une reconstitution minutieuse, c'est l'existence de l'*Orestie* de Stésichore, qui paraît avoir joué un rôle important dans le développement de la légende (2), et nous risquons fort d'attribuer aux *Nostoi* ce qui appartient à Stésichore. Mais que, dans les *Nostoi*, Oreste était déjà élevé chez Strophios en Phocide, c'est ce que rend évident la seule présence, aux côtés d'Oreste, de Pylade, le fils de Strophios.

Le fragment des *Nostoi* conservé par Eustathe. — Notre examen des *Nostoi* serait terminé ici, s'il n'y avait, dans Eustathe, une longue note, sur laquelle nous aurons à revenir en étudiant la *Télégonie* (3). Dans cette note, que j'ai étudiée ailleurs comme un exemple de la manière dont Eustathe traite les allusions au Cycle épique (4), Eustathe cite savamment Hésiode, Aristote (*La Constitution d'Ithaque*), Hellanicos, puis de nouveau Hésiode, ensuite la *Télégonie*, Lysimachos, Sophocle, et enfin les *Nostoi*:

L'auteur colophonien des *Nostoi* (fr. 9 A) dit que Télémaque épousa plus tard Circé, et que Télégonos, le fils de Circé, épousa à son tour Pénélope (5).

(1) ET en γ 307.

(2) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1305 sqq.

(3) *Infra*, p. 415.

(4) *Eustathe et le Cycle épique*, p. 458-459.

(5) EUST. π 118 : 1796. 38.

Eustathe, comme on le verra, confond ici les *Nostoi* avec la *Télégonie*, où se trouvait le double mariage romanesque Télémaque-Circé, Télégonos-Pénélope — invraisemblable en soi dans un poème comme les *Nostoi*, dont l'auteur s'est révélé jusqu'ici un poète grave et sérieux. L'erreur se décèle aussi dans le fait qu'Eustathe considère l'auteur des *Nostoi* comme originaire de Colophon, alors que les autres témoignages en font un poète de Trézène, Agias.

Le texte d'Eustathe ne peut donc pas entrer en ligne de compte dans la reconstruction des *Nostoi* cycliques.

VI. — LA TÉLÉGONIE.

Considérations générales. — La *Télégonie*, par Eugammon de Cyrène, comprenait deux livres, qui servaient de suite et de conclusion à l'*Odyssée*, et que Proclo résume ainsi :

1. Les prétendants sont enterrés par leurs proches.
2. Ulysse, après un sacrifice aux Nymphes, s'embarque pour Élis, inspecter ses troupeaux. Il est reçu par Polyxénos, qui lui fait cadeau d'un cratère sur lequel étaient figurées les légendes de Trophonios, Agamédès et Augéas.
3. Puis, rentré à Ithaque, il accomplit les sacrifices commandés par Tirésias.
4. Puis il va chez les Thesprotes, dont il épouse la reine, Callidicé.
5. La guerre éclate entre les Thesprotes, conduits par Ulysse, et les Bryges. Là, Arès met en déroute les gens d'Ulysse, mais Athéna combat contre lui: Apollon les sépare.
6. Après la mort de Callidicé, la royauté échoit par succession à Polypoetès, fils d'Ulysse, et lui-même rentre à Ithaque.
7. Sur ces entrefaites, Télégonos, s'étant embarqué à la recherche de son père, aborde en Ithaque et ravage l'île. Ulysse prend les armes. Son fils le tue par erreur.
8. Télégonos, apprenant sa méprise, transporte le cadavre de son père, avec Pénélope et Télémaque, chez sa mère. Celle-ci les rend immortels. et Télégonos épouse Pénélope, et Télémaque, Circé (*Chrest.* 109. 7).

A travers ce résumé de Proclo, nous entrevoyons ce qu'était ce misérable poème, le dernier des Cycliques. Eugammon de Cyrène a fait tomber l'épopée plus bas encore que Leschès, dont il exagère les défauts jusqu'à l'invraisemblance. Une œuvre comme la *Télégonie* marque la fin du genre épique, annonce un genre nouveau, celui du roman en prose. Les héros d'Homère sont devenus méconnaissables :

cet Ulysse qui s'en va, sans raison au pays des Thesprotes, où il épouse une reine, alors que Pénélope vieillit dans Ithaque, cette Pénélope elle-même, qui finit par épouser le fils de son mari, ce Télémaque, qui épouse la maîtresse de son père ! Que d'invraisemblances ! que de mauvais goût ! quelle déchéance profonde et définitive de l'épopée qui, durant tant de siècles, avait charmé les oreilles et les cœurs, quelle mort lamentable d'un genre qui avait montré les adieux d'Hector et d'Andromaque, le roi Priam aux pieds d'Achille, la radieuse agonie de Penthésilée, l'apparition virginale et fugitive de Nausicaa, la mort du vieux chien sur son fumier... Ah ! comme on comprend Aristarque d'avoir lutté, de toutes ses forces, pour mettre Homère à l'abri, pour lui garder sa géniale pureté ! La *Télégonie* ne fut pas sans déchaîner en lui cette haine des Cycliques, qui, parfois, l'a rendu injuste et trop dur.

La pelle à vanner. — C'est par une remarque aristarchéenne qu'Eustathe termine un développement sur la vie agitée d'Ulysse :

καὶ οὐδὲ καθ' ἡσυχίαν θαναίτῃ. ὕστερον ὡς ἱστοροῦσιν οἱ μεθ' Ὀμηρον (1).

Eustathe, comme il le fait souvent, a remplacé οἱ Νεώτεροι de sa source par οἱ μεθ' Ὀμηρον (2). C'est chose bien connue qu'Aristarque, suivant en cela son maître Aristophane de Byzance, arrêta l'*Odyssée* en ψ 296 — et pour se résoudre à cette solution extrême, Aristarque devait avoir d'excellentes raisons. Voici donc la fin de l'*Odyssée* homérique :

... mais, leur servant de chambrière, Eurynomé revenait, torche en main, pour leur ouvrir la marche. Elle les conduisit dans leur chambre et revint, les laissant au bonheur de retrouver leur couche et ses droits d'autrefois (ψ 293-296).

L'histoire devait se terminer là, en laissant à l'auditeur ou au lecteur la vision d'une vieille servante, qui s'en va, silencieuse et discrète, après avoir fermé la porte de la chambre de ses maîtres. Et l'œuvre s'achevait sur ce tableau tranquille et doux : après toutes les agitations, après toutes les traverses, Ulysse retrouvait enfin le bonheur à ce foyer, où Pénélope, depuis vingt ans, attendait son retour.

D'où vient, pourtant, qu'on ait eu l'idée de reprendre l'histoire là où Homère l'avait abandonnée ? Cela s'explique en partie par la psychologie même de l'auditeur ou du lecteur, qui aiment savoir ce qui arrive « quand l'histoire est finie » ; en partie aussi par les prédictions que Tirésias avait faites à Ulysse aux Enfers :

Mais lorsqu'en ton manoir, tu les auras tués par la ruse ou la force, il faudrait repartir avec ta bonne rame sur l'épaule, et marcher tant et tant qu'à la fin tu rencontres des gens qui ignorent la mer, et, ne mêlant jamais de sel aux mets qu'ils mangent, ignorent les vaisseaux aux joues de vermillon, et les rames polies, ces ailes des navires... Veux-tu que je te donne une marque assurée, sans méprise possible ? le jour qu'en te croisant, un autre voyageur te demanderait pourquoi, sur ta brillante épaule, est cette pelle à grains, c'est là qu'il te faudrait planter ta bonne rame et faire à Posidon le parfait sacrifice d'un bélier, d'un taureau et d'un verrat de taille à couvrir une truie ; tu reviendrais ensuite offrir en ton logis la complète série des saintes hécatombes à tous les Immortels, maîtres des champs du ciel ; puis tu aurais, loin de la mer (1), la plus douce des morts ; tu ne succomberais qu'à l'heureuse vieillesse, ayant autour de toi des peuples fortunés.

Comme, dans la *Télégonie* (§ 3), Ulysse à Ithaque offre les sacrifices ordonnés par Tirésias, c'est que, d'après ce poème, il avait, à l'aller ou au retour de son voyage en Élide, rencontré ce voyageur, qui prenait pour une pelle à vanner la rame qu'Ulysse portait sur son épaule. Tout cet épisode offrait matière à un développement intéressant, mais l'auteur de la *Télégonie* en a fait une histoire bouffonne, née d'un contresens sur le texte homérique.

Dans le texte d'Homère, le mot que la traduction Bérard rend, très exactement, par *pelle à vanner*, et que des traducteurs, ignorants de la Grèce moderne, ont traduit par *fléau*, ce mot se dit ἀθηρηλοιγόν, et les scolies lui consacrent de nombreuses notes :

Ce mot est oxyton, et signifie *pelle à vanner*. Les Νεώτεροι pensent que c'est une *louche à potage* (2) (κίνητρον τῆς ἀθήρας) (3).

Ce mot désigne la *pelle à vanner*, ainsi nommée parce qu'elle est un *fléau de la balle* (λοιγόν τῶν ἀθέρων). De là vient ἀθροίσειν, qui signifie *séparer le grain de la balle*. On la nomme aussi *pelle terrienne* (πλάττι, χερσαία), comme on nomme aussi la rame une *pelle marine* (4).

(1) Je m'explique plus loin sur cette modification que j'apporte à la traduction Bérard.

(2) Il s'agit de ce que nous nommerions aujourd'hui *porridge*.

(3) Q en λ 128.

(4) B en λ 128.

(1) EUST. ε 434 : 1537. 60.

(2) Cf. *Eustathe et le Cycle épique*, p. 434-435.

Ce mot désigne l'instrument destructeur de la balle. Car on nomme, proprement, *ἀτέρες* les extrémités des épis. Homère entend par là une pelle à vanner : voyez N 588-589. Sophocle (fr. 416 N²), cependant, a compris *louche à potage* (1), quand il écrit ceci : « portant sur ses épaules un instrument mangeur d'épis » (2).

Eustathe a conservé toutes ces explications, mais avec plus de précision et d'exactitude en ce qui concerne l'allusion à Sophocle :

On rapporte que Sophocle paraphrase Homère quand il écrit : « portant sur ses épaules un instrument mangeur d'épis... ». Les Νεώτεροι pensent que ἀθηρηλοιογόν signifie *louche* ou *grande cuiller à soupe*, pour que, élégamment et en plaisantant, ce terrien qualifie la rame par sa ressemblance avec la cuiller ou louche (3).

Eustathe n'a pas très bien compris cette élégante interprétation dont parlait la scolie qu'il copiait, mais sa note nous apprend du moins que Sophocle a plaisamment imité Homère, en reprenant le mot ἀθηρηλοιογόν sous la forme ἀθηρόβρωτον δργανον. Cela ne signifie pas qu'il ait eu, lui aussi, cette singulière idée de montrer un voyageur donnant à une rame le nom de louche à soupe. C'était là une invention digne de la *Télégonie*, qui me paraît ici directement visée par Aristarque.

La mort d'Ulysse. — C'est la *Télégonie* que mettent en cause les nombreuses notes au vers λ 134. Pour bien comprendre ces notes, nous devons, au préalable, compléter le résumé de Proclus (§ 7) par le témoignage d'Apollodore :

A son arrivée en Ithaque, Télégonos enleva une partie des troupeaux d'Ulysse. Celui-ci accourut pour les défendre, et fut mortellement blessé par Télégonos au moyen de l'arme qu'il tenait à la main, une lance ayant comme pointe un dard de pastenague (4).

Homère avait dit :

θάνατος δὲ τοι ΕΞΑΛΟΣ αὐτῷ
ἀβληγρὸς μάλα τοῖος ἐλεύσεται, ὅς κέ σε πέφνη
γῆρα ὑπο λιπαρῷ ἀρνημένον, (λ 134-136)

(1) J'imagine que cette grande cuiller servait à retirer les écorces de grain flottant sur cette espèce de porridge.

(2) HV en λ 128.

(3) EUST. λ 127 : 1675. 52.

(4) APOLLOD., Ep. VII. 36.

littéralement :

et une mort ΕΞΑΛΟΣ te viendra, très douce, qui te prendra quand tu seras accablé de vieillesse.

Si l'on aborde le problème sans idée préconçue, on voit que Tirésias veut montrer à Ulysse, qu'après toutes ses aventures en mer, il trouvera une mort très douce, et qu'il s'éteindra de vieillesse, au milieu de ses peuples heureux. Et c'est pour arriver à cette mort sans violence, qu'Ulysse devra voyager encore, la rame sur l'épaule.

Or, les commentateurs anciens proposaient deux traductions de ΕΞΑΛΟΣ, et nos scolies ont gardé l'écho de cette ardente discussion. Le scoliaste V résume très bien le débat :

Pour ΕΞΑΛΟΣ, il y a une double lecture. Écrit ἐξάλος, avec l'accent sur la première syllabe, cela signifie *en dehors de, loin de la mer*. Écrit ἐξ ἄλος, en deux mots, cela signifie au moyen du dard de pastenague que Télégonos employait comme lance (1).

Nous devinons sans peine qu'Aristarque repoussait la graphie ἐξ ἄλος, basée, non sur Homère, mais sur la *Télégonie*, et qu'il adoptait ἐξάλος, ce qui revient à dire *une mort terrienne, continentale*. Et, homériquement, parlant, Aristarque avait certainement raison. Car, dans Homère, il ne peut être question d'une mort « marine », ni, plus spécialement, d'une mort due au dard d'un poisson de mer. Le prétendre, c'est solliciter le texte d'une manière inadmissible, et commettre en outre une singulière méprise : comment, pour un homme arrivé aux confins de la vieillesse, « la plus douce des morts » peut-elle consister à se faire trouer la poitrine par un dard de poisson ? Aristarque ne se contenta pas de cet argument que lui donnait le bon sens. Ses adversaires fondaient leur interprétation sur la graphie ἐξ ἄλος : Aristarque démontra, par l'usage homérique, que, même avec cette graphie, le passage ne pouvait pas signifier ce qu'on voulait lui faire dire. C'est ce que nous trouvons dans une note d'Aristonico dans le onzième chant de l'*Iliade* :

ἐκ βελέων. La préposition ἐκ est employée ici d'une manière générale, pour dire ἐξω, *au dehors de, en dehors de*, et cet emploi se retrouve dans l'*Odyssée* : θάνατος δὲ τοι ἐξ ἄλος αὐτῷ (λ 134) (2).

(1) V en λ 134.

(2) (Ar.) A en Λ 163.

C'était peut-être un excès de raffinement de la part d'Aristarque : on aurait mauvaise grâce à le lui reprocher, quand on voit les excès de raffinement auxquels les autres se livraient en sens contraire.

Du reste, il nous importe peu, répétons-le, qu'Aristarque ait eu raison ou tort : ce qui nous importe, c'est d'entrevoir le Cycle à travers les critiques, fondées ou non, qu'il lui adressait. Voici, d'abord, les critiques négatives, conservées par Aristonico :

ἐξ ἄλός signifie *hors de, loin de la mer*. Car Homère ignore l'histoire de Télégonos et celle du dard de pastenague ⁽¹⁾,

et par Hérodien :

Il faut voir dans ἐξάλος un composé du type ἐκβίος. Cela signifie donc *continental*, et non point *marin*.

Quelques-uns, au contraire, disent ἐξ ἄλός, c'est-à-dire *venant de, hors de la mer*, emploi qui se retrouve dans l'*Odyssée* en ε 421. Et ils disent que, sur la proposition de Circé, Héphaestos fabriqua pour Télégonos une lance avec un dard de la pastenague que Phorcys avait capturée au moment où elle dévorait les poissons du lac Phorcis. Le bout en était indestructible (ἀδραμόντινος), la pointe (στύραξ) était en or : c'est avec cette arme qu'il tua Ulysse. Seulement, même en supposant ἐξ séparé de ἄλός, cela peut encore signifier *en dehors de, loin de*, comme dans Α 164. Néanmoins, l'Ascalonite explique que la forme pleine est ἐξω, et qu'il y a élision de l' ω, comme dans Ε 142 : ceci est inutile, puisque ἐξ signifie déjà ἐξω ⁽²⁾.

Voici ensuite la critique positive, conservée par le scoliaste V :

1. Les Νεώτεροι ont imaginé (ἀνέπλασαν) l'histoire de Télégonos, le fils de Circé et d'Ulysse, lequel étant venu en Ithaque à la recherche de son père, trouva bon d'employer comme arme contre Ulysse — qu'il ne connaissait pas — un dard de pastenague.

2. Eschyle <fr. 275 N²> dans les Ψυχολογοί dit, d'une manière qui lui est propre : « Car, du haut de son vol, un héron te frappera d'un excrément par les lèvres du ventre. De là une épine de bétail marin décomposera ton cuir vieilli et dégarni de cheveux » ⁽³⁾.

Nous avons déjà vu ⁽⁴⁾ comment il faut comprendre cette allusion à Eschyle, après la mention des Νεώτεροι. Que, par Νεώτεροι, Aristarque désigne ici la *Télégonie* en première ligne, cela me paraît incontestable.

Eustathe a quelque peu mélangé toutes ces données, mais en gardant de-ci de-là quelque chose d'Aristarque :

Une mort ἐξάλος, c'est une mort sur le continent, en dehors de la mer. C'est comme si Tirésias lui avait dit : « Tu auras beau avoir des malheurs en mer, Ulysse : ce n'est point sur elle, mais loin d'elle, que tu trouveras la mort ».

Certains écrivent la leçon en deux parties : ἐξ ἄλός, et disent que Télégonos, fils de Circé et d'Ulysse, avait une lance faite par Héphaestos, lance dont l'extrémité était indestructible, dont le « fer » était constitué par le dard d'une pastenague, et le bout en or. Étant venu de Tyrénie à la recherche de son père, et ayant ravagé, par ignorance, les champs d'Ulysse, et se trouvant face à face avec son père, il le tua, ignorant son identité. Et ainsi Ulysse, qui avait si longtemps souffert sur la mer, devait encore trouver hors de la mer l'instrument de sa mort [ce que raconte également Oppien <Halieut. IJ, 497>] ⁽¹⁾ — ce dard de la pastenague que Phorcys, dit-on, avait capturée, tandis qu'elle dévorait les poissons du lac Phorcis ⁽²⁾.

Ai-je besoin de répéter encore que ces discussions, qui peuvent nous paraître un peu vaines, ne l'étaient point pour Aristarque, qui avait à défendre le principe même de son exégèse ? Pour des gens qui lisaient Homère en sachant les légendes qui précédaient, complétaient, terminaient l'*Iliade* et l'*Odyssée*, il devait être difficile de repousser tout rapprochement avec les poèmes cycliques : en lisant les prophéties de Tirésias dans l'*Odyssée*, comment ne pas songer à la « suite », bien connue, de cette histoire ? Le grand mérite d'Aristarque a été de lutter contre ce préjugé, et d'attaquer, sans relâche, les admirateurs maladroits d'Homère, qui croyaient honorer leur dieu, en lui attribuant des « beautés » indignes de son génie.

Le fragment de la Télégonie conservé par Eustathe. — Il reste à dire quelques mots sur une longue note d'Eustathe, à laquelle il a été fait allusion plus haut ⁽³⁾. La voici, au complet :

1. De Télémaque et Polycasté, fille de Nestor, naquit Perséptolis, ainsi que le rapporte Hésiode (<Citation de trois vers, fr. 17 Rz³>).

2. Aristote <fr. 463> dans la *Constitution d'Ithaque*, et Hellanicos <fr. 141> disent que Télémaque épousa Nausicaa, la fille d'Alcinoos, et qu'il en eut Perséptolis. Il y a des gens qui s'occupent sérieusement de pareilles fables !

⁽¹⁾ Ceci n'a évidemment rien à voir avec Aristarque.

⁽²⁾ EUST. λ 138 : 1677. 43.

⁽³⁾ *Supra*, p. 408.

⁽¹⁾ (Ar.) Q en λ 134.

⁽³⁾ V en λ 134.

⁽²⁾ (Herod.) HQ en λ 134.

⁽⁴⁾ *Supra*, p. 55.

3. D'après Hésiode (*Theog.* 1011 sqq.), Ulysse eut de Circé Agrios et Latinos, et de Calypso, Nausithoos et Nausinoos.

4. L'auteur cyrénéen de la *Télégonie* (fr. 1A) dit que de Calypso, Ulysse eut Télégonos ou Télédamos; de Pénélope, Télémaque et Arcésilaos.

5. D'après Lysimachos (fr. 17), il eut pour fils d'Euippé la Thesprote, Léontophron, que d'autres nomment Doryclos.

6. De la même femme, il eut, selon Sophocle (*in dram.* 'Ὀδυσσεύς ἀκανθόπληξ ?), un fils Euryalos, qui fut tué par Télémaque.

7. L'auteur colophonien des *Nostoi* (fr. 9A) dit que Télémaque épousa ensuite Circé, et que Télégonos, fils de Circé, épousa à son tour Pénélope.

Tout cela n'est que du recherché et vaine insanité. Et ce ne serait point grand dommage, si l'on en parlait un peu moins (1).

On se demande, après cette remarque finale, pourquoi Eustathe lui-même a rapporté ces vains propos; mais cela explique l'état d'esprit qu'il avait en les transcrivant: ces vains propos le mettaient de si mauvaise humeur, qu'il a copié sans attention. On voit comment il impute aux *Nostoi* (7) le double mariage si caractéristique de la *Télégonie*, comment il fait de Télégonos un fils de Calypso, selon la *Télégonie* (4). Autant de distractions! Pouvons-nous croire vraiment que, dans la *Télégonie*, le fils d'Ulysse et de Calypso se nommait Télégonos ou Télédamos? J'ai montré ailleurs (2) l'attitude d'Eustathe en présence du Cycle, dont il parle sans en connaître rien, ou à peu près: dès lors, quand il copie mal sa source, son témoignage n'a plus aucune valeur. Et dans le cas présent, on ne peut pas conclure, comme l'a fait Robert (3), à l'existence d'un poème des *Nostoi*, écrit par un Épique anonyme originaire de Colophon, et dans lequel se trouvait raconté le double mariage Télémaque-Circé, Télégonos-Pénélope: il est dangereux de fonder une hypothèse uniquement sur une affirmation qui se révèle comme un lapsus d'Eustathe.

Si, pourtant, je cite ici ce texte inutilisable, c'est qu'il nous donne une idée de ce que pouvait contenir une scolie de l'édition homérique que consultait Eustathe, et, à plus forte raison, de ce que pouvaient contenir les notes originales d'Aristarque. Quant on voit ce qu'il en reste encore dans un Eustathe, qui l'a si maladroitement utilisée,

(1) EUST. π 118 : 1796. 38.

(2) *Eustathe et le Cycle épique*, p. 445 sqq.

(3) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1440.

on ne peut s'empêcher d'exprimer le regret que tant de science se soit perdue au cours des siècles, entre les mains d'abréviateurs, de scolastes et de scribes ignorants. Cette œuvre, intacte, aurait permis de reconstituer le Cycle épique en laissant moins de place à la conjecture et à l'imagination.

VII. — FRAGMENTS INCERTAINS.

Pour la Geste troyenne, comme pour les deux autres Gestes, nous avons un certain nombre de fragments des *Νεώτεροι*, dont l'attribution à une épopée déterminée du Cycle épique présente d'assez grandes difficultés, non que les faits ne soient rapportables à des épopées cycliques, mais parce qu'on ne sait au juste à laquelle d'entre elles convient le mieux le trait qualifié de propre aux *Νεώτεροι* par Aristarque.

Rhésus. — Les scolastes BLV et AD en K 435 ont des notes intéressantes sur Rhésus, mais Eustathe, seul, a conservé l'allusion aux *Νεώτεροι*:

Il faut savoir aussi, à propos dudit Rhésus, qu'Homère en fait un fils d'Eioneus, mais que les *Νεώτεροι* en font un fils du Strymon, fleuve de Thrace, et de la Muse Euterpe. Ils disent aussi qu'à son sujet, il y avait un oracle disant que, si ses chevaux mangeaient de la fleur (*βοτάνη*) de Troie et buvaient de l'eau de ce pays, il serait lui-même invincible. Mais cela n'eut point lieu, car il fut tué la nuit même par Diomède, tandis qu'il sommeillait sans être sur ses gardes.

Pindare (fr. 262 Schr.), dit-on, raconte quelque part, qu'ayant combattu un seul jour, il fit beaucoup de mal aux Achéens (4).

La légende des *Νεώτεροι* a pu se trouver dans quelque poème épique du Cycle, d'où Pindare l'aurait prise pour la remanier et l'embellir.

Nérée. — Achille se lamente, et ses plaintes sont entendues par Thétis,

assise dans les abîmes de la mer, auprès de son vieux père (A 358).

Le scoliaste A remarque à ce propos :

Les *Νεώτεροι ποιηταί* nous présentent Nérée comme un dieu marin, duquel et de Doris l'Océanide sont nées les Néréides (2).

(1) EUST. K 435 : 817. 24.

(2) A en A 358.

L'observation est juste — Nérée est inconnu à l'épopée homérique — et elle est partiellement dirigée contre Hésiode et son école. En effet, aux vers :

Achille gémit profondément, et l'auguste Thétis, assise dans les abîmes de la mer, auprès de son vieux père, l'entendit et sanglota. Autour d'elle étaient rassemblées toutes les déesses néréides qui sont au fond des mers (Catalogue des Néréides [Σ 39-49] Σ 35-49),

le scoliaste TV nous dit :

C'est en partant d'ici qu'Hésiode (<Theog. 1003 sqq.> et ses disciples se sont fourvoyés en faisant de Thétis une fille de Nérée. Pour Homère, le mot Νηρηΐς vient du verbe νεῖν, qui a donné aussi νῆσος et ναρός. Elles étaient filles de Protée, dit-il, ou de Phorcys — car ce sont eux les Vieillards de la mer chez le poète (1).

Didyme rapporte l'athétèse du catalogue des Néréides :

Le chœur des Néréides (Σ 39-49) était déjà athétisé, avant Aristarque, chez Zénodote, parce qu'il est hésiodéen d'allure. En effet, le poète dit, d'une manière générale, les Muses, les Eileithyies, sans citer de noms (2).

Il y a beaucoup de chances, pour que, en dehors d'Hésiode, les *Chants Cypriens*, par exemple, aient fait de Thétis une fille de Nérée ; la chose me paraît certaine pour l'*Éthiopide*. On se rappelle, en effet, qu'en cette épopée, Thétis, après la mort d'Achille, arrivait sur le rivage troyen avec un chœur de Néréides et de Muses, pour chanter un thrène.

καὶ Θέτις ἀφικομένη σὺν Μούσαις καὶ ταῖς ἀδελφαῖς θρηνεῖ τὸν παῖδα (3).

L'auteur de l'*Éthiopide* rentre donc aussi dans la catégorie des poètes attaqués ici par Aristarque.

L'amitié de Patrocle et d'Achille. — Dans l'*Iliade*, Achille fait cette prière :

O Zeus le père, et vous, Athéna et Apollon, faites qu'aucun des Troyens, tant qu'ils sont, n'échappe à la mort, non plus qu'aucun des Argiens ; que Patrocle et moi survivions au carnage, afin que, seuls, nous renversions les remparts d'Iliion (II 97-100).

(1) TV en Σ 38 (avec la correction de Wilamowitz).

(2) (Did.) A en Σ 39.

(3) PROCLUS, *Chrest.* 106. 12.

Le scoliaste A donne une note surprenante :

Ces quatre vers sont athétisés parce qu'ils révèlent une interpolation écrite par un de ceux qui croyaient qu'Achille était l'amant de Patrocle. Ce sont, en effet, des discours de ce genre que tiennent les amants : « que tous périssent, excepté nous ». Du reste, Achille n'a pas ce caractère : il est compatissant (1).

Celle de Didyme nous éclaire davantage :

Zénodote a eu raison, dit Aristarque, d'avoir soupçonné que ces vers ont été introduits par ceux qui disent qu'Homère a connu l'amour entre mâles, et qui supposent qu'Achille était le mignon de Patrocle (2).

Le premier poète qui parle de ce genre de relations entre Achille et Patrocle est Eschyle, en ses *Myrmidons* (3). Je ne sais si la chose se trouvait déjà dans les *Chants Cypriens* — encore que dans l'un des poèmes les plus anciens du Cycle, la *Thébaïde*, la malédiction qui pesait sur la famille d'Oedipe était expliquée par l'amour contre nature de Laïos pour Chrysis (4).

Patrocle. — L'ombre de Patrocle dit à Achille :

... de même qu'ensemble, nous avons été nourris dans tes demeures, où, encore adolescent, me conduisit, d'Opunte, Ménoétios, à cause d'un meurtre déplorable, lorsque, tout petit, m'étant jâché à une parties d'osselets, je tuai, sans le vouloir, le fils d'Amphidamas. Alors Pélée, m'ayant reçu en sa demeure... (Ψ 84-89).

Le scoliaste TV a conservé un renseignement curieux :

Les Νεώτεροι disent que ce fut à cause du meurtre d'Eurytion, fils d'Iros (5).

Apollonius de Rhodes connaît un Eurytion, fils d'Iros, qui fit partie de l'équipage de l'*Argo* (6), mais qui semble n'avoir rien de commun avec celui de la légende rapportée ici, et dont la scolie homérique est pour ainsi dire le seul témoin (7). Nous ne pouvons savoir si elle se trouvait dans les *Chants Cypriens*, qui semble le seul poème cyclique auquel on puisse la rapporter.

(1) A en II 97-100.

(2) ATHEN., 602 E, 601 A.

(3) TV en Ψ 89.

(4) Cf. ROBERT, *Heldensage*, p. 72. n. 5.

(5) (Did.) TV en II 97-100.

(6) *Supra*, p. 211, n. 2.

(7) A. RH., I, 71. 74.

Ménélas. — Parlant à Hector, Apollon dit que Ménélas est un *μαλθακός αιχμητής*, ce que les scolies commentent ainsi :

Le poète a mis les mots qui conviennent dans la bouche d'un ennemi, car lui-même ne considère pas Ménélas comme un lâche. Il l'appelle partout *βοήν αγαθός*, c'est-à-dire courageux au combat (1).

Nous avons vu Aristarque faire usage d'un argument tout pareil, dans son apologie d'Homère contre Platon, à propos des *pithoi* contenant les maux et les biens (2) : on ne peut pas faire grief à Homère des paroles qu'il met dans la bouche de ses personnages, on ne peut le juger que sur ce qu'il dit en son propre nom.

Or, Athénée en parlant du proverbe *αὐτόματοι ἀγαθοὶ ἀγαθῶν ἐπιδαίτας ἴασιν*, prend à partie Platon qui, dans le *Banquet* (174 B), accusait Homère d'avoir contrefait ce proverbe, en montrant Ménélas — *μαλθακός αιχμητής* — au banquet d'Agamemnon — *ἀγαθὸς τὰ πολεμικά*. Athénée plaide alors la cause de Ménélas contre Platon : Il cite les passages homériques où Homère, parlant en son nom, ne dit que du bien de Ménélas ; puis il raisonne de la manière que voici :

C'est un ennemi qui, pour l'insulter, le traite de *μαλθακός αιχμητής* (P 588). Si Platon part de là pour supposer que Ménélas est *μαλθακός*, il ne devrait pas manquer de mettre au rang des médiocres Agamemnon... à qui s'adresse le vers :

οἴνοβαρές, κινὸς ὄμματ' ἔχων, κραδίην δ' ἐλάφοιο (A 225).

Car ce n'est point parce qu'une chose se trouve chez Homère que c'est Homère lui-même qui la dit (3).

Aristarque n'aurait pas écrit autrement ; et, sans aucun doute, Athénée nous a conservé ici un fragment de l'apologie d'Aristarque pour Homère contre Platon.

Il est fort possible que la note d'Aristarque n'ait été dirigée que contre Platon, et peut-être ne faut-il point songer ici à une attaque contre les *Νεώτεροι*. Nous ignorons si les Cycliques faisaient déjà de Ménélas le personnage antipathique, dissimulé et lâche qu'on voit paraître dans la tragédie, et notamment dans l'*Ajax* de Sophocle et l'*Andromaque* d'Euripide.

(1) ABD en P 588.
(2) ATH., V, 178 C.

(3) *Supra*, p. 141.

Les mariages de Clytemnestre. — Homère ayant dit que Clytemnestre a donné la mort à *l'époux de sa jeunesse* (*κουριδίω πύσει*), Aristonicos remarque :

Noter que le poète l'appelle *κουριδίος*. C'est qu'en effet, quelques-uns, comme Euripide, disent qu'elle fut mariée d'abord à Tantale. Euripide, en effet, met ce discours dans la bouche de Clytemnestre (Iphig. Aul. 1149) (1).

Cette légende ne se trouve que chez Euripide et des auteurs qui dépendent de lui : il est difficile de croire qu'Euripide l'a inventée de toutes pièces (2). Les termes mêmes dont se sert Aristonicos n'interdisent pas de supposer que d'autres poètes l'avaient traitée avant Euripide. Mais rien ne dit qu'elle a pu figurer dans un poème cyclique.

Teucer, frère d'Ajax. — En M 370-371, Ajax, fils de Télamon, s'éloigne avec Teucer, *son frère, et né de même père que lui* (*ὄπατρος*). D'où la note :

Si Teucer est *ὄπατρος*, c'est donc qu'il n'est pas bâtard, selon Homère (3),

et cette autre note plus complète :

D'après Homère, Teucer n'est pas un bâtard. Voir aussi Λ 257 (4). Il dit également *ἴσα φιλοισι τοκεῦσι ἐτίουεν* en O 439. S'il ne commande pas, c'est qu'il est moins grand. Il faut donc athétiser le vers © 284 (5).

Le vers ainsi frappé d'athétèse se trouve dans un discours d'Agamemnon à Teucer :

Puisses-tu être le salut pour les Grecs et ton père Télamon, qui a pris soin de ta première enfance et qui t'a admis en son palais bien que tu fusses bâtard... (© 282-284).

Aristonicos condamne le vers © 284 en ces termes :

Ce vers ne se trouvait pas dans l'édition de Zénodote ; il était athétisé chez Aristophane, car cette généalogie est déplacée : elle n'a rien

(1) (Ar.) Q en λ 430.

(2) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1023.

(3) Gen. en M 371.

(4) Où la même expression est employée pour Iphidamas et Coon, tous deux incontestablement Anténorides.

(5) TV en M 371.

d'encourageant pour Teucer ; au contraire, elle est outrageante et décourageante (1).

Mais ceux qui admettaient le vers l'expliquaient par la légende :

Héraclès, ayant pris Iliou, reçut comme captive de guerre Hésione, fille de Laomédon, et sœur de Priam. Il l'offrit en présent à Télamon, qui avait combattu avec lui, et c'est d'elle que Télamon eut Teucer... (2).

Cette légende peut avoir été racontée dans l'un des poèmes cycliques du groupe héracléen ou troyen — et de là serait venue l'interpolation condamnée par Aristarque.

Ulysse. — 1. *Les Cyclopes.* — Parmi les nombreuses notes (3) sur les Cyclopes, voici la seule qui nous intéresse :

Les Νεώτεροι placent les Cyclopes en Sicile (4).

Nous savons seulement que cette légende est de beaucoup antérieure à Épicharme (5).

2. *Les Lestrygons.* — Sur ce sujet, nous n'avons qu'une seule scolie intéressante :

Les Νεώτεροι disent que la Lestrygonie est la Sicile (6).

Cette localisation est également ancienne : on la trouve dans Thucydide, Théopompe, Lycophron (7).

3. *Lotophages.* — Également une seule scolie intéressante :

Les Νεώτεροι supposent que les Lotophages habitaient la Libye. Jusqu'à nos jours, les Égyptiens sèchent la fleur, la broient, la font cuire et la mangent (8).

Hérodote parle déjà de Lotophages en Libye (9).

(1) (Ar.) A en Θ 284.

(2) ABD en Θ 284.

(3) H en ι 106 ; Porph. en ι 106 (p. 85. 7 SCHR.) ; A. SOPH. s. v. Κύκλωπες ; T en x 20.

(4) H en ι 106.

(5) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1389.

(6) H en x 82.

(7) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1389, n. 7, 1390, n. 1, 2.

(8) Q en ι 84.

(9) HERODOT., IV, 177 sq., 183. Cf. C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1395-1396.

4. *Scylla* (1). — Homère avait écrit en parlant de Scylla :

ἔνθα δ' ἐνὶ Σκύλλῃ ναίει δεινὸν λελάκυια (μ 85).

Aristonicos résume Aristarque :

De là vient que les Νεώτεροι lui ont imaginé des têtes de chienne (2).

Aristarque affirmait donc qu'Homère ayant parlé d'*aboyeuse*, les Νεώτεροι avaient complété ce détail en donnant à Scylla des têtes de chienne ; il condamnait, en conséquence, les vers :

Sa voix est celle d'une chienne, encore toute petite ; mais c'est un monstre affreux, dont la vue est sans charme ; et même pour un dieu la rencontre est sans joie (μ 86-88).

La légende de Scylla à têtes de chienne n'est point récente (3), mais il nous est impossible de dire si elle a quelque rapport avec le Cycle.

5. *Les Sirènes.* — Les recueils contiennent de nombreuses notes sur les Sirènes, et notamment trois scolies d'Aristonicos :

D'après Homère, il n'y a que deux Sirènes, puisqu'il dit Σειρήνοιν (4).

Homère ne donne point leur généalogie, et il n'en fait pas des êtres ailés (5).

Les Sirènes sont deux, d'après Homère, non trois (6).

On devine qu'Aristarque attaquait des Νεώτεροι, qui disaient des Sirènes qu'elles étaient plus de deux, et qu'elles avaient des ailes. C'est ce que nous trouvons, plus ou moins bien conservé, dans Eustathe :

Le poète nous montre qu'il n'y a que deux Sirènes... Certains s'accordent avec Homère, ceux qui donnent aux Sirènes les noms d'Aglaophémé et Thelxiépeia. Mais les Νεώτεροι, et, parmi eux, Lycophron, en comptent trois : Parthénopé, Ligeia et Leucosia... Ceux-là (sc. les Νεώτεροι) les imaginent ailées — ce que ne fait pas le poète (7).

(1) Cf. *Eustathe et le Cycle épique*, p. 442-443.

(2) (Ar.) HQ en μ 86.

(3) C. ROBERT, *Heldensage*, p. 1368-1369.

(4) V en μ 39.

(5) HQT en μ 39.

(6) (Ar.) Q en μ 52.

(7) EUST. μ 47 : 1709. 43.

L'histoire à laquelle fait allusion Eustathe est racontée, notamment, par le scoliaste HQT :

Les Sirènes étaient filles d'Achéloos et de Terpsichore, l'une des Muses — selon d'autres, de Stéropé, la fille de Porthaon. Aphrodite, qui les détestait parce qu'elles se plaisaient à la virginité, les transforma en oiseaux. Elles s'envolèrent en Tyrrhénie, dans l'île Anthémousa. Leurs noms étaient Aglaophémé et Thelxiépeia ⁽¹⁾.

Je ne puis entrer dans le détail des discussions sur les noms des Sirènes ⁽²⁾ ; la légende rapportée dans la scolie qui précède se trouvait dans les *Catalogues* hésiodiques — ou, plus exactement, d'après les *Catalogues*, les Sirènes habitaient Anthémousa ⁽³⁾. Il nous est impossible de dire si quelque poète cyclique avait déjà cité les noms de deux ou de plusieurs Sirènes, et en avait fait des êtres ailés.

6. *Le pilos d'Ulysse*. — Je cite ici une dernière fois l'ensemble des textes si intéressants relatifs au *pilos* d'Ulysse. Le héros, donc, se couvre d'un casque de peau, doublé de courroies solides, entouré de dents de sanglier,

et garni, au fond, de laine (πίλος) épaisse (K 265).

Le scoliaste A nous a conservé un morceau d'Aristarque :

Remarquer que, de ce que le poète avait dit chose commune et habituelle à tous les couvre-chefs, les peintres et les sculpteurs ont donné à Ulysse le *πίλον* ⁽⁴⁾.

Le scoliaste TV en a conservé un autre :

Partant de ce texte, Apollodore le Skiographe fut le premier à peindre Ulysse avec un *pilos*. Mais ce n'était pas un couvre-chef particulier à Ulysse : c'était quelque chose de commun à tous les couvre-chefs ⁽⁵⁾.

Eustathe seul a conservé le raisonnement en son ensemble :

Il faut savoir, selon les *Παλαιοί*, que tout couvre-chef se trouvait avoir, au fond, de la laine. Mais les *Νεώτεροι*, croyant qu'il s'agissait, dans la mention de *πίλος*, de quelque chose de particulier, ont donné aux peintres l'idée de représenter Ulysse avec un *pilos*. Et le premier

⁽¹⁾ HQT en μ 39.

⁽²⁾ HES., fr. 68 Rz³.

⁽³⁾ TV en K 265.

⁽⁴⁾ PRELLER-ROBERT⁴, p. 614.

⁽⁵⁾ A en K 265.

peintre, d'après les *Παλαιοί*, à avoir fait cela, ce fut Apollodore le Skiographe ⁽¹⁾.

Rappelons-nous, avant de conclure, que, par le mot *Παλαιοί* Eustathe désigne les scoliastes qu'il copie ⁽²⁾, les héritiers d'Aristarque. Nous voyons ici qu'avec sa précision coutumière, Aristarque avait noté la succession des événements : Homère crée, les *Νεώτεροι* — peut-être ici des Cycliques — remanient le type homérique, en font un autre type dont, à partir d'Apollodore, le peintre d'ombres, les artistes s'emparent — et la figure classique d'Ulysse au *pilos* est constituée et pour jamais populaire.

Une méthode assez sûre d'elle-même pour aboutir à de telles conclusions mérite qu'on l'admire sans réserve — et j'aimerais que le lecteur, en fermant ce livre, où Aristarque n'est pas étudié pour lui-même, y ait trouvé, du moins, de quoi louer et admirer le génial exégète d'Homère.

⁽¹⁾ EUST. K 265 : 804. 17.

⁽²⁾ *Eustathe et le Cycle épique*, p. 404-406.

INDEX

I. — FRANÇAIS

- A
- Abantes 179.
 Acamas 274.
 Acastos 147. 251.
 Achaïe 323. 353. 370.
 Achéen(s) 64. 65. 122.
 138. 198. 217. 292. 293.
 298. 300. 302. 304. 305.
 307. 308. 311. 316. 318.
 322-324. 326-329. 331.
 340. 342. 347. 350. 353.
 363. 366. 367. 370. 403.
 Achéloos, voir Achélous.
 Achélous 88. 239. 424.
 Achéron 183.
 Achille 14. 17. 23. 34. 36.
 37. 40^s. 56. 61. 64. 66.
 67. 70-73. 81. 83. 85.
 86. 88. 90. 91. 95. 96.
 116. 124. 127. 133. 138.
 141. 143-145. 147. 153-
 155. 157. 168. 171. 175.
 185. 202. 203. 204^s.
 208. 235. 239-253. 247.
 249. 250-261. 263. 272.
 275. 285-291. 293. 295.
 298. 303-305. 308. 309.
 313-325. 328. 329. 331.
 333. 333^a. 337-342. 344.
 346. 357. 364. 367. 377.
 381. 382. 398. 399. 410.
 417-419.
 Achilleion 286.
 Acousilaos 79. 378.
 Actaeos 234.
 Actor 89. 129. 206-208.
 250. 251.
 Actor, père d'Iphinoé, 309.
 Actorida(s) 80. 129. 130.
 207-209. 209^a. 236.
 Actorions 207-209.
 Admétos 365.
 Adonis 263.
 Adraste 74. 49. 50. 69.
 108. 215. 217. 218. 220-
 222. 224. 225. 227. 372.
- Adraste, *Troyen*, 124.
 Adrastes, homonymes, 272
 Adrastides 372.
 Aeacos 234. 235.
 Aédon 238.
 Aegaeon 166-169.
 Aegialée 147. 148. 372-
 376.
 Aegialeus 224. 225.
 Aegimios 179.
 Aegimios 164. 178-182.
 257. 283^a. 397.
 Aegyptos, *fleuve*, 56. 57.
 177. 178.
 Aegyptos, *homme*, 177.
 Aéropé 230. 401.
 Aethiolas 379. 380.
 Aethon 127. 173.
 Aethra 272-274.
 Agacéléès 254.
 Agamédès 409.
 Agamemnon 22. 51. 56.
 67. 85. 86. 92. 123. 127.
 138. 144. 146. 151. 154.
 158. 173. 233. 234. 274.
 283. 286. 292. 294-298.
 300. 304. 305. 307. 308.
 310. 316. 323. 331. 332.
 359. 363. 370. 371. 374.
 376. 381. 385. 399-404.
 406. 407. 420. 421.
 Aganos 380. 381.
 Agias de Trézène 370. 403.
 405. 409.
 Aglaophémé 423. 424.
 Aglaos 231.
 agneau d'or 85. 229-234.
 298.
 Agrios 217. 218.
 Agrios, *fil d'Ulysse* 416.
 Ahrens 268.
 Aiétès 181.
 Aiolos 394.
 Aithé 127. 173.
 Aith[i]ops 13. 174. 175.
 Aithon 127. [364^a.
 Aitia de Callimaque 310.
- Ajax, *fil d'Oïlée*, 86. 122.
 123. 155. 361-365. 361^s.
 371. 399.
 Ajax, *fil de Télamon*, 14.
 16. 20. 40^s. 63. 86. 122.
 123. 138. 154. 155. 320-
 322. 324-332. 336. 357.
 359. 361. 385. 399. 421.
 Ajax de Sophocle 420.
 Alalcoménios 93. 200.
 Alcathoos, *cousin de Ty-
 dée*, 218. 228.
 Alcathoos, *Troyen*, 121.
 Alcée 26.
 Alcimaché 364. 365.
 Alcinoos 89. 155. 169. 415.
 Alemaeon, voir Alcéméon.
 Aleman 41. 42. 60. 77.
 274.
 Alemène 206. 395-398.
 Alcéméné, voir Alcémène.
 Alcéméon 79. 224-228. 250.
 Alcéméon, *ami d'Agamem-
 non*, 403.
 Alcéméonide 85. 164. 223-
 237. 252.
 Alcyoné 171-173.
 Alecto 202.
 Alector 377.
 Aleisios 22. 96. 232.
 Aléos 293.
 Alexandre, voir Pàris.
 Alexandre-Sévère 76.
 Alexandrins 4. 314. 391.
 Alexarchus 15.
 Alexion 8. 377. 378.
 Allen 18^a. 31^a. 74^s. 166^s.
 181. 171^s. 188^s. 188^a.
 245^a. 268. 268^s. 273^s.
 287. 309^a. 335. 340. 349.
 380. 398. 398^s.
 Aloéides 204.
 Aloeus 34. 204. 205.
 Althaea 185. 186.
 Amants d'Achille de So-
 phocle 258^s. 341.

- Amazone(s) 105. 128. 313-317.
 Ammonios 6. 7. 24.
 Amphianax 389. 390. 393.
 Amphiaras 77-79. 217. 219. 224-228.
Amphiaras exelasis 164.
 Amphibia 81.
 Amphidamas 81. 419.
 Amphimédon 283.
 Amphion 183. 184. 237-239. 389.
 Amphitrite 181.
 Amyntor 149.
 Anacréon 196.
 Anchise 126. 369. 370¹.
 Andanie 189. 190.
 Andraemon 348.
 Andromaque 86. 88. 308. 309. 365-368. 382-385. 410.
Andromaque d'Euripide 420.
 Anios 77. 310-312.
 Anogon 279.
 Antéa 389. 390. 393.
 Anténor 305. 322.
 Anténorides 421⁴.
 Anthémousa 424.
Anthologie 196.
 Antibia 81.
 Anticlea 87. 374. 375.
 Anticlos 64. 96. 352-356. 366.
 Antigone 211. 213.
 Antigone, *fille d'Eurytion*, 250. 251.
 Antigone, *fille de Pélée*, 252.
 Antiloque 153. 220. 318. 322. 324.
 Antimaque de Colophon 5. 40. 40⁵. 42. 46. 91.
 Antinoos 395.
 Antiochos, *berger*, 229.
 Antiochos, *ami d'Egiste*, 403.
 Antiochos, *fil de Mélas*, 228.
 Antiope 53. 80. 237. 281.
 Antiphane, *Comique*, 41. 42. 114.
 Antiphates 226.
 Apharétides 279.
 Aphareus 276. 279. 302.
 Aphidna(e) 17. 66. 273. 274.
 Aphidnos 273.
 Aphrodite 39. 57. 89. 132. 133. 134. 147. 148. 202. 204. 205. 261-266. 282. 303. 369. 372. 373. 376. 377. 424.
 Apia 230.
 Apion 10³.
 Apion-Hérodore 9. 10. 27. 57. 109. 185.
 Apis 117.
 Apollodore, *Aristarchéen*, 12. 23. 190.
 Apollodore, *Mythographe*, 165. 169. 178. 180. 186. 205. 229. 231. 236. 248. 249. 252. 253. 258. 261. 266. 269. 274. 279. 284. 294. 297. 300. 302. 305. 309. 312. 317. 318. 322. 328. 331. 337. 337². 346. 349. 351. 354-356. 367. 371. 374. 377. 380. 382. 394. 402. 412.
 Apollodore, *Skiographe*, 21. 32. 54. 152. 424. 425.
 Apollon 53. 72. 90. 141. 142. 145. 147. 167. 183. 187. 191. 192. 196-198. 203. 220. 225. 239. 278. 293-295. 300. 305. 310. 318. 320. 398. 409. 418. 420.
 Apollonius Dyscole 8. 9.
 Apollonius de Rhodes 7. 37. 38. 41. 42. 106. 114. 182. 258. 260. 419.
 Apollonius le Sophiste 8. 9. 45. 46. 57. 94. 109. 216. 315.
Apoplous, tragédie, 357.
 Aratus 40. 42. 63. 171². 172.
 Arcadie 189. 190. 279.
 Arcadiens 274.
 Arcésilaos 416.
 Archélaos 166.
 Archiloque 24. 39. 40. 40⁵. 42. 54. 60.
 Arctinos de Milet 172. 313. 321. 324. 331. 333. 350. 350¹. 356. 358-360. 368-370. 370¹. 398.
 Arès 21. 34. 35. 36. 48. 67. 84. 89. 92. 99. 131. 147. 156. 176. 186. 188. 198. 199. 199⁵. 204. 220. 229. 265. 268. 314. 317. 334. 380. 393. 409.
 Arestor 79. 395. 396. 396². 397. 398.
 Arété 89. 169.
 Argeia 50. 215. 217. 372.
 Argeios 403.
 Argeiphontès 95. 179. 262.
 Argès 165.
 Argienne(s) 336. 357.
 Argien(s) 148. 217. 225-227. 300. 347. 406. 418.
 Argo 94. 180-182. 419.
 Argolide 381. 397.
 Argonautes 77. 94. 178. 180-182.
 Argos, *fil de Zeus*, 396. 397.
 Argos, *père d'Argus*, 396.
 Argos, *ville*, 56. 117. 177. 212. 217. 218. 225. 226. 228. 261. 274. 285. 291. 293-295. 298. 323. 361. 370. 372. 373. 384.
 Argos (*édition d'*) 5.
 Argos Pélasgique 116. 189.
 Argus 56. 78. 95. 178. 179. 395-398.
 Ariaethos 379-380.
 Ariane 80. 281-283. 283¹.
 Arimes 25. 170.
 Arion (*cheval*) 14. 69. 217. 220-222.
 Aristaeos de Proconèse 188.
 Aristarchéens 6. 84. 129. 208. 243. 256. 288.
 Aristarque, 4, *passim*.
 Aristocrates 193.
 Aristodème 12.
 Aristonicos, 7, *passim*.
 Aristophane de Byzance 4. 40⁵. 42-44. 67. 98. 105. 106. 109. 109⁵. 223. 224. 239. 247. 264. 283. 360. 410. 421.
 Aristophane le Comique 41. 42. 48. 107. 114. 196. 330.
 Aristote 109⁵, 357. 408.
 Artémidore 105.
 Artémis 17. 67. 171. 183. 185. 199. 205. 229. 230. 239. 281. 282. 295. 296. 298. 309. 318. 374. 389.
 Asclépiades 79. 80. 228. 269. 396².
 Asclépios 189.
 Asie 56. 119. 205.
 Asie Mineure 117.

- Asios, *poète épique*, 237.
 Asios, *Troyen*, 153.
 Asopos 53. 217. 234. 235. 237. 393.
 Asphodèle (*prairie de l'*) 391.
 Assaracos 346.
 Astacos 77. 219.
 Astéropé 173.
Astronomie d'Hésiode 172.
 Astyanax 53. 59. 88. 364. 368. 369.
 Astymédousa 213.
 Astyoché 343-345.
 Atalante 19. 39. 187.
 Athéna 34. 39. 54. 64. 78. 89. 93. 94. 132. 139. 156. 168. 196. 199. 200. 203. 204. 206. 219. 220. 253. 261-263. 265. 282. 306. 322. 329. 330. 334. 347. 352-355. 361-363. 370. 371. 373. 381. 399. 405. 407. 409. 418.
 Athénée 8. 12. 40. 41. 43. 54. 57. 58. 79. 113. 131. 133-136. 174. 236. 237. 264. 267-269. 420.
 Athènes 17. 50. 212. 215. 273. 274. 281. 282. 406-408.
 Athénoclés 7.
 athétèse 7. 64. 103. 106. 115. 122. 123. 125. 127. 130. 131. 138. 145-147. 147⁴. 154. 156. 158. 175-177. 188. 199. 239. 257. 262. 262⁴. 279. 280. 300. 301. 308. 309⁴. 311. 316. 329. 335. 336. 354. 360. 361. 365. 377. 378. 386. 390. 418. 419. 421. 423.
 Atlas 167. 171-173.
 Atrée 146. 229-234. 298. 401.
 Atride(s) 139. 180. 221. 232. 247. 284. 292. 308. 340. 370. 400. 405. 406.
 Attique 66. 269. 273.
 Attiques (*poètes*) 47-49. 63. 104. 115. 199. 199⁵.
 Augé 293.
 Augias 209. 409.
 Auguste 6.
 Aulis 57. 67. 92. 151. 286. 288. 291. 293. 295-298. 312.
 Aurore 80. 127. 241. 266. 318. 319. 328. 341.
 B
 Bacchantes 201.
 Bacchus 170.
 Bacchylide 41. 42. 243.
 Bailly 110. 200⁵.
 Balios 254.
 Barbares 246.
Batrachomyachie 115.
 Bekker 9³. 9⁴. 9⁵. 57.
 Bellérophon 146. 149. 240. 241. 390. 393.
 Béotie 67. 220. 296.
 Bérard 31². 126. 126². 176⁵. 336. 337¹. 377. 377¹. 391¹. 411. 411¹.
 Bethé 31¹. 172. 172¹. 177². 268. 268². 280. 280². 280⁴. 325. 325¹. 338. 340. 348. 381.
 Bienheureux (*île des*) 204. 204⁵.
 Blanche (*île*) 322.
 bols homériques 404.
 (*Ethiopide*) 314. (*Petite Iliade*). 363⁴. (*Nostoi*) 403. 404.
 Boros 249-251.
 Briarée 165. 168.
 Briséis 305. 307-309.
 Bronté 13. 174.
 Brontès 165.
 Bruchmann 196⁵. 203⁴.
 Bryges 409.
 Buprase 232.
 C
 Cadméens 215.
 Cadmos 213.
 Calchas 20. 67. 86. 291-293. 295. 296. 298. 333. 337. 337². 371.
 Callidicé 409.
 Calliléon 231.
 Callimaque 4. 28. 40. 40⁵. 42. 46. 105. 235. 310. 312. 387.
 Callistratos 7.
 Calydon 185. 187. 217. 251.
 Calypso 416.
 Capaneus 49. 217. 224.
 Caphérées 375. 399.
 Capitole 370¹.
 Cassandre 53. 88. 264. 266. 361-364. 361³. 367. 371. 400. 402. 403. 404.
 Castor 65. 67. 268-271. 273. 274. 276-280.
 catachrèse 156. 157.
Catalogue des dames de jadis 395.
Catalogue des Néréides 418.
Catalogue des Vaisseaux 298. 307. 308. 332.
Catalogues hésiodiques 194. 204. 241. 251. 252. 275. 283. 393. 394. 424.
 Catreus 230. 374.
 Caucase 180.
 Celaeno 171. 173.
 Centaure (s) 167. 260. 261.
 Centimane(s) 165. 168.
 Céphalos 387. 388.
 Cerbère 206.
 Cercops 396.
 Chaeris 7.
 Chamaeléon 7.
 Champs-Élysées 204.
Chants Cypriens 47. 65-67. 70. 73. 79. 94. 100. 123. 137. 154. 164. 187. 188. 211. 212. 237. 245-313. 315. 317. 325. 332. 333. 336. 338. 358. 376. 380. 381. 399. 418. 419.
 Chariclo 167.
 Charites 167. 200. 201.
 Charon 183. 184.
 Chavannes 350¹.
 Cheval de bois 64. 352-356.
 chevaux de course 121. 128.
 Chimère 201. 240.
 Chio 5. 188.
 Chiron 34. 37. 40⁵. 56. 70. 167. 172. 235. 236. 251. 253. 254. 256. 257. 259-261. 289. 339. 340. 342.
 Choerilos de Samos 41. 42.
 Choeroboscus 9.
Chrestomathie de Proclus 76. 80. 164. 165. 245. 284. 325. 358.
 Chrysé (*île*) 299.
 Chrysé (*nymphe*) 299.
 Chrysé (*ville*) 308.
 Chrysé-Athéna 299.
 Chryséïs 17. 305. 307-309.
 Chryssès 308.

- Chrysispos 419.
Chrysispos, *médecin*, 359, 360.
Chrysothémis 297.
Chypre 89, 195, 311, 312^s, 380, 381.
Chypre (*édition de*) 5.
Cicones 382.
Ciel 165, 172, 248, 279.
Cilicie 25, 286, 308.
Cinaethon de Lacédémone 41, 42, 206, 345, 380.
Cinyras 312^s.
Circé 98, 181, 408, 409, 414-416.
Cithéron 212.
Clément d'Alexandrie 177, 268, 271.
Cléodoré 250.
Cléopatra 185-187, 302.
Clymène, *mère d'Iphiclos*, 227.
Clyméné, *servante d'Hélène*, 272.
Clyméné, *fille de Catreus*, 374.
Clyméné, *fille de Minyas*, 387-390, 397.
Clytemnestre 23, 51, 56, 148, 149, 226, 298, 374, 375, 400-406, 408, 421.
Coeos 165.
Cohn 5^a, 10^s.
Colchide 94, 180, 182.
Colophon 225, 409, 416.
Comanus 6.
Comètes 148, 372, 373, 372^s, 374.
comparaisons homériques 146, 128.
Conon, *auteur d'une Héraelide*, 206.
Constitution d'Ithaque par Aristote 408, 415.
Coon 421^s.
Copreus 220, 221.
Corinthe 212, 230, 393.
Corythos 379, 380.
Cortos 165.
Courby 363^a.
Courètes 183, 185, 186, 187, 187^s, 188.
couronne, 136, 137, 236, 237, 264, 408.
Cratès de Mallos 7, 181, 215.
Créon 213.
Créophylos de Samos 188, 191, 193.
Crésios 286.
Crète 281, 282.
Crétheus 394.
Crétois 242, 286.
Criasos 397.
Crios 165.
Crônert 268^s.
Cronide(s) 165, 166, 168, 345.
Cronos 165, 167, 204, 235, 239, 256, 364.
eroyances et coutumes 137-140.
Ctésatos 206, 208.
cuirasse 121-123.
Cychreus 234.
Cyclades 286.
Cycle 11, 14, 16, 28, 31^s, 96-98, 100, 101, 103, 119, 121, 123, 132, 137, 140, 152-155, 158, 159, 163-166, 171, 172, 175, 177, 183, 195, 209, 211, 214, 219-221, 228, 238, 243, 245, 248, 251, 264, 274, 288, 291, 312, 314, 317, 318, 321, 325, 330, 333, 335, 337, 342, 345, 354, 356, 360, 363-366, 368, 369, 376, 380, 386, 393, 395-398, 408, 414, 416, 417, 419, 423.
Cycle de Denys le Cyclographe 397.
cyclique (*édition*) 5, 314.
cyclique (« l'auteur ») 70, 74, 347, 347^s, 348.
Cycliques (*auteurs, épopées, légendes*) 14, 17, 16, 28, 41, 55, 63-81, 83, 92, 93, 96-98, 100, 112, 119, 121, 143, 155-159, 164, 165, 171, 172, 198, 205, 207, 216, 220, 221, 233, 238, 240, 241, 281, 285, 287-298, 303, 317, 329, 338, 341, 364, 366, 387, 390, 397-399, 409, 410, 415, 420, 422, 425.
Cyclopes 422.
Cynos, *fils d'Arès*, 220, 221.
Cynos, *guerrier*, 303.
Cylléné 173,
Cyniques 131^s.
Cypsélos 228, 252.

D

- Danaens 323, 335.
Danaïdes 177.
Danaïdes 164, 177, 178.
Danaos 177.
Dardanides 345, 346.
Dardanie 19, 39, 118, 303.
Dardanie(s) 25, 95, 118, 302, 303.
Dardanos 350.
Dédale 282.
Décliamie 66, 144, 285, 287, 289, 290, 291.
Deimos 92.
Déion 387, 388.
Déiphobe 147, 272, 303, 305, 334-337.
Déipylé 218, 372.
Déjanire 88.
Dektès 65, 348, 349.
Délis 310-312.
Delphes 183, 212, 225, 367, 385.
Déméter 165, 222.
Déméter-Érinys 222.
Démétrius Ixion 7.
Démétrius de Scepsis 190.
Démodocos, *aède homérique*, 202, 334.
Démodocos, *poète épique*, 206.
Démophon 274.
Denys le Cyclographe 397.
Denys d'Halicarnasse 350.
Denys de Thrace 7, 12, 56, 129, 163.
Dia 281, 282.
Dictys de Crète 61, 297.
Didyme 6-8, 24, 26, 28, 43, 46, 81, 99, 147, 264, 277, 277^a, 378, 407, 418, 419.
dieux homériques 141-143.
Dindorf 10, 10^s, 378.
Diodore 7.
Diodore de Sicile 254^s.
Diodoros d'Erythrée 345.
Diogène d'Apollonie 166.
Diomède 123, 126, 128, 144, 147, 148, 217, 218, 294, 304, 322, 326, 328, 333, 333^a, 349-353, 355.

E

- 356, 371-376, 381, 382, 391, 417.
Dioné 196, 204, 205, 372.
Dionysodoros d'Alexandrie 7.
Dionysos 142, 143, 201, 205, 281-283, 286, 293, 294, 310, 312.
Dionysos de Sidon 7.
Dioscures 17, 71, 78, 208, 209, 209^a, 266-271, 275-281.
Dioscuridès 12, 131, 131^s.
Diotimos 206.
diplé 176, 233, 286, 292, 346, 365, 391.
Dodone 246, 383^s.
Dolonie 128.
Dolopes 286, 288.
Dorion 185, 188-190.
Dorippe 310.
Doris 417.
Doriclos 416.
Doulchion 265.
Dübner 31^s, 171, 172, 349, 380.
- Éacide(s) 235, 236, 253, 340.
Échippus 322.
Éétion 308, 309.
Égée 282.
égide 34, 203.
Égina, *voir* Égine.
Égine, *fille d'Asopos*, 234, 235, 393.
Égisthe 51, 99, 146, 148, 226, 231, 233, 234, 374, 400-403, 405-407.
Égypte 118, 178, 197, 371, 376, 407.
Égyptiens 422.
Eioneus 417.
Élais 310-312.
Électre, *Allantide*, 171-173, 171^s.
Électre, *fille d'Agamemnon*, 297.
Électryon 395.
Éléens 194.
Éleusis 49, 223, 224.
Eleusiniens d'Eschyle 223.
Élide 135, 189, 190, 230, 394, 411.
Élien 18, 41, 59.
Élis 209, 409.
Elsperger 31^s.
Empédocle 110.
Endéis 234, 235.
Énée 19, 26, 118, 123, 126, 264, 304, 305, 322, 346, 350, 357, 369, 370^s.
Enfers 176, 183, 184, 237, 281, 323, 329, 342, 374, 385, 391, 393, 399, 400, 411.
Éniochos (?) 403.
Ényalios 21, 36, 48, 130, 198, 199, 199^s.
Ényeus 285-287.
Ényo 21, 35, 36, 48, 198, 199.
Eoées (*Grandes*) 396.
Éole 390.
Éoliennes (*îles*) 143.
Éous, *cheval*, 13, 174.
Épéens 193, 194, 207.
Épeios 352, 354, 398.
Éphialte 204, 205.
Éphyre 190.
Épicaste 50, 211-214. *Voir* Jocaste.
Épicharme 41, 42, 422.
Épigeus 254.
Épigones 164, 223, 224-237.
Épiques 28, 73, 204.
Épire 68, 80, 333, 384.
Épitome d'Apollodore 229, 266, 284, 297, 300, 302, 309, 322, 332, 337^s, 346, 355, 371, 382.
Ératosthène 4, 40, 42, 80, 383, 384.
Ératosthène, *auteur des Catastérismes*, 269, 270^s.
Èrèbe 206.
Èrétrie 191.
Èreuthalie 397.
Èreuthalion 397.
Erginos 213.
Ériboea 204.
Ériny(e)s 69, 149, 187, 201, 220-222.
Ériopé 364, 365.
Ériphyle 79, 149, 225-227, 387, 406.
Éris 261.
Érotiques 196.
Eschyle 39, 40, 40^s, 42, 48, 49, 52, 54, 55, 60, 71, 72, 91, 100, 104, 115, 117-119, 171^s, 202, 223, 242, 243, 318, 319, 326-328, 341, 342, 363, 402, 414, 419.
Ésope 1437.
Étéocle 211-213, 217, 225.
Éther 166.
Éthiopide 5, 71, 72, 128, 154, 155, 164, 202, 204^s, 313-331, 333, 333^a, 339, 356, 357, 360, 361, 398, 399, 418.
Éthiopien 313, 318, 319.
Etna 25, 170.
Étolie 378.
Étolienne 378.
Étolien(s) 84, 183, 185-188, 217, 218.
étranger (*guerriers morts à l'*) 137-139.
Etymologicon magnum 12, 35, 57, 58, 69, 84, 97, 107, 109, 117, 196, 315, 378, 387, 391, 392.
Eubée 32, 56, 60, 117, 189-192, 286, 287, 310, 375.
Eubéens 191.
Eugammon de Cyrène 409.
Euippé 416.
Eumèdes 228.
Eumée 87, 173, 375.
Eumélos, *Achéen*, 356.
Eumélos de Corinthe 13, 165, 169, 174, 238, 323.
Euneus 180.
Euphorion de Chalcis 41, 42, 63, 171^s.
Eupolis 114.
Euripide 39, 40, 40^s, 42, 48, 49, 52, 79, 114, 115, 174, 175, 223, 229, 234, 242, 243, 270, 290^s, 295^s, 297, 302, 344, 345, 363, 368, 393, 420, 421.
Europe 17, 40^s, 241-243.
Europia 238.
Euryale, *fils de Mécisteus*, 215.
Euryalos, *fils de Mélas*, 228.
Euryalos, *fils d'Ulysse*, 416.
Euryanassa 388.
Eurydamas 356.
Eurydicé 250.
Eurygané(ia) 212-214.
Eurygénéon 152, 169.
Eurynomé 410.

- Eurynomos 385.
 Eurypylos, *filz d'Evaeon* 260. 356. 358.
 Eurypylos, *filz de Téléphe*, 79. 96. 317. 342. 347. 361.
 Eurysthée 206.
 Eurytion, *filz d'Actor*, 236. 250-252.
 Eurytion, *filz d'Iros*, 419.
 Eurytion, *ville*, 191.
 Eurytos, *l'Oechalien*, 185. 189-194.
 Eurytos, *filz d'Actor*, 206. 208.
 Eustathe 9-12. 17. 22. 24. 26-28. 31. 31¹. 32. 34. 36. 37. 39-43. 45-47. 56. 57. 59-61. 66. 72. 74. 79. 80. 87. 92. 94. 104. 105. 107. 109. 112. 124. 130. 133-135. 139. 142. 144. 151-153. 170. 181. 182. 184. 185. 187. 192. 194. 196. 197. 201. 202. 205. 206. 208. 209. 214. 214³. 215. 232. 233. 238. 241. 243. 252. 260. 264. 268. 271. 281. 284. 292. 294. 309. 311. 316. 317. 326. 332. 340. 343. 344. 350. 353. 355. 356. 359. 366. 369. 373. 379. 385. 386. 389. 391. 393. 394. 408. 409. 410. 412. 415. 417. 423-425.
 Euterpe 417.
 Evelyn-White 241¹. 295⁴. 380.
 Euterpe 417.
 Exadios 20. 59. 107.
- F
- femmes 146-149.
 figurés (*documents*) 71. 73. 151. 152. 169. 170. 252. 253. 269. 305. 315. 319. 321. 322. 328.
 Folie d'Ulysse (*la*), de Sophocle 284.
 Frazer 278⁶. 352³.
 Friedländer 198². 203⁵. 247³.
 funéraires 331.
 Furies 213.
- G
- Ganymède 79. 96. 142. 342-346.
 Gé 165. 166. 169.
 Géants 152. 166. 169-171. 175. 204.
 Genève (*manuscrit de*) 74. 78. 198. 221. 223. 297². 316. 328.
 Géographie d'Ératosthène 181.
 Géraestos 230.
 Geste épique 405; mythique 164. 165-209. 245. 417; thébaine 164. 211-243. 252. 417; troyenne 164. 172. 211. 224. 229. 234. 240. 243. 245-425.
 Gétis 377. 378.
 Gigantomachie 167.
 Glaucé 234.
 Glaucos, *père de Bellérophon*, 390-392.
 Glaucos, *Troyen*, 322.
 Glisas 225.
 Glossographes 98. 109. 216.
 Graef 315².
 Grèce 23. 116. 275. 283. 295. 374-376. 382. 411.
 Grecs 57. 86. 88. 122. 123. 155. 170. 180. 246. 247. 249. 261. 262. 274. 286. 296. 298-302. 304. 310. 313. 317. 322. 330. 332. 337. 352-354. 361-367. 371. 372. 374. 375. 381. 384. 396. 421.
 Gudeman 10³.
 Gygès 165.
- H
- Hadès 165. 184. 206. 213. 273. 274. 393. 401. 401¹.
 Hadrien 158.
 Haliarte 220. 221.
 Harmonie 217. 226. 227.
 Harmonidès 265. 266.
 Harpye 69. 221.
 Hébé 130-132. 175. 176.
 Hécatée de Milet 61. 191.
 Hector 20. 71. 86. 88. 90. 91. 95. 126. 133-135. 145. 151. 153. 155-157. 173. 186. 262. 263. 268. 301-303. 305. 306. 314.
- I
316. 318-320. 326. 335. 364-366. 384. 410. 420.
 Hécube 335³.
 Hélène 14. 17. 40⁶. 41. 64. 66. 78. 79. 132. 147. 154. 263. 264. 266-271. 270². 273⁴. 275. 276. 278. 281. 283. 286. 290. 295. 303. 304. 334-337. 335³. 347. 349. 351. 353. 357. 377. 379-381.
 Hélénos, *devin*, 264. 333. 334. 337. 337². 382-384.
 Hélénos, *filz d'Hélène*, 379. 380.
 Héliodore 163.
 Hélios 166. 388.
 Hellade 23. 116. 382.
 Hellanicos 78. 79. 171². 273. 274. 364. 369. 408.
 Hellènes 20. 23. 47. 53. 59. 67. 77. 88. 98. 116.
 Hellespont 324.
 Héphaestos 143. 171. 202. 203. 230. 233. 247. 252. 253. 299. 345. 414. 415.
 Héra 21. 39. 132. 133. 142. 143. 165. 167. 168. 175. 176. 179. 181. 196. 198. 200. 202. 248. 261-263. 397.
 Héraclée 188. 191.
 Héracléide 58. 143. 206.
 Héracléide = *Prise d'Oechalie* 206.
 Héraclès 89. 58. 88. 130. 131. 132. 139. 143. 166. 167. 172. 175-179. 183. 188. 190-195. 206. 209. 220. 221. 263. 293. 295. 298. 300. 301. 327. 328. 344. 422.
 Héraclite 166.
 Herculanum (*rouleau d'*) 248.
 Herkeios 363⁴.
 Hermès 56. 95. 147. 173. 179. 202. 204. 229-233. 238. 261. 263. 306. 319. 320. 397. 405.
 Hermione 343. 377. 379. 380. 382. 384. 385.
 Hérodiocos 358-360.
 Hérodién 8. 47. 95. 99. 107. 108. 136. 256. 257. 414.
 Hérodore 10³.
 Hérodote 422.

- héros homériques 143-146.
 Hésiode 15. 23. 24. 27. 39. 40. 40⁶. 42. 51-54. 58. 60. 63. 73. 75. 84. 89. 90. 100. 108-113. 115. 129. 171. 172. 177. 178. 180. 193. 195. 196. 198. 201-204. 209. 238. 242. 243. 270. 276. 281. 323. 328. 380. 388-390. 396. 408. 418.
 Hésione 422.
 Hespérides 166.
 Hestia 165.
 Hésychius 12. 57. 112. 264. 386.
 Heures 13. 174.
 Heyne 246¹. 396².
 Hilaera 276. 278. 279.
 Hiller 125⁵.
 Hippocrate 359. 360.
 Hippodamie 22. 96. 229-232.
 Hippolochos 241.
 Hippolyte 317.
 Hippomène 19. 39.
 Hippoménès, *archonte*, 19.
 Hipponoos 217.
 Hippotos 218.
Histoires Cypriaques 380. 381.
 Historiens 75.
 Holland 319⁵.
 Homère, 6, *passim*.
 Hyades 171.
 Hygin 13. 174. 175. 235. 280.
Hymnes homériques 113.
 Hypérie 384.
 Hypérion 165.
 Hyperlaos 228.
 Hyperphas 212. 214. 388.
- I
- Iapétos 165.
 Iaséos 389.
 Ida 261. 264. 337. 354. 357. 369.
 Idas 276. 278-280. 302.
 Idéos 266.
 Idoménee 121. 242. 358. 374.
 Ilée 20. 112. 365. *Voir* Oïlée.
Iliade 5, *passim*.
 Ilion 20. 67. 77. 118. 138. 144. 171. 255. 274. 283. 291. 349. 361. 369. 401. 418. 422.
 Ilion (*Nouvelle*) 362.
Iliou persis 70. 137. 164. 172. 333. 339. 350. 351. 354-369. 370. 371. 385. 399.
Iliou persis (tragédie) 357.
 Ilios 345. 346.
 Imbros 299. 332.
 Inachos 179. 395. 396. 396².
 inscriptions 107.
 Io 78. 95. 178. 179. 396. 397.
 Iobatès 393.
 Iolcos 251.
 Ioïé 39. 191-193.
 Ioniennes (*îles*) 202.
 Iphianassa 297.
 Iphiclos 387-389.
 Iphiclos, *Argonaute*, 77.
 Iphidamas 421⁴.
 Iphigénie 61. 67. 86. 92. 151. 271. 273. 285. 286. 295-298.
 Iphimédeia 205.
 Iphinocé 17. 309.
 Iphis 227. 285.
 Iphitos 139. 191-195.
 Iris 272.
 Iros 419.
 Isandros 241.
 Ismène 211. 213.
 Isméné, *fille d'Asopos*, 396.
 Isméné (*fontaine*) 213.
 Isménos 217.
 Ithaque 98. 192. 283. 409-412. 414.
 Ithome 189.
- J
- Jacoby 191³.
 Jahn 370¹.
 Jason 180. 181.
 Jocaste 50. 212-214.
 joug (attelage au) 56.
- K
- Kateuchai* de Simonide 311.
 Kékulé 269².
 Kéramos 204.
 Kétéens 96. 342. 344.
 Kinkel 31¹. 171. 178⁵. 183³. 206. 360. 360². 381.
 Kuhnert 170. 170. 1¹-2²-3³-4.
- L
- labyrinthe 282.
 Lacédémone 191. 264. 274. 276.
 Lacédémoniens 274. 379.
 Lactance 280.
 Laïos 211. 126. 419.
 Lampos 80. 127. 241.
 Laocoon 357. 369.
 Laodamas 225.
 Laodameia, *fille d'Alcmeon*, 250.
 Laodameia, *fille de Bellérophon*, 241.
 Laodicé 297.
 Laodocos 322.
 Laomédon 345. 346. 422.
 Laonytos 213.
 Lapithes 179.
 Lasos 41. 42.
 Latins 416.
lectio difficilior 33⁴.
 Léda 267-271. 276. 279.
 Legras 211². 212¹. 217¹. 219³. 223¹. 225¹. 225². 225³. 225⁵. 226¹. 226². 227³.
 Lehrs 8³. 8⁴. 9². 31¹. 105⁶. 111. 111³. 121. 121¹. 125⁵. 125⁷. 216¹. 242. 339³.
 Lemnos 143. 180. 202. 298-300. 305. 332. 333.
 Léonteus 356.
 Léontophron 416.
 Lesbos 318.
 Leschos 71. 328. 330. 331. 333. 334. 336-338. 341. 347-351. 355-358. 363³. 367. 409.
 Lestrygons 422.
 Létéo 183. 184. 205. 230. 318.
 Leucippides 275-281.
 Leucippos 276. 278. 279.
 Leucos 374.
 Leucosia 423.
Leuxique d'Apollonius le Sophiste 45. 129. 134. 178. 315.
Leuxique de rhétorique 12. 57.
 Libye 200. 422.
 Liddell-Scott 110. 114. 115.
 Ligeia 423.
 Lipara 143. 202.

- Locrien 361. 363. 364.
locriennes (*vierges*) 362.
Locros 389.
Logographe(s) 75. 242.
344. 355.
Lotophages 422.
Ludwich 5¹. 6. 7¹. 8¹. 8².
8⁴. 9¹. 9². 10. 125⁵. 147⁴.
309⁴. 314. 314⁴. 336².
377¹. 390².
Lycaon 180. 305.
Lycie 196. 197.
Lycomède 66. 287. 289-
291. 338.
Lycopus 218. 228.
Lycophron 28. 40. 40⁵.
42. 114. 258. 303. 310-
312. 326. 373. 422.
423.
Lycurgue, *filz de Dryas*,
201.
Lycurgue = Lycos 237.
Lydie 25.
Lydiens 37. 118.
Lyncée 276-280. 302.
Lyriques 28. 71. 73. 342.
368.
Lyrnèsos 304. 307-309.
Lysanias 368.
Lysimachos 368. 380. 381.
408.
- M
- Machaon 137. 189. 317.
333. 333⁴. 337². 353-361.
Maeoniens 118.
Maera 227. 387. 389. 390.
Maia 171. 173.
Manto 225.
Maraphiens 379.
Maraphios 379. 380.
Marathon 99. 407.
Marc-Aurèle 8.
Marekscheffel 172.
Maron 294.
Maronée 382. 384. 385.
Marpessa 302.
Mars 48.
Marseille 5.
massue d'Héraclès 58. 205.
206.
Mazon 171¹.
Mécisteus 215. 217.
Méda 374.
Médée 188. 204⁵.
médiques (*guerres*) 246⁵.
Mégapenthès 97. 377-379.
Mégare 90.
Mégaera 202.
Mégèrs 265. 356.
Meineke 267.
Mélaniptères 90. 249.
Mélaniptès 77. 78. 217.
Mélans 217. 218. 228.
Méléagre 84. 91. 99. 183.
185-188. 302.
Méléagre de Sophocle 91.
méléagrides 187.
Mélia 395. 396.
Méliboea 298.
Memnon 71. 91. 313. 318-
320. 338. 339. 341. 345.
399.
Ménécrate 12.
Ménélas 14. 40⁵. 41. 64.
86. 97. 124. 125. 127.
138. 139. 145. 147. 155.
173. 204. 234. 264. 271.
272. 275. 281. 283. 286.
303. 311. 320. 334-336.
353. 356. 357. 359. 360.
370. 371. 376-382. 400.
406. 407. 420.
Ménéstios 81. 249-252.
Ménoetios 419.
Mer 165.
Mérion 155. 320.
Mérioné 356.
Mérionès 265.
Merkel 157⁵.
Mérópé 171. 173. 393.
Messéis (*fontaine*) 384.
Messéné 279.
Messénie 189. 191. 192.
Mestor, *filz d'Ajax*, 403.
Mestor, *filz de Priam*, 306.
Méthoné 298.
Mimnerme 41. 42. 374.
376.
Minos 241-243. 281. 282.
391.
Minotaure 282.
Mínyade 84. 164. 183-188.
302.
Minyas 387. 388.
Mínyeus 183. 213.
Mnaséas 364.
Mnémosyne 165.
Mnésileus 279.
Moire(s) 175. 187.
Molioné 89. 129. 207. 208.
Molos 129. 207.
Molosses 68. 80. 382-384.
Molossie 383.
- N
- Naupactica 365.
Nauplie 375.
Nauplios 58. 87. 284. 371-
376.
Nausicaa 132. 310. 410.
415.
Nausinoos 416.
Nausithoos 416.
Naxos 282.
Nébrophonos 180.
Nékyia de l'*Odyssée* 63.
87. 130. 131. 175-177.
183. 184. 205. 213. 227.
279-281. 385-388. 390.
395. 403-405.
Seconde Nékyia 323. 401.
Nékyia de la *Mínyade*
183. 385.
Nékyia des *Nostoi* 385-
399.
Nélée 125. 135. 193-195.
395.
Néléide(s) 194. 281.
Néméennes de Pindare 65.
Némésis 79. 267-271.
Néoptolème 68. 80. 285-
290. 337. 338. 342-344.
346. 356. 363⁴. 365-367.
381-385. 399.
Nérée 35. 90. 96. 235.
256. 417. 418.

- Néréides 90. 235. 258. 322.
417. 418.
Néréides d'Eschyle 341.
Nestor 123. 127. 132. 137-
139. 144. 193. 194. 207.
208. 211. 220. 231. 275.
281. 283. 287. 297. 330.
331. 358. 361. 370. 371.
376. 381. 382. 406. 415.
Nicanor 8. 246.
Nicole 219.
Nicostratos 15. 40⁵. 379.
380. 381.
Nil 39. 57. 59. 118. 177.
178.
Niobé 239.
Niobé d'Eschyle 92.
Niobides 13. 39. 41. 239.
Nonnos 108. 196.
Nostoi 51. 68. 70. 80. 97.
164. 188. 202. 285. 363.
370-409. 416.
† *Nostoi* par un poète de
Colophon 416.
Nycteus 53. 80. 237.
Nymphes 173. 239. 409.
- O
- Océanide 269. 395. 397.
417.
Océanos 165. 230. 396.
397.
Odyssée 6, *passim*.
Oechalie 32. 56. 60. 117.
185. 188-193.
Oedipe 49. 50. 53. 211-
217. 281. 419.
Oedipodie 50. 164. 211-
216. 225.
Oeneus 84. 91. 94. 99.
185-188. 217-219. 228.
240. 302.
Oeno 310-312.
Oenomaos 16. 22. 85. 229-
232.
Oenomaos *homonymes*
272.
Oenone 393.
Oenotropes 77. 294. 309-
312.
Oeta 175. 187. 301.
Oicles 217. 226. 227.
Oïlée 20. 40⁵. 41. 98. 99.
112. 365.
Oioneus 78.
Olénien (rocher) 232.
Olizon 298.
- Olympe 131. 142. 143. 167.
168. 175. 202. 205. 256.
319.
Olympiens 168. 175. 176.
Olympiques (*jeux*) 19. 135.
136.
Onasias 214.
Opunte 419.
Orchomène 183.
Orchoménos 231.
Oreste 99. 148. 202. 226.
228. 401. 405-408.
Oreste d'Euripide 344.
Orestie de Stésichore 244.
408.
Orion 171. 171². 391.
Orion, *grammairien*, 9.
Orsiloque 191.
Orsippus 19.
Ossa 2 05. 225.
Othryoneus 343.
Otos 204. 205.
Otréré 317.
Ouranos 165. 166. 196.
- P
- Pacon 53. 197. 198.
Pagasae 221.
Palaephatos 238.
Palamède 144. 145. 283-
285. 309. 310. 312. 312⁴.
313. 374-376. 399.
Palladium 333. 337. 349-
352. 355. 357. 370¹.
Pallas, *voir* Athéna.
Pambotis 383.
Pamphos 201.
Pandareus 233.
Pandaros 139. 196.
Pandore 203.
Panhellènes 23. 122.
Panopeus 398.
Panopeus, *ville*, 398.
Panoptès (Argus) 95.
Panyasis 206.
Paphos 195.
parfums et couronnes 132-
137.
Pâris 17. 133. 139. 142.
147. 154. 156. 261-266.
271-273. 275. 278. 286.
288. 290. 303. 304. 320.
322. 333-337. 379-381.
399.
Parméniscos 7.
Parmentier 76¹. 361³.
Parthénopé 423.
Parthénopeus 217.
Patrocle 86. 129. 130. 138.
145. 153. 155. 193. 207.
231. 253. 254. 260. 285.
304. 305. 307. 320. 324.
328. 339. 340. 358. 398.
418. 419.
patronymiques 59. 128-
130. 199. 207. 208.
Pausanias 12. 14. 169. 183.
184. 187. 188. 190. 191.
201. 206. 214. 222. 278.
289. 301. 357¹. 363⁴.
367. 384. 385. 387-390.
396.
Pédasos 304. 307-309.
Pégase 80. 240. 241.
Peitho 397.
Pélasgiotie 230.
Pélée 34. 36. 66. 70. 81. 91.
94. 138. 147. 153. 179.
182. 234-236. 249-258.
258³. 259. 261. 286-289.
323. 338-340. 342. 382-
384. 419.
Pél(é)ide 157. 330.
Pélias 395.
Pélienne (*lance*) 295.
Péliion 205. 253. 254.
pelle à vanner 410-412.
Péloponèse 40⁵. 116. 117.
190. 230. 281.
Pélops 22. 81. 229-233.
277. 281. 337. 401.
Pénélope 132. 135. 263.
285. 395. 408. 410. 416.
Penthésilée 313-318. 333.
333⁴. 361. 399. 410.
Péonien 305.
Perdrizet 294⁵.
Pergame 15. 39. 118.
Périboca 218.
Périères 249. 251.
Péripas 213.
Perrhaebos 32. 117.
Perséphone 273. 274.
Perséptolis 415.
Perses 362.
Petite Iliade 70. 71. 79.
96. 100. 139. 164. 285.
288-291. 294. 298-301.
317. 325. 328-358. 361.
363⁴. 366. 367. 385. 399.
Phacdimos 206.
Phaéthon 80. 241. 388.
Pharsale 117.
Phase 94. 95. 180. 182.
Phéaciens 135. 192. 300.
Phèdre 281.

- Pheidippos 356.
Phéniennes d'Euripide 396.
 Phérécrate 41. 42. 114.
 Phéréclo 265. 266.
 Phérécyde 50. 77-80. 171². 193. 200. 209. 213. 218-220. 228. 229. 234. 236. 238. 251. 252. 283. 310. 312. 364. 365. 390. 396. 397. 399.
 Philémon 5.
 Philéta: 6. 7.
 Philoctète 298-301. 304. 332-334. 333⁴. 335. 337². 356.
 Philodème 183. 268. 268³.
 Philomèle, *filie de Pandion* 239.
 Philomélé, *mère de Patrocle*, 129. 130.
 Philoméleides 129. 130.
 * Philomélès 129.
 Philon 106.
 Philoponos 75. 76.
 Philostéphanos 235.
 Philyra 167.
 Phineus, *devin*, 180.
 Phineus, *filis de Mélas*, 228.
 Phlégra 152. 169.
 Phlionte 393.
 Phobos 92.
 Phocide 99. 407. 408.
 Phocidien 407.
 Phocos 234-236. 251. 252. 389.
 Phoebé, *Titan*, 165.
 Phoebe, *filie de Leucippos*, 276. 278. 279.
 Phoenix 68. 149. 154. 185. 187. 259. 260. 287. 289. 290. 382. 383.
 Phorbas 397-399.
 Phorcis 414. 415.
 Phorcys 414. 415. 418.
 Photius 76. 84. 165.
 Phrastor 213.
 Phrixos 178. 180.
 Phrygie 37. 39. 54. 56. 117. 118. 286. 287.
 Phrygiens 37.
 Phrygiens d'Eschyle 91.
 Phtie 116. 236. 251. 382-384.
 Phylacé 302.
 Phylacos 388.
 Phyleus 265.
 Piéris 378.
 pilos d'Ulysse 21. 32. 54. 87. 152. 424. 425.
 Pinnacle (*pierres du*) 181.
 Pindare 26. 27. 39. 40. 40⁵. 42. 65. 70. 71. 88. 100. 110. 111. 113. 115. 117. 119. 170. 171. 173. 204. 285. 252. 253. 261. 276-278. 324. 325. 328. 341. 342. 417.
 Pirithous 183. 273. 274.
 Pisa 229. 230.
 Pisandre, *Epique*, 206.
 Pisandre, *versificateur*, 76.
 Pisidie 25. 170.
 Pisinus 206.
 Pisistrate 335. 353. 377.
pithoi 90. 141. 203. 420.
 Pittheus 230. 272-274.
 Planctés (rochers) 56. 181.
 Platées 214.
 Platon 141. 420.
 Pléiades 171. 171². 173.
 Pleioné 171.
 Pleisthénès, *père d'Agamemnon*, 401.
 Pleisthénès, *filis d'Hélène*, 380. 381.
 Pleuron 187. 217.
 pluriel pour le singulier 56.
 Plutarque 8.
 Pluton 165.
 Podalire 137. 189. 333⁴. 337². 358-361.
 Podarge 126. 127. 173.
poetae 280.
 Poètes 118. 242.
 Polémon 76. 274.
 Politès 305.
 politiques (*éditions*) 5. 7. 264.
 Pollianos 158. 159.
 Pollux 66. 67. 268-271. 274. 276-280.
 Polybe 212.
 Polycasté 131. 415.
 Polydamas 135. 153.
 Polydora, *filie de Mélagre*, 187.
 Polydora, *filie de Pélée*, 81. 249-251.
 Polydora, *femme de Protésilas*, 302.
 Polydoré 250.
 Polygnote 183. 188. 367. 385. 387. 389. 399.
 Polyidès 193.
 Polynice 211-213. 217. 225-227. 291. 295. 372.
 Polyphème 105. 143.
 Polypoètes 409.
 polystique (*édition*) 5.
 Polyxène 305. 376.
 Polyxénos 409.
 pommes d'or 166. 172. 175.
 Pont 182.
 Pontos 166. 169.
 Porphyre 8. 9. 20. 27. 90. 125. 127. 127⁴. 131¹. 132. 209. 260. 299. 332. 358. 379.
 Porthaon 424.
 Portheus 217.
 Poseidon 69. 89. 143. 165. 167. 168. 205. 207. 208. 220. 221. 222. 248. 249. 254. 262. 263. 273. 282. 359. 362. 388. 395. 411.
Posthomerica de Quintus de Smyrne 61. 316.
 Praxagoras 359. 360.
 Preller 31¹. 228¹. 334.
 Preller-Robert 197. 197¹. 197². 199³. 200⁵. 202¹. 202². 204⁴. 424².
 Priam 88-92. 96. 141. 151. 157. 180. 203. 239. 262. 263. 265. 266. 305. 306. 317. 343-345. 347. 363⁴. 364. 400. 410. 422.
 Priamides 335.
 Priape 54. 58. 203.
 Priapos 203.
Prise d'Oechalie 164. 188-195. 206.
 proathètes 7.
 Proclo 67. 68. 73. 76. 80. 154. 164. 165. 245. 253. 261. 264. 266. 267. 278. 280. 281. 283. 284. 290. 291. 293-295. 297. 300. 301. 303-305. 308. 309. 313. 314. 317-319. 322-325. 328. 333. 337². 347. 349. 356-358. 361. 364-367. 369. 370. 376. 382. 384. 402. 403. 405. 408. 409. 412.
 Proclus, *Néo-platonicien*, 76. 108. 179.
 Procné 239.
 Procris 281.
 Prodicos de Phocée 184.

- Proetos 23. 24. 39. 40⁵. 146. 240. 263. 389. 390. 398.
 Prométhée 91. 248. 249.
Prométhée d'Eschyle 171.
 Propontide 182.
 Protée 204. 400. 405. 406. 418.
 Protésilas 20. 95. 118. 187. 301-303. 399.
Protésilas d'Euripide 302.
 Psamathe 234. 235.
Psychagogues d'Eschyle 414.
 psychostasie 318-320.
Psychostasie d'Eschyle 71. 91. 92. 318. 319.
 Ptolemaeos 256.
 Ptolemaeos Epithètes 7.
 Ptolémée Ascalonite 8. 414.
 Ptolémée Pindarion 7.
 Puech 276³.
 purification 139. 140. 194. 195. 218. 219. 230. 236. 317. 318.
 Pylade 405. 408.
 Pyliens 184. 188. 193. 194. 207.
 Pylos 139. 193-195.
 Pyraechmès 305.
 Pyrrhos 287. 289. 291.
 Python 90. 142.
 Q
 quadrige 121. 123-128. 135. 173. 174.
 Quintus de Smyrne 61. 106. 316. 331.
 R
 Reinach 321⁵.
 Reitzenstein 147¹. 248³.
Résumé des Quatre 8. 9. 10. 26. 74. 76.
 Rhamnanthe 204.
 Rhamnonite 269. 270².
 Rhéa 165.
 Rhésus 417.
 Rhianos 5.
 Rhœtion 310. 332.
 Rhoio 310.
 Robert 228¹. 239¹. 242⁴. 242⁵. 252². 253¹. 257⁵. 257⁶. 258⁸. 270⁵. 271². 275³. 276³. 279². 279⁴.
 284⁴. 290¹. 290². 302². 305. 306¹. 312⁴. 315¹. 319⁶. 319⁷. 320¹. 328³. 339. 339². 363. 363³. 366³. 368³. 369². 369⁵. 384. 384¹. 402¹. 403. 404. 404¹. 408². 416. 416³. 419⁷. 421¹. 422⁵. 422⁷. 422⁹. 423³.
 Roemer 10. 31¹. 31². 33¹. 40². 42. 42⁴. 43. 48. 48². 54. 54². 55². 58¹. 72². 83. 92. 92⁴. 93¹. 109³. 111³. 113⁷. 121. 121². 126³. 127³. 137³. 181³. 202². 241. 242¹. 242². 299. 299⁴. 301. 301³. 339. 339³. 339⁷. 346¹. 362¹. 363. 363². 383⁶. 407. 407³.
 Romains 370¹.
 Rossbach 369².
 Rzach 172.
 S
 Salamine 328. 399.
 Salmoneus 393-395. 398.
 Samos 188.
 Sanglier de Calydon 185.
 Sappho 196.
 Sarpédon 17. 42. 240. 241-243. 399.
 Scamandre 88.
 Scée (*porte*) 305.
 Schmidt 366.
 Schroeder 25¹. 338.
 Schwartz 131¹.
 Sciron 234. 235.
 Scoliastes. *Apollonius de Rhodes*: 12. 54. 56. 58-60. 142. 167. 189. 196. 200. 260. 346. *Aristophane*: 12. 14. 87. 130. 155. 329. 330. 392. *Callimaque*: 269. *Denys de Thrace*: 12. 56. 58. 114. *Euripide*: 12. 22. 51. 56. 78. 79. 115. 116. 181. 212. 229. 234. 344. 345. 346. 368. 375. 380. 396. 396². 397. 401. *Hésiode*: 12. 56. 79. 95. 294. *Homère*: 3, *passim*. *Lycophron*: 269. 310. 348. 367. *Pindare*: 12. 56. 65. 70. 71. 172. 235. 260. 270. 277. 279. 281. 324. 325. 338. 341. *Sophocle*: 12. 14. 60. 117. 297. 380.
 Scylla 87. 423.
 Scyros 66. 144. 285-291. 333. 337. 338. 342.
 Scythie 67. 296.
 Scythes 399.
 Seelig 31².
 Sept contre Thèbes 49. 50. 69. 217. 223. 224.
 Servins 12. 15.
 Sibes 205.
 Sicile 25. 143. 170. 369. 422.
 Sicilien 370¹.
 Simonide de Céos 41. 42. 61. 90. 111. 311. 312.
 Sinon 354. 355.
Sinon, tragédie, 357.
 Sinope (*édition de*) 5.
 Sipyle 239.
 Sirènes 40. 181. 423. 424.
 Sisyph 38. 80. 87. 95. 389-393. 395¹. 398.
 Sittl 172. 283¹.
 Skion (*Érétie*) 191.
 Soleil 13. 54. 166. 173-175.
 Solon 41. 42. 110. 134.
 Sommeil 167.
 Sophocle 15. 39. 40. 40⁵. 42. 48-50. 52. 71-73. 84. 91. 100. 102. 104. 114. 115. 117. 119. 166. 192. 215. 258². 284. 298-300. 306. 340-342. 380. 408. 412. 416. 420.
 Sosigène 5.
 Sparte 64. 261. 264. 266. 270². 274. 275. 280. 336. 347. 376. 377. 380.
 Sperchios 249.
 Spermio 310-312.
 Sphinx 211. 212.
 Staphylos, *filis de Dionysos*, 310.
 Staphylos, *crivain*, 250.
 Stasinos 67. 246. 264.
 Sternops 228.
 Stéropé, *Atlantide*, 171.
 Stéropé, *filie de Porthaon*, 424.
 Stéropé, *cavale*, 13. 174.
 Stéropès 165.
 Stésichore 41. 42. 54. 90. 270. 273. 275. 356. 368. 369. 370¹. 402. 408.

- Sthénélaos 228.
Sthénélos, *fils de Capaneus* , 322. 333^a.
Sthénélos, *père d'Astymédousa* , 213.
Sthénélos, *père de Comètes* , 148. 372-374. 372^b.
Sthénobée 393.
Stoïciens 131^a. 246.
Strabon 12. 23. 25^a. 37. 54. 57. 58. 60. 115. 117. 189. 203. 205. 206. 362-364. 375.
Strophios 99. 407. 408.
Strymon 417.
Styx 257.
Suidas, *historien* , 250.
Suidas, *lexicographe* , 352. 386.
 Supplianes d'Euripide 223.
Symplégades 56. 180. 181.
Syrie 25.
- T
- Tabula iliaca* 370^a.
Talaionide 215.
Talaos 217. 227.
Talthybios 298.
Tantale 391. 411.
Tantalide 277.
Tardieu 189^a. 362^b.
Tartare 165. 167. 171.
Taures 67. 295. 296. 298.
tautologie 157.
Taygète, *Atlantide* , 171. 173.
Taygète, *mont* , 276. 277.
Teichoscopie 112. 273. 275.
Teiris 377. 378.
Télamon 234. 236. 328. 329. 365. 421. 422.
Télédamas 416.
 Télégonie 70. 97. 164. 245. 408-417.
Télégonos 55. 97. 98. 408. 409. 412-416.
Télémaque 65. 125. 131. 137. 145. 283-285. 335. 353. 377. 395. 405. 406. 408. 409. 415. 416.
Téléphe 20. 33. 57. 79. 94. 283. 286. 288. 290. 291. 295. 317. 342. 344-346. 361.
 Téléphe d'Euripide 295^b.
Ténédos 298-300. 353.354. 381. 382.
Téréis 378.
Téridaé 377. 378.
Téris 377. 378.
Terpsichore 424.
Terre 246. 248. 313. *Voir* Gé.
Téthys 165.
Teucer 123. 421. 422.
Teuthrania 291. 293.
Teuthras *homonymes* 272.
Thalès 92^a.
Thamyris 84. 94. 183-185. 188-190.
Thasos 24.
Thaumiagé 298.
 Thébaïde 164. 211-214. 216-228. 419.
Thébains 217. 220. 223. 225.
Thèbes de *Béotie* 14. 49. 50. 53. 67. 77. 211-217. 220. 222-228. 237. 238. 246. 313. 389.
Thèbes Hypoplacie 17. 307-309.
Thelpouse 222.
Thelxiépeia 423. 424.
Thémis 91. 165. 246. 248. 249.
Théocrite 110. 196. 203.
Théognis 41. 42. 115.
 Théogonie d'Hésiode 53. 168. 171. 172. 177.
Théopompe 422.
Thermodon 180.
Thersandros, *fils de Polymice* , 225. 226. 291. 295.
Thersandros, *fils de Sisyphus* , 389. 390.
Thersite 61. 315-318. 399.
Thésée 17. 66. 78. 80. 147. 183. 223. 271-274. 278. 281-283. 283^a. 308. 334. 336.
Thesproté(s) 409. 410.416.
 Thessalica de Staphylos 250.
Thessalie 23. 116. 117. 182. 189-191. 282-384. 394.
Thessaliens 23. 191. 286.
 Thesaurus d'Estienne 191^a.
Thestios 187. 270.
Thestoride 293.
Thestoridès de Phocée 345.
Thétis 84. 86. 87. 88. 85. 90. 95. 138. 175. 179. 182. 235. 246-259. 258^b. 260. 286. 303. 306. 319. 322-324. 329. 382. 383. 417. 418.
Thia 165.
Thoas, *fils d'Andraemon* , 348. 349.
Thoas, *père d'Hypsipyle* , 180.
Thoas, *Troyen* , 349.
Thrace 68. 314. 378. 382. 384. 417.
Thucydide 246^a. 422.
Thyellé 92.
Thyeste 16. 85. 146. 229-234. 400. 401.
Thymbraeos (*Apollon*) 72. 91. 305.
Tilphossa 225. *Voir* Thelpouse.
Tilphuse (*fontaine*) 220.
Timanthe de Sicyle 92. 151. 152.
Tirésias 97. 225. 409. 411. 413. 415.
Turynte 193.
Tisiphoné 202.
Titan(s) 165-169. 173. 204. 254.
 Titanomachie 13. 54. 70. 128. 164-177. 196. 202. 204. 238. 245. 254. 257^a.
Tithon 345.
Titye 391.
Toison d'or 180.
Tragiques 21. 23. 27. 37. 49. 50-53. 59. 68. 71. 73. 75. 79. 88. 89. 110. 111. 115. 118. 152. 153. 200. 212. 213. 215. 216. 223. 224. 228. 237. 284. 297. 342. 364. 367. 368. 384. 393. 401. 402. 407.
 Tragodoumena d'Asclépiades 79.
Trézène 220. 403. 409.
Tricca 180.
Triton 200.
Troade 39. 54. 56. 117. 180. 203. 288. 290. 308. 312. 233. 362. 374. 377. 381.
 Troica de Dictys de Crète 297.
Troie 19. 20. 37. 47. 65. 67. 118. 123. 137. 144. 145. 172. 242. 246. 247. 251. 253. 255. 256. 265. 267. 272. 275. 281. 283-288. 291-293. 295. 296. 300-303. 306. 310. 311. 313. 318^a. 330. 332-334. 337. 338. 342. 343. 347-351. 353. 356. 357. 359. 361. 262. 368-371. 375. 382. 384. 385. 399-401. 417.
Troïle 31^a. 32. 40^a. 72. 73. 86. 91. 128. 304-307. 315.
Troïle de Sophocle 91. 92. 306.
Trophonios 409.
Tros 96. 123. 343-346.
Troyenne(s) 305. 308. 329-331.
 Troyennes d'Euripide 345. 357.
Troyens 26. 37. 64. 79. 86. 90. 125. 153. 155. 186. 255. 262. 265. 266. 271. 287. 293. 301. 304-306. 313. 342. 343. 345-347. 353. 355-357. 414. 316-318. 320. 322. 323. 329. 331. 335. 418.
Tryphon 8.
Tydée 77. 78. 213. 217-221. 223. 228. 322. 326. 372.
Tyndare 67. 269-271. 275. 276. 379.
Tyndarides 264. 275.
Typhoeus-Typhon 39.166. 170. 171.

- Tyrannion 8.
Tyro 394-398.
Tyrrhénie 424.
Tyrsénie 415.
Tzetzés 12. 57. 130. 348^a.
- U
- Ulysse 14. 21. 32. 54. 55. 64. 65. 68. 86. 87. 97. 98. 105. 116. 128. 132. 139. 145. 152. 154. 155. 181. 191. 192. 227. 237. 274. 281. 283. 284. 287. 289. 298. 300. 304. 310. 311. 316. 318. 320-322. 324. 325. 328-334. 337. 337^a. 338. 342. 347-356. 365-367. 370. 374-376. 381. 382. 385.400. 409-416. 421-425.
 Ulysse acanthoplex de Sophocle 416.
- V
- Valckenaer 396^a.
vierges (*fonctions réservées aux*) 130-132. 176.
Villoison 9. 245.
Virgile 12. 369.
Tryphon 8.
volonté de Zeus 245-249.
- W
- Wallies 76^a.
Waser 199^a.
Welcker 31^a. 268. 360.
Wentzel 200.

X

Wilamowitz 418^a.
Wolf 136^a.

Xadios 20. 107. *Voir* E. xadios.
Xanthe 83.
Xanthippos 228.
Xanthos 126. 127. 143. 254.
Xénon 6.

Z

Zénodote 4. 5. 7. 20. 42-44. 46. 96. 98-100. 105. 145. 168. 169. 182. 186. 188. 201. 223. 224. 233. 250. 257. 257^a. 261. 301. 308. 316. 360. 365. 407. 418. 419. 421.
Zéthos 237. 238. 389.
Zeus, 17. 34. 39. 40^a. 47. 54. 56. 67. 71. 79. 80. 85. 89. 90. 94. 132. 141-143. 147. 156. 157. 165-169. 171. 176. 179. 181. 185. 191. 195. 196. 199. 200. 202. 203. 205. 217. 226. 231. 233-235. 237. 241-243. 246-249. 252-254. 256. 261-263. 265. 267-270. 273. 274. 276. 278-280. 296. 313. 318. 319. 323. 343. 345. 346. 350. 363^a. 370. 389. 390. 393. 395-397. 401. 405. 418.
Zeuxippé 377. 378.

II. GREC.

- A**
- ἀβλής 103.
 ἀγαλμα 37. 104.
 ἀγέλη 104.
 ἀγκάλη 104.
 ἀγκοίνη 57. 104.
 ἀδαμάντινος 414.
 ἀθέρα 104.
 ἀθέρες 412.
 ἀθερίσεις 411,
 Ἄθῆνη = Athènes 99.
 ἀθήρη 104.
 ἀθηρηλοιγός 40⁵. 104.
 411.
 ἀθηρόβρωτος 104. 412.
 αἴγες 111.
 αἰθούσῃ 174.
 ἀκαταθύμιος 105.
 ἀκριβέστεροι (οἱ) 140.
 194. 243.
 ἀλακκεῖν 200.
 ἀλασκομενητής 57. 93.
 200.
 Ἄλῆτιον πεδίον 146.
 ἀμαθύνω 105.
 ἄμαξα 47.
 ἀματροχία 57. 105.
 ἀμύμονος 394.
 ἀμφιμέλαινοι (φρένες)
 32.
 ἀναφορά 26. 122. 138.
 168. 275.
 ἀναχρονισμός 128.
 ἀνδράποδον 42. 105.
 ἀντί 105. 315.
 ἀντιάνειρα 105. 315.
 ἀντιβολεῖν 105.
 ἀντίθεος 105.
 ἀντίσιγμα 5.
 ἀπία (γῆ) 40⁵. 117.
- ἀποθύμιος 105.
 Ἄργος Ἰάσος 116.
 Ἄργος ἰππόβοτον
 117.
 ἀρετή 43. 106.
 Ἀρήτιος 199.
 Ἀριστάρχειος 67.
 ἀρχαῖοι (οἱ) 13. 59.
 ἀστερίσκος 5.
 ἀτασθάλου 394.
 ἀτέμβειν 56. 106.
 αὐτὰρ ἐπεὶ, ἔπειτα
 158. 159.
 αὐτόν 107.
 αὐτόματος 106.
 αὐτός 18. 89. 94. 106.
 ἄφαρ 214.
 Ἀχαϊκὸν Ἄργος 117.
 ἀχρεῖος 47.
 ἄωρος 106.
- B**
- βαῖος 18. 21. 40. 40⁵.
 108.
 βαλεῖν 56. 115.
 βάρβαρος 246⁵.
 βαρβαρόφωνοι 246⁵.
 βιασάμενον 363.
 βοὴν ἀγαθός 420.
 Βοιωτία 154.
 βωμός 106.
- Γ**
- γενεά 106.
 γερήνιος ἰππότα 109.
 Γέτις 97.
 γῆ (μέλαινα) 223. (φε-
 ρέσβιος) 223. (χυτή)
 223.
- γῆγενής 396.
 γραμματικός 163.
 γύναια δῶρα 96. 343.
 344.
- Δ**
- δαίμων 328.
 δέκτης 65. 97. 347.
 347². 348.
 διαίτα ἰατρική 137.
 358. 360.
 δίκροος 341.
 Διομήδειος ἀνάγκη
 352.
 Διὸς βουλή 47. 67.
 245-249. 313. 313².
 διπλῆ 5. 24. 98. Voir
diplé.
 διπλῆ περιεστιγμένη
 5.
 δμῶς 378.
 δόμος ἡμιτελής 302.
 δούλη *vel* Δούλη 97.
 106. 377. 378.
 δοῦλος 57.
 δουπέω 216.
 δουεῖν 57. 107.
 δυσκλέα 33. 48. 49.
- Ε**
- ἐαυτόν 107.
 ἔθνος 104.
 εἶ 107.
 εἰ γάρ 107.
 εἴ πως 107.
 ἐκάτηβελήτης 90. 141.
 ἐκ βελών 413.
 ἐκβίος 414.
 ἐκ θυμοῦ 107.

- Ἑλλοί 40⁵.
 ἐλλός 166.
 ἔνερθε θεοί 167.
 ἐνέρτεροι 167.
 ἐνιαυτός 106.
 ἔξαλος *vel* ἔξ ἀλός 97.
 98. 412-415.
 ἐξοχήν (κατ') 84. 186.
 ἐξωμῖς 57. 107.
 εἶοικε 111.
 ἐπαίτης 65.
 ἐπεικῆς 107.
 ἐπίηρα 45. 107. 108.
 ἐπίηρον 108.
 ἐπιθυμῶ 110.
 ἐπίσταμαι 339. 340.
 ἔρδω 56. 108.
 ἐρῆμος 47.
 ἐτερήμερος 280.
 ἔτεροφυής 201.
 ἐτοιμῶς 47.
 εὐπατέρεια 394.
- Z**
- ζάκοτος 70. 341.
 ζώνη 111.
- H**
- ἡβαιός 18. 21. 40. 108.
 ἡδυμος 18. 112.
 ἡθεῖος 108.
 Ἡσιόδειος 23.
- Θ**
- θεῖος 108.
 θεράπαινα 106.
 θεράπων 378.
 θύω 55.
- I**
- ι 18. 108.
- Ἰακόν 48.
 ἰππηλάτα 236.
 ἰππιόχαρμης 72. 86.
 91. 306. 307.
 ἰππότα 57. 94. 109.
 219. 236.
 Ἰωνικῶς 49.
- K**
- καθ' Ὀμηρον (οἱ) 32.
 117.
 κεκρύφαλος 33. 109.
 κέλητες 128. 347. 315.
 κέραμος 204.
 κέρας 29. 93. 109.
 κέδιστος 38. 57. 87.
 95. 391. 392.
 κῆρη 71. 91. 318. 319.
 κηρύκειον 202.
 κιβωτός 46. 61. 109.
 κίνητρον τῆς ἀθέρας
 411.
 κλαίειν 112.
 κληδών 112.
 κλυτότοξος 197.
 κορυθαίολος 25.
 κουρίδιος 271. 421.
 κρέας 109.
 κρεῖον 41. 109.
 Κρῖσα 117.
 κροαίνω 40⁵. 60. 110.
 κτίλος 57. 110.
 Κύκλια 247².
 κυκλικῶς 70. 155-159.
 κυκλικώτερον 158.
 Κύκλιοι 158.
 Κυπριακὰ ποιήματα
 268.
 Κυπρογένεια 89. 195.
- Λ**
- λαμπρός 110.
 λέαινα 110.
 λέβης 54.
- λευγαλέος 19. 40⁵. 83.
 84. 110.
 λινοθώρηξ 122.
 λοιγὸν τῶν ἀθέρων
 411.
 Λυκηγενής 196.
- M**
- μαλερός 56. 110.
 μαλθακὸς αἰχμητής
 420.
 μαχλοσύνη 23. 39. 46.
 54. 110. 146. 263.
 393.
 μέλιμος 341.
 μέλαινοι (φρένες) 110.
 μέλεος 21. 52. 111.
 μέλλω 111. 301.
 μέσσαυλος 263.
 μῆλα 40⁵. 41. 111.
 μήτρως 111.
 μίτρα 111.
 Μολίονε 89. 129. 207.
 208.
 μολπή 111.
 μόλυνσις 208.
 Μουσεῖου (ἡ ἐκ) 5.
 μύρον 54. 111. 133-136.
- N**
- ναρός 418.
 νέα ἱστορία 248.
 νεῖκος 40. 111.
 νεῖν 418.
 νεκάς 40⁵. 57. 69. 70.
 112. 386. 387.
 νεωτέρα 205.
 νεωτέρα ἱστορία 61.
 316.
 νεωτέρα λέξις 61. 109.
 νεωτέρα χρῆσις 115.
 νεωτερικός 42-44. 46.
 109. 144. 147. 154.

- Νεώτεροι 12, *passim*.
 Équivalents: οἱ νέοι (69), οἱ νεώτεροι ποιηταί (34. 35. 36. 38. 56. 58. 85. 87. 129. 199. 203. 204. 256. 293. 417), οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν (33. 35. 36. 58. 114. 252^s. 256), οἱ μεθ' Ὀμηρον (18. 46. 58. 107. 108. 112. 114. 143. 182. 201. 326. 373. 410), οἱ μεθ' Ὀμηρον ποιηταί (37. 53. 58. 59. 87. 88. 115. 141. 203. 260. 366), οἱ μετ' αὐτόν (98. 115), οἱ μεταγενέστεροι (59. 144. 284. 334. cf. 119. 177), οἱ μεταγενέστεροι ποιηταί (59. 129), οἱ ὕστερον (192. 202. 203).
 νεώτεροι Ἀττικοί 47.
 Νεώτερος 39. 59. 60. 118. 177.
 νεώτερος μῦθος 196.
 νήδυμος 18. 112.
 Νηρηΐς 418.
 νῆσος 418.
 νόμος 112.
 νομός 112.
- Ο**
- ὄβελός 5. 391.
 οἰκτρός 111
 οἶνον αἶθρα 175.
 ὄλολυγή 16.
 ὄλολύζειν 112.
 Ὀλύμπιοι 167.
 Ὀμηρικός 22. 96. 116. 127. 388.
 ὄμφη 112.
- ὄπατρος 421.
 ὄπως 107.
 ὄρεϊα 173.
 ὄρθρος 325.
 ὄρνια 275.
 ὄρμος 104.
 ὄσσα 3δ. 40^s. 113.
 Οὐρανίωνες 167.
 οὐτάσαι 56. 115.
 ὀχευθῆναι 72.
 ὀψία ἐν νυκτί 324. 325.
- Π**
- παῖς 72.
 πατήων 198.
 παλαιοί (οἱ) 18. 21. 32. 37. 42. 45. 60. 66. 74. 129. 134. 152. 153. 207. 260. 271. 319. 340. 424. 425.
 παλαιότεροι (οἱ) 104.
 παλιμπλαγθέντας 85. 93. 113. 292.
 πάλιν 85. 94. 113. 292.
 παλινορμένω 113.
 παρέκβασις 281.
 πάσασθαι 40. 58. 113.
 πασιμέλουσα 94. 95. 181.
 πατρίς 113.
 Παφίη 57. 196.
 πεφυζότες 90.
 πηρός 57. 84. 94. 113. 185.
 πιλίον 424.
 πῖλος 424. Voir *pilos*.
 πίνακες 43. 44.
 πλάζεσθαι 181.
 πλάσμα 22. 33^a. 47. 58. 205. 284.
 πλάσσω, et ses composés ἀναπλάσσω et περιπλάσσω: 16. 22. 35. 57. 58. 70. 71.
85. 87. 95. 98. 141. 143. 163. 223. 291. 303. 414.
 πλάτη χερσαία 411.
 πλήθος 209.
 πλῆξιππος 232.
 πληρωθῆναι 113.
 ποιέω 32. 59. 60. 71. 72. 191. 307.
 ποιηταί (οἱ) 37. 38.
 ποιητής (ὁ) = Homere 16. 18. 20. 21. 38. 43. 46. 50. 53. 59. 64. 66. 81. 89. 95. 97. 98. 112. 133. 135. 136. 143. 144. 145. 148. 208. 215. 303. 354. 356. 420. 423.
 πολύαρνος 16. 233.
 πολὺν λαόν 310.
 πολύχρυσος 113.
 ποτήρια 236. 237.
 πρόβατα 111.
 προσπλήσσεσθαι 181.
 πρότερος 272.
 πτύος 104.
 πῦον 113.
- P**
- ράβδος 202.
- Σ**
- Σειρήνοιον 423.
 Σελλοί 117.
 σεο 95.
 σηκός 35. 57. 114.
 σιφλός 114.
 σκιδέντα 90.
 σμῆνος 104.
 σοφία 114.
 στεφάνη 134.

- στέφανος 135.
 στιγμή 5.
 στύραξ 414.
 σύαγρος 41. 114.
 σφετερίζομαι 114.
 σφέτερος 56. 114.
 σχήματ' Ὀλύμπου 172.
 σῶμα 114.
- T**
- ταλαίπωρος 111.
 τάξιν (κατὰ) 154.
 ταυρόμορφος 115.
 τελευτή 115.
 τλήμων 52. 115.
 τόμουροι 58. 115.
- τόπος ἐξηγητικὸς 122.
 τριτογένεια 200.
 τύραννος 60.
 τύχη 115.
- Υ**
- ὑποταρτάριοι 167.
- Φ**
- φαντάζομαι 125. Cf. πλάσσω
 φασιμέλουσα 94. 95. 115. 182.
 φή 40^s. 46. 91. 98. 115.
 φοβηθεῖς 201.
 φόβος 142. 201.
- X**
- χαλκοχίτωνες 122.
 χάριν 108.
 χρυσάορος 197.
 χρυσεόραβδος 202.
 χρυσεόραπις 202.
- Ω**
- ὠμόφρων 299.
 ὠτειλή 115.

III. — PASSAGES D'AUTEURS.

HOMÈRE (1)

ILIADÉ

| | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p style="text-align: center;">A</p> <p>5-7 : 247.
 5 : 47. 67. 93.
 6 : 47. 93.
 59-61 : 292.
 59 : 85^a. 113. 292.
 106 : 296.
 108 : 296.
 200 : 263.
 225 : 420.
 358 : 417.
 366-392 : 309^a.
 366-369 : 308.
 393-398 : 256.
 396-406 : 168. 257. 257^a.
 396 : 95. 255. 256.
 399-410 : 168.
 399 : 167.
 401-406 : 168.
 472-474 : 198.</p> | <p>564 : 111^a.
 572 : 45.</p> <p style="text-align: center;">B</p> <p>36 : 111^a.
 101-107 : 233^a.
 104 : 232.
 110 sqq. : 304^a.
 116 : 111^a.
 220-228 : 316.
 286-288 : 274.
 286 : 275.
 337-339 : 275.
 339 : 275.
 353 : 296.
 528-530 : 122^s.
 529-599 : 186^a.
 529-530 : 365.
 529 : 296.
 559 : 294^a.</p> | <p>594-599 : 185.
 596 : 117.
 599 : 84^a.
 600 : 190.
 627-629 : 265.
 641-642 : 99. 186.
 641 : 186.
 684 : 23.
 686-694 : 308.
 688-691 : 307.
 690 : 308.
 698-702 : 302.
 701 : 19. 26. 118. 303.
 716-720 : 298^a.
 721-723 : 298.
 724-725 : 300. 301. 332.
 724 : 301.
 729-731 : 189.
 729-730 : 192.
 730 : 190.
 751-827 : 24.</p> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

(1) A gauche des deux points, Homère ; à droite, les pages du présent travail.

780-788 : 170.
819 : 25.
861 : 84⁵.

Γ

54 : 263.
139-140 : 272.
143-144 : 272.
164 : 263.
189 : 315.
243-244 : 276.
392 : 133.
396-418 : 378.
397 : 263.
409 : 377, 378.

Δ

2 : 176.
31 : 263.
51-52 : 261.
117 : 103.
140 : 115.
149 : 115.
193 : 359.
267 : 275.
396-418 : 106.
409 : 106, 221⁴.
504 : 216.

E

59-64 : 265.
59 : 265.
60 : 265.
62 : 265.
63 : 263.
95 sqq. : 333⁴.
126 : 219.
142 : 414.
195 : 123.
265 sqq. : 344³.
385-391 : 204.
410-415 : 372.
880 : 89⁴.
886 : 69, 337.
905 : 176.

Z

38-41 : 124⁴.
127 : 329.
135 : 142⁷.
152-155 : 390¹.
153 : 38, 391, 391², 392.
165 : 146⁶.

183 : 240.
198 sqq. : 241⁴.
201-202 : 146³.
326-331 : 156.
454-458 : 384.

H

334-335 : 138.
334 : 138.
392-393 : 271.
467-471 : 180⁴.
475 : 42.

Θ

70 : 318.
105 sqq. : 123.
108-110 : 123¹.
185 : 126, 173.
284 : 421.
367-368 : 206.
411 : 124.

I

17 sqq. : 304³.
144-145 : 297.
177 : 158.
222 : 158, 158¹.
442-443 : 260.
485-489 : 259.
666-668 : 285.
688-692 : 154¹.

K

30 r 134.
265 : 424.
326 : 111⁴.

Λ

20 sqq. : 312⁵.
54 : 111⁴.
164 : 414.
257 : 421.
514-515 : 358.
515 : 359, 360.
682-684 : 193.
690-693 : 194.
699 : 125³, 127.
702 : 127.
709-710 : 207.
750-752 : 207.
754-758 : 232.
817 : 111⁴.

830-832 : 260.
844-847 : 358.

M

34 : 111⁴.
370-371 : 421.

N

1 : 186.
138 : 134.
226 : 111⁴.
363-366 : 362.
365 : 343.
371-372 : 122³.
439-440 : 122¹.
449 sqq. : 242.
588-589 : 412.
626-627 : 271.
701-704 : 122.
736 : 135, 135¹.
777 : 111⁴.

E

114-125 : 217.
114 : 223.
125 : 111⁴.
171-172 : 133¹.
172 : 134.
190 : 263.
278-279 : 167.
402-406 : 326.
499-500 : 46.
500 : 46.

O

55 : 197.
224-225 : 167.
307 sqq. : 203.
412 : 114.
439 : 421.
601 : 111⁴.
603-615 : 157¹.
610-614 : 157.
679 : 128⁵.

Π

46 : 111⁴.
56-57 : 307.
97-100 : 145, 418.
140-144 : 253.
140-142 : 340.
142 : 339.

173-178 : 249.
196 : 109.
220-224 : 255.
371 : 124.
570-576 : 255.

P

588 : 420.
716-719 : 320.

Σ

18-21 : 153².
35-49 : 418.
39-49 : 418.
55-60 : 255.
59 : 256.
88-90 : 254.
117-119 : 175.
330-332 : 254.
331 : 236.
432 : 248, 248⁴.
433-435 : 252.
438 : 259.
498 : 263.

T

326-333 : 235.
388-389 : 340.
400 : 127.

α

29-30 : 405.
33 : 141.
35-43 : 405.
141 : 43.
298-300 : 405.
365 : 90.

β

120-122 : 395.
120 : 134.
206 : 43.

γ

133-152 : 370.
133-135 : 361.
153-184 : 381.
188-190 : 381.
301-312 : 406.

Υ

69 : 198.
92 : 307⁴.
231-235 : 346.
234 : 142², 346.

Φ

39-44 : 180⁵.
83 : 111⁴.
511 : 134.

X

60-65 : 364.
208-211 : 318.
356 : 111⁴.
410 : 18.

Ψ

186 : 133, 134.
276 : 124².
295 : 127.
343-347 : 220.
346 : 222.
544 : 111⁴.

ODYSSÉE

307 : 99.
309-310 : 148⁷, 226.
464 : 131.

δ

2-14 : 377.
6 : 343.
9 : 382.
11-12 : 377.
12 : 97, 378.
57 : 43.
244-258 : 347.
247-248 : 65¹, 347.
248 : 348.
252 : 132.
258 : 350.
272 : 353.
274-279 : 335.
276 : 335, 336.
279 : 336.
285-289 : 64⁴, 96, 353.
354.

636 : 389¹.
638-642 : 208.
660-662 : 398.
677-680 : 215.
678 : 214.
744-747 : 180⁵.
820-822 : 326.
822 : 327.

Ω

22-31 : 262.
23-30 : 262, 262⁴.
24-30 : 146.
25-30 : 262⁴.
29-30 : 262.
30 : 39, 146.
60 : 248⁴.
84 : 111⁴.
86 : 111⁴.
253-260 : 306.
475 : 157.
602-613 : 239.
604 : 13.
614-617 : 239.
628 : 158.
695-701 : 266.
734-737 : 365.
735 : 368.

342-345 : 129¹⁰.
477 : 177.
499-509 : 362.
516-537 : 400.
535 : 23.
544-547 : 406.
590 : 125.

ε

108-109 : 361.
123-124 : 199.
308-310 : 320.
371 : 123².
397 : 359.
421 : 414.

ζ

162-165 : 310.
164-165 : 310.

| | | | |
|---|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|----------------------------------------------------------------|
| η | 321-325 : 281.
326-327 : 227.
326 : 387.
409-413 : 401.
419-426 : 401.
429-430 : 401.
452-453 : 401.
494-497 : 382.
519-521 : 342.
521 : 96.
543-547 : 329.
547 : 16. 64 ¹ . 96. 329.
565-627 : 390.
568-627 : 176. 390 ² .
593-600 : 391.
601-606 : 176.
602-604 : 132 ² . 176. 177.
602 : 130. 175. | ρ | 38 : 168.
133-136 : 129 ¹⁰ .
264. 268 : 116. |
| θ | 219-220 : 300.
219 : 298 ² .
220 : 300. 301.
224-228 : 191.
333-342 : 147 ³ .
362 : 89.
516-520 : 334. | σ | 191 : 133.
192 : 133. 134. |
| ι | 114 : 143.
275 : 143.
411-412 : 143.
411 : 359. | τ | 343 : 45.
518-523 : 238. |
| κ | 195 : 135. | φ | 59-72 : 181.
85 : 423.
86-88 : 423.
440 : 263. |
| λ | 134-136 : 412.
134 : 413.
197-203 : 374.
197 : 87 ⁵ .
235-237 : 394.
260-265 : 237.
265-275 : 400.
271-280 : 213.
271-274 : 214.
299 : 276.
301-304 : 280.
305-320 : 205. | χ | 13-33 : 191.
330-331 : 265. |
| | 81-85 : 126 ¹ .
81 : 127. | ψ | 293-296 : 410.
296 : 283. 322. 410. |
| | 243-248 : 226.
358-359 : 87 ⁶ .
359 : 375. | ω | 36-64 : 323.
80-92 : 324.
95-97 : 401.
115-119 : 283. |
| | 49-50 : 43.
408 : 115. | | |

SCOLIES HOMÉRIQUES ET EUSTATHE.

ILIADÉ.

| | | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| A | 105 : 113 ¹ .
106 : 296 ¹ .
108 : 61 ¹ . 68 ¹ . 86 ¹ . 297 ¹ .
115 : 114 ¹⁰ . 114 ¹¹ . 114 ¹³ .
121 : 113 ¹ .
131 : 291 ¹ .
264 : 20. 59. 107 ⁷ . 107 ⁹ .
112 ¹³ . 112 ¹⁵ .
265 : 59.
270 : 40 ⁶ . 117 ⁶ . 117 ⁷ . | 358 : 35 ³ . 417 ¹ .
366 : 17. 308 ³ . 309 ¹ . 309 ² .
309 ⁴ .
396 : 96 ¹ . 256 ⁵ . 257 ¹ . 257 ² .
257 ⁴ .
404-405 : 169 ² .
473 : 198 ¹ .
474 : 198 ² .
547 : 107 ¹⁰ .
562 : 105 ¹ .
572 : 45 ¹ . 45 ² . 107 ¹¹ . |
| 5-6 : 47 ¹ . 93 ³ . 247 ² . 247 ⁴ .
5 : 18. 33 ⁴ . 67 ¹ . 247 ¹ .
7 : 22. 51 ⁴ . 148 ⁴ . 401 ³ .
59 : 20. 33 ³ . 85 ⁵ . 85 ⁶ . 94 ³ .
292 ² . 292 ³ . 292 ⁴ . 293 ³ .
71 : 20. 293 ⁴ .
75 : 90 ⁸ . 142 ¹ .
103 : 32 ² . 110 ¹¹ . | | |

| | | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| B | 140 : 272 ² . 272 ³ . 303 ⁵ .
144 : 78 ³ . 272 ⁴ . 272 ⁵ . 272 ⁶ .
273 ³ .
175 : 15. 41 ¹ . 379 ⁵ .
184 : 117 ¹⁰ . 118 ² .
242 : 17. 66. 74 ⁴ . 78. 273 ⁷ .
243 : 276 ¹ . 276 ² .
374 : 196 ¹ .
443 : 266 ¹ . | Z | 37 : 124 ⁵ .
40 : 124 ⁶ .
135 : 143 ¹ . 201 ⁶ .
152 : 116 ¹¹ . 117 ² .
153 : 80 ¹ . 80 ² . 87 ¹ . 391 ⁵ .
392 ⁴ . 393 ² .
155 : 80. 241 ² .
160 : 40 ⁵ . 393 ³ . 393 ⁴ .
164 : 147 ² .
170 : 393 ⁵ .
181 : 201 ³ .
183 : 240 ⁶ .
189 : 113 ³ .
192 : 240 ⁷ .
196 : 243 ¹ .
198 : 242.
199 : 40 ⁵ . 41 ⁶ . 211 ⁵ . 242.
200 : 240 ⁸ .
202 : 146 ⁴ . 240 ⁵ .
301 : 16. 112 ¹⁶ .
325 : 156 ² .
403 : 112 ¹³ .
456 : 385 ¹ .
457 : 86 ⁶ . 384 ³ .
507 : 40 ⁵ . 60 ³ . 110 ¹ . 110 ² .
518 : 108 ⁵ . 108 ⁹ . |
| 2 : 18. 112 ³ . 112 ⁴ . 112 ⁶ .
41 : 36 ³ . 112 ¹⁷ . 112 ¹⁸ .
113 ² .
87 : 104 ³ .
92 : 36 ² . 40 ⁵ . 113 ² .
93 : 36 ⁴ .
103 : 16. 22. 85 ¹ . 95 ⁵ .
179. 179 ⁴ . 232 ³ . 233 ¹ .
104 : 16. 22. 85 ² . 232 ⁴ .
106 : 233 ³ .
107 : 146 ¹ .
107 : 146 ¹ . 146 ² . 233 ⁴ .
234 ¹ .
115 : 33 ¹ . 48.
144 : 115 ⁹ .
219 : 61 ³ . 317 ¹ .
220 : 61 ² . 316 ¹ . 316 ² .
269 : 47 ³ .
286 : 275 ¹ .
339 : 275 ² .
380 : 18. 21. 40 ⁴ . 108 ⁴ .
408 : 106 ³ .
447 : 203 ⁸ .
494 : 154 ³ .
526 : 117 ⁸ .
527 : 20. 40 ⁵ . 41 ² . 98 ⁷ .
112 ¹² . 112 ¹³ . 112 ¹⁴ . 365 ³ .
530 : 122 ⁶ . 122 ⁷ . 365 ² .
557 : 20. 332 ² .
596 : 32 ⁵ . 60 ¹ . 117 ¹⁵ . 189 ² .
189 ³ .
599 : 84 ³ . 113 ³ . 185 ¹ .
600 : 57 ³ . 185 ² .
615 : 208 ² .
625 : 109 ⁴ .
629 : 265 ³ .
641 : 99 ³ . 186 ² .
659 : 40 ⁵ . 117 ¹⁰ .
684 : 116 ¹⁰ .
686 : 308 ¹ .
690 : 308 ² .
722 : 299 ¹ . 299 ² .
723 : 299 ³ .
724 : 301. 332.
730 : 117 ¹⁵ . 189 ⁴ .
749 : 32 ¹ . 117 ⁹ .
783 : 25. 170 ⁵ . 170 ⁶ .
816 : 25.
819 : 19. 25. 118 ⁹ .
862 : 37. 54 ³ . 117 ¹⁶ . 118 ² .
118 ² . 24. 26 ⁵ . | | | |
| Δ | 2 : 130 ³ . 130 ⁶ . 176 ⁹ .
52 : 262 ¹ . 262 ² .
101 : 106 ⁷ . 196 ⁶ .
106 : 115 ⁶ .
116 : 103 ¹ .
144 : 37. 104 ¹ .
167 : 34 ⁵ . 203 ⁶ .
171 : 117 ⁴ .
174 : 138 ³ .
189 : 107 ⁴ .
190 : 113 ¹¹ .
199 : 139 ¹ .
206 : 115 ¹³ .
342 : 105 ⁷ .
439 : 92 ¹ .
476 : 40 ⁵ . 111 ⁶ . 111 ⁸ .
508 : 15. 118 ¹⁰ . 118 ¹¹ . | Ε | 60 : 265 ¹ . 265 ⁴ .
62 : 265 ² . 265 ⁴ .
64 : 107 ² .
126 : 77. 219 ² . 220 ¹ .
195 : 123 ¹ .
206 : 109 ¹⁶ .
257 : 113 ³ .
272 : 126 ⁵ .
333 : 35. 36. 198 ⁵ . 198 ⁶ .
199 ¹ .
370 : 196 ² .
385 : 34 ⁵ . 204 ⁶ .
395 : 143 ⁴ . 205 ⁴ .
404 : 143 ⁴ . 205 ³ .
412 : 147 ⁶ . 148 ¹ . 148 ² .
372 ² . 372 ⁴ . 373 ¹ . 373 ² .
413 : 148 ¹ . 148 ² . 372 ¹ .
422 : 93 ² . 196 ⁴ . 200 ² .
509 : 197 ² .
670 : 115 ³ . 115 ⁴ .
836 : 113 ³ .
880 : 18. 89 ² . 106 ⁴ . 199 ⁷ .
882 : 386 ² .
892 : 21.
905 : 131 ³ . 176 ⁴ . |
| Γ | 23 : 114 ¹⁰ . 114 ¹² .
49 : 40 ⁵ . 117 ⁶ . | Θ | 39 : 200 ⁴ .
70 : 71. 91 ³ . 318 ² . 319 ² .
73 : 319 ³ .
109 : 124 ¹ .
131 : 35 ¹ . 114 ¹ .
133 : 114 ² .
143 : 144 ¹ .
185 : 125 ⁴ . 127 ¹ . 127 ² .
127 ³ .
226 : 113 ³ .
284 : 422 ¹ . 422 ² .
290 : 123 ² .
368 : 206 ³ . 206 ⁴ . |

- I
- 56 : 113³.
63 : 106³.
119 : 40⁵, 84¹, 110⁶.
141 : 116¹¹, 116¹⁴, 117¹.
145 : 297³, 297⁴.
208 : 41⁸, 109¹⁴, 109¹⁵.
222 : 158².
246 : 116¹², 116¹³.
342 : 107².
395 : 116³, 116⁴, 116⁸.
443 : 40⁵, 260¹.
447 : 116⁷.
453 : 260².
454 : 201, 201⁷.
456 : 149².
482 : 107⁸.
486 : 40⁵, 259², 260⁵.
489 : 259³.
544 : 187².
575 : 91⁷.
593 : 105³.
662 : 144³.
668 : 66, 144⁴, 286¹, 286², 286³.
688 : 154².
- K
- 19 : 107⁵.
39 : 108³.
187 : 112³.
231 : 115³.
251 : 57⁶, 107¹.
265 : 21, 32³, 87³, 152⁸, 152⁴, 152⁵, 42¹⁴, 424⁵, 425¹.
281 : 48, 113³.
356 : 113³.
431 : 118¹, 118², 118¹², 118¹³.
435 : 417, 417¹.
480 : 21, 111¹.
485 : 40⁵, 111⁵, 111⁷.
- L
- 2 : 80, 241³.
20 : 312¹, 312².
21 : 312³.
46 : 294⁷.
163 : 413².
266 : 115¹³.
293 : 41⁷, 114⁸, 114⁷.
326 : 113³, 113⁵.
385 : 109³.
514 : 359².
- M
- 98 : 369³.
110 : 153¹.
239 : 107³.
292 : 17, 40⁵, 41⁶, 242, 242³.
371 : 421³, 421⁵.
- N
- 66 : 364¹.
223 : 339⁴.
301 : 238⁵.
323 : 40⁵, 326².
350 : 91¹, 249¹.
372 : 122⁴.
439 : 122².
626 : 66, 271³, 271⁴, 271⁵.
694 : 112¹¹.
712 : 112¹¹.
730 : 135³.
736 : 135², 135⁴.
- O
- 55 : 197⁴.
225 : 167¹.
229 : 203⁵.
310 : 34⁴, 203⁵, 203⁷.
333 : 112¹¹, 112¹³, 112¹⁴.
336 : 20, 40⁵, 41², 99¹, 112¹³, 112¹⁴, 365¹.
410 : 114⁵.
412 : 114⁵.
449 : 118⁶.
610 : 157².
679 : 128⁸, 128⁷.
680 : 128⁷.
- P
- 133 : 110⁴.
134-136 : 110⁴.
211 : 21, 36¹, 48¹, 199⁴.
- Q
- 275-277 : 201¹.
279 : 167².
338 : 202².
354 : 112³.
404 : 40⁵, 86⁵, 327¹, 327².
406 : 16, 40⁵, 86⁴, 326⁴, 327³.
499 : 40⁸, 40⁵, 46¹, 46², 98⁴, 98⁸, 115³, 115¹⁰, 115¹¹.
500 : 40⁵, 91⁸, 115⁹.
- R
- 515 : 359¹, 360¹.
678 : 40⁵, 111⁹.
683 : 115⁸, 194¹.
684 : 115⁸.
689 : 140¹, 194⁴.
690 : 139³, 194³.
698 : 125⁵, 136¹.
699 : 125⁸.
700 : 136², 136³.
709 : 129⁸, 129⁹, 207³, 208¹, 209³.
710 : 208⁴.
749 : 129⁵, 207².
750 : 89⁶, 129⁷, 207¹.
756 : 22, 232¹.
757 : 22, 96⁴, 232².
774 : 174⁵.
816 : 113³.
832 : 40⁵, 260³.
847 : 358³.
- S
- 83 : 200⁹.
114 : 49², 218¹, 223², 223³, 223⁴, 224¹.
117 : 94⁶, 109¹, 109².
119 : 109³.
120 : 94⁶, 109¹, 218².
142 : 114³.
171 : 111¹³, 133².
194 : 262³.
242 : 112³.
253 : 112³.
- T
- 14 : 235¹.
37 : 40⁵, 258².
57 : 307³.
97-100 : 145¹, 145², 419¹, 419².
140 : 253², 340¹.
142 : 70, 340².
175 : 81, 250¹, 250³, 250³, 250⁴.
222 : 34², 255³, 256¹.
234 : 40⁵.
328 : 201⁴.
336 : 21, 52, 111².
353 : 111⁹.
371 : 124⁷, 125¹.
419 : 111¹¹.
454 : 112³.
574 : 36, 255¹, 255⁴.
576 : 255¹.
717 : 111¹⁰.
719 : 117¹⁶.
786 : 115².
- U
- 551 : 107².
588 : 145⁴, 420¹.
719 : 14, 86³, 155¹, 321¹, 321⁴.
- V
- 20 : 153³.
38 : 90¹, 418¹.
39 : 418².
57 : 36, 255², 256³.
60 : 34¹, 256².
64 : 34², 256⁴.
90 : 254⁴.
117 : 175², 175³, 175⁴, 175⁵.
291 : 117¹⁹, 118¹².
318 : 110⁵.
331 : 94⁷, 109¹, 236⁵.
332 : 138², 254⁵.
351 : 115¹³.
413 : 109¹².
432 : 248¹.
434 : 36, 85³, 252⁴, 252⁵.
438 : 37, 40⁵, 250¹, 260⁴.
486 : 171².
487 : 47².
- W
- 69 : 198⁴.
107 : 195².
109 : 40⁵, 84¹, 110⁵.
127 : 115⁶.
- X
- 63 : 53, 88⁵, 364².
209 : 71, 318³, 319¹.
229 : 108⁵.
351 : 91⁴.
356 : 113¹.
410 : 18, 108⁷, 108⁹.
469 : 33², 109⁵.
- Y
- 115 : 116¹¹, 117¹.
116 : 81¹.
326 : 66, 287¹.
389 : 339⁵.
400 : 254³.
407 : 143⁷.
- Z
- 61 : 110⁶.

- 171 : 107⁵.
215 : 118⁷, 118⁸.
216 : 118⁷, 118⁸.
219 : 118⁷, 118⁸.
234 : 142⁴, 346².
- 209², 209⁴.
660 : 398¹.
661 : 398¹.
679 : 50¹, 50², 215¹, 215⁴, 216².
681 : 50³, 215².
683 : 19, 39¹, 39².
795 : 52, 111¹, 111².
818 : 326³.
821 : 327⁴, 327⁵.
822 : 326¹.
- 40 : 180⁸.
194 : 88².
237 : 88¹, 115¹.
281 : 19, 40⁵, 83¹, 84², 110⁶.
430 : 52, 115³, 115⁴.
433 : 110⁴.
528 : 90³.
- 63 : 53, 88⁵, 364².
209 : 71, 318³, 319¹.
229 : 108⁵.
351 : 91⁴.
356 : 113¹.
410 : 18, 108⁷, 108⁹.
469 : 33², 109⁵.
- 40 : 107⁵.
89 : 419⁵.
94 : 108⁵.
186 : 133², 133⁴.
188 : 203⁵.
276 : 124³.
281 : 134.
282 : 134¹.
283 : 134².
295 : 13, 173³, 174¹, 174².
346 : 14, 69¹, 221¹, 221².
347 : 69², 221³.
638 : 208³, 208⁵, 209¹.
- 120 : 395³.
206 : 43¹.
216 : 113¹.
- 14 : 21, 40⁵, 108², 108³.
109 : 138¹.
135 : 362⁴, 363¹.
188 : 68³, 80⁷, 80⁸, 80⁹.
383¹, 383², 383³.
274 : 37, 104¹, 104².
- 300 : 119³.
307 : 99⁴, 99⁵, 407², 408¹.
309-310 : 140¹, 226³, 406¹.
464 : 131⁴, 131⁵, 131⁶.
- 9 : 117⁵.
11 : 15, 40⁵, 41¹, 379², 379³, 379⁴.

- 12 : 97¹, 106⁸, 377², 377³.
 99 : 117².
 232 : 53², 197⁵, 197⁶.
 239 : 115⁸.
 244 : 107².
 248 : 65³, 347², 348¹.
 258 : 350², 350³.
 276 : 335², 335³.
 285-289 : 64⁵, 64⁶.
 285 : 353², 353⁴, 354¹, 354².
 286 : 353³.
 477 : 39⁴, 50, 110¹, 119², 177⁵, 177⁶, 177⁷.
 563 : 204¹.
 587 : 125².
 590 : 125³.
 602 : 104¹.
 726 : 116³, 116⁴, 116⁶.
- ε
 27 : 113⁴.
 87 : 202⁷.
 124 : 199⁶.
 310 : 320³.
 371 : 128³, 128⁴.
 430 : 113⁴.
 434 : 410¹.
- ζ
 101 : 111¹².
 162 : 311³.
 164 : 311⁴.
 221 : 132¹.
- η
 25 : 40⁵, 117⁶.
 54 : 89⁴.
 58-60 : 169⁸.
 59 : 89⁵.
 115 : 156¹.
- θ
 220 : 300³.
 224 : 117¹⁴, 189¹.
 228 : 192¹.
 267 : 202⁴.
 274 : 143², 202⁵.
 312 : 202².
 333-342 : 147⁴.
 362 : 80³, 195¹.
 517 : 334², 335¹.
- ι
 84 : 422⁸.
 106 : 422³, 422⁴.
- 197 : 294³.
 198 : 294².
 219 : 114².
 366 : 153⁴.
 533 : 113⁸.
- κ
 20 : 422³.
 82 : 422⁶.
 84 : 40⁵, 111⁹.
 502 : 184¹.
- λ
 127 : 412⁸.
 128 : 40⁵, 104⁵, 104⁶, 104⁷, 411³, 411⁴, 412², 134 : 55¹, 97⁴, 97⁵, 98¹, 412, 413¹, 414¹, 414², 414³.
 138 : 415².
 197 : 374², 374³.
 202 : 87⁷, 375¹.
 235 : 394⁴.
 236 : 394¹, 394².
 259 : 237³.
 260 : 53, 80, 237¹, 237².
 262 : 238².
 271 : 50⁴, 213².
 275 : 214¹.
 279 : 214², 336².
 298 : 270³.
 299 : 66, 270⁸.
 300 : 270⁸, 270⁹, 271¹.
 318 : 205¹.
 321 : 80¹, 282⁴.
 324 : 80⁴, 282³.
 325 : 80³, 282¹, 282².
 326 : 79⁴, 227², 227⁴, 227⁵, 388¹, 389⁵, 389⁶.
 385 : 130⁵, 176¹, 391⁴.
 410 : 22, 51², 148³, 148⁴, 401⁴.
 430 : 421¹.
 496 : 116⁵, 116⁶.
 520 : 79², 343¹, 344².
 521 : 96², 343¹.
 522 : 356¹.
 547 : 14, 17, 64², 320¹, 331¹.
 593 : 391³.
 601 : 132³, 177¹.
- μ
 39 : 423⁴, 423⁵, 424¹.
 47 : 40², 423⁷.
 52 : 423⁶.
- ν
 5 : 113⁴.
 81 : 126⁴.
- ξ
 51 : 107².
 257 : 119³.
 435 : 173².
- ο
 80 : 116⁶.
 224 : 117³.
 248 : 227¹.
- π
 118 : 409¹, 416¹.
 195 : 5².
- ρ
 25 : 5².
 134 : 129¹¹.
- σ
 102 : 132⁵.
 246 : 116¹¹, 116¹⁴, 117¹.
- τ
 393 : 116¹.
 518 : 80, 237⁶, 238⁶, 238⁷.
- φ
 22 : 192², 192⁴, 193³.
 27 : 192³.
 41 : 39¹², 192⁵.
- ψ
 296 : 283².
- ω
 1 : 320², 323¹.
 118 : 144², 145³, 284¹, 284².
 413 : 113¹, 113².
- 61 : 181¹, 181².
 70 : 94⁸, 95¹, 182¹, 182², 182⁴.
 86 : 87⁸, 423².
 89 : 106⁵.
 253 : 109¹⁰.

AUTRES AUTEURS

(Les chiffres placés entre parenthèses renvoient aux pages du présent travail)

- ACOUSILAOS [éd. Müller, FHG, I], fr. 17 (396), 27 (79, 344), 28 (378).
 Aegimios [éd. Kinkel], fr. 1 (178, 180), 2 (179, 182), 3 (178, 179), 4 (178, 179), 5 (178, 179, 397), 6 (178, 179), 7 (178), 8 (178).
 ALCÉE, *Comique*, fr. I, 761 K (134).
 ALCÉE, *Lyrique*, fr. inéd. (25).
 ALCMAN [éd. Bergk⁴], fr. 13 (17, 74, 77, 273), 104 (199⁵), 109 (13), 137 (112).
 Alcmonide [éd. Kinkel], fr. 1 (234), 2 (236), 4 (228, 240), 6 (229).
 ANACRÉON [éd. Bergk⁴], fr. 41 (136).
 Anth. Pal. XI. 130 (158³).
 ANTIMAQUE [éd. Kinkel], fr. 23 (108), 46 (92), 58 (106), 74 (18, 112), 75 (111, 263), 79 (46, 91, 98), 87 (108), 100 (201).
 APOLLODORE, *passim*.
 APOLLONIUS DYSSCOLE, *de pron.* 106 AB (109).
 APOLLONIUS DE RHODES, I, 71 (419⁶), 74 (419⁶), IV, 869-879 (258⁴).
 APOLLONIUS LE SOPHISTE, *Lexique d'Homère*, *passim*.
 ARATUS, *Phaen.* 358 (18, 21, 108).
 ARCHILOQUE [éd. Bergk⁴] fr. 30 (134), 31 (134), 52 (24), 57 (109), 86 (143), 171 (109), 176 (60, 110).
 ARISTOTE, *Poét.* 23 (357²), fr. 463 (415).
 ASCLÉPIADES DE TRAGILOS [éd. Müller, FHG, III, 301], fr. 12 (80, 241), 13 (269), 14 (79), 17 (396), 23 (79, 227).
 ASIOS [éd. Kinkel], fr. 1 (237⁴).
 ATHÉNÉE, 10 D (131²), 18 EF (135⁵), 18 E (133⁸), 24 A (40², 58²), 24 B (113⁸), 58 A (209⁴), 178 C (420³), 228 C (43²), 334 BD (267²), 401 E (41⁷), 460 B (236⁷), 465 B (174⁵), 465 E (214⁸), 470 B (54⁴), 557 A (283¹), 601 A (419³), 602 E (419³), 671 E (136⁷), 671 F (137¹), 682 D (136⁵), 682 DF (264⁵), 682 F (136⁶), 687 A (134), 688 C (54⁵, 133, 134³), 691 B (134).
 BACCHYLIDE [éd. Bergk⁴], fr. 56 (17, 242).
 BEKKER, *Anecd. gr.* p. 361 (57⁷, 119³, 173²).
 CALLIMAQUE [éd. Schneider], fr. 231 (112, 387), 261 (133), 333 (286), 518 (46, 98), 540 (18, 21, 108), *Aitia* (77, 364¹).
 Chants Cypriens [éd. Allen], fr. 1 (18, 67, 247, 313³), 2 (248), 3 (253), 4 (136, 264), 5 (136, 264), 6 (66, 268), 8 (267, 278), 9 (380), 10 (17, 66, 74, 77, 273), 11 (65, 100, 277), 14 (289), 15 (297), 17 (187, 240, 302), 18 (307, 308), 19 (17, 309), 20 (77, 310), 21 (312⁴, 376), 26 (376); [éd. Kinkel], fr. 24 (31¹); [éd. Bethel], fr. 8. 1 (268²).
 CHOERILOS DE SAMOS [éd. Kinkel], fr. 1^a (119).
 CINAETHON [éd. Kinkel], fr. 3 (15, 379).
 CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protr.* II, 30, 5 (66, 268⁴).
 CONON, *Narrat.* 34 (351¹).
 Danaïdes [éd. Kinkel], fr. 1 (177³).
 DENYS LE CYCLOGRAPHE [éd. Müller, FHG, II, 9], fr. 1 (397), 3 (229).
 DENYS D'HALICARNASSE, I, 69 (350¹).
 DENYS DE THRACE [éd. Uhlig], p. 26, 6 (38, 56³, 129¹).
 DOURIS [éd. Müller FHG, II, 466], fr. 3 (286).
 ÉLIEN, *V. H.* XII, 36 (13, 41⁴, 240²).
 ÉPICHARME [éd. Kaibel], fr. 179 (112).
 ÉRATOSTHÈNE [éd. Hiller], fr. 35 (113).
 ÉRATOSTHÈNE, *Catast.* 25 (269⁶).
 ESCHYLE, *Prom.* 956 (15). Fragments [éd. Nauck²] 152 (70, 341), 244 (105), 275 (55, 414), 324 (127).
 Ethiopide [éd. Allen], fr. 1 (314⁴), 2 (324, 398), †3† (398).
 Etymologicon Gudianum, 238, 17 (108).
 Etymologicon magnum, 4, 6 (105), 5, 35 (37, 104¹), 79, 31 (57¹⁴, 105⁴), 111, 35 (315⁶), 349, 43 (57¹⁵, 107³), 420, 47 (112⁷, 112⁸), 446, 44 (57¹⁰, 97², 106⁹, 378²), 537.1 (109¹⁷), 542, 42 (57¹⁶, 110³), 546, 55 (57¹³, 200²), 547, 20 (57¹², 196⁴), 555, 53 (38, 57¹¹, 392¹, 392²), 561, 27 (19, 40⁶, 84⁴, 110⁷), 600, 2 (40⁵, 57¹⁷, 69⁴, 112¹).

- 387²), 635. 51 (40⁵), 709. 36 (117¹¹), 710. 53 (35². 57². 114¹).
- EUMÉLOS [éd. Kinkel], fr. 12 (238⁴), 16 (323⁴).
- EUPHORIION [éd. Meineke], fr. 133 (109).
- EURIPIDE, *Andr.* 17 (116), *Bacch.* 32. 36 (116), *Hél.* 17 sqq. (270¹), *Iph. Aul.* 55 sqq. (295⁵), 1149 (421), *Tr.* 70 (361³), 959-960 (335⁵). *Fragment* [éd. Nauck²] 896 (174⁵).
- HÉCATÉE DE MILET [éd. Müller, FHG. I] fr. 106 (191), 368 (61).
- HELLANICOS [éd. Müller, FHG. I] fr. 10 (395²), 74 (78. 273. 273⁴), 127 (368²), 136 (344³), 141 (415), *fr. omis* (364. 365).
- HERMÉSIANAX [éd. Powell], fr. 11 (201).
- HÉRODIEN, *Rh. graeci*, VIII, 604 Waltz (84². 186³).
- HÉRODOTE, IV, 177 sqq. (422²).
- HÉSIODE, *Bouclier d'Héraclès* 180 (107), 479 (59). *Théogonie* 74 sqq. (323³), 188 (196), 191 (39), 199 (89. 195), 244 (90), 312 (206), 321 (201), 338 (119¹), 563 (52), 576-577 (136⁴), 909 (201), 924 (18. 89. 199), 926 (202), 1003 sqq. (418), 1011 sqq. (416). *Travaux et Jours* 2 (114), 94 (90), 171 (204²), 203 (143). *Fragments* [éd. Rzach³] 7 (394³), 7^b (241¹), 9 (204), 11 (109), 12 (89. 207), 13 (208. 209), 15, 16 (194²), 17 (415), 22 (19), 26 (23), 27 (393². 393¹), 28 (23. 39. 46. 110. 146. 263. 393⁷), 29 (393⁷), 30 (17. 242), 34 (13), 35 (50. 215), 50 (77), 63 (182³), 68 (275⁴. 424³), 71 (89), 78 (147. 252¹), 79 (252¹), 83 (250. 251), 91 (270), 92 (269), 96 (90), 97 (81), 98 (401), 99 (15. 380), 105 (283¹), 116 (20. 99. 112), 117 (388. 389²), 120 (294), 133 (238), 134 (117), 135¹² (187), 140 (327⁶), 147 (232), 189 (179), 194 (53. 197), 213 (116), 233 (104), 235 (90), 237 (112), 241 (118), 242 (54. 203), 244 (60), 275. 276 (173¹). *Non identifié* (19. 84).
- HÉSYPHIUS *Lexicon* (23. 40⁵. 57². 108. 109¹. 110⁷. 112². 112³. 264³. 318². 352¹. 387¹).
- HYGIN, *Astr.* II, 22 (280³). *Fab.* 14 (235³), 183 (13. 174⁴).
- Hymne homérique Apoll.* 211 (398²).

- IBYCUS [éd. Bergk⁴], fr. 16 (209⁴), 37 (204⁵).
- Iliou persis* [éd. Allen], fr. 1 (350. 357), 2 (368), 3 (380), 5 (359); [éd. Dübner] 5 (171).
- LACTANCE, *Div. inst.*, I, 10, 5 (280¹).
- LASOS [éd. Bergk⁴], fr. 2 (13).
- LYCOPHRON, 171 sqq. (303⁴), 178 sqq. (258²), 570 sqq. (310¹), 610 sqq. (373).
- LYSANIAS, Müller FHG. III, 342 (368).
- LYSIMACHOS [éd. Müller FHG. III, 335], fr. 17 (416), 18 (330). *fragment omis* (368).
- MÉLANIPPIDÈS [éd. Bergk⁴], fr. 9 (90. 249).
- MIMNERME [éd. Bergk⁴], fr. 19 (13), 22 (373).
- Minyade* [éd. Kinkel], fr. 1 (183), 2 (183. 385), 3 (183. 184), 4 (183. 184), 5 (183. 186), 6 (183).
- MNASÉAS [éd. Müller FHG. III, 148], fr. 19 (364).
- Naupactica* [éd. Kinkel], fr. 1 (365).
- Nostoi* [éd. Allen], fr. 1 (376), 2 (377), 3 (385), 4 (387), 5 (389), 9 (408. 416), 11 (69. 387), 12 (395).
- Oedipodie* [éd. Allen], fr. 1 (214).
- ONOMACRITE [éd. Kinkel] fr. 3 (201).
- OPPIEN, *Halieut.* II, 497 (415).
- OVIDE, *Métam.* II, 153-155 (175¹).
- PALAEPHAETOS, c. 42 (238³).
- PAUSANIAS I, 11. 1 (384²), II, 16. 4 (396¹), II, 22, 7 (273²), III, 16, 1 (278³), IV, 2. 3 (191¹), IV, 2, 7 (302¹), IV, 33, 7 (184³), V, 17, 7-8 (228¹), VIII, 25, 8 (14. 222¹), VIII, 29, 3 (169⁵), IX, 5, 8 (184²), IX, 5, 10 (214⁴), IX, 35, 1 (202²), IX, 40, 3 (119³), X, 25, 9 (367¹), X, 26, 4 (289¹), X, 27, 2 (363⁴), X, 28, 2 (183⁴), X, 28, 7 (385⁴), X, 29, 6 (387⁴), X, 30, 5 (389⁴), X, 31, 3 (187⁴).
- Petite Iliade* [éd. Allen], fr. 2 (14. 64. 330), 3 (20. 332), 4 (66. 286), 5 (71. 338. 340. 341), 6 (345), 7 (317. 361²), 8 (348), 9 (352), 10 (64. 353), 11 (65. 347), 12 (356), 16 (363⁴), 17 (357), 19 (356. 367. 385³), 22 (354).
- PHÉRÉCYDE [éd. Müller, FHG. I] fr. 15 (234), 17 (81. 250), 22 (396), 31

- (81), 34 (193), 36 (209), 48 (213), 51 (78. 219), 59 (395²), 64 (77), 78 (80. 393), 79 (389), 83 (218), 93 (229), 94 (77. 310), 102 (80. 237), 102 a (238²), 106 (80. 283); *fragm. omis* (364).
- PHILOSTÉPHANOS [éd. Müller, FHG. III, 33], fr. 35 (235¹).
- PHOTIUS, *Lexicon* (40⁵. 84³); *Bibl. Cod.* 239, p. 97. 8 Allen (76²).
- PINDARE, *Isthm.* IV, 58 (324¹); *Ném.* III, 43 sqq. (261²), V, 7 sqq. (235⁴), VI, 47 (327⁷), VI, 85 (341), X, 114 (276); *Olymp.* II, 77 (204³). *Fragments* [éd. Schroeder] 65 (13), 92. 93 (25. 170), 249^a (206), 261 (328²), 262 (417).
- PISANDRE [éd. Kinkel], fr. 1 (206).
- PLATON, *Banquet*, 174 B (420), *Républ.* II, 379 (141).
- PLUTARQUE, *Thésée*, 20 (283¹).
- POLÉMON [éd. Müller, FHG. III, 118], fr. 10 (17. 74. 77. 273).
- Prise d'Oechalie* [éd. Allen], fr. 1 (193), 2 (188. 191), 3 (193).
- PROCLUS, *Chrestomathie, passim*.
- QUINTUS DE SMYRNE, I, 765 (316), V, 160 sqq. (331²).
- SCOLIASTES.
- APOLLONIUS DE RHODES, I, 45 (77³), I, 87 (56¹⁰. 60². 117¹⁵. 189⁵), I, 172 (398²), I, 204 (114³), I, 416 (116⁵), I, 498 (92²), I, 558 (37. 260⁵), I, 734 (56¹¹. 110⁸), I, 740 (238⁵), I, 904 (116⁷), I, 1086 (113⁴), I, 1165 (169⁴); II, 56 (56¹³. 106²); III, 52 (39². 56¹⁵. 108⁵. 196³), III, 115 (142³. 346⁴), III, 279 (103), III, 1193 (56¹⁰); IV, 310 (54³), IV, 815 (204⁵), IV, 816 (182⁵. 258³), IV, 1310 (200¹).
- ARISTOPHANE, *Ach.* 391 (38. 87². 392²), *Cap.* 1056 (14. 155². 321². 330¹. 330²), *Guêpes* 855 (130⁴), *Paix* 457 (199⁵).
- CALLIMAQUE *Hymn. Dian.* 232 (269³).
- DENYS DE THRACE [éd. Hilgard] p. 223. 4 (38. 57¹. 129²), 366. 7 (57¹. 129²), 368. 26 (57¹. 129²), 369. 20 (39². 57¹. 59². 129⁴), 402. 13 (56¹⁸. 114⁸), 470. 9 (57². 163²).
- EURIPIDE, *Andr.* 10 (368¹), 17 (56². 116²), 687 (234². 234³), 898 (380³); *Héc.* 4 (56². 118²), 776 (118²), 1279 (22. 51². 56¹¹. 86⁷. 143⁴. 401⁵); *Hipp.* 684 (56². 115¹⁴); *Méd.* 2 (56¹²

- 181⁴); *Or.* 353 (56⁷. 119⁴), 432 (375²), 905 (229¹), 1391 (345¹), 1641 (247¹); *Phén.* 53 (213¹), 125 (56¹⁰. 294³), 159 (41³. 240²), 1116 (397¹); *Tr.* 822 (345²).
- HÉSIODE, *Théog.* 10 (113¹), 223 (79². 269⁵), 338 (39⁵. 56². 59. 178¹), 926 (202²); *Trav.* 85 (56⁴. 95⁴. 179⁵), 274 (112¹⁰), 334 (56². 108¹), 612 (294⁴).
- LYCOPHRON 88 (269²), 570 (77². 310²), 580 (310²), 581 (310¹), 610 (373³), 779 (348³), 780 (348⁴), 1268 (367²).
- PINDARE *Isthmiques* IV, 58 (324²); *Néméennes* II, 16 (173¹), III, 75 (37. 56². 261¹), V, 12 (235²), VI, 85 (70. 341¹), X, 114 (65⁴. 100². 277¹. 277². 278⁴), X, 150 (269⁴. 270⁷).
- SOPHOCLE *Ajax Hyp.* (328²), 333 (328⁴. 328⁴); *Electre* 157 (296³. 297⁵), 539 (15. 40⁵. 380¹); *Oed. Col.* 1375 (214³); *Oed. R., Arg. II* (60⁴); *Trach.* 1167 (117¹³).
- SERVIVS *Enéide*, I, 95 (15), III, 334 (15).
- SIMONIDE D'AMORGOS [éd. Bergk⁴], fr. 26 (236).
- SIMONIDE DE CÉOS [éd. Bergk⁴], fr. *18² (173); 24 (311). 26 a (90. 142), 79 (18. 112), 213 (204³), 239 (61).
- SOPHOCLE *Ajax* 90 (108); *Electre* 566 sqq. (296³); *Philoctète* 194 (299). *Fragments* [éd. Nauck²] 156 (70. 341), 416 (104. 412), 430 (19. 108), 717 (19. 84. 110), 817 (340).
- STÉPHANE DE BYZANCE (378³).
- STÉSICHORE [éd. Bergk⁴], fr. 20 (368), 24 (356), 28 (275), 62 (200), 69 (90), 84 (20. 99. 112).
- STRABON V, 7, 11 (115³), VII, 3, 6 (60⁵), VII, 7, 10 (117¹²), VII, 7, 11 (58⁴), VIII, 3, 6 (190²), VIII, 3, 25 (189⁷), VIII, 6, 2 (58². 375³), VIII, 6, 6 (23), IX, 5, 17 (189²), XIII, 1, 12 (54¹. 203³), XIII, 1, 40 (362³), XIV, 1, 48 (12²), XIV, 3, 3 (37. 118². 118⁴), XV, 1, 9 (58². 143⁵. 206¹).
- SUIDAS, *Lex.* (104. 352. 386).
- Télégonie* [éd. Allen], fr. 1 (416).
- Thébaïde* [éd. Allen], fr. 2 (214³), 3 (214³), 4 (14. 221. 222), 6 (240). *Fragm. omis* (99. 221).
- THUCYDIDE I, 3 (23).

Titanomachie [éd. Allen], fr. 1 (166),
2 (166. 169), 3 (13. 166. 174), 4
(166), 5 (166), 6 (167), 7 (166), 8
(166).
TZETZÈS, *Exec. Iliad.* [éd. Hermann]
4. 9 (112^s), 59. 15 (130^s), 67. 4
(246^s, 246^a), 68. 19 (401^s), 106.
7 (57^{1a}. 203¹); *Hésiod. Bouclier*

d'Héraclès 216 (109^a); *Lycophron*
88 (270¹), 511 (279¹), 513 (273^a).

VIRGILE, *Enéide* III, 710 sqq. (369^a),
V, 760 sqq. (369^a).

XANTHOS [éd. Müller FHG. I], fr.
omis (368).

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

| | | | | |
|------------------|--------------|------------------|--------|----------------------------|
| P. 57. 105 | au lieu de : | ἀματροχία | lire : | ἀματροχία. |
| 235. | » » | : Philostéphanos | » : | Philostéphanos <fr. 35>. |
| 236 ^a | » » | : p. 90 § 32 | » : | p. 109 § 32. |
| 250 | » » | : Suidas | » : | Suidas <om. FHG. II. 464>. |
| 368 | » » | : Mnaséas | » : | Mnaséas <fr. 19>. |
| 393 | » » | : Égina | » : | Égine. |
| 409 | » » | : Augéas | » : | Augias. |

THÈSES.

I.

La métope 29 (REINACH, *Rel.* I, p. 28) de la frise N. du Parthénon représente le combat singulier d'Achille et de Penthésilée.

II.

Les peintures de vases étudiées par KÉKULÉ (Sitz. Ber. Berlin. Akad. 1908, p. 691-703) figurent non point l'épisode de Léda découvrant l'œuf de Némésis — comme le croit Kékulé — mais celui d'Hélène naissant de l'œuf.

III.

La mention du peintre Nicomaque dans SERV. AMPL. *in Verg. Aen.* II. 44 est un emprunt à PLINE, *N. H.* XXXV. 108.

IV.

Dans son récit de la rivalité entre les devins Calchas et Mopsos, APOLLODORE (*Ep.* VI. 3) a copié HÉSIODE (*Melamp.* fr. 160 Rz^a) sans le comprendre.

V.

Le chapitre d'ATHÉNÉE (XI. 469 D-470 C) sur la coupe dite *héracléenne* est emprunté partie à une anthologie poétique, partie à Phérécyde.

VI.

La phrase οὕτω καὶ αὐτόν - ὡς φησι Κρατῖνος ὁ ποιητής dans ÉRATOSTHÈNE (*Catast.* 25) doit être remaniée, sa forme actuelle, erronée, étant due à une négligence de scribe.

VII.

EUSTATHE (p. 1528. 5) affirme que, selon HELLANICOS, Iasion était Crétois. Il se trompe, et son erreur provient d'une lecture superficielle de sa source.

VIII.

Dans HÉRODORE (Πελοπόννησος, fr. 62, *F. H. G.* II, p. 41), il faut corriger τριῶν ἐν τρισκαίδεκα.

IX.

Les vers 501-506 de la *Théogonie* ne sont pas d'HÉSIODE, mais appartiennent à un autre poème.

X.

Dans HYGIN, *Fab.* 14 (p. 43. 11 Bunte), il faut corriger *telis* en *Teni*.

XI.

Les paragraphes étant rétablis dans leur ordre original, le Papyrus Rylands XXII donne un résumé de la *Petite Iliade* plus complet que celui qu'en donnent la *Chrestomathie* de Proclus et l'*Epitome* d'Apollodore.

XII.

Sur la *Table iliague* du Capitole (I. G. Ital. Sic. 1284), la scène qui représente Ménélas voulant tuer Hélène au cours de la prise de Troie, est inspirée, non de STÉSICHORE (comme le dit l'inscription), mais d'IBYCUS.

XIII.

L'affirmation d'APOLLODORE (I. 9. 16^o) disant qu'Argos, fils de Phrixos, a construit le navire *Argo* est due à une interprétation erronée d'un passage de PHÉRÉCYDE.

XIV.

Dans le fragment V (Allen) de la *Petite Iliade*, il faut rejeter les corrections de Peppmüller et de Weil, la leçon ἀργαλέον se justifiant tant au point de vue de la grammaire qu'à celui de la géographie.

XV.

L'édition critique de la *Bibliothèque* de PHOTIUS, par Bekker (1824) contient de nombreuses erreurs de lecture pour le manuscrit A (Ven. Marc. 450) et néglige à tort le manuscrit M (Ven. Marc. 451), le plus important, après A, pour l'établissement du texte.

XVI.

Il faut distribuer autrement que ne l'a fait A. Puech (*Pind.* IV. 170-171) les personnages de la seconde daphnéphorie de PINDARE (*Oxyrh. Pap.* IV. 1904, n° 659).

XVII.

En tenant compte du témoignage fourni par les monnaies de Gortyne, on peut affirmer que PLINE (*N. H.* XII. 11), copiant THÉOPHRASTE (*Hist. Plant.* I. 9. 5), a volontairement corrigé ἐπὶ ταύτῃ de son modèle en ὑπὸ ταύτῃ, pour donner une version plus rationnelle de la légende Zeus-Europe.

XVIII.

L'*Hermiona* de LIVIUS ANDRONICUS (fr. 23 Ribb²) est imitée d'une tragédie de SOSIPHANES.

XIX.

La traduction donnée par H. Grégoire des vers 28-31 des *Suppliantes* d'EURIPIDE est inexacte. Cf. PAUSAN. I. 38. 6.

XX.

Dans Homère, le porcher Eumée est plus jeune qu'Ulysse.
